This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 84 473

Digitized by Google

University of California

Lux ex Tenebris.

Claus Spreckels Fund.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

DU

MARÉCHAL MACDONALD

Digitized by Google

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1892.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Hélène Dwardin — Éditeur Nourrit & Cie édit — Imp. Eudes

LE MARÉCHAL MACDONALD

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

DU

MARÉCHAL MACDONALD

DUC DE TARENTE

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. CAMILLE ROUSSET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Portraits d'après David et d'après Gérard

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1892

Tous droits réservés

Digitized by Google

De 198
M2A1

BRECKELS

Digitized by Google

INTRODUCTION

Au mois de mai 1825, le maréchal Macdonald, sexagénaire, veuf pour la troisième fois, était abîmé au plus profond de la douleur. De ses précédentes unions il n'avait eu que des filles; la dernière, formée depuis quatre ans à peine et soudainement brisée, lui laissait un fils, un héritier de son nom. C'est pour lui, pour cet enfant au berceau que, loin de Paris, loin des consolations banales et des condoléances de cour, le maréchal entreprit, non pas de distraire, mais d'occuper l'isolement de son chagrin à noter les étapes de sa longue et glorieuse carrière. Ce ne sont pas des Mémoires qu'il se proposait d'écrire; ce sont de simples souvenirs destinés à l'enfant qui devait seul en prendre connaissance un jour. Il y a soixante-cinq ans qu'ils ont été recueillis; il y a plus de cinquante ans que le maréchal est mort; sa petite-fille, Mme la baronne de Pommereul, a pensé que dans l'intérêt et pour le grand profit de l'histoire, autant que dans l'intérêt et pour la bonne renommée de son ancêtre, l'heure était venue de soulever le voile qui,

Digitized by Google

jusqu'à présent, a couvert ces *Souvenirs*, et c'est à moi qu'elle a confié le soin de les révéler au public. C'est un grand honneur dont je lui suis reconnaissant. Je n'ai pu toucher, sans une respectueuse émotion, ces pages imprégnées de franchise et d'où le vrai s'exhale comme un parfum vivifiant. Jamais, ni pour personne, Macdonald n'a ménagé l'expression de sa pensée, même avec les plus grands, avec Napoléon comme avec Louis XVIII; c'est un Alceste soldat.

Demandez-lui la vérité : il vous la présentera toute nue, ni fardée ni attifée; ne lui demandez pas la parure du style. Il s'est plusieurs fois et très franchement confessé à cet égard. « A la lecture de ce rapide récit, a-t-il dit au début même de ses *Souvenirs*, aux phrases décousues, à la répétition des mots, au désordre de l'orthographe et de la ponctuation, vous vous apercevrez facilement, mon fils, combien je suis absorbé dans l'idée prédominante de notre malheur, et vous jugerez de la situation de mon esprit mieux que je ne pourrais la peindre. D'ailleurs, je ne relis jamais, même mes lettres; mais il en est autrement de la correspondance officielle, projets, rapports, instructions, opinions; vous serez frappé d'une différence de style très remarquable; le mien est ordinairement précis, concis, positif, lorsque les matières ne demandent pas de développements, car ils en gâtent toute l'énergie. » Ailleurs encore : « Je n'ai pas le loisir de relire ce que j'ai déjà écrit, par la mauvaise habitude que j'ai depuis longtemps adoptée, parce que, écrivant beaucoup et fort rapidement, j'apercevrais

Digitized by Google

aisément des fautes; mais, pour les corriger, il faudrait barbouiller ou recommencer, et le temps me manque toujours, quoique je sois fort matinal; c'est que j'en connais l'emploi et que je sais le mettre à profit. Cependant ne m'imitez point en ce qui touche à mes mauvaises habitudes; écrivez moins et plus correctement. D'ailleurs ces notes historiques ne sont que pour vous seul, et vous serez indulgent pour votre père. » Le lecteur ne le sera pas moins, je m'assure, car ici le fond est cent fois plus intéressant que la forme.

Dans ce manuscrit de 472 pages in-folio tracées d'une main rapide, il n'y a pas une seule rature; il s'y trouve donc un certain nombre de phrases décousues ou amphibologiques dont il a fallu nécessairement rétablir l'équilibre ou le sens; ceci à part et aussi quelques détails intimes, d'un précieux intérêt pour la famille, mais qui n'en peuvent avoir que pour elle, le texte a été respecté comme il méritait de l'être. Cela dit, je demande au lecteur, avant qu'il aborde ces importants *Souvenirs*, la permission d'en résumer l'ensemble, en y ajoutant parfois certains éclaircissements que j'ai trouvés dans les Archives du ministère de la guerre.

I.

Neil Macdonald, père du maréchal, était né, dans les derniers jours de l'année 1719, à Boubry ou Coubry, en South Wist, l'une des Hébrides. Élevé en France, à

Digitized by Google

Douai, au collège des Écossais, il était rentré dans son île, quand l'apparition du prétendant Charles-Édouard vint mettre l'Écosse en feu et la dynastie hanovrienne en péril. Jacobite ardent, Neil Macdonald fut des premiers à joindre le Prétendant et demeura le dernier de ses fidèles, lorsque la mauvaise fortune les eut contraints l'un et l'autre de repasser en France. Le jacobite proscrit fut, à la fin de 1747, pourvu d'une lieutenance dans le régiment écossais d'Albany, puis dans celui d'Ogilvy; mais, à la paix de 1763, la plupart des régiments étrangers, au service de la France, ayant été licenciés, Neil Macdonald eut grand'peine à obtenir une maigre pension de trois cents livres. C'est à Sedan, où il s'était retiré d'abord, que naquit, le 17 novembre 1765, son fils, Jacques-Étienne-Joseph-Alexandre, le futur maréchal. De Sedan, la famille alla bientôt après s'établir à Sancerre.

Quand le jeune Macdonald fut en âge de faire des études sérieuses, on le fit partir pour Paris, à l'adresse d'un compatriote, le chevalier Pawlet, qui tenait une maison d'éducation mi-partie civile, mi-partie militaire, une sorte d'académie pour les jeunes gentilshommes. Le novice y entrait, selon les idées de la famille, comme devant être un jour d'Église, avec le rêve caressé d'un canonicat à Cambrai; mais l'instinct militaire prévalut, « surtout, dit le maréchal, après la lecture d'Homère qui m'avait porté le feu à la tête; je me croyais un Achille ». Il eut d'abord un mécompte; un médiocre examen de mathématiques l'empêcha d'être admis, comme ingénieur, à l'École d'application de l'artillerie et

Digitized by Google

du génie. Il se désespérait lorsqu'une chance fortuite vint lui ouvrir l'accès de l'armée, par une porte dérobée, il est vrai.

C'était en 1784; les Hollandais avaient, au sujet de la navigation de l'Escaut, maille à partir avec leur puissant voisin, l'empereur Joseph II, souverain du pays belge; ils n'avaient qu'une faible armée, tout à fait insuffisante; il leur fallait des généraux, des officiers et des soldats. Un gentilhomme français, le comte de Maillebois, plus ou moins autorisé par le gouvernement, levait pour eux une légion composée de toutes armes; grâce à la recommandation de quelques gens bien placés, le jeune Macdonald y fut incorporé comme lieutenant d'infanterie. Peu s'en fallut que la tête ne lui tournât; à l'institution Pawlet, il se croyait un Achille; pour cette fois, il se complaisait modestement à l'idée de devenir un Turenne. Il partit pour la Hollande et s'employa pendant plusieurs mois avec ardeur à l'instruction de sa compagnie; mais, cruel déboire, au moment d'entrer en campagne, la paix se fit, la paix avec ses suites, c'est-à-dire le licenciement de la légion. Les Hollandais, bons calculateurs et ménagers de leurs finances, avaient stipulé, pour ce cas d'ailleurs prévu, soit une pension viagère, mais réduite à la moitié de la solde mensuelle et sous la condition expresse qu'elle fût dépensée dans le pays, soit une indemnité, une fois pour toutes, de quatre années de ladite pension; à quoi il convient d'ajouter que l'année militaire en Hollande n'était que de huit mois, chaque mois comptant pour quarante-cinq jours. Le jeune Mac-

Digitized by Google

donald pouvait-il accepter le premier terme de l'alternative, au risque de végéter, pauvre pensionnaire des Provinces-Unies? Il préféra toucher l'indemnité et s'en revenir.

Il n'était plus rien, puisque la légion de Maillebois n'avait jamais eu d'existence officielle en France; il se trouva trop heureux de reprendre, comme si de rien n'était, l'échelle militaire par le premier échelon, non pas même avec une sous-lieutenance, mais comme cadet-gentilhomme, c'est-à-dire un peu moins qu'officier; ce fut ainsi qu'il entra au régiment irlandais de Dillon. Au bout de six mois, il fut nommé sous-lieutenant de remplacement, après six autres mois, titulaire. Dès lors il roula de garnison en garnison, toujours attentif au métier; il se trouvait à Calais quand son père mourut, en 1788, à Sancerre. Au mois d'octobre 1791, il fut promu lieutenant, toujours au régiment de Dillon; il venait de se marier. On était en pleine Révolution, et bientôt survint la guerre.

Le général Beurnonville, qui le connaissait et l'appréciait, le fit nommer capitaine et le prit pour aide de camp; mais il ne put le garder que deux mois, parce que Dumouriez, général en chef de l'armée du Nord, voulut l'avoir avec lui au même titre; Beurnonville, dans l'intérêt de son protégé, l'engagea vivement à répondre à l'appel du général en chef. Ce fut un bon conseil, car, en moins de cinq mois, Macdonald devint lieutenant-colonel; c'était le prix de sa belle conduite à la bataille de Jemmapes. Au commencement de l'hiver

Digitized by Google

de 1793, il se trouvait en congé à Paris, lorsque Beurnonville, devenu ministre de la guerre, le nomma colonel du régiment de Picardie; colonel à vingt-huit ans, et colonel de Picardie, le premier des quatre *vieux* corps, la tête de l'infanterie française! Il y avait, a-t-il dit lui-même, de quoi satisfaire l'ambition la plus effrénée; mais la fortune allait lui devenir tout à coup moins souriante, et son sort, comme il a dit encore, ne tint, pendant un moment, qu'à un fil. Dumouriez, battu à Nerwinde, Dumouriez devenu suspect faillit l'entraîner dans sa chute, en même temps qu'il perdait l'appui de Beurnonville, livré aux Autrichiens par Dumouriez. Ce ne fut qu'un éclair; mais l'orage ne cessa pas de gronder sur sa tête avec des lueurs menaçantes. Des commissaires de la Convention se succédaient à Lille, tous avec des préventions contre le colonel de Picardie, tous excités par des dénonciations, des accusations, des animosités jalouses. Cependant il continuait son service, avec le même zèle, le même entrain et le même succès. Vint ce qu'il appela lui-même le coup de foudre; le croirait-on? ce fut sa promotion au grade de général de brigade, promotion faite par le général en chef Houchard et confirmée, le 26 août 1793, par les représentants du peuple Levasseur et Bentabole. « Ce fut, a-t-il dit, un coup de foudre, quoique depuis plusieurs mois j'en eusse rempli les fonctions, mais au moins je n'avais pas la responsabilité du grade; je représentai ma jeunesse, mon inexpérience; rien ne fut écouté; il fallut subir mon sort, sous peine d'être traité comme suspect et arrêté. »

Digitized by Google

Le voici donc général, c'est-à-dire plus en vue, plus responsable, partant plus exposé. Il eut de nouveaux succès, partant plus d'ennemis, de jaloux et d'envieux. De nouveaux représentants survinrent avec les pouvoirs les plus étendus; leur premier acte devait être la destitution de Macdonald, son arrestation et son envoi au tribunal révolutionnaire d'Arras. Heureusement pour lui, les commissaires reçurent de la Convention l'ordre de se transporter sans retard à Dunkerque. En attendant leur retour, le général Souham, qui commandait à Lille, et qui avait de l'amitié pour Macdonald, lui conseilla de passer la frontière; il s'y refusa. Un des précédents commissaires lui avait témoigné publiquement quelque sympathie : « Lui! dit Souham; j'ai réclamé son témoignage pour toi, devant les autres, il a gardé le silence. — N'importe, répondit Macdonald, il a peut-être été intimidé par ses supérieurs, je serai bien aise de l'éprouver. — Fais-en donc l'essai; tu reviendras ensuite chez moi. » Il s'en alla chez le prudent commissaire. « Eh bien! vous savez que je suis en prévention, et je viens réclamer vos bons offices. — Oh! ma foi, dit l'autre, veux-tu que je te parle franchement? Tiens, tu n'es pas républicain, et je ne peux ni ne veux me mêler de toi. — Cependant je n'ai pas changé, ce me semble, depuis que nous nous sommes vus sur la frontière; vous m'assurâtes alors publiquement... — Je sais ce que tu veux dire, mais les temps sont bien changés. » Et il lui tourna le dos. Malgré les nouvelles instances de Souham, Macdonald refusa de fuir, et bien lui en prit; les commis-

Digitized by Google

saires extraordinaires furent opinément rappelés de Dunkerque à Paris, sans repasser par Lille, et pour cette fois encore il fut sauvé.

Nouveaux commissaires, nouvelle alerte; un décret de la Convention bannissait à trente lieues des frontières, des armées et de Paris, tous les ci-devant nobles. Pichegru venait de prendre le commandement de l'armée du Nord; il savait que Macdonald était un excellent officier; il demanda qu'il fût excepté personnellement de la mesure. Les commissaires tournèrent la difficulté en le mettant en réquisition. Macdonald réclama d'eux une réquisition écrite; autrement, disait-il, en cas de revers, on ne manquerait pas de l'accuser de mauvais desseins, de trahison même, pour être resté à l'armée, au mépris du décret d'expulsion. On lui refusa la réquisition écrite : « Eh bien! s'écria-t-il, je vais me retirer. — Si tu quittes, nous te faisons arrêter et mettre en jugement. » Il resta donc entre deux menaces de mort. Il avait, sans s'en douter, un protecteur à Paris; c'était le représentant Isoré, qui l'avait vu à l'œuvre sur la frontière : Macdonald était un nom étranger; il n'était pas précédé de l'odieuse particule; donc, celui qui le portait ne pouvait être compris ni compromis parmi les ci-devant nobles; telle fut l'argumentation d'Isoré, qui lui écrivit : « Ta naissance ne m'est pas suspecte; tu es venu dans le bon temps; il n'y a pas d'âge plus révolutionnaire que le nôtre et les preuves sont pour toi. J'ai vu le ministre de la guerre et j'ai détourné l'orage qui grondait sur toi. Sois tranquille, travaille comme à l'ordinaire; si on te

Digitized by Google

tracasse, je serai ton défenseur. Emploie tes talens, perfectionne tes connaissances militaires, et continue à frotter les esclaves; jamais tu n'auras à craindre de destitution. » Ce fut contre Macdonald le dernier effort de l'acharnement révolutionnaire.

Il prit, sous Pichegru, une part active à la conquête de la Belgique et de la Hollande; ce fut en ce temps-là qu'il fit la connaissance de Moreau. Vers la fin de novembre 1794, il était en quartier près de Nimègue, lorsqu'il reçut, sans y avoir pensé, le brevet de général de division; il venait d'avoir vingt-neuf ans; trois années plus tôt, il n'était qu'un simple lieutenant d'infanterie. Ce fut par un coup d'éclat qu'il inaugura son nouveau grade. Le Wahal était gelé; sur la rive droite s'étendait la ligne des Anglo-Hanovriens; un matin, Macdonald crut voir chez l'ennemi des indices de retraite; trois divisions étaient momentanément sous ses ordres, il leur fit passer le fleuve sur la glace; mais le mouvement rétrograde qu'il avait remarqué n'était que l'effet d'un malentendu; un rude combat s'ensuivit, et l'ennemi qui n'avait pas eu l'intention de se retirer y fut contraint, en dépit de sa résistance. Ce qui est encore plus à l'honneur de Macdonald, c'est qu'il ne s'en fit pas accroire; les réflexions que lui suggéra son succès sont utiles à connaître, parce qu'elles sont une preuve de son bon esprit en même temps qu'un avis profitable aux hommes du métier. « Je rentrai, dit-il, à Nimègue pour faire mon rapport. Le général en chef et les commissaires accoururent; j'étais presque honteux de leurs félicitations,

Digitized by Google

attendu que le hasard avait eu plus de part au résultat de cette journée que mes combinaisons qui, de bonne foi, n'étaient fondées que sur l'apparente retraite des forces opposées qui n'y songeaient point. Cet événement prouve que, dans beaucoup d'occasions comme celle-ci, il faut, à la guerre, donner quelquefois au hasard; car, dans cette circonstance, j'ai dit alors ce que je répète aujourd'hui, que j'ai été plus heureux que sage, quoique les succès se mettent ordinairement sur le compte des plans, calculs et dispositions; or, dans celle-ci, l'évacuation de Thiel me paraissait le résultat évident d'une opération rétrograde, tandis que ce mouvement était l'effet d'un malentendu. »

Quoi qu'il en soit, ce passage du Wahal, exécuté de vive force, eut d'énormes conséquences; les Hollandais, séparés de leurs alliés, abandonnés par eux, s'abandonnaient eux-mêmes. Naarden, le chef-d'œuvre de Coehorn, l'émule de Vauban, Naarden, qui avait arrêté Louis XIV triomphant, s'était rendu sans coup férir à Macdonald; tout fier, il courut en porter la capitulation à Pichegru : « Bah ! lui dit en riant celui-ci, je ne reçois plus que des capitulations de provinces! » La température s'était radoucie; Macdonald put encore traverser l'Yssel sur la glace craquante, mais par delà il fallut marcher dans la boue, et bientôt l'inondation couvrit tout, chemins et champs. Il arriva ainsi jusqu'à l'Ems, de l'autre côté duquel il aperçut des Prussiens; mais ils venaient simplement lui annoncer que la paix avait été signée à Bâle entre la France et la Prusse. Il paya les fatigues de cette

Digitized by Google

rude campagne d'une fièvre qui faillit l'emporter, et dont les médecins ne purent triompher qu'au bout d'un an.

Au mois de septembre 1796, il fut envoyé sur le Rhin pour couvrir la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse; il y marchait de nouveau l'année suivante, lorsque la paix de Campo-Formio vint arrêter les progrès des armées françaises en Allemagne. Alors on vit arriver à Cologne le général Augereau, couvert des lauriers du 18 fructidor par-dessus les palmes de Castiglione. Le nouveau général en chef était éblouissant d'or; il en avait jusque sur ses bottes courtes. Rempli de dédain pour cette misérable armée de Hollande, famélique et mal vêtue, il vantait les troupes d'Italie, leur bien-être, leurs exploits, les siens propres, sans nommer une seule fois le général Bonaparte; là, disait-il devant de pauvres soldats en guenilles, il n'y en avait pas un, si mauvais sujet fût-il, qui n'eût dans sa poche dix louis et une montre d'or : « C'était, remarque Macdonald, un avis pour les nôtres. » Augereau avait pour acolyte le général Lefebvre; on verra dans les *Souvenirs* les excentricités grossières de ce brave homme; il suffira d'en rapporter ici un trait, le plus convenable. Le général en chef avait demandé au directeur du théâtre une pièce bien révolutionnaire; on lui donna une tragédie de Voltaire, *Brutus*, ou peut-être la *Mort de César;* le bon Lefebvre, qui croyait de bonne foi que c'était une pièce de circonstance, applaudissait de ses grosses mains, tout en bourrant du coude le flanc de son voi-

Digitized by Google

sin, qu'il interpellait à chaque instant : « Dis donc, dis donc, quel est le b..... qui a fait ça? Est-il ici? » Le voisin était Macdonald.

II

Au printemps de 1798, il fut mis à la disposition du général Brune, commandant en chef de l'armée d'Italie. Celui-ci l'envoya prendre à Rome, alors en république, le commandement d'une division, à la place du général Gouvion Saint-Cyr. L'Italie était en fermentation, les Napolitains menaçants; sur la demande expresse du roi de Naples, et surtout de la reine Caroline, ennemie acharnée de la France et des républicains, le gouvernement autrichien leur avait envoyé le général Mack, un tacticien fameux. Macdonald ne disposait que de douze mille hommes, dont plus de la moitié se trouvait répartie le long de la frontière napolitaine; il avertit le Directoire, demandant du renfort. On lui répondit en créant une armée de Rome, distincte de l'armée d'Italie, avec un général en chef qui fut Championnet. Il faut remarquer ici que cette nomination fut déplaisante à Macdonald; ce n'est pas qu'il ne rendît justice au caractère de Championnet, mais avec des réserves, sinon peu justes, tout au moins sévères, et non sans amertume. « C'était, dit-il, un fort brave homme, mais de peu de capacité; il avait acquis une sorte de réputation militaire à l'armée de Sambre-et-Meuse, en commandant

Digitized by Google

une division qui avait eu des succès; une coterie l'avait fait nommer général en chef. Il avait un caractère fort doux, très facile, mais un entourage à prétentions, ambitieux, envieux. » A peine arrivé, Championnet apprit que, sans déclaration de guerre, l'armée napolitaine avait franchi sur plusieurs points la frontière et marchait sur Rome en plusieurs colonnes; elle était cinq ou six fois plus nombreuse que l'armée française. Ne se sentant point en mesure de défendre efficacement la ville, et craignant d'y être enfermé, le général en chef négocia avec Mack une convention d'évacuation dont il laissa tout l'embarras à Macdonald, et partit.

Aussitôt une insurrection éclata; tous les Français surpris isolément, militaires ou civils, furent massacrés. La petite division de Macdonald était au dehors, surveillant l'approche des Napolitains; il n'avait avec lui, dans la ville, qu'une poignée d'hommes; néanmoins il fit tête à l'orage, chargeant dans les rues qui aboutissent à la place *del Popolo*, faisant tirer aux fenêtres; enfin il vint à bout de l'émeute, mais il ne voulut pas évacuer Rome pendant la nuit, il attendit le grand jour. L'évacuation se fit avec dignité, sans précipitation. Quoi qu'il en pût être, c'était un mauvais début; il fallait une réparation par les armes. Tandis que Championnet allait rallier ses autres divisions, Macdonald s'établit à Civita-Castellana; il avait au plus cinq ou six mille hommes; Mack vint l'attaquer avec quarante mille. La position était bonne pour la défense; les Napolitains échouèrent et s'enfuirent jusqu'à Rome, laissant leur camp tout tendu. Ce fut le

Digitized by Google

commencement d'une série de succès : à Otricoli, où l'on trouva, rempli de cadavres odieusement mutilés, le dépôt des malades et des blessés français; à Calvi, où deux mille hommes en firent capituler sept mille. Cela fait par lui tout seul, Macdonald rejoignit le général en chef; il le trouva singulièrement aigri. Dans sa correspondance, en rendant compte de ses opérations, si brillantes et si heureuses qu'elles eussent été, au lieu d'emboucher la trompette, il avait pris plutôt le ton plaisant, « sans autre intention, disait-il, que de faire voir qu'il y avait bien peu de gloire à recueillir contre des ennemis si lâches et si vains quelques jours auparavant ». Or les jaloux avaient persuadé à Championnet que son lieutenant avait voulu se moquer de lui, et le dialogue s'engagea sous cette fausse impression : « Vous voulez me faire passer pour une f... bête. — Sur quelles preuves? Comment ose-t-on m'imputer un manque d'égards et de respect à mon chef? — Voici votre correspondance. » « Je la lui expliquai, ajoute Macdonald; il s'adoucit; le général Éblé, commandant l'artillerie, avec lequel j'étais lié, entra, intervint, et nous fûmes raccommodés en apparence. »

On rentra victorieux à Rome dix-sept jours après en être sorti. Le soir même, un parlementaire napolitain fut amené à Macdonald; il demandait le passage pour une colonne attardée qui venait de Viterbe. « Est-ce sérieusement, lui dit le général, que vous faites une telle proposition? — Mais on m'a parlé d'un armistice. — On vous a trompé; mettez bas les armes, c'est ce que vous

Digitized by Google

avez de mieux à faire. — Comment! mettre bas les armes! Nous nous défendrons, nous sommes en force. — Eh bien! on va vous reconduire et donner au commandant de Ponte-Molle l'ordre de sabrer ces messieurs; je vais me coucher. — Est-ce votre dernier mot? — Certainement. — En ce cas, je me rends. » C'était le chef de la colonne. La scène est jolie, une vraie pantalonnade italienne. Le lendemain, parut un ordre du jour félicitant l'armée de ses succès; la division Macdonald y était mentionnée à peine, et tous les avancements, toutes les récompenses furent pour le quartier général. De Rome on marcha sur Capoue, qui capitula; puis, au lieu de marcher résolument sur Naples, Championnet consentit à l'octroi d'un armistice indéfini. Cette résolution, prise contre l'avis formel de Macdonald, eut du moins un résultat immédiat et décisif; après une vive et dernière explication avec le général en chef, il lui offrit sa démission, qui fut aussitôt acceptée.

Quelque temps après, l'armistice fut violé; les lazzaroni désarmèrent la garnison de Naples, s'organisèrent pour la défense de la ville, et Mack, démissionnaire comme Macdonald, fut trop heureux de se tirer sain et sauf des griffes d'une foule qui voulait l'écharper. L'armée française marcha sur Naples et s'en empara, malgré la résistance des lazzaroni. Macdonald s'y rendit en curieux, y passa huit jours, et s'en alla à Rome attendre sa destination future. Un jour qu'il faisait la sieste, un courrier l'éveilla; il était nommé, par un décret du 25 pluviôse an VII (13 février 1799), général en chef de

Digitized by Google

l'armée de Naples, en remplacement de Championnet, tombé en disgrâce. Les deux généraux se croisèrent près d'Aversa, sans s'arrêter ni se parler.

Macdonald arriva de nuit à Naples, afin d'éviter la brillante réception qu'on voulait lui faire. Son commandement comprenait non seulement le royaume, devenu République parthénopéenne, mais encore la République romaine et la Toscane. C'était beaucoup de terrain, d'autant plus que les communications n'étaient pas faciles, non pas même au plus près, entre Salerne et Naples. Tout était à faire en matière de gouvernement, d'administration et de finances; Macdonald eut la bonne fortune de trouver un excellent collaborateur, le commissaire du Directoire, Abrial. Se déchargeant sur lui de la besogne administrative, il se livra tout entier aux soins qu'exigeait la situation militaire. L'insurrection était partout; elle vint jusqu'aux portes de Naples, à Torre dell' Annunziata, pendant qu'une trahison livrait aux Anglais, débarqués de leur escadre, la tour de Castellamare. Les insurgés furent battus, poursuivis jusqu'à Salerne, et la tour fut reconquise. Dans Naples même, la tranquillité était maintenue par une garde nationale, et, qui mieux est, par les lazzaroni, transformés en défenseurs de l'ordre depuis que leur chef avait été affublé d'un habit de colonel chargé d'or, surtout dans les poches.

C'était beaucoup, ce n'était pas assez; l'orage grondait sur toute l'Italie, des Alpes au golfe de Tarente. L'Autriche avait repris les armes, et la Russie envoyait son

Digitized by Google

mystique et fougueux général, Souvorof, joindre le feld-maréchal Mélas, qui descendait sur l'Adige. Le Directoire avait donné le commandement de l'armée d'Italie au général Schérer. Prévoyant un appel qu'il jugeait plus que probable, inévitable, Macdonald concentrait ses forces; il proposait à son gouvernement l'évacuation de l'État de Naples et de l'État romain, en n'y conservant que les forteresses bien munies; « mais, dit-il, c'était un principe de tout garder et de ne pas céder un pouce de terrain. » Il n'en continua pas moins ses apprêts; la plus grande partie de ses troupes était cantonnée en avant de Caserte; les forts de Naples, Capoue, Gaëte, le fort Saint-Ange à Rome, Civita-Vecchia, Civita-Castellana, Ancône, furent approvisionnés. Les gros bagages, les *impedimenta* de toute sorte prirent le chemin de Rome et de la Toscane, y compris les objets d'art que le gouvernement français avait fait enlever des palais royaux et des musées. Après un premier choix, et comme une dîme prélevée afin d'enrichir les collections du Louvre, le Directoire avait décidé que le surplus serait partagé entre les généraux et officiers supérieurs de l'armée de Naples, au prorata des grades; la part attribuée au général en chef ne valait pas moins, à dire d'expert, de huit cent mille francs; à quoi il convient d'ajouter ce que Macdonald avait acquis de ses propres deniers ou reçu en présent à Naples, à Rome, à Florence. C'était la plus belle collection dont un particulier pût se faire honneur.

Tout d'un coup, il reçut, avec la nouvelle de la défaite

Digitized by Google

de Schérer à Magnano et de la retraite de l'armée d'Italie, l'ordre prévu de se mettre en marche sans aucun retard, en laissant les forteresses occupées. Il venait d'obtenir un grand succès napolitain, le miracle de saint Janvier, mais les chefs de la République parthénopéenne n'en furent pas moins atterrés lorsqu'il leur notifia brusquement son départ et l'invitation de rester à leur poste. Les colonnes mobiles rappelées, l'armée se mit en mouvement; derrière elle, autour d'elle, en avant même, les insurrections éclataient. A Rome, parmi les partisans de la République, la désolation et la terreur n'étaient pas moindres qu'à Naples. En dépit de tout, il fallait marcher, marcher vite, essayer de donner la main à l'armée d'Italie, refoulée en Piémont, et dont le général Moreau avait pris le commandement, à la place de Schérer.

Arrivé en Toscane, à Pistoïa, Macdonald se hâta de faire occuper les débouchés de l'Apennin dans la vallée du Pô et de se mettre en communication avec Moreau, qui, après avoir essayé de tenir sur la Bormida, s'était replié en Ligurie. Le général Dessole, son chef d'état-major, vint conférer avec Macdonald; ils se mirent d'accord : tandis que l'armée de Naples, descendant de l'Apennin, tomberait sur le flanc gauche des Austro-Russes, l'armée d'Italie, débouchant de Gênes, les attaquerait de front, et la jonction des deux armées se ferait entre Parme et Plaisance; mais, pour le succès de cette combinaison, la plus grande exactitude dans les opérations respectives était indispensable; des dates précises

Digitized by Google

furent indiquées. Deux divisions, séparées par les événements du gros de l'armée d'Italie, la division Montrichard à Bologne, la division Victor à Pontremoli, furent mises provisoirement à la disposition de Macdonald. Affaiblie par les garnisons qu'elle avait dû laisser dans les forteresses et par les fatigues d'une marche forcée, l'armée de Naples, même avec cette adjonction, ne pouvait guère mettre en ligne plus de vingt-cinq à trente mille combattants. Une observation d'un autre ordre, une observation morale doit ici trouver sa place; par un fâcheux esprit de corps, les diverses armées se jalousaient et se dénigraient mutuellement; on connaît les rivalités des unes et des autres, depuis les généraux en chef jusqu'aux simples soldats. Ce mauvais esprit animait l'armée d'Italie contre l'armée de Naples, en sorte que les deux divisions de la première, annexées momentanément à la seconde, en étaient infectées. « Le général Montrichard était à Bologne, dit Macdonald; je ne le connaissais pas, mais je devais lui supposer des talents, de la résolution, parce qu'il me semblait qu'il avait eu sur les bords du Rhin une sorte de réputation, sans doute usurpée, comme j'en fis la triste expérience. Je lui donnais des éloges, ne sachant pas encore qu'il avait été la principale cause de la perte du général en chef Schérer sur l'Adige. »

Convaincu que Moreau devait exécuter pour sa part le plan convenu, Macdonald descendit de l'Apennin sur Modène avec une partie de ses forces que devait appuyer Montrichard venant de Bologne. Un premier engage-

Digitized by Google

ment eut lieu, le 12 juin 1799; un corps autrichien fut mis en déroute et Modène occupé. Après le combat, Macdonald se tenait sur la route de Bologne, attendant Montrichard dont on n'avait pas de nouvelles, quand un détachement de cavalerie autrichienne, égaré, poursuivi, serré de près, déboucha tout à coup d'un chemin de traverse. Pris entre cette troupe et un bataillon français qui sortait de Modène, le général en chef n'eut pas même le temps de mettre le sabre à la main; renversé, blessé grièvement à la tête, foulé aux pieds des chevaux, il demeura gisant, sans connaissance. Il ne revint à lui qu'au bout de trois heures; parmi les généraux qui l'entouraient, le premier qu'il aperçut fut enfin Montrichard. « Voilà votre ouvrage, lui dit-il; si vos troupes avaient pris part à l'action, cet accident ne me serait pas arrivé. » Montrichard donna pour excuse que le régiment en tête de colonne n'ayant point de cartouches, il avait fallu attendre, pour l'approvisionner, le parc d'artillerie qui marchait en queue. « Comment, s'écria Macdonald, des régiments en campagne sans cartouches! et vous ne vous en êtes pas assuré! Tous étaient-ils aussi sans cartouches? — Non, celui de tête seulement. — Mais comment ne l'avez-vous pas jeté de côté pour faire avancer les autres? Peu s'en est fallu que nous ayons été repoussés par votre faute. » Il baissa les yeux et ne répondit pas. « J'aurais très sagement fait alors, a dit Macdonald, de lui retirer son commandement; nous nous serions épargné bien des événements fâcheux dont il fut cause; mais il était de l'armée d'Italie. »

Digitized by Google

Voilà donc le général en chef, meurtri, brisé; il voulut remettre le commandement à l'un de ses lieutenants; tous se récusèrent; ils dirent que la jonction des deux armées devant bientôt se faire, Moreau le prendrait tout naturellement. On marcha vers les points de rendez-vous, Parme ou Plaisance; ce fut là qu'on fut joint par le général Victor. Il remit à Macdonald une lettre de Moreau, toute pleine d'hésitation et d'incertitude; déboucherait-il par Castelnuovo comme venait de faire Victor? ou par Bobbio? ou enfin par la Bocchetta? Il n'en savait rien encore, mais il annonçait son mouvement pour le 20 ou le 21 prairial; or, on était au 26; il devait donc être en marche et déjà très avancé, peut-être en action même.

Deux rivières, ou plus exactement deux ruisseaux torrentueux, le Tidone et la Trebbia, courent parallèlement du sud au nord, de l'Apennin vers le Pô, en amont de Plaisance; c'est entre les deux que l'armée prit position, le 29 prairial (17 juin). L'ennemi était en vue; quelques coups de canon furent échangés, les premiers de cette bataille de la Trebbia qui devait durer trois jours. Retenu à Plaisance, Macdonald entendait le feu; qu'est-ce que son avant-garde pouvait avoir devant elle? Un détachement, tout au plus un corps d'observation; car, si l'ennemi s'était retourné pour lui faire face, Moreau avait dû nécessairement l'arrêter en menaçant son flanc droit ou ses derrières. Cependant le feu augmentait; une division qui avait voulu franchir le Tidone avait été refoulée sur les autres. Le soir venu, on se mit en ligne sur la Trebbia. Les incidents de la journée

Digitized by Google

avaient amené l'ennemi à déployer ses forces; plus de doute, on avait devant soi Souvorof et Mélas, l'armée austro-russe tout entière. Fallait-il donc se retirer? C'eût été le plus sage; mais si l'on se retirait et que Moreau survenant, ne trouvant plus l'armée de Naples, fût écrasé par l'ennemi, ne crierait-on pas à la trahison? Après une nuit d'angoisse physique et morale, Macdonald se fit porter auprès de ses troupes; tout paraissait calme, lorsque, vers midi, cinq longues colonnes d'infanterie flanquées d'une cavalerie nombreuse apparurent et se jetèrent en hurlant sur la ligne française; en dépit de leurs efforts qu'elles renouvelèrent plusieurs fois, il ne leur fut pas possible de la forcer. Le soir vint; on prêtait l'oreille; le canon de Moreau ferait peut-être entendre ses détonations lointaines; rien. Malgré l'infériorité de ses forces, Macdonald avait résolu de prendre l'offensive; l'armée la désirait. L'attaque devait commencer le 1er messidor (19 juin), à neuf heures du matin; elle ne put commencer qu'à midi, parce que la division Montrichard mit trois heures à prendre sa place au centre de la ligne; la droite et la gauche avancèrent, faisant reculer l'ennemi; tout à coup le centre plia; une trouée se fit et les ailes victorieuses durent rétrograder. Il fallut, comme la veille, reprendre la défensive, et la défensive fut, comme la veille, inébranlable; l'ennemi se heurta contre une muraille d'acier. Sauf la défaillance momentanée du centre, l'armée s'était admirablement conduite; mais elle avait fait des pertes énormes; presque tous les généraux et officiers supérieurs étaient

Digitized by Google

plus ou moins grièvement blessés. Si la bataille de la Trebbia n'était pas une victoire, elle n'était pas davantage une défaite; pour le plus grand nombre de ceux qui y avaient eu part, elle restait glorieuse.

Fallait-il tenter une quatrième épreuve? Oui, s'il survenait quelque nouvelle de Moreau; il n'en vint aucune. Sur l'avis unanime de ses généraux, Macdonald ordonna pour minuit la retraite, les feux de bivouac restant allumés, les grand'gardes à leurs postes. Par un malencontreux retard, analogue à celui de Montrichard la veille, le général Victor ne mit en mouvement sa division qu'à six heures du matin, tout à la vue de l'ennemi qui commença la poursuite; il fallut que les premières troupes qui avaient une avance de six heures fissent demi-tour pour le contenir, dégager Victor et ramener son artillerie abandonnée. Arrivé le soir à Borgo-San-Donino, sans avoir été inquiété davantage, Macdonald fit appeler le général Victor; celui-ci, qui ne se souciait pas d'une explication pénible, répondit qu'accablé de fatigue, il s'était couché. « Tranquillisez-vous sur votre artillerie, lui fit dire le général en chef; le détachement que j'envoyai à votre secours, lorsque vous en fîtes la demande, et qui, sur le point où vous deviez être, ne trouva ni amis ni ennemis, l'a ramenée sans opposition; je vous la ferai remettre à la première rencontre. » L'observation n'était que juste; Victor la trouva ironique; devenu plus tard maréchal de France, duc de Bellune, ministre de la guerre, il ne l'avait pas encore pardonnée à Macdonald; elle lui était restée sur le cœur.

Digitized by Google

Le 2 messidor, le jour même où l'armée de Naples quittait les rives sanglantes de la Trebbia, Moreau s'était décidé seulement à déboucher de Gênes par la Bocchetta; après s'être heurté au corps autrichien du général Bellegarde, il était rentré dans la montagne. Exécutée cinq ou six jours plus tôt, cette simple démonstration, en retenant ou rappelant en arrière la moitié des forces ennemies, aurait peut-être donné la victoire à l'armée de Naples. « Jamais, dit Macdonald, le général Moreau n'a expliqué sa conduite, quoique je l'en aie souvent pressé, verbalement, par écrit, officiellement, sommé publiquement. Pourquoi ces délais? Certes, il n'y avait pas de mauvaise intention de sa part, mais bien de l'hésitation qui était de sa nature. Quant à ses conseillers, c'est autre chose; parmi eux, il y en avait un surtout — Gouvion Saint-Cyr — qui, avec plus d'influence et une injuste animosité contre moi, a le plus puissamment contribué, comme on me l'a dit depuis, à augmenter cette hésitation naturelle. Peu importent les résultats pour la chose publique, pourvu que l'on satisfasse ses passions! »

L'armée de Naples continuait sa retraite; elle eut, pour se procurer des vivres, avant de repasser l'Apennin, quelques petits combats sans importance. Macdonald reprit à Pistoïa son ancien quartier général. C'est de là qu'il adressa au Directoire, en même temps que son rapport officiel, une demande de congé. « J'ignore, écrivait-il au ministre de la guerre, quelle sera l'opinion du gouvernement et la vôtre. Quant à moi, je n'ai aucun reproche à me faire; j'en atteste l'armée qu'on peut

Digitized by Google

interroger. Il est une chose essentielle que je dois mettre sous les yeux du Directoire, ce sont les différentes dénominations et dispositions d'esprit des armées ; on s'est aperçu que l'esprit de l'armée d'Italie dominait sur le nôtre, même parmi les généraux ; j'avais sous mes ordres Victor et Montrichard. Empressez-vous, citoyen ministre, de faire supprimer l'armée de Naples pour la réunir à l'armée d'Italie. »

Quelque temps après, Abrial, devenu commissaire du gouvernement au tribunal de cassation, écrivait au ministre de la guerre : « Je viens de lire dans les papiers publics que le général Macdonald était rappelé, sans qu'il soit fait mention qu'il soit employé d'aucune autre manière. Je ne sais quelle tournure on a donnée auprès de vous à l'affaire de la Trebbia ; mais moi, qui, dans ce moment, n'étais qu'à huit lieues du champ de bataille, qui ai recueilli des blessés, des officiers, moi qui me suis trouvé ensuite à Gênes avec mille témoins oculaires, je puis vous attester qu'il n'y a qu'une voix sur la sagesse de ses dispositions dans cette affaire. J'ignore ce que le général Victor a pu dire à Paris ; ce que je sais, c'est que le général Moreau à Gênes, sur la demande précise que je lui en ai faite, a disculpé pleinement Macdonald du reproche d'avoir précipitamment livré la bataille sans attendre la jonction, et cette déclaration a été faite en présence même du général Victor et du commissaire ordonnateur de la marine de Naples ; nous n'étions que nous quatre. Ce que je sais, c'est que je viens de recevoir à Paris une lettre du général Macdonald, à moi adressée

Digitized by Google

à Gênes, dans laquelle il se plaint gravement du général Victor. Excusez-moi si j'entre dans tous ces détails, mais je pense qu'il est de mon devoir de rendre témoignage à un général dont je crois les talents précieux pour la République. »

Macdonald avait reçu à Gênes l'autorisation de rentrer en France; il y avait trouvé d'abord une surprise désagréable : cette belle collection d'objets d'art qui aurait dû y être depuis longtemps arrivée, personne n'en avait eu de nouvelles; informations prises, il sut que les voituriers, effrayés par les insurrections de la Toscane, l'avaient délaissée à Pise et qu'elle avait été pillée, sous couleur de patriotisme italien, par d'honnêtes gens qui en avaient fait leur profit; ce fut une grosse perte et une déception amère.

III

De retour à Paris, il fut plus que froidement reçu par le Directoire, mais les derniers jours de ce gouvernement étaient comptés. Bonaparte venait d'apparaître inopinément; de toutes parts on courait à lui et lui, de son côté, ne négligeait pas de faire à bon escient des avances; il en fit notamment à Macdonald. Il voulut un jour l'avoir à dîner avec Moreau; nécessairement on parla des affaires d'Italie et, dit Macdonald, « l'opinion du général amphitryon fut dès lors fixée en ma faveur ». Survint le 18 brumaire; Macdonald y prit part en allant

Digitized by Google

occuper militairement Versailles; comme souvenir de l'événement, il reçut un sabre que le Premier Consul, était-il dit dans une lettre officielle de Berthier, ministre de la guerre, lui avait destiné en reconnaissance des services par lui rendus dans la journée du 18 brumaire an VIII. C'était un premier témoignage de gratitude; il y en eut un second plus sérieux quand Bonaparte distribua les commandements. Il devait y avoir deux armées du Rhin, l'une destinée à Moreau, l'autre à Macdonald; mais celui-là s'arrangea si bien au détriment de celui-ci qu'il se fit attribuer les deux ensemble. Macdonald indigné ne manqua pas de se plaindre au Premier Consul qui, étonné, répondit qu'il avait cru, d'après le dire de Moreau, l'affaire convenue entre eux, Moreau devant commander en chef et Macdonald sous lui. « Comment cela serait-il possible, se récria celui-ci, après ce qui s'est passé entre nous en Italie et les explications qui ont eu lieu devant vous à votre table? — C'est vrai, reprit Bonaparte, eh bien! votre santé n'est pas encore bien remise; soignez-vous et plus tard je remplirai ma promesse. »

On sait ce que fut la première armée de réserve, l'armée du Saint-Bernard et de Marengo; il y en eut plus tard une seconde qui prit bientôt le nom plus significatif d'armée des Grisons; Macdonald en eut le commandement. Elle devait opérer dans les Alpes entre les armées du Rhin et d'Italie, donnant la main droite à celle-ci, la main gauche à celle-là. Moreau, qui tenait à se réconcilier avec Macdonald, lui envoya ses félicitations : « Je te fais mon compliment bien sincère sur le choix du Pre-

Digitized by Google

mier Consul, et pour toi et pour nos relations. J'ai su que Bonaparte, nous croyant brouillés, craignait de nous mettre si voisins; j'avais un officier à Paris qui lui a assuré que nous étions très bons amis, et il le savait; mais j'aurais désiré que, moins instruit, le Premier Consul t'eût donné le commandement de l'armée d'Italie; quoiqu'en relation moins directe avec toi, cela t'eût convenu davantage. » Plus tard, après la victoire de Hohenlinden, il lui écrivait encore : « J'ignorais où tu étais, mon cher général, quand nous avons eu la bataille de Hohenlinden; je me serais fait un plaisir de t'instruire de cet événement. J'avais prévu une partie des obstacles que tu éprouverais, mais je ne les aurais pas cru si considérables, et je présumais que tu aurais pu gagner la vallée de l'Adige, ce qui nous aurait été d'un grand avantage. Si tu étais resté dans nos eaux, l'armée du Rhin eût été facilement à Vienne; il m'aurait suffi de te renforcer de tout ce que j'ai laissé derrière moi pour boucher les trous du Tyrol, et tu aurais pu marcher avec facilité dans la vallée de la Drave, où tu aurais couvert ma droite et fait la campagne d'Italie. On en a décidé autrement et je crois qu'on a mal fait. Nous avons fait un mal affreux à l'ennemi; il en est actuellement à cent vingt pièces de canon, cinq généraux, trois ou quatre cents officiers, et environ dix-huit mille prisonniers; son armée est dans un état de désorganisation complète. Le prince Charles vient d'en prendre le commandement; je crois qu'il se retirera derrière Saint-Pölten, à dix-huit lieues de poste de Vienne; sa gauche

Digitized by Google

sera à Bruck. Si l'armée d'Italie va bien, je pourrai aller où on voudra; mais si elle n'a pas de succès, il faudra que je m'arrête pour assurer ma droite. Adieu, je t'embrasse et suis ton ami. »

Les obstacles que Moreau avait prévus pour Macdonald, sans les croire aussi considérables, étaient venus moins de l'opposition de l'ennemi que de la résistance de la nature. L'armée des Grisons avait eu à franchir le massif des Alpes Rhétiennes dans sa plus grande épaisseur, à travers les neiges, par-dessus les glaciers, sous la menace des avalanches; un escadron de dragons avait été ainsi entraîné, englouti tout entier dans l'abîme; beaucoup d'isolés avaient disparu; mais il y avait tout autant de péril, sinon davantage, à reculer qu'à marcher en avant; on marchait donc, Macdonald donnant l'exemple, en tête de la colonne. Enfin on atteignit le sommet du Splugen, on contourna le Tonal, puis on descendit par l'autre versant, jusque dans la vallée de l'Adige. Devant cette marche audacieuse, incroyable, l'ennemi avait évacué le Vorarlberg et le Tyrol.

Après la conclusion de la paix à Lunéville, entre l'Autriche et la France, Macdonald, qui avait hiverné à Trente, ramenait son armée par la haute Italie, lorsque, chemin faisant, il reçut une nouvelle absolument inattendue; il était nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Copenhague! Certes, si quelqu'un était le moins fait pour la diplomatie, c'était lui assurément; une franchise souvent désespérante, un manque absolu de souplesse, aucun art de sourire et de feindre agréa-

Digitized by Google

blement, en un mot le caractère le plus antidiplomatique. C'était au mois de mars 1801. Il arrive, se récriant; on lui dit que la mission est plus militaire qu'autre chose : le Danemark, violenté moralement par l'Angleterre en attendant qu'il le soit matériellement, a fait demander un général français pour diriger sa défense. Sous ce point de vue, la désignation était flatteuse; mais avant qu'il fût même à Paris, le malheur était fait, Copenhague bombardé, le Danemark éperdu. N'importe; le Premier Consul voulut que Macdonald partît; il n'était pas impossible que l'alliance défensive de la Russie, de la Suède et de la Prusse ne se renouât en faveur de l'intéressant petit royaume. Il partit donc; en passant à Berlin, il apprit que la Russie avait fait son entente avec l'Angleterre; n'importe, il reçut l'ordre de poursuivre; à Copenhague, on était en armistice, on négociait; il n'y avait plus pour lui rien à faire; n'importe, on le retint dans cette sorte d'exil cinq mois encore; il avait fort à se louer des Danois; mais leur bon accueil ne lui faisait pas oublier la France. Quand le traité d'Amiens eut rétabli une apparence d'accord avec l'Angleterre, il se crut au bout de sa peine : point, voici qu'on lui offre l'ambassade de Russie; énergiquement il refuse, et finit par obtenir son rappel.

« Je soupçonnais vaguement, a-t-il dit, que M. de Talleyrand avait des raisons que je ne pouvais pénétrer de me tenir éloigné. Je lui en avais écrit vertement; toutefois, comme on pouvait m'avoir prévenu contre lui ou l'avoir indisposé contre moi, je lui rendis visite. Sa récep-

Digitized by Google

tion fut froidement polie; je lui en fis vivement sentir l'inconvenance devant sa femme et quelques personnes; je sortis brusquement, et depuis lors j'ai cessé toute relation avec ce personnage qui, par la suite, a dégradé de plus en plus son nom, son existence et sa position. Il a bien fait de temps à autre quelques tentatives de rapprochement, mais inutilement; j'avais jugé la sécheresse de ses affections. Cependant, à la cour impériale comme à celle des Bourbons, son esprit souple, ses insinuations, ses intrigues avaient plus d'une fois satisfait l'ardeur de son ambition; mais enfin mieux connu et apprécié, tous les partis se sont comme entendus pour le jeter de côté et le laisser jouir d'une charge à peu près insignifiante par ses fonctions (1) et vivre de regrets, si ce n'est de remords. Je m'étends trop longuement, je le sens, sur ce personnage, mais c'est parce que j'ai la conviction qu'il m'a beaucoup nui dans l'esprit du Premier Consul, en lui donnant des préventions et en insinuant que j'étais l'ennemi de son pouvoir. »

En effet, Macdonald fut, dès 1801, dans une sorte de disgrâce et, trois ans après, plus qu'en disgrâce, puisqu'on essaya de l'impliquer dans le procès de Moreau; « mais, dit-il, on reconnut apparemment que j'avais la conscience trop nette là-dessus, et on se borna à me surveiller, à épier toutes mes actions; du reste, on me laissa tranquille ». L'Empire fait et proclamé, des maréchaux furent créés; naturellement il ne fut pas du

(1) La charge de grand chambellan.

Digitized by Google

nombre. « Il fallut, dit-il, me contenter de croire et de penser que j'avais mérité de figurer sur la liste; avec la fierté naturelle à mon caractère, jointe au sentiment que j'étais l'objet d'une injustice, je ne fis aucune démarche pour détruire de fausses préventions; je m'en suis applaudi plus tard, les circonstances m'ayant assez favorisé pour arracher le bâton de maréchal à la pointe de mon épée, à la bataille de Wagram. » Cependant, lorsque fut instituée la Légion d'honneur, il fut, à sa grande surprise, nommé grand officier : « Dans la position préventive où je me trouvais, dit-il, c'était en quelque sorte une faveur. »

Il venait d'acheter la terre de Courcelles; il y vivait en campagnard, épris d'agriculture, suivant en imagination, non sans regrets, la course victorieuse des armées françaises, mais convaincu que la carrière des armes ne se rouvrirait plus jamais pour lui. Un certain jour du mois de mars 1807, il reçut tout à coup du ministre de la guerre l'avis qu'il était autorisé à se rendre à Naples pour y être à la disposition du roi Joseph. Autorisé? Comment? il n'avait jamais demandé cette autorisation, ni aucune autre. Des amis bien intentionnés sans doute, mais maladroits, l'avaient demandée ou fait demander, à son insu, par le roi de Naples; en effet, il avait commandé par là, il pouvait donc y rendre de véritables services; assurément, mais à quel titre? Non point comme général appelé à commander des troupes françaises, mais comme fonctionnaire ou général napolitain. « Mon sang frémit encore d'indignation;

Digitized by Google

a-t-il écrit dans ses *Souvenirs*, et toutes mes facultés se soulèvent pendant que je trace ces lignes, en songeant à l'abaissement où je serais tombé, à la condition de commander des soldats napolitains! Moi qui les combattis, les pulvérisai à Civita-Castellana, à Otricoli, et leur donnai le coup de grâce à Calvi, quoique dans ces affaires, nous fussions moins d'un contre douze ou quinze! moi qui fus témoin de leur lâcheté, de leur déroute et de leur fuite! moi qui envahis leur territoire! Je m'arrête... »

Deux ans après, au mois d'avril 1809, ce fut une autre dépêche, et s'il s'était senti justement offensé, une grande, une éclatante réparation, l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie, à la disposition du prince Eugène, vice-roi et commandant en chef. Il courut à Paris; sans lui donner d'autre explication, le ministre lui montra le billet laconique de l'Empereur : « Monsieur le duc de Feltre, donnez l'ordre au général Macdonald de se rendre en Italie où il recevra de nouveaux ordres du vice-roi; je lui saurai gré des services qu'il rendra. »

« Le grand besoin qu'on avait de généraux et d'officiers, par suite de guerres continues, a dit M. Thiers, obligeait de revenir à beaucoup de ceux qu'on avait négligés. Napoléon s'était prêté à ce qu'on envoyât au prince Eugène, pour lui servir de guide et de soutien, le général Macdonald, l'un des hommes les plus intrépides qui aient paru dans nos armées, expérimenté, manœuvrier, froid, sachant se faire obéir. » Ainsi, après

Digitized by Google

cinq années d'inaction et de disgrâce, Macdonald voyait se rouvrir inopinément devant lui une carrière qu'il avait cru irrévocablement fermée.

IV

Dès son arrivée en Italie, à Milan, Macdonald ne trouva que de mauvaises nouvelles; la campagne était à peine ouverte, et déjà le prince Eugène s'était laissé battre à Sacile; l'archiduc Jean, le vaincu de Hohenlinden, venait de prendre contre lui sa revanche. De Milan à Vérone, Macdonald ne rencontra que gens affolés, incapables de lui donner quelque information précise. A Vérone, « tout était en confusion; les blessés arrivaient en grand nombre; des fuyards, des chevaux démontés, des charrettes, des fourgons, des équipages, se croisant, s'embarrassant dans les rues, encombrant les places, enfin le hideux spectacle d'une déroute ». Le vice-roi était encore à Vicence; il accueillit Macdonald avec effusion; celui-ci le réconforta, lui conseilla de convoquer immédiatement les généraux dans lesquels il avait le plus de confiance : « Je les connais d'avance, répondit le prince; tenez, voyez, regardez; en voilà un qui se retire avec sa division; il n'a pas pris part à l'action, et c'est l'un des plus pressés et qui tient le plus de mauvais propos. » C'était le général Lamarque. La réunion eut lieu, fâcheuse, désolante; Macdonald eut beau dire pour relever les cœurs, il fallut rétrograder jusqu'à

Digitized by Google

l'Adige. Cependant l'archiduc ne profitait pas de sa victoire; sa marche lente, presque timide, donna du répit à l'armée française qui se refaisait, se réorganisait, réparait ses pertes.

Il y avait encore dans ses rangs beaucoup de soldats de l'ancienne armée de Naples; ils avaient vu avec satisfaction l'arrivée de Macdonald, et la confiance qu'ils témoignaient gagna les camarades. Cependant à quel titre était-il dans cette armée? A vrai dire, il aurait dû y être le chef d'état-major général; mais la fonction était occupée par le général Vignolle, un bon officier à qui le vice-roi aurait été désolé de faire de la peine. Le prince Eugène était bon, intelligent, très brave, mais sans expérience, effrayé de sa responsabilité et ployant sous le faix du commandement, il avait besoin d'un mentor; il le sentait; l'Empereur lui en donnait un; il l'accepta sans dépit, sans arrière-pensée, avec reconnaissance. Le mentor était franc jusqu'à la rudesse; mais la franchise était aussi une des bonnes qualités du prince. Pour faire à Macdonald une situation digne de lui, il lui donna le commandement d'un corps formé de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère. En toute occasion il prenait ses conseils, sans les suivre toujours, au moins jusqu'au bout; Macdonald l'exhortait, le poussait à entreprendre; mais lui, hanté par le mauvais souvenir de Sacile, commençait bien, puis hésitait, devenait craintif et s'arrêtait. L'ennemi, de son côté, n'était guère moins hésitant; de part et d'autre on attendait avec anxiété les nouvelles d'Allemagne; c'était

Digitized by Google

là que se jouait la grosse partie, celle qui devait être décisive; en Italie, le jeu, qui avait bien son intérêt, n'était pas d'une aussi grande importance.

Un jour, dans une reconnaissance, Macdonald aperçut à l'horizon, en arrière des lignes autrichiennes, un grand mouvement de chariots et de bagages. « Nous sommes victorieux en Allemagne, dit-il au vice-roi, l'ennemi se retire. » Il voyait juste : c'était le contre-coup d'Eckmühl et de Ratisbonne. On reprit l'offensive; le passage de la Piave fut exécuté de vive force; il s'ensuivit un grand combat à la fin duquel Macdonald courut au prince et lui dit : « Voyez-vous l'aile droite de l'ennemi qui se retire précipitamment? Je vais lui couper la retraite, et ce soir je vous fais présent de dix mille prisonniers. Portez-vous à notre gauche, faites un simulacre d'attaque, pendant que je fais avancer la droite. » Nous nous séparâmes, ajoute Macdonald, plus satisfaits l'un de l'autre, ce qui pourtant ne dura guère; à peine eut-il fait commencer le mouvement de la gauche que quelques coups de canon l'arrêtèrent, et il donna l'ordre d'en faire autant au centre et à la droite; nous manquâmes ainsi notre opération. Il me dit que l'ennemi paraissait vouloir se défendre et qu'il ne voulait pas compromettre l'armée; j'eus beau lui représenter que ces coups de canon n'avaient eu d'autre objet que de couvrir la retraite précipitée de l'aile droite; il n'en tint pas compte. « En ce cas, lui dis-je, je ne me mêle plus de rien; vous commandez, donnez des ordres, je les exécuterai. » Le lendemain, j'accompagnai le prince

Digitized by Google

jusqu'à la ville de Conegliano; l'un des principaux fonctionnaires lui dit : « Ah! monseigneur, si vous aviez seulement poussé hier deux escadrons, vous eussiez coupé toute l'aile droite des Autrichiens; elle fuyait pêle-mêle dans le plus grand désordre, et cette fuite a duré toute la nuit. » Le prince me regarda tristement; un sourire fut ma seule réponse. »

A partir d'Udine, l'armée fut divisée; le gros, sous le commandement du vice-roi, devait suivre en Carinthie les traces de l'archiduc Jean; Macdonald, détaché avec son corps, eut pour mission particulière d'opérer dans l'Istrie, la Carniole et la Styrie, de prendre Goritz et Trieste, et de favoriser la marche du général Marmont qui amenait de Raguse l'armée de Dalmatie; il avait toute liberté d'action, et comme on dit, carte blanche. Ses opérations ne furent qu'une suite de succès. A Laybach, la fortune lui réservait une de ses plus insignes faveurs; il y avait là un fort et un camp retranché dont il lui était impossible d'avoir raison, n'ayant pas l'artillerie suffisante; il s'était donc borné à des démonstrations plus ou moins menaçantes et se disposait à tourner de nuit l'obstacle insurmonté, lorsqu'à dix heures du soir, un parlementaire lui apporta la capitulation de la place : « Vous faites bien, dit-il avec un grand sérieux, j'allais donner l'assaut! » Quelques jours après, il rejoignit à Gratz le prince Eugène et le gros de l'armée d'Italie. Il avait pris plus de dix mille hommes, cent pièces de canon, des drapeaux, des armes, des munitions, des magasins immenses. L'Empereur lui

Digitized by Google

en fit témoigner par le vice-roi sa grande satisfaction.

Les seules difficultés graves qu'il eût rencontrées dans cette course lui étaient venues beaucoup moins de la résistance de l'ennemi ou de l'âpreté du terrain que du mauvais vouloir de quelques-uns de ses généraux. Dès les premières attaques, il s'était aperçu qu'elles étaient mollement faites; il se décida dès lors à les diriger en personne et à surveiller de près la stricte exécution de ses ordres. Le chef de la cabale était le premier de ses divisionnaires, le général Lamarque; le second, le général Broussier, était un homme honnête, mais assez faible d'esprit et de conception pour se laisser influencer par l'autre; Lamarque lui avait persuadé que l'Empereur n'avait rappelé Macdonald à l'activité que pour achever de le perdre, et que ceux qui servaient sous lui seraient, sinon tout à fait entraînés dans sa disgrâce, au moins exclus de toute récompense et de toute faveur. Il fallut couper court à ces essais d'insubordination; deux jours avant la capitulation de Laybach, Macdonald fit une vive et publique algarade à Lamarque, avec menace de faire arrêter et conduire à l'Empereur quiconque n'obéirait pas sur-le-champ; « dès lors, a-t-il dit, ces messieurs se bornèrent à caqueter, mais je ne m'en inquiétai pas. »

Un peu avant d'arriver à Gratz, Macdonald avait connu les douloureux résultats des deux journées d'Essling; mais il avait appris en même temps que l'Empereur ne se décourageait pas. L'ordre lui vint de laisser un détachement en observation devant le fort de Gratz et de

Digitized by Google

suivre, avec la majeure partie de son corps, le prince Eugène en Hongrie. Il était en réserve à Papa, lorsque, mis en éveil par des détonations lointaines, il prit sur lui de marcher immédiatement au canon, et ce fut bien fait, car au tiers du chemin il vit arriver à bride abattue un officier du vice-roi qui l'appelait au plus vite sur le champ de bataille de Raab. Ses troupes, même en forçant de marche, pourraient-elles arriver à temps? Il prit le galop : « Ah! s'écria le prince en le voyant paraître, j'ai eu bien tort de vous laisser à Papa; vous nous seriez bien utile dans la situation critique où je me trouve. — Rassurez-vous, voici mon corps d'armée. » Malgré les inquiétudes du prince, la bataille était gagnée aux trois quarts; la vue de ce renfort qui survenait acheva de décourager l'ennemi; dans la nuit, il se retira vers Komorn. On le suivit, mais on n'avait pas les moyens indispensables pour attaquer cette forte place, et tout ce qu'on essaya pour détruire le pont qu'elle couvrait sur le Danube demeura inutile. Enfin l'ordre vint à l'armée d'Italie de rallier sous Vienne l'énorme rassemblement de forces qu'y avaient fait converger la persévérance et le génie de l'Empereur. Après une marche de soixante lieues en trois jours, elle arrivait, le 4 juillet, à neuf heures du soir, au grand quartier général d'Ebersdorf; pendant la tempête historique de cette nuit fameuse, elle passa dans l'île de Lobau.

Le 5 juillet, à six heures du matin, les troupes, réchauffées par un soleil radieux, se déployaient comme un large éventail sur la rive gauche du Danube. L'armée d'Italie était d'abord en seconde ligne; l'Empereur passa

Digitized by Google

devant elle, saluant de la main, sans adresser la parole à personne. Le prince Eugène, qui était en arrière, accourut : « Eh bien ! dit-il joyeusement à Macdonald, vous avez été satisfait, j'espère : il vous a confirmé ce que je vous ai écrit de sa part. — Il ne m'a pas dit un mot. — Comment ! — Pas un mot; seulement un signe de tête, comme voulant dire : Je te connais, beau masque. » Le pauvre prince était tout contristé. La journée se passa en marches, en déploiements, en combats d'avant-garde; dans l'après-midi, l'armée d'Italie fut appelée en première ligne, en face de Wagram et de Baumersdorf; un ruisseau encaissé, le Russbach, la séparait des positions ennemies. La canonnade allait son train quand l'Empereur, apparaissant, dit au vice-roi : « Donnez ordre au général Macdonald d'attaquer et d'enlever le plateau; l'ennemi se retire ; il faut faire des prisonniers. » Puis il s'éloigna. Macdonald avait entendu : « L'Empereur est dans l'erreur, dit-il au prince; l'ennemi ne s'en va point, il se retire seulement dans la position retranchée qu'il a choisie pour recevoir la bataille. Lorsqu'on veut tenter une pareille entreprise, quoique nous n'ayons pas plus d'une heure de jour, ce n'est pas trop de faire donner l'armée tout à la fois. Allez ou faites faire ces observations à l'Empereur. — Ma foi non ! il a donné l'ordre d'attaquer; attaquons ! — Eh bien ! attaquons ! mais vous allez voir comme nous serons battus. » On attaqua, on eut d'abord quelque succès ; mais quand on eut gravi les pentes du plateau, on trouva un tel déploiement de forces qu'il fallut

Digitized by Google

redescendre; la nuit était venue, la retraite tourna en déroute; heureusement l'ennemi ne suivit pas. Ainsi finit cette échauffourée.

Le lendemain, dès l'aube, la canonnade commença. L'armée d'Italie était placée comme la veille, entre le corps saxon de Bernadotte, à gauche, et le corps français de Davout, à droite. Celui-ci fut le premier engagé. L'Empereur survint, et s'adressant directement cette fois à Macdonald, il lui dit : « Vous avez enlevé hier soir le plateau de Wagram, vous en connaissez les abords, enlevez-le de nouveau; Marmont attaquera en même temps le village de Baumersdorf; vous vous entendez, ce me semble; je vais vous l'envoyer. » Marmont arriva; tous deux se concertèrent; mais tandis qu'ils préparaient leur attaque simultanée, l'Empereur avait déjà changé la destination de Macdonald. L'affaire allait mal à l'extrême gauche, le long du Danube, où Masséna, n'ayant que quatre divisions, avait à soutenir l'effort de soixante mille Autrichiens qui manœuvraient pour atteindre les ponts de l'île de Lobau; s'ils y parvenaient, l'armée française, acculée au fleuve, sans retraite possible, pouvait être prise, cernée, enveloppée dans la plaine de Marchfeld. Averti de ce dangereux mouvement, l'Empereur s'était hâté de dégarnir le centre pour renforcer la gauche, et pour regarnir le centre affaibli déjà par la déroute du corps saxon, il appelait Macdonald. A toute minute des officiers d'ordonnance accouraient pour hâter sa marche. L'Empereur était sur un monticule; tout à coup, on l'en vit descendre de toute la vitesse de

Digitized by Google

son cheval; Macdonald y courut, et du premier coup d'œil il comprit le motif de sa retraite précipitée. Les Autrichiens arrivaient en masses profondes, n'ayant plus rien devant eux; quelques centaines de pas encore, ils coupaient en deux l'armée française.

Macdonald lança d'abord quatre bataillons au pas de course, puis quatre autres; il les déploya sur deux lignes, puis, pour appuyer ce fronton, il forma, en guise de piliers, le reste de ses divisions en deux solides colonnes; en arrière, et comme sur le seuil, il disposa une partie des escadrons de Nansouty, mis depuis le matin sous ses ordres. Pendant ce temps, à sa gauche, cent bouches à feu, de la garde, des siennes et du corps bavarois, s'alignaient au commandement du général Drouot et ouvraient sur l'ennemi un feu terrible; l'ennemi cependant avançait toujours, répondant de son artillerie, appelant sa nombreuse cavalerie à la charge. Macdonald n'eut que le temps de commander à la seconde ligne de sa tête de serrer sur la première, aux colonnes de droite et de gauche de former les carrés, et sur trois faces de l'imposant rectangle le feu de deux rangs commença. Les Autrichiens chargeaient à fond jusque sur la pointe des baïonnettes; partout ils s'y brisèrent; le feu cessa et la marche en avant fut reprise. Pour achever, pour confirmer le succès, il aurait fallu sans tarder une grande poussée de la cavalerie française; Nansouty fut trop lent dans ses formations; d'autres escadrons qu'on apercevait plus loin, en arrière, ne bougèrent pas. Macdonald se désespérait; il voyait à peu de distance

Digitized by Google

des pièces abandonnées que leurs conducteurs, ramenés à coups de plat de sabre par les cavaliers autrichiens, rattelaient à la hâte. Nansouty parut enfin, trop tard. N'importe, la manœuvre superbe de Macdonald avait porté coup, et c'était maintenant l'archiduc Charles qui voyait son centre rompu, brisé, refoulé en désordre.

Pendant que Nansouty s'efforçait de regagner le temps perdu, Macdonald avait fait halte pour faire serrer les files un peu décousues, en attendant du renfort. Un général qu'il ne connaissait pas, et qui ne le connaissait pas davantage, vint à lui pour lui témoigner son admiration; ils se nommèrent l'un à l'autre. C'était le général Walther, de la garde. « Est-ce vous, lui demanda Macdonald, qui commandez cette belle et nombreuse cavalerie que je vois en arrière? — Moi-même. — Eh! pourquoi donc n'avez-vous pas chargé l'ennemi au moment décisif? L'Empereur devra être et sera très mécontent de l'inaction de sa cavalerie. — Dans la garde, répondit l'autre, il nous faut des ordres directs de l'Empereur ou de notre chef, le maréchal Bessières; or, comme le maréchal était blessé, il n'y avait plus que l'Empereur, et il ne nous a rien fait dire. » « J'appris plus tard, ajoute Macdonald, que l'Empereur avait fort maltraité ce général ainsi que d'autres de sa garde; mais le premier tort était à lui-même; il n'aurait pas dû oublier la restriction qu'il avait imposée. »

Le renfort était arrivé; c'était la division bavaroise du général de Wrède et la cavalerie légère de la garde. Macdonald reprit son mouvement à la poursuite des Autri-

Digitized by Google

chiens; au village de Sussenbrünn, il parvint à couper l'arrière-garde et à faire une bonne capture, cinq ou six mille hommes et dix pièces de canon; mais une forte réserve, postée sur une hauteur, lui opposa une vive résistance. La nuit s'était faite; ce feu soutenu et l'incendie du village qui éclairait l'horizon étonnèrent l'Empereur; il envoya aux nouvelles. Toute l'armée, dès cinq heures du soir, avait reçu l'ordre d'établir ses bivouacs; on avait oublié d'en donner avis à Macdonald. Ses troupes passèrent la nuit sous les armes; quant à lui, atteint pendant la journée d'un coup de pied de cheval, il s'était couché sur une botte de paille dans une maison à moitié détruite.

Il était encore étendu, le lendemain matin, sur ce lit de campagne lorsqu'il vit entrer un officier d'ordonnance qui venait le chercher de la part de l'Empereur. Il ne pouvait marcher et n'avait plus de monture, son cheval étant blessé; l'officier d'ordonnance lui offrit le sien. L'Empereur, suivi d'un nombreux état-major, était au milieu des soldats qu'il félicitait et qui l'acclamaient. En voyant Macdonald, il vint à lui, l'embrassa cordialement, et tout plein de son Corneille : « Soyons amis! » Auguste avait parlé. « A la vie, à la mort! » répondit Macdonald, qui n'avait jamais été Cinna. « Vous vous êtes vaillamment conduit, reprit l'Empereur, et m'avez rendu les plus grands services comme dans toute cette campagne; c'est sur le champ de bataille de votre gloire, où je vous dois une grande partie de cette journée d'hier, que je vous fais maréchal de France; il

Digitized by Google

il y a longtemps que vous le méritiez. — Sire, puisque vous êtes satisfait de nous, que les récompenses soient étendues à mon corps, à commencer par les généraux Lamarque et Broussier. — Tout ce que vous voudrez, je n'ai rien à vous refuser. » Ce fut ainsi que Macdonald se vengea du général Lamarque, lequel n'en continua pas moins de clabauder et d'intriguer, mais dont il réussit à se débarrasser peu de temps après. A peine l'Empereur eut-il tourné bride que sa suite dorée s'empressa autour du nouveau maréchal; ce furent des accolades, des serrements de mains à n'en plus finir. Sans cette marque insigne de faveur, ils eussent bien vite passé leur chemin : telle fut la réflexion du triomphateur philosophe. Sa première visite et son premier remerciement furent pour le prince Eugène; ils se jetèrent avec une joie sincère dans les bras l'un de l'autre.

Quelques jours après, un armistice ayant été conclu, Macdonald reçut l'ordre de retourner en Styrie et d'établir son quartier général à Gratz. Il alla en passant rendre ses devoirs à l'Empereur. « Je trouvai, dit-il, à Schœnbrunn, un pays et un personnel tout nouveaux pour moi, je veux dire cette cour impériale qui me salua froidement. » C'est que l'Empereur, préoccupé ce matin-là, sans doute, l'avait froidement acueilli; cependant, il le retint à déjeuner avec Berthier et Marmont qui venait aussi d'être fait maréchal en même temps qu'Oudinot. Pendant qu'on était à table, on remit à l'Empereur une dépêche de Vandamme. Celui-ci, com-

Digitized by Google

mandant le corps wurtembergeois, avait été dirigé sur Gratz dont il devait prendre possession, en attendant l'arrivée de Macdonald; il mandait qu'en route il avait rencontré un corps autrichien qui, appartenant à l'armée de l'archiduc Jean, prétendait ne pas reconnaître l'armistice; sur quoi, une suspension d'armes avait été provisoirement convenue en attendant de nouveaux ordres. Après le déjeuner, l'Empereur avait fait entrer un grand nombre d'officiers généraux et autres qui étaient venus faire leur cour. « Où est votre corps? dit-il très haut à Macdonald; pressez sa marche, partez de votre personne; je mets Vandamme sous vos ordres; prenez la direction de tout, marchez sur cette armée et écrasez-la! » Cependant, ajoute le maréchal, comme je prenais congé, il me dit tout bas à l'oreille : « Soyez prudent, tâchez de ne pas rengager les hostilités; nous avons besoin de repos pour nous refaire. »

Vandamme n'était pas content; après qu'il eut remis le commandement à Macdonald, il se mit à déblatérer violemment contre les nouveaux maréchaux Oudinot et Marmont : « Il voulut bien convenir, dit ironiquement Macdonald, que pour moi c'était juste »; puis, il s'en prit à l'Empereur lui-même qui, à l'entendre, lui avait promis, au début de la campagne, de le faire avant trois mois maréchal et duc : « C'est un lâche, disait-il, un faussaire, un menteur; et sans moi, Vandamme, il garderait encore les cochons dans l'île de Corse! » Et cela devant une trentaine de généraux et d'officiers supérieurs; et c'étaient, pour la plupart, des Wurtember-

Digitized by Google

geois, des étrangers! On eut beaucoup de peine à le calmer et à le faire taire.

Il fallait cependant en finir avec ce corps autrichien qui barrait la route. Quoique l'archiduc Charles portât le titre de généralissime, l'archiduc Jean, son frère, refusait de reconnaître son autorité suprême et prétendait se soustraire à l'exécution de l'armistice général. Macdonald se montra ferme, alla jusqu'à la menace, mais ne fut pas obligé d'aller plus loin, car les Autrichiens intimidés se retirèrent en Croatie et lui-même rentra sans coup férir à Gratz. L'archiduc Jean en fut pour ses velléités d'indépendance; il lui fallut, bon gré mal gré, reconnaître pour lui-même la validité de l'armistice. Enfin, après plusieurs mois de négociations pénibles, la paix définitive fut conclue à Vienne.

Après l'échange des ratifications, l'Empereur s'en revint à Paris, et le prince Eugène à Milan. Macdonald prit le commandement de l'armée d'Italie; au 15 août, il avait reçu le grand cordon de la Légion d'honneur, le titre de duc de Tarente, et une dotation de soixante mille francs. Les généraux Lamarque et Broussier étaient nommés grands officiers de la Légion, et de nombreuses récompenses accordées à l'ancien corps du maréchal.

Le moment venu d'évacuer, aux termes du traité de Vienne, les provinces restituées à l'Autriche, une députation des États de Styrie, reconnaissants des soins qu'avait pris Macdonald pour ménager le pays et maintenir parmi ses troupes une discipline exemplaire, vint

Digitized by Google

lui offrir en présent une somme considérable; il refusa, et, comme ils insistaient : « Eh bien! dit-il, si vous vous croyez mes obligés, il y a un autre moyen plus digne de vous acquitter envers moi : soignez les blessés et les malades que je suis forcé de laisser ici provisoirement, ainsi que le détachement et les officiers de santé commis à leur garde. »

V

Au mois d'avril 1810, quelques jours après le mariage de l'Empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise, Macdonald fut nommé gouverneur général de la Catalogne. Cette guerre d'Espagne lui répugnait; l'ennemi était partout et on ne le rencontrait nulle part. La plus grande partie de ses troupes était d'ailleurs en Aragon, à la disposition du général Suchet. La campagne de 1810 fut donc pour lui sans intérêt ni importance; il en aurait été pareillement de la suivante, s'il n'y avait pas eu la surprise de Figuières par les Espagnols et le siège, ou plutôt le blocus qu'il en fallut faire. En écrivant ses *Commentaires,* César ne se doutait certes pas qu'il fournirait un modèle profitable à l'un des lieutenants de Napoléon, et c'est cependant ce qui arriva : « Je me souvins du fameux siège d'Alise, dit Macdonald, et je fis faire des travaux analogues. » La place se rendit enfin; le maréchal en rapporta un douloureux souvenir dont il fut hanté plus d'une fois; ce fut sous les murs de

Digitized by Google

Figuières qu'il eut sa première et très violente attaque de goutte; quand il eut obtenu son rappel en France, il ne pouvait encore marcher qu'avec des béquilles.

Sa santé n'était pas rétablie entièrement, lorsqu'au mois d'avril 1812, il fut appelé à faire la campagne de Russie; il en prit son parti allègrement : « J'avais, dit-il, laissé mon fauteuil dans la forteresse de Figuières, je laissai une béquille à Paris et l'autre à Berlin. » Sauf une division française, son corps d'armée, le 10e, était composé d'étrangers, du contingent prussien formé de deux divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie légère, et d'une division mixte de trois régiments polonais, d'un régiment bavarois et d'un westphalien; l'état-major général était français. Macdonald passa le Niémen avec toute la Grande armée, le 24 juin, puis s'en sépara pour aller occuper, à l'extrême gauche, une position d'observation et d'attente sur les côtes de la Baltique, à l'embouchure de la Dvina. Après avoir pris possession de la tête de pont de Dunabourg, il attendit longtemps et vainement de nouvelles instructions. Il n'en reçut que de Vilna, c'est-à-dire tout à la fin de la désastreuse retraite de Moscou, et non plus de l'Empereur, mais de Murat, qui cherchait à réunir les derniers restes de la Grande armée.

L'ordre était de se replier sur Tilsitt; cette retraite partielle commença le 19 décembre; tout alla bien d'abord; les troupes étaient reposées, bien nourries, chaudement vêtues de pelisses en peau de mouton. Le 10e corps arriva sur le Niémen, faiblement harcelé par

Digitized by Google

les Russes; l'arrière-garde, composée de la majeure partie du contingent prussien et commandée par général York, avait jusque-là suivi exactement le gros à une journée de distance; à Tilsitt, Macdonald l'attendit vainement pendant cinq jours; il envoyait de tous côtés aux nouvelles; on ne savait rien du général York, c'était comme un mot d'ordre. Macdonald s'était bien aperçu depuis quelque temps d'un refroidissement notable dans la correspondance du général, mais il n'en était pas encore à suspecter sa conduite. L'état-major était d'avis de poursuivre la retraite sans plus attendre; déjà les Russes avaient passé le Niémen, et d'un moment à l'autre ils pouvaient couper la route de Kœnigsberg : « Si j'avais été, dit Macdonald, moins confiant dans les sentiments d'honneur que j'accordais aux autres, l'attitude des Prussiens qui étaient avec moi m'aurait dessillé les yeux sur ce qui se tramait alors; loin d'être inquiets sur le sort de leur arrière-garde, ils paraissaient ne pas s'en occuper. » Mais de même qu'à la Trebbia il avait craint, s'il se retirait, d'être accusé d'abandonner Moreau, de même sur le Niémen, il ne voulait pas qu'on l'accusât d'avoir abandonné son arrière-garde : « Je déclarai positivement, dit-il, que ma vie, ma carrière, ne serait jamais entachée du reproche d'avoir commis la lâcheté d'abandonner une troupe confiée à mes soins. » Cette loyauté faillit lui coûter cher.

Il y avait, chez les Prussiens, des symptômes d'insubordination; ils devenaient arrogants, exigeants; ils demandaient le partage des contributions de la Cour

Digitized by Google

lande. Un matin, dès le point du jour, — c'était le 31 décembre — le colonel du génie Marion entra chez le maréchal, pensant qu'il avait enfin des nouvelles du général York ; sur la réponse négative de son chef : « Je le croyais, reprit-il ; comme, d'après vos ordres, je faisais sonder la glace, j'ai vu tous les Prussiens retraverser précipitamment le Niémen ; je pensais que vous les envoyiez au-devant de l'arrière-garde. Le général Massenbach, en passant, m'a remis ces deux lettres pour vous. — Ciel ! s'écria le maréchal, nous sommes trahis, peut-être livrés ; mais nous vendrons cher notre vie. » York avait fait défection ; il avait traité, la veille, avec le général russe Diebitch ; voici un fragment sec de sa lettre à Macdonald : « Quel que soit le jugement que portera le monde de ma conduite, j'en suis peu inquiet : le devoir envers mes troupes et la réflexion la plus mûre me la dictent ; les motifs les plus purs, quelles qu'en soient les apparences, me guident. » La lettre de Massenbach était plus émue : « Votre Excellence pardonnera que je ne sois pas venu moi-même l'avertir du procédé ; c'était pour m'épargner une sensation très pénible à mon cœur, parce que les sentiments de respect et d'estime pour la personne de Votre Excellence, que je conserverai jusqu'à la fin de mes jours, m'auraient empêché de faire mon devoir. »

Il y avait, au quartier général, un peloton d'escorte fourni par la cavalerie prusienne ; dans la hâte de leur défection, les Prussiens avaient oublié de l'avertir. Quand l'officier commandant entra le matin chez le

Digitized by Google

maréchal pour recevoir des ordres, à son attitude calme il fut facile de voir qu'il ne se doutait de rien; il n'entendait pas le français; Macdonald lui fit dire en allemand ce qui venait d'arriver; alors il changea de couleur et des larmes d'indignation jaillirent de ses yeux. Il voulait à toute force suivre le maréchal; le maréchal s'y refusa, donna l'ordre de sonner à cheval, remercia l'escorte de son zèle, de sa fidélité, de son attachement, fit donner aux cavaliers six cents francs de sa propre bourse, autant à l'officier pour un cheval qu'il garda, et, malgré les instances de ces hommes, les renvoya vers leurs compatriotes. Ceux-là, du moins pour leur part, avaient voulu sauver ce qui restait de l'honneur prussien.

La générale avait été battue; Français, Polonais, Westphaliens, Bavarois, quatre ou cinq mille hommes environ, se rassemblèrent en hâte; ils marchèrent pendant vingt-deux heures sans discontinuer, sous la pluie, dans l'eau, par la nuit la plus noire; ils réussirent à gagner la forêt de Boemwald; il était six heures du matin; dans la journée, il n'y eut qu'une courte canonnade à l'arrière-garde. Enfin, on atteignit Kœnigsberg; là se trouvait une division de conscrits tout récemment arrivés de France; Macdonald la réunit à ses troupes et continua sa retraite sur Elbing. Il y trouva le roi de Naples, qui lui enjoignit de se rendre à Dantzig, d'y laisser toutes ses troupes à la disposition du général Rapp, gouverneur de la place, et d'aller de sa personne au grand quartier général attendre de nouveaux ordres.

Digitized by Google

Murat avait hâte de retourner à Naples ; il partit aussitôt, sans même prévenir l'Empereur, laissant le commandement au prince Eugène. A Dantzig, Macdonald remit ses troupes au général Rapp; la séparation fut pénible; le chef et les soldats, presque tous étrangers, s'étaient liés d'une affection mutuelle que les périls affrontés en commun, les privations, les fatigues avaient rendue de jour en jour plus sincère et plus vive.

Où était le grand quartier général? On n'en savait rien à Dantzig. A Berlin, où il passa d'abord, Macdonald apprit qu'il était à Posen; il écrivit et reçut en réponse l'ordre de se rendre immédiatement à Paris.

VI

En le voyant entrer, l'Empereur tressaillit et ne lui dit pas un mot ; le maréchal sortit indigné, jurant de ne plus retourner à la cour. Quelques jours après cependant, il fut appelé par ordre ; l'Empereur lui avoua qu'il avait été trompé sur son compte ; on l'avait faussement accusé d'avoir provoqué par sa rigueur la défection du contingent prussien. Lui et Macdonald avaient commencé dans le même temps à faire la guerre ; il fallait la finir ensemble, puisque la campagne qui allait s'ouvrir serait certainement la dernière. Ainsi parlait l'Empereur.

Le 10 avril 1813, Macdonald fut nommé commandant en chef du 11e corps de la Grande armée. Ce corps était composé de trois divisions d'infanterie et d'une brigade

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de cavalerie légère; l'infanterie était française pour les deux tiers, le surplus westphalien, hessois, italien et napolitain; la cavalerie était italienne; Macdonald allait donc avoir sous ses ordres des Napolitains! Le lendemain même de son arrivée au grand quartier général, il eut à enlever Merseburg qui était défendu par le corps prussien d'York; l'attaque et la défense furent d'autant plus opiniâtres; Merseburg fut forcé le 29 avril. Trois jours après était livrée la bataille de Lutzen.

Pendant la première partie de la journée, le 11e corps avait opéré vers Leipsick, parce que l'Empereur s'était persuadé d'abord que l'ennemi avait de ce côté-là ses principales forces; mais le feu étant devenu de plus en plus vif sur la droite et le corps de Ney en ayant de plus en plus à souffrir, Macdonald fut rappelé en hâte; il arriva au pas de course, dégagea Ney et soutint de ses carrés les charges plusieurs fois reprises des gardes russe et prusienne; malheureusement l'Empereur n'avait pas encore assez de cavalerie pour y répondre; il n'y avait que quelques escadrons qu'on ménageait comme une précieuse et presque unique ressource. La journée de Lutzen fut à l'honneur exclusif de l'infanterie et de l'artillerie.

L'ennemi ne tint pas à Dresde; en se retirant, il fit sauter en partie le pont de l'Elbe. Macdonald, qui avait l'honneur d'être à l'avant-garde, fit jeter des échelles par-dessus les arceaux effondrés; son infanterie passa, puis le génie aidant, l'artillerie même. Un matin, se croyant suivi du gros de l'armée, il se trouva tout seul

Digitized by Google

en face de l'ennemi qui était en force; pour lui en imposer, il s'étendit comme une toile d'araignée, suivant son expression très juste; mais la journée lui parut longue; la nuit venue, il fit allumer de grands feux sur plusieurs lignes; deux autres jours se passèrent ainsi; enfin l'armée vint le soutenir. Le 11e corps prit une part honorable aux journées de combat qui portent le nom de bataille de Bautzen, puis un armistice ayant été conclu, il prit ses cantonnements en Silésie, dans le cercle de Löwenberg.

On sait ce que fut le congrès de Prague, une fantasmagorie, un trompe-l'œil; les négociations rompues, la Prusse et la Russie rentrèrent en action, mais non plus seules, avec l'Autriche et la Suède : la coalition était complète. En Silésie, les hostilités furent reprises par les alliés même avant l'expiration de l'armistice. L'Empereur accourut, fit reculer Blücher, se retourna brusquement et bouscula devant Dresde Autrichiens et Russes. Ce fut le dernier éclair, non pas de son génie, mais de sa fortune. La victoire de Dresde est du 27 août; trois jours après, Vandamme était écrasé à Kulm, dans le défilé de Tœplitz, entre deux corps ennemis; déjà, le 23, le maréchal Oudinot avait été battu à Gross-Beeren, sur la route de Berlin; enfin, le 26, Macdonald avait subi un grave échec sur la Katzbach.

Afin qu'il pût tenir tête à Blücher, l'Empereur avait joint à son corps d'armée celui de Ney, provisoirement commandé par le général Souham, celui du général Lauriston, et la réserve de cavalerie du général Sébastiani.

Digitized by Google

Blücher se tenait sur les hauteurs de Jauer; Macdonald fit porter à Souham, qui était du côté de Liegnitz, l'ordre de tourner la droite des Prussiens, pendant qu'avec le 11e corps et celui de Lauriston il les attaquerait de front et sur leur gauche. Depuis la veille, la pluie était incessante, le terrain détrempé; la pente était raide; la seule route que pouvait prendre la cavalerie n'avait pas plus de quinze pieds de large; Sébastiani y avait d'abord engagé toute son artillerie; arrivées à grand'peine au sommet, les pièces s'embourbent jusqu'à l'essieu; impossible de les mouvoir; l'infanterie, pendant ce temps, montait à droite et à gauche; mais la pluie pénétrant dans les bassinets, les amorces ne prenaient pas; d'autre part, Souham avait manqué son mouvement. Pour les mêmes raisons, le feu de l'infanterie ennemie n'était pas redoutable; mais l'artillerie prussienne, depuis longtemps en position, ne ménageait pas les salves, et la cavalerie, déployée sur le plateau, chargeait tout ce qui essayait de prendre pied sur la crête. Il fallut redescendre, faire une retraite de nuit dans les ténèbres, à travers les ruisseaux débordés et les ravins devenus torrents; les colonnes décousues allaient à l'aventure, semant derrière elles les éclopés et les traînards. En deux mots, c'était la débandade et la déroute.

Je n'ignore pas qu'il est malséant de se citer soi-même; néanmoins, je prie qu'on me permette de reproduire ici un passage écrit ailleurs, dans un temps où je ne prévoyais pas que j'aurais à m'occuper un jour de Macdonald et à l'étudier de près. « Soutenue par des hommes

Digitized by Google

faits et des soldats faits, la bataille de la Katzbach n'eût pas été perdue peut-être; elle n'eût du moins été qu'un échec réparable : avec des hommes trop jeunes et des soldats de la veille, elle fut le commencement d'un désastre. Jamais on ne verra mieux, par opposition, ce que vaut l'énergie physique et morale, la résistance du corps et de l'âme aux injures du temps, à la faim, à la soif, à toutes les misères de la guerre, ce stoïcisme, en un mot, que donne, non pas tout d'un coup, mais insensiblement, l'éducation militaire, et qui n'est, après tout, que le sentiment de plus en plus raisonné de l'honneur et du devoir. Sur cette bataille de la Katzbach et sur ses suites, ce ne sont pas les témoignages qui manquent; mais il n'y a pas de témoin plus autorisé, plus convaincant et plus sincère que le maréchal Macdonald. On sent qu'on est en face d'un honnête homme, qui ne s'attribue pas le droit et n'a pas même la tentation de rien déguiser ni de rien taire : c'est ainsi que la vérité devient une force, et l'histoire un enseignement profitable (1). »

Le 29 août, le maréchal écrivait de Bunzlau, au major général : « L'ennemi n'a poursuivi que faiblement, mais sa cavalerie légère, l'épouvantail des fuyards, s'est montrée partout avec du canon. Nos troupes sont dans un état pitoyable, percées de la pluie pendant quatre-vingts heures consécutives, marchant dans la boue jusqu'à mi-jambe, et traversant des torrents débordés. Dans cet état, les généraux ne peuvent empêcher que le soldat

(1) *La Grande Armée de 1813*, 2e édition, p. 136 et suiv.

Digitized by Google

ne cherche un abri, son fusil lui étant inutile. » Puis le même jour, quelques heures plus tard : « J'ai la douleur de vous informer que les pluies ont occasionné une succession de désastres qui me navrent le cœur. La division Puthod n'est plus; ses restes ont été culbutés ce soir dans les inondations de Löwenberg, sans qu'il ait été possible d'établir un passage pour les hommes. Je tâcherai de tenir demain la ligne du Bober, mais je ne puis me réunir que derrière la Queiss. Sa Majesté connaît les circonstances; je n'ai pu prévoir ni maîtriser les éléments; ils sont cause de tous nos malheurs, car l'échec essuyé par la cavalerie était peu considérable en proportion de la force de l'armée et eût été très réparable sans un déluge continuel de trois jours et autant de nuits. Il ne m'a pas été possible de connaître encore l'état de nos pertes et le nombre de combattants qui me reste. »

En somme, les pertes étaient peu considérables; les fuyards, les traînards, les isolés rejoignaient tous les jours en grand nombre. Quand l'Empereur arriva, le 4 septembre, à Bautzen, avec sa garde et ses réserves, il fut tout surpris de trouver des troupes reposées, réorganisées, ne demandant qu'à être menées à l'ennemi. Il donna publiquement à Macdonald les plus grandes marques d'estime et voulut qu'il gardât le commandement général des quatre corps; puis il les mena, selon leurs vœux, à l'ennemi qui n'accepta pas le combat. Après des alternatives de marches et de contremarches pendant le mois de septembre, Macdonald reçut l'ordre de se rapprocher de Dresde.

Digitized by Google

Un matin, il vit entrer chez lui un officier d'ordonnance chargé par l'Empereur de lui demander son avis sur ce que, les circonstances étant données, il serait à propos de faire. Maldonald montra le soldat mourant de faim, l'armée sans vivres, presque sans munitions, s'affaiblissant tous les jours; dans ces conditions défavorables, le plus sage parti était d'évacuer les places de l'Oder et de l'Elbe, en laissant une forte garnison à Leipsick, et de se retirer derrière la Saale. L'officier s'effraya de rapporter à l'Empereur un pareil avis : « Allez, lui dit le maréchal; l'Empereur en comprendra l'importance; il me saura gré de ma franchise. » Quelques heures après le messager revint; l'Empereur, qui était au bain, l'avait fait entrer, avait prêté une grande attention à son rapport et s'était borné à dire que la Saale n'étant pas une bonne position défensive, il n'y en avait pas de meilleure que le Rhin : « Nous irons sur le Rhin, allez dire cela au maréchal. » Macdonald ne pouvait croire à tant de sagesse; à peine l'officier était-il parti qu'un autre survint, apportant l'ordre de marcher immédiatement, non pas à l'ouest, dans la direction du Rhin, mais du côté justement opposé, vers l'ennemi. Macdonald marcha donc, laissant un peu en arrière de son infanterie ses pièces de position au sommet d'une colline. L'ennemi occupait les hauteurs de Bischofswerda; au loin, sur la droite, on apercevait une faible ligne de cavalerie. Pendant les premières attaques, Macdonald, mandé par l'Empereur, le trouva sur cette colline où était son artillerie, aidant à la mettre en batterie et pous-

Digitized by Google

sant lui-même de l'épaule avec les canonniers. « Sur quoi voulez-vous tirer? dit le maréchal. — Sur cette ligne de cavalerie, là-bas, devant nous. — Mais elle est hors de portée. — N'importe. » Au dix-septième coup l'Empereur fit cesser le feu; puis, prenant Macdonald à part : « Vous êtes surpris que j'aie fait tirer. — Oui, parce que cette cavalerie, hors de portée, ne valait pas un coup de canon. — Peut-être; mais c'est qu'à toute volée on attrape toujours quelque chose, qui sait? un homme de marque; voyez Moreau, c'est un boulet perdu qui l'a tué à Dresde; voyez Bessières, voyez Duroc. » C'était une idée de fataliste.

On était vers le milieu d'octobre; l'ennemi ne montrait plus que quelques éclaireurs; il était, sinon évident, au moins très probable, qu'il manœuvrait pour tourner l'Empereur. Macdonald l'en avertit. Le lendemain il reçut l'ordre, d'abord de se diriger sur Wittenberg, puis de se rabattre sur Leipsick. Il y arriva le 16 octobre, premier jour de la bataille, assez tard dans la journée, mais encore assez tôt pour enlever à la baïonnette une position appelée la Redoute suédoise.

Je dois dire qu'à dater de ce moment, les *Souvenirs*, dont le résumé qui précède a déjà dû indiquer l'importance, ont une telle abondance, une telle richesse de détails serrés et précis, et en même temps une telle ampleur, une telle grandeur d'impressions et de sentiments, que je ne connais guère de morceaux d'histoire plus dramatiques et, comme on dit, plus suggestifs. Une analyse ne suffirait plus; c'est l'œuvre même qu'il faudra lire.

Digitized by Google

On a fait cent récits de la bataille et de la retraite de Leipsick; je n'en connais aucun d'aussi émouvant, d'aussi poignant que le récit de Macdonald. Ce qui me frappe avant tout, c'est l'attitude de l'Empereur; il paraît comme un homme qui vient de recevoir un coup de massue ou qui vient de faire sur la tête une grande chute. Il est étourdi, étonné, affaissé; cela durera jusqu'à ce qu'il ait touché la terre de France; alors il retrouvera, comme Antée, la force, la lucidité, l'activité, tout le génie de sa jeunesse; aux immortelles campagnes d'Italie il donnera comme pendant ses succès foudroyants, mais, hélas! remportés vainement, en Champagne. De ce que j'ose avancer je vais donner quelques preuves.

Le dernier jour de la bataille, le 19 octobre, le matin même de la retraite, Macdonald, acculé au boulevard de Leipsick, reçoit tout à coup l'ordre d'envoyer, sur sa droite, au secours du maréchal Augereau; à peine a-t-il assez de monde pour tenir tête à l'ennemi qui le presse; néanmoins, il détache une brigade de la division hessoise; au bout d'une demi-heure, la brigade revient; là où on l'envoyait, elle n'a trouvé ni amis ni ennemis; mais alors, montant sur le rempart, elle fait ce qu'ont fait, la veille, les Saxons du corps de Reynier, elle tire de haut en bas sur les Français! « Quand j'eus, l'année précédente, à subir la défection des Prussiens, s'écrie avec indignation Macdonald, ils eurent au moins la pudeur de ne pas faire feu immédiatement sur nous! » Le lendemain, dans le désarroi de la retraite, il rencontre

Digitized by Google

par hasard Augereau; il lui demande l'explication de ce qui s'est passé la veille, lorsqu'on est venu lui donner l'ordre de secourir un camarade, et voici ce qu'Augereau lui répond : « Est-ce que le b..... sait ce qu'il fait? Ne vous en êtes-vous pas aperçu déjà? N'avez-vous pas remarqué, dans les derniers événements et dans la catastrophe qui les a suivis, qu'il avait perdu la tête? Le lâche! il nous abandonnait, nous sacrifiant tous, et me croyez-vous assez fou ou assez bête pour me faire tuer ou me faire prendre pour un faubourg de Leipsick? Il fallait faire comme moi, vous en aller. » Quand, jadis, Vandamme injuriait Napoléon, c'était, du moins, après une victoire, après Wagram.

Dès la veille, Macdonald avait pu juger lui-même de l'état d'esprit de l'Empereur. Le maréchal avait failli périr, comme Poniatowski, noyé dans l'Elster; il venait de faire, pour gagner à Markranstadt le grand quartier général, trois lieues à pied, ruisselant d'eau, frissonnant; il arrive; l'Empereur était assis près d'une table, les yeux sur la carte, la tête appuyée sur une main; la chambre était remplie de généraux et d'officiers. Macdonald fait en pleurant, oui, en pleurant, le récit de ce qu'il vient de voir et d'entendre, ses soldats, sur l'autre bord de l'Elster qu'ils ne peuvent franchir, criant, implorant : « Monsieur le maréchal, sauvez vos soldats, sauvez vos enfants! » Quelle scène! tous les assistants sont émus; seul, l'Empereur est impassible : « Allez vous reposer »; il ne dit pas autre chose. « Je sortis indigné de cette indifférence », ajoute Macdonald.

Digitized by Google

Était-ce vraiment indifférence? Non, c'était affaissement.

Quelques jours après, à Erfurt, l'Empereur le fait appeler; en arrivant au château, Murat le prévient que l'Empereur veut faire reconnaître par lui une bonne position défensive, de manière qu'on puisse faire un arrêt de quatre ou cinq jours. « F..... ! dit en jurant le roi de Naples, si vous en trouvez une, trouvez-la mauvaise; autrement, il achèvera de se perdre avec nous. — Soyez tranquille, lors même qu'elle serait excellente, je lui dirai mon sentiment sur notre situation. » Il entre; l'Empereur lui donne en effet la mission dont Murat l'a prévenu. « Songez-vous sérieusement à vous arrêter ici? Dans la désorganisation, et, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, la démoralisation où sont les troupes, vous n'en tirerez aucun parti. Il faut gagner le Rhin au plus vite; d'ailleurs, la plus grande partie des hommes s'y dirige en désordre. — Cependant, on m'a rapporté qu'on en avait arrêté un grand nombre et formé une quinzaine de bataillons. — On vous flatte et on vous trompe. Vous ne devez compter que sur votre garde, et craignez qu'elle ne soit entraînée par l'exemple, comme dans la dernière campagne. » Il y avait, dans la chambre où s'était engagé ce colloque, trois témoins attentifs, deux secrétaires et le duc de Bassano; ils avaient cessé d'écrire. Celui-ci, la plume entre les dents, les bras croisés, regardait fixement Macdonald, stupéfait, confondu; jamais il n'avait entendu parler au maître avec cette fermeté franche. « Eh bien! dit le maître, nous partirons demain. — Ce sera encore trop tard. »

Digitized by Google

On partit le lendemain; le 30 octobre, au matin, on était en vue de Hanau; l'armée bavaroise du général de Wrède barrait la route. Macdonald faisait l'avant-garde; il délogea l'ennemi d'un bois, mais lui-même n'en pouvait pas déboucher; sa petite troupe déployée, dispersée en tirailleurs, faisait, comme en Silésie naguère, la toile d'araignée; il fallait du renfort; il en envoya demander, on ne lui envoya rien; alors il prit le parti d'en aller demander lui-même; il n'y avait pas plus d'un quart de lieue à faire. Il exposa vivement à l'Empereur la situation critique de l'avant-garde, et l'Empereur lui répondit placidement : « Que voulez-vous que j'y fasse? je donne des ordres et l'on ne m'écoute plus. — Mais remarquez que notre situation n'est pas ordinaire; il faut forcer le passage et envoyer, sans perdre un instant, tout ce que vous avez de disponible. Votre garde, pourquoi n'est-elle pas en marche? Dans peu, nous serons tous f... si elle n'arrive pas promptement. — Je n'y puis rien. » « Et autrefois, ajoute Macdonald, d'un signe, d'un geste, d'une parole brève, tout s'ébranlait; autrement il eût fait feu des quatre pieds! » Cependant l'Empereur appela le major général et fit marcher quatre bataillons de chasseurs. Quelque temps après, il arriva lui-même avec le reste de la garde. « Peut-on voir sans danger, demanda-t-il à Macdonald, la position de l'ennemi? — Sans danger, non, mais il faut risquer. — Eh bien! allons! » Presque au même instant, un obus éclata près de lui, d'ailleurs sans blesser personne; aussitôt il s'arrêta, mit pied à terre, et de tout le jour il n'y eut pas

Digitized by Google

moyen de le tirer du bois. Enfin, grâce aux grenadiers à cheval et aux dragons de la garde, soutenus par un régiment des gardes d'honneur, grâce à l'artillerie de Drouot — pourquoi distinguer? — grâce à l'effort commun de tous, car on savait bien qu'il fallait à tout prix vaincre ou mourir, les Bavarois furent contraints à la retraite. La route était dégagée; mais Hanau, que l'on croyait évacué, ne l'était pas encore. Il faisait nuit : une masse confuse de voitures, de caissons, d'équipages de toute espèce sortait du bois; on apercevait en avant la lueur rougeâtre d'une torche; au voisinage de la ville, quelques coups de feu éclatèrent, aussitôt la torche fit un à-droite, décrivit une courbe et rentra sous le couvert; c'était l'Empereur qu'elle précédait. Le lendemain, on put traverser Hanau et de là gagner le Rhin.

A Mayence, l'Empereur fit appeler Macdonald et le retint à dîner. La conversation roula sur les événements militaires et politiques de cette année fatale. Pourquoi, au congrès de Prague, l'Empereur n'avait-il pas fait les concessions que réclamaient les alliés? Ne lui laissait-on pas la France jusqu'au Rhin, l'Italie et le protectorat de la Confédération helvétique? « Je n'ai pas consenti, dit l'Empereur, parce que je craignais que les alliés, plus exigeants, ne me demandassent autre chose. — Mais alors pourquoi avez-vous fini, malheureusement trop tard, par y consentir? Si vous l'aviez fait à temps, vous eussiez rendu évident votre désir de la paix; la France et l'armée vous en auraient su gré, et peut-être auraient-elles fait plus d'efforts pour la conquérir. Vous pouviez faire

Digitized by Google

plus, vous débarrasser honorablement de ce ver rongeur qui détruit vos vieilles troupes en Espagne et ruine le trésor, en montrant une modération dont l'évidence eût frappé la France, vos armées et l'Europe, en rendant l'Espagne à elle-même. — Oui, cela est vrai, mais à présent il faut garder ce pays pour des compensations. »

VII

La campagne de 1813 était finie; la campagne de 1814 allait commencer. Macdonald eut d'abord le commandement de la ligne du Rhin depuis Coblentz jusqu'au-dessous d'Arnheim. L'Empereur lui avait promis quatre-vingts bataillons et soixante escadrons; les journaux lui prêtaient un corps de cinquante à soixante mille hommes; en réalité, quand il eut retiré de Hollande le faible détachement du général Molitor, dans les premiers jours de décembre, il en avait tout au plus cinq mille. « C'est tout ce que nous avons d'infanterie de Nimègue à Coblentz, et rien derrière, écrivait-il; nous sommes partout pris au dépourvu et je n'entends parler d'aucun renfort; mais à Paris on est dans une sécurité désespérante. O France! ma patrie! tout mon sang et sois sauvée!... »

Après plusieurs essais et démonstrations plus ou moins sérieuses, les alliés passèrent définitivement le Rhin le 1er janvier 1814; l'Empereur quitta Paris le 25, pour n'y plus revenir.

Digitized by Google

Refoulé de proche en proche par l'écrasante poussée de l'ennemi, Macdonald se trouvait alors à Châlons. Je ne veux pas le suivre dans ses marches, contremarches et combats à travers la Champagne, sur la Seine, l'Aube et la Marne; j'en retiendrai seulement quelques faits significatifs. A la fin du mois de février, tandis que l'Empereur arrêtait et faisait reculer Blücher, il avait donné à Macdonald le commandement général des troupes qu'il laissait derrière lui et mis sous ses ordres, avec le corps dont il était déjà titulaire, ceux du maréchal Oudinot et du général Gérard, soit vingt-cinq mille hommes; la mission qu'il lui confiait était d'observer et de contrarier, autant que possible, les mouvements de la principale armée de la coalition. Arrivé à Troyes bien avant son corps, qui ne pouvait suivre que le lendemain, Macdonald fit des dispositions de défense : une des divisions de Gérard dans la ville, l'autre en deçà, le corps d'Oudinot en réserve; Gérard avait pour instruction de tenir le plus longtemps possible. L'attaque eut lieu le lendemain 4 mars; Macdonald, qui était dans le faubourg, savait, par un rapport du général Gressot, chef d'état-major d'Oudinot, que les troupes étaient bien dans les positions indiquées, lorsque soudain un officier vint le prévenir que l'ennemi, ayant forcé la ville, arrivait dans le faubourg et qu'il n'y avait pas un moment à perdre; le maréchal n'en voulut d'abord rien croire : « Toutes les troupes sont parties, lui dit l'officier. — Par quel ordre? » Il n'eut que le temps de monter à cheval et de courir, avec son escorte, sur les éclaireurs ennemis.

Digitized by Google

Quand il eut rejoint la colonne, effectivement en retraite, il apprit du général Gérard que c'était sur l'ordre du maréchal Oudinot, et quand, arrivé le soir au bivouac, il demanda une explication à ce maréchal, dont le corps avait dû, selon les dispositions arrêtées, demeurer en réserve, il lui fut répondu que la Jeune garde n'était pas faite pour être en arrière-garde! Ne semblerait-il pas, à cette réponse étrange, qu'on en fût encore aux beaux jours de Wagram? « En ce cas, repartit Macdonald, je n'ai plus d'ordres à vous donner, réclamez-en de l'Empereur. »

Celui-ci, abandonnant Blücher, revenait en hâte sur la grande armée alliée; il appela à lui Oudinot et Macdonald, qui le rejoignirent à Arcis-sur-Aube, au moment même où il faisait marcher ses troupes dans la direction de Vitry-sur-Marne. Il était sur la place d'Arcis, près d'un feu de bivouac. « Quel motif, demanda Macdonald, vous porte à retirer d'ici vos troupes? — L'ennemi, répondit l'Empereur, est en pleine retraite, et je me porte sur ses communications; nous le tenons, il payera cher son audace. — Comment! l'ennemi s'en va? Mais il est en position de l'autre côté de l'Aube; j'ai vu, en arrivant, des forces considérables. — Il ne songe qu'à repasser le Rhin; et, s'il est encore là, c'est pour laisser filer ses nombreux équipages. » Un quart d'heure après, l'ennemi venait à l'attaque; l'Empereur, entêté dans son idée, avait déjà rejoint la colonne en marche sur Vitry, et les deux maréchaux eurent fort à faire pour se maintenir dans Arcis; mais le lendemain matin il en

Digitized by Google

fallut sortir et se diriger vers la Marne. Ils rejoignirent à Saint-Dizier l'Empereur, qui se remit incontinent à la recherche des alliés; on ne les trouva pas. Qu'étaient-ils devenus? Évidemment, après un temps d'arrêt et une certaine hésitation, ils avaient repris la direction de Paris. En se portant sur leurs derrières, l'Empereur s'était flatté de leur faire peur et de les contraindre à rétrograder; son espoir était déçu; quelque diligence qu'il pût faire, il était impossible de les devancer, et ce n'étaient pas les faibles corps de Marmont et de Mortier qui seraient capables de défendre victorieusement Paris contre des forces si considérables.

Macdonald était d'avis de jouer le tout pour le tout, et, puisque l'Empereur avait voulu manœuvrer vers l'est, de s'y enfoncer jusqu'au fond : « A votre place, disait-il, je me rendrais en Lorraine, en Alsace; j'en réunirais les garnisons, je ferais une guerre à mort sur les derrières de l'ennemi, coupant ses communications, interceptant ses convois, ses renforts. » La présence de l'Empereur dans les Vosges en eût fait descendre des milliers de bons tireurs; plus tard le tsar Alexandre avouait, par deux fois, à Macdonald, que, dans cette région, les alliés avaient perdu plus de trois mille hommes, sans qu'on eût vu un seul soldat français. Le projet d'Alsace n'eut pas de suite, et l'Empereur se hâta vers Paris.

« J'arrive enfin, dit Macdonald, au terme de cette lutte désespérée; notre longue agonie militaire et politique va finir par un coup de tonnerre. »

Digitized by Google

VIII

Ce fut entre Troyes et Villeneuve-l'Archevêque que les troupes eurent connaissance de la capitulation de Paris; cette nouvelle jeta la désolation dans tous les cœurs; beaucoup de soldats quittaient les drapeaux et rentraient chez eux; la garde elle-même n'avait plus confiance. Cependant le bruit courait que l'Empereur voulait marcher et reprendre Paris. A la dernière étape avant Fontainebleau, le général Gérard vint à Macdonald; il lui dit, au nom de ses généraux et de ses troupes, que tout le monde en avait assez, qu'il fallait en finir et que les malheurs de la France étaient assez grands pour ne pas les aggraver en exposant Paris au sort de Moscou. On arriva; c'était le 3 avril. Une lettre adressée de Paris à tous les maréchaux venait d'être envoyée tout ouverte d'Essonne par le maréchal Marmont qui commandait aux avant-postes; c'était lui qui l'avait décachetée; elle était du général Beurnonville, membre du gouvernement provisoire; elle annonçait en substance que Paris était tranquille, que les alliés ne voulaient plus traiter avec Napoléon et que la Constitution anglaise serait donnée à la France. Macdonald la fit lire à haute voix et se rendit au palais avec le maréchal Oudinot, un grand nombre de généraux et une foule d'officiers qui insistèrent absolument pour les

Digitized by Google

suivre, craignant que l'Empereur ne voulût leur faire un mauvais parti.

L'Empereur était dans son cabinet, avec le duc de Bassano, Caulaincourt, Berthier, Ney, le vieux maréchal Lefebvre et quelques autres; Macdonald et Oudinot entrèrent. « C'est ici, dit Macdonald, que commença la scène qui changea tant de destinées. L'Empereur vint à moi : « Bonjour, duc de Tarente, comment va? — Fort tristement; tant d'événements malheureux! Succomber sans gloire! N'avoir pas fait un effort pour sauver Paris! Nous sommes tous accablés, humiliés. — C'est vrai, c'est un grand malheur. Que disent vos troupes? — Que vous nous appelez pour marcher sur la capitale; je viens vous déclarer en leur nom qu'elles ne veulent pas l'exposer au sort de Moscou. Nous croyons avoir assez fait, assez prouvé notre dévouement, pour ne pas hasarder une tentative plus qu'inégale et achever de tout perdre. Quelque parti que l'on prenne, c'est assez de cette malheureuse guerre, sans allumer la guerre civile! — Mais non, dit l'Empereur, on n'a point l'intention de marcher sur Paris. » J'aurais cru qu'il aurait éclaté; au contraire, sa réponse fut faite avec calme et douceur. Il répéta : « C'est vrai, c'est un grand malheur que la prise de Paris. — Savez-vous, lui dis-je, ce qui s'y passe? — On dit que les alliés ne veulent plus traiter avec moi. — Est-ce là tout ce que vous savez? — Oui. — Eh bien! lisez cette lettre. » C'était la lettre de Beurnonville; le duc de Bassano en donna lecture à haute voix. « Eh bien! messieurs, reprit l'Empereur,

Digitized by Google

puisqu'il en est ainsi, j'abdiquerai. J'ai voulu faire le bonheur de la France, je n'ai pas réussi; les événements ont tourné contre moi. Je ne veux pas augmenter nos malheurs; mais, quand j'abdique, que ferez-vous? Voulez-vous le roi de Rome pour mon successeur et l'Impératrice pour régente? » Tous unanimement nous acceptâmes. « Il faut d'abord, ajouta-t-il, traiter d'une suspension d'armes; je vais envoyer des commissaires à Paris; je désigne, pour cette importante mission, les maréchaux prince de La Moskowa, duc de Raguse, et le duc de Vicence. Ces choix vous conviennent-ils? » Nous répondîmes affirmativement. L'Empereur dit : « Messieurs, vous pouvez vous retirer. Je vais faire dresser les instructions des commissaires, mais je défends qu'ils stipulent rien qui me soit personnel. » Puis, se jetant sur un canapé et se frappant la cuisse, il reprit d'un ton dégagé : « Bah! messieurs, laissons cela et marchons demain, nous les battrons! » Je répétai en peu de mots ce que je venais de dire sur la situation de l'armée : « Non, ajoutâmes-nous, nous en avons assez, et prenez garde que chaque heure qui s'écoule tourne contre le succès de la mission que les commissaires ont à remplir. » Il n'insista pas et dit aux commissaires désignés : « Tenez-vous prêts à partir à quatre heures », après quoi il nous congédia. A peine étions-nous dans la galerie qu'il chargea le duc de Vicence de me rappeler. « J'ai changé d'avis quant au maréchal Marmont, me dit-il; il est inutile qu'il reste à Essonne et je désire que vous soyez commissaire à sa place; acceptez-vous? —

Digitized by Google

Oui, et vous pouvez compter sur mes efforts. — Je le sais, vous êtes un homme d'honneur. »

J'ai un peu abrégé le récit de cette scène, la première du drame de l'abdication et qui en demeure la scène capitale. Par un retour fatal de la destinée, l'armée qui, quinze années auparavant, avait aidé Bonaparte à saisir le pouvoir, sommait Napoléon de s'en déprendre; cette journée du 3 avril a été la réplique et comme la revanche du 18 brumaire.

Il faudrait, depuis ce moment, citer les *Souvenirs* d'un bout à l'autre; on les lira, on y verra l'erreur fatale et l'embarras de Marmont, la légèreté de Ney se jetant sans vergogne à la tête des Bourbons, son manque absolu de caractère et sa vanité; on y verra surtout la grandeur d'âme, la loyauté chevaleresque de l'empereur Alexandre. Cependant, il convient de rapporter ici la conversation qui termina la première entrevue d'Alexandre et des commissaires, parce qu'elle donne une idée très nette des sentiments intimes de Macdonald. Il s'agissait de la plus importante des questions à résoudre, la succession du roi de Rome aux droits de son père et la régence de l'Impératrice. « Il est trop tard, nous dit-il; l'opinion a fait des progrès trop rapides; nous l'avons laissée aller; à chaque instant elle s'étend. Que ne vous êtes-vous entendus avec le Sénat Conservateur? — De quel droit a-t-il agi? nous récriâmes-nous; il a menti à son titre; il n'avait aucune mission; plat, rampant, complaisant esclave, il tenait son existence des constitutions de l'Empire; elles sont

Digitized by Google

renversées, il n'est donc rien; il usurpe en ce moment une autorité qui ne peut émaner que de l'opinion nationale, et cette opinion a tout à craindre du ressentiment des Bourbons, des émigrés, des royalistes. Toutes les existences vont être menacées; les acquéreurs de biens nationaux vont être recherchés; il en naîtra une affreuse guerre civile; car la nation a fait trop de sacrifices, elle elle a payé trop cher le peu de liberté qu'elle a conquis pour ne pas tout faire afin de le conserver. L'armée ne laissera pas fouler aux pieds la gloire dont elle s'est couverte; malheureuse par son chef, avec ou sans lui, elle renaîtra de ses cendres, plus forte, plus remplie d'ardeur que jamais pour les libertés, les institutions et l'indépendance nationale; elle se bornera désormais à l'assurer, sans plus songer à conquérir ou à troubler d'autres peuples. Soyez notre médiateur, Sire; c'est un autre genre de gloire digne de la grande âme de Votre Majesté. » L'Empereur parut très touché de notre confiance et nous dit : « Je ne tiens nullement aux Bourbons; je ne les connais pas. Il sera impossible, je le crains, d'obtenir la régence; l'Autriche y est la plus opposée; pour moi, j'y consentirais volontiers, mais je dois agir de concert avec mes alliés. Puisque les Bourbons ne conviennent point, prenez un prince étranger ou choisissez parmi vos maréchaux, comme la Suède a fait de Bernadotte. Enfin, messieurs, afin de prouver ma sincère estime et ma haute considération pour vous, je vais faire connaître à mes alliés vos propositions et je les appuierai. Revenez à neuf heures; nous terminerons. »

Digitized by Google

Les commissaires allaient être remplacés chez le Tsar par les membres du « prétendu gouvernement provisoire » ; quand on se croisa dans le grand salon, il y eut un échange de mots très vifs ; les provisoires voulurent le prendre de haut ; les autres leur rabattirent le ton, les traitant de factieux, d'ambitieux livrant la patrie, de parjures ; il fallut que Caulaincourt rappelât à ceux-ci et à ceux-là qu'ils étaient chez l'empereur de Russie. Pendant l'altercation, M. de Talleyrand était resté impassible, le menton dans sa cravate ; il invita les commissaires à descendre chez lui pour s'entendre ; ils refusèrent.

Vers la fin de l'audience, un aide de camp du Tsar lui avait dit quelques mots à mi-voix ; Macdonald crut entendre ces deux-ci : *totum corpus*. Les commissaires s'en étaient allés déjeuner chez le maréchal Ney. Ils étaient confiants, tandis que leurs adversaires semblaient atterrés ; on disait le Sénat tremblant, les cocardes blanches tombant des chapeaux par milliers. On vint appeler Marmont ; un moment après il rentra pâle, l'air égaré : « Tout mon corps a passé cette nuit à l'ennemi ! » Il prit son sabre, sortit ; on ne le revit plus. *Totum corpus* était expliqué. Il est vrai que Marmont s'était engagé avec le prince de Schwarzenberg ; mais il avait été convenu depuis que, puisque les commissaires venaient négocier au nom de l'armée entière, le traité particulier de Marmont n'aurait pas de suites ; il en eut, par la faute du général qui commandait à Essonne en l'absence de son chef ; Souham, appelé à Fontainebleau, craignit que

Digitized by Google

l'Empereur, au courant de la fatale intrigue, ne le fît arrêter et précipita la catastrophe. C'en fut une et la dernière ; atterrés à leur tour, les commissaires sentaient le terrain, jusque-là solide, trembler et s'entr'ouvrir sous leurs pieds. L'audience du soir fut décisive; le Tsar déclara le roi de Rome irrévocablement écarté. Qu'allait-il advenir de Napoléon? Il conservait le titre de souverain; on lui donnait l'île d'Elbe. Alexandre eut un beau langage : « J'ai été autrefois son plus grand admirateur; dès ce moment je cesse d'être son ennemi et je lui rends mon amitié. Dites-lui, messieurs, s'il ne veut pas de cette souveraineté, et dans le cas où il ne trouverait d'asile nulle part, dites-lui qu'il vienne dans mes États; il y sera reçu en souverain; il peut compter sur la parole d'Alexandre. »

Tout était fini. Quand il fallut rapporter à Fontainebleau la fatale nouvelle, Ney se déroba; il avait d'avance et publiquement adhéré à la révolution qui venait de se faire. Le traité négocié par les commissaires fut signé le 11 avril; le soir même, l'acte d'abdication fut remis entre les mains du gouvernement provisoire. M. de Talleyrand avait préparé pour ce dénouement une mise en scène théâtrale; l'assistance était nombreuse; il s'avança vers les commissaires : « Maintenant que tout est consommé, nous vous demandons, messieurs, votre adhésion au nouvel ordre de choses établi. » Ney s'écria qu'il l'avait déjà donnée : « Aussi n'est-ce pas à vous que je m'adresse, c'est aux ducs de Tarente et de Vicence. » L'un et l'autre refusèrent d'un ton sec. « Talleyrand, dit

Digitized by Google

Macdonald, ne pouvait changer de couleur ni pâlir, mais sa figure s'enfla, comme bouffie et prête à éclater : « Mais, monsieur le maréchal, il est important pour nous d'avoir votre adhésion personnelle, car elle doit exercer une grande influence sur l'armée et sur la France; tous vos engagements sont maintenant tenus et vous êtes dégagé. — Non, et personne ne doit savoir mieux que vous que tant qu'un traité n'a pas été ratifié, il peut être annulé; mais lorsque cette formalité sera remplie, je saurai ce que j'aurai à faire. »

Le lendemain, 12 avril, Macdonald et Caulaincourt retournèrent à Fontainebleau afin de recevoir la ratification de l'Empereur. Il était calme et les remercia affectueusement; il remarqua l'absence de Ney : « Est-ce que le maréchal n'est pas revenu avec vous ? » On ne répondit pas. Il dit à Macdonald qu'il lui demandait de venir le lendemain matin à neuf heures.

Le lendemain, à neuf heures, Macdonald se présenta; les ducs de Vicence et de Bassano étaient entrés avant lui; l'Empereur, vêtu d'une robe de chambre de basin, les jambes nues, en pantoufles, était assis devant la cheminée, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, profondément absorbé. Quand Macdonald avait été annoncé, il n'avait pas entendu; après quelques minutes d'attente silencieuse, Caulaincourt l'avertit doucement; il parut sortir d'un rêve, se leva, tendit la main au maréchal. Il avait le visage altéré, le teint jaune, olivâtre. « Est-ce que Votre Majesté est souffrante ? — Oui, j'ai été fort indisposé cette nuit. » Il se rassit, reprit

Digitized by Google

sa première attitude et se remit à songer. Les trois assistants échangeaient des regards attristés. Enfin Caulaincourt crut devoir de nouveau l'avertir. Cette fois, il se leva d'un air plus dégagé : « Je me sens un peu mieux. Duc de Tarente, je suis on ne peut plus touché et reconnaissant de votre conduite et de votre dévouement. Je vous ai mal connu ; on m'avait prévenu contre vous. J'ai comblé de faveurs tant d'autres qui m'ont délaissé, abandonné; vous, qui ne me deviez rien, m'êtes resté fidèle. J'apprécie trop tard votre loyauté et je regrette sincèrement d'être dans une situation à ne pouvoir vous en témoigner ma reconnaissance que par des mots; j'étais autrefois riche et puissant; maintenant je suis pauvre. — Je me flatte, Sire, que Votre Majesté m'estime assez pour ne pas croire que, dans votre position actuelle, j'accepterais une récompense; la conduite que j'ai tenue était tout à fait désintéressée. — Je le reconnais; mais vous pouvez, sans blesser votre délicatesse, accepter un cadeau d'un autre genre : c'est le sabre de Mourad-bey que j'ai porté à la bataille du Mont-Thabor; conservez-le en souvenir de moi et de mon amitié pour vous. » Macdonald remercia l'Empereur. « Nous nous jetâmes, dit-il, dans les bras l'un de l'autre en nous embrassant avec effusion. Il m'engagea à venir le voir à l'île d'Elbe; enfin nous nous séparâmes. On me remit tous les documents dont je devais être porteur, et depuis lors je ne revis jamais Napoléon. »

Digitized by Google

IX

Macdonald était libre; rien ne l'empêchait plus d'accepter le changement de régime qui venait de s'accomplir; il l'accepta franchement et loyalement : « Vous remarquerez, mon fils, que j'ai par la suite fidèlement tenu les nouveaux engagements que je venais de contracter; c'est un exemple que je vous conseille et recommande d'imiter. » Toutefois il laissa passer quelques jours avant d'aller aux Tuileries, saluer le comte d'Artois, lieutenant général du royaume. « Mes amis, dit-il, m'en parlèrent, je n'y avais assurément aucune répugnance; mais je pensais qu'il était dans les convenances de ne pas montrer trop d'empressement, après avoir rempli une mission qui ne devait pas trop plaire au prince, et surtout après avoir manifesté autant de résistance et d'opposition, lorsque mon adhésion me fut demandée la première fois. »

A l'arrivée de Louis XVIII, il se rendit au-devant de lui, avec les autres maréchaux, à Compiègne; le Roi leur fit bon accueil, leur dit qu'ils étaient les plus fermes colonnes de l'État, et pour donner tout son sens à la métaphore, il mit une main sur l'épaule de Macdonald et l'autre sur celle de l'un de ses camarades. L'entrée à Paris eut lieu, le 4 mai, au milieu d'une grande affluence et de vives acclamations. Il n'y eut, ce jour-là, qu'une note fâcheusement discordante : on avait fait venir de

Digitized by Google

Fontainebleau, à marche forcée, l'ex-garde impériale; mais on n'avait pris aucune disposition pour la loger ni pour la faire vivre; ce fut dans l'armée un premier germe de mécontentement.

Beaucoup de fautes et de sottises s'accumulèrent les unes par-dessus les autres; le duc d'Angoulême eut la singulière idée de se montrer pour la première fois aux Parisiens en habit de général anglais. Les grades, les décorations, les faveurs, les emplois de toute sorte étaient prodigués aux gentilshommes, aux émigrés, à l'exclusion presque absolue des officiers de l'ancienne armée et des fonctionnaires les plus méritants de l'administration impériale. « Le gouvernement, dit avec une énergique trivialité Macdonald, paraissait comme un malade qui laisse tout aller sous lui. » Il s'indignait, à titre de militaire, il ne s'indignait pas moins à titre de libéral, ou, suivant l'expression du jour, à titre de constitutionnel. Il y avait une constitution, la Charte, et il la prenait au sérieux. Nommé membre et secrétaire de la Chambre des pairs, il combattit la première loi politique qui y fut présentée : c'était une loi restrictive de la liberté de la presse; il avait cru y voir une violation de l'article 8 de la Charte.

Quand, selon le règlement, le bureau de la Chambre alla porter au Roi la loi qui venait d'être votée à une voix de majorité seulement, Louis XVIII, s'adressant à Macdonald : « Monsieur le maréchal, dit-il d'un ton sec, je suis surpris que vous ayez parlé et voté contre; lorsque je me donne la peine de rédiger un projet de loi,

Digitized by Google

j'ai mes raisons pour qu'il passe. — Sire, répondit l'apostrophé, Votre Majesté ne m'a pas mis dans la confidence de ses projets; ils doivent donc tous passer, puisque c'est elle qui les fait présenter. A elle seule appartenant l'initiative, autant vaudrait un enregistrement; à nous de rester muets comme le ci-devant Corps législatif; mais si j'ai bien compris les dispositions de la Charte, elle laisse à chacun liberté d'opinion et de suffrage; j'ai cru voir une violation de son article 8, et j'ai usé de cette liberté comme je le ferai toujours avec conscience. » Le Roi ne répliqua pas; on sortit, le chancelier Dambray arrêta Macdonald au passage: « Mais, monsieur le maréchal, est-ce ainsi qu'on parle au Roi? — Comment! est-ce que j'ai manqué à Sa Majesté? — Non pas précisément, mais il fallait mettre plus de formes, plus de mesure. — C'est-à-dire qu'il fallait voiler la vérité ou se repentir; non, je n'ai pas appris à calculer les courbes, et je plains le Roi si on lui déguise ce qu'on doit lui apprendre. Quant à moi, je lui parlerai toujours avec franchise et le servirai de même. » Louis XVIII le bouda quelque temps, mais l'humeur passa; en parlant de Macdonald, il l'appelait « son très véridique ».

On ne sait guère que le maréchal fut un des inspirateurs de la future loi sur l'indemnité des émigrés; les événements empêchèrent alors que la première proposition n'eût des suites.

Macdonald était gouverneur de la 21e division militaire à Bourges; il venait d'en faire les honneurs au duc

Digitized by Google

et à la duchesse d'Angoulême, en tournée de voyage, lorsque, dans la nuit du 6 au 7 mars 1815, il reçut une dépêche lui enjoignant de se rendre immédiatement à Nîmes, et de diriger toutes ses troupes sur Villefranche (Rhône); point d'explication. Il n'eut le mot de l'énigme que vingt-quatre heures après, par un rapport de l'un de ses subordonnés qui parlait du débarquement de Napoléon. « Cette nouvelle, dit-il, me confondit, et je prévis dès lors les malheurs qui sont venus fondre sur la France. » Il partageait les ressentiments de l'ancienne armée; il était de cœur avec elle; il blâmait les fautes du gouvernement; mais il avait prêté serment à Louis XVIII et il était résolu à lui rester fidèle. Entre ses sympathies et sa conscience, il n'eut pas un moment d'hésitation; il alla droit au devoir.

Il prit la route de Lyon; à Pougues, il rejoignit le duc d'Orléans qui suivait, à une journée de distance, le comte d'Artois, Monsieur, envoyé à Lyon pour prendre le commandement des troupes. Monsieur s'y trouva dès l'abord fort embarrassé; le péril crevait les yeux; la garnison, la population étaient ouvertement bonapartistes. Macdonald arriva, le 9 mars, à dix heures du soir; heureux de retenir un pareil auxiliaire, Monsieur lui dit que les routes étant interceptées, il fallait qu'il restât près de lui et qu'il exerçât le commandement avec les pouvoirs les plus étendus. La nuit fut employée à donner des ordres, à recevoir des informations toutes désespérantes. Un revue était commandée pour le lendemain matin, 10 mars, à six heures, sur la place Bellecour;

Digitized by Google

avis fut donné au maréchal que les troupes ne souffriraient pas qu'elle fût passée par les princes. Macdonald s'y rendit d'abord seul; il fut personnellement bien accueilli, salué même par des acclamations; mais quand, ayant fait former les carrés, il se mit à haranguer les troupes, à leur rappeler leur serment, à les exhorter au devoir, une attitude morne, un silence de glace lui prouvèrent que ses paroles n'étaient pas écoutées. Il voulut voir les officiers à part; sans cesser d'être pour lui respectueux et pleins d'égards, ils ne répondirent que par des récriminations à ses discours. Tout était perdu; Monsieur et le duc d'Orléans avaient dû partir au plus vite; les éclaireurs de la troupe napoléonienne étaient proches et les reconnaissances qu'on avait envoyées fraternisaient avec eux. Les quais du Rhône étaient envahis par la foule; Macdonald avait peine à s'y faire jour; il venait de donner l'ordre de faire sortir de Lyon toutes les troupes, quand un général osa lui dire : « C'est inutile, monsieur le maréchal, toutes les mesures sont prises pour empêcher votre départ. — Vous me connaissez sûrement trop bien, monsieur, pour croire que je puisse être facilement arrêté; je saurai me faire jour l'épée à la main. » Cependant il courut le très grand risque d'être pris; il fallut se mettre au galop et fuir à toute vitesse. Vers le soir, au sommet de la montée de Tarare, il atteignit enfin les voitures des princes; Monsieur lui donna place dans la sienne; les ducs de Fitz-James, de Polignac et le comte des Cars s'y trouvaient avec lui.

Quel langage doit-on penser que Macdonald ait tenu

Digitized by Google

alors? C'est à lui-même qu'il faut le demander : « La conversation roula d'abord sur l'événement du jour et ses causes, le mécontentement général, de l'armée surtout, le choix des ministres, leur incapacité en matière de gouvernement, leurs opinions intempestives, leur nullité et celle de leurs agents. Je dois cette justice à Monsieur et à ses officiers qu'ils me parurent convenir franchement des fautes commises; étaient-ils de bonne foi? Je le crois; la peur avait fortement agi. Monsieur dit qu'il allait éclairer le Roi et solliciter des réparations : « Il est trop tard, répondis-je, l'élan est donné; mais je ne me dissimule pas les calamités qui vont fondre à la fois sur la France. Vous-même, Monseigneur, ajoutai-je, dans vos tournées, dans celles de vos fils, qu'avez-vous appris de l'opinion? Rien d'autre que les passions de vos partisans aveuglés par leur domination du moment. Vous avez dédaigné les hommes qui auraient pu vous servir utilement et vous conseiller. Il fallait attirer les militaires, vous mettre en rapport avec eux, mélanger vos officiers; ils eussent fraternisé ensemble; ils auraient été les anneaux de la grande chaîne. » Toutes ces observations étaient trouvées justes, sensées; on répondait : C'est vrai, très vrai. Monsieur ajouta : « J'ai bien eu dans la pensée de prendre quelques-uns des officiers généraux pour aides de camp; quarante ou cinquante m'avaient offert leurs services; mais la crainte de désobliger le plus grand nombre m'a fait ajourner le choix. »

A Paris comme à Lyon, Macdonald eut le commandement supérieur des troupes; ce ne fut pas avec un

Digitized by Google

meilleur succès. « Où Votre Majesté compte-t-elle se retirer, dans le cas où elle serait forcée d'abandonner momentanément sa capitale? » avait-il demandé la première fois qu'il était venu aux Tuileries; cette idée ne s'était pas encore présentée à l'esprit de Louis XVIII; il en tressaillit de surprise : « Mais nous n'en sommes pas encore là? — Non, mais dans cinq ou six jours. Votre Majesté devrait connaître l'activité de Napoléon. — Je compte beaucoup sur le maréchal Ney; il m'a promis de se saisir de lui et de l'amener dans une cage de fer. Je réfléchirai. » Le lendemain, Macdonald renouvela la question ; le Roi répondit sans hésitation : « Dans la Vendée. — Si Votre Majesté prend cette direction, tout sera perdu. Vous y serez poursuivi; on bloquera les côtes; toute retraite deviendra impossible. Rendez-vous plutôt en Flandre; Lille ou Dunkerque vous offrent toute sûreté; vous y établirez votre gouvernement. — Je goûte assez vos observations; attendons les nouvelles ultérieures. » Les nouvelles arrivèrent de plus en plus menaçantes; Napoléon était à Fontainebleau.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, Louis XVIII sortit clandestinement des Tuileries et prit la direction du nord. Le lendemain Macdonald attendit vainement à Saint-Denis les troupes qui avaient ordre de s'y rassembler; elles ne vinrent pas. Il se mit alors en route pour rejoindre Louis XVIII; la Maison du Roi cheminait péniblement; la queue de la colonne s'allongeait; cette marche décousue avait un air de déroute. Le Roi, qui avait pris les devants, s'était arrêté dans Abbeville; le

Digitized by Google

maréchal le pressa d'en partir; il était urgent de gagner Lille au plus vite. On arrive à Béthune à cinq heures du matin; la population curieuse, mais bienveillante, accourt en déshabillé; le sous-préfet lui donne l'exemple, à la portière de la voiture royale, une jambe à moitié nue, souliers en pantoufle, son habit sous le bras, gilet déboutonné, et chapeau sur la tête! Le malheureux, les mains embarrassées de son épée et de sa cravate qu'il tâchait d'ajuster à son cou, n'avait pas pu se découvrir.

Enfin on arrive à Lille; l'esprit de la ville est bon, mais celui de la garnison est inquiétant; le duc d'Orléans et le maréchal Mortier n'ont plus sur elle d'influence. Louis XVIII veut s'en aller de nuit à Dunkerque; Macdonald proteste; il n'est pas digne d'un roi de France de partir ainsi furtivement d'une ville dont la population est dévouée; le Roi persiste; on se mettra en route à minuit. Dans la journée, le vieux prince de Condé avait cru devoir demander au Roi si le lendemain, jeudi saint, il ne ferait pas la cérémonie du lavement des pieds. En vérité, le moment était bien choisi. Au sérieux des événements se mêlaient des incidents comiques; on vient de voir celui de Béthune. En quittant les Tuileries, on avait garni à la hâte un portemanteau pour le Roi : six chemises, une robe de chambre, une paire de pantoufles; le portemanteau fut égaré ou volé en route; le Roi dit tristement à Macdonald : « On m'a pris mes chemises, je n'en avais pas déjà trop; ce sont mes pantoufles que je regrette davantage; vous saurez un jour, mon cher maréchal, ce que c'est que des pantoufles qui ont pris la

Digitized by Google

forme du pied! » Comme Louis XVIII, Macdonald était goutteux; il devait compatir à son infortune. « En ce moment, remarque le maréchal, le Roi ne songeait pas que, quelques heures plus tard, il allait perdre son royaume. »

Il était onze heures du soir; Macdonald, qui devait précéder Louis XVIII à Dunkerque, était prêt à partir quand il vit entrer le comte de Blacas. Frappé des représentations par lui faites le matin sur ce qu'il y aurait de contraire à la dignité royale dans cette évasion nocturne, le ministre allait tenter auprès du Roi un nouvel effort. Une demi-heure après il revint; le Roi avait cédé, mais dans quel état! M. de Blacas l'avait trouvé en chemise, les manches retroussées, se faisant la barbe; au premier mot, il s'était redressé, avait posé son rasoir et, la figure moitié rouge de colère, moitié blanche de savon, il s'était écrié : « Pourquoi change-t-on d'avis à chaque instant et m'empêche-t-on de partir ou de me coucher? » Après quoi, il avait achevé sa barbe et s'était couché en effet. Le lendemain matin, à sept heures, nouveau changement; le Roi décidément passait en Belgique : « Sire, dit Macdonald, qui quitte la partie la perd. J'ai fait loyalement tout ce qui a dépendu de moi pour maintenir l'autorité de Votre Majesté et pour la retenir dans ses États : elle veut les abandonner; je la conduirai en sûreté jusqu'à la frontière, mais je n'irai pas plus loin; je lui resterai inébranlablement attaché, dévoué, fidèle à mes serments. » Le Roi, dont le front s'était rembruni d'abord, reprit son calme et donna son

Digitized by Google

acquiescement. Le maréchal Mortier obtint également la permission de demeurer; seul, le malheureux Berthier, retenu par son service de capitaine des gardes, fut contraint de suivre le Roi hors de France; il se désespérait de passer devant l'opinion publique pour un émigré volontaire. Arrivé à la frontière, Louis XVIII fit à Macdonald des remerciements affectueux; le maréchal, très ému, ne put que lui dire : « Adieu, Sire, au revoir, dans trois mois. »

Macdonald reprit le chemin de Paris; à Doullens, il put modérer la fougue d'Exelmans qui courait sabrer à Béthune les restes déjà licenciés de la Maison du Roi; un peu plus loin, il croisa la voiture du maréchal Ney, qui fit arrêter : « Vous vous rendez à Paris; allez, vous serez bien reçu; l'Empereur vous accueillera bien. — Je le dispenserai de toute politesse : je ne le verrai point et n'entrerai pas dans son parti. » Macdonald ne voulait passer à Paris que le temps strictement nécessaire pour régler ses affaires, après quoi il irait s'enfermer à Courcelles. Sa porte, close à tous les visiteurs, fut cependant forcée par le maréchal Davout, ministre de la guerre, qui fit d'inutiles efforts pour l'amener à voir l'Empereur. Arrêté par une violente attaque de goutte qui le retint à la chambre pendant trois mois, il partait enfin pour Courcelles quand vint la terrible nouvelle du grand désastre de Waterloo. Ce n'était plus le moment de s'éloigner de Paris.

Malgré sa répugnance pour le personnage, il fut obligé de voir Fouché. Ce président du gouvernement transi-

Digitized by Google

toire lui dit qu'il était urgent que le Roi se hâtât d'arriver à Paris avant les étrangers, autant que possible, et, s'il voulait surprendre agréablement la population et l'armée, que ce fût avec la cocarde tricolore. Davout lui tint le même langage; c'était également l'opinion de Macdonald : « En bonne politique, dit-il, je reste convaincu encore aujourd'hui que l'adoption de ces couleurs, en 1814, aurait épargné à la France les calamités qui pesaient sur elle en 1815; quoique la politique excuse tout, même les plus grandes fautes, c'en fut une à la première Restauration, peut-être aussi à la seconde, de ne l'avoir pas compris; si on y est retombé, ce ne sont pas les bonnes raisons qui ont manqué pour empêcher qu'elle ne fût commise : le Roi était ébranlé, lors de mon entrevue avec lui; mais les ministres qu'il ramenait de Gand le dissuadèrent. » C'est à Gonesse qu'avait eu lieu cette entrevue; Louis XVIII l'avait embrassé cordialement et s'était enfermé avec lui pendant plus d'une heure; il s'étonnait qu'on attachât tant d'importance à un détail si futile, à cette cocarde, un hochet : « Mais, répondait Macdonald, le Roi s'en est donc joué quand, avant l'émigration, il a pris lui-même et porté ces couleurs? — Ah! les circonstances étaient bien différentes, il fallait maîtriser la Révolution. — Et s'en emparer aujourd'hui, Sire. N'étaient-ce pas d'ailleurs, au temps jadis, les couleurs de la famille royale, et les Hollandais ne les reçurent-ils pas de Henri IV? — Oui, mais c'était la livrée de sa maison. — Votre Majesté se rappelle sans doute ce qu'il a dit, que Paris valait bien une

Digitized by Google

messe. — Oui, mais ce n'était pas très catholique. »

Le comte d'Artois, le duc de Berry, les grands officiers, les ministres, avaient précédé le Roi au château d'Arnouville : « Mon frère, mon neveu, dit-il en arrivant, voilà notre ami le maréchal; embrassez-le. » Monsieur le fit avec beaucoup de grâce; son fils avec un peu d'embarras et de contrainte; la franchise de Macdonald le heurtait; elle le heurta tout de suite quand le maréchal, voulant épargner à la seconde Restauration les fautes de la première, en reprit la longue énumération : abus, prodigalités, faveurs sans discernement, d'une part; de l'autre, injustices, hauteurs, mépris, il osa même dire violation de la Charte; il ajouta qu'au mois de mars il n'y avait pas eu de complot, à preuve que, pendant les Cent-jours, personne ne s'était vanté d'y avoir eu part. « Il y a bien du vrai, mon frère, dans ce que dit le maréchal », remarqua le Roi; mais Monsieur et les autres se contentaient de hocher la tête.

Le lendemain, au moment où Macdonald prenait congé pour retourner à Paris, le Roi le retint : « Mon cher maréchal, j'ai besoin d'un nouveau service que je demande à votre zèle. Voici l'ordonnance qui vous nomme grand chancelier de la Légion d'honneur; elle a été signée à mon passage à Roye, sur la présentation de M. de Talleyrand. » Macdonald remercia de cette grande marque de faveur; mais, se demandait-il, comment était-ce M. de Talleyrand qui la lui faisait accorder? Quel intérêt y avait-il? En roulant vers Paris, le maréchal trouva le mot de l'énigme : le président du

Digitized by Google

conseil, redoutant de l'avoir pour collègue comme ministre de la guerre, l'exilait honnêtement dans une haute fonction qui n'avait rien de politique.

Louis XVIII allait mettre le dévouement de Macdonald à une bien rude et bien cruelle épreuve : il lui demanda de prendre le commandement de l'armée de la Loire, en d'autres termes, d'en préparer le licenciement. Le maréchal se récria, refusa longtemps, « mais, dit-il, le Roi insista tellement, avec tant d'opiniâtreté, sur le service personnel qu'il me suppliait de lui rendre, — ce sont ses propres expressions — qu'il vainquit la mienne, toutefois sous deux conditions formelles : la première, qu'il me serait donné toute latitude d'agir; la seconde, que je ne serais nullement chargé d'être l'instrument des mesures qui pourraient être prises contre les individus, encore moins de leur exécution. Les ordonnances impolitiques du 25 juillet, par lesquelles étaient mis en jugement ou envoyés en exil plusieurs généraux et autres qui avaient plus activement pris part au début des Cent-jours, étaient publiques et — qui le croirait? — c'était sur le rapport de Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police, qu'elles étaient rendues, de lui qui, avant et pendant cette période, avait si largement participé à tous les événements intérieurs dont elle avait été remplie! »

Dès le lendemain de son arrivée à Bourges, Macdonald profita de la visite de corps qui lui fut faite pour prendre une position nette, franche, et, vis-à-vis du gouvernement, hautement courageuse. L'assistance était

Digitized by Google

nombreuse; tous les généraux, tous les officiers étaient présents : « Que ceux, dit-il en élevant la voix, qui ont le malheur d'être portés sur les fatales ordonnances songent à leur sûreté; ils n'ont pas un moment à perdre; d'un instant à l'autre, il peut arriver des porteurs de mandats dont je ne serai pas maître d'empêcher l'exécution; tout ce que je peux faire est de les prévenir par cet avertissement, en leur facilitant les moyens d'y échapper. » Dans le nombre était le général Brayer qui, à Lyon, avait voulu, même par la force, empêcher son départ; il se confondait en excuses : « Fuyez ! » fut la seule réponse de Macdonald.

Il fit mieux. Le soir même, arrivèrent, mais sans leur uniforme, en habit civil, des gardes du corps, des *exempts*, comme on disait sous l'ancien régime; ils étaient porteurs de mandats d'arrestation et d'ordres pour les commandants de gendarmerie d'obtempérer à leurs réquisitions. Quand ils se présentèrent au maréchal, celui-ci leur dit que, vu l'état exaspéré des esprits, il les engageait à ne pas se faire voir, qu'on allait leur donner à souper, des matelas pour la nuit, et que le lendemain on aviserait. On les mit sous clef; des estafettes coururent dans tous les cantonnements sonner l'alarme, et le matin venu, quand les chasseurs se mirent en campagne, le gibier avait disparu. MM. les *exempts* se plaignirent : « Vous avez tort, leur dit le maréchal, vous me devez plutôt des remerciements; car, si l'on eût soupçonné votre déguisement, vous auriez couru un péril certain. — Nous l'eussions bravé. — Alors

Digitized by Google

pourquoi vous déguiser? Puisque votre mission est maintenant sans objet, dans votre intérêt partez, quittez sur-le-champ l'arrondissement de l'armée; allez faire votre rapport. » Il n'en résulta pour Macdonald qu'une lettre assez aigre du duc de Berry, où il était dit que, s'il commandait à sa place, il ferait jeter les récalcitrants par les fenêtres; à quoi le maréchal répondit que ce serait fort bien fait, si on ne courait pas le risque d'y passer d'abord soi-même.

Enfin, il fallut faire cet odieux licenciement; Macdonald y apporta tous les ménagements possibles; mais il lui était douloureux de concourir au malheur de tant de braves qui perdaient le traitement d'activité, c'est-à-dire la moitié de leurs moyens d'existence. Il n'y eut que peu de mutinerie; le licenciement s'acheva dans le calme. « Ce ne fut pas sans un cruel serrement de cœur, a dit éloquemment le maréchal, que je vis disparaître cette vaillante et si malheureuse armée, si longtemps triomphante; aucune trace n'en restait plus; un mauvais vent avait soufflé, la dispersant comme la poussière; on était ainsi à la merci de l'étranger ! »

Tout était fini; le dernier ordre du jour du maréchal est daté du 21 octobre 1815; cependant, il ne reçut que le 6 février 1816 l'autorisation de rentrer à Paris; on voulait bien lui dire que sa présence à Bourges était une force morale, à défaut de la force matérielle; c'était une façon polie de le tenir à distance. Enfin, il vint reprendre ses fonctions de grand chancelier de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

Ici s'arrête le récit des *Souvenirs*. « Depuis cette époque, a dit le maréchal, aucune circonstance personnelle se rattachant à ma carrière militaire ou politique ne mérite plus d'être mentionnée. » Accablé par la goutte, hors d'état de monter à cheval, il se démit de la grande chancellerie, le 15 novembre 1830, et se retira dans sa terre de Courcelles où il mourut, le 25 septembre 1840; il avait soixante-quinze ans.

Le manuscrit a pour épilogue un souvenir caractéristique. C'était à Saint-Cloud, sous le règne de Louis XVIII; Macdonald, major général de la garde royale en quartier de service, déjeunait à la table du Roi; il était assis à côté de Monsieur : « Avant la Révolution, lui dit son auguste voisin, vous serviez dans la brigade irlandaise. — Oui, Monseigneur. — Presque tous les officiers ont émigré. — Oui, Monseigneur. — Pourquoi n'avez-vous pas fait comme eux? Quelle raison vous a retenu en France? — Monseigneur, j'étais amoureux. — Ah! ah! monsieur était amoureux. — Oui, Monseigneur, tout comme un autre; j'étais marié; j'allais être père; et puis, Monseigneur sait bien qu'il y a eu bien des motifs d'émigration; ce n'a pas toujours été le dévouement, l'opinion qui a déterminé, surtout parmi les jeunes officiers qui, comme moi alors, entendaient fort peu la politique, mais souvent de mauvaises affaires, quelques-unes fort sales, des dettes, etc. D'ailleurs, il faut que je fasse un aveu à Votre Altesse Royale. — Lequel? — C'est que j'adore la Révolution. » Monsieur fit un mouvement de surprise et changea de couleur. « J'en déteste les hommes et les

Digitized by Google

crimes; l'armée n'y a point participé; jamais elle n'a regardé derrière elle, toujours en face de l'ennemi, elle déplorait les excès de l'intérieur. Comment n'adorerais-je pas la Révolution? C'est elle qui m'a grandi, élevé; sans elle aurais-je aujourd'hui l'honneur de déjeuner à la table du Roi, à côté de Votre Altesse Royale? » Monsieur, qui s'était remis et avait repris sa belle humeur, lui frappa sur l'épaule, en disant : « Eh! vous avez bien fait; j'aime cette franchise. »

Voilà l'homme.

CAMILLE ROUSSET.

Septembre 1891.

Digitized by Google

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Hélène Dupuis — [illegible] — Imp. [illegible]

LE MARÉCHAL MACDONALD

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS

DU

MARÉCHAL MACDONALD

DUC DE TARENTE

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Courcelles-le-Roi, 16 mai 1825.

Il me vient à l'idée de commencer cette notice pour vous, mon fils, sans m'inquiéter de savoir quand elle finira; n'importe, je me mets à l'ouvrage, n'ayant pour secours et pour aide que mes souvenirs. Je laisse courir ma plume et je trace ces lignes, comme vous le remarquerez, dans le style le plus familier et le plus simple. La vérité n'a nullement besoin d'ornements, et d'ailleurs je ne compose point cet écrit pour le public; il ne doit jamais voir le jour. Je me hâte beaucoup, par l'habitude de ne pas compter sur le lendemain; et d'ailleurs mon retour à Paris n'est pas éloigné, et je n'y aurai pas le loisir de continuer ce travail, projetant un voyage de six semaines à deux mois pour voir les trois royaumes de l'Empire britannique que je ne connais point, et visiter le lieu de naissance de mon père aux îles Hébrides.

Digitized by Google

Paris, 1er juin 1825.

Vous et ma famille serez étonnés vraisemblablement, et avec toute raison, de ne trouver dans mes papiers jusqu'ici aucun récit particulier de mes campagnes, pas même un journal chronologique; je vous dois à ce sujet des explications.

Il y a une vingtaine d'années, j'avais tous les loisirs nécessaires, attendu que je n'étais pas employé (1), mais j'avais depuis peu fait l'acquisition de Courcelles; c'était la première fois que je possédais une terre bâtie, et il était tout naturel que j'en goûtasse les charmes. Muni de livres d'agriculture, j'y trouvai des jouissances qui m'étaient inconnues; j'oubliai mes papiers enfermés dans une caisse, et tous mes beaux projets d'écrire ma vie militaire furent abandonnés provisoirement. Si le ciel prolonge ma malheureuse existence, j'intercalerai dans ce récit la succession de ma carrière militaire et les grades par où j'ai passé. Quant aux événements, ils sont relatés dans tous les écrits du temps; mais méfiez-vous-en, surtout en ce qui me concerne, car les histoires, relations, notices biographiques, doivent se ressentir de nos troubles passés et par conséquent des passions qui agitent les hommes et de l'esprit de parti; mais l'impartiale histoire vengera ceux qui en seraient les victimes.

Je n'ai jamais rien eu à me reprocher, ni à rougir d'aucune circonstance de ma vie; j'ai reçu un nom sans tache que je vous transmets et que sans doute vous conserverez pur. Ma conscience, dans cette longue vie si agitée, ne me reproche rien, parce que j'étais toujours

(1) Après le procès de Moreau, dans lequel on avait essayé inutilement et injustement de l'impliquer, Macdonald demeura cinq années en disgrâce; il ne fut rappelé à servir qu'en 1809.

Digitized by Google

conduit par trois guides sûrs : l'honneur, la fidélité, le désintéressement, et je me flatte qu'ils seront aussi les vôtres.

Courcelles-le-Roi, 6 août 1825.

J'ai heureusement terminé mon rapide voyage. Les côtes de France m'ont apparu comme la Terre promise; j'ai revu cette France, cette patrie si chère ! C'est aujourd'hui le premier anniversaire de votre naissance; qu'elle nous causa de joie et de bonheur ! Mais, hélas ! que de regrets depuis et de souvenirs déchirants !...

Je dois maintenant vous parler de votre famille du côté paternel. Moi seul puis vous donner des détails que je ne savais qu'imparfaitement, mais que dans mon voyage j'ai recueillis sur les lieux. Votre grand-père paternel est né en 1719, paroisse de Coubry ou Boubry, en South Wist, l'une des Hébrides. Élevé en France au collège des Écossais, à Douai, il semblait que la carrière ecclésiastique dût lui être ouverte. J'ignore quels furent ses idées, ses goûts et ses désirs; mais ce que je sais, c'est qu'après avoir terminé d'excellentes études, il retourna dans son lieu de naissance. C'est là qu'il fut appelé par le prince Charles [Édouard] Stuart, surnommé le Prétendant.

Dans l'expédition désastreuse de 1745, mon père s'attacha à la bonne et mauvaise fortune du prince, comme un bon, franc et loyal Écossais. Leurs communs malheurs et ceux de tant d'autres furent comblés par la perte de la bataille de Culloden en 1746, près d'Inverness, dans la haute Écosse. Les détails de ce désastreux événement sont consignés dans l'histoire et si généralement connus qu'il serait superflu de les répéter; mais ce qui l'est moins, ce sont les suites de ce désastre pour la vie du prince, forcé de se cacher pendant plu-

Digitized by Google

sieurs mois, de grotte en grotte, de rocher en rocher, pour sauver sa tête mise à prix. Il erra d'île en île, guidé par mon père, jusqu'à ce qu'une héroïne, Flora Macdonald, de l'île de Skye, vînt les soustraire à leurs persécuteurs et s'exposer ainsi pour favoriser leur fuite sur un bâtiment de guerre français. Miraculeusement sauvés, ils abordèrent en France. Votre grand-père fut placé dans le régiment écossais d'Ogilvy en qualité de lieutenant, et le prince ne se souvint plus de lui !

Après la paix de 1763, presque tous les régiments étrangers furent réformés; celui d'Ogilvy fut du nombre, et votre grand père, qui était proscrit dans son pays et abandonné dans celui-ci, fut réduit à une modique pension de trois cents livres. Presque immédiatement après, il fit ce qu'on nomme, en langage militaire, un mariage de garnison, ce qui veut dire qu'il épousa une jeune fille sans fortune. Votre grand-père s'était fixé à Sedan, où je suis né, lorsqu'il fut appelé par lord Thomas Nairn, proscrit comme lui, dans la petite ville de Sancerre. Le bas prix des vivres, et vraisemblablement celui du vin, qui est de bonne qualité, avait déterminé ces messieurs à s'y établir; d'autres Écossais les y avaient précédés.

C'est dans cette retraite, avec ses amis et ses livres, qu'il se consolait des rigueurs de la fortune. Il était fort studieux, versé dans les langues latine et grecque, qu'il parlait facilement, ainsi que le français, l'anglais et le gaélique, sa langue natale. Il ne revit jamais son pays, quoique, en 1784, un acte d'amnistie du Parlement d'Angleterre eût rappelé les proscrits. Il mourut en 1788, à Sancerre, vraisemblablement des suites d'une chute faite quelques années auparavant, et qui lui avait déboîté la hanche qu'un chirurgien ignorant ne put replacer. J'étais alors au service, en garnison à Calais. L'un de ses

Digitized by Google

compatriotes, M. Mac Nab, se chargea de me remplacer; il recueillit tous les livres et papiers qu'il se proposait de me remettre et dans lesquels j'aurais immanquablement trouvé des détails sur la famille et sur les événements dont votre grand-père avait été le témoin et la victime; mais, en sa qualité de brigadier des gardes du corps, M. Mac Nab a été, comme tant d'autres, atteint par la Révolution, arrêté, emprisonné; ses papiers et les miens furent saisis et sont perdus pour toujours. C'est lui-même qui m'a donné ces tristes renseignements.

Je n'en ai eu aucun sur votre grand'mère paternelle; je sais seulement que c'était une demoiselle de bonne famille. Elle était née à Saint-Omer; mais comme son père, militaire de profession, était étranger à cette ville, personne ne s'est souvenu de l'avoir connue, lorsque j'ai fait prendre des informations.

Malheureusement, pendant que je roulais les garnisons, votre grand-père et votre grand'mère eurent ensemble, deux ou trois ans avant le décès du premier, des différends d'une nature si grave qu'ils se séparèrent volontairement. Je crois m'être aperçu que votre grand'mère, peut-être aigrie par le chagrin, avait quelque dérangement d'esprit, mais très peu sensible et moins apparent à d'autres qu'à moi. Elle s'était retirée à Fontainebleau, où elle a fini ses jours, il y a vingt-cinq ou vingt-six ans. Votre grand-père avait un caractère très doux, le sien était vif; elle parlait beaucoup, lui était habituellement silencieux; cependant, je l'ai vu parfois très spirituel, causant très bien, la mémoire très ornée, remplie d'anecdotes, assez bon musicien, jouant du violon; il était très estimé et fort recherché de la société de ce temps-là.

Ils ont eu quatre enfants, deux garçons et deux filles; deux sont morts en bas âge; ma sœur et moi avons

Digitized by Google

survécu. Ma sœur avait été élevée dans un couvent de Rouen et s'était mariée à un médecin suisse de Soleure qui, depuis, « laissant de Galien la science infertile », s'est fait militaire et a été tué, pourvu du grade de lieutenant-colonel, au passage de la Bérézina, dans la fatale expédition de 1812. Ils ont laissé trois filles et un garçon. Celui-ci est dans l'Inde, à Pondichéry, commandant une compagnie de cipayes. Une des filles est religieuse; l'aînée a épousé le vicomte de Saint-Mars, maréchal de camp, et la seconde le colonel de Couëssin, attaché à mon état-major. Ils sont tous les quatre vivants et ont des enfants. Votre tante paternelle, après la perte de son mari le lieutenant-colonel, je devrais dire le chef de bataillon (1) Weltner, s'est retirée près de moi, à Beaulieu, où elle est morte il y a deux ans.

Mes premières études avaient été un peu négligées à Sancerre. On m'envoya à Paris, à l'institution du chevalier Pawlet. Son nom étranger fit proscrire l'instituteur, et l'établissement fut supprimé au commencement de la Révolution. J'y avais assez bien profité; on me destinait, avant d'y entrer, à l'état ecclésiastique, avec l'espoir d'un canonicat à Cambrai; mais, dans une institution militaire, j'en ai pris les goûts, surtout après la lecture d'Homère, qui m'avait porté le feu à la tête; je me croyais un Achille.

On voulut faire de moi un ingénieur, et l'on me poussa dans les mathématiques. Deux camarades et moi fûmes soumis à un examen : nous le manquâmes et fûmes remis à l'année suivante; mais, dans l'intervalle, de puissants protecteurs, le prince Ferdinand de Rohan,

(1) Ou plus exactement major. Sous l'Empire, les régiments n'avaient pas de lieutenants-colonels; mais Napoléon avait institué, ce qui revenait au même, le grade de major, intermédiaire entre celui de colonel et celui de chef de bataillon ou d'escadron.

Digitized by Google

archevêque de Cambrai, la comtesse d'Albestroop, lady Mary et lady Lucy Stuart, m'obtinrent, en 1785, une lieutenance dans la légion de Maillebois, au service des Hollandais.

Les sept Provinces-Unies formaient alors une république fédérative qui, dans plus d'une occasion, avait lutté avec succès contre des États beaucoup plus puissants qu'elle. Cette fois, ce devait être avec son voisin l'empereur d'Autriche, souverain des Pays-Bas, qui lui cherchait querelle, en faveur d'Anvers et de Gand, pour la libre navigation de l'Escaut. Les Hollandais, avec une bonne marine, des frontières bordées de fleuves, hérissées de forteresses, s'en reposant sur ces défenses qui faisaient leur sécurité, n'entretenaient qu'une faible armée de terre; mais, menacés en ce moment, ils recrutaient partout des généraux, des officiers et des soldats.

Lorsque j'appris ma nomination et l'objet de la levée du corps auquel j'appartenais, peu s'en fallut que la tête ne me tournât de joie. Elle était assez bien remplie déjà par la lecture des livres du métier, les histoires de sièges, de campagnes, les relations de combats et de batailles. Déjà je faisais des plans d'attaque et de défense pour ma lieutenance, et j'étais assez modeste pour penser qu'en moins d'une campagne je deviendrais au moins colonel, et qu'à la suivante j'égalerais sûrement le grand Turenne. C'est avec ces idées que je fus revêtu de mon nouvel uniforme, et qu'au commencement de 1785 je partis avec une cargaison d'officiers pour aller former notre corps à Nimègue, Arnheim et Bois-le-Duc. Vous pouvez croire que je me livrai avec ardeur à l'instruction de mes hommes; j'en avais appris les premiers éléments à l'institution du chevalier Pawlet, organisée à peu près à l'instar des écoles militaires et jouissant de quelques-unes de leurs prérogatives, notamment du pri-

Digitized by Google

vilège de recevoir des brevets d'officiers, sans compter ceux qui, par leur instruction, étaient envoyés aux écoles d'application de l'artillerie et du génie.

Vous éprouverez, j'espère, mon fils, combien un uniforme et un premier grade d'officier causent de véritable jouissance, et quoique je sois parvenu au plus élevé, je vous assure, avec franchise et dans toute la sincérité de mon âme, que c'est celui de colonel qui l'a complétée.

Mes nouveaux camarades et moi n'étions occupés que de l'époque prochaine d'entrer en campagne et de nous mesurer avec les Autrichiens; toutes nos conversations roulaient sur ce sujet, qui avait tant d'attrait et de charme, et chacun fondait là-dessus son ambition, son avancement et sa fortune, lorsque nous apprîmes avec un violent chagrin que la paix était conclue et que notre corps serait licencié. Les Hollandais justifièrent ainsi le bon mot du grand Frédéric qui, un jour, demandait à leur ambassadeur comment allaient leurs affaires. « Fort bien, répondit-il, nous tiendrons tête à l'Empereur. — Bah! répliqua le Roi, je vois d'ici comment tout s'arrangera; vous donnerez *un pourboire* à Sa Majesté Impériale, et tout sera fini. » En effet, cette opinion, sous un trait plaisant, se trouva justifiée quand le traité fut publié.

Dans la capitulation pour la formation de la légion dont le comte de Maillebois était chef en même temps que commandant général des forces hollandaises, on avait inséré un article statuant que, dans le cas de paix et de licenciement, tous les officiers recevraient une pension de moitié de leur traitement, à la condition de la dépenser dans le pays, ou quatre années cumulées de cette même pension une fois payée, avec liberté de se retirer à leur convenance. Ce n'était pas une somme considérable, car les Hollandais, qui savent très bien

Digitized by Google

compter, n'avaient que huit mois dans leur année, chacun étant de six semaines.

Après avoir pris conseil de mon père et de mes protecteurs, je revins en France. Ils consultèrent alors pour ne pas me laisser oisif à Sancerre, où j'usais mon uniforme en le faisant voir à la messe et aux vêpres les dimanches, et aux paysans les jours de marché. Chacun me faisait place, ce qui ne manquait pas d'exalter un peu ma petite vanité.

Il était fort difficile d'être replacé dans un régiment au service de France. Le gouvernement paraissait avoir vu avec déplaisir la plupart de nos camarades quitter les leurs pour un grade supérieur dans la légion. Le ministère d'Autriche avait fait des représentations, et, pour ne pas justifier les soupçons de connivence, le ministère français refusa de rendre leurs emplois à ceux qui les avaient volontairement abandonnés; à plus forte raison se refusa-t-il à donner aux autres même un brevet de sous-lieutenant; il les laissa pourtant maîtres de commencer la carrière comme cadets-gentilshommes, d'après les règles établies.

On me fit connaître ces obstacles et la nécessité de prendre un parti; je ne balançai point. La vie oisive de Sancerre me pesait; j'avais goûté de celle des garnisons; le mouvement, les exercices, les parades, les inspections, les manœuvres qui ennuyaient tant d'autres, surtout les anciens officiers qui avaient fait la guerre d'Amérique, avaient, au contraire, pour moi des attraits. Le comte Arthur Dillon, qui a été victime de la Révolution après l'avoir loyalement servie, m'offrit une place de cadet dans le régiment qui portait son nom et dont il était colonel-propriétaire; j'endossai l'habit rouge; une aiguillette blanche, signe distinctif des cadets-gentilshommes, remplaça mon épaulette de lieutenant. Mais je dois

Digitized by Google

avouer que ce ne fut pas sans un serrement de cœur que je pris cette courageuse résolution, ni sans un vif chagrin, que l'on calma en m'annonçant que je serais bientôt fait officier. C'était une fiche de consolation, mais que je ne voyais pourtant que dans un avenir éloigné, attendu que l'on n'avançait que par ancienneté jusqu'au grade de capitaine, que j'avais plusieurs cadets avant moi et que l'échelle des officiers était très longue. Il y en avait de remplacement, en pied, etc. De grandes modifications sont apportées aujourd'hui dans l'avancement, plus favorables aux talents distingués et surtout à la protection.

Je passai ainsi plusieurs années, m'occupant toujours avec ardeur de mon métier et continuant à m'instruire. J'avais fait de bons choix dans mes liaisons; mes amis avaient aussi le goût de l'étude. Ils étaient bons musiciens et dessinaient très bien; j'ai toujours regretté, et encore aujourd'hui, de n'avoir jamais été qu'un racleur de violon; j'avais commencé trop tard, et mes maîtres, indépendamment d'une mauvaise méthode, n'en savaient guère plus que moi. D'autres genres d'amusement étaient les armes, la danse, le spectacle. Mon goût pour la musique et la bonne comédie faisait que j'avais facilement orné ma mémoire; il se fortifia et s'épura lorsque je fus employé en Italie. C'est une immense ressource, pour un jeune officier, lorsqu'il joue d'un instrument; les portes des meilleures sociétés lui sont toujours ouvertes, s'il y joint surtout la condition d'une bonne éducation et d'une conduite sage, régulière, sans y sacrifier pourtant ses devoirs, qui doivent passer avant les agréments et les plaisirs.

La Révolution éclata; toutes les têtes d'officiers fermentèrent; on ne rêvait plus que guerre et avancement.

Digitized by Google

Le camp de Saint-Omer, où j'étais avec mon régiment, avait facilité des réunions, des conventions, pour s'affranchir de la dure et humiliante discipline à laquelle le Conseil de la guerre voulait soumettre les régiments et les officiers.

A l'époque où les officiers obtiennent des congés de semestre, je profitai du mien, sur la fin de 1790, et je le passai chez ma sœur, à Andrezy et à Saint-Germain. J'étais alors lieutenant, un peu musicien, comme je l'ai dit, présenté dans plusieurs maisons, et, quoique j'accompagnasse en barbouillant et raclant sur mon violon, on se persuada que j'étais plus que passable.

Une jeune et jolie personne, une créole, parut sensible à mon goût pour elle; je lui offris ma main qu'elle accepta, et la mère donna son approbation ; mais il fallait le consentement du père. C'était un vieux renard qui avait fait sa fortune aux îles, très serré, c'est-à-dire plus qu'économe. Je n'avais à offrir en dot que ma jeunesse et ma carrière militaire : le bonhomme voulait quelque chose de plus solide. Il refusa poliment ma proposition, mais je ne me tins pas pour battu. Nous fîmes agir le colonel Beurnonville, depuis maréchal de France, qui connaissait beaucoup la famille et avait la confiance du père, oncle de sa femme. Celui-ci, qui en avait peur, tout en déclinant ma demande, avait cru devoir aller aux informations près des protecteurs déjà nommés et que je lui avais indiqués; enfin relancé, poursuivi, il finit par consentir à notre union, qui eut lieu le 5 mai 1791. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il fut très bien pour moi; il m'avait pris en grande affection, et je la lui rendais franchement.

La Révolution marchait à pas de géant; la guerre paraissait imminente; je fus rappelé à mon régiment. Elle éclata au commencement de 1792. Beurnonville fut

Digitized by Google

employé comme officier général et me prit pour aide de camp.

Une émigration considérable avait eu lieu parmi les officiers de l'armée et particulièrement de mon régiment. On voulut m'entraîner; mais j'étais marié, très attaché à ma femme, elle était enceinte. Que de motifs raisonnables! D'ailleurs, je n'entendais rien à la politique.

La campagne s'ouvrit et les débuts ne furent pas heureux; aucun ensemble, beaucoup d'insubordination. Le général Dumouriez vint prendre le commandement de la frontière du Nord, quartier général au camp de Maulde, alors sous les ordres du général Beurnonville. Il me donna quelques missions militaires dont je m'acquittai heureusement et voulut m'avoir avec lui en me donnant le grade de capitaine. Beurnonville y trouvait mon intérêt et m'engagea à accepter. La reconnaissance et l'amitié me faisaient un devoir de refuser, et je résistai; mais je finis par céder à des instances réitérées, avec d'autant plus de raison que nous restions au même corps d'armée.

Je n'entre ici dans aucun détail des événements de guerre consignés dans les relations du temps, même pour moi personnellement; car il faudrait faire des Mémoires, et ce n'est point le but de cet écrit. Peut-être les rédigerai-je un jour, si j'en ai le loisir et si je retrouve mes papiers; mais j'ai trop d'occupations, et ma carrière — sauf les circonstances dont j'ai parlé en commençant — a été trop remplie pour me permettre de me livrer à un travail suivi et de si longue haleine.

Quelques mois après, le général Dumouriez reçut l'ordre de passer à l'armée des Ardennes. Il prit son camp à Grandpré, ensuite à Sainte-Menehould, appelé Valmy ou camp de la Lune. Les Prussiens l'y attaquè-

Digitized by Google

rent; il résista; l'ennemi se retira (1). Dans les nombreux avancements qui eurent lieu, je ne fus pas oublié; je reçus le brevet de lieutenant-colonel, aujourd'hui chef de bataillon. Le général Dumouriez laissa le commandement à Beurnonville, qui était lieutenant général, pour conduire un corps considérable au secours de Lille, et se rendit à Paris afin d'y concerter les plans ultérieurs d'opérations. Je l'y suivis.

Après un court séjour, nous rejoignîmes l'armée qui se réunissait sous les murs de Valenciennes. Le plan arrêté à Paris tendait à envahir la Belgique. Pour exécuter cette entreprise, le général en chef fit tâter l'ennemi sur toute l'étendue de la frontière, et les aides de camp furent envoyés aux principaux points d'attaque pour lui rendre un compte particulier des forces opposées. C'est d'après les rapports qu'il devait concentrer les troupes et déterminer le point d'attaque. Il m'envoya à Lille ; j'accompagnai la reconnaissance ordonnée sur Tournai et commandée par le général Lamarlière.

Les troupes allaient voir l'ennemi pour la première fois sur son terrain. On ne devait point engager une affaire sérieuse, le but principal étant de juger des forces ennemies par leur résistance. Nous étions bien supérieurs, et en outre une bonne réserve qui nous suivait de loin était destinée à appuyer notre mouvement, ou à nous recueillir dans le cas où nous serions repoussés. C'est le dernier rôle que remplit cette troupe, commandée en personne par le lieutenant général de La Bourdonnaie, qui avait le titre de général en chef, mais subordonné à

(1) Tel est exactement le texte du manuscrit original. Si le maréchal, qui écrivait au courant de la plume et ne se relisait pas, avait revu ce passage singulièrement laconique, il eût remarqué sans doute qu'il y avait, même dans un résumé, un peu plus et un peu mieux à dire sur la campagne de l'Argonne.

Digitized by Google

Dumouriez, qui était général d'armée, grade correspondant à celui de maréchal, dont le titre était supprimé; néanmoins ceux qui en étaient pourvus le conservaient.

Aux premiers coups de canon, notre reconnaissance plia, se débanda et porta à son camp sous Lille l'effroi dont elle était saisie; cependant l'ennemi ne montra pas plus de douze cents hommes de toutes armes et deux pièces de canon, et certes sur ce point il n'avait pas davantage. On fit de vains efforts pour arrêter les fuyards; mais l'ennemi ne s'avança pas beaucoup, et la réserve que l'on amena fit bonne contenance.

Je rendis compte de cet événement, qui était absolument le second Pas de Baisieux sur la frontière (1). Les généraux voulurent bien citer les efforts auxquels j'avais concouru pour remplir la mission dont j'avais été chargé, ainsi que ma contenance pendant cette échauffourée, et véritablement je rendis quelques services dans cette occasion. Tous les renseignements étant parvenus, on eut la certitude que les forces ennemies, commandées par le duc Albert de Saxe-Teschen, étaient rassemblées devant nous dans un camp retranché sur les hauteurs de Mons et de Berlaimont, couvrant cette ville, et le général Dumouriez résolut de livrer bataille.

Toutes les dispositions prises, l'armée s'ébranla et prit une position parallèle à celle du camp retranché; l'ordre fut donné sur toute la ligne pour l'attaque générale à midi, le lendemain; toutes les montres furent réglées sur celle du général en chef. De fausses attaques devaient se renouveler sur les principaux points de la frontière et dans le même temps. C'était un peu tard pour une bataille; mais on avait pris cette détermination

(1) Le maréchal fait allusion à la déroute du 29 avril 1792, sur le même terrain, après quoi les fuyards, roulant de Baisieux jusqu'à Lille, massacrèrent leur général, Théobald Dillon.

Digitized by Google

sur la marche du général d'Harville, qui amenait 10,000 hommes du camp de Maubeuge et devait tourner la gauche du duc Albert.

Une batterie du calibre de douze annonça l'heure de midi; l'armée s'avança sur l'ennemi et commença l'attaque avec beaucoup de résolution (1). Le feu devint très vif et la résistance opiniâtre. Des obstacles, tels que retranchements, épaulements, coupures, abatis, chevaux de frise, favorisaient la défense; ils étaient difficiles à surmonter, mais non impossibles. Cependant des corps de notre ligne commençaient à s'étonner, même à plier; Dumouriez portait remède à tout; mais le général d'Harville, qui devait appuyer notre droite et tourner la gauche de l'ennemi, n'arrivait point, malgré des ordres réitérés de presser sa marche. Notre gauche n'avançait point, le général s'y porta et reconnut la difficulté de forcer la droite des Autrichiens. Notre avant-garde, commandée par Beurnonville, placée à la droite de la ligne, venait d'être repoussée; une seconde charge n'avait pas été plus heureuse. Notre centre était stationnaire et perdait beaucoup de monde; le duc de Chartres, qui le commandait, reçut l'ordre de tenter de percer celui de l'ennemi ou de fixer assez son attention pour qu'il ne le dégarnît point, tandis qu'avec quelques troupes fraîches qu'il mènerait lui-même à l'avant-garde, Dumouriez allait faire un nouvel effort par sa droite.

Je venais de lui rendre compte alors que la tête de colonne du général d'Harville paraissait enfin, mais qu'il lui faudrait encore quelques heures et un peu de repos avant qu'il pût exécuter le mouvement prescrit pour tourner la gauche de la position formidable qu'occupait l'ennemi. Dumouriez me laissa avec le duc de

(1) Bataille de Jemmapes, livrée le 6 novembre 1792.

Digitized by Google

Chartres, qui me chargea de lui amener un régiment de dragons resté en réserve. Pendant la marche de ce régiment, nous vîmes Dumouriez et Beurnonville s'élancer à la tête de l'avant-garde, et, après une faible résistance des Autrichiens, nous aperçûmes cette avant-garde couronnant les hauteurs. Cette attaque rapide et décisive, jointe au mouvement de d'Harville qui s'avançait à notre extrême droite, décida vraisemblablement la retraite de l'ennemi, qui ne voulut pas s'exposer à se voir couper la route de Bruxelles, opération qu'indiquait la marche de ce corps. Le duc de Chartres, aussitôt qu'il aperçut le progrès et le succès de l'avant-garde, donna l'élan aux troupes qu'il commandait; les obstacles si longtemps défendus furent franchis, et moi-même je conduisis le régiment de dragons au galop sur les hauteurs, où ils trouvèrent encore à sabrer; mais nous n'entrâmes à Mons que le lendemain, après que les Autrichiens se furent retirés.

Pendant la bataille, Beurnonville reçut des ordres qui l'appelaient au commandement de l'armée de la Moselle. Dumouriez, qui l'avait fait lieutenant général et espérait le garder à son armée, fut mécontent de cette disposition, et moi très contrarié; cependant il fallut obéir, et Beurnonville nous fit ses adieux en me promettant particulièrement qu'il ne m'oublierait point.

L'armée continua sa marche en ferraillant et prit ses quartiers d'hiver sur la Meuse et la Roër, au lieu de pousser jusqu'au Rhin. Dumouriez partit pour Paris et me permit de le suivre. Il n'y resta que le temps nécessaire pour concerter l'invasion de la Hollande et prolongea mon congé.

Pendant que Dumouriez soumettait les forteresses de la frontière hollandaise, l'armée laissée sur la Roër et la Meuse fut surprise dans ses cantonnements et chercha à

Digitized by Google

se rallier en deçà de Liège. Dumouriez reçut l'ordre d'y accourir; tous les officiers absents durent rejoindre, et je me préparais à me mettre en route, lorsque j'appris l'arrivée de Beurnonville à Paris et sa nomination au ministère de la guerre. Je fus le voir et prendre congé; mais il me retint, et quelques jours après il me remit le brevet de colonel du régiment de Picardie. Deux grades supérieurs en six mois, il y avait de quoi satisfaire la vanité et l'ambition la plus effrénée; je ne pouvais espérer un avancement aussi rapide, aussi j'étais l'homme le plus heureux et le plus glorieux. S'il y eut de la faveur, une véritable amitié de la part de Beurnonville, j'espérais que le régiment que j'allais commander et l'armée ne me trouveraient pas indigne d'un tel grade, attendu que le régiment était un de ceux que j'avais maintenus lors de la reconnaissance sur Tournai.

On apprit alors la perte de la bataille de Nerwinde et la retraite de Dumouriez. Ses ennemis crièrent à la trahison; dès ce moment il fut perdu, et les importants services qu'il avait rendus en Champagne, en Flandre et en Belgique, furent oubliés. Tel est le sort des hommes qui servent les révolutions. Le mien ne tint qu'à un fil.

A peine avais-je dépassé nos frontières que je rencontrai des bandes de fuyards se rendant en France et chantant à gorge déployée les airs nationaux. J'arrivai à Bruxelles où je trouvai l'état-major de l'armée, mais encore dans la confusion qui suivit la perte de la bataille. On ignorait où la plupart des corps s'étaient retirés, et notamment le régiment de Picardie. Dumouriez couvrait l'armée, c'est-à-dire ses débris, avec l'arrière-garde qui revenait de Louvain, et je l'attendis. Quelques heures après, on me fit savoir qu'un officier de mon régiment venait d'arriver pour prendre des ordres; on l'envoya cantonner provisoirement aux environs de Tournai.

Digitized by Google

Je vis Dumouriez à son arrivée. Il me reprocha comme à Beurnonville de l'abandonner. J'observai que l'amitié de celui-ci l'avait porté à récompenser et à encourager quelques faibles efforts, et que sans doute, dans des circonstances plus heureuses, il m'eût lui-même fait obtenir cet avancement; que d'ailleurs je ne le quittais point, puisque le régiment faisait partie de son armée. Ces raisons le calmèrent; il me parla de notre fâcheuse position; il m'engagea ensuite à me rendre à mon poste, en me recommandant de maintenir mon régiment et de le soustraire à la funeste influence des désordres qui régnaient alors. Je le quittai en l'embrassant; nous avions l'un et l'autre les larmes aux yeux. Nous ne prévoyions point que c'étaient nos derniers adieux.

J'arrivai au cantonnement et me fis recevoir, au grand déplaisir du lieutenant-colonel qui criait sur les toits que l'on avait commis une révoltante injustice en lui donnant un chef. Il me demanda un congé que je lui accordai et ne reparut plus.

Le mouvement rétrograde continuant, nous ne nous arrêtâmes que rentrés sur notre territoire. La brigade du général Miaczinski, à laquelle j'appartenais, vint à Orchies. J'étais frappé de la mollesse de l'ennemi, qui ne nous inquiétait point.

Peu de jours après, étant à dîner, un caporal de mon régiment vint me dire que le ministre de la guerre, qui changeait de chevaux à la poste, me demandait immédiatement. Étonné de cette arrivée imprévue, je me rendis près de lui; après m'avoir embrassé, il me présenta à quatre commissaires de la Convention qui m'interrogèrent sur notre retraite; je ne pouvais leur donner aucun renseignement, attendu que je n'étais arrivé que depuis peu de jours, ce que le ministre confirma. Ils étaient pressés de partir et de s'acquitter de leur com-

Digitized by Google

mission, dont ils me firent mystère. J'interrogeai Beurnonville, qui fut aussi discret; mais il me recommanda de tenir prêt mon régiment, qu'il passerait en revue à son retour du quartier général établi aux Boues de Saint-Amand.

Le lendemain matin, Miaczinski me fait appeler : je le trouve radieux. La pièce où il se tenait était encombrée d'officiers; l'un d'eux lisait une dépêche arrivée peu de moments auparavant au général; je compris seulement que les quatre commissaires et le ministre de la guerre avaient été arrêtés et conduits à Tournai. Miaczinski m'ordonna de faire prendre les armes à mon régiment et ajouta qu'il m'enverrait des ordres ultérieurs. Je fis battre la générale; en un instant nous fûmes prêts. Un aide de camp m'apporta l'ordre verbal de prendre le commandement du camp, de mettre les troupes en marche et de les diriger sur Lille, où le général me précéderait. Je fis partir mes logements (1), que nous suivîmes. Une halte était nécessaire, et j'arrêtai la troupe à Pont-à-Marcq. Un nouvel ordre du général m'enjoignit de presser la marche, et nous nous remîmes en route. Tout en cheminant, quelques-uns de mes officiers m'apprirent ce qui s'était passé à Saint-Amand; notre général n'en avait pas fait mystère, et la troupe en était à peu près instruite. On chercha à pénétrer mes dispositions; je me bornai à répondre que notre devoir était dans l'obéissance, sans nous embarrasser des événements.

La tête de colonne arrivait au faubourg des Malades quand je reçus un billet de Miaczinski, daté de Lille, qui m'ordonnait de m'arrêter jusqu'à nouvel ordre partout où ce billet m'arriverait, de faire rafraîchir les troupes et de ne pas les quitter. Elles étaient déjà vers

(1) Les fourriers chargés de faire les logements.

Digitized by Google

les glacis de la forteresse; je fis face en arrière suivant les règlements et mettre les armes en faisceaux. Point de rafraîchissements : j'en envoyai demander à Lille. Les portes et barrières en étaient fermées et les ponts-levis levés. Cette circonstance prolongée me fit juger qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la ville, attendu que l'on ne ferme les portes des villes de guerre que pour la forme à l'arrivée des troupes de passage ou qui viennent pour tenir garnison; le voisinage de l'ennemi ne pouvait motiver aucune difficulté, puisque nous étions un bon nombre de défenseurs sur les glacis. Tandis que nous raisonnions avec plusieurs de mes officiers sur cette étrange réception, on me prévint qu'un municipal me demandait; je m'approchai de lui, je le trouvai très agité. Il me dit que le conseil, réuni à l'hôtel de ville, désirait me parler; je répondis, en montrant le billet du général qui me prescrivait de ne pas quitter la troupe, que je supposais que le but de cette invitation municipale avait vraisemblablement pour objet de concerter des mesures pour le logement et les vivres; que le général y était ainsi que mes fourriers; que l'on pouvait s'adresser à lui; que je ne commandais qu'en son absence; qu'au surplus j'allais me faire suppléer par un capitaine qui me rapporterait ses ordres.

Nos désastres, qui s'étendaient sur tout le développement de nos frontières et particulièrement celle du Nord, les faisaient rejeter sur les chefs, et la politique d'alors préférait les sacrifier plutôt que d'en accuser le nombre des lâches qui les avaient amenés. C'est ainsi que Dumouriez fut signalé comme traître à la patrie; un décret d'accusation venait d'être lancé contre lui. Les quatre commissaires dont j'ai parlé furent envoyés au quartier général pour l'exécuter et amener Dumouriez à la barre de la Convention; Beurnonville était chargé

Digitized by Google

de réorganiser l'armée et d'en prendre le commandement; mais Dumouriez, averti, prit si bien ses mesures qu'après une vive discussion avec ces messieurs, il les fit arrêter et conduire à Tournai entre les mains de l'ennemi, avec lequel il avait fait un traité secret pour l'appuyer dans sa marche sur Paris afin de renverser la Convention.

Après ce coup d'État, comptant trop facilement sur l'affection de son armée, il la divisa en plusieurs colonnes pour marcher dans diverses directions sur la capitale, et voulant en même temps s'assurer des places du Nord, il chargea Miaczinski de s'en emparer. Celui-ci, qui avait à se plaindre des commissaires, qui l'avaient traité la veille à Orchies avec très peu de ménagements, parce qu'un détachement qui devait les escorter n'était pas prêt au moment de leur départ, était dans le ravissement d'avoir l'occasion de se venger. Il fit confidence de ses ordres et de ce qui venait de se passer aux personnes qui étaient avec lui, et l'une d'elles, Saint-Georges, son ami, accompagné du courrier porteur des ordres de Dumouriez à Miaczinski, partit rapidement pour Lille et avertit les autorités du danger qui menaçait cette ville et les autres du département. Voilà les raisons qui déterminèrent à fermer les portes; le pauvre Miaczinski, par un double désir, et de se venger, et d'exécuter plus promptement ses ordres, se hâta de s'y rendre et courut ainsi aveuglément à sa perte. Il devait se concerter avec l'officier général qui avait le commandement de la place; mais celui-ci, averti de ce qui se passait par la déposition de Saint-Georges, se hâta de se joindre aux autorités civiles, qui prirent promptement toutes les mesures que commandaient les circonstances pressantes dans lesquelles ils se trouvaient.

C'est en attendant le retour du capitaine que j'avais

Digitized by Google

envoyé en ville que j'appris les détails de l'événement qui s'était passé à Saint-Amand et les ordres qui en avaient été la conséquence. Mon officier revint sans m'apporter d'ordres. La nuit approchait; les troupes, qui avaient entendu raconter ce qui s'était passé, l'interprétaient en sens divers, et je n'eus pas l'air d'y faire attention; mais j'étais en proie aux plus vives inquiétudes sur ma position et celle de mes hommes, qui murmuraient hautement sur ce qu'ils étaient plus mal accueillis par leurs concitoyens que par l'étranger. Ils mouraient de faim; cet état de choses me présageait une crise, lorsque l'on cria aux troupes de se rendre au faubourg de la Madeleine, et que là on trouverait vivres, tentes, victuailles, etc., mais qu'il fallait tourner les glacis, attendu qu'il y avait défense d'ouvrir les portes.

Les troupes se mirent en marche dans un désordre que j'aperçus de loin sans en savoir encore les motifs, que je ne connus qu'après les avoir jointes. Il était impossible de remettre l'ordre dans cette multitude, que je me bornai à accompagner. Arrivés à la porte du faubourg de Fives, la barrière du glacis se trouva fermée; on en demanda l'ouverture, qui fut refusée. Une voix en dedans de la porte de la ville ajouta que le colonel de Picardie devait venir au conseil assemblé; mes grenadiers se mutinèrent et répondirent négativement, ou qu'ils m'accompagneraient, ce qui leur fut interdit. Je n'avais rien à me reprocher; je pris sur-le-champ la détermination de m'y rendre seul. Les soldats tenaient des propos très alarmants, entre autres que tous ces j... f..... avaient fait mourir leur pauvre Capet, et d'autres semblables; ils se mirent à crier à tue-tête : « Vive le Roi ! » Je leur parlai avec sévérité, les menaçai même en faisant croire que je reconnaissais leurs voix, ce qui les intimida, et j'obtins alors qu'ils se tiendraient tranquilles jusqu'à mon

Digitized by Google

retour. La barrière me fut ouverte, mais sans permettre que je fusse suivi même par un domestique pour tenir mon cheval. En passant sous la voûte, une trentaine d'hommes m'environnèrent; l'officier me dit : « Colonel, n'ayez aucune crainte. — L'ennemi ne m'en a jamais causé, répondis-je, et à plus forte raison des Français. » Je lui adressai quelques questions, mais je n'obtins aucune réponse.

J'entrai dans la grande salle de l'hôtel de ville. Toutes les autorités étaient réunies; la séance était publique et contenait un nombre considérable d'habitants; le plus grand silence régnait. Le président m'interrogea; sa première question fut de me demander : nom, prénoms, grade, etc. J'y répondis. « Est-ce vous qui commandez les troupes sur les glacis de la ville? — Oui, en l'absence du général Miaczinski, qui doit être ici. » Je le cherchai des yeux et ne l'aperçus point. « Par quel ordre êtes-vous venu? — Du général que j'ai nommé. — Pourriez-vous nous montrer cet ordre? — Il était verbal; nous étions campés; le général me fit appeler comme plus ancien colonel, il me prescrivit de faire prendre les armes; j'obéis, et un instant après un aide de camp vint me dire de la part du général de mettre la troupe en marche et de la diriger sur cette ville, où il me précédait. — Vous a-t-il fait connaître le but du mouvement? — Non. — Qu'avez-vous pensé? — Qu'après notre entrée sur le territoire on pourvoyait à la sûreté des places et que nous étions destinés à la défense de la vôtre. — Que disent les troupes? — Je ne puis vous dissimuler leur mécontentement; le chagrin de leurs revers, les privations qu'elles ont supportées dans la retraite, leurs fatigues, leurs besoins, leur dévouement, leur ont fait supposer qu'elles seraient secourues ici par leurs concitoyens, mais, au contraire, on leur marque de la défiance. Elles

Digitized by Google

tiennent des propos fort inconvenants que j'ai apaisés avec effort, en leur avançant, pour les calmer, que vraisemblablement on voulait concerter avec moi des mesures pour satisfaire leurs besoins urgents, et que je ne tarderais pas à leur apporter de bonnes nouvelles. Autrement, ajoutai-je, je ne réponds pas des désordres et des excès auxquels elles ne manqueront pas de se livrer. » J'interpellai l'officier qui m'avait amené et avait été témoin de mes efforts pour calmer l'irritation de cette troupe qui avait mis sa confiance en moi. L'officier confirma tout ce que je venais de dire et même fut bien au delà.

Le président, qui m'interpellait d'une manière assez sévère, s'était fort adouci pendant mon discours, et, lorsque l'officier eut terminé, il me dit : « Colonel, retournez à votre poste; maintenez la troupe, conduisez-la au camp de la Madeleine, vous y trouverez tous vos besoins; des ordres ont été donnés pour qu'elle ne manque de rien. » Je saluai l'assemblée et je retournai au faubourg de Fives. « Eh bien! mes amis, dis-je aux soldats en arrivant, je savais bien qu'il n'était question que de vos besoins. » Et tous de crier : « Vive la République! » Telle est ordinairement l'inconstance de la multitude. « Marchons, nous allons trouver l'abondance. » Mais quel fut mon désappointement et le leur! En arrivant, nous ne trouvâmes rien. J'envoyai à la ville, et l'on répondit des remparts qu'il était trop tard, que l'on aviserait le lendemain. Sur cette réponse, je ne fus plus maître de la troupe; elle se débanda et se dispersa à tel point qu'il ne me restait pas un soldat pour garder le drapeau du régiment que j'emportai à l'auberge où je me logeai.

Je passai une bien cruelle nuit en songeant aux désordres que cet état de choses pouvait amener. Il y en

Digitized by Google

eut en effet, heureusement moins considérables qu'il n'était à supposer; mais les autorités de la ville eurent grand tort; la faim n'a point d'oreilles. Le lendemain, de bonne heure, je fis battre la générale et, quelques heures après, j'eus tout mon monde à peu près réuni. Je fus appelé de nouveau en ville; mais cette fois je m'y rendis avec moins d'inquiétude. Pendant mon absence, craignant une nouvelle débandade, j'ordonnai que les troupes restassent sous les armes.

La réunion à l'hôtel de ville était moins nombreuse; mais je m'aperçus facilement qu'on était moins bienveillant qu'au moment où j'étais sorti la veille. Cependant, je ne tardai pas à me rassurer par l'arrivée de mon ami Dupont (1), mon ancien camarade de la légion de Maillebois, adjudant général, et en cette qualité chargé par les autorités de régler avec moi tous les détails militaires. Nous arrêtâmes provisoirement des cantonnements, en attendant que les effets de campement fussent distribués.

Pendant ces événements, tous les mouvements ordonnés par Dumouriez avaient été paralysés; lui-même courut de grands dangers et fut contraint, pour sauver sa tête, de se jeter dans les bras de l'ennemi, avec lequel il a avoué dans ses *Mémoires* avoir traité secrètement.

Le général qui lui succéda (2) envoya le général Lamarlière prendre le commandement de Lille et de la frontière du Nord. A peine fut-il arrivé qu'on le prévint contre le colonel de Picardie; il ne savait pas son nom, on le tenait pour suspect, il le manda, et lorsque je parus devant lui, il fut frappé d'étonnement. Il n'avait pas

(1) C'est le général Dupont de la capitulation de Baylen et le ministre de la guerre de la première Restauration.
(2) Le général Dampierre.

Digitized by Google

oublié le Pas de Baisieux où il m'avait remarqué, et sans autre explication il me dit : « Retournez à votre poste, je serai votre défenseur. » Cette générosité me toucha. Lui-même, peu de temps après, fut suspect et sacrifié, bien qu'innocent.

De nouveaux commissaires de la Convention vinrent à Lille; ils reçurent, comme le général Lamarlière, les mêmes préventions contre moi. L'un d'eux avait été capitaine dans mon régiment et l'avait quitté depuis peu; il était intime ami du lieutenant-colonel qui m'avait vu avec tant de regret arriver pour le commander. Celui-ci se trouvait à Lille, profitant du congé que je lui avais donné; il profita aussi de sa liaison avec le commissaire pour essayer de me faire destituer comme suspect, ayant été l'aide de camp de Beurnonville et de Dumouriez; le premier était aussi devenu suspect depuis son arrestation. Ma conduite fut sévèrement examinée; le pauvre général Lamarlière la justifia, en ajoutant que j'avais cessé d'être aide de camp depuis quatre ou cinq mois. Ne pouvant être atteint de ce côté, on imagina de me nommer adjudant général — aujourd'hui colonel d'état-major — grade correspondant à celui que j'avais. Le bon général Lamarlière m'en parla, me fit entrevoir le danger d'un refus, et, pensant que de simples objections équivalaient à un consentement, il l'annonça de ma part — sans mon aveu — aux commissaires. La commission en fut dressée sur-le-champ, car ils avaient tous les pouvoirs, et en termes très honorables, motivés sur ma parfaite conduite, mon patriotisme, etc. Muni de cette pièce, je me rends chez le général et, le remerciant de ses bontés, je lui déclare que je ne puis en profiter, qu'il semblerait aux yeux de l'armée que j'étais incapable de commander un régiment, que ma délicatesse était compromise, mon honneur offensé, et que je préférais être

Digitized by Google

destitué; que lui, qui se connaissait si bien en sentiments généreux, pouvait mieux qu'un autre juger de ma position; que je lui devais déjà tant, que je serais heureux de lui devoir un nouveau service; et voyant qu'il n'insistait pas trop, j'ajoutai : « Mais il est autant dans l'intérêt des commissaires que dans le mien de ne point donner suite à cette affaire, attendu que les moins clairvoyants jugeraient facilement que c'est plutôt l'intérêt de l'amitié qu'ils protègent que celui de la patrie; — ils avaient nommé le lieutenant-colonel pour me remplacer. — D'ailleurs, cet officier n'est point aimé au régiment; c'est un homme à vues étroites et passionné. » Enfin, je terminai par dire que si l'on me trouvait bon pour être adjudant général, je croyais, moi, que je rendrais plus de services à la tête du régiment. « Eh ! pourquoi, m'empressai-je d'ajouter, ne lui donnerait-on pas le titre qu'on m'a conféré ? Il veut être colonel ? Eh bien ! son ambition pourrait être aussi bien satisfaite. » Cette idée n'était pas venue à Lamarlière; il la goûta et me dit alors : « Rendez-moi la lettre d'avis et la commission; je porterai les pièces aux commissaires en les priant de faire l'échange que vous me proposez. — Non certainement je ne m'en dessaisirai point; elles sont trop honorables et sont ma justification. » Les commissaires ne trouvant rien à répliquer aux propositions présentées par le général, mon idée fut adoptée, et on me laissa tranquille.

Je m'occupai sérieusement, avec autant d'ardeur que d'activité, à exercer, discipliner mon régiment et à l'aguerrir par des marches et des reconnaissances sur la frontière, l'ennemi occupant la lisière opposée, et j'obtins quelquefois de petits succès en escarmouchant. Les autres corps m'imitèrent, et nous familiarisions ainsi nos troupes à voir et affronter l'ennemi. J'oubliais de dire que mon régiment se trouvait séparé; je n'avais qu'un seul batail-

Digitized by Google

lon; le second était à l'armée de la Moselle, les commissaires lui avaient aussi donné un colonel; les relations cessèrent après que les comptes furent réglés.

Un autre capitaine du régiment, nommé Béru, qui était en congé, revint à Lille. C'était également un ami intime du commissaire, qui le fit nommer général de brigade, pour commander, sous Lamarlière, les troupes réunies dans un camp. Ainsi d'un subordonné on me fit un supérieur; néanmoins je pris le parti et donnai l'exemple de l'obéissance. Le nouveau général vint s'établir au camp avec quelques préventions; une explication eut lieu avec franchise; il était loyal, et nous restâmes amis. Peu de temps après, le général Lamarlière fut destitué, arrêté et conduit au tribunal révolutionnaire, dont il fut à son tour la victime. Je le regrettai vivement. Mon capitaine supérieur le remplaça avec le grade de général de division, et moi je fus nommé général de brigade (1). Ce fut un coup de foudre, quoique depuis plusieurs mois j'en eusse rempli les fonctions; mais au moins je n'avais pas la responsabilité du grade. Je représentai ma jeunesse, mon inexpérience; rien ne fut écouté. Il fallut subir mon sort, sous peine d'être traité comme suspect et arrêté. Je dus me résigner; mon capitaine, général de division, qui avait aussi fait des observations pour son propre compte, ne fut pas écouté davantage, et nous convînmes de nous aider réciproquement.

On m'envoya commander la frontière depuis Menin jusqu'à Armentières, et mon quartier fut fixé à Lannoy, si ma mémoire ne me trompe pas, car je n'ai pas de carte sous la main. Des attaques partielles et simultanées

(1) Il fut nommé général de brigade par le général en chef Houchard, et confirmé par les représentants à l'armée du Nord, Levasseur et Bentabole, le 26 août 1793.

Digitized by Google

avaient lieu presque journellement à Linselles, Commines, Blaton, au Pont-Rouge, etc., et presque toujours heureusement pour nous, ce qui m'avait établi une sorte de réputation (1). Toutes ces attaques n'étaient que le prélude d'une tentative de l'ennemi; il en fit une plus sérieuse et avec de nombreuses forces sur toute cette ligne. Linselles, Commines et Blaton furent forcés à la fois. Le général de division et moi nous concertâmes; il m'envoya quelques renforts, leva son camp de la Madeleine, marcha sur Linselles et moi sur Commines et Blaton. Mes dispositions faites, je fis charger l'ennemi à la baïonnette; il plia, on le poursuivit avec ardeur, nous rentrâmes dans ces deux postes, et le succès fut couronné par un grand nombre de tués, blessés, prisonniers, dix pièces de canon, toutes les munitions, les bagages, etc. Il n'en fut pas de même à Linselles, où l'on perdit le même nombre de pièces. Mon pauvre général était au désespoir; il vint me voir, je le consolai du mieux que je pus en lui disant que notre succès faisait compensation, et, avant qu'il me quittât, nous apprîmes que l'ennemi s'était retiré de Linselles, ce qui le tranquillisa. Nous fîmes entrer nos prises en triomphe à Lille, pour détruire les impressions mauvaises des pertes faites à Linselles. Tout le monde chantait victoire; mes troupes qui y avaient eu part étaient enivrées, et, pour dire la vérité, je n'étais pas le dernier à en jouir, mais le plus discrètement possible. Mon nom figurait très honorablement dans les relations officielles, ce qui me fit considérer déjà comme un personnage, causa des jalousies et m'attira des inimitiés. Depuis ces événements, je tracassai à mon tour journellement nos adversaires; mais ils donnèrent un tel chagrin au général de division qu'il

(1) Ces combats sont du mois d'août 1793.

Digitized by Google

demanda à se retirer chez lui et en obtint l'autorisation.

Les quatre commissaires, à ma grande satisfaction, avaient été rappelés ou envoyés ailleurs; ils furent remplacés par un autre qui, ayant appris mon succès de Commines et d'autres partiels, voulut me connaître. Je me rendis à Lille, il me reçut avec politesse et, peu de jours après, il me fit une visite; elle passa pour une reconnaissance aux avant-postes. Dans cette entrevue, il me témoigna le désir d'être témoin d'une petite affaire; je la préparai, en lui promettant de l'avertir du jour, de l'heure et du point où elle se passerait.

De nouvelles troupes ennemies avaient remplacé celles qui essuyèrent l'échec dont j'ai parlé; parmi elles se trouvait une légion du duc d'York; beaucoup d'arrogance, de bravade; je m'étais proposé de lui donner une leçon. Toutes mes dispositions faites et mes mesures prises, je donnai avis au commissaire, qui arriva rapidement vers la fin de l'attaque; il fut témoin de la déroute de ce corps et de bon nombre de prisonniers, après que nous eûmes tué et blessé assez de monde. Il avait entendu siffler des boulets et des balles, il était rayonnant de joie. Je lui demandai la permission de le citer sur mon rapport officiel; lui-même en fit un dans lequel il me donnait des louanges et n'épargnait point sa modestie. Enfin, après l'action terminée et mes troupes ralliées, il leur adressa des compliments, me donna le baiser fraternel et dit hautement que je pouvais compter sur lui, à la vie, à la mort. Une telle protection n'était pas à dédaigner dans ces horribles temps de crise révolutionnaire, et je me crus alors à l'abri de toute inquiétude, quelles que fussent les dénonciations et leurs auteurs.

J'ai dit que le général de division s'était retiré; en attendant son successeur, celui de Lille avait le commandement par intérim. Le successeur vint enfin; c'était le

Digitized by Google

général Souham, qui me prit d'amitié; elle dure encore aujourd'hui. Tranquille sur le point où je commandais, il porta son attention sur les autres et me laissa carte blanche. La sécurité était rétablie sur une portion de frontière que je faisais respecter.

On eut alors le bon esprit de fondre tous les bataillons volontaires d'ancienne ou nouvelle formation avec les bataillons de ligne, deux des premiers pour un, et l'on me chargea de cette opération; mais il y avait un tel désordre que l'on ignorait, la plupart du temps, où ils étaient cantonnés, parce que lorsqu'ils ne se trouvaient pas bien ou suivant leur goût dans un lieu, ils passaient, sans en donner avis, dans un autre; de sorte que l'on m'ordonna de parcourir les départements environnants pour envoyer le plus possible de bataillons à Lille.

Sur ces entrefaites, deux nouveaux commissaires extraordinaires arrivèrent avec des pouvoirs très étendus. Je leur étais dénoncé; leur premier acte devait être ma destitution, mon arrestation, enfin ma translation au tribunal révolutionnaire d'Arras, d'où personne n'échappait. Il est vrai que je m'étais fait un terrible ennemi d'un général républicain et révolutionnaire au superlatif, pour m'être moqué de sa lâcheté dans une attaque à Menin; il était devenu la fable et la risée des troupes, même de celles qui partageaient le plus ses opinions. C'est lui aussi qui avait dénoncé et perdu le pauvre général Lamarlière; mais la justice divine fit qu'il perdit la vie à son tour et par le même supplice.

Un autre ennemi que je soupçonnais fortement, ancien très mauvais comédien, général et commandant l'armée révolutionnaire (1), qui avait pour cachet une guillotine,

(1) Ce n'était pas l'armée révolutionnaire de Ronsin et de Rossignol; celle-ci était spéciale pour la région du Nord.

Digitized by Google

affectait pourtant de me considérer ; mais ses fonctions, ses intimes liaisons avec l'autre, ne laissaient aucun doute, et l'on m'en avertissait. Je les méprisais trop pour y donner la moindre attention ; j'avais tort et trop de sécurité, car dans ces temps affreux, une bonne conscience, une conduite pure, sans tache comme sans reproche, n'étaient pas des garanties ; on excite la jalousie en faisant rougir les autres.

Le général Souham combattit loyalement et généreusement les préventions, dénonciations, etc., et vint à bout de faire suspendre l'exécution du mandat lancé contre moi, jusqu'au retour des commissaires qui se rendaient à Dunkerque, afin qu'ils me vissent et m'entendissent. J'ignorais alors ce qui se tramait contre moi et j'étais fort tranquille dans mon quartier, lorsque le général m'appela pour me faire part de tout ce qui s'était passé. Il ajouta ensuite : « Tiens, tu es f....; ainsi, vois ce que tu as à faire et décide-toi promptement, car tu vas être suspendu de tes fonctions. » Il me donnait ainsi l'idée de me soustraire à ce mandat qui n'était que différé ; les commissaires, en accordant un sursis, avaient exigé impérieusement que mon commandement me fût retiré et que j'eusse provisoirement Lille pour prison. J'avais donc encore la possibilité de passer à l'étranger ; mais que faire ? que devenir ? J'aurais trouvé de nombreux ennemis dans les émigrés, qui ne pardonnaient même pas à ceux qui n'avaient pas pris ce parti en 1791.

J'eus alors recours aux papiers que j'avais reçus et gardés, lorsque j'avais été nommé adjudant général. « Ils ne te serviront de rien, me dit Souham ; ceux qui les ont signés sont maintenant traités de suspects. — Je me souviens de mon guerrier commissaire et je vais le trouver, lui dis-je. — Lui ! reprit Souham ; il était présent à la discussion ; j'ai réclamé son témoignage pour toi, il a

Digitized by Google

gardé le silence. — N'importe, répondis-je; il a peut-être été intimidé par ses collègues et ses supérieurs; je serais bien aise de l'éprouver et même de lui donner du courage, s'il en a manqué. — Fais-en donc l'essai, et tu reviendras ensuite chez moi. »

Je vais trouver mon homme : « Eh bien! Vous savez que je suis en prévention, et je viens réclamer vos bons offices. Je pensais que ma conduite et mes services m'en dispenseraient; mais j'apprends que des soupçons injurieux pour moi sont semés par des ennemis qui restent dans l'ombre, cachés comme devant celui que nous combattons journellement. — Oh! ma foi, veux-tu que je te parle franchement? me répondit-il; tiens, tu n'es pas républicain, et je ne puis ni ne veux me mêler de toi. — Cependant, répliquai-je, je n'ai pas changé, ce me semble, depuis que nous nous sommes vus sur la frontière et à l'affaire de Commines; vous m'assurâtes alors publiquement... — Je sais ce que tu veux dire, reprit-il en m'interrompant brusquement, mais les temps sont bien changés »; et il me tourna le dos.

Je rendis à l'instant cette conversation à Souham, qui me pressa de prendre un parti. « Il est tout pris, lui dis-je; je serai, s'il le faut, l'une des mille victimes que l'on sacrifie tous les jours; je reste. — Mais as-tu bien réfléchi, pesé les conséquences? — Oui. » Et je fis bien. Les commissaires extraordinaires furent rappelés de Dunkerque à Paris, et moi renvoyé à mon poste. Je fus ainsi oublié.

Je continuai à faire respecter la frontière dans l'étendue de mon commandement, qui fut beaucoup augmenté. On y fit entrer tout l'espace compris depuis Armentières jusqu'à la mer, et mon quartier général fut porté à Cassel. Quoique seulement général de brigade, j'en avais onze du même grade sous mes ordres et environ qua-

Digitized by Google

rante mille hommes, mais répartis sur cette longue ligne de frontière, par conséquent avec une responsabilité plus grande. J'avais fait des observations pour en être retiré; car, malgré cette force, dispersée comme elle était, on était faible partout. Il m'avait été promis que le premier général de division qui arriverait me remplacerait, et j'éprouvai une grande satisfaction lorsqu'il me fut annoncé. Je devais retourner à mon ancien quartier; mais ma destination fut changée, en colorant cette disposition par la nécessité de réparer quelques échecs que l'un de mes camarades avait éprouvés. A la vérité, il débutait dans la carrière par le grade de général, et les troupes n'avaient aucune confiance en lui; je le remplaçai. Ce commandement s'étendait de Menin à Tournai.

Vers cette époque on songea sérieusement à rassembler l'armée et à prendre l'offensive; dans ce but, un nouveau général en chef (1) arriva, accompagné de deux commissaires extraordinaires. Un décret venait d'être rendu pour éloigner à trente lieues des frontières, de l'armée et de Paris, tous les *nobles*. En cette qualité, je devais me retirer. J'avais fourni à l'état-major général tous les renseignements que j'avais sur notre frontière, sur l'ennemi, ses forces, ses positions, l'espèce de ses troupes, etc. On avait aussi fait l'éloge de mes services, de ma conduite, et le général en chef demanda aux commissaires de me retenir, en m'exceptant de la mesure générale. Ils m'invitèrent à me rendre près d'eux et me notifièrent que, en vertu de leurs pleins pouvoirs, ils me mettaient en réquisition. Je répondis que je ne demandais pas mieux et que l'on pouvait compter sur mon zèle comme sur mes efforts, mais qu'ils devaient me

(1) Le général Pichegru.

Digitized by Google

donner un écrit, en ajoutant que si nous avions le malheur d'essuyer quelques revers, on ne manquerait point de m'accuser de trahison et d'être resté à l'armée pour la faire battre, en violation du décret qui m'en expulsait; malgré toutes ces bonnes raisons, ils refusèrent de me satisfaire et je leur dis : « Eh bien! je vais me retirer. — Si tu quittes l'armée, nous te faisons arrêter et mettre en jugement. » Il fallut se soumettre, et je restai malgré cette double chance.

Des succès seuls pouvaient me garantir et me sauver; après quelques alternatives, la victoire se déclara enfin pour nous. J'eus la plus grande part à celles de Lannoy, Roubaix, Tourcoing, à la bataille d'Hooglède, où je commandais seul (1), à la prise d'Ypres, de Menin, Courtrai, Ostende, à celle de Gand, au passage de l'Escaut, du canal de Malines, par suite à la prise d'Anvers, aux affaires de Turnhout, Boxtel, à la prise de Bois-le-Duc que les Hollandais me firent l'honneur de m'attribuer, parce que j'avais été à leur service et en garnison dans cette place, quoique je ne fisse qu'en couvrir le siège; enfin au passage de la Meuse et à la prise de Nimègue. Le Wahal nous arrêta, nous prîmes nos quartiers pour l'hiver, qui s'annonçait comme devant être très rude. J'eus provisoirement le mien à Kronenburg. C'est là que, sans m'y attendre, sans m'en douter et surtout sans y penser et sans le désirer, je reçus la commission de général de division (2), ce qui transféra mon quartier à Nimègue.

Le général en chef Pichegru, malade, s'était retiré à Bruxelles; le commandement par intérim fut remis au

(1) A la bataille d'Hooglède, livrée le 26 prairial an II (13 juin 1794), Macdonald commandait le centre.
(2) Le 8 frimaire an III (28 novembre 1794).

Digitized by Google

plus ancien général de division, qui était Moreau, et la division de celui-ci fut ajoutée à la mienne, ce qui étendit mon commandement du fort Saint-André à Urdingen, où je me liais avec la gauche de l'armée de Sambre et Meuse, qui était en position sur le Rhin. Nous profitâmes de cette interruption des opérations pour ravitailler nos troupes, les réorganiser, discipliner et instruire les nouvelles recrues.

Nous n'avions aucun moyen, aucune possibilité de franchir le Wahal, fleuve considérable dont la rive droite était défendue par des digues qui avaient reçu des batteries. Les forts de Knodsenburg, vis-à-vis de Nimègue, et de Kekerdam, vis-à-vis de Kronenburg, étaient bien armés. Nous échangions continuellement des coups de canon sur toute la ligne; c'était, d'un côté, une dépense considérable de poudre et de munitions, mais, de l'autre, elle nous procurait l'avantage de familiariser les nouvelles recrues au feu de l'ennemi.

Les gelées vinrent à notre secours. Je faisais sonder la glace deux ou trois fois par jour. Notre position était malheureuse sous le rapport des vivres; nos communications avec nos magasins de Bois-le-Duc et d'Anvers étaient fermées; les ponts avaient été levés, et le pays que nous habitions entre Meuse et Wahal était épuisé; nous ne tirions que de très faibles ressources de notre droite du côté de Clèves. Moi-même j'étais réduit à du pain de munition et du fromage, et encore de temps à autre. Les marchands de Nimègue avaient fermé leurs magasins, parce que nous n'avions que des assignats dont ils ne voulaient point. Il fallait donc sortir de cette situation pour aller chercher l'abondance de l'autre côté du fleuve.

Tous mes préparatifs de passage étaient faits, les instructions données pour se mettre en marche au pre-

Digitized by Google

mier signal. La glace s'épaississait et nous remarquions que l'ennemi faisait des dispositions en sens contraire, c'est-à-dire pour se retirer, à ce que nous présumions, quand l'avis me parvint qu'il avait évacué Thiel, vis-à-vis du fort Saint-André. Je vis de mes yeux retirer un canon de la rive droite. Ne doutant plus alors d'une retraite décidée sur tout le front, le général qui commandait sur ce point reçut l'ordre de passer le fleuve, suffisamment gelé, et de suivre l'ennemi qui prenait la direction d'Arnheim; je donnai au reste de la ligne le signal de tenter le passage sur les points indiqués. Toutes les colonnes s'ébranlèrent à la fois au jour naissant et traversèrent le fleuve presque sans résistance, un peu au-dessous et au-dessus de Nimègue. Le courant n'était pas pris dans le milieu de la ville. Aussitôt que j'eus aperçu, malgré le brouillard, l'une des têtes de mes colonnes s'approcher du fort par la digue, je fis jeter à l'eau des nacelles préparées et je passai de l'autre côté avec deux compagnies de grenadiers. Le fort venait d'être évacué; je fis poursuivre, mais lentement, pour donner à toutes les colonnes le temps d'arriver à notre hauteur et à nos canons de passer. C'était un essai à faire. Le plus petit calibre fut amené sans difficulté, ensuite le plus gros, enfin les obusiers.

Pendant cette opération, nous entendîmes devant nous une détonation épouvantable, qui fit trembler la terre. C'était, comme je supposai, l'ennemi qui faisait sauter ses magasins de munitions et brûlait ses camps. Craignant que cette horrible explosion étonnât les troupes, je renvoyai à leur poste les généraux qui étaient venus prendre mes ordres, les chargeant d'expliquer cette circonstance, qui annonçait une retraite décidée par l'ennemi, et de surveiller notre droite; je me chargerais du centre. Ils n'arrivèrent qu'à temps, car un feu très vif et

Digitized by Google

très nourri avait commencé; mes troupes étaient engagées et attaquées par des forces considérables. La division de l'extrême droite n'avait qu'une brigade passée et fut repoussée sur la rive gauche du fleuve; mais le général qui commandait provisoirement cette division, arrivant avec les deux autres brigades, rallia la première, repassa le fleuve et, à son tour, après une assez longue résistance, rompit l'ennemi. La division intermédiaire, qui était la mienne, s'était maintenue, ainsi que le centre où j'étais; aucune nouvelle de la gauche. Je fis avancer ma ligne jusqu'à la Linge, point de concentration que j'avais donné dans mes instructions.

Cette journée eut deux résultats très importants : le premier, parce qu'il facilitait l'invasion de la Hollande, séparait sa cause de celle de ses alliés, forcés de l'évacuer, et le second, de faire tomber en nos mains au moins cent pièces de canon qui garnissaient les digues et le fort de Knodsenburg, qui nous servit alors de tête de pont, des magasins et bon nombre de prisonniers.

Cet événement prouve que, dans beaucoup d'occasions comme celle-ci, il faut, à la guerre, donner quelquefois au hasard; car dans cette circonstance j'ai dit alors ce que je répète aujourd'hui, que j'ai été plus heureux que sage, quoique les succès se mettent ordinairement sur le compte des plans, calculs et dispositions; or, dans celle-ci, l'évacuation de Thiel me paraissait le résultat évident d'une opération rétrograde, tandis que ce mouvement était l'effet d'un malentendu. Le général qui commandait ma gauche s'était mis en devoir d'exécuter mes ordres et sa marche était commencée, lorsqu'il rencontra le corps évacuant qui, après avoir donné avis de sa retraite, reçut l'injonction de retourner au poste qu'il avait abandonné; mais il n'était plus temps; le poste avait été occupé. Les deux troupes, marchant en

Digitized by Google

sens contraire, se joignirent et un engagement s'ensuivit; mais, malgré la supériorité numérique de l'adversaire, les nôtres se maintinrent. Le succès du passage du Wahal au-dessus et au-dessous de Nimègue, joint aux avantages de mon extrême droite qui, après que sa première brigade eût été repoussée, reprit l'offensive, rejeta à son tour l'ennemi qui lui était opposé et le rompit, le succès fut décisif. Dès lors le corps ennemi renvoyé sur Thiel fut rappelé à Arnheim. Telle est la raison bien naturelle qui força mon extrême gauche à rester stationnaire; elle ne put se rapprocher et se mettre en ligne sur la Linge que le lendemain.

Je rentrai à Nimègue pour faire mon rapport. Le général en chef (1) et les commissaires accoururent; j'étais presque honteux de leurs félicitations communes, parce que le hasard avait eu plus de part au résultat de cette journée que mes combinaisons qui, de bonne foi, n'étaient fondées que sur l'apparente retraite des forces qui m'étaient opposées et qui n'y songeaient point; mais le grand développement que j'avais fait des miennes et les divers points attaqués avaient fait penser à l'ennemi qu'il avait à soutenir et à combattre toute l'armée française, lorsque la sienne était répartie sur une grande étendue de terrain.

Le lendemain soir, à la nuit tombante, nous fîmes une reconnaissance sur Arnheim. Le bruit et les clameurs que nous entendîmes, joints à des rapports de déserteurs et de quelques paysans, nous confirmèrent dans l'opinion unanime d'une retraite décidée, et le général en chef donna ses ordres en conséquence; mais nous étions trop faibles pour suivre à la fois l'ennemi, envahir la Hollande et entourer les places fortes. Dans cette

(1) Pichegru était revenu de Bruxelles.

Digitized by Google

situation, qui fut expliquée aux commissaires, ils furent invités à écrire à leurs collègues à l'armée de Sambre et Meuse, de laquelle nous étions assez rapprochés, tandis que notre général en chef priait son collègue (1) de lui envoyer provisoirement deux divisions pour remplacer celles que je commandais. Cette demande, agréée des commissaires, fut accueillie sur-le-champ, et je cédai mes positions pour appuyer sur ma gauche.

L'impulsion générale était donnée, d'un côté par la retraite de l'ennemi, et du nôtre par le mouvement général de l'armée. Je passai le Leck à Amerungen sans trouver d'ennemis, et je marchai sur Amersfort après avoir tourné les lignes du Greb armées de deux cents bouches à feu. Les troupes hollandaises se séparaient de leurs alliés; mais trop faibles pour lutter contre nous, elles se retiraient dans les places ou provinces écartées.

Aucun de nos corps ne stationnait longtemps dans ses bivouacs; quelques heures de repos seulement, car il existait beaucoup d'émulation à qui arriverait d'abord et s'emparerait d'Amsterdam. Je ne m'endormais pas non plus, mais j'avais à parcourir une diagonale, tandis que les autres marchaient droit devant eux. Toutes les inondations étaient tendues, les routes couvertes; mais ce n'était point un obstacle; tout était gelé. J'arrivai sur la glace devant Naarden, l'une des places les plus fortes de l'Europe; c'est le chef-d'œuvre de Cohorn, émule et rival de Vauban; mais les eaux, qui étaient sa principale défense, lui devenaient inutiles. J'en formai l'investissement et la sommai d'ouvrir ses portes. Les garnisons avaient l'ordre de ne commettre aucun acte d'hostilité, de ne pas opposer de résistance, mais de faire la meilleure capitulation possible. Il y eut donc des pourparlers.

(1) Le général Jourdan.

Digitized by Google

Il faisait un froid très piquant, et nous nous chauffions à des bivouacs sur la glace. Mes instructions portaient de tout accorder, pourvu que la place me fût remise à l'instant; enfin les articles furent signés, et j'en fis prendre possession. En arrivant aux barrières, un officier hollandais, qui venait d'être remplacé par un des nôtres et était ivre, se jeta aux pieds de l'un de mes aides de camp et lui dit : « Brave républicain, je vous dois la vie. » Notez qu'on n'avait tiré ni coup de canon, ni coup de fusil, ni seulement l'épée du fourreau!

Le lendemain, dès la pointe du jour, après avoir laissé une forte garnison, je me dirigeai sur Amsterdam, et, chemin faisant, j'appris que cette capitale de la Hollande avait été occupée la veille par nos troupes; les miennes devenant inutiles, je les envoyai cantonner; je m'y rendis de ma personne pour porter la capitulation de Naarden et prendre de nouveaux ordres. En entrant chez le général en chef, je lui présentai le traité; il me répondit en plaisantant : « Je ne reçois que des capitulations de provinces! » Dans le fait, et d'après la capitulation générale de l'État, sauf les places occupées par l'ennemi, la mienne devenait peu importante, tandis que dans d'autres temps elle eût fait le plus grand honneur au général qui l'eût soumise. C'est cette même place contre laquelle toute la puissance de Louis XIV vint échouer, et lui-même de sa personne.

Je reçus l'ordre de rétrograder, de me porter sur l'Yssel et de m'emparer de Harderwick, Kampen, Zwolle, Zutphen, Deventer, et de remplacer les troupes de Sambre et Meuse à Arnheim. L'ennemi se retirait à notre approche. Le temps s'était radouci pendant mon court séjour à Amsterdam et le dégel commençait; il était dans toute sa force quand j'arrivai sur l'Yssel, dont la glace s'était brisée sur plusieurs points et avait rompu

Digitized by Google

une digue. Le pont de bateaux de Kampen n'avait pu être levé; les glaces s'y accumulaient. Déjà une partie de mes troupes étaient de l'autre côté; les suivantes avaient fait halte, sur l'avertissement des habitants qu'elles couraient le plus imminent danger par la rupture du pont qui allait être emporté infailliblement. J'arrivai en ce moment; mais réfléchissant que les troupes passées étaient en aussi grand danger de tomber entre les mains de l'ennemi, je me dévouai en commandant en avant, et je traversai rapidement le pont déjà ébranlé. Il résista, parce que les eaux qui avaient rompu la digue de la rive droite trouvèrent un écoulement en se répandant; mais nous tombions alors dans un autre danger, celui d'une inondation. Toutefois mes troupes passèrent, nous gagnâmes des points plus élevés et en fûmes quittes pour avoir les pieds mouillés.

Ayant ainsi rempli mes ordres, j'en reçus de nouveaux pour chasser l'ennemi des provinces de Frise, Groningue et Drenthe. Cette fin de campagne devint très pénible à cause du dégel; les routes étaient affreuses et la plupart sous l'eau; nous parcourions un pays plat. Il fallait redoubler de zèle et d'activité pour ne pas donner à l'ennemi le temps de se fortifier et de s'approvisionner dans Groningue, Delfzyl et Coevorden. La Frise, par sa position, était évacuée; mais les habitants de Groningue venaient me supplier à chaque instant de hâter ma marche pour les délivrer de nos ennemis communs, disaient-ils; c'était à peu près en changer, pourtant, quoique nos troupes observassent la plus rigoureuse discipline. Mon avant-garde entra comme l'ennemi en sortait; on le suivit, et son arrière-garde fut atteinte et défaite vers Delfzyl. J'appris en même temps que Coevorden avait ouvert ses portes, et je portai ma ligne sur l'Ems, que l'ennemi avait repassé. Nous prîmes res-

Digitized by Google

pectivement position sur les rives opposées; nous avions, les uns et les autres, grand besoin de repos.

Tandis que je faisais une reconnaissance sur ma ligne, je fus informé de la marche de l'armée prussienne, et peu après un parlementaire m'apporta une lettre annonçant que cette puissance venait de conclure la paix à Bâle (1); mais n'ayant aucun avertissement, j'informai promptement le général en chef de cette circonstance qu'il ignorait comme moi. Je lui demandai un gros renfort et, en l'attendant, je me tins dans la plus grande surveillance. Deux autres divisions me joignirent et précédaient l'armée, qui n'eût pas été de trop dans cette singulière circonstance, à cause de la jonction des Prussiens avec l'armée alliée que j'avais devant moi, n'ayant que deux divisions, si la première nouvelle que j'eus de cette paix inattendue n'eût pas été réelle. Enfin nous en reçûmes la confirmation, au grand contentement des deux partis. La ligne de démarcation tracée par le traité longeait la rive droite du Rhin et de l'Ems jusqu'à son embouchure; les Prussiens remplacèrent leurs ci-devant alliés sur cette rive, et nous occupâmes la gauche. On forma des divisions territoriales; je commandai la première, composée des provinces de Drenthe, Frise et Groningue, j'établis mon quartier général dans la ville de ce nom, et, après trois mois de repos dont nous avions tous grand besoin, je fus appelé au commandement des provinces d'Overyssel et de Gueldre, et successivement d'Utrecht et de Hollande.

La Zélande menacée par les Anglais, on m'envoya à Middelburg ou Flessingue, à mon choix, dans l'île de Walcheren, pays extrêmement malsain; la fièvre gagna

(1) Le traité de paix entre la France et la Prusse fut signé le 16 germinal an III (5 avril 1795).

Digitized by Google

les cinq sixièmes de mes troupes, et moi j'en fus violemment atteint, au point que, craignant pour mes jours, on m'envoya en congé pour me rétablir en France. Tous les événements que je viens de décrire se passèrent dans les années 1794 et 1795; c'est vers la fin de cette dernière que je me rendis en France où ma fièvre, qui avait été coupée avant mon départ de Flessingue, me reprit au bout de six semaines.

Rétabli de nouveau et prêt à retourner à mon commandement, sur la fin de l'été 1795, j'eus le plaisir d'embrasser mon ami Beurnonville, de retour de sa captivité et qui venait d'être échangé. On lui donna le commandement de l'armée en Hollande; il m'offrit de changer ma destination; je refusai, par une fausse délicatesse, à cause de notre liaison, craignant que cette préférence n'indisposât les autres généraux contre lui.

A peine fus-je arrivé à Flessingue, puis à Middelburg, que, revenant de visiter une partie de l'île, la fièvre me reprit de nouveau, et malgré tous les moyens employés, surtout le quinquina en abondance, on ne put s'en rendre maître qu'en triplant les doses au printemps suivant et en me retirant de cet affreux climat. Mon ami Beurnonville avait son quartier général à Utrecht; il m'appela chez lui pour m'y rétablir. Je passai mon temps en remèdes avec un régime sévère; mais quoique, les accès passés, les rechutes fussent très vives, ce n'était en quelque sorte que le prélude d'une nouvelle attaque dont la violence n'avait peut-être jamais eu d'exemple. Beurnonville avait été forcé de faire une absence; on l'informa de l'imminent danger où j'étais; il accourut. Enfin les secours persévérants de l'art coupèrent encore une fois cette fièvre, et l'on m'envoya passer ma convalescence dans l'Overyssel, à Deventer, où l'on rassemblait des troupes pour les exercer au camp de Gorssel. J'en

Digitized by Google

eus le commandement. Je me donnai beaucoup de mouvement pour les discipliner et je mis tous mes soins à les instruire. Cette activité fut très favorable à ma santé qui se fortifiait de plus en plus. Beurnonville vint nous voir manœuvrer.

Nous pressentions alors que nous ne tarderions pas à jouer un rôle dans les événements qui se passaient au delà du Rhin. L'armée de Sambre et Meuse était commandée par le général Jourdan, celle du Rhin par le général Moreau; elles agissaient sans ensemble ni unité de commandement. Les débuts de cette nouvelle campagne avaient été rapides et brillants, mais malheureusement de peu de durée. Une manœuvre habile et savante du prince Charles d'Autriche trompa le général Moreau; il passa inopinément le Danube à Donauwerth et tomba avec des forces prépondérantes sur le flanc droit de l'armée de Sambre et Meuse, qui était sur la Rednitz, tandis que celle que le général Jourdan poussait depuis le Rhin prit tout à coup l'offensive sur son front. L'inégalité des forces et l'étendue de pays que l'armée française occupait la contraignirent à une retraite précipitée.

Il lui fallait de prompts secours; le camp de Gorssel fut levé et mis en marche, en septembre 1796, ainsi qu'une autre division de l'armée du Nord qui était stationnée en Belgique; l'une et l'autre étaient mises sous mes ordres. Celle-ci se rendait dans la tête de pont de Neuwied, tandis qu'avec la première j'arrivais dans le vaste camp retranché de Dusseldorf. Pendant nos marches, l'armée de Sambre et Meuse, vivement pressée, se repliait sur la Lahn, où elle se proposait de tenir jusqu'à notre arrivée. Le général Castelvert, qui commandait la division de la Belgique, fut appelé pour se mettre en ligne à la droite de cette armée, touchant la division du

Digitized by Google

général Marceau et provisoirement sous son commandement, qui s'étendait sur la rive droite de la Lahn jusqu'à son embouchure. Le général Castelvert reçut pour instructions, au cas où l'ennemi forcerait le passage de cette rivière, d'avoir à se retirer dans la tête de pont de Neuwied, pour conserver à tout prix ce poste sur le Rhin, ce dont il répondrait sur sa tête. Préoccupé de cette responsabilité, il apprit en même temps que l'ennemi s'était emparé de la ville de Nassau, et sans réfléchir qu'elle était située sur la rive gauche et, par conséquent, l'occupation insignifiante pour sa position, il se retira en toute hâte dans cette tête de pont, sans en donner avis au général Marceau (1), et laissa ainsi à découvert l'extrême droite de l'armée de Sambre et Meuse qui eut, ce même jour, une affaire désavantageuse qui la contraignit de rétrograder. Elle ne manqua pas d'en accuser le général Castelvert qui, certes, commit une faute grave en compromettant sa position. L'excuse qu'il m'en donna est trop singulière pour ne pas la citer. « Pourquoi, lui dis-je, vous êtes-vous retiré sans y être forcé et sans en prévenir? — Ah bah! dit-il, les b.....! Ils voudraient bien jeter leur défaite sur l'armée du Nord; mais ils ne demandaient pas mieux qu'un prétexte pour s'en aller, et puisqu'ils ont fait une retraite de huit lieues, j'ai bien pu en faire une de dix, et qu'ils s'aillent faire f.....! » Il fut remplacé.

Je m'avançai de Dusseldorf à Mulheim, mais l'ennemi nous laissa tranquilles sur la Wupper et la Sieg. Le général Beurnonville succéda au général Jourdan, apportant l'ordre impératif et réitéré plusieurs fois de prendre l'offensive; mais, outre que la saison était avancée, l'armée de Sambre et Meuse était véritablement hors d'état

(1) Le général Marceau fut blessé mortellement le 20 septembre 1796.

Digitized by Google

de marcher; presque tous les moyens lui manquaient; un armistice tacite fut convenu entre les deux généraux opposés pour donner du repos aux troupes, à la condition de se prévenir mutuellement dix jours d'avance, si l'un ou l'autre gouvernement ordonnait de reprendre les hostilités. Je cantonnai sur la rive droite du Rhin, touchant par ma gauche la ligne de démarcation des Prussiens d'après le traité de Bâle; j'établis mon quartier général à Dusseldorf, et c'est ainsi que nous passâmes l'hiver. En février 1797, je repassai le Rhin pour remplir une mission en Belgique; j'avais laissé mon commandement au général de division Desjardins à Dusseldorf, et celui de la division dont j'étais titulaire au général de brigade Gouvion. En mon absence, les troupes de l'armée du Nord étaient échelonnées de Dusseldorf à Arnheim. Je rejoignis à Nimègue.

Les hostilités recommencèrent sur le Rhin. Le général Hoche avait le commandement de l'armée de Sambre et Meuse, où il mourut presque subitement. Je n'ai pas entendu dire que ce genre de mort ait été éclairci; on pensait généralement qu'un parti l'avait fait empoisonner. Le même corps d'armée du Nord, sous mes ordres, retourna de nouveau sur le Rhin, mais pendant sa marche, on apprit le traité de Campo-Formio qui arrêta les armées du Rhin et de Sambre et Meuse dans le cours de leurs succès.

Un événement politique eut lieu à Paris (1), et le général Augereau vint prendre le commandement des trois armées réunies sous le nom d'armée d'Allemagne. Il nous passa en revue à Cologne et trouva singulière la bonne tenue de celle du Nord, directement sous mes

(1) Le coup d'État du 18 fructidor, auquel Augereau avait donné son concours.

Digitized by Google

ordres; au lieu d'y applaudir, il me dit : « Je vois et je sais que l'on conduit ces troupes à la prussienne, mais j'y mettrai ordre. » Il y eut un repos avant de défiler; les soldats venaient en foule autour du nouveau général en chef. Son costume était éclatant; il y avait des broderies jusqu'à ses bottes courtes, ce qui faisait un contraste très frappant avec nos uniformes simples. Il raconta ses campagnes d'Italie, parla de la bravoure des troupes, sans faire nullement mention du chef de cette armée (1); il dit que les soldats y étaient très bien traités et qu'il n'y en avait pas un, tel mauvais sujet qu'il fût, qui n'eût dix louis dans sa poche et une montre d'or. C'était un avis pour les nôtres.

Le directeur du spectacle vint lui offrir un choix de pièces; il en demanda de bien révolutionnaires; on choisit, je crois, *Brutus* ou la *Mort de César* (2). Le général Lefebvre, qui avait commandé par intérim, était son principal lieutenant. Trigny, commandant de Cologne, avait offert sa voiture, vraisemblablement dans l'espoir que le général en chef y donnerait place à sa femme; mais comme celui-ci ne le proposait pas, Trigny prit l'initiative très respectueusement. Lefebvre, placé à côté du général Augereau, mit la tête à la portière : « Que dis-tu? » Trigny répète sa proposition. « Va te faire f....., dit Lefebvre, nous ne sommes pas ici pour accompagner des femmes, et surtout la tienne, qui a les t..... mous! » Lefebvre, qui n'avait aucune idée de la littérature, applaudissait de tout son cœur et de ses grosses mains, croyant que c'était une pièce de circonstance faite le matin; il me donnait des coups de coude à chaque instant en me disant : « Dis donc, dis

(1) Bonaparte.
(2) L'une et l'autre de Voltaire.

Digitized by Google

donc, quel est le b..... qui a fait cela? Est-il ici? »

La paix s'étant conclue, je retournai en novembre, je crois, en Hollande. Le général Beurnonville était révoqué; le général Dejean, qui commandait provisoirement l'armée, m'en remit le commandement, que j'exerçai pendant l'hiver et jusqu'au moment où le général Joubert vint le prendre titulairement. Je reçus l'ordre de me rendre à Paris.

Au printemps de 1798 je reçus l'ordre de me rendre en Italie. L'expédition d'Égypte était préparée et prête à mettre à la voile. Je ne doutais point qu'à Milan je trouverais une destination pour Gênes ou Civita-Vecchia; je n'avais pu obtenir d'éclaircissements à Paris; mais j'appris avec plaisir, à mon arrivée, que l'expédition était en mer.

L'Italie était dégarnie de troupes; on les avait embarquées; mais on en attendait de l'intérieur de la France. Le général Brune, qui commandait, me permit de faire un voyage à Rome et à Naples; je passai deux mois bien employés dans la première de ces villes; on m'avait refusé l'entrée du territoire napolitain comme Français et militaire. Je revins à Milan, d'où je fis des excursions; l'une d'elles manqua de m'être funeste, à Mantoue, en me baignant dans un canal. Le général Delmas, qui commandait, me prodigua tous les secours de l'amitié, — il a été tué depuis en Saxe, — et le général actuel Mayer me sauva la vie.

Peu de temps après, je fus renvoyé à Rome pour exercer un commandement sous le général Gouvion Saint-Cyr. Il était, je crois, alors en querelle avec les commissaires du Directoire; il fut rappelé et je lui succédai.

Les États romains érigés en république étaient en fer-

Digitized by Google

mentation; leurs voisins les Napolitains étaient menaçants; l'Autriche leur envoya le fameux Mack pour commander leur armée, tandis qu'elle-même se préparait à rompre la paix de Léoben. Des insurrections partielles, des soulèvements considérables eurent lieu, notamment à Terracine; je les combattis, les réprimai et les contins. Tous ces événements préludaient à de plus sérieux et de plus importants. J'administrais le pays sous l'influence des commissaires, mais non aveuglément au gré de leurs désirs et de leur autorité, quoiqu'elle fût très peu limitée.

Je n'avais que 12,000 hommes sous mes ordres, mais de bonnes et solides troupes. Ma correspondance informait le gouvernement et le général en chef de l'armée d'Italie de notre situation; je réclamais de prompts renforts; on ne croyait pas le danger imminent, quoiqu'il fût apparent. J'avais disposé mes troupes à tout événement. Les Napolitains étaient organisés, sous un chef tel que le général Mack dont la réputation était presque européenne, et qui fut loin de la justifier, soit à la tête des Napolitains, soit en commandant plus tard l'armée autrichienne, et alors il n'avait pas la même excuse.

On créa à Paris une armée de Rome, un chef pour la commander (1), et l'on mit en marche de la haute Italie quelques bataillons.

Les Napolitains, au nombre de 70 à 80,000 hommes (2),

(1) Le général Championnet.

(2) Telle était l'évaluation des forces napolitaines transmise par diverses sources, notamment par la légation française à Naples, confirmée depuis par les prisonniers et puisée sur les lieux mêmes dans leur capitale, et cependant un écrit attribué au général Mack ne porte l'armée agissante ou active, rassemblée sur la frontière, qu'à 40,000. Peut-être a-t-il voulu affaiblir cette force pour atténuer et excuser ses revers; peut-être aussi ne comprend-il point les détachements, dépôts, garnisons, etc. Il estime les forces françaises à 20,600 hommes, et bien réellement je n'en avais, au com-

Digitized by Google

se portèrent à tous les débouchés de leurs frontières, que je faisais observer et garder faiblement. Tout annonçait de prochaines hostilités.

Le général en chef Championnet arriva à Rome dans cet état de choses, et avec l'assurance que le Directoire lui avait donnée que le gouvernement de Naples n'oserait pas prendre l'initiative d'une nouvelle guerre. L'un et l'autre s'abusaient, comme l'événement le prouva quelques jours après. Je pensais autrement, et j'avais fait mes dispositions en conséquence pour replier mes troupes, évacuer Rome et repasser le Tibre. Mes forces sur ce point étaient d'environ 6,000 hommes; les autres, en nombre égal, étaient disséminées vers Narni, Sulmona et Fermo, à l'entrée des Abruzzes.

Il n'y avait que quarante-huit heures, je crois, que le général Championnet était à Rome, lorsque je reçus, à onze heures du soir, la première nouvelle que les Napolitains avaient franchi leurs frontières sans déclaration de guerre préalable. J'en informai le général en chef; nous montâmes à cheval de grand matin et nous portâmes sur la route de Tivoli, débouché le plus rapproché de Rome; tout y était tranquille, mais je jugeai que la colonne ennemie qui devait pénétrer par ce point attendait des nouvelles de la marche du corps principal venant de San Germano par Terracine sur Velletri. Avec de faibles détachements j'aurais pu contenir les troupes ennemies au débouché de la route qui traverse les marais Pontins, mais le corps principal venait par la vieille route. Mes troupes se retirèrent donc sur Rome. Il était facile de prévoir que les Napolitains débouche-

mencement des hostilités, que 10 ou 12,000 de Terracine à Fermo. Nous n'étions nullement menaçants, et je déclare qu'aucun préparatif n'était fait, qu'aucun ordre ne m'était transmis pour même menacer le royaume de Naples. *Note du maréchal Macdonald.*

Digitized by Google

raient partout à la fois de leurs frontières, et c'est ce qui arriva.

Le général en chef entra en négociation pour l'évacuation de la capitale et se retira, me laissant tout l'embarras de la retraite. Je voyais des dispositions à un soulèvement du peuple et j'en étais d'ailleurs bien averti; je lui fis des représentations sérieuses qu'il parut goûter d'abord. Toutes mes troupes étaient en position hors de la ville; il fallait achever d'approvisionner le fort Saint-Ange. J'avais quelques détachements dans la ville, cent cinquante chevaux sur la place *del Popolo* avec du canon qui enfilait les trois rues qui viennent aboutir à cette place.

Je venais de rentrer chez moi pour expédier des ordres, lorsque j'entendis des clameurs et des huées; je cours à ma fenêtre d'où j'aperçois le général en chef au galop gagnant la porte de la ville et emmenant avec lui mon détachement de cavalerie. L'effet de ce départ — j'adoucis l'expression en ne me servant point d'une autre plus énergique et plus réelle — fut le signal du soulèvement que j'avais prévu. Tous les Français isolés, militaires, civils, ou attachés à l'administration, furent poursuivis et massacrés, les magasins pillés. Tout ce qui put échapper à la fureur populaire se réfugia dans les églises, les grands établissements, le fort Saint-Ange, quelques-uns chez moi. Mes aides de camp, des officiers d'état-major étaient à cheval, portant aux troupes des ordres de rentrer, mais ils ne purent passer; il en était de même de ceux des généraux qui ne purent pénétrer dans la ville.

Pendant cette crise dont le danger allait croissant, je fis venir l'artillerie de la place *del Popolo*. Braquée aux issues de mon logement, elle tira quelques coups à mitraille; mais les canonniers, assaillis par les croisées

Digitized by Google

des maisons, l'abandonnèrent. A chaque instant on m'instruisait du malheur de nouvelles victimes. On ne pouvait plus communiquer d'un quartier, même d'une rue à l'autre, lorsqu'une colonne d'insurgés se fit voir venant de la place Navone, et marchant sur mon logement. J'envoyai à sa rencontre ma faible garde, — douze à quinze hommes; — elle fit quelques décharges qui ébranlèrent un instant les plus audacieux, mais elle fut contrainte de plier. La voyant revenir, je me déterminai à monter à cheval et à me faire jour. Ma garde reçut l'ordre de rentrer dans la maison et de s'y barricader. Ayant mis le sabre à la main, nous passâmes au galop dans la rue *del Popolo* jusqu'à la place de Venise, recevant des coups de fusil çà et là, et une décharge venant de la rue qui de cette place conduit au palais Colonna; je n'eus qu'un homme de suite tué et un autre blessé.

Poursuivant ma route pour tâcher de rejoindre mes troupes au delà de la ville, je rencontrai vers le Forum la tête de la colonne du général Maurice Mathieu qui, n'ayant pu communiquer avec moi, et ayant appris ce qui se passait dans la ville, s'était aussitôt mis en marche pour y pénétrer. C'était le 30e d'infanterie de ligne, colonel d'Arnaud, — actuellement lieutenant général avec une jambe de bois; — il s'était fait jour. Je revins sur la place de Venise, d'où je distribuai des compagnies par toutes les issues; elles faisaient feu dans les rues, sur les maisons, aux croisées, et balayaient tout devant elles. Les ordres parvinrent partout, et, au bout de deux heures, le calme fut rétabli; personne dans les rues ni aux croisées, car dès qu'elles s'ouvraient, on tirait dessus. Heureusement que l'ennemi était encore à une journée de marche; autrement il eût été impossible de calculer les malheurs qui seraient résultés de cette journée.

Digitized by Google

Je pense encore aujourd'hui que, sans le départ intempestif du général en chef, ou s'il l'eût seulement effectué la nuit, ainsi que je l'en avais supplié, nous eussions par notre présence imposé à la multitude qui, comme je l'appris depuis, croyait à l'évacuation complète et que les troupes, occupées par les Napolitains, tourneraient la ville par la vieille route.

Je profitai du calme de la nuit pour compléter mes dispositions, tant au dehors qu'au dedans. On imprima, afficha et publia une proclamation qui demeura sans effet, car, quelques heures après le jour, des groupes se formèrent; mais je ne leur laissai pas le temps de se concentrer, et des charges de cavalerie les dispersèrent. La tranquillité fut maintenue, malgré la présence de l'ennemi qui arrivait en vue de nos postes.

J'avais défendu de laisser passer aucun parlementaire, la ville devant être évacuée dans la soirée. Ayant tout réglé, tandis que l'on portait les derniers moyens au fort Saint-Ange qui n'était pas compris dans la convention, que l'on fabriquait et distribuait le pain au fur et à mesure de la cuisson, je me rendis à la porte Saint-Jean de Latran. Chemin faisant, je rencontrai un aide de camp de Mack qui, introduit par un malentendu, venait me sommer de livrer la ville; je lui fis rebrousser chemin. Arrivé au dehors, le colonel napolitain Moliterno et un général de cette nation dont j'ai oublié le nom me réitérèrent la sommation avec assez d'arrogance. J'avais un bon détachement masquant une forte embuscade et des pièces d'artillerie chargées à mitraille; l'officier supérieur qui commandait et qui avait entendu les menaces de ces messieurs me dit à l'oreille : « Voulez-vous me permettre de charger? — Non, lui dis-je, point d'affaire aujourd'hui; mais demain nous pourrons les faire repentir de leur audace, peut-être même ce soir. »

Digitized by Google

Un engagement partiel pouvait compromettre toutes mes dispositions, soulever de nouveau la ville, arrêter les distributions et mettre le désordre dans mes rangs. Je voulais repasser le Tibre sans encombre et en plein jour.

Averti que toutes les distributions étaient terminées et les troupes rassemblées, je donnai le signal de la retraite, qui s'opéra dans le plus grand ordre par les trois rues dont j'ai parlé; au fur et à mesure, les habitants sortaient en foule, la cocarde rouge au chapeau, allant au-devant des Napolitains, mais sans aucune insulte. Mes arrière-gardes revenaient lentement, suivies à quelque distance des avant-gardes napolitaines. Pendant que mes colonnes traversaient le fleuve, je parcourus la rue *del Popolo*, au milieu de la foule, jusqu'à la place de Venise, sans autre escorte que mes aides de camp, sans apercevoir aucun signe de révolte, sans aucun mauvais propos. On s'était calmé; la haute classe avait pu fomenter les troubles de la veille, mais n'y avait pris aucune part apparente; les gens paisibles étaient restés chez eux et avaient même sauvé beaucoup de Français qui fussent vraisemblablement devenus les victimes de cette insurrection.

En me retirant enfin avec mes derniers postes, j'envoyai au commandant du fort, qui n'était pas mentionné, par conséquent non compris dans la convention d'évacuer Rome, l'ordre de retirer les siens, de faire fermer ses barrières, et de se considérer comme en état d'hostilité et investi. J'avais recommandé nos malades restés à l'hôpital à la générosité et à l'humanité du général Mack et laissé cinquante hommes pour leur sûreté, le priant de les remplacer et de me les renvoyer. C'est ensuite de ces mesures que je quittai Rome en assurant nos amis et nos partisans que nous n'en serions pas absents plus

Digitized by Google

de quinze jours, et je pris l'engagement de ne pas couper ma barbe pendant notre absence; je tins parole et la gardai dix-sept jours.

Après avoir évacué Rome en bon ordre et repassé le Tibre, je marchai toute la nuit; j'établis mon camp à Monterosi, embranchement des deux routes de Viterbe et d'Ancône. J'attendis là des nouvelles informations sur la marche des Napolitains; mais, d'après le bruit du succès d'un engagement à Fermo, à la frontière extrême des États de Naples, je levai mon camp et en choisis un autre à Civita-Castellana, très forte et bonne position, défendue naturellement par plusieurs ravins et par un château. Le général Mack me remplaça à Monterosi et vint m'attaquer avec plus de 40,000 hommes; j'en avais au plus 5,000 ou 6,000 à lui opposer. Je renforçai de quelques troupes mon avant-garde à Nepi et pris la résolution de marcher en avant. Le choc fut rude, mais les Napolitains ne tinrent presque pas et plièrent; nous les poursuivîmes jusqu'à leur camp encore tendu, qu'ils nous abandonnèrent pour s'enfuir jusqu'à Rome. C'était le corps d'attaque principal. Pendant cette action, trois autres colonnes se présentèrent par la vieille route, en remontant la rive droite du Tibre par Santa Maria di Falori. Je revins sur mes pas, repoussai toutes les attaques partielles et défis ainsi cette magnifique et pompeuse armée avec moins de 3,000 hommes engagés. Le résultat fut considérable : grand nombre de prisonniers, artillerie, armes, bagages, le camp, la caisse militaire, etc.

Ayant appris que le général Mack, ralliant ses débris, passait sur la rive droite du Tibre pour favoriser la marche d'une de ses colonnes qui descendait sur Otricoli, je repassai moi-même ce fleuve au pont de Borghetto, où j'appuyai ma droite. Ce n'est qu'après ce

Digitized by Google

changement de position que je fus informé par mes coureurs de la marche de cette colonne sur Otricoli, où j'avais le dépôt de mes malades et blessés et de mes vivres. Cette route était ma seule communication avec le quartier du général en chef et le reste de l'armée. Je n'avais pas encore la certitude qu'Otricoli fût occupé, et je voulus connaître la force et la position des Napolitains; dans ce but, je tirai un bon détachement de mon camp de Borghetto et je partis avec lui. Le brouillard était si épais que l'on ne distinguait pas les objets à quatre pas; mais nous connûmes la présence de l'ennemi par son feu assez étendu, auquel on répondit; il me sembla, par son hésitation, qu'il n'était pas en très bon ordre. Cet épais brouillard fut heureux pour les deux partis : il masqua nos mouvements et ma faiblesse et nous déroba la direction de leur fuite. Je les fis charger par ma cavalerie, au hasard, sur la grande route; une décharge d'artillerie n'arrêta pas mes troupes; l'avant-garde ennemie, surprise en désordre, fut sabrée et la batterie de petites pièces abandonnée. Le temps s'éclaircit; la poursuite, mieux dirigée, se continua. J'appris alors que je n'avais pas affaire à de vrais soldats, mais à des brigands; ils avaient lâchement assassiné mes malades et blessés; la vue de quelques-uns d'entre eux, mutilés et heureusement échappés du massacre, nous remplit de fureur et de vengeance. Apprenant enfin que ces bandits prenaient la direction de Calvi, on les y suivit, et j'envoyai en même temps au général Maurice Mathieu l'ordre de partir sur-le-champ du camp avec sa brigade pour couper la retraite sur Rome à ce corps de fuyards. Nous cernâmes Calvi, situé sur une haute montagne escarpée; nous étions inférieurs en nombre, mais supérieurs en courage. L'ennemi offrit de capituler; je répondis par ces seuls mots : « Bas les armes ou passés au fil de

Digitized by Google

l'épée! » Ils se rendirent au nombre d'environ 7,000 hommes, commandés par les généraux Moesk et (1).....

Mes communications ainsi rétablies, je reçus du général en chef l'ordre de le joindre sur la nouvelle route de Rome; il partait de Narni. Le général Mack était alors en marche pour favoriser la retraite du général Moesk; celui-ci lui avait écrit de ne se pas presser, qu'il était en très bonne position à Calvi, et qu'après avoir rallié et reposé ses troupes, il le joindrait. Ils comptaient apparemment sur notre inaction; cette opinion les perdit. Le général Mack, prévenu de l'événement par des fuyards, rebroussa chemin sur Rome; nous le suivîmes avec ardeur. J'avais laissé le général Kellermann à Borghetto avec un fort détachement; je lui envoyai l'ordre de marcher vivement et de pousser devant lui, le sabre à la main, tout ce qu'il trouverait.

Ces succès inespérés causèrent une vive jalousie au général Championnet, fort brave homme d'ailleurs, mais de peu de capacité. Il avait acquis une sorte de réputation militaire à l'armée de Sambre et Meuse, d'où il venait, en commandant une division qui avait souvent pris part aux événements et avait eu des succès. Une coterie l'avait fait nommer général en chef. Il avait un caractère fort doux, très facile, mais un entourage envieux, à prétentions, ambitieux, surtout un nommé Romieux, premier aide de camp, je crois, qui avait la réputation d'être le faiseur, et le général Bonnami, son chef d'état-major, dont on disait que la conduite avait été assez équivoque sur le Rhin, où on lui reprochait certaines affaires pécuniaires, reproches qui prirent plus tard quelque consistance en entrant sur le territoire de

(1) Le second nom manque dans le manuscrit.

Digitized by Google

Naples; il avait aussi des prétentions pour diriger et conduire les opérations.

On m'avait donné des ordres insignifiants et subséquemment inexécutables; j'avais eu le malheur de mieux voir, de juger plus sainement, et le tort d'avoir répondu : « Faites-moi connaître les mouvements généraux, je m'y attacherai, et ne vous inquiétez pas du reste. » C'était réellement de très bonne foi, avec plus de connaissance des localités et la force que donne l'ascendant sur un ennemi vaincu, tandis que les ordres que je recevais étaient on ne peut plus timides, lorsqu'il fallait montrer l'audace, justifiée par nos succès, dont ma division et moi étions animés.

Je ne connaissais ces tracasseries que par la froideur de la correspondance; la mienne était plutôt gaie que sérieuse, surtout dans mes rapports où je rendais compte de nos affaires, toutes brillantes et heureuses qu'elles étaient, en plaisantant, et sans autre intention que de faire voir qu'il y avait bien peu de gloire à recueillir contre des ennemis si lâches et si vains, quelques jours auparavant. N'avaient-ils pas assassiné nos malades et blessés à Otricoli, et menacé du même sort ceux qui avaient été laissés à Rome, ainsi qu'un détachement de cinquante hommes demeuré pour veiller à leur sûreté et les soustraire aux fureurs de la populace? Ces hommes avaient été désarmés, faits prisonniers contre le droit de la guerre et des gens; et c'est pourtant Mack, le général à réputation européenne, qui a tenu cette conduite, qui l'a écrit, publié! Je crois avoir déjà dit que je l'avais prévenu de cette disposition de sûreté, en réclamant son humanité pour nos malades et le renvoi de ce détachement après l'avoir relevé. Indigné, furieux, je publiai à mon tour un ordre du jour et une proclamation énergique que l'on jugera, je l'espère ainsi,

Digitized by Google

en parcourant mes registres de correspondance (1).

En joignant le général en chef sur la nouvelle route de Rome, il me manifesta assez d'aigreur, au lieu d'éloges, sur nos succès qui avaient déjà presque anéanti l'armée napolitaine; j'en fus très vivement blessé et l'explication fut chaude. Il me dit entre autres choses : « Vous voulez me faire passer pour une f..... bête. » C'était de l'amour-propre, comme on voit. « Mais sur quels fondements et preuves? lui répondis-je, et comment ose-t-on faire supposer ainsi un manque d'égards et de respect à mon chef? — Voici votre correspondance », dit-il. On l'avait méchamment envenimée, en la lui présentant sous le point de vue de la satire, au lieu de simplement plaisante qu'elle était. Je la lui expliquai, il s'adoucit; le général Éblé, commandant l'artillerie, avec lequel j'étais lié, entra, intervint, et nous fûmes raccommodés en apparence. Je proposai alors une suite d'opérations pour rentrer immédiatement dans Rome, persuadé que les Napolitains devaient y être en confusion, ce qui était en effet, et pour couper le passage à une colonne que le général Kellermann, laissé de l'autre côté du Tibre, suivait. Championnet consentit.

J'envoyai alors des émissaires au commandant du fort Saint-Ange pour l'informer de tout ce qui s'était passé depuis seize jours que nous étions sortis de Rome, et de notre approche; nous y devions rentrer le lendemain. Je lui recommandais de nous favoriser par des sorties, et de tâcher d'enlever le roi de Naples qui s'y trouvait, ou tout ce qu'il pourrait ramasser; mais malheureusement engourdi, tranquille, étant déjà débloqué et averti du trouble de la ville par quelques-uns de nos partisans,

(1) Ces registres sont conservés dans les Archives historiques du ministère de la guerre.

Digitized by Google

joyeux d'avoir conservé son poste, il n'y eut pas moyen, jusqu'à notre arrivée, de le tirer de sa sécurité, et il nous fit manquer par là de très bonnes captures. Pour sa justification, il me dit qu'il avait craint qu'on ne lui tendît des pièges, qu'il avait soupçonné mes espions de servir l'ennemi, quoiqu'il n'y eût pas à se tromper sur les signes de reconnaissance convenus, surtout mon canon se faisant entendre et se rapprochant; mais telle est la pusillanimité de quelques hommes : tout les effraye, leur fait peur, lorsqu'ils ne sont plus conduits comme par la main!

Le général en chef m'avait précédé, sur l'avis que Rome était évacuée; je le joignis à Ponte-Molle. Il m'apprit qu'une colonne ennemie, qui n'était pas arrivée à temps pour traverser la ville et suivre le général Mack, qui se retirait sur Albano, s'était arrêtée à la vue de quelques-uns de nos éclaireurs, et que son chef d'état-major Bonnami, ayant parlementé, lui avait accordé trois heures pour se décider à mettre bas les armes. « Fort bien, lui dis-je, excellente vue, bien imaginée pour donner à cette troupe le temps de fuir par les Présides! » La jonction s'était pourtant opérée avec le général Kellermann, qui, comme je l'ai dit, suivait cette troupe qu'il n'avait pas jointe depuis son départ de Borghetto à Civita-Castellana, parce qu'il avait pris la vieille route de Rome, tandis que l'autre marchait à peu près parallèlement par celle de Monterosi, Bucano, la Storta, et avait pris une position masquée par des mamelons.

Le général Bonnami vint à nous et dit avec emphase : « Nous tenons cette troupe, dans une heure elle aura déposé les armes. — Oui, répliquai-je, si elle est encore là. Peut-on supposer qu'une troupe qui a derrière elle une communication libre et qui est commandée par un émigré, le comte Roger de Damas, viendra se rendre

Digitized by Google

aussi bénévolement? — Pourquoi pas? dit-il; je les ai menacés de ne faire aucun quartier; et voyez, ajouta-t-il, leurs vedettes sont là. — Belle preuve! dis-je; sans doute elles sont là et couvrent le mouvement; elles y resteront tant qu'on les y laissera; et puis, pour exécuter votre menace, il faudrait que l'ennemi fût entouré, et ses derrières sont libres! » Le général en chef, qui était resté silencieux pendant ce colloque, et piqué de mes observations : « Eh bien! dit-il, voyons ce qui en est. » Il en était ce qu'il était si facile de prévoir : plus personne! Il fallait alors suivre; mais le peu de nos troupes qui étaient en avant s'étaient reposées, dispersées, croyant à un armistice, et les miennes avaient fait halte en arrière, de sorte qu'il fallut quelque temps pour ramasser un peu de cavalerie. A une lieue environ, elle rencontra une sorte d'arrière-garde très bien postée; on escarmoucha, mais sans autre résultat, et, la nuit survenant, on rappela ce détachement.

Je demandai des ordres, et l'on me dit de garder Ponte-Molle et la ville; j'observai que le poste important était la route de Naples; on me répondit que l'on y pourvoirait, et néanmoins j'envoyai un régiment à la porte Saint-Jean de Latran; un autre en réserve au Colisée et sur la place de Venise. Ainsi échelonné, j'allai voir les Torlonia pour avoir des nouvelles, le commandant du fort Saint-Ange ne sachant rien, et je rentrai à mon ancienne demeure, d'où j'étais parti dix-sept jours auparavant; à deux près, j'avais rempli mon engagement, ma promesse.

Vers onze heures du soir, je fus averti par le poste de Saint-Jean de Latran et par le général Championnet qu'une troupe ennemie s'avançait de ce côté, et lui-même, très troublé, arriva avec son état-major. « Soyez sans inquiétude, lui dis-je, j'ai pourvu à tout; mes réserves

Digitized by Google

se dirigent sur ce point. Je connais les rues, marchons. » Mais c'était inutile; nous trouvâmes, en arrivant à cette porte, que le régiment que j'y avais établi, le 11e de ligne, je crois, avait suffi pour repousser les assaillants, au nombre de 5 ou 6,000 hommes, comme je l'appris de quelques prisonniers, et conduits par le général Mack en personne. C'est à peu près tout ce qui lui restait de cette formidable armée qui avait annoncé si témérairement qu'en peu de temps elle nous chasserait de toute l'Italie. Le général Mack ne pensait point que nous occupassions encore Rome, ou espérait nous y surprendre et faciliter le passage du comte Roger de Damas. Cette expédition ayant échoué, le général, ne comptant plus sur la jonction, gagna la route de Capoue, et nous rentrâmes à Rome.

J'allais me mettre au lit lorsque l'on m'amena un parlementaire demandant à traverser la ville pour une autre colonne venant de Viterbe et arrêtée à Ponte-Molle. « Est-ce sérieusement, lui dis-je, que vous faites une telle proposition? — Mais on assure, répondit-il, qu'il y a armistice. — On vous a trompé; mettez bas les armes; c'est ce que vous avez de mieux à faire. — Comment! mettre bas les armes! Nous nous défendrons; nous sommes en force. — Eh bien! dis-je à l'officier qui avait amené ce parlementaire, reconduisez-le et donnez de ma part au commandant de Ponte-Molle l'ordre de sabrer ces messieurs; je vais me coucher. — Est-ce votre dernier mot? dit le parlementaire. — Certainement. — En ce cas, je me rends. » Car il était le chef de cette troupe d'environ douze à quinze cents hommes. C'est la même qui voltigeait sur mon flanc droit pendant que j'étais en position à Civita-Castellana et qui nous avait assez inquiétés. Le lendemain je rendis compte de cet événement au général en chef, en ajoutant que je

Digitized by Google

n'avais pas voulu troubler son sommeil pour si peu de chose.

Un ordre du jour émané du quartier général annonça tous ces résultats heureux; à notre grande surprise, on citait à peine ma division, quoique l'armée lui rendît elle-même justice et lui fît les honneurs des succès de cette courte campagne; mais ce qui passe toute idée, c'est que le quartier général, seul, eut tout l'avancement et les récompenses. Cette injustice, cette partialité m'indigna autant que l'armée; je me rendis chez le général en chef; nous eûmes une nouvelle et très vive explication, sans pourtant aucun résultat favorable pour ma division, et pour la punir apparemment des avantages qu'elle avait obtenus, on nous fit marcher en seconde ligne. Il fallut digérer cet affront; mais, à quelques jours de là, comme on rencontra quelques arrière-gardes, on nous fit reprendre la tête.

Nous arrivâmes ainsi devant le camp retranché de Capoue, d'où nous reçûmes des propositions de suspension d'armes qui tentèrent beaucoup le général en chef; mais je m'y opposai fortement dans la réunion où les généraux de division furent appelés. On ne décida rien ce jour-là, mais le lendemain on accorda quarante-huit heures, décision prise à mon insu. Il fallut se soumettre en rageant. Je préparai tout pour une attaque de vive force sur la ligne ennemie à l'expiration de ces quarante-huit heures.

L'absence de nouvelles des troupes des généraux Duhesme et Lemoine, qui marchaient sur Naples par les Abruzzes, était une mauvaise excuse de ce temps d'arrêt intempestif. La terreur des Napolitains allait croissant, le trouble était dans les provinces, l'effroi dans la capitale, la cour fuyait en Sicile; il ne fallait donc pas donner de relâche. Si, du moins, cet ensemble d'événements

Digitized by Google

n'étaient pas officiellement connus, ils étaient présumables, et il y avait toute raison et toute nécessité d'avancer pour favoriser le passage de nos troupes dans les Abruzzes par l'occupation prompte et décisive de la capitale, au lieu de laisser du temps pour organiser les débris de l'armée, la défense de Capoue et de son camp retranché, enfin l'insurrection et la révolte des peuples.

Cette suspension malheureuse expirée, j'ordonnai une reconnaissance ; le général Maurice Mathieu la commandait, et je le suivis pour l'appuyer. Tous les postes napolitains plièrent et s'enfuirent de la vitesse de leurs chevaux. Ils donnèrent l'alarme au camp et à la ville, d'où leurs défenseurs commencèrent à se retirer, lorsque le général Mack imagina d'envoyer un parlementaire pour offrir de capituler; par une vieille routine, les troupes de l'avant-garde s'arrêtèrent, conduisirent l'officier au général Mathieu, et celui-ci me l'envoya. J'étais par malheur assez éloigné, faisant appuyer un détachement de nos troupes qui éprouvait quelque résistance à un passage du Volturno ; ma colère fut grande ; j'ordonnai de continuer l'attaque. Je voulais, j'aurais pu, sans cette circonstance, forcer le camp retranché, passer le pont du Volturno et enlever Capoue ; mais les Napolitains avaient eu le temps de se reconnaître, de se remettre derrière les retranchements et les remparts. J'avais devancé le renfort que je conduisais et j'arrivai pour voir le général Mathieu recevant un coup de mitraille qui lui cassa un bras ; en même temps je reçus du général en chef l'ordre de reprendre mes positions et de cesser le feu, lorsque j'avais encore l'espoir d'emporter le camp retranché.

J'appris le lendemain que Capoue serait livrée par capitulation et qu'un armistice indéfini était signé, au

Digitized by Google

lieu d'occuper rapidement la capitale. Je me plaignis amèrement de voir ainsi manquer une conquête si facile et qui devait non seulement couronner nos efforts, mais produire un grand effet moral dans le royaume des Deux-Siciles, en Europe, et surtout en Italie et en Autriche. Une nouvelle altercation eut lieu à Capoue; comme les hostilités avaient cessé, je demandai à me démettre de mon commandement, ce qui me fut accordé avec joie et empressement, et j'écrivis au ministre et au Directoire pour être employé ailleurs. En attendant réponse, je restai à Capoue.

Quelque temps après, l'armistice fut violé, je ne sais plus sous quel prétexte; les lazzaroni s'organisèrent pour la défense de Naples, les troupes furent désarmées, le général Mack donna sa démisssion et demanda, pour se rendre en Autriche, un passeport que le général en chef lui accorda; mais le gouvernement français, en étant informé, refusa de donner son approbation, le fit arrêter à Ancône contre le droit des gens, et conduire prisonnier de guerre à Paris. En passant à Capoue, le général était venu me voir; il était cinq heures du matin et j'étais couché. Bientôt debout, je lui dis : « Monsieur le général, il y a quinze jours, vous ne m'eussiez pas surpris au lit. — Ah! répondit-il, vous m'avez cassé le cou à Calvi. » En conversant sur les événements passés, il me dit qu'on l'avait empoisonné à Capoue et voulu assassiner à Naples; en effet, il était fort souffrant, et je le revis dans la même situation à Paris, l'année suivante. « Comment! lui observai-je dans cette première entrevue, un général aussi distingué par ses talents a-t-il exposé ainsi sa réputation militaire comme grand tacticien en se mettant à la tête d'une pareille armée? — J'ai été, répondit-il, appelé, sollicité par le roi de Naples; j'ai résisté, mais mon souve-

Digitized by Google

rain me l'a ordonné; j'étais forcé d'obéir, et puis, en voyant cette armée, j'ai été séduit, bien tenue, bien organisée, exercée, montrant un grand dévouement et surtout une grande ardeur de vous faire la guerre et de délivrer Rome et l'Italie. — Et aussi sans doute, ajoutai-je en riant, de venir en France et à Paris. — Ah! me dit-il, il ne manquait à cette armée que des officiers et d'être dirigée par un général français. » Après ce compliment, il prit congé de moi et partit; je le recommandai aux égards de tous nos commandants. Il passa près de Gaëte au moment où cette forteresse se rendait à nos troupes et au général Rey qui les commandait, quoiqu'elle n'eût été menacée que par des obus.

L'armistice, comme je l'ai dit, rompu ou violé, l'armée se porta sur Naples; il y eut de la résistance par les lazzaroni; enfin on l'occupa. J'en étais trop rapproché pour ne pas la visiter; j'y passai une semaine et j'y appris les exactions de toute nature qui s'y commettaient. J'en gémis et partis pour Rome, où j'attendis ma future destination. Un jour que je rentrais fatigué d'une course aux environs, je m'étais abandonné à une sieste, lorsque l'arrivée d'un courrier m'éveilla. Je parcours la dépêche et, à ma très grande suprise, je trouve ma nomination de général en chef de l'armée de Naples en remplacement du général Championnet (1). Le Directoire, mécontent des tergiversations de la campagne, de l'armistice de Capoue, enfin des spoliations commises, s'était décidé à le rappeler et à lui faire rendre compte de sa conduite. Je dois dire pour la vérité que cet acte était trop rigoureux, que la majeure partie de l'armée était étrangère à toutes ces iniquités, qu'elle en gémissait,

(1) Le décret de nomination est du 25 pluviôse an VII (13 février 1799).

Digitized by Google

mais qu'elle déplorait la faiblesse de son chef et ne lui accordait aucune confiance, de sorte qu'avec la même vérité et sans amour-propre ni vanité, je puis dire qu'elle manifesta une grande joie de ma nomination, surtout les troupes qui avaient servi sous moi pendant que j'avais commandé dans les États romains et pendant la campagne.

Je me mis en route et me croisai avec le général Championnet à Aversa, sans nous parler ni nous arrêter. Je savais que l'on me préparait à Naples une réception éclatante : par modestie, je l'évitai en arrivant à onze heures du soir, lorsque l'on ne m'attendait que le lendemain matin.

Tout était désorganisé ; les communications étaient interrompues entre les divisions et, pour celles qui occupaient Salerne et des lieux plus rapprochés, même avec la capitale. Je recomposai tous les services, rassemblai quelques troupes éparses, remis l'ordre dans la ville ; je publiai, pour rétablir la confiance, la tranquillité, des proclamations que j'appuyai de démonstrations effectives ; j'organisai un nouveau gouvernement et des autorités, de concert avec le commissaire du Directoire Abrial, très brave et digne homme, aujourd'hui comte et pair de France. Je me livrai ensuite aux opérations militaires ; nous eûmes partout des succès sur les insurgés ; mais une insurrection étouffée sur un point se renouvelait sur un autre. Les communications avec Rome surtout étaient fréquemment interrompues ; il fallait le plus souvent de nombreuses escortes et même du canon pour passer à Mola di Gaëta et Fondi jusqu'à Terracine ; mais quelquefois l'impatience des voyageurs et des isolés les portait à marcher seuls ou avec de faibles escortes, et alors ils devenaient victimes des ban-

Digitized by Google

dits et des brigands, qui commettaient sur eux les férocités les plus atroces.

Je passai quelques mois au milieu de ces agitations tant dans le royaume de Naples que dans l'État romain et la Toscane, où s'étendait mon commandement, mais je parvins à maintenir la tranquillité parfaite des capitales, surtout de Naples, au moyen d'une garde nationale que je formai, et du chef des lazzaroni que je gagnai par des présents et en lui conférant le grade et les marques distinctives d'un colonel. Je formai aussi quelques détachements de troupes des débris de l'armée napolitaine, pour employer ceux de leurs officiers qui semblaient montrer le plus de zèle pour le nouvel ordre de choses, le gouvernement de la République Parthénopéenne; mais ces troupes ne tardèrent pas à nous trahir en livrant aux Anglais la tour de Castellamare, après avoir égorgé quelques-uns de leurs officiers.

J'avais réussi à déterminer l'amiral Caracciolo à prendre du service dans la nouvelle marine; il équipa une flottille qui fit respecter le port et les côtes de Naples, souvent menacées par des tentatives infructueuses des Anglais qui occupaient les îles et stationnaient sur la rade. J'eus une correspondance assez aigre avec un de leurs capitaines, le commandant Throwbridge.

Castellamare était un point très important et si rapproché de Naples que sa perte devait relever le courage abattu des insurgés. Ils étaient prêts à se réunir, et la trahison en fut le signal; mais je ne perdis pas un instant et je marchai en personne sur Castellamare. En traversant Naples je remarquai beaucoup d'individus ayant déjà la cocarde rouge au chapeau. Il fallait nécessairement frapper un coup décisif pour empêcher que cette insurrection ne s'étendît et ne soulevât Naples, où je n'avais qu'une faible garnison, à l'exception des forts,

Digitized by Google

bien occupés, surtout celui de Saint-Elme, qui menaçait toujours la ville de la brûler; cette crainte n'avait pas peu contribué à maintenir le calme des habitants. Les insurgés venus de la Calabre et de Salerne s'étaient avancés jusque vers la tour de l'Annonciade et postés sur un ruisseau; je les abordai; les culbuter et mettre en fuite fut l'affaire d'un instant. Tandis qu'on les poursuivait dans toutes les directions en les sabrant, ceux de la tour de Castellamare perdirent courage; les uns, après quelques volées de canon, et voyant les Anglais gagner le large, se précipitèrent dans la mer pour se sauver; les autres se rendirent; les principaux chefs ou moteurs et traîtres furent fusillés. Restaient encore flottants les pavillons unis d'Angleterre et de Naples; j'offris, je promis vingt-cinq louis à qui les enlèverait; une demi-heure après on me les apporta, non sans quelques pertes. De nouveau en possession de la tour, on dirigea les canons de la défense sur les vaisseaux et les fuyards. Je dois dire ici que l'habile et brave amiral Caracciolo contribua efficacement avec sa flottille au succès de cette expédition; il devint plus tard la victime de l'amiral anglais Nelson, qui le fit indignement et atrocement pendre à la grande vergue de son vaisseau, mort que je me suis d'autant plus amèrement reprochée que c'est moi qui avais vaincu sa résistance en l'attirant dans notre parti.

Après avoir tout rétabli, donné les ordres convenables pour mettre fin à cette révolte et fait poursuivre les fuyards jusqu'au delà de Salerne, je rentrai à Naples précédé des pavillons et drapeaux des insurgés, qui furent brûlés le lendemain sur la place Royale par la main du bourreau. Les cocardes rouges avaient disparu, et la chaleur qu'avait occasionnée cet incident était entièrement éteinte dans la capitale; mais des événe-

Digitized by Google

ments plus étendus se préparaient dans l'éloignement. La Russie faisait marcher une armée en Italie pour se joindre à l'Autriche; nos troupes se rassemblaient sur l'Adige sous le commandement du général Schérer, et bientôt après les hostilités commencèrent.

Pendant que ces événements se préparaient, je ne restai pas inactif; je concentrai mes troupes. Une nouvelle insurrection dans les provinces éclata; un nouveau rassemblement fut dispersé à Cannes, aux bouches de l'Ofanto. Je tâchai, comme j'en avais l'ordre, de ravitailler Malte et les îles Ioniennes; des convois partirent, mais aucun n'arriva à destination : ils furent pris ou livrés.

Je demandais au gouvernement français l'évacuation de Naples et de Rome, en conservant les forteresses. Si nos troupes sont victorieuses sur l'Adige, disais-je, elles auront besoin de remplacer leurs pertes; si elles sont battues, il faudra des renforts et les soutenir; aucunes troupes ne sont plus rapprochées que les miennes, et d'ailleurs celles-ci, dans le dernier cas, seraient coupées de toute communication; enfin, dans le premier cas, je pourrais revenir, à la faveur de l'appui des forteresses, et réoccuper les deux États. Mais c'était un principe de tout garder et de ne pas céder même aux circonstances de danger imminent un pouce de terrain; mes observations furent rejetées.

Néanmoins, prévoyant que cet événement pouvait arriver, je continuai mes préparatifs, sous le prétexte de la nécessité d'une concentration pour parer à ce qui pourrait survenir sur les côtes de la Méditerranée, de l'Adriatique, et dans l'intérieur. Je désignai un lieu que je n'avais nullement l'intention d'occuper, persuadé que je recevrais de certains intérêts particuliers de vives remontrances; elles ne manquèrent point; j'eus l'air de

Digitized by Google

céder et l'art de me faire indiquer la position qu'il m'était convenable de prendre, en avant de Caserte, sur la rive gauche du Volturno. Il était plus militaire sans doute de passer sur la droite, mais c'eût été dévoiler mon plan; d'ailleurs, je n'avais pas d'armée devant moi et j'étais toujours à temps de traverser le fleuve.

Je fis approvisionner les forts de Naples, Capoue, Gaëte, le fort Saint-Ange à Rome, Civita-Vecchia, Civita-Castellana et Ancône. Rome manquait de vivres; la famine commençait à s'y faire sentir : j'y envoyai des provisions. La garde nationale de Naples et les lazzaroni furent augmentés; j'en passai la revue; ils prirent le service et je retirai mes troupes. Je rappelai les divisions des provinces et concentrai tout devant Caserte, où j'établis mon quartier. Enfin je fis faire en notre faveur le miracle de saint Janvier, auquel j'assistai; j'en donnerai une autre fois la description, ne pensant point qu'aucune personne ait été à portée de l'observer comme moi et le commissaire Abrial. J'avais bien pris mes mesures, à cause de l'immense affluence, pour que la tranquillité ne fût pas troublée. Le camp de Caserte fut mis en mouvement, entoura Naples pendant la cérémonie, et les troupes ne revinrent que le soir. Cet appareil et d'autres démonstrations analogues maintinrent l'ordre dans cette capitale et tinrent en respect les environs. On hâtait plus facilement l'approvisionnement des forts et forteresses, ainsi que celui destiné pour Rome; mais il était plus difficile de maintenir les communications, surtout avec les provinces de l'Adriatique; il y fallait de fortes escortes, et des colonnes mobiles se montraient partout.

Pendant ces arrangements et préparatifs, qui n'excitèrent pas le moindre soupçon, je faisais évacuer sur Rome et de là en Toscane toutes les inutilités, tout ce

Digitized by Google

qui entrave, gêne et embarrasse la marche d'une armée; des ordres sévères furent publiés et affichés à cette occasion. Le général en chef de l'armée d'Italie m'avait demandé bon nombre de caissons à munitions; ils partirent, attelés par des chevaux de réquisition levés à la hâte. Le général Éblé, dont l'habileté est si connue, organisait un équipage de pont à Capoue, pour faciliter le passage des fleuves, Volturno, Garigliano, Tibre, soit que, dans la marche présumée pour notre jonction avec l'armée d'Italie, en supposant qu'elle fût battue ou qu'elle eût besoin de renfort, nous ne parvinssions pas à forcer les passages, ou enfin, s'il s'arrivait malheur aux uns ou aux autres, que nous fussions obligés de rétrograder.

C'est au milieu de ces préparatifs que j'appris en même temps la déclaration de guerre, la perte d'une bataille (1), la retraite de l'armée d'Italie, et qu'enfin je reçus l'ordre de me mettre immédiatement en marche, en laissant toutefois garnison dans les forts et forteresses des deux États que je jugerais à propos de garder, mais surtout de manière à conserver Rome. Ma prévoyance fut ainsi d'une grande utilité dans cette occurrence; je n'eus besoin que d'envoyer rappeler les divisions concentrées dans les provinces de Lecce et de Bari, ainsi que les colonnes mobiles. Je convoquai à la hâte les membres du gouvernement de Naples, qui furent frappés de terreur lorsque je leur fis part des événements qui s'étaient passés sur l'Adige et de mes ordres de marche, en les invitant à rester à leur poste sous la protection des forts et de la garde nationale. Aucun d'eux, ni personne, ni mon armée n'avait pénétré le

(1) La bataille de Magnano, perdue par Schérer, qui fut remplacé par Moreau.

Digitized by Google

but de mes préparatifs; je ne sais même si je l'avais conflé au commissaire du gouvernement Abrial.

Les troupes revenaient à marches forcées se réunir au camp. A peine celles qui se trouvaient à Brindisi l'avaient-elles évacué que le vaisseau de ligne française *le Généreux,* échappé au funeste combat d'Aboukir, vint, dans la confiance que cette ville était occupée par nous, pour y jeter l'ancre. Il voulut forcer l'entrée, toucha et fut assailli par le canon qui n'avait pas été mis hors de service. Le feu fut entendu des troupes qui se retiraient; elles rebroussèrent chemin et le sauvèrent; il se dégagea, remit à la voile, et les troupes arrivèrent à leur destination, mais suivies de masses considérables d'insurgés qui les contraignirent de faire volte-face plusieurs fois. Ils se massèrent à Avellino; un voisinage si dangereux pour Naples et qui tenait le camp continuellement en alerte me détermina à les faire attaquer; ils ne purent résister et furent bientôt mis en fuite. Ce lieu était anciennement les Fourches Caudines, où une armée romaine mit bas les armes et passa sous le joug.

Pendant ces événements, on hâtait l'approvisionnement des châteaux de Naples, des forteresses de Capoue et Gaëte, du fort Saint-Ange à Rome, de Civita-Castellana, des places de Civita-Vecchia et d'Ancône. Les équipages de l'armée, les parcs d'artillerie, un équipage de pont, et toutes les inutilités filaient sur Rome. Je recevais les nouvelles les plus désastreuses des suites de la bataille de l'Adige et de la retraite de l'armée d'Italie, des soulèvements dans la république Cisalpine, la Toscane, les États romains, les provinces des Abruzzes. Toutes les dépêches, en m'informant de ces événements, m'exhortaient à hâter ma marche; j'y étais assurément bien intéressé, mais je ne pouvais aller plus vite. J'avais d'avance fait partir quelques troupes pour la Toscane

Digitized by Google

en les échelonnant de Rome à Florence. Un convoi de caissons d'artillerie vides se rendait en Italie par les Marches; il fut obligé de rebrousser chemin sur Rome. Plusieurs de mes ordres étaient paralysés ou contrariés par des généraux, notamment par celui qui commandait l'État romain. Chacun ne considérait, ne voyait que sa propre affaire, sans tenir compte de l'ensemble des mouvements. Des instructions à tous les commandants des places fortes et châteaux leur prescrivaient la conduite qu'ils avaient à tenir, c'est-à-dire jusqu'à la dernière extrémité; je leur disais qu'ils ne pouvaient qu'être investis et non attaqués, puisqu'il n'y avait point de troupes régulières à craindre et que l'artillerie napolitaine avait été rassemblée à Capoue; je leur ordonnais de rassembler le plus de provisions possible autour d'eux, tant qu'ils en auraient la faculté, de ménager les approvisionnements; j'ajoutais que bientôt je reviendrais les dégager, pensant que la France faisait de grands efforts pour secourir l'armée d'Italie, et que par notre réunion nous devions promptement reprendre nos avantages et repousser l'ennemi.

C'est dans ce but, si nous étions victorieux ou que je ne pusse passer en Toscane, que j'avais formé avec tant de peine et de soins un équipage de pont pour pouvoir repasser le Garigliano et le Volturno, après avoir défendu le terrain pied à pied. L'appréhension de ne pouvoir opérer ma jonction avec l'armée d'Italie était ma plus vive crainte; cette armée était repoussée en Piémont et les soulèvements excités par l'ennemi se propageaient. Le général Gauthier, commandant en Toscane, n'avait que peu de troupes, et les détachements qui me précédaient étaient de bien faibles renforts; je lui donnai pour instruction, dans le cas où il serait dans la nécessité d'évacuer, de se replier sur moi.

Digitized by Google

Ayant enfin pourvu aux garnisons qui avaient le double objet de veiller à la sûreté de nos nombreux malades et blessés, et de me donner des points d'appui en cas de retour, je passai le Volturno avec seulement vingt-quatre bataillons et escadrons, marchant en deux colonnes sur Rome. Celle de droite trouva beaucoup de résistance à Lisola, mais cependant força le passage; l'autre tourna les marais Pontins, que je traversai de ma personne, et nous arrivâmes à Rome, d'où les troupes continuèrent à filer sur Florence. C'est là que j'appris que l'armée d'Italie espérait tenir sur le Tessin, ce qui me donna un peu plus d'assurance; j'appris en même temps qu'un fort détachement qui évacuait les Abruzzes par Sulmona avait eu beaucoup de peine à s'ouvrir un passage à Rocca d'Anzo, je crois, mais avec perte de trois cents hommes, de son artillerie, de ses bagages et des contributions du pays; les ponts avaient été coupés et les chemins étaient trop embarrassés pour qu'on eût pu surmonter les obstacles.

J'étais agité par les inquiétudes, les craintes, les tourments, en envisageant la position dans laquelle je laissais tant de Français dans l'État de Naples, tant de personnes qui s'étaient unies à notre cause, ainsi exposées à la vengeance de la cour réfugiée en Sicile, si tous nos efforts échouaient en Italie. J'eus à Rome les mêmes embarras d'organisation, qui me prirent quelques jours, sans retarder cependant la marche des troupes. Les soulèvements du royaume de Naples avaient gagné la République romaine comme la Toscane et toute l'Italie. Malgré ma correspondance et mon apparente assurance, j'avais tout lieu de craindre d'être arrêté en chemin par toutes les difficultés de cet état de choses, car déjà les communications qui étaient interceptées sur la grande route de la rive droite du Pô étaient aussi fermées de

Digitized by Google

Florence à Gênes. Enfin je quittai Rome, après avoir encouragé les autorités françaises et celles de la République à montrer la plus grande fermeté dans ces moments calamiteux. J'y laissai une garnison, faible à la vérité, réunie à quelques troupes romaines sur lesquelles je ne comptais pas beaucoup, surtout en cas de revers. J'y déposai l'équipage de pont, des bagages, des inutilités qui embarrassaient ma marche; une partie nous avait précédés sans escorte et avait été prise en chemin par les insurgés, avec quelques personnes, parmi lesquelles se trouvait la famille Méchin.

Le général Monnier, qui commandait l'arrondissement d'Ancône, et le seul qui ait fait son devoir, m'avait demandé des instructions; je n'eus besoin que de lui répondre : « Vous savez ce que l'honneur commande et ce que prescrivent les lois; je m'en repose sur vous. »

En supposant que tous mes efforts fussent vains et que je fusse invinciblement arrêté dans ma marche, j'avais formé le projet de prendre une bonne position et de contenir l'ennemi tant que je pourrais, lequel n'oserait sûrement pas tenter de s'avancer et de s'enfoncer dans l'intérieur des Républiques romaine et de Naples, tant que les restes de l'armée d'Italie ne seraient pas forcés de repasser les Alpes. Dans le cas contraire, mon plan était de disputer le terrain pied à pied, en me rabattant sur Rome et les places napolitaines, enfin de me défendre jusqu'à extinction, ne doutant point de tous les efforts de la France pour renforcer l'armée d'Italie, tenter de nouveaux combats et tout faire pour nous dégager.

Le général Moreau cherchait de son côté à contenir l'ennemi, mais la volonté ne pouvait rien contre des forces de beaucoup supérieures et victorieuses. Embarrassé en outre sur ses communications, il aurait dû, je crois, manœuvrer de manière à me tendre la main en

Digitized by Google

s'appuyant sur Gênes, notre jonction pouvant seule nous mettre en état, sinon de reprendre une attitude offensive, au moins d'attendre dans une bonne position les secours de France ; mais il paraissait vouloir conserver ses communications par le Piémont, déjà partiellement soulevé, au lieu de les garder par la Corniche. Le dernier moyen aurait eu le double avantage de couvrir cette voie et de prévenir les obstacles de notre jonction par la Toscane. Au lieu d'exécuter une opération si simple, si naturelle et si utile à notre cause, contraint de se retirer et d'abandonner le Tessin, il se jeta dans le Piémont pour y attirer, disait-on, les Austro-Russes, et par une marche prompte revenir à Gênes par Ceva, je crois, laquelle place se rendit par capitulation à une bande d'insurgés, de sorte que, privé de ce moyen de passage, il fut obligé d'abandonner une partie de son matériel et de chercher des passages par les montagnes.

J'étais parti de Rome avec l'espoir que le Tessin serait tenu assez de temps pour me permettre d'opérer ma jonction, et j'arrivai à Florence où j'appris, soit en route, soit dans cette ville, la situation dans laquelle l'armée d'Italie avait été jetée. J'avais annoncé un plan hardi, téméraire sans doute, mais de ceux qui réussissent assez fréquemment à la guerre ; je n'en avais pas fait connaître le fond ; les communications de Florence à Gênes étaient coupées et l'on ne pouvait se fier à celles de mer ; aucune embarcation n'était prête au port de Lerici, dans le golfe de la Spezzia. Je sus aussi, ce qui était probable, que Mantoue était investie ; c'était une place très forte, dans laquelle je supposais une bonne garnison, convenablement approvisionnée et commandée par le général Latour-Foissac, père du maréchal de camp d'aujourd'hui.

Je me rendis à Pistoïa, et ma première opération fut

Digitized by Google

de prendre position sur les Apennins et de garder tous les débouchés. Je fis attaquer l'ennemi à Sarzana et Pontremoli; les deux points furent forcés et les communications rétablies avec Gênes. Le général Dessole, chef d'état-major de l'armée d'Italie, séparé, je ne sais plus par quelle circonstance, du général Moreau, me donna les tristes détails que je viens de rapporter. Les divisions Montrichard et Victor étaient postées, la première à Bologne, l'autre non loin de Gênes; j'avais mûri le plan non développé qui tendait à rallier ces deux divisions, si on les mettait sous mes ordres, et à me précipiter du sommet des Apennins pour attaquer l'aile gauche de l'ennemi, en position au pied des débouchés de ces montagnes dans la vallée du Pô, et dont les principales forces couvraient Modène. Je communiquai ce plan d'opération au général Dessole, qui le trouva très bon, mais m'engagea cependant à en suspendre l'exécution jusqu'à l'arrivée du général Moreau à Gênes qui lui était annoncée par des émissaires dévoués. Il s'y rendit en effet quelques jours après, et non seulement il applaudit à mon projet, mais il m'engagea vivement à l'exécuter le plus promptement possible. Cette opération, si elle réussissait, devait paralyser l'aile gauche de l'ennemi, si je ne parvenais pas à la détruire, et la séparer de l'armée principale en coupant ses communications avec elle, après l'avoir jetée au delà du Pô. Remontant la rive droite de ce fleuve, menaçant de le passer pour débloquer Mantoue, j'espérais par là dégager l'armée d'Italie en forçant l'ennemi qui la suivait de rebrousser chemin et de passer sur la rive gauche, après quoi j'aurais opéré ma jonction avec Moreau à Parme ou Plaisance. Pendant ces arrangements, j'avais préparé une expédition pour réduire Arrezzo qui s'était soulevé, mais, ayant besoin de tous mes moyens, je l'ajournai.

Digitized by Google

Il eût peut-être mieux valu exécuter cette jonction par la Corniche ; la chose du moins se serait opérée sans obstacle, comme elle a eu lieu depuis; mais je crois avoir déjà dit qu'il n'y avait pas suffisamment de moyens au port de Lerici pour transporter l'artillerie et le matériel à Gênes, la Corniche n'offrant qu'un chemin de mulet. Néanmoins tout en procédant à l'autre opération, on ne négligeait point de rassembler des embarcations suffisantes en cas de revers, et qui plus tard en effet sauvèrent notre précieux matériel.

Si d'ailleurs l'expédition réussissait, elle avait des résultats d'une bien autre importance; une seule bataille gagnée nous faisait reconquérir tout ce que nous avions perdu et arrêtait les insurrections, qui ne seraient plus protégées ni appuyées des forces de l'ennemi; mais, pour que l'opération n'échouât pas, il fallait le concours simultané des deux armées, quoique à une grande distance l'une de l'autre. La suite fera voir comment elle a manqué par les hésitations de Moreau.

Tous les rapports annonçaient la résolution de l'ennemi de tenir devant Modène et d'empêcher l'armée de Naples de déboucher des Apennins. La division Montrichard, postée à Bologne, comme je l'ai dit, était mise sous mes ordres, ainsi que celle de Victor, qui était, je crois, à Pontremoli. Le général Lapoype, avec 3 ou 4,000 hommes, était à Bobbio. Il fallait garder Florence, Livourne, en mon absence, et l'état de la Toscane presque en armes exigeait que les forces que j'y laisserais fussent assez imposantes pour qu'on fût en sécurité sur ce point; le général Gauthier y resta commandant (1).

(1) J'ai, je crois, fait erreur en citant le Tessin pour la Bormida. C'était derrière ce fleuve que Moreau s'était retiré et où il fut forcé pendant ma marche de Rome à Florence. Il ne vous paraîtra pas surprenant, mon fils, qu'écrivant seulement de mémoire, après

Digitized by Google

Le général Moreau, qui ignorait ces exigences et supposait que je marchais avec toutes mes troupes, pensait que je réunirais 40,000 hommes avec celles qui appartenaient à son armée, de la Toscane à Gênes, c'est-à-dire les divisions Montrichard, Pérignon et Victor ; mais j'en laissais, de l'armée de Naples, dans le royaume de ce nom et les États romains, 14 à 15,000, y compris les malades, et 4 à 5,000 des siens en Toscane. La division du général Pérignon ne pouvait pas agir avec moi, car c'est plus tard, et seulement en arrivant à Plaisance, que j'appris que le petit corps du général Lapoype à Bobbio serait à ma disposition. L'armée de Naples pouvant prendre l'offensive, avec les deux divisions Montrichard et Victor, se montait au plus à 25,000 disponibles et sur un très grand développement.

Après une si longue marche forcée de Brindisi en Toscane, on concevra aisément le besoin de quelques jours de repos, et la nécessité d'urgentes réparations au matériel, à l'habillement, harnachement, ferrage, équipement, etc., etc. L'armée prit donc position. Je n'avais encore que des renseignements fort incertains sur les forces et la position de l'ennemi, et il n'eût pas été prudent de se mettre ainsi en opération au hasard.

On croyait, et je l'espérais moi-même, que l'escadre de la Méditerranée, aux ordres de l'amiral Bruix, portait

tant d'années passées et remplies de tant d'événements, de trouver ici des interversions que vous pourrez facilement rétablir en parcourant mes registres et mes correspondances, que je n'ai pas sous les yeux, et, les aurais-je, ces pièces ne sont point suffisamment en ordre pour les feuilleter. D'ailleurs cet écrit n'est que pour vous seul et vous mettre au fait de ma carrière militaire; cependant j'aurai bientôt l'occasion de revoir mes registres de l'époque que j'essaye de retracer, parce qu'un grand événement qui a eu lieu, — la bataille de la Trebbia, — a été fort controversé et demandera plus de détail. *Note du maréchal Macdonald.*

Digitized by Google

un renfort de 15,000 hommes; s'il pouvait débarquer à la Spezzia ou à Gênes et y joindre ce que le général Moreau pouvait réunir autour de cette ville, nous pouvions espérer alors des avantages et réparer nos pertes; mais ce bruit de renfort était sans fondement.

J'apprenais en même temps une nouvelle plus fondée, celle de l'apparition à Ancône d'une flotte turco-russe portant des troupes de débarquement; mais j'étais tranquille, connaissant la vigueur du général Monnier; d'ailleurs, l'affaire de l'Italie devait être décidée avant la reddition de cette ville, qui tiendrait quelques mois. Je croyais pouvoir fonder les mêmes espérances sur les commandants laissés dans le royaume de Naples; mais, peu après mon départ, ils se laissèrent intimider par des flots d'insurgés avec quelques détachements anglais et capitulèrent successivement. Ce qu'il y eut de non moins fâcheux, ils livrèrent le fort Saint-Elme, abandonnant les patriotes napolitains à la vengeance de leur souverain, et l'amiral Nelson n'a pas craint de flétrir sa gloire et sa réputation en faisant pendre l'infortuné amiral Caracciolo au mât de son propre vaisseau. D'autres patriotes eurent le courage de se faire sauter dans le petit fort, je crois, de la Madeleine, près Naples, sur la route de Castellamare. Je n'ai pas entendu dire que depuis, et lorsque les Français réoccupèrent ce royaume, devenu celui de Joseph Bonaparte et de Murat, on ait honoré la mémoire de cet acte de dévouement.

Tandis que les troupes se rendaient aux positions qui leur étaient assignées, on hâtait la confection et la distribution d'effets indispensables; on réunissait des subsistances, soit pour traverser les Apennins, soit pour se retirer sur Gênes. Je discutai avec le général Dessole les avantages et les inconvénients d'un mouvement offensif: si Moreau revenait à Gênes avec le reste de ses troupes

Digitized by Google

et que nous agissions de concert, nous pouvions avoir une force d'environ soixante mille hommes. Dans tous les cas, j'engageai le général Dessole à envoyer toutes les embarcations disponibles de Gênes à la Spezzia, et moi j'y dirigeai pareillement toutes celles de Livourne; ce fut une sage précaution pour la suite.

Je venais d'apprendre que la citadelle de Ferrare avait capitulé et que le fort Urbin allait être attaqué. Le général Montrichard était à Bologne; je ne le connaissais point, mais je devais lui supposer des talents, de la résolution, parce qu'il me semblait qu'il avait eu sur les bords du Rhin une sorte de réputation, sans doute usurpée, comme j'en fis la triste expérience. Je lui donnais des éloges, ne sachant pas encore qu'il avait été la principale cause de la perte du général en chef Schérer sur l'Adige, pour s'être retiré de Legnago presque sans combattre, laissant ainsi le passage du fleuve à l'ennemi, ce qui contraignit à la retraite le malheureux Schérer, qu'injustement on avait vu avec déplaisir prendre le commandement de l'armée. On lui reprochait de la sévérité, même de la dureté, je ne sais sur quel fondement; je n'ai jamais eu qu'à m'en louer; et, certes, s'il n'était pas heureux, ce n'était pas faute de capacité. Pendant son ministère, il avait été en querelle avec le général Bonaparte, et conséquemment avec l'armée d'Italie. Celle-ci partie avec son chef pour l'Égypte et remplacée par d'autres troupes venues du Rhin et de l'intérieur, l'inimitié demeura et prit racine sur le sol italien.

Les troupes continuant leur marche pour prendre position à tous les débouchés des Apennins, j'établis mon quartier général à Lucques, après avoir réglé à Florence, avec le commissaire du gouvernement et le général commandant, le système de tous les services pour la Toscane; il était devenu bien difficile, à cause

Digitized by Google

des insurrections partielles, notamment celle d'Arrezzo. J'ai dit, je crois, que Pontremoli avait été repris; je fis occuper Sarzana pour favoriser et garder les communications avec Gênes. J'eus des nouvelles rassurantes de Naples, mais aucune des forteresses. L'escadre de l'amiral Bruix, que je croyais tenant la Méditerranée, était à Toulon sans troupes de débarquement. Porto-Ferrajo, dans l'île d'Elbe, était assiégé et demandait du secours que je ne pouvais lui envoyer; je priai le général commandant en Corse de se charger de ce point. Partout la disette se faisait sentir, même à Gênes. Je visitai Livourne. La division Victor vint à Sarzana remplacer les troupes de Naples; je n'avais pas été prévenu de ce mouvement, ce qui nécessita des changements de position. Les agents civils des deux armées (1) ne s'entendaient point; fatigué de contestations autant que de travail, et jugeant de l'impossibilité de parvenir à mettre de l'ensemble dans les diverses parties du service, même de l'accord entre les généraux des deux armées, à cause des rivalités, je le fis sentir au Directoire et je lui proposai de réunir l'une et l'autre sous un même chef, celui d'Italie, en offrant ma démission pour servir en ligne. Je me sacrifiais ainsi au bien général; mais il devait s'écouler beaucoup de temps avant que cet acte de mon dévouement patriotique parvînt à destination et que la réponse me fût connue. Les événements se pressaient; il fallait agir pour arrêter les progrès de l'ennemi et ce torrent d'insurrections.

J'étais convenu avec Moreau d'un plan de jonction

(1) Les divisions Montrichard et Victor, mises provisoirement à la disposition de Macdonald, n'avaient pas cessé d'appartenir à l'armée de Moreau; elles entretenaient un esprit de rivalité funeste avec l'armée de Naples.

Digitized by Google

de nos armées à Parme ou Plaisance; il devait suivre de sa personne la division Victor, qui devait déboucher par Fortenuovo. Toute mon armée se mit en mouvement sur Modène; chaque colonne avait l'ordre d'être rendue en position les 22 et 23 prairial (1). Les divisions Montrichard et Rusca, escortant le parc d'artillerie, suivaient la grande route de Bologne; de ma personne, je suivais la division Ollivier, par Pistoïa et Formigine. Les ordres étaient donnés d'avance pour attaquer simultanément le corps ennemi posté à Modène, le 24, et lui couper toute retraite. La veille au soir, il fit un hourra sur nos postes avancés de Formigine et fut repoussé.

Les troupes étaient remplies d'ardeur, et, le 24 au matin, les généraux demandaient à entrer en action; nous étions en présence. Je n'avais point de nouvelles des divisions Montrichard et Rusca. Il était difficile de pouvoir communiquer. Leur canon devait m'annoncer leur approche; je l'entendis dans la direction du fort Urbin. Alors mes troupes furent lancées; un combat acharné s'engagea; la gauche de ma ligne plia même un peu; je la fis soutenir et j'ordonnai simultanément une charge de cavalerie et une charge à la baïonnette. L'ennemi fut enfoncé, culbuté; plusieurs bataillons mirent bas les armes. Nous pénétrâmes pêle-mêle avec lui dans Modène, encombré de bagages et d'artillerie.

Les suites de cette affaire faillirent me coûter la vie. Mes troupes, ne résistant point à l'appât des bagages, se jetèrent dessus pour les piller. Je savais par expérience que le ralentissement de la poursuite pouvait rendre le courage à l'ennemi effrayé et l'amener à faire volte-face. On tiraillait faiblement de l'autre côté de la ville et

(1) 10 et 11 juin 1799.

Digitized by Google

presque à la porte; par prière autant que par menace, je parvins à me faire suivre par quelques troupes et j'éloignai les tirailleurs autrichiens. J'étais sur la route de Bologne : aucun indice des divisions venant de cette direction; qui pouvait retarder leur marche? Je détache cinquante chevaux en reconnaissance, suivis d'une autre troupe de même force destinée à les soutenir au besoin. Au moment où cette dernière part au trot, j'entends crier : « Voilà la cavalerie ennemie! » Je me retourne et j'aperçois à droite un fort nuage de poussière sur un grand chemin de traverse, bordé de grands fossés et perpendiculaire à la route de Bologne. Cette troupe se trouvait coupée et suivie par un parti de notre cavalerie. J'envoie l'adjudant général Pamphile Lacroix les sommer de se rendre, avec promesse qu'il ne leur sera fait aucun mal. Au même moment un bataillon de mes grenadiers sortait de Modène; je n'eus qu'à lui commander : Halte! front! pour barrer ce chemin. Mes guides ou gardes du général en chef se déployèrent, faisant angle à droite de ce bataillon, mais, malheureusement, sans remarquer qu'un large fossé les séparait du chemin par où venait le détachement ennemi; les guides croyaient pouvoir le prendre en flanc. Le bataillon en position, je lui commandai d'apprêter les armes, mais de ne point faire feu sans mes ordres, et je passai machinalement devant lui, tenant ma carte déployée. J'avançai de quelques pas lorsque, levant les yeux, je vis Lacroix se jetant en arrière et à bas de son cheval. Le détachement ennemi avait pris le grand trot, soit qu'il fût animé d'un courage désespéré, poursuivi en arrière, barré en avant, de larges fossés sur ses flancs, soit qu'il ne remarquât pas ce dernier obstacle. Il continuait d'avancer et n'était plus qu'à une petite distance de moi lorsque je voulus retourner mon cheval, passer

Digitized by Google

derrière le bataillon pour ne pas gêner son feu, et mettre le sabre à la main; mais un double incident survint. J'avais l'habitude de porter une canne à dard, le cordon passé au poignet et l'extrémité posée sur mon pied; l'enveloppe du dard s'était dévissée et perdue, de sorte que, pour n'avoir pas le pied blessé, le bout de la canne était enchâssé dans l'étrier; ainsi retenu, le cordon retenant mon bras droit, et apparemment le gauche arrêtant mon cheval, je ne pus atteindre ni tirer mon sabre, et, malgré mes ordres, un coup de fusil partit de la gauche du bataillon; c'en fut assez pour entraîner son feu, quoiqu'il eût suffi de croiser la baïonnette. Me voilà donc entre le feu de ma troupe et l'ennemi qui m'abordait en ce moment. Une atteinte à mon cheval et la charge de cette cavalerie le renversèrent avec moi, tandis que dans cet instant je recevais deux coups de sabre, l'un sur la tête, l'autre qui m'ouvrit le pouce droit; à terre, sans connaissance, je fus piétiné et mutilé. On me dit depuis qu'aucun des cavaliers n'avait échappé, que tous avaient été tués ou pris, ce qui devait être, car mes guides, s'étant portés en avant et ayant rencontré l'obstacle du fossé, avaient fait immédiatement volte-face pour venir se ranger derrière le bataillon de grenadiers qui combattait alors à la baïonnette et, animé par la vue de ma situation dangereuse, ne faisait aucun quartier. Ce qu'il y a de surprenant et presque de miraculeux, c'est que moi, cinquième ou sixième, longeant le feu au bout des baïonnettes, il n'y eut qu'un capitaine du génie, attaché à mon état-major, qui tomba raide mort; aucun des autres ne fut atteint, pas même par l'ennemi qui s'attacha à moi, peut-être comme un moyen de salut, ou parce que j'étais reconnu, étant en grande tenue de général en chef.

Les secours qui me furent prodigués me rendirent la

Digitized by Google

connaissance; en ouvrant les yeux, je me trouvai dans une maison, entouré des généraux, et parmi eux le général Montrichard. Il y avait, je crois, deux ou trois heures que cette action s'était passée. Je souffrais horriblement, moins de mes blessures, parce que j'avais perdu beaucoup de sang dont j'étais couvert, que du piétinement des chevaux, le combat s'étant passé sur moi. « Voilà votre ouvrage, dis-je au général Montrichard; si vos troupes eussent pris part à l'action, cet événement ne me serait pas arrivé et aucun ennemi n'aurait pu échapper, d'après mes combinaisons. » Il me donna pour excuse que, arrivé vers le fort Urbin, le régiment en tête de colonne n'avait point de cartouches, que le parc d'artillerie, en queue des deux divisions, était encore à Bologne et qu'on l'avait attendu. « Comment! dis-je, des régiments en campagne sans cartouches! et sans s'en être assuré! Tous étaient-ils aussi sans cartouches? — Non, celui de la tête seulement. — Mais comment ne le jetâtes-vous pas de côté pour faire continuer la marche des autres? Peu s'en est fallu, ajoutai-je, que nous eussions été repoussés par votre faute, à vous qui pouviez et deviez faire une puissante diversion. » Il baissa les yeux et ne répondit pas. J'aurais très sagement fait alors de lui retirer son commandement; nous nous serions épargné bien des événements fâcheux dont il fut cause; mais il était de l'armée d'Italie, et momentanément sous mes ordres. Moreau fut bien fâché depuis que je n'eusse pas pris ce sage parti.

On me dit que l'ennemi était suivi, que l'on ramenait à chaque instant des prisonniers. Je donnai des ordres pour prendre position, et l'on me transporta à Modène, où fut établi le quartier général. Je souffrais cruellement, moins de mes blessures que du brisement par le piétinement des chevaux. Les généraux de division

Digitized by Google

m'avaient suivi; je me sentais hors d'état de conserver le commandement et de conduire l'armée; j'en offris la remise au plus ancien, qui se récusa, et successivement aux autres. La position était difficile, chacun le sentait; on m'observa que la grande armée ennemie était encore éloignée; que, d'après le projet de jonction de l'armée d'Italie et de celle de Naples, qui devait avoir lieu sous quelques jours, et d'après les marches calculées des deux côtés, soit à Parme, soit à Plaisance, elles auraient naturellement un chef en Moreau; que je pourrais aussi bien me faire transporter à Gênes par Bobbio que par la route que nous venions de suivre, et même par la vallée du Pô, nos succès ne devant pas être douteux après cette jonction. Ces motifs me décidèrent et des ordres furent donnés pour continuer le mouvement. On poussa donc en avant sur les points de rendez-vous, tout en manœuvrant à droite vers le Pô, répandant le bruit d'un passage pour secourir Mantoue, en réunissant quelques moyens, afin d'attirer les forces ennemies sur la rive gauche.

Embarrassé des prisonniers, parmi lesquels quelques officiers supérieurs et grand nombre d'inférieurs, je les fis conduire à leurs avant-postes sur Ferrare, avec convention d'échange et promesse de ne point servir jusqu'à ce qu'elle fût exécutée; le matériel, afin de nous alléger, fut conduit au fort Urbin. Je fis même donner aux officiers des secours d'argent, quoiqu'ils fussent peu éloignés de leurs troupes; mais, loin d'observer l'engagement consenti, les Autrichiens eurent la mauvaise foi de retenir prisonnier à leurs avant-postes le détachement de cavalerie qui les escortait pour leur sûreté. Ils me suivirent avec leurs débris augmentés de quelques renforts, mais sans beaucoup m'inquiéter; je ne doutais point que, tôt ou tard, ils tomberaient en nos mains, si

Digitized by Google

la jonction avait lieu et, par suite, le gain d'une bataille décisive.

Le général Victor avait débouché par Castelnuovo sur Parme ou Plaisance, poussant devant lui une division autrichienne qui vint prendre position sur le Tidone. C'est entre ces deux villes, je crois, que ce général me fit remettre une lettre de Moreau annonçant encore de l'hésitation sur la marche du reste de son armée, soit pour suivre la division Victor, soit pour déboucher par Bobbio ou enfin par la Bocchetta; même le jour du départ pour l'un ou l'autre point était incertain; cependant il annonçait comme probable le 20 ou 21 prairial, et nous étions au 26, en sorte que, supposant vingt-quatre heures de retard, d'après le calcul et la difficulté locale des marches, — car il n'avait point d'ennemis sur les deux premières directions, — notre jonction devait s'opérer, comme je l'ai dit, à Parme ou Plaisance, au plus tard du 26 au 28.

Les obstacles étaient seulement de mon côté; mais j'avais annoncé positivement, peut-être trop témérairement, que je les surmonterais, et j'avais en effet réussi, en renversant le corps ennemi qui m'avait attendu au débouché des Apennins, même sans le secours des deux divisions venant de Bologne. Dans l'attente de l'armée d'Italie, je continuai rapidement ma marche sur la Trebbia et le Tidone, où j'ordonnai de prendre position sans rien engager, attendu que j'avais deux divisions en arrière manœuvrant sur le Pô et que j'avais rappelées pour les mettre en ligne. L'ennemi avait jeté un détachement dans la citadelle de Plaisance; il fallut en garder l'entrée et laisser en deçà de la ville une arrière-garde pour arrêter les débris du combat de Modène qui nous suivaient de loin.

Mes souffrances étaient beaucoup augmentées par le

Digitized by Google

mouvement de la voiture dans laquelle j'étais couché. J'attendais Moreau avec anxiété, et je n'en avais plus de nouvelles. Je pressai la marche des deux divisions détachées, leur prescrivant de venir en toute hâte se mettre en ligne sur le Tidone. C'est le 29 (1) que les autres prirent position. Celle de Victor, déjà établie, échangeait quelques volées de canon; malheureusement, de sa personne, il était resté à Plaisance, où j'étais moi-même, mais sans qu'il m'eût fait connaître cette circonstance; il avait remis au général de brigade Charpentier le soin d'établir sa division. Celles de Dombrowski et de Rusca arrivèrent successivement. Tous avaient l'ordre de ne rien engager; Rusca, malgré les observations du général Charpentier, s'obstina à vouloir forcer le passage du Tidone; il réussit en partie, mais fut bientôt repoussé, malgré l'appui des deux autres divisions, qui furent forcées de prendre part à ce combat malencontreux, et toutes les trois mises en désordre.

Ma situation ne me permettant pas de monter à cheval, j'avais donné le commandement des quatre divisions en ligne (2) au général Victor pour prendre position sur le Tidone et rejeter l'ennemi de l'autre côté; mais ce général était resté à Plaisance, à mon insu; dès lors, plus d'ensemble, et c'est en grande partie à cette cause que fut dû le désordre qui suivit l'engagement. De Plaisance j'entendais le feu, mais sans en prévoir ni même en redouter les conséquences, la grande armée alliée ne pouvant encore être entièrement réunie, et devant d'ailleurs être inquiétée sur son flanc droit ou ses derrières, si Moreau s'était porté sur ces points, ce qui devait être, puisqu'il ne paraissait pas à notre gauche

(1) 29 prairial an VII (17 juin 1799), première des trois journées de combat dont l'ensemble porte le nom de bataille de la Trebbia.
(2) Victor, Dombrowski, Rusca et Salm.

Digitized by Google

et que je n'avais plus de nouvelles ni de sa marche ni de sa direction. Notre jonction avait toujours été le but principal de nos mouvements, surtout des miens, pour attirer les forces ennemies devant moi et le dégager, lorsqu'il était dans le Piémont, autrement cette jonction était opérée, du moins virtuellement et par communication, lorsque j'arrivai en Toscane, et sans la difficulté de transport du matériel par mer, les troupes pouvaient se réunir par la Corniche à Gênes, comme on l'a fait depuis; mais les opérations par la vallée du Pô devaient avoir des résultats plus importants, si les mouvements des deux armées eussent été simultanés, comme il avait été convenu dans le principe, et je demeure encore convaincu aujourd'hui, à près de vingt-cinq ans que ces événements ont eu lieu, que les succès étaient infaillibles s'il n'y avait pas eu de l'hésitation du côté de Moreau.

Par une inversion de marche, du motif de laquelle je n'ai plus le souvenir, le général Salm, qui commandait l'avant-garde, se trouvait en queue des autres divisions qui reprenaient position sur le Tidone, mises en désordre et se refoulant sur la sienne. Il eut la présence d'esprit et l'habileté de se jeter à droite de la route et de s'y mettre en bataille; l'ennemi, qui suivait vivement, se trouva ainsi exposé à un feu de flanc qui le força de rebrousser chemin. On me rendit compte de ces événements, et je prescrivis de prendre une position intermédiaire entre le Tidone et la Trebbia; mais on m'objecta qu'il ne s'en trouvait point de convenable et qu'il était préférable de repasser la Trebbia, où déjà beaucoup de fuyards étaient arrivés. Je consentis, quoique ce ne fût pas une position autrement que de ralliement; ce torrent était large et guéable presque partout. Seulement, Salm reçut l'ordre de se maintenir là où il se trouvait, pour

Digitized by Google

couvrir l'armée, former son avant-garde et l'éclairer. Les divisions Montrichard et Ollivier, encore en arrière, eurent celui de presser leur mouvement pour venir se mettre en ligne et nous appuyer. Il était dès lors évident que les ennemis avaient également forcé de marche et se rassemblaient sur le Tidone; mais où était l'armée d'Italie? sa direction? C'est ce que j'ignorais.

Sans la jonction, la prudence me commandait de ne point hasarder le sort d'une bataille si disproportionnée en forces; il fallait donc me retirer; mais si je m'en allais et que l'armée d'Italie arrivât par les montagnes dans la confiance de rencontrer celle de Naples, elle se trouverait à son tour isolée et exposée à une perte certaine. Quelle excuse donner, sans avoir mesuré mes forces? On n'eût pas manqué de crier à la trahison. Mais, à défaut de cela, on a prétendu, à l'armée d'Italie, que par ambition personnelle je m'étais hâté de livrer bataille avant la jonction. On verra, par la suite de cet écrit, combien cette opinion avait peu de fondement, et d'ailleurs ma situation seule était une véritable cause d'empêchement. Je passai une nuit de tourments par la crainte d'être attaqué le lendemain matin, avant la réunion de toutes mes forces, et aussi que le désordre de la soirée ne fût pas encore réparé.

Le jour parut enfin. Après les rapports des reconnaissances, je me fis porter à Borgo Sant' Antonio, près de la Trebbia, et de là sur ma ligne, que je trouvai établie en bon ordre. Le général Salm et les autres généraux vinrent me rendre leur rapports et observations; je fis quelques rectifications, entre autres celle de marquer la place où l'avant-garde devait se mettre en ligne, si elle était forcée de se replier; les deux divisions en arrière, que je rappelais à marche forcée, seraient en réserve. Tout paraissait tranquille et nos troupes semblaient dis-

Digitized by Google

posées à bien recevoir l'ennemi, que je me proposais de prévenir aussitôt l'arrivée des deux divisions, s'il n'entreprenait rien jusque-là. Le général Salm, confiant dans ses troupes et dans sa position, qu'il me convenait de conserver autant que possible, avait l'ordre précis de ne point s'engager isolément; dès les premières démonstrations sérieuses, il devait se replier immédiatement, pour prendre sa place dans la ligne. Il était tellement confiant dans la tranquillité apparente de l'ennemi, qu'il me demanda la permission d'aller passer quelques heures à Plaisance; je le fus moins, lui refusai et fis très bien, car, peu après, examinant avec ma longue-vue ce qui pouvait se remarquer, j'aperçus à quelque distance, vis-à-vis de notre gauche, une troupe à cheval en observation. Salm prétendit que c'était une de ses reconnaissances de cavalerie; je lui répondis qu'elle nous faisait face, et que si ce détachement était l'un des nôtres, il nous tournerait naturellement le dos; mais il n'était pas facile à convaincre. J'envoyai reconnaître, quoique à peu près certain de mon coup d'œil. « Allez, lui dis-je ensuite, rendez-vous au galop à votre poste; voilà ce détachement observateur qui s'avance; il éclaire sa troupe, d'autres se montrent. Vous allez être attaqué; faites vos dispositions pour vous replier. » Il partit.

Le feu ne tarda point à commencer, et comme il y avait apparence que les forces de l'ennemi, par la nature du terrain boisé, n'étaient pas encore découvertes, Salm me fit demander un bataillon de grenadiers, en assurant qu'avec ce renfort il se maintiendrait dans sa position. J'en jugeai différemment, tout en lui envoyant ce bataillon, mais pour le soutenir et s'échelonner, avec l'ordre réitéré plusieurs fois de se retirer, ce que malheureusement il ne fit qu'à la dernière extrémité, et ce qui faillit nous compromettre gravement. Au premier coup de

Digitized by Google

canon, ma ligne fut sous les armes. Notre avant-garde se retira enfin; le feu augmentait progressivement; je vis paraître, à la suite de nos troupes, cinq énormes colonnes et beaucoup de cavalerie : des blessés, des fuyards accouraient. Salm, serré de près, continuait à se replier en combattant; blessé d'un coup de feu, il remit le commandement au général Sarrasin qui, blessé à son tour, le donna au vaillant colonel Lahure; celui-ci ne tarda pas à éprouver le même sort. Les troupes, se voyant sans chef et ignorant leur ordre de bataille à prendre dans la ligne, repassèrent la Trebbia en désordre sur un autre point, et masquèrent le feu d'artillerie et de mousqueterie qui devait les protéger. Si, en ce moment, l'ennemi, qui continuait à s'avancer, eût tenté un effort, je ne sais ce que nous serions devenus. Enfin, mon front se démasqua et mes batteries commencèrent à tirer. Les Austro-Russes firent sur ma ligne une vigoureuse attaque, qu'ils renouvelèrent plusieurs fois sans pouvoir nous ébranler; leurs forces étaient nombreuses, leurs cris, leurs hurlements auraient épouvanté toute autre troupe que des Français. Enfin ils reculèrent; le feu d'artillerie diminua successivement de part et d'autre, et cessa tout à fait vers dix ou onze heures du soir.

Nous avions déjà assez de blessés. Une telle proximité des deux armées exigait la plus grande surveillance; nous passâmes la nuit sous les armes. Les deux divisions en arrière arrivèrent; il leur fallait un peu de repos. Elles s'arrêtèrent provisoirement en seconde ligne, tandis que la première se reformait et faisait à son tour des dispositions offensives, si l'occasion se présentait, plutôt que de continuer la défensive.

Au point du jour, les armées se trouvèrent en présence sur les deux rives de la Trebbia. La canonnade com-

Digitized by Google

mença, mais sans beaucoup d'effet; elle diminua sensiblement après quelques heures et cessa ensuite de part et d'autre. On mit les armes en faisceaux, comme s'il y avait eu convention. Pendant la nuit, j'avais résolu de prendre l'offensive, sans considérer les forces supérieures de l'ennemi. J'avais d'excellentes troupes, et le caractère français est plutôt fait pour l'attaque que pour la défense; on la désirait vivement. L'ennemi ne devait pas s'attendre à être prévenu. Toutes les dispositions étaient faites et réglées pour neuf heures du matin, de sorte qu'il n'y avait qu'un signal à donner; mais il n'eut lieu qu'à midi, car, malgré des ordres réitérés, il fut impossible de tirer la division Montrichard de ses bivouacs. Elle vint enfin, mais sans son général, resté en arrière. Au premier mouvement pour prendre les armes, l'ennemi se rangea en bataille et le feu commença. Mes colonnes passèrent audacieusement la Trebbia et renversèrent la première ligne. Malheureusement la division Montrichard, privée de son chef, détacha une nuée de tirailleurs flanqués par sa cavalerie. Celle de l'ennemi, qui était faible sur ce point, exécuta un hourra pour éloigner ces tirailleurs qui l'incommodaient; ceux-ci, épouvantés, se jetèrent sur la division et paralysèrent son feu. La cavalerie de Montrichard, quoique supérieure, plia et revint en confusion, suivie de l'ennemi, pendant que la division elle-même se retirait en désordre. Ma réserve d'infanterie déployée la protégea, mais la réserve de cavalerie n'ayant pas pris la position indiquée pour soutenir les points vulnérables, il fallut du temps pour la faire arriver; l'ennemi en profita pour se rallier et charger à son tour. La trouée laissée par la retraite de la division Montrichard, que j'arrêtai au bord de la rivière où elle se replaca dans la ligne, laissa la division Ollivier exposée à une attaque de flanc; elle fut forcée

Digitized by Google

à son tour de rétrograder, ainsi que le général Vatrin qui tenait l'extrême droite, mais en très bon ordre; elle reprit ses positions. Le même mouvement s'opérait sur la gauche commandée par le général Victor qui avait surpris les Russes et les avait mis en grand trouble

Pendant ces manœuvres, nos réserves de cavalerie étaient arrivées et entraient en action. La confusion dans laquelle l'ennemi fut jeté nous donna le temps de nous rallier et de nous rétablir sur notre ligne défensive. Peu après, renouvelant ses attaques de la veille avec encore plus de fureur, il trouva une ligne d'acier qu'il ne put ébranler; il fit d'énormes sacrifices d'hommes, mais sans succès; enfin, fatigué, épuisé, il cessa ses assauts et reprit ses positions. La nuit vint, mais la canonnade continua de part et d'autre, comme pour faire acte de présence; elle cessa enfin. On me rendit les comptes les plus tristes sur nos pertes; presque tous les généraux et officiers supérieurs étaient atteints plus ou moins grièvement; la perte des troupes en tués et blessés était énorme pour une si faible armée. Ce qu'il y avait de non moins triste, presque toutes les munitions étaient consommées. Tous ces événements s'étaient passés les 29, 30 prairial et 1er messidor (1).

Point de nouvelles de Moreau ni de l'armée d'Italie, ni du détachement de Bobbio qui avait dû donner en arrière de la droite ennemie. Il était évident que la position des Austro-Russes devant nous n'annonçait point d'inquiétude sur leurs derrières. Nous étions très affaiblis; presque point d'officiers généraux ni supérieurs; manque presque total de munitions; une armée formidable devant nous; les batteries du château de Plaisance, une autre considérable, de l'autre côté du Pô, battant notre

(1) 17, 18 et 19 juin 1799.

Digitized by Google

route; les débris du combat de Modène, renforcés de quelques troupes du blocus de Mantoue, arrivés sur nos derrières près de Plaisance : telle était notre situation. Nous ne pouvions manquer d'être attaqués le lendemain matin, et si nous éprouvions un échec, tout était perdu. J'avais assez fait pour notre jonction; tant d'efforts devenaient inutiles. Il fallait préserver les deux tiers restants de l'armée pour essayer de sortir de ce mauvais pas et tenter la fortune ailleurs. Il était cependant pénible de quitter un champ de bataille où l'armée de Naples avait montré tant de valeur et acquis tant de gloire; mais son salut avant tout. Les généraux m'ayant fait connaître de leur côté leurs craintes, la supériorité des forces qui leur étaient opposées, leur position hasardée, le manque de munitions et de vivres, je me déterminai à me retirer de ce sanglant champ de bataille, et l'ordre en fut donné pour minuit précis du 2 messidor.

L'armée devait marcher sur trois colonnes, laissant derrière elle les grand'gardes et avant-postes formant rideau pour couvrir le mouvement, jusqu'à ce que l'ennemi fît des démonstrations pour s'avancer; elles devaient alors promptement se replier sur leurs corps respectifs. La division Montrichard était détachée pour ouvrir le passage sur la principale route que nous devions parcourir, vers Parme et Modène. Il fallait éviter la batterie du Pô et tourner Plaisance; un chemin fut pratiqué pendant la nuit. Après avoir acquis la certitude que tous mes ordres étaient parvenus et m'être assuré de leur exécution, l'armée s'ébranla sans bruit à minuit précis pour repasser la Nura; le point de jonction des trois colonnes était indiqué à Cadeo. A peine la division de Montrichard était-elle à une ou deux lieues nous précédant, à peine les colonnes de droite et du centre avaient-

Digitized by Google

elles passé la Nura et s'étaient-elles formées derrière, que les grand'gardes parurent ainsi que le petit corps qui observait le château de Plaisance, suivis des premières troupes ennemies. C'eût été un coup de fortune que d'avoir repassé ce défilé sans avoir été inquiété; malheureusement la division Victor, formant avec le détachement de flanqueurs du général Calvin la troisième colonne, ne s'ébranla qu'à six heures du matin, au lieu de partir à minuit, ce qui lui aurait donné beaucoup d'avance comme aux deux autres, et le précieux avantage de mettre le défilé de la Nura entre elle et l'ennemi, les ponts étant faciles à défendre avec peu de troupes. L'ennemi, qui ne s'apprêtait pas encore à attaquer, apercevant ce mouvement rétrograde, suivit cette colonne et s'aperçut bientôt qu'il ne demeurait plus que des éclaireurs sur le reste de la ligne.

Le général Victor était pressé et fortement engagé, ce que j'entendais fort bien à peu de distance; mais je pensais que ce combat se livrait sur les deux rives de la Nura. Un aide de camp du général vint me prévenir et me demander secours; pour le dégager, je fis repasser la rivière à toute la colonne du centre, une moitié pour repousser l'ennemi devant elle, l'autre pour prendre en flanc celui qui pressait la colonne de gauche; nous réussîmes. Ainsi dégagées, toutes deux repassèrent la Nura et continuèrent, sans être trop inquiétées, leur mouvement sur Cadeo, où la jonction des trois colonnes devait s'opérer. Celles de droite et du centre y arrivèrent, mais la gauche tarda; cependant on n'entendait aucun feu, d'où je concluais que son mouvement s'exécutait tranquillement. Nos troupes étaient au repos lorsque des cavaliers arrivèrent à bride abattue de la direction de la colonne de gauche, suivis d'une foule de fuyards tellement épouvantés que j'aimai mieux les laisser passer

Digitized by Google

que d'essayer de les arrêter ; enfin un officier du général Victor accourut en même temps pour demander du secours. J'envoyai immédiatement ma réserve; elle arriva au point indiqué, mais n'y trouva ni amis ni ennemis, seulement toute l'artillerie de cette colonne abandonnée. Les troupes avaient fui dispersées, les unes dans les montagnes portant l'épouvante jusqu'à Gênes, les autres, comme je l'appris ensuite, sur Castel Arquato. Un de ces régiments perdit ses drapeaux, je ne sais plus comment. Informé de cet incident, je fis dédoubler les attelages et l'on ramassa l'artillerie de cette colonne qui me fut ramenée par la réserve envoyée au secours du général Victor que l'on ne put découvrir. Alors nous continuâmes notre mouvement sans être plus inquiétés que le matin.

Le général Montrichard, qui ouvrait la marche, me faisait dire qu'il avait l'ennemi devant lui, mais qu'il ne tenait point. Il était important de s'emparer du passage du Taro, et je lui prescrivis de presser sa marche. Enfin j'eus nouvelle du général Victor, qui m'informait sommairement que, vivement pressées par l'ennemi, ses troupes n'avaient pas tenu, que le désordre avait commencé, et que ce qui lui donnait encore plus de regret, c'était d'avoir perdu son artillerie; que, s'il ne recevait pas d'ordre contraire, il se dirigerait sur Borgo San Donino. C'était précisément le point où je me rendais. « Tranquillisez-vous, lui répondis-je, sur votre artillerie; le détachement que j'envoyai à votre secours, lorsque vous en fîtes la demande à Cadeo où j'étais alors, arriva sur le point où vous deviez être, et n'y trouva ni amis ni ennemis, mais votre artillerie que j'ai fait ramasser et ramener sans opposition; je vous la ferai remettre à la première rencontre. » Cette observation simple, naturelle, piqua au vif le général Victor qui, je

Digitized by Google

crois, ne me l'a pas encore pardonnée aujourd'hui (1).

Je n'ai jamais pu me faire expliquer cet événement singulier. Il y a eu un grave tort, celui de n'avoir pas quitté le champ de bataille à minuit; on avait alors six heures d'avance sur l'ennemi. Il paraît qu'ensuite, au passage de la Nura, il y a eu quelque désordre non réparé et qu'à un certain moment l'apparition de quelques Cosaques a suffi pour l'augmenter et amener la déroute; car, n'étant qu'à peu de distance, nous n'entendîmes aucun feu de canon ou de mousqueterie. J'ai d'ailleurs appris depuis que Moreau descendant de Gênes par la Bocchetta, le 2 messidor seulement, le jour même où je me retirais de la Trebbia, les Austro-Russes rebroussèrent chemin de la Nura, ne détachant que la division du général Ott et peut-être quelque autre troupe pour nous suivre. Si réellement les hommes de la troisième colonne étaient si fatigués, comme me le mandait le général Victor, ils ne le montrèrent point dans leur fuite, et ils avaient plus de sûreté à tenir.

Arrivé à Borgo San Donino, où le général Victor m'avait précédé, je dressai les instructions pour continuer le mouvement rétrograde. Ce général devait rentrer dans les Apennins par où il en était sorti, et plus loin successivement d'autres troupes par tous les débouchés, y tenir, menacer le flanc de l'ennemi qui me suivait, et couvrir par ces dispositions la marche du reste de l'armée qui devait gagner Modène et Bologne avec son matériel, déposer l'artillerie prise à l'ennemi au fort Urbin, y prendre un nouvel approvisionnement de munitions, faire dans les deux principales villes des vivres pour cinq ou six jours pour traverser les Apennins et

(1) Victor Perrin, maréchal de France en 1807, après la bataille de Friedland, et duc de Bellune.

Digitized by Google

gagner Pistoïa et Lucques. Il était d'autant plus important de garder les passages des montagnes qu'il était indispensable d'opérer notre jonction vers Gênes, et que si ces passages n'étaient pas défendus, l'ennemi, en s'y introduisant, pouvait se porter avant nous sur Pontremoli et Sarzana et couper de nouveau nos communications, avec des forces supérieures. Il eût pu, il est vrai, forcer ces débouchés et m'isoler ainsi de l'armée d'Italie; j'avais prévu cette circonstance, mais ma résolution était prise de me défendre pied à pied; par mes marches et mouvements, j'aurais sûrement attiré de nombreuses troupes sur moi, en Toscane, dans les États romains, même jusqu'à Naples, en m'appuyant des places fortes. C'est dans ce but que j'avais amené et laissé à Rome un équipage de pont pour passer le Garigliano et le Volturno.

Cependant ce mouvement des forces de l'ennemi dans les débouchés des Apennins était encore peu à craindre, car l'armée d'Italie devait être quelque part agissante, et il n'était pas présumable que les généraux Souvorof et Mélas, chefs des armées alliées, s'aventurassent ainsi entre deux armées françaises; toutefois la prudence commandait ces dispositions pour ne rien laisser au hasard, et comme le temps était précieux, je n'en perdis point pour les faire exécuter. Je fis demander le général Victor pour avoir des renseignements, et sur le retard qu'il avait mis à quitter le champ de bataille de la Trebbia, et sur les événements de la Nura en deçà et au delà; il répondit qu'occupé à placer ses troupes dans leur camp, il viendrait ensuite. Je voulais en outre lui communiquer les nouvelles instructions et bien nous entendre, puisque nous nous séparions. Une heure ou deux s'étant écoulées sans que je le visse paraître, je le mandai de nouveau : il me fit alors répondre que, fatigué, il s'était couché.

Digitized by Google

Il était ainsi assez évident que ce général voulait éviter de pénibles explications sur ce qui s'était passé de son côté. On lui remit alors mes instructions et notre marche continua ; mais à peine étais-je hors de Borgo San Donino qu'un aide de camp du général arriva au galop me dire que la division était attaquée ; nous étions peu éloignés; il me demandait d'arrêter mon mouvement et même de venir au secours. Le général Vatrin, qui était à mes côtés, dit : « Ah bah ! c'est encore quelques Cosaques, comme l'autre jour ! » Ce propos répété au général Victor comme tenu par moi, ne contribua pas peu à augmenter son humeur. Peu d'instants après, je fus informé que ce n'était qu'une escarmouche; un piquet se gardant mal avait été surpris par une reconnaissance ennemie. Je me bornai donc à répondre : « Le général Victor a ses instructions; qu'il s'y conforme » ; et je continuai ma route.

J'oubliais de dire que de nombreuses charrettes grossissant, augmentant nos embarras, malgré des ordres réitérés de s'en défaire, suivaient toujours ; j'ordonnai de les faire parquer. Ceux qui les conduisaient, se doutant des mesures qui allaient probablement être prises, se hâtèrent de les vider et dételer ; en effet, on y mit le feu. Presque tous les blessés avaient été déposés à Plaisance et recommandés comme d'usage à la générosité et à l'humanité de l'ennemi ; quelques-uns avaient suivi cependant. J'avais prescrit que chaque charrette et fourgon en prît un ou deux, ce qui avait d'abord été fait, mais les prétendus propriétaires de ces transports avaient laissé les pauvres blessés dans les gîtes où l'on s'arrêtait. J'en étais révolté; plusieurs furent mis en arrestation, mais l'enquête qui fut faite ne prouva point de délit; ils prétendirent que les blessés n'avaient pas pu supporter les cahots, et malheureusement nous ne pouvions plus

Digitized by Google

faire de vérification. Ces charrettes furent incendiées, ce qui nous dégagea d'autant, et ce furent les véritables propriétaires qui les perdirent; mais c'était un sacrifice indispensable, à cause du trouble que ces embarras occasionnaient; cependant on en avait gardé un certain nombre, en prévision des blessés ou des malades, jusqu'aux villes prochaines.

L'armée continua ses mouvements, soit rentrant dans les Apennins, soit filant avec le matériel sur la grande route. Il fallut forcer Reggio et combattre à Modène et à Sassuolo. Sans la nécessité de se procurer des vivres pour repasser les montagnes, j'aurais évité tout engagement sur ces derniers points, mais les Apennins n'offrant aucune ressource, je pris position à Modène, après avoir ouvert le passage à Reggio. L'ennemi, qui d'abord n'avait montré que peu de troupes, m'attaqua sur toute la ligne avec des forces bien supérieures et inquiéta la route de Pistoïa où était le général Calvin; néanmoins il ne tint pas et fila dans les montagnes. Mon aide de camp Lacroix s'y porta et enleva Sassuolo à la baïonnette, affaire qui lui fit beaucoup d'honneur; il fit mettre bas les armes à six cents hommes, prit deux drapeaux et deux canons, et assura ainsi la communication, tandis qu'on était aux prises à Modène. Ce dernier combat fut de même à notre avantage, et nous nous maintînmes. Pendant ce temps on faisait des vivres et on levait une contribution. qui rendit très peu, pour punir la révolte de cette ville qui avait assassiné, dépouillé, pillé beaucoup de militaires; quelques-uns purent ainsi être indemnisés. Le combat finit à la nuit. L'ennemi avait passé la rivière du Crossolo sur trois ou quatre points, mais il fut toujours repoussé; on lui fit encore des prisonniers.

Avant le point du jour toute l'armée se mit en marche,

Digitized by Google

quittant ses positions pour rentrer dans l'Apennin; la division Montrichard, par Bologne, devait prendre, en passant au fort Urbin, le convoi de munitions et y laisser l'artillerie et les caissons pris à l'ennemi. Je ne me souviens pas de ce que devinrent les prisonniers; ils furent peut-être rendus au nombre d'environ cinq mille hommes; car dans une pareille marche c'était une grande gêne, puisqu'il fallait les garder et les nourrir; ils devaient plus tard être échangés contre pareil nombre des nôtres. Nous regagnâmes ainsi nos anciennes positions des Apennins, sans être inquiétés, quoique suivis. Mon quartier général fut établi à Pistoïa, en attendant des nouvelles du général Montrichard et de l'armée d'Italie, que je supposais avoir fait un mouvement sur Tortone, puisqu'elle n'avait pas débouché de nos côtés par où je l'attendais.

Il serait inutile de suivre le détail des mouvements ultérieurs; tout ce qui concerne les opérations militaires est consigné dans mes registres de correspondance. D'ailleurs ce récit historique n'est que pour vous, mon fils; je le trace rapidement, à bâtons rompus. Ma vie publique et militaire appartient à l'histoire; les documents et matériaux en ma possession pourront servir à l'établir et à rectifier ou réfuter les erreurs, vu la partialité des écrivains qui tracent la conduite des hommes qui ont figuré dans les événements et sur la scène du monde, sans en avoir été les acteurs ou témoins, et présentent les hommes et les faits suivant leur manière de voir et l'esprit de parti ou de faction qui les anime. La pure vérité est écrite dans ces registres et cette présente notice; seulement j'y ajoute les circonstances qui me touchent particulièrement et qui ne sont point entrées dans les rapports ou dans la correspondance officielle, ayant eu le soin, par bonté, d'écarter dans ce temps-là

Digitized by Google

ces circonstances particulières, de ménager des hommes qui ne m'en ont pas su beaucoup de gré, parce que j'ai pu les convaincre, verbalement ou par lettres non officielles, de leur conduite lâche ou déloyale envers la chose publique ou envers moi personnellement.

Nous reprîmes enfin nos anciennes positions et rentrâmes en communication avec Moreau et l'armée d'Italie. Celle-ci était, comme je l'ai dit, descendue des Apennins par la Bocchetta et avait eu, au pied des montagnes, un combat avec l'un des corps de la grande armée alliée, le jour même où je me retirais de la Trebbia. Si elle fût descendue plus tôt, il est probable que toutes les forces des généraux Souvorof et Mélas ne se seraient pas portées sur moi, ayant à craindre pour leur flanc droit et de se trouver entre deux feux, si le petit corps du général Bellegarde, posté au pied des montagnes, était forcé. Jamais le général Moreau n'a expliqué sa conduite, quoique je l'en aie souvent pressé, verbalement, par écrit, officiellement, et sommé publiquement. Pourquoi ces délais? Certes il n'y avait pas de mauvaise intention de sa part, mais bien de l'hésitation, qui était de sa nature. Quant à ses conseillers, c'est autre chose; parmi eux il y en avait un surtout (1) qui, avec plus d'influence et une injuste animosité contre moi — car ce n'était pas seulement de l'inimitié, — a le plus puissamment contribué, comme on me l'a dit depuis, à augmenter cette hésitation naturelle. Peu importent les résultats pour la chose publique, pourvu que l'on satisfasse ses passions! L'explication de ceci viendra en son temps, sur lequel je ne veux point anticiper. Je préfère reprendre le fil des événements. Moreau rentra à son tour dans les positions d'où il était parti, ayant été

(1) Le général Gouvion Saint-Cyr.

Digitized by Google

averti que les généraux Souvorof et Mélas retournaient sur leurs pas avec partie de leurs forces pour les joindre au général Bellegarde.

Étant à Lucques, je reçus par émissaire un billet du commandant de la forteresse de Mantoue qui m'annonçait être bloqué, mais non attaqué; bonne garnison, bien disposée, la place très approvisionnée pour soutenir un long siège. Je m'empressai de communiquer ce rapport rassurant sur un point si important. Nous continuâmes à nous retirer pour nous concentrer avec l'armée d'Italie dans les limites de la Ligurie. Tout le matériel fut embarqué à Lerici, dans le golfe de la Spezzia; l'infanterie et la cavalerie filèrent par la Corniche, et je me rendis à Gênes où j'étais appelé par Moreau pour concerter ensemble les opérations ultérieures, quoique je fusse sous ses ordres.

J'étais alors dans un grand épuisement de santé, mes blessures non cicatrisées, crachant le sang, de fortes douleurs de poitrine, un échauffement non loin de l'inflammation générale, causé par les tourments de la situation dans laquelle j'avais été jeté et abandonné, par des veilles et un travail excessif dans des positions les plus extraordinaires, contrarié par tant d'événements divers qui, avec plus de franchise, de loyauté, d'ensemble, ne pouvaient manquer d'amener de plus heureux résultats. En effet, malgré la grande supériorité des forces qui m'étaient opposées, victorieuses jusque-là et avec l'opinion morale que l'on s'était faite des Russes qui pour la première fois venaient se mesurer avec les Français, malgré leur prestige et leur début heureux, et quoique les Autrichiens, qui ne se lassent jamais d'être battus, eussent repris de l'audace, parce qu'ils étaient au moins trois cents contre un, enfin malgré toutes les insurrections partielles qui étaient

Digitized by Google

devenues presque générales, l'armée de Naples pouvait tout braver, si elle n'eût pas laissé derrière elle un si grand nombre de malades et de blessés, et toutes les garnisons dans les États de Naples et de Rome. Néanmoins, avec notre peu de moyens et les troupes détachées de l'armée d'Italie — dont il eût mieux valu se passer, une moitié ayant été si funeste à la bataille de la Trebbia et l'autre au passage de la Nura — nous affrontâmes toutes les conséquences pour sauver cette armée en la dégageant de la situation où elle se trouvait alors, en attirant sur nous toutes les forces ennemies; et pour cet immense service, ce dévouement absolu aux intérêts généraux, on nous laissa sans secours, à la merci d'un ennemi victorieux avec le triple de forces, au lieu de tenter de se réunir comme il avait été convenu, ou d'opérer en temps opportun une puissante diversion que l'on essaya trop tard.

Notre début avait été heureux, malgré la première faute du général Montrichard; mais l'engagement intempestif sur le Tidone en amena un général; on ne pouvait reculer sans combattre, ce qui cependant eût été aussi sage que prudent, puisque nous n'entendions point parler de la coopération de l'armée d'Italie qui hésita, après s'être annoncée, marcha trop tard après avoir hésité longtemps, et n'eut affaire qu'avec un faible corps, tandis que j'avais sur les bras les armées combinées. Toutefois la victoire a été à nous, le troisième jour; elle nous échappa par la déroute d'effroi de la division Montrichard. L'ennemi, partout où il était abordé, avait reculé; malgré la valeur et les hurlements des Russes, ils pliaient comme les Autrichiens, au point qu'il m'est revenu de tous les côtés que Souvorof, plus brave et plus original qu'homme de capacité, s'était couché par terre en menaçant de se faire tuer sur

Digitized by Google

place, si l'on reculait d'un pas; mais ce trait aurait sans doute été sans succès sans la déroute de la division dont je viens de parler. Des troupes fraîches entrèrent dans cette trouée qui contraignit de faire replier nos ailes et laissa respirer l'ennemi, lequel, à son tour, reprit l'offensive avec une nouvelle fureur; mais ce fut en vain; malgré sa supériorité et ses attaques répétées, il ne put nous entamer ni nous faire reculer de notre position sur la Trebbia.

La prudence seule a commandé notre mouvement rétrograde. J'étais sans munitions de guerre; deux seuls généraux de l'armée de Naples restaient qui ne fussent pas blessés; presque plus d'officiers supérieurs ni inférieurs, et le tiers de l'armée hors de combat. Nous étions, de plus, entourés; l'ennemi avait répandu le bruit et s'était vanté de notre totale destruction. Vous avez vu comment, opposant l'audace et la valeur à la force, nous nous en sommes tirés, ramenant avec nous environ cinq mille prisonniers, une douzaine de canons et des drapeaux, forçant partout les passages, surmontant tous les obstacles, en dépit de l'aventure de la Nura, comment nous regagnâmes nos débouchés et y rentrâmes pour opérer de nouveau notre jonction, avec la précaution toutefois d'avoir garni les débouchés par lesquels l'ennemi eût pu s'introduire pour couper nos communications par Pontremoli et Sarzana; mais, comme je crois l'avoir dit, la majeure partie de ses forces rebroussa chemin, sur l'avis que Moreau débouchait alors de la Bocchetta et avait fait reculer le général Bellegarde. Cette opération était trop tardive; exécutée quatre ou six jours plus tôt, elle ne pouvait manquer d'amener de plus heureux résultats.

La concentration des deux armées aux environs de Gênes fut décidée; ce n'est pas sans un vif chagrin qu'il

Digitized by Google

devint nécessaire d'abandonner à elles-mêmes les garnisons des États de Naples et de Rome, d'évacuer l'île d'Elbe et la Toscane et Lucques. Au lieu de nous envoyer des renforts devenus si urgents, on formait une nouvelle armée aux ordres du général Championnet, sous le nom, je crois, d'armée des Alpes, sur le Var ou à Chambéry. J'insistai plus fortement sur la fusion des deux armées et sur la demande d'un congé pour rétablir ma santé.

Pendant mon premier commandement à Rome, j'avais commencé une collection d'objets d'art, de curiosité et d'antiques, que je laissai confiée à la fidélité d'un ami, lors de l'invasion des troupes napolitaines sans déclaration de guerre préalable. En rentrant à Rome, dix-sept jours après, je la retrouvai intacte; elle fut considérablement augmentée par des présents de tableaux que je crus pouvoir accepter des principaux Romains pour d'éminents services personnels que je leur rendis à notre retour.

La conquête de Naples, qui suivit, porta le gouvernement français à faire une répartition d'objets d'art entre les généraux de l'armée qui avaient concouru à cette conquête, toutefois après le choix fait par une commission d'artistes pour enrichir notre musée de Paris. J'avais succédé au général Championnet, et cette commission fut chargée de choisir ce qui m'était destiné; elle estima à huit cent mille francs environ les tableaux, les vases étrusques et quatre cadres de peintures antiques à fresque enlevés des murs de Pompéi. Je fis emballer le tout et joindre au convoi du gouvernement qui partit pour Rome; là on y joignit ce que j'avais acquis dans cette ville, et le convoi continua sa route pour la Toscane; la destination était pour Gênes, et de

Digitized by Google

là pour Marseille. Je ne m'en occupai plus; mais, après mon arrivée à Gênes, je fis prendre, malheureusement trop tard, des informations à la maison de commerce où ces objets devaient être consignés; ils n'étaient point parvenus, et je sus plus tard que les voituriers n'avaient pu, à cause des insurrections, aller au delà de Pise; qu'ayant attendu longtemps et dépensé leur argent, ils avaient déposé les objets d'art et s'en étaient retournés. Nous venions alors d'évacuer la Toscane; je l'avais traversée, je m'étais arrêté à Pise pour passer une revue; les caisses étaient à mon adresse; ainsi on avait bien l'intention de s'en emparer, puisque l'on ne me prévint point. J'étais alors à temps de les faire embarquer à Livourne ou à Lerici; elles furent pillées et vendues. L'année suivante, on rentra en Toscane; j'envoyai aux recherches, aux réclamations; mais les voleurs et pillards avaient pris la fuite, de sorte que je perdis l'une des plus magnifiques collections particulières d'objets d'art, de goût et de mode alors; parmi les derniers, un dessert de fruits en marbre, et un surtout de table en toute forme; enfin une collection précieuse de marbres antiques et modernes, ainsi que des laves du Vésuve travaillées, etc. J'avais dépensé assez d'argent pour une part; il y avait les présents que j'avais pu accepter; et la majeure partie, comme la plus riche et la plus rare pour un particulier, provenait de la conquête et de la répartition faite par l'autorité du gouvernement français. Mes regrets de cette perte furent d'autant plus vifs que je pouvais l'avouer; je n'avais pas à en rougir, pas plus que dans toutes les circonstances de ma longue carrière guerrière. Pendant mon commandement à Naples, j'avais fait faire pour mon compte des fouilles à Santa-Maria di Gati pour chercher des tombeaux qui renferment les vases étrusques; on en découvrit six

Digitized by Google

qu'on laissa fermés jusqu'à mon arrivée; on ne devait les ouvrir qu'en ma présence; mais les événements ne me permirent plus de m'en occuper et ils furent ainsi perdus pour moi.

Enfin, le gouvernement français nomma un nouveau général en chef, Joubert, pour remplacer Moreau à l'armée d'Italie; celle de Naples fut supprimée, réunie à l'autre, et je reçus l'autorisation tant désirée de rentrer en France. Nous convînmes avec Moreau de partir ensemble. J'appris alors par voie secrète que Mantoue, pour laquelle son gouverneur m'avait donné une si grande sécurité, avait capitulé; les détails de cet événement étaient si précis, la voie par où je les avais reçus si certaine, qu'il n'y avait pas pour moi le moindre doute; mais les généraux Moreau, Joubert et son chef d'état-major Suchet, prétendirent que ces rapports étaient faux et répandus à dessein, qu'ils en avaient de plus récents et de plus certains. J'aimais sans doute à l'espérer, mais de mon côté je ne pouvais douter du dévouement de la personne qui m'écrivait. Cette incertitude était affreuse, à cause des événements qui allaient bientôt se développer; car si Mantoue était réellement rendue, le corps assiégeant devenait un renfort disponible et important pour les alliés; leur inaction même était une nouvelle conviction pour moi qu'ils attendaient, pour agir, la réduction de cette place. Ils marchèrent enfin. Sur le premier avis, Joubert rassembla ses forces et se mit en mouvement; je l'engageai à être circonspect avant de s'engager trop avant et à s'assurer, en marchant, de la vérité de l'événement, car les forces ne seraient plus égales. J'avais nolisé des felouques à Gênes avec Moreau; je l'attendais depuis quelques jours lorsqu'il m'annonça que le général Joubert l'avait prié de

Digitized by Google

rester avec lui, et je partis seul en longeant le littoral de la Corniche sur Savone, Oneille, Nice et Toulon, non sans inquiétude des corsaires qui infestaient ces parages; mais j'avais pour escorte un petit bâtiment armé qui nettoyait toutes les anses et petits ports. Je n'étais qu'à deux ou trois journées de Gênes, lorsque j'appris que Joubert avait été tué, l'armée mise en déroute et la confirmation de la prise de Mantoue.

De Toulon, je me rendis à petites journées à Paris, où je fus assez froidement reçu par le Directoire, mais bien dédommagé par l'opinion publique. Aucun gouvernement ne met en balance les services passés quand survient un échec et ne considère point les circonstances, les événements, les moyens, etc. Il faut toujours des victoires; c'est un bon principe, sans doute; cependant, la justice et l'équité réclament à leur tour la part qui doit en revenir pour chacun. De temps à autre, des articles de journaux versaient le blâme sur mes dernières opérations; j'eus à cet égard une correspondance avec Moreau, attendu que lui et son état-major ne paraissaient pas étrangers à ces articles; j'étais fatigué de ses raisons et de ses hésitations. Il était revenu à Paris. Tantôt il pensait qu'il fallait mépriser ces diatribes; tantôt il devait se charger de les réfuter; tantôt, enfin, il y avait faute de ses papiers qui étaient en route. Perdant patience, je le prévins que je le sommerais publiquement, ce que j'exécutai avec loyauté, franchise et surtout avec énergie. La réplique se fit un peu attendre; elle était entortillée et pitoyable; ce procès fut donc jugé en ma faveur et tout finit là.

Je n'étais pas encore guéri de mes blessures et l'on craignait pour ma poitrine; on me mit au régime du laitage et du sagou.

Digitized by Google

La France gémissait sous le poids de l'arbitraire de son gouvernement. Le Directoire était sans crédit ni considération; il s'était rendu odieux par l'affreuse loi des otages et les emprunts forcés. On intriguait pour le renverser et l'on me proposa de me mettre à la tête du mouvement : je m'y refusai. Je crois, sans en être sûr, que l'on s'adressa également à Moreau, qui déclina de même. Tout à coup, on répandit le bruit de l'arrivée inopinée du général Bonaparte d'Égypte à Fréjus; tous les regards se tournèrent de ce côté, et dès ce moment il fut considéré comme l'ancre d'espérance et de salut. Il mit assez d'empressement à me rechercher; j'étais, d'ailleurs, assez lié avec sa femme et quelques-uns de ses frères et sœurs. Il voulut connaître d'une manière précise les événements d'Italie. A un petit dîner où était Moreau, nous les racontâmes, et l'opinion du général amphitryon fut dès lors fixée en ma faveur.

Le 18 brumaire arriva; j'y pris franchement part (1). J'eus le commandement de Versailles, et ma première opération, en arrivant, fut de faire fermer un club de jacobins qui fut clos pour jamais. La grande affaire devait se décider à Saint-Cloud; elle faillit échouer. Nous aurions alors été tous compromis et probablement vic-

(1) Ici se trouve dans le manuscrit un paragraphe incident qui est ainsi conçu : « J'avais omis de dire que je remplissais alors ou peut-être plus tard les fonctions d'inspecteur d'infanterie, répétant encore que j'écris sans cartes ni registres de correspondance, seulement de mémoire, qui peut me tromper, et c'est très à la hâte, sans réfléchir ni relire, que je trace rapidement cette notice qu'avec le temps je referai avec plus de loisir. » La notice n'a pas été refaite; il est même probable qu'elle n'a pas été relue, car elle est restée telle quelle, sans aucune correction, sans aucun changement. Quant aux fonctions d'inspecteur général d'infanterie, Macdonald ne les remplissait pas à l'époque du 18 brumaire; il y fut nommé par le Premier Consul le 1er pluviôse an VIII (21 janvier 1800).

Digitized by Google

times du parti qui aurait triomphé, pour le malheur de la France.

Il fut question d'organiser les armées; Moreau devait avoir celle du haut Rhin et moi celle du bas; mais il s'arrangea si bien qu'il les fit réunir en une seule, et me fit nommer à mon insu son lieutenant général. Je fus indigné de cette duplicité et je m'en expliquai vivement avec le Premier Consul, qui convint avoir cédé aux instances de Moreau et me témoigna ses regrets; il ajouta qu'il croyait que cet arrangement avait été concerté et convenu entre Moreau et moi, que Moreau le lui avait même donné à entendre. « Comment cela serait-il possible, lui dis-je, après tout ce qui s'est passé entre nous en Italie, et les explications de ces événements qui ont eu lieu devant vous à votre table? — C'est vrai, répondit-il; eh bien! ajouta-t-il, votre santé n'est pas encore bien remise; soignez-vous, et plus tard je remplirai ma promesse. »

On organisait alors la première armée de réserve dont il se réserva le commandement, avec Berthier sous lui; il entreprit et exécuta le fameux passage du Saint-Bernard, et la victoire de Marengo couronna cette audacieuse et téméraire opération.

Plus tard, on organisa une seconde armée de réserve à Dijon; j'en eus le commandement. Elle traversa la Suisse et prit le nom d'armée des Grisons (1), ce qui indiquait assez l'opération dont elle serait chargée. Elle devait agir dans les Alpes Rhétiennes, entre les armées d'Italie et du Rhin, et leur donner la main. Un armistice d'un mois eut lieu; j'eus l'ordre ou l'autorisation de me concerter avec Moreau qui m'y engageait fortement; il voulait même me prévenir en se rendant à mon quar-

(1) 6 fructidor an VIII (24 août 1800).

Digitized by Google

tier général de Saint-Gall; mais il était difficile qu'il quittât son armée, et je me rendis à Augsbourg où était le sien, et de là à Ratisbonne, Landshut et Munich d'où je revins à Saint-Gall. Notre plan fut convenu et Moreau le porta à Paris pour l'expliquer et le faire agréer.

C'était pendant mon voyage que, amenant avec moi le général Mathieu Dumas, mon chef d'état-major, Pamphile Lacroix et le général Grouchy, ce dernier, avec lequel j'avais été froidement depuis la Hollande, flatté et reconnaissant de mon accueil, me raconta toutes les intrigues mises en jeu au quartier général de Moreau à Gênes pour laisser l'armée de Naples agir seule et s'en tirer comme elle pourrait; il nous dit que c'était surtout le général Gouvion Saint-Cyr qui y avait eu le plus de part, par rancune de ce que je l'avais remplacé à Rome, comme si j'avais été pour quelque chose dans ses démêlés avec les commissaires du gouvernement qui le firent rappeler. Moreau n'aperçut pas le piège apparemment, et d'hésitation en hésitation, m'abandonna. Vous savez maintenant les résultats et les conséquences qu'ont eus les événements.

La présence de Moreau à Paris fit changer d'abord les commandements : il dut passer à celui d'Italie et moi le remplacer à celui du Rhin. J'eus l'ordre de m'y préparer; mais, tandis que je faisais mes dispositions, un courrier m'informa que les anciennes étaient maintenues, que Moreau retournait à son poste et que je resterais au mien. Je reçus en même temps l'ordre de commencer les hostilités et d'entrer en opérations d'après le plan convenu avec Moreau et l'armée d'Italie à laquelle il avait été communiqué (1).

Placé ainsi entre l'armée du Rhin à ma gauche et celle

(1) C'était le général Brune qui commandait l'armée d'Italie.

Digitized by Google

d'Italie à ma droite, communiquant et agissant par le centre avec toutes les deux, j'eus plus de difficultés naturelles à surmonter qu'à vaincre l'ennemi, quoiqu'il fût retranché dans tous les passages des Alpes qu'il m'a fallu franchir jusqu'à Trente sur l'Adige, par conséquent à travers toute leur épaisseur, notamment les monts Splugen, Tonal, etc., encombrés de neige et de glace. Plus d'une fois le découragement a saisi mes troupes, mais j'étais de ma personne aux points les plus dangereux, faisant sonder les neiges, l'épaisseur des glaces, mesurer la profondeur des abîmes qui nous environnaient sous nos pieds; des avalanches avaient entraîné, englouti des escadrons. Enfin, avec de la persévérance, de l'audace, ou pour mieux dire de la témérité, nous parvînmes plus heureusement que sagement, mais non sans de grandes pertes, à gagner le sommet et le plateau du Splugen où est situé l'hospice, et ensuite la rive droite de l'Adige. Il y avait tout autant de danger à reculer qu'à avancer; je ne pouvais donc hésiter. Cette marche audacieuse força l'ennemi à se retirer précipitamment devant nous, à évacuer cette partie des Alpes, du Vorarlberg et du Tyrol, et favorisa les deux autres armées dans leurs opérations, dont les succès firent d'abord conclure des armistices que je consentis également de mon côté, et la paix de Lunéville couronna cette campagne (1).

Je passai le reste de l'hiver et le commencement du printemps à Trente, d'où j'eus l'ordre de ramener mon armée en Suisse, à travers l'Italie. Je levai mes cantonnements et me mis en marche; chemin faisant, un courrier m'apporta ma nomination au poste d'envoyé extra-

(1) Traité de Lunéville, entre la France et l'Autriche, signé le 9 février 1801.

Digitized by Google

ordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Danemark (1), avec l'ordre de me rendre immédiatement à Paris. Mes goûts, pas plus que mes idées, ne me portaient à embrasser cette carrière; mais elle m'était plutôt présentée comme une opération militaire couverte par le manteau diplomatique.

Le royaume de Danemark était menacé, et surtout sa capitale, par une flotte anglaise; on me faisait connaître que son gouvernement demandait un général français pour diriger la défense du pays et que l'on avait jeté les yeux sur moi. Je ne puis dissimuler que je fus flatté du choix et désireux d'attacher mon nom aux événements dont ce pays allait être le théâtre, mais avec l'intention, la résolution bien prise et très décidée de laisser la diplomatie — et j'ai tenu parole — aussitôt que les affaires militaires seraient terminées. Je m'acheminai donc vers Paris. Je pensais ne pas aller plus loin que Nevers, car, en relayant dans cette ville, j'appris le désastre de Copenhague abandonnée de la Suède, de la Russie et de la Prusse qui, par traités, devaient faire cause commune avec le Danemark. Cependant, arrivé à Paris, et croyant ma mission terminée, le Premier Consul me dit qu'il y avait encore espoir de renouer la quadruple alliance défensive, et me fit partir, en passant par Berlin, et avec la promesse que, si la paix était la suite de l'événement de Copenhague, il céderait à mon vœu en me rappelant immédiatement.

Rendu dans la capitale de la Prusse, je ne tardai pas à y apprendre que la Russie s'était séparée de l'alliance par un traité avec l'Angleterre, avec la faculté aux trois autres puissances d'y adhérer. J'en informai immédiate-

(1) La nomination est de germinal an IX (mars 1801).

Digitized by Google

ment le Premier Consul par courrier extraordinaire et, prévoyant les adhésions, je demandai à revenir sur mes pas; mais on me répondit qu'étant déjà si avancé, on m'engageait à poursuivre ma route pour connaître les intentions du gouvernement danois, et que si, de son côté, il faisait la paix, on considérerait ma démarche comme un simple voyage et que l'on me rappellerait. J'allai donc remplacer votre grand-père maternel (1) qui m'attendait pour passer en la même qualité à Stockholm. Je n'avais pas alors l'idée qu'un jour je m'unirais à votre infortunée mère, qui était toute jeune et que je n'avais qu'entrevue. Nous étions en 1801, et ce n'est que plus de vingt ans après que l'alliance s'est formée et rompue si affreusement, en moins de quatre ans.

Avant mon audience à la cour, il me fut facile de me confirmer dans l'opinion que je m'étais formée que le Danemark ne lutterait pas seul contre une puissance maritime aussi formidable que l'Angleterre.. L'attaque de la capitale, la destruction d'une grande partie de ses vaisseaux, les succès enfin de l'audacieux et téméraire amiral Nelson, qui combattit en dépit des ordres de son chef, et malgré une défense courageuse qui méritait un autre sort, amenèrent un armistice qui durait encore à mon arrivée, surveillée par la flotte anglaise que je traversai dans le Grand-Belt. Ma mission n'eut donc point le résultat que l'on s'en était promis, et la première dépêche où j'en rendais compte se terminait par la demande de mon rappel que je renouvelai pendant cinq mois; mais, comme on négociait en ce temps-là la paix avec l'Angleterre, on jugeait nécessaire de maintenir les ministres à leurs postes respectifs à l'étranger.

(1) M. de Bourgoing, dont la fille fut la troisième femme du maréchal Macdonald.

Digitized by Google

Les préliminaires en ayant été signés (1) et la paix générale rendue momentanément à l'Europe, on pensa que les motifs que j'avais fait valoir ne subsisteraient plus, et l'on me fit sonder pour l'ambassade de Russie occupée par le général Hédouville qui, comme moi, demandait vivement son rappel. Enfin j'obtins le mien et je quittai Copenhague dans le cœur de l'hiver; j'éprouvai en chemin toutes les calamités de cette saison qui fut très rude dans le Nord, et après un mois de route pénible, fatigante et même dangereuse, je rentrai à Paris, d'où le Premier Consul était parti pour les comices de Lyon.

Mon séjour en Danemark n'avait pas été sans intérêt et agrément; j'étais distingué à la cour, bien avec le corps diplomatique et accueilli par la société. J'étudiai l'histoire de ce pays, ses lois et ses mœurs. C'est là que l'on trouve un peuple qui, rempli de confiance et d'admiration pour l'un de ses souverains, fit abandon de sa liberté et se soumit aveuglément à leur pouvoir absolu; il n'a point eu à s'en repentir jusqu'ici, mais il est douteux que jamais aucun de ses puissants voisins use de la même générosité pour garantir ses sujets des abus et de la violence, de la tyrannie ou du despotisme.

Pour en revenir à ce qui me touche, j'avais quelque soupçon que M. de Talleyrand avait des raisons, que je ne pouvais pénétrer, de me tenir éloigné. Je lui en avais écrit vertement en particulier; toutefois, comme on pouvait m'avoir prévenu contre lui ou l'avoir indisposé contre moi, je lui rendis visite. Sa réception fut froidement polie; je lui en fis vivement sentir l'inconvenance devant sa femme et quelques personnes; je sortis brusquement, et depuis lors j'ai cessé toute relation avec ce personnage

(1) Le traité d'Amiens, entre la France et l'Angleterre, signé le 25 mars 1802.

Digitized by Google

qui, par la suite, a dégradé de plus en plus son nom, son existence et sa position. Il a bien fait de temps à autre quelques tentatives de rapprochement, mais inutilement; j'avais jugé la sécheresse de ses affections. Cependant, à la cour impériale comme à celle des Bourbons, son esprit souple, ses insinuations, ses intrigues avaient plus d'une fois satisfait l'ardeur de son ambition; mais enfin, mieux connu et apprécié, tous les partis se sont comme entendus pour le jeter de côté et le laisser jouir d'une charge à peu près insignifiante par ses fonctions (1) et vivre de regrets, si ce n'est de remords. Je m'étends trop longuement, je le sens, sur ce personnage; mais c'est parce que j'ai la conviction qu'il m'a beaucoup nui dans l'esprit du Premier Consul, en lui donnant des préventions et en insinuant que j'étais l'ennemi de son pouvoir.

En 1804 eut lieu le fameux procès de Moreau, dans lequel, en me supposant des liaisons intimes qui n'existaient nullement, on désirait m'impliquer; mais on reconnut apparemment que j'avais la conscience trop nette là-dessus, et on se borna à me surveiller, à épier toutes mes actions; du reste on me laissa tranquille.

Peu après ce procès, le Premier Consul fut élu empereur et le gouvernement, devenant ainsi monarchique, fut environné de ses attributs. Il fallait avoir commandé en chef pour être élevé à la dignité de maréchal; et quoique cette condition ne me manquât point, je n'ai pas été compris dans cette nomination ni dans les suivantes. Il fallait donc me contenter de croire et de penser que j'avais mérité de figurer sur la liste; avec la fierté naturelle à mon caractère, jointe au sentiment que j'étais l'objet d'une injustice, je ne fis aucune

(1) Il était grand chambellan.

Digitized by Google

démarche pour détruire de fausses préventions. Je m'en suis applaudi plus tard, les circonstances m'ayant assez favorisé pour arracher le bâton de maréchal à la pointe de mon épée, à la bataille de Wagram.

Dans la même année, la Légion d'honneur a été créée ; je fus d'abord nommé simple légionnaire avec tous ceux qui, comme moi, avaient reçu des armes d'honneur, et ensuite grand officier. Mon nom s'était apparemment glissé inaperçu, car dans la position préventive où je me trouvais, c'était en quelque sorte une faveur.

J'avais signé, comme tout le monde, l'adresse de l'élection à l'Empire, mais plutôt comme moyen de me garantir de tracasseries et de persécutions que par espoir d'y gagner quoi que ce soit. Je n'avais d'ailleurs aucune raison d'opposition, encore moins de jalousie et d'ambition. Mon isolement ne me tourmentait qu'à cause de vos sœurs aînées; une éducation distinguée chez Mme Campan, l'exemple de compagnes qui faisaient de brillants mariages à la nouvelle cour impériale, me faisaient craindre pour elles la contagion de ces positions élevées; mais leur esprit droit, leur jugement précoce, mes conseils et leur tendre affection leur firent comprendre que j'étais innocent de cette sorte de disgrâce, et elles se résignèrent à la situation que le sort leur préparait.

Je venais d'acquérir cette terre de Courcelles ou j'écris et que je vous destine ; mais, malgré les jouissances de la vie champêtre et les charmes du repos, mon ardeur guerrière se réveillait à chaque récit de victoire. Cependant elle s'affaiblit peu à peu, en songeant que ma carrière s'avançait, au point même que ce n'est pas sans quelque effroi que je reçus l'ordre de me rendre à l'armée d'Italie, après cinq ans d'inactivité, pour être à la disposition du prince Eugène Beauharnais, vice-roi et

Digitized by Google

commandant en chef. J'étais à la veille de revenir ici avec vos sœurs qui avaient terminé leur éducation et que j'avais retirées de pension; je passais seulement quelques mois à Paris avec elles pendant l'hiver, pour perfectionner leurs talents d'agrément. C'était, je crois, au commencement d'avril que je reçus cet ordre; je leur en cachai d'abord la nature. Le ministre ne m'expliquait pas en quelle qualité je partais et il ne put m'en dire plus long lui-même; il me montra l'original de la lettre de l'Empereur, remarquable par son laconisme; elle est à peu près restée dans ma mémoire, ainsi dictée : « Monsieur le duc de Feltre, donnez l'ordre au général Macdonald de se rendre en Italie où il recevra de nouveaux ordres du vice-roi, et je lui saurai gré des services qu'il rendra. Signé : Napoléon » (1).

N'ayant que peu de jours pour me reconnaître, il était tout naturel que je songeasse d'abord à la destinée future de vos sœurs. Je sollicitai et j'obtins de l'Empereur qu'elles fussent admises dans la maison d'éducation des filles des membres de la Légion d'honneur à Écouen, dont Mme Campan, leur ancienne maîtresse de pension à Saint-Germain, était alors la surintendante. Notre séparation, comme vous pouvez le croire, fut bien douloureuse; elles n'étaient occupées que des nouveaux dangers auxquels j'allais être exposé.

Avant de me mettre en route, il faut que je revienne sur le passé et sur une circonstance qui m'a échappé. Quelques amis, placés suivant leurs convenances près du roi de Naples, Joseph Bonaparte, qui avait le commandement d'une armée française dans ce pays, lui représentèrent que je pourrais être très utile comme y

(1) L'ordre ministériel est daté du 28 mars 1809.

Digitized by Google

ayant fait la guerre quelques années auparavant. Il m'avait plusieurs fois montré de la bienveillance; ils lui suggérèrent donc de me demander à l'Empereur. Celui-ci, dirigeant la Grande Armée dans le nord de l'Allemagne, avait, je crois, son quartier général à Osterode, pendant le siège de Dantzig, à la suite de la sanglante bataille d'Eylau où les deux partis s'attribuèrent la victoire, quoique, de notre côté, les plus raisonnables et impartiaux l'aient jugée plus que douteuse. L'Empereur consentit et me fit autoriser par le général comte Dejean, qui tenait par intérim le portefeuille de la guerre, à me rendre près de son frère à Naples, pour être à sa disposition (1). Ce n'était point un ordre militaire, car, contrairement aux formes, on ne m'adressait point de lettre de service. Il était donc évident que le roi Joseph restait maître de m'employer suivant son bon plaisir, soit dans les troupes napolitaines, soit comme civil; car les généraux de l'Empereur à l'armée de Naples avaient seuls le droit de commander des troupes françaises, avec leurs lettres de service.

Mon sang frémit encore d'indignation et toutes mes facultés se soulèvent pendant que je trace ces lignes, en songeant à l'abaissement où j'aurais été jeté et serais tombé, à la condition de commander des soldats napolitains! Moi qui les combattis et pulvérisai à Civita-Castellana, à Otricoli, et leur donnai le coup de grâce à Calvi, quoique dans ces affaires nous fussions moins qu'un contre douze ou quinze! Moi qui fus témoin de leur lâcheté, de leur défection et de leur fuite! Moi qui envahis leur territoire peu de jours après! Je m'arrête et j'en reviens à mon départ pour l'armée d'Italie en 1809.

(1) L'autorisation ministérielle est datée du 28 février 1807.

Digitized by Google

Il y avait peu de jours que j'avais mes ordres lorsque je fus informé que l'Empereur venait de recevoir l'avis, étant à l'Opéra, que les Autrichiens avaient passé l'Inn, le 12 avril. Il me parut évident, et l'événement le justifia, qu'ils auraient commencé à la même date les hostilités et leurs opérations au nord de l'Italie, et je me mis en route le lendemain même du jour que l'Empereur avait reçu cet avis. Je ne m'arrêtai que quelques heures à Turin pour y voir le général César Berthier, qui y était employé je ne sais plus en quelle qualité. Il me confirma la reprise des hostilités et m'apprit un premier succès de nos troupes, cinq ou six cents prisonniers et deux pièces de canon, dont il venait de transmettre la nouvelle à Paris par une dépêche télégraphique, et que toute l'armée réunie se portait en avant. J'en étais encore si éloigné que je concevais déjà la crainte inquiète de ne pouvoir la joindre avant quelque événement important et, malgré les instances de ce général et de sa femme de me reposer au moins vingt-quatre heures, je me remis immédiatement en route.

Arrivé à Milan, personne ne connaissait le prétendu succès envoyé de Turin à Paris par dépêche télégraphique; on ignorait même où était et ce que faisait

Digitized by Google

l'armée. J'étais étranger dans cette ville, quoique j'y eusse passé quelques semaines en 1798, d'où je fus envoyé commander à Rome; je n'y voyais alors que des militaires français, mais tous étaient absents. Cependant un monsieur Bignami, banquier, que j'avais vu à Rome, ayant appris par hasard mon arrivée, vint me voir et me dit confidentiellement qu'on savait, par voie du commerce, que l'armée avait éprouvé un échec (1) et battait en retraite, mais que peu de personnes encore en étaient informées. Je cherchai à lui démontrer l'erreur de cette nouvelle en lui citant le succès annoncé par Berthier; il secoua la tête et son assurance commença à me faire soupçonner qu'il pouvait y avoir du vrai dans sa nouvelle commerciale. Il était trop tard pour que je fusse présenter mes respects à la vice-reine; mais, en me donnant connaissance des personnes attachées à sa cour, il me cita le comte Méjean que je connaissais un peu et m'offrit de me conduire au palais où il demeurait. On nous dit que M. Méjean était au conseil; je me nommai à l'huissier, en l'invitant à avertir ce personnage que, ne m'arrêtant pas à Milan et me rendant à l'armée, je le priais de me faire savoir où était le quartier général et si la vice-reine avait des commissions pour son époux. Au premier mot, il laissa le conseil et accourut; il me prit en particulier et me confia qu'un courrier, arrivé la précédente nuit, avait apporté des nouvelles encore plus désastreuses que celles dont Bignami m'avait entretenu. La lettre apportée par le courrier était conçue à peu près en ces termes : « Pressé par l'ennemi, et cédant aux cris des habitants que l'on abandonnait et au désir de l'armée qui voulait combattre

(1) La bataille de Sacile, perdue par le prince Eugène le 16 avril 1809.

Digitized by Google

pour ses foyers, j'ai livré bataille et je l'ai perdue! »

Là-dessus je lui dis que j'allais faire venir des chevaux pour partir. Il m'engagea à voir la vice-reine et m'offrit de m'accompagner, assurant que l'on passerait sur l'étiquette; mais étant en habit de voyage, je le priai de dire à cette princesse que je pensais que le meilleur moyen de lui faire ma cour et de lui être agréable était de me rendre le plus promptement possible au quartier général de son mari. En quittant Méjean, il me recommanda de ne rien dire à Bignami qui m'attendait et ne manqua pas de me questionner; mais je me bornai à lui dire qu'on ne savait à la cour que ce qu'il m'avait appris lui-même et que l'on n'y ajoutait aucune foi. Nous nous séparâmes et je montai en voiture bien affligé de ce triste début. Cependant un événement en Italie, quelque important qu'il fût, ne pouvait être considéré que comme secondaire, le décisif devant être en Allemagne où se trouvait l'Empereur en personne, mais il pouvait influer sur l'esprit des peuples en Italie, fort désavantageusement prévenus pour nos affaires, comprimés, mais non soumis, et sur celui des Allemands et de leurs armées, quoique si souvent battus et leurs pays envahis par les nôtres; mais c'étaient les dents de Cadmus; ils avaient aussitôt rétabli leurs armées qu'elles étaient détruites; elles semblaient sortir de terre.

J'avais une haute idee des talents militaires de l'Empereur, d'après tous les prodiges qu'il avait opérés; j'y mis confiance dans cette occasion et elle ne me trompa point.

Entre Brescia et Vérone, en un lieu nommé Desenzano, sur le lac de Garde, je rencontrai un colonel dont je ne me rappelle pas le nom. Encore effrayé de ce dont il avait été témoin ou de ce qu'il avait entendu dire, et croyant avoir l'ennemi sur ses talons, il venait du quar-

Digitized by Google

tier général, sans pouvoir me dire où il l'avait quitté; il portait des ordres pour faire armer les places jusque dans le Piémont, les approvisionner, en un mot les mettre dans un état respectable de défense. Il fallait donc que le désastre eût été considérable pour des ordres aussi précipités! Ce colonel était tellement pressé de les remplir que je n'en pus tirer d'autres détails. Quelques lieues plus loin, je connus que l'effroi était déjà répandu; il augmentait à mesure que j'avançais, parce que l'on était aussi plus rapproché de l'événement. Je rencontrai encore un courrier envoyé du quartier général à l'Empereur; il ne sut pas me dire non plus d'où il était parti, si ce n'est que c'était après la malheureuse bataille.

Enfin j'arrivai à Vérone. Tout y était en confusion, en désordre; les blessés y arrivaient en grand nombre; des fuyards, des chevaux démontés, des charrettes, des fourgons, des équipages, se croisant, s'embarrassant dans les rues et encombrant les places; enfin le hideux spectacle d'une déroute. Le parc de siège, stationné sur les glacis, avait fui précipitamment et était conduit à Mantoue. Les autorités n'avaient reçu aucun avis; on venait me demander des renseignements, et j'avais peine à persuader que je venais en chercher moi-même. Le bruit général était que l'armée prenait la direction de Mantoue pour s'y rallier; mais il me paraissait impossible que, quelle que fût l'étendue du malheur éprouvé, elle abandonnât la grande communication de la capitale du Milanais, et, malgré toutes les observations sur les dangers de cette communication, je m'obstinai à la suivre, et je fis bien; car à peine sorti des portes, le lendemain de grand matin, un courrier m'apparut; il venait de Vicence où il avait laissé le vice-roi, mais prêt à en partir pour venir à Vérone. Ce courrier portait au parc

Digitized by Google

de siège l'ordre de se rendre à Mantoue, ordre qu'il avait prévenu, comme je viens de le dire. Je ne m'arrêtai point à questionner l'homme aux dépêches, puisque je n'étais plus qu'à quelques heures du quartier général.

J'entrai à Vicence, au grand étonnement de tous ceux qui remarquaient une voiture venant en sens inverse de toutes celles qui prenaient la direction opposée et qui devaient être bientôt suivies des troupes, sans ma présence inopinée. Le bruit s'étant répandu de mon arrivée, l'auberge où j'étais descendu fut promptement encombrée de visiteurs et de curieux. L'armée était en grande partie formée des corps que j'avais eus sous mes ordres lorsque je commandais l'État romain et ensuite l'armée de Naples, en sorte que j'étais en pays de connaissance; chacun me racontait à sa manière ce qui venait de se passer et, comme d'habitude, accusait l'inexpérience du chef, la jalousie des généraux, etc.

Le vice-roi, qui de ses croisées avait vu passer une voiture en poste, soupçonnant que c'était moi, envoya successivement des aides de camp pour s'en assurer et m'inviter à me rendre immédiatement chez lui. Il me reçut très cordialement ou plutôt avec effusion. Il était encore plus préoccupé de ce que penserait et écrirait l'Empereur au sujet de l'événement que du résultat lui-même. « Je suis battu, disait-il, à mon début dans le commandement, et dans une mauvaise position; l'Empereur en sera outré, lui qui connaît si bien son Italie. — Qui vous a déterminé, dis-je, au combat? On est le plus souvent maître de le refuser; et cette position resserrée, ce défilé en arrière de vous qui compromettait si évidemment votre retraite en cas de nécessité? Vous êtes bien heureux, ajoutai-je, de ne pas avoir eu affaire à un ennemi audacieux, entreprenant; autrement, le salut et

Digitized by Google

plus même que la sûreté de votre armée se trouvait éminemment compromis. — Il est vrai, dit-il, j'ai trop facilement cédé aux plaintes, aux observations des sujets de l'Empereur. J'étais environné, assourdi de leurs cris de les abandonner sans combattre; l'armée murmurait de ses mouvements rétrogrades sans s'être mesurée avec des troupes qu'elle avait si souvent vaincues. Je consultai, je demandai des avis, des conseils aux généraux les plus expérimentés et en réputation. » Il semble que tous s'étaient entendus pour répondre laconiquement que la situation était trop délicate, qu'il était chef, qu'il n'avait qu'à donner des ordres, qu'on les exécuterait; ce qui voulait dire : Tirez-vous-en comme vous pourrez. Ces réponses ayant excité son humeur, il ne consulta plus que son courage, sans réfléchir aux conséquences, livra bataille et la perdit.

« Gardez-vous à l'avenir, lui dis-je, d'un pareil dépit, d'une telle précipitation; vous voyez où elle vous a amené et conduit. Où allez-vous maintenant, et que prétendez-vous faire? — Tout le monde est découragé; on ne parle plus que de retraite; les ordres sont donnés et s'exécutent en ce moment. — Mais où est l'ennemi? — A trois marches environ d'ici. — Trois marches! eh! que feriez-vous s'il était sur vos talons? N'est-ce pas ici un pays de chicane? Voyons vos cartes et le parti qu'on pourrait tirer de la position. En effet, je crois me souvenir qu'il est traversé d'une petite rivière, d'un canal, coupé de ruisseaux, et que l'on peut facilement s'y défendre, disputer au besoin l'Alpone derrière, ensuite Caldiero, position que je viens de traverser, mais beaucoup plus favorable à l'ennemi, enfin l'Adige, etc. Observez que c'est en Allemagne que la grande question se décidera; vous en connaîtrez les résultats avantageux ou malheureux, non par des courriers, mais par les

Digitized by Google

mouvements de votre adversaire (1); s'ils sont rapides, l'ennemi sera victorieux; s'ils sont lents comme en ce moment, rien de décisif; si enfin il est battu, vous verrez l'adversaire se retirer, parce qu'il ne voudra pas s'exposer à abandonner les communications avec sa capitale ni à être tourné et coupé par l'armée victorieuse qui l'aurait conquise. » A ces raisons j'en ajoutai de non moins puissantes et convaincantes. « En vous retirant d'une position si facile à défendre et sans combattre, l'ennemi vous suivra; où vous arrêterez-vous? Sur les fleuves ou sur les Alpes? Mais si l'Empereur a des succès et qu'il vous envoie l'ordre de reprendre l'offensive, il vous faudra tenter de forcer le passage des fleuves. Réussirez-vous avec une armée découragée? C'est au moins douteux. Ne nous exposons donc à une pareille chance qu'avec la nécessité; défendons le terrain pied à pied, sans rien compromettre; ne hasardons pas une seconde bataille et n'entreprenons qu'à coup sûr. »

Ces raisonnements firent impression sur l'esprit de ce jeune homme plein de cœur et de courage. « Convoquez, ajoutai-je, les généraux dans lesquels vous avez le plus de confiance, pour leur faire connaître vos intentions et entendre leurs observations. — Je les connais d'avance, dit-il; tenez, voyez, regardez : en voilà un qui se retire avec sa division; il n'a pas pris part à l'action, et c'est l'un des plus pressés et qui tient le plus de mauvais propos. » Néanmoins il donna l'ordre de dételer ses propres équipages qui étaient sur le point de partir, et je retournai à mon logement, en attendant l'heure convenue pour une réunion.

Mon arrivée à l'armée y avait produit une sensation très favorable, je le dis sans vanité, ostentation ni orgueil;

(1) L'archiduc Jean.

Digitized by Google

j'étais aimé des troupes, elles avaient confiance en moi; je m'en suis toujours paternellement occupé. On savait que ma disgrâce était une prévention, une injustice; on m'en estimait davantage d'avoir accepté du service dans un emploi secondaire, inférieur à ceux que j'avais exercés précédemment, et l'espoir commença à renaître dans la circonstance, toute fâcheuse qu'elle était.

A l'heure convenue, un grand nombre de généraux et d'officiers supérieurs étaient réunis. Le vice-roi exposa la situation de l'armée et les considérations que je lui avais présentées; puis il m'invita à leur donner les développements dont elles étaient susceptibles, ce que je fis avec beaucoup de réserve, par ménagement pour les amours-propres. On ne m'interrompit point, mais lorsque j'eus terminé, le général Grenier répliqua : « Prince, dit-il en s'adressant au vice-roi, on n'a point parlé du moral de l'armée, de sa désorganisation actuelle, et je déclare qu'elle est telle que je ne répondrais pas de ma propre division, avant de l'avoir établie quelques jours en repos derrière l'Adige à Vérone. » Les autres opinèrent d'après cet avis; le prince dit qu'il réfléchirait là-dessus et rompit la réunion.

Après que chacun se fut retiré, il me demanda ce que je pensais du général Grenier. Je n'avais aucune relation avec lui; cependant, nous nous étions rencontrés à l'armée de Sambre et Meuse, lorsque j'y conduisis de Hollande quinze à vingt mille hommes de l'armée du Nord, au moment de son désastre en Allemagne et de sa retraite sur la Lahn et la Sieg. Il jouissait de la réputation d'un bon général de division. « En fait de moral, ajoutai-je en riant, celui de ces messieurs qui sortent d'ici ne me paraît pas moins ébranlé que celui de leurs soldats; mais vous en avez qui n'ont pris aucune part à l'action, retenez-les et laissez aller les autres; ils vous

Digitized by Google

suffiront momentanément, et vous rappellerez les premiers dans quelques jours. » Il approuva mon avis; en effet, peu de monde nous était nécessaire pour garder les défilés, et, au besoin, nous n'étions qu'à peu de distance de l'Alpone, torrent encaissé par des digues qui suppléent à des retranchements. On laissa donc aller partie des troupes, et particulièrement la division Grenier à Vérone. La cavalerie du général Pully, qui n'avait pu être appelée ou arrivée à Sacile, pendant la bataille de ce nom, reçut l'ordre de réoccuper Padoue, qui était déjà évacué, par suite du mouvement général de retraite prescrit lorsque j'arrivai et que je fis suspendre.

Nous nous occupâmes de quelques moyens de défense provisoire de ce pays de chicane; nous montâmes à cheval pour les reconnaître. Le vice-roi eut la bonté de me faire présent de deux chevaux, car j'étais sans mes équipages, qui ne me rejoignirent, je crois, que dans le mois d'août; je m'étais, en attendant, pourvu du nécessaire.

Le pont de Vicence était facile à défendre avec peu d'ouvrages; je les indiquai au vice-roi, en l'invitant à les ordonner au chef de bataillon qui était posté sur ce point. Il l'appela, les lui expliqua assez légèrement, et je remarquai que cet officier supérieur n'en avait pas compris le premier mot, tout en répondant, toutefois, qu'il allait exécuter les dispositions prescrites. Ma remarque avait été facile, rien qu'à voir l'embarras et la contenance du commandant de ce poste important; je la communiquai au prince qui crut que je plaisantais. « Rappelez-le, lui dis-je, et demandez-lui de répéter l'ordre que vous lui avez donné. » Le pauvre chef de bataillon balbutia et avoua honteusement qu'il ne l'avait pas compris. « Pourquoi ne me l'avoir pas fait répéter? dit le prince. — J'ai eu tort, répliqua l'autre;

Digitized by Google

j'en demande pardon à Votre Altesse. » On le lui expliqua de nouveau, et nous nous retirâmes. « Eh bien! dis-je au prince, voilà à quoi tiennent souvent les méprises; vous vous retiriez en sécurité, bien convaincu qu'un ordre aussi essentiel allait être exécuté. Vous n'avez pas fait attention que cet officier, sans doute très brave, manquait d'intelligence; car, pour peu que le ciel l'en eût doué, il eût, pour la sûreté de son poste, de ses hommes et de l'armée, fait exécuter de son propre mouvement ces petits moyens de défense qui sautent aux yeux. Les quiproquos et les malentendus sont souvent funestes, surtout à l'armée; aussi, me suis-je toujours très bien trouvé de faire répéter mes ordres verbaux. » Je lui conseillai cette méthode, qu'il a suivie avec succès par la suite.

Nous restâmes trois jours dans cette position; c'était déjà un bénéfice pour le moral des troupes. En attendant les événements qui devaient se passer au cœur de l'Allemagne, l'ennemi faisait, mais timidement, des démonstrations, et comme nous ne voulions rien compromettre, nous nous retirâmes derrière l'Alpone, où l'avant-garde fut placée, et l'armée sur la position de Caldiero, ayant trois ponts sur l'Adige en cas de retraite, y compris celui de Vérone. Nous y restâmes fort tranquilles. Pendant ce temps, on se réorganisa complètement; on répara les pertes, en retirant des dépôts les hommes valides et des hôpitaux les rétablis des maladies et blessures. On se tiraillait journellement, et l'on jugea convenable de se tâter, afin de familiariser les soldats avec de nouveaux combats.

Je proposai de simuler une attaque avec partie de nos troupes; les ordres furent donnés. Elle réussit d'abord, en devenant plus sérieuse; malheureusement, notre gauche essuya un léger échec, ce qui détermina

Digitized by Google

le vice-roi à donner contre-ordre; je n'en tins aucun compte, parce que je venais de me mettre en mesure de passer l'Alpone, dont la défense s'était beaucoup affaiblie devant la vigueur de mon attaque; mais le vice-roi vint lui-même sur ce point pour me faire retirer, et il fallut céder. Nous rentrâmes au camp en regrettant de n'avoir pas eu la liberté de compléter nos premiers avantages. Le pauvre prince était malheureusement plein des souvenirs de l'événement récent de Sacile, ce qui le rendit encore longtemps fort timide, et notamment dans deux circonstances importantes, dont j'aurai occasion de parler.

Nous nous attendions que l'ennemi ferait à son tour, le lendemain, une semblable démonstration et nous nous préparions à le bien recevoir; cependant il se tint tranquille. Cette immobilité n'était pas naturelle après sa victoire de Sacile; j'en fis l'observation au vice-roi et l'engageai à faire au moins une forte reconnaissance générale; il l'ordonna. Nous la suivions avec nos réserves, lorsque je remarquai, avec une longue-vue, un mouvement de chariots et de bagages assez précipité. « Nous sommes victorieux en Allemagne, dis-je au vice-roi, car l'ennemi se retire. » Il braqua aussi sa lunette, vit cette marche rétrograde et me tendit joyeusement la main, en me remerciant de ma prévoyance et de mes avis si bien justifiés par l'événement. Il envoya ordre au camp de se préparer à marcher et se porta de sa personne à l'avant-garde qui, dans ce moment, l'envoyait prévenir que l'ennemi se retirait en toute hâte. Comme il me laissa pour diriger la marche, je lui recommandai la prudence et de ne pas trop s'enivrer de cette aventure.

Quelques affaires insignifiantes entre notre avant-garde et l'arrière-garde ennemie nous conduisirent sur les

Digitized by Google

bords de la Piave, dont le pont venait d'être brûlé. C'est un large torrent et fort rapide, comme tous ceux d'Italie, mais qui peuvent se passer à gué, hors les cas de pluie ou de fonte de neiges. La résolution de passer ainsi fut prise et exécutée sans encombre; la précipitation faillit tout perdre. J'étais encore en arrière et je hâtai mon mouvement, de manière que, de ma personne, je fus témoin d'un échec que nos troupes éprouvèrent, notamment une division de cavalerie qui venait cependant d'enlever, mais fut bientôt forcée d'abandonner, une batterie de l'ennemi. Cette charge avait été si impétueuse que les canonniers n'eurent pas le temps de faire feu; ils furent sabrés et le général de l'artillerie fut ramené prisonnier. Le vice-roi croyait n'avoir affaire qu'à une arrière-garde; mais le général capturé lui donna sa parole d'honneur que toute l'armée autrichienne, commandée par le prince Jean, se trouvait là; le pauvre vice-roi en fut déconcerté. Le quart seulement de la nôtre était de l'autre côté de l'eau et revenait en fuyant dans le plus grand désordre; heureusement que l'ennemi suivait faiblement, n'étant occupé que de couvrir la retraite. Mes troupes commençaient à arriver (1) : le prince me pria de passer de ma personne pour rallier les fuyards et de prendre le commandement de tout ce qui était sur la rive gauche. Préoccupé de la déclaration du général autrichien, il m'avait dit : « Que ferons-nous? — Le vin est tiré, répondis-je, il faut le boire. Vous vous êtes trop hâté, vos troupes seraient infailliblement perdues, et puisqu'elles sont de l'autre côté, il faut les soutenir. » Nous convînmes que les miennes passeraient au fur et à mesure qu'elles arriveraient; j'ordonnai que

(1) Le général Macdonald commandait un corps formé des divisions d'infanterie Broussier et Lamarque et d'une brigade de cavalerie.

Digitized by Google

ce serait par pelotons, les hommes se tenant mutuellement par le bras. La rivière était beaucoup augmentée, les pierres roulaient sous les pieds; quelques-uns furent entraînés par le courant; ce spectacle était bien triste, mais j'étais destiné, quatre ans plus tard, à en voir un plus horrible (1). Au moment où les fuyards commençaient à arriver en désordre, ils se jetaient précipitamment à l'eau sans reconnaître les gués; moi-même je m'y précipitai, l'épée à la main, pour les faire rétrograder. Après m'être changé, une espèce de petit ponton qui se trouvait là me facilita la traversée du plus fort courant, et les épaules de deux hommes me mirent à pied sec de l'autre côté. Je fis appeler les généraux, auxquels j'annonçai que l'armée allait également passer; en effet, déjà la tête de colonne de mon corps était dans le premier tiers de la rivière. Ce mouvement suspendit sans doute la poursuite de l'ennemi ou plutôt la ralentit. Les troupes poursuivies prenaient, en revenant, position, adossées à la rive gauche, de manière que, attaquées vivement, elles auraient été précipitées dans l'eau ou forcées de mettre bas les armes : mon premier soin, après avoir rassuré en quelques mots généraux et soldats, fut de changer cette position pour en prendre une perpendiculaire à la rivière, en y appuyant la gauche.

Le général Grenier (2) venait de passer bien au-dessous de moi; il attaquait et suivait vivement l'ennemi par le même mouvement que je commençais, en sorte que nous nous trouvâmes en ligne perpendiculaire à la rivière, comme je viens de le dire. Mes propres troupes avaient été arrêtées, par ordre du vice-roi, lorsqu'elles étaient déjà au milieu de l'eau, pour les faire rétrogra-

(1) En 1813, au passage de l'Elster, après la bataille de Leipsick.
(2) Le général Grenier commandait un corps de deux divisions.

Digitized by Google

der; et cela, parce qu'il avait vu la déroute dont j'ai parlé et la poursuite de l'ennemi. Il ne réfléchit point que c'était précisément le moyen de l'arrêter que de nous renforcer; il m'avoua ingénument ensuite qu'il nous avait crus un instant perdus et qu'il n'avait pas voulu sacrifier davantage de troupes. Je lui fis, à cette occasion, des observations qu'il trouva justes, mais dont malheureusement il ne profita point, tant l'impression de la perte de la première bataille, à Sacile, était profonde et l'intimidait.

Il ne m'a pas dit ce que l'Empereur lui avait répondu lorsqu'il l'en avait informé; mais j'ai su qu'après avoir parcouru la dépêche, l'Empereur avait fait appeler le courrier qui en était porteur et avait été témoin de cet événement, et lui avait demandé s'il m'avait rencontré et en quel endroit : « Près de Vérone, répondit le courrier. — C'est bien », répliqua l'Empereur. Je n'avais pas aperçu ce courrier, mais je fus flatté de la réplique, parce qu'elle montrait que l'Empereur comptait sur moi pour rétablir ses affaires en Italie.

Nous en sommes restés au mouvement de conversion que je faisais exécuter. Après que mon corps de troupes m'eut joint, le désordre était réparé; tout ce qui avait passé la Piave marchait dans le plus bel ordre et serrait l'ennemi qui reculait à son tour. Cependant notre extrême droite, commandée par le général Grenier, s'arrêta, quoique le feu n'y fût pas très vif; je fis halte aussi, mais par un autre motif; j'aperçus, vers le milieu de notre front, une masse d'infanterie ennemie, couverte d'une espèce de fortification qui n'était autre chose qu'un enclos assez vaste pour y parquer des bestiaux pendant la nuit, une sorte de *dossée* de fossé. Quelque cavalerie couvrait cette infanterie qui tiraillait sur les nôtres. Nous n'avions pas encore de canons passés, je crois. Tandis

Digitized by Google

que les troupes faisaient halte, le colonel de hussards Vallin vint me prier de lui donner quelque chose à faire; je lui ordonnai de ne pas bouger de place sans mes ordres, en lui promettant que je lui fournirais bientôt une bonne occasion. Là-dessus je me dirigeai vers la droite pour juger de cette position centrale de l'ennemi et connaître le motif de l'inaction du général Grenier; c'était, me dit-on, pour reposer les troupes, lorsque, au contraire, il fallait suivre à outrance. Je donnai des ordres au général Grouchy, qui commandait la cavalerie sur ce point; pendant qu'il donnait les siens en conséquence, je me retournais pour regagner le centre, lorsque je vis le colonel Vallin et son régiment exécutant une charge; je pressentis ce qui allait arriver et ce qui ne manqua pas. Le rideau de cavalerie ennemie se retira précipitamment et laissa avancer le régiment qui se trouva ainsi exposé au feu très vif de cette infanterie masquée que, moi seul, j'avais aperçue lorsque je fis faire halte. Je voulais la faire tourner par notre droite, et c'était le but du mouvement que je venais de prescrire au général Grouchy. La cavalerie ennemie, voyant le régiment de Vallin plier, le chargea, et de loin je pus remarquer que la mêlée n'était point à notre avantage. Je pressai mon cheval et joignis ce malheureux régiment et son chef blessé à la main; furieux, je lui reprochai d'avoir désobéi à mes ordres; il me répondit que c'était par ceux du vice-roi qui, arrivant au galop et sans nulle réflexion, lui avait dit : « Allons, hussards, chargez-moi cette canaille! » et qu'il avait répondu qu'il l'aurait déjà fait si je ne lui avais pas défendu de bouger. « C'est égal, avait dit le prince, chargez toujours! » C'est alors qu'il s'était élancé.

Le vice-roi, qui nous voyait de l'autre rive de la Piave, s'était décidé à la passer; il était arrivé précisé-

Digitized by Google

ment au centre pour faire faire cette belle équipée, tandis que j'étais à la droite. L'ayant joint, je lui représentai avec humeur qu'il avait bien intempestivement dérangé mon opération; il me dit qu'il avait cru d'abord qu'il n'y avait là que des tirailleurs. « Ils ne m'eussent point arrêté, comme vous auriez dû le penser », répondis-je, et je lui expliquai mon projet qui était encore réparable. Il y applaudit en me complimentant sur ce que j'avais déjà fait et exécuté; en cela il faisait écho avec l'armée, qui était joyeuse et remplie d'ardeur. Pour répondre aux compliments du prince, je lui demandai de me laisser continuer mon opération, en ajoutant que je lui montrerais ce que je savais faire. Comme cet écrit n'est que pour vous, mon fils, c'est sans aucun amour-propre que je ne parais peut-être pas être trop modeste; j'expose simplement la vérité avec le sentiment de franchise que l'on me connaît. « Voyez, dis-je au vice-roi, l'aile droite ennemie qui se retire précipitamment; je vais lui couper la retraite, et ce soir je vous fais présent de 10,000 prisonniers. — Mais je ne vois rien, m'observa-t-il. — N'apercevez-vous pas cette immense poussière qui rétrograde? — Oui. — Eh bien! il est facile de juger que c'est une retraite prononcée. Portez-vous à notre gauche, faites un simulacre d'attaque pour ralentir ce mouvement, pendant que je fais avancer notre droite et ébranler notre centre. »

Nous nous séparâmes plus satisfaits l'un de l'autre, ce qui pourtant ne dura guère, car, à peine eut-il fait commencer le mouvement de la gauche, que quelques coups de canon l'arrêtèrent, et il donna l'ordre d'en faire autant au centre et à la droite où je me rendais. Étourdi d'un pareil ordre, je revins au centre que je trouvai arrêté, et nous manquâmes ainsi notre opération. Je cherchai le vice-roi que je rencontrai enfin; il

Digitized by Google

me dit que l'ennemi paraissait vouloir se défendre et qu'il ne voulait pas compromettre l'armée, qu'elle en avait assez fait, et que d'ailleurs la soirée était trop avancée. J'eus beau lui représenter que les coups de canon qui s'étaient déjà beaucoup ralentis n'avaient eu d'autre objet que de couvrir la retraite précipitée de l'aile droite; il n'en tint aucun compte. « En ce cas, lui dis-je, je ne me mêle plus de rien; vous commandez, donnez des ordres et je les exécuterai. » Toutefois, il me laissa le commandement général et partit pour aller traverser la rivière et passer la nuit de l'autre côté, tandis que nous restions dans une vaste prairie ou pâture, sans aucun abri et, qui pis est, sans nourriture pour hommes ni chevaux, les bagages ne pouvant suivre qu'après le rétablissement du pont brûlé par l'ennemi.

Le vice-roi nous rejoignit de bonne heure, et le général Grenier fut mis immédiatement en marche pour suivre; l'avant-garde m'appartenait comme premier corps, mais je formai momentanément le centre. J'accompagnai le prince jusqu'à la ville de Conegliano; là les principaux fonctionnaires se rendirent sur la place près du vice-roi; l'un d'eux lui dit : « Ah ! Monseigneur, si vous aviez seulement poussé hier deux escadrons, vous eussiez coupé toute l'aile droite des Autrichiens de 10,000 hommes au moins; elle fuyait pêle-mêle dans le plus grand désordre, hommes, chevaux, artillerie, bagages, etc. Les chefs ne pouvaient plus faire entendre leur voix ni rallier un peloton, et cette confusion et cette fuite ont duré toute la nuit. » Le prince me regarda tristement, et un sourire fut ma seule réponse. En effet, c'est bien intempestivement qu'il avait arrêté mon opération de la veille.

Rien d'important ne se passa les jours suivants; l'en-

Digitized by Google

nemi continuait sa retraite en hâte et nous arrivâmes à Udine. Détaché avec mon corps, je pus agir seul. Le reste de l'armée se dirigea par Tarvis sur Klagenfurt, et moi je fus chargé de débloquer Palmanova, de passer l'Isonzo, de prendre Goritz et Trieste, de tâcher de faciliter le passage du général Marmont, duc de Raguse, qui avait l'ordre d'évacuer la Dalmatie pour nous joindre, de me diriger par Laybach, de passer la Save, la Drave, la Mühr, de m'emparer de Gratz, et enfin d'opérer notre jonction avec le gros de l'armée d'Italie, et, tous ensemble, avec la Grande Armée sur le Sömmering. Cette opération était étendue et présentait d'immenses difficultés; mais je ne jugeai pas impossible de les surmonter; j'avais d'ailleurs carte blanche.

A mon approche, le siège de Palmanova fut levé; la garnison et les habitants nous reçurent en libérateurs. Je dirigeai un bon détachement sur Trieste, et le général qui le commandait se plaignit que *je le sacrifiais;* il ne rencontra cependant aucune résistance. Nous passâmes l'Isonzo de vive force et enlevâmes Goritz, où de grands magasins étaient établis; il s'y trouvait aussi de l'artillerie de siège ramenée de devant Palmanova.

Les hauteurs de Prewald étaient fortifiées et reliées par des forts en terre et des blockhaus; je rejetai tout ce qui en défendait les approches; nos premières attaques s'étant faites mollement, je les conduisis moi-même, et j'appris ainsi aux généraux qu'avec plus de vigueur ils eussent moins fait de sacrifices d'hommes. Ils se liguèrent pour entraver mes opérations que je me déterminai à suivre et à diriger en personne. Cette ligne de forts était flanquée à gauche par des précipices et à droite par une chaîne de rochers très élevés; je la fis escalader par des voltigeurs, qui semblaient des pygmées, vus d'en bas; on y hissa même quelques pièces

Digitized by Google

de campagne. Ces démonstrations n'avaient d'autre objet que d'en imposer; néanmoins nous parvînmes à investir ces forts. Le détachement de Trieste vint s'y montrer; son chef était chargé d'envoyer des émissaires au duc de Raguse : aucun ne put passer, et nous n'en eûmes aucune nouvelle. Pendant ces opérations, je fis reconnaître les passages qui conduisent aux mines de vif-argent d'Idria et de ce lieu à la grande route de Trieste à Vienne; il y avait des obstacles pour le matériel, mais on pouvait les vaincre. Laissant donc des troupes en observation devant les forts, je tournai cette chaîne de rochers et me trouvai sur cette grande route, avec la majeure partie de mes forces, poussant des reconnaissances dans toutes les directions. Je marchais sur Laybach, lorsqu'un bataillon d'avant-garde en rencontra un autrichien au détour d'une sinuosité de la route; ils ne faisaient leur métier ni l'un ni l'autre, ne s'éclairant point. Se voir, s'élancer l'un sur l'autre à la baïonnette fut l'affaire d'un moment; le nôtre avait l'avantage de la descente et son adversaire fut écrasé; à peine en resta-t-il quelques hommes pour porter la nouvelle de la destruction des autres à Laybach. L'ennemi se doutait si peu de la possibilité de notre marche qu'il envoyait ce bataillon renforcer la défense des forts de Prewald pour nous contenir.

Un vaste camp retranché devait protéger Laybach, mais l'insuffisance des troupes détermina l'ennemi à désarmer et abandonner la partie gauche par rapport à nous, ainsi que la ville, pour se borner à la défense du fort et de l'autre partie. J'en fis reconnaître les abords, jugés impraticables pour une attaque de vive force; pour en faire le siège, nous n'avions pas d'artillerie; le pont sur la Save était en partie détruit; les matériaux manquaient pour le rétablir et aussi le temps. Je fis sommer

Digitized by Google

le commandant du camp retranché et des forts suivant l'usage; il refusa de se rendre.

Les forts de Prewald ayant capitulé rendirent disponibles bon nombre de mes troupes, ce dont l'ennemi dut être informé. Ses communications avec la Hongrie et la Croatie étaient encore libres; je pouvais d'autant mieux les intercepter avec les renforts que me procurait la capitulation. Il est vrai que le fort de Laybach, ainsi que le camp retranché, était couvert sur notre front par un marais considérable et d'un autre côté par la Save. Je n'avais donc que l'extrême droite pour l'attaque, car la gauche ne pouvait être abordée par la ville; mais, tandis que je méditais aux moyens d'enlever cette position, un ordre impératif me parvint de laisser seulement un détachement en observation et de me diriger avec le reste de mon corps sur Klagenfurt. Puisque je ne pouvais plus traverser la Save, ce n'est que la nuit et silencieusement que je pouvais prendre la direction indiquée; pour m'y préparer, je fis des démonstrations menaçantes autour du fort et du camp retranché. J'avais fait sonder le marais; on y traça un chemin pour la cavalerie qui se mit en travers de la route de la Croatie. L'ordre était donné que les troupes qui devaient marcher sur Klagenfurt fussent prêtes à neuf heures du soir; nous étions à peine en mouvement qu'un parlementaire se présenta, on me l'amena. Il apportait une proposition de capitulation. « Vous faites prudemment, lui dis-je, j'allais livrer l'assaut. » Tous les détails de cet événement extraordinaire étant consignés dans mes registres de correspondance, je ne les répéterai point ici. Ayant alors toute facilité de rétablir provisoirement le pont, je pris ma route directe par Marburg sur Gratz, où je fis ma jonction avec le vice-roi qui m'y avait devancé.

Les résultats que j'obtins dans cette opération, où

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

j'agis seul, furent la délivrance de Palmanova, le passage de vive force de l'Isonzo, l'occupation de Goritz, de Trieste, de Laybach, des forts de Prewald, de celui de Laybach et de son camp retranché; 10 ou 12,000 prisonniers, cent pièces de canon, des munitions, des armes, des drapeaux en proportion et d'immenses approvisionnements. L'Empereur m'en fit témoigner sa satisfaction par le vice-roi.

Pendant que nous étions devant Laybach, je gagnai, comme une partie de mes troupes, une sorte de dysentérie qui me fatiguait extrêmement et qu'augmentaient encore le travail, l'activité et les tracasseries que me suscitaient sourdement la jalousie et l'ambition de deux des principaux généraux. L'un d'eux était assez faible d'esprit et de conception pour se laisser influencer par l'autre (1), qui prétendait que l'Empereur ne m'avait employé que pour me perdre, qu'ils seraient entraînés dans ma disgrâce, qu'il n'y aurait pour eux ni pour les troupes aucune faveur ou récompense, etc. Tout cela me revenait. Je m'étais bien aperçu que souvent il y avait de la lenteur dans l'exécution de quelques-uns de mes ordres, lorsqu'il aurait fallu agir activement, et ainsi j'aurais quelquefois échoué dans mes entreprises si je n'avais pas pris le parti de les diriger moi-même, ce qui augmentait encore le ressentiment de mes antagonistes, qui se trouvaient n'avoir qu'une faible part dans le succès dont elles étaient couronnées. Cependant l'arc se tendait journellement et une occasion s'étant offerte, — c'était deux jours avant la capitulation de Laybach — je tançai vertement l'un d'eux et menaçai de faire arrêter et conduire à l'Empereur quiconque

(1) Celui-ci était le général Lamarque; le premier était le général Broussier.

Digitized by Google

n'obéirait pas sur-le-champ, et ce en présence de beaucoup d'officiers et de soldats qui applaudirent à cet acte de fermeté; dès lors ces messieurs se bornèrent à caqueter, mais je ne m'en inquiétai pas.

Peu avant mon arrivée à Gratz, je rencontrai un officier russe qui m'apprit les tristes résultats de la bataille d'Essling. Nos succès compensaient si peu ce malheureux événement que notre joie naturelle se changea en de douloureux regrets. Je trouvai le général Grouchy, qui m'avait devancé de quelques heures à Gratz d'où il retira ses troupes pour faire place aux miennes. Le prince Jean, qui se retirait en Hongrie, ne jugea pas devoir défendre cette ville, malgré un bon rempart d'enceinte bastionné et défendu par la Mühr qui n'était pas facile à passer, faute d'équipage de pont. Grouchy venait de conclure une convention d'après laquelle le fort très élevé qui dominait Gratz ne serait pas attaqué par la ville, afin de la préserver de tout dommage. De cette façon le pont de la Mühr fut livré. Je me bornai donc à investir le fort à l'extérieur et à préparer les moyens de m'en rendre maître, soit de vive force, soit par blocus.

On ne me laissa pas même le repos dont nous avions tous besoin après tant de travaux et de marches forcées. Je reçus l'ordre de marcher en Hongrie et de faire observer le fort, même de le faire attaquer, suivant l'occasion. Je me dirigeai par Kermünd, le lac de Neusiedel et Papa; nous étions alors sur les traces de l'armée autrichienne du prince Jean, qui se retirait dans le camp de Raab. Le vice-roi le suivait; il eut une assez mauvaise affaire de cavalerie qui s'engagea trop légèrement avec des forces inférieures; une des divisions de la nôtre, s'étant égarée, manqua au rendez-vous.

Quoique le vice-roi m'eût envoyé l'ordre de prendre

Digitized by Google

position à Papa jusqu'à nouvelle disposition, je ne crus pas, dans son intérêt et celui de l'armée, devoir y déférer; je fis bien et il m'en remercia cordialement, car il avait fort compromis les troupes qu'il conduisait à Raab, où il était sérieusement et très imprudemment engagé. J'avais mis les miennes en marche, précédées de ma cavalerie que je suivais; il y avait, je crois, sept à huit lieues de Papa au point où l'on se battait; aux deux tiers du chemin environ, je rencontrai un officier du prince qui m'apportait l'ordre de lever mon camp et de le joindre; on n'en était encore qu'à escarmoucher lorsque cet officier partit d'auprès du vice-roi. Je fis hâter le mouvement, mais il était impossible d'arriver à temps pour prendre part à l'engagement; du moins nous eussions favorisé la retraite si malheureusement le général en chef y eût été contraint. Il était engagé vivement quand j'approchai et avait été déjà plusieurs fois repoussé, lorsque, tournant le coin d'un bois et des hauteurs, le champ de bataille se découvrit à ma vue. Plusieurs régiments rétrogradaient en désordre; on faisait des efforts pour les rallier. Je pris le galop et me présentai au vice-roi, qui marqua une joyeuse surprise de me voir si promptement. « J'ai eu bien tort, me dit-il, de vous laisser à Papa; vous nous seriez bien utile dans la situation critique où je me trouve. — Vous avez eu un plus grand tort que celui-là, répondis-je, celui de vous engager et de vous compromettre avec une partie de l'armée, lorsque vous avez devant vous celle du prince Jean réunie dans une position qui me paraît assez forte; mais rassurez-vous, voici mon corps d'armée. — Où? dit-il avec vivacité. — Retournez-vous, le voilà qui débouche. — Que je vous remercie de votre prévoyance! dit le prince en me serrant affectueusement la main. — Allons! dis-je, un coup de collier! Voilà un appui; je

Digitized by Google

vais faire avancer mes troupes. — Non, répondit-il; laissez-les se reposer; nous les appellerons plus tard. »

Le général Grenier, qui commandait la droite, réussit enfin à culbuter l'ennemi et à couronner la hauteur; nous le joignîmes; la vue de l'arrivée de mon corps d'armée avait ranimé l'ardeur du sien. Il fallait profiter de cet avantage et pousser l'ennemi; mais il s'y refusa, croyant avoir assez fait et disant que ses troupes étaient trop fatiguées et qu'il fallait les laisser reposer. Je pressai le vice-roi de donner ses ordres; mais des souvenirs récents le rendaient timide. Il y avait cependant du désordre dans l'infanterie ennemie; on lança quelques cavaliers, malheureusement sans ensemble; on fit quelques prisonniers, et l'ennemi opéra tranquillement sa retraite. On ne tint aucun compte des observations que je faisais énergiquement, à savoir qu'il faudrait combattre ces mêmes troupes le lendemain et peut-être avec désavantage; que le premier mot de l'Empereur, quand on lui annoncerait le gain de cette bataille, serait : Où sont les résultats, les prisonniers, les canons, les bagages? — « Vous êtes trop entreprenant, dit le vice-roi. — Mais, répondis-je, ici comme à la Piave il n'y a qu'à se baisser et prendre. » Il répliqua alors qu'il craignait une sortie de la garnison de Raab, s'il poussait en avant; je répondis que si la sortie avait dû avoir lieu, c'était pendant l'action et non lorsque leurs troupes étaient en fuite; que cela dénotait évidemment la faiblesse des moyens de cette garnison qui, du reste, était contenue, quoique peut-être avec des forces insuffisantes, mais chez qui le découragement devait résulter de ce qui venait de se passer sous ses yeux. Tout fut inutile et le prince ordonna de prendre position.

Il m'emmena souper avec lui et, chemin faisant, il me confirma, ce qu'il m'avait écrit plusieurs fois, les témoi-

Digitized by Google

gnages de la vive satisfaction de l'Empereur pour mes services et les rapides et étonnants succès de mon corps d'armée. Le lendemain, je suivis l'ennemi qui avait déjà beaucoup d'avance; il se retirait sur Komorn, place très forte sur la rive droite du Danube. Nous sûmes que jusque-là le désordre dans lequel il avait été jeté à Raab n'avait pas été réparé. Nous restâmes quelque temps en observation sur le fleuve, essayant sans succès de rompre le pont qui de la forteresse communique à la rive gauche, en lançant au courant de l'eau de gros bateaux chargés de pierres que l'ennemi n'avait pas eu le temps de couler; il en détruisit beaucoup d'autres remplis de grains de toute espèce. Il n'y avait là que des moulins à eau; leur destruction nous fit grand tort; mais le soldat français, toujours ingénieux et industrieux, découvrit des pierres polies avec lesquelles il broyait son blé; sans cette découverte il n'aurait pas eu de pain au milieu de l'abondance des grains.

La Grande armée à Vienne et la population souffraient beaucoup de la disette, de viande surtout. La Hongrie, pays fécond en cultures, vins, bestiaux, etc., et qui élève beaucoup de chevaux, nous offrit d'immenses ressources; pour mon compte, je fis diriger sur le grand quartier général de l'Empereur des convois considérables de blé et d'avoine, et dix mille bœufs. On leva aussi grand nombre de chevaux pour remonter nos hussards et chasseurs; leur espèce convient à ces troupes légères. Hors les serfs, tous les hommes portent le costume des hussards, d'où toutes les puissances l'ont adopté; dans les premiers jours de notre entrée dans ce royaume, nous les prenions pour des troupes irrégulières; nous les trouvâmes heureusement fort pacifiques.

Après l'essai infructueux de la destruction du pont de Komorn, j'eus l'ordre de m'avancer vers Ofen, capitale

Digitized by Google

de la Hongrie; mais quelque temps après je fus rappelé à marches forcées vers le grand quartier général, vis-à-vis de l'île de Lobau, à Ebersdorf; on y réunissait les deux armées; il était facile de prévoir qu'il se projetait une grande opération. Nous ne fûmes pas des derniers à arriver, et nous étions rendus à neuf heures du soir, le 4 juillet, sur le Danube, au point de passage choisi pour surprendre l'ennemi. Nous avions parcouru soixante lieues en trois jours, et malgré la fatigue excessive et les chaleurs de cette saison, nous eûmes peu de traînards, tant les soldats de l'armée d'Italie avaient d'ardeur pour prendre part aux grands événements qui allaient se passer et combattre en présence de leurs frères d'armes de la Grande armée, sous les yeux de l'Empereur.

Il survint un orage épouvantable cette nuit même; la pluie, la grêle tombaient par torrents, chassées par un vent du nord impétueux dont les sifflements se mêlaient aux éclats du tonnerre et au bruit du canon. Cette espèce de tempête terrestre favorisa extrêmement le passage du Danube par les ponts qui avaient été établis sur pilotis et auxquels on travaillait depuis la fatale journée du 22 mai précédent (1); ils étaient masqués par l'île de Lobau, très boisée. J'y entrai vers six heures du matin; ce dont nous avions le plus besoin était un grand feu pour nous sécher; bientôt les rayons d'un soleil radieux nous réchauffèrent de leur bienfaisante ardeur. Pendant ce temps plusieurs corps de la Grande armée qui avaient réveillé l'ennemi de sa sécurité poussaient son avant-garde qui, soutenue successivement, se retirait lentement vers la position retranchée de son camp.

Je passai à mon tour et fus placé momentanément en

(1) La bataille d'Essling avait été livrée les 21 et 22 mai.

Digitized by Google

seconde ligne avec les autres corps de l'armée d'Italie. A peine étais-je déployé, placé de ma personne à la droite, que des cris de : Vive l'Empereur! se firent entendre à la gauche. Les soldats, le voyant passer à portée, mirent leurs shakos au bout des baïonnettes en signe de joie; tournant bride du côté d'où partaient les cris et reconnaissant l'armée d'Italie, il passa devant la ligne, et comme il approchait de la droite, je me portai un peu en avant. Il ne parla à personne, se bornant à saluer de la main; malgré tout ce que m'avait dit le vice-roi, surtout que j'aurais lieu d'être content de la première entrevue, je ne fus pas plus favorisé que les autres. Je ne sais où était alors le prince Eugène, mais lorsqu'il eut appris le passage de l'Empereur, il accourut et me dit : « Eh bien! vous avez été satisfait, j'espère, et il vous a sans doute confirmé ce que je vous ai écrit de sa part. — Il ne m'a pas dit un mot. — Comment! — Non, pas une parole; seulement un signe de tête, comme voulant dire : Je te connais, beau masque. » Le pauvre prince en fut tout contristé, craignant, bien à tort sans doute, que je ne supposasse qu'il n'avait été qu'un interprète officieux, mais malhabile, et me donna solennellement sa parole d'honneur, dont je n'avais nul besoin, tant j'étais convaincu de sa loyale et amicale franchise, qu'il ne m'avait écrit que les propres paroles de l'Empereur.

Il était déjà tard; les troupes de la Grande armée, fatiguées de marcher et de combattre depuis le matin, se ployèrent en colonnes pour nous laisser passer; nous eûmes ainsi l'honneur d'entrer en première ligne et de suivre à notre tour l'ennemi qui ne faisait volte-face alternativement que pour arrêter notre ardeur. Il regagna enfin ses positions et nous fîmes halte à petite portée de canon. J'étais alors devant la position de Wagram; le

Digitized by Google

village de ce nom était à gauche et celui de Baumersdorf à droite. On s'y canonnait très vivement pendant que l'on se formait sur toute la ligne.

L'Empereur vint trouver le vice-roi avec qui je causais; je me retirai de quelques pas; il ne me parla pas encore, mais je l'entendis lui dire assez négligemment : « Donnez ordre au général Macdonald d'attaquer et d'enlever le plateau; l'ennemi se retire, il faut faire des prisonniers. » Là-dessus il partit. Le prince, venant à moi, me dit : « Savez-vous ce que l'Empereur vient de me dire? — Oui, répondis-je; j'ai entendu ses ordres. — Eh bien! quelle est votre opinion? — L'Empereur est dans l'erreur, l'ennemi ne s'en va point; il se retire seulement dans la position retranchée qu'il a choisie pour recevoir la bataille. Voyez, toute son armée est là, faisant bonne contenance. Lorsque l'on veut tenter une pareille entreprise, quoique nous n'ayons pas plus d'une heure de jour, ce n'est pas trop de faire donner l'armée à la fois. Ne perdez pas de temps, allez, ou faites faire ces observations à l'Empereur. » Mais il était trop timide avec lui; il me répondit : « Ma foi non! Il a donné l'ordre d'attaquer, attaquons! — Eh bien, attaquons! Mais vous allez voir comment nous serons battus »; ce qui arriva et ne pouvait manquer d'arriver.

Nous nous mîmes en marche, protégés par beaucoup d'artillerie; mais bientôt nos têtes de colonnes s'arrêtèrent devant un ruisseau encaissé, le Russbach, qui couvrait le front des Autrichiens. Leur feu était très vif et il y avait tout autant de danger à rester qu'à franchir ce ruisseau. Je mis pied à terre, j'en fis faire autant à mon état-major, et, l'épée à la main, nous donnâmes l'exemple de le traverser et fûmes suivis de nos troupes. Cet audacieux passage fit reculer l'ennemi que nous suivions et nous nous emparâmes du plateau. Près des

Digitized by Google

baraques de son camp il fallut se rallier, se former en colonnes pour attaquer les siennes arrêtées non loin de là, et attendre que le corps du général Grenier, qui traversait à son tour le ruisseau, vînt se placer près de nous. Nous avions dépassé les villages de Wagram et de Baumersdorf qui n'avaient pu être forcés par d'autres corps de la Grande armée; ceux-ci plièrent même; l'ennemi en déboucha en force et attaqua vivement nos flancs, tandis que les colonnes que nous avions contenues s'avançaient en front. Les troupes du général Grenier, étourdies par cette attaque imprévue, se jetèrent en désordre sur les miennes qu'elles ébranlèrent et rompirent; tous mes efforts pour les contenir furent inutiles, quoique, l'épée à la main, avec la plus grande partie des officiers, j'eusse établi une ligne pour arrêter le désordre. La déroute commença et nous fûmes entraînés; nous repassâmes le ruisseau dans la plus grande confusion. Le prince, resté de l'autre côté, cherchait à retenir les fuyards. Arrivé près de lui, je lui représentai que ce n'était pas sous un feu aussi vif qu'il rallierait des troupes effrayées qui, un instant auparavant, avaient montré tant de résolution; qu'il fallait envoyer des détachements de cavalerie hors de portée et que les troupes y feraient halte naturellement. Heureusement l'ennemi se contenta de nous avoir repoussés et n'osa pas franchir le ruisseau à notre poursuite; pourtant quelques escadrons auraient suffi pour nous disperser; car la nuit étant survenue, nous aurions pu supposer être chargés par toute l'armée autrichienne, et il n'est pas difficile de juger de tout ce qui en serait résulté. Je fis une énorme perte en tués, blessés et prisonniers, près de deux mille hommes. Le général Grenier eut la main traversée d'une balle au commencement de cette échauffourée, comme la nomma l'Empereur.

Digitized by Google

Je ne quittai point le vice-roi; nous passâmes cette nuit à la belle étoile comme toute l'armée, et sur le qui-vive, pendant que nos officiers allaient à la recherche des fuyards. « Que pensera l'Empereur? me dit tristement le prince. — Rien de fâcheux pour vous et nous, répondis-je; il reconnaîtra facilement, mais trop tard, la légèreté de ses ordres. Votre tort à vous a été de ne point lui envoyer ou lui porter vous-même l'observation que je vous ai faite avant d'entreprendre cette malheureuse opération dont le résultat était si évident. »

Le 6 juillet, au point du jour, commença une vive canonnade sur l'extrême droite. Nous rétablîmes notre ligne et nous formâmes. L'ennemi que nous avions en tête restait immobile, mais bientôt après il fit marcher des troupes par sa droite; elles descendaient lentement les hauteurs comme pour traverser le ruisseau devant Bernadotte, qui était posté en face du village de Wagram à ma gauche. A droite c'était Davout qui, marchant à l'ennemi, ou fut prévenu ou le rencontra venant à lui. Le feu était très violent, et ce maréchal croyant avoir en tête toutes les forces autrichiennes, on dirigea toutes les réserves de son côté pour l'appuyer et pour faire diversion. L'Empereur, arrivant sur le point où nous étions, s'adressa directement à moi en me disant : « Vous avez enlevé hier soir le plateau de Wagram, vous en connaissez les abords, enlevez-le de nouveau; Marmont attaquera en même temps le village de Baumersdorf; vous vous entendez, ce semble; je vais vous l'envoyer. » Marmont ne tarda pas à arriver; nous convînmes que nous nous soutiendrions mutuellement, et, pour ne pas nous exposer au même résultat que la veille, ce général comprit fort bien que le village devait être d'abord forcé avant que je me lançasse de nouveau sur le plateau; mais, pendant que nous commencions notre opération,

Digitized by Google

d'autres événements se passaient en arrière de nous, à l'extrême gauche.

C'était le véritable point d'attaque où commandait Masséna. Ce maréchal ne put tenir contre des forces de beaucoup supérieures aux siennes; il fut vivement poussé avec grande perte sur la tête de pont où nous avions passé après avoir traversé le Danube; les Autrichiens y appuyaient leur droite. Davout était contenu; Bernadotte, repoussé devant Wagram, me laissait à découvert. Les mouvements de l'ennemi à ma gauche et en arrière de moi m'étaient masqués par des accidents de terrain et de petits monticules semés dans la plaine. J'avançais lentement vers le plateau, parce que Marmont rencontrait assez de résistance à l'attaque du village de Baumersdorf, lorsque l'Empereur, arrivant, changea ma destination. La retraite de Masséna, que je n'appris qu'alors, et le mouvement rétrograde de Bernadotte laissaient le centre de l'armée à découvert. J'eus donc l'ordre de faire un changement de direction, à peu près de face en arrière, pour aller prendre une nouvelle position vers les monticules. L'Empereur s'y rendit pour observer sur le plus élevé, d'où successivement il m'envoya coup sur coup des officiers pour me hâter. Je ne pouvais aller plus vite; la manœuvre que je faisais demandait un certain temps, et d'ailleurs je ne trouvais pas prudent d'arriver décousu et en désordre.

Contrarié et impatient de connaître la raison de ces ordres réitérés, je pris le galop pour joindre l'Empereur, lorsque je l'aperçus quittant le monticule de toute la vitesse de son cheval, suivi de son nombreux état-major. Je poursuivis néanmoins, j'arrivai sur le monticule qu'il venait de quitter et, d'un coup d'œil, je compris ce dont il s'agissait. L'ennemi, très nombreux sur ce point, marchait d'autant plus audacieusement qu'il ne rencontrait

Digitized by Google

aucune résistance; en me pressant aussi itérativement, je compris alors, comme l'Empereur en convint depuis, que son intention du moment était de montrer qu'il n'était point en retraite comme sur la gauche. Il fallait donc risquer quelque chose pour pourvoir au plus pressé; mais j'étais bien loin de penser que cette montre deviendrait, bientôt après, la principale attaque centrale où les nombreuses forces ennemies viendraient échouer.

Je fis donc avancer d'abord et au pas de course quatre bataillons suivis de quatre autres que je déployai sur deux lignes, et pendant que mon artillerie ouvrait son feu, que celle de la garde venait se mettre en position, — ce que l'Empereur nomma la batterie de cent pièces de canon — mes deux divisions allaient se former en colonnes d'attaque, lorsque l'ennemi qui s'avançait toujours fit halte et redoublant son feu d'artillerie, d'une ligne double de la nôtre, nous fit un mal prodigieux; toutefois je faisais serrer au fur et à mesure que des files étaient hors de combat, et tirer les alignements comme à l'exercice. Sur ces entrefaites, voyant la cavalerie s'ébranler pour me charger, je n'eus que le temps de faire serrer la seconde ligne sur la première; les deux divisions encore en colonne les flanquèrent, et ce carré fut fermé par une portion de cavalerie de la division du général Nansouty, qui avait été mise sous mes ordres dès le matin. Je fis commencer le feu de deux rangs, la fameuse batterie mitraillant la cavalerie; mon feu très vif la rompit au moment où elle fournissait sa charge à bout portant; beaucoup d'hommes et de chevaux tombèrent à la pointe de nos baïonnettes. Une éclaircie de fumée me montra l'ennemi dans le plus grand désordre qu'il augmentait en se retirant; je fis cesser le feu; j'ordonnai de marcher en croisant la baïonnette, et préalablement je commandai au général

Digitized by Google

Nansouty de charger, en invitant les commandants de cavalerie que j'apercevais en arrière de moi d'en faire autant; malheureusement, ils n'étaient pas sous mes ordres, et l'Empereur n'était pas là pour leur en donner.

Le désordre de l'ennemi était extrême; cependant son feu nous faisait beaucoup de mal en se retirant. Je me désespérais des lenteurs du général Nansouty; je voyais non loin de nous grand nombre de pièces d'artillerie abandonnées; à coups de plat de sabre, les cavaliers autrichiens ramenaient leurs soldats du train pour les ramasser. Nansouty s'ébranla enfin, mais trop tard pour profiter des avantages de la trouée que je venais de faire au centre de l'armée autrichienne. Je fis halte pour laisser passer sa division; j'étais, d'ailleurs, si affaibli que je n'osai m'aventurer dans cette plaine en poursuivant l'ennemi plus loin, avec d'autant plus de raison que la cavalerie de Nansouty fut repoussée, mais non suivie, jusqu'à ce que l'Empereur m'eût envoyé des renforts; malheureusement le moment favorable était passé. Les résultats eussent été immenses si Nansouty eût chargé immédiatement, appuyé par la cavalerie qui était en arrière.

Je n'avais plus d'officiers d'état-major autour de moi; l'un de mes aides de camp avait été tué, ainsi que mes ordonnances; les autres étaient hors de combat ou en mission. Pendant que je restais attendant du renfort, un officier général en grande tenue vint à moi; je ne le connaissais point; après les saluts d'usage, il me fit de grands compliments sur l'action qui venait d'avoir lieu, exprima par de vifs éloges son admiration pour la brillante valeur que mes troupes avaient montrée, et finit par me demander mon nom, que je déclinai. « Je vous connaissais de réputation, me dit-il, et je suis heureux

Digitized by Google

de faire votre connaissance sur un champ de bataille si glorieux pour vous. » Après avoir répondu à ce compliment, je lui demandai à mon tour comment il s'appelait; c'était le général Walther, employé dans la garde; je n'en avais jamais entendu parler. « Est-ce vous, lui dis-je, qui commandez cette belle et nombreuse cavalerie que je vois en arrière? — Moi-même. — Eh! pourquoi donc n'avez-vous pas chargé l'ennemi dans le moment si décisif du désordre dans lequel je l'ai mis, et lorsque je vous y ai invité plusieurs fois? L'Empereur devra être et sera très mécontent de l'immobilité de la cavalerie de sa garde, alors qu'il lui était offert une part si glorieuse pour elle et qui pouvait amener des résultats si immenses et si certains! — Dans la garde, répondit-il, il nous faut des ordres directs de l'Empereur ou de notre chef, le maréchal Bessières; or, comme celui-ci était blessé, nous n'avions plus que l'Empereur, et il ne nous a rien fait dire. » Il ajouta qu'à la bataille d'Essling plusieurs généraux avaient disposé de plusieurs régiments de la garde, qui avaient été très maltraités, et que c'était depuis lors que le maréchal Bessières avait obtenu qu'elle agirait toujours réunie d'après ses ordres personnels ou d'après les ordres directs de l'Empereur. « Mais, repartis-je, il y a pourtant des cas particuliers où l'on ne peut considérer une telle règle comme absolue, celui-ci, par exemple; l'Empereur ne pouvait qu'applaudir à votre action, puisqu'elle lui procurait des avantages qui anéantissaient une grande partie des forces autrichiennes; et si, ajoutai-je, au lieu du succès obtenu, nous eussions été repoussés, ne nous auriez-vous pas protégés, et vous seriez-vous retirés du champ de bataille sans combattre, parce que vous n'aviez pas d'ordres? » Ces questions l'embarrassaient; il me fit un salut et se retira près de ses troupes. J'ap-

Digitized by Google

pris plus tard que l'Empereur l'avait fort maltraité, ainsi que d'autres généraux de sa garde ; mais le premier tort lui appartenait à lui-même; il n'aurait pas dû oublier la restriction qu'il avait imposée, et il aurait dû rester de sa personne sur le point principal de l'action pour tout diriger. Dans une occasion où il me parlait de cet événement, encore aigri contre sa garde : « Pourquoi ne l'avez-vous pas fait agir? me dit-il, je l'avais mise à vos ordres. — Je n'en ai rien su, répliquai-je, et j'ai dû me borner à des invitations réitérées, mais infructueuses; et comment aurais-je pu la faire donner, lorsque j'ai eu tant de peine à lancer le général Nansouty, auquel il a fallu un temps considérable pour ses formations? — C'est vrai, dit l'Empereur, il est un peu lent. »

Le renfort que j'avais demandé arriva enfin; il était composé de la division bavaroise du général de Wrede et de la brigade de cavalerie légère de la garde, commandée par le général Guyot. L'ennemi avait continué son mouvement rétrograde et je commençai le mien pour le suivre ; je pensais qu'il en était de même pour tous les corps d'armée. Vers le soir, j'atteignis l'arrière-garde à la hauteur d'un village nommé Sussenbrünn, crénelé et retranché. Je fis mine et démonstration de l'attaquer de front, tandis que je m'élevais diagonalement pour le tourner ; mais le général ennemi, pénétrant mes intentions par cette manœuvre, commença aussitôt sa retraite. Je fis rapprocher ma diagonale et avertir le général Guyot de se tenir prêt à charger; il me fit répondre que la garde était toujours prête, parole qu'il justifia un instant après; car à peine eus-je donné l'ordre d'agir, qu'il s'élança en même temps que la cavalerie bavaroise; les deux troupes entrèrent ensemble dans les baraques du camp et coupèrent la colonne ; elles me

Digitized by Google

ramenèrent cinq ou six mille prisonniers et dix pièces de canon. A peine ces prisonniers s'étaient-ils éloignés qu'une réserve, postée sur une hauteur dominant le village, nous assaillit de boulets, de mitraille et d'un feu de mousqueterie très soutenu. Je vis tomber le général de Wrede, je m'élançai pour le secourir; les siens le relevaient; alors il me dit ces propres paroles : « Dites à l'Empereur que je meurs pour lui ; je lui recommande ma femme et mes enfants. » On le soutenait debout, et pour le rassurer, je lui répondis en riant : « Mais il me semble que vous pourrez lui faire cette recommandation vous-même et, de plus, faire encore des enfants à votre femme. » En effet, c'était seulement une légère blessure d'un boulet qui lui avait rasé le côté ; le vent de ce boulet l'avait étourdi.

Le feu était alors fort vif et l'incendie d'une partie du village pouvait montrer notre faiblesse, en même temps que l'ennemi dirigeait mieux son tir, car la nuit était commencée. Je m'inquiétai sérieusement en regardant autour de moi et me voyant isolé ; j'avais été tellement préoccupé de presser l'ennemi que je n'avais pas fait attention que l'armée ne suivait point. Je ne savais pas par quel singulier motif elle avait suspendu ou plutôt cessé ses mouvements, car elle avait pris position dès cinq heures du soir, sans que l'on eût donné des ordres pour arrêter ma marche en avant. De son côté, l'Empereur fut fort surpris d'entendre si loin de lui un feu si soutenu sur un seul point du champ de bataille. Il envoya successivement des officiers pour connaître ce qui pouvait y donner lieu ; je n'avais pas besoin de donner d'explications; notre situation s'expliquait suffisamment. C'est par ces officiers que j'appris que toute l'armée avait bivouaqué dès cinq heures.

Masséna était aussi à une grande distance en arrière

Digitized by Google

de ma gauche; il envoya de son côté savoir quel était le corps si aventuré. Cependant, à la lueur du crépuscule et en se couchant par terre, on aperçut en deçà des corps de cavalerie se dirigeant sur moi ou plutôt sur le feu, ce qui me rassura; mais si l'ennemi avait eu un peu de hardiesse, il aurait pu m'entourer avec des forces bien supérieures, attendu qu'il avait réuni sur la hauteur en avant de moi ses réserves; heureusement qu'il ne songeait qu'à couvrir la retraite et le désordre de ses ailes. Le feu cessa de part et d'autre vers onze heures du soir; toutefois nous restâmes sous les armes jusqu'au point du jour. M'apercevant alors que l'ennemi s'était retiré, je le fis suivre par ma cavalerie, en attendant des ordres; elle m'envoyait à chaque instant de nombreux prisonniers qu'elle ramassait; y compris ceux de la veille, le total se monta à dix mille, avec quinze pièces de canon. Au passage du pont de l'île de Lobau, on compta vingt mille prisonniers : j'en avais donc fait la moitié pour ma part, et cette artillerie capturée était la seule.

Quelques heures après passa le vice-roi qui nous donna force éloges et me dit que l'Empereur était très content de moi, qu'il n'avait encore donné aucun ordre pour les mouvements ultérieurs, que je devais attendre, et qu'il allait, de son côté, suivre ma cavalerie. C'est alors seulement que je m'aperçus que mon cheval avait reçu une balle qui lui avait traversé le col, mais en restant entre cuir et chair; on l'emmena pour l'extraire. Quant à moi, je regagnai une des maisons du village où j'avais passé quelques heures de nuit, fatigué et souffrant d'un coup de pied de mon cheval que j'avais reçu la veille. Voici comment : j'avais eu l'épée à la main pendant la grande action; ayant mis pied à terre en attendant les renforts, lorsqu'ils arrivèrent, je mis le pied à l'étrier et, en voulant monter, je piquai apparemment la bête à la

Digitized by Google

croupe de la pointe de l'épée que je tenais toujours à la main, le fourreau étant perdu; si j'avais été moins rapproché, j'aurais eu la cuisse cassée ou peut-être pis

Je ne tardai pas à m'endormir; mon sommeil ne fut pas long, car bientôt je fus réveillé par des cris de : Vive l'Empereur! qui redoublèrent à son entrée dans mon camp. Je demandai mon cheval, mais on l'avait emmené; c'était le seul que j'eusse, les autres étant demeurés fort en arrière. Ne pouvant marcher, je restais sur ma paille, lorsque j'entendis quelqu'un demander après moi; c'était un officier d'ordonnance, M. Anatole de Montesquiou ou son frère qui a été tué depuis en Espagne. Il venait me chercher de la part de l'Empereur; sur mon observation que j'étais à pied et que je ne pouvais marcher, il m'offrit son cheval que j'acceptai. Je vis l'Empereur entouré de mes troupes qu'il complimentait; il vint à moi et m'embrassa cordialement en me disant : « Soyons amis désormais. — Oui, répondis-je, à la vie, à la mort »; et j'ai tenu parole, non jusque-là pourtant, mais jusqu'après l'abdication. Il ajouta : « Vous vous êtes vaillamment conduit et m'avez rendu les plus grands services comme dans toute cette campagne; c'est sur le champ de bataille de votre gloire, où je vous dois une grande partie de cette journée d'hier, que je vous fais maréchal de *France,* — il prononça ce mot au lieu de celui d'*empire* — il y a longtemps que vous le méritiez. — Sire, répondis-je, puisque vous êtes satisfait de nous, que les récompenses soient partagées et répandues dans mon corps d'armée, à commencer par les généraux Lamarque, Broussier, etc., qui m'ont si bien secondé. — Tout ce que vous voudrez, me dit-il, je n'ai rien à vous refuser. » Là-dessus il partit fort ému; je l'étais aussi. C'est ainsi que je me vengeai du général Lamarque qui m'avait suscité tant de tracasseries,

Digitized by Google

et qui continua même depuis, quoiqu'il m'eût entendu prononcer son nom le premier. A peine l'Empereur avait tourné bride que beaucoup de hauts personnages qui l'entouraient vinrent me féliciter et me complimenter; celui d'entre eux qui me montra le plus d'affection fut le duc de Bassano, alors ministre secrétaire d'État, puis le prince de Neuchâtel, Berthier, major général de l'armée. Tous les deux étaient dans l'intime confiance de l'Empereur. « Vous saviez sans doute ce qu'il projetait, dis-je au dernier. — Non », répondit-il naïvement. Enfin ce furent des accolades, des serrements de main à n'en plus finir : sans cette faveur, beaucoup eussent passé leur chemin!

L'Empereur rejoignit le vice-roi auquel il conta, encore tout ému, la scène qui venait de se passer et mon élévation. Celui-ci me dépêcha immédiatement un aide de camp pour me complimenter, m'inviter à déjeuner et amener mes troupes sur la grande route de Vienne à Wolkersdorf. Je trouvai le prince dans la maison de chasse appelée le Rendez-vous; il était à table avec les généraux d'artillerie Lariboisière et Sorbier, l'un mort à Kœnigsberg à la fin de la campagne de 1812, l'autre vivant aux environs de Nevers. Dès que l'on m'annonça, il se précipita à ma rencontre : nous nous embrassâmes avec effusion. « Les bons témoignages que vous avez rendus de moi m'ont valu cette récompense, lui dis-je; je n'en perdrai jamais le souvenir. — C'est vous-même, me répondit-il, qui avez conquis le bâton. » Les autres ne restèrent pas muets; je ne connaissais le premier que de réputation. « Sans doute, dis-je au prince, vous étiez dans la confidence de ce que projetait l'Empereur et vous m'en avez fait mystère ce matin. » Il me répondit franchement : Non, et, après réflexion, il ajouta : « Je me souviens maintenant que, me promenant de bonne heure,

Digitized by Google

ce matin, avec l'Empereur, dans sa tente, nous parlâmes de la bataille; il regrettait son peu de résultat, et après un moment de silence il dit : « Ce n'est pas la faute de « Macdonald, car il a été bien vigoureux. » Je vois maintenant, ajouta le prince, que vous lui trottiez dans la tête et qu'il projetait dès lors de donner le plus grand éclat à votre nomination. »

Telle fut la circonstance qui m'éleva à cette dignité dont, par intrigue, j'avais été écarté lors des premières nominations. Il fallait avoir commandé en chef les armées pour y parvenir, et j'avais commandé celle du Nord par intérim, en chef celles de Rome, de Naples et des Grisons, tandis que plusieurs autres n'avaient commandé que de fortes divisions ou des ailes d'armée; mais je crois avoir déjà dit que j'avais contre moi des liaisons avec une personne de la famille de l'Empereur, le procès de Moreau dans lequel on avait cherché à m'impliquer, quoique j'en fusse très innocent — et on l'a bien reconnu, puisque j'y suis resté étranger — enfin l'intrigue et la jalousie : un de moins, et qui avait tous les titres pour arriver, c'était une petite victoire pour les ambitieux et les prétentieux.

Après le déjeuner, le vice-roi me proposa d'aller avec lui au quartier général de l'Empereur à Wolkersdorf; mais je n'avais pas encore de chevaux frais, les miens ne m'ayant pas rejoint, et d'ailleurs je souffrais assez de mon coup de pied de cheval. « Mais, lui observai-je, nous voilà lancés en avant à la poursuite des Autrichiens; et si le prince Jean, qui commande l'autre armée et devrait être à Presbourg, nous suit à son tour, il fera bien du mal sur nos derrières. Je suppose que l'Empereur a pris ses mesures là-dessus; toutefois questionnez-le un peu pour savoir s'il a des renseignements bien positifs sur la position et la direction de cette armée; si

Digitized by Google

elle était réellement à Presbourg, je ne comprends pas comment elle n'est pas venue prendre part à la journée d'hier; du reste c'est fort heureux pour nous. » Le prince partit et, à son retour, il me raconta qu'il avait soumis mes observations, à quoi l'Empereur avait répondu : « Que viendrait faire le prince Jean sur mes derrières? il doit connaître que la bataille a été perdue par son frère. — Sans doute, dit le prince, mais, ne rencontrant pas d'opposition, rien ne l'empêcherait de vous inquiéter. — Eh bien! répondit l'Empereur, s'il l'ose, je me retourne et je l'écrase! » Le pauvre prince était encore pétrifié de cette réponse en me la rendant.

Néanmoins, l'Empereur ne laissa pas de réfléchir sur nos observations; il apprit bientôt après le mouvement du prince Jean pour nous suivre; nous reçûmes immédiatement l'ordre de faire volte-face et toute l'armée d'Italie marcha au-devant du prince autrichien qui rétrograda, dès qu'il apprit que nous venions le combattre et joindre le corps du général Reynier, qui avait remplacé le maréchal Bernadotte. Ce maréchal venait d'être renvoyé par l'Empereur pour avoir publié un ordre du jour dans lequel il attribuait la victoire de la veille à ses Saxons, quoiqu'ils eussent disparu du champ de bataille où je pris leur place; c'était le but de mon changement de direction quand l'Empereur vint me l'ordonner lui-même, et le fit hâter si précipitamment en m'envoyant successivement des ordres pour me presser d'arriver; la chose pressait en effet, comme je l'ai raconté. L'Empereur, très irrité contre Bernadotte, fit un ordre du jour par lequel il exprimait son mécontentement, et où il disait que l'éloge donné par le commandant du corps saxon m'appartenait, ainsi qu'à mes troupes; cet ordre fut destiné seulement aux maréchaux.

Comme nous approchions de la rivière de la March,

Digitized by Google

un officier de l'état-major du grand quartier de l'Empereur me remit une dépêche du major général. « Qu'y a-t-il de nouveau? lui dis-je. — Ma foi, je n'en sais rien; on parle d'armistice; j'ignore la nature des dépêches dont je suis porteur. » C'était l'armistice qui m'était officiellement annoncé, avec l'ordre de faire halte. « Mais l'armistice est signé! dis-je à l'officier. — Cela se peut bien », répondit-il avec légèreté et insouciance. Le lendemain je reçus l'ordre de repasser le Danube, de retourner dans la Styrie et d'établir mon quartier général à Gratz.

Les résultats de la bataille avaient été si minimes que je ne concevais pas comment les Autrichiens en étaient réduits à demander un armistice; mais j'appris ensuite que leur armée était dans une telle désorganisation qu'elle équivalait à une déroute. On l'ignorait alors, et cet armistice ne fut consenti par l'Empereur que parce qu'il avait aussi grand besoin de réparer ses immenses pertes et que les munitions lui auraient infailliblement manqué; on donnait une prime pour ramasser les boulets des deux armées; de notre côté on avait tiré près de cent mille coups de canon!

Passant près de Vienne, je me rendis dans cette capitale que je n'avais pu voir en venant, et de là je fus à Schœnbrunn, quartier général de l'Empereur, et naguère résidence d'été de l'empereur d'Autriche. Napoléon me reçut avec un peu d'embarras, apparemment par un reste d'anciens souvenirs, et peut-être aussi parce que le bruit était général dans l'armée, ainsi que dans l'Autriche, que c'était moi qui avais gagné la bataille. Il ne manquait sûrement pas de gens qui l'entretenaient de cette inconvenance à laquelle j'étais étranger; quant à moi, je ne prenais de cet événement que ce qui m'était réellement personnel et m'appartenait. Je trouvai à

Digitized by Google

Schœnbrunn un pays et un personnel tout nouveaux pour moi, je veux dire cette cour impériale qui me salua très froidement; je me bornai à rendre ces politesses.

L'Empereur, toutefois, me retint à déjeuner avec le maréchal Marmont qui venait d'arriver; le major général Berthier était le troisième convive. On parla d'abord de la bataille, et c'est alors que l'Empereur me dit les paroles que j'ai rapportées touchant la cavalerie de la garde qui n'avait point agi et les lenteurs du général Nansouty. Il avait depuis visité le champ de bataille et parcouru de nouveau les positions que j'avais occupées successivement, en donnant des regrets aux pertes considérables que j'avais faites; mes carrés, dessinés par leurs lignes de morts, paraissaient encore formés et réguliers. Pendant le déjeuner on lui remit une dépêche; elle était du général Vandamme. « Savez-vous ce qu'il me mande? dit-il en s'adressant à moi; tenez, lisez. » Ce général qui commandait le corps wurtembergeois et me précédait à Gratz pour prendre possession de la ville et du château, conformément à l'armistice, annonçait qu'il rencontrait en chemin l'armée autrichienne de Croatie, ayant à sa tête le général Gyulai, sous les ordres du prince Jean qui le dirigeait sur Vienne; Vandamme ajoutait qu'après des pourparlers ils étaient convenus d'une suspension d'armes momentanée dans leurs positions respectives, en attendant de nouveaux ordres. On s'était levé de table et, pendant que je prenais connaissance de la lettre, l'Empereur faisait entrer tous les militaires qui étaient venus faire leur cour. Lorsque je lui eus remis la dépêche, il me dit vivement et hautement : « Où est votre corps aujourd'hui? pressez sa marche, partez de votre personne, je mets Vandamme sous vos ordres; les divisions telles et telles se réuniront à vous; prenez la direction de tout; marchez sur cette

Digitized by Google

armée et écrasez-la. » Cependant, comme je prenais congé, il me dit tout bas à l'oreille : « Soyez prudent; tâchez de ne point réengager les hostilités : nous avons besoin de repos pour nous refaire. »

Vandamme, averti des dispositions que faisait l'Empereur, me reçut assez froidement, quoiqu'il eût souvent servi sous mes ordres, et au lieu de s'occuper de ceux qu'il venait de recevoir, il se mit à déclamer contre les maréchaux Oudinot et Marmont qui venaient d'être élevés à ce grade après moi; il voulut bien convenir que pour moi c'était juste; mais, quant aux deux autres, il les habillait de toutes pièces, et surtout l'Empereur qui lui avait promis, en entrant en campagne, qu'avant trois mois il le ferait maréchal et duc. « C'est un lâche, ajoutait-il, un faussaire, un menteur; et sans moi, Vandamme, il garderait encore les cochons dans l'île de Corse. » Et c'est devant une trentaine de militaires, la plupart généraux et officiers supérieurs de son corps d'armée, des Wurtembergeois, qu'il tenait chaleureusement ces propos! Lorsqu'il se fut calmé, il me dit qu'un officier général autrichien était chez lui en parlementaire, m'attendant; c'était le général Zach, chef d'état-major du général Gyulai; je le connaissais personnellement, ayant été fait prisonnier à la bataille de Marengo et conduit à Paris, où je l'avais vu assez souvent.

Après avoir renouvelé connaissance, je lui dis : « Eh quoi! sommes-nous seuls en hostilité, tandis que les principales armées sont en armistice? » Il répondit que le prince Jean, sous les ordres duquel se trouvait son chef, était indépendant de son frère le prince Charles, malgré son titre de généralissime des armées autrichiennes, et qu'il ne voulait pas reconnaître l'armistice. « Mais, repris-je, l'empereur d'Autriche l'a sanctionné. —

Digitized by Google

Je l'ignore », répondit-il. Je terminai cette conversation qui n'avait pour objet, comme j'en pénétrai le motif, que de gagner du temps. « Monsieur le général, lui dis-je avec fermeté, j'ai des ordres impératifs de marcher sur Gratz ; je serai en mouvement demain à cinq heures du matin et je vous attaquerai, si je rencontre vos troupes; dès ce moment la suspension d'armes est rompue. » Il calcula que, pour communiquer cette détermination au général Gyulai et me faire connaître celle de ce général, le temps manquerait, et me demanda deux heures de plus, à quoi je consentis, bien persuadé que les ennemis auraient alors decampé, ce qui se vérifia en effet. Je fis suivre, mais avec l'ordre de ne commettre aucune hostilité ; on joignit bientôt leur arrière-garde que l'on poussa, sans coup férir, et on la conduisit de la sorte jusque dans la Croatie où cette armée rentra, et nous en Styrie et à Gratz.

Le prince Jean reconnut enfin l'armistice et fit évacuer le fort; son armement était composé d'artillerie de campagne que l'Empereur m'ordonna de faire conduire à son quartier général de Schœnbrunn. Ma ligne de démarcation avec les Autrichiens fut la frontière de la Hongrie et de la Croatie jusqu'à Trieste. Je fis perfectionner la défense du château; après l'avoir armé et approvisionné, j'établis mon camp sur la rive gauche de la Muhr, et mon quartier général au château d'Ekenberg.

Pendant l'armistice on négociait, et durant plusieurs mois ce ne fut que des alternatives ou de pacification ou de reprise des hostilités ; la paix se conclut enfin ; on lui donna le nom de Presbourg.

A la fête de l'Empereur, je reçus le grand cordon de la Légion d'honneur, le titre de duc de Tarente et une dotation de 60,000 francs. Précédemment les généraux

Digitized by Google

Lamarque et Broussier furent élevés au grade de grand officier de la Légion, ce qui n'empêcha pas le premier d'intrigailler ; il paraît que c'était son élément. Il montrait plus de talent en ce genre qu'en mérite militaire, quoiqu'il se crût le premier général des armées françaises, ainsi qu'il le dit modestement au général Pully qui me le répéta. Quelque temps après, je me débarrassai de lui. A l'époque où je reçus les trois faveurs que je viens de dire, l'Empereur en répandit un grand nombre dans mon corps d'armée, mais tous ceux qui en furent l'objet ne paraissaient pas également satisfaits, et en effet il y en eut de très mesquines. Je ne parle pas de ceux qui ne l'étaient pas du tout, parce qu'ils n'avaient rien.

Tandis que nous étions en armistice, et même après la paix, on continuait de se battre dans le Tyrol contre les insurgés de ce pays que l'on n'avait pu réduire. On y fit passer mon corps d'armée en entier, sauf ma personne et mon état-major; j'eus bien du regret de me séparer d'aussi braves troupes, qui me témoignèrent aussi beaucoup de chagrin de passer sous d'autres chefs; je m'étais occupé minutieusement de leur bien-être pendant l'armistice. Le corps du général Grenier remplaça le mien en Styrie ; ce général n'était que médiocrement satisfait de m'avoir pour chef ; il se plaignait aussi de n'avoir eu que le grand cordon pour sa blessure.

Après les ratifications de la paix, l'Empereur retourna à Paris, et le vice-roi à Milan; j'eus le commandement de l'armée d'Italie. Peu après, j'appris le divorce de l'Empereur ; on parlait déjà d'un nouveau mariage avec une princesse de Saxe ou de Russie. On négociait en effet avec cette dernière puissance; mais l'opposition de l'Impératrice mère fit rompre subitement la négociation.

Digitized by Google

L'époque de l'évacuation du territoire autrichien avait été déterminée par une convention, mais subordonnée à la délimitation des frontières, à la remise de nos prisonniers, enfin au payement de la contribution de guerre. Je commençais mon mouvement rétrograde, lorsque je reçus contre-ordre par deux courriers de Paris qui m'arrivèrent à une heure de distance, l'un par l'Autriche, l'autre par l'Italie. Le contre-ordre était motivé sur ce que le gouvernement de Vienne ne remplissait pas les trois conditions; mais on était mal informé à Paris. J'avais, de mon côté, déjà reçu les prisonniers les plus rapprochés, et des commissaires autrichiens étaient arrivés depuis longtemps pour la délimitation à Gratz, où ils attendaient les Français qui n'arrivaient pas: quant aux contributions, c'est à Vienne qu'elles devaient être payées. J'informai à Paris de ces circonstances, en même temps que le maréchal Davout, commandant par intérim la Grande armée, rendait compte de son côté que le premier payement convenu et les autres conditions étaient remplis, sinon avec bonne volonté, du moins ponctuellement.

Cette suspension d'évacuation pouvait avoir de grandes conséquences, et il ne fallait qu'une mauvaise tête pour engager de nouvelles hostilités. Les Autrichiens devaient nous suivre à un jour de distance : ils durent donc s'arrêter et s'acculer dans de mauvais logements : j'eus à cette occasion une correspondance peu amicale avec eux. Enfin les ordres de départ arrivèrent. Les états de Styrie vinrent me rendre visite et m'offrir un présent considérable pour les ménagements dont j'avais usé envers le pays et la discipline exemplaire que j'avais maintenue; je le refusai et, comme ils insistaient, je leur dis : « Eh bien! si vous vous croyez mes obligés, il y a un autre moyen, plus digne de moi,

Digitized by Google

de vous acquitter : soignez les malades et les blessés que je suis forcé de laisser provisoirement, ainsi que le détachement et les officiers de santé commis à leur garde. » Ils le promirent. La saison était trop rude pour les évacuations; l'humanité ne les permettait pas, sans exposer la vie de ces braves.

Ces membres des états me demandèrent si je ne savais rien d'une nouvelle qui venait de Vienne par la voie du commerce, à savoir, l'arrivée subite du prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche à Paris, avec mission de demander une princesse en mariage pour l'Empereur. Je répondis que je l'ignorais, mais que cette démarche, contraire aux formes diplomatiques et à tous les usages, m'en ferait plus que douter. Je pensais en effet que s'il y eût eu quelque réalité, l'Empereur se serait montré plus galant, moins méfiant, et n'aurait pas suspendu notre départ sur les motifs que j'ai indiqués; que, de plus, il eût envoyé un ambassadeur français pour faire une demande qui, dans ces sortes de négociations, n'est plus qu'une affaire de forme et d'apparat, tout étant convenu d'avance. « Au surplus, dis-je encore à mes questionneurs, l'événement serait assez important pour qu'il fût généralement connu à Vienne; or, je suis surpris que la haute noblesse de Gratz n'en soit pas directement informée et que cent lettres au lieu d'une ne soient pas arrivées. » Ils répondirent que les premières nouvelles étaient toujours données par la voie du commerce, et que sans doute la poste prochaine apporterait la confirmation du fait; ils m'engagèrent à rester jusque-là; mais mes dernières troupes partant le lendemain matin, je ne jugeai pas à propos de les quitter et je fis promettre à ces messieurs de m'expédier une estafette à Marbourg, où j'allais coucher; elle me parvint en effet, mais la nouvelle n'était

Digitized by Google

pas confirmée; et cependant il y avait quelque chose de vrai, comme je le raconterai plus tard. On avait confondu le titre d'ambassadeur avec celui d'un premier secrétaire de la légation autrichienne, qui, en effet, était arrivé en courrier à Vienne.

Continuant mon mouvement d'évacuation, je trouvai à Laybach le maréchal duc de Raguse, gouverneur général des provinces illyriennes, et à Trieste le général comte Louis de Narbonne, gouverneur de cette ville. Tous deux, arrivés récemment de Paris, me dirent que la négociation du mariage avec une princesse russe était publique et paraissait certaine; ils traitèrent d'apocryphe ma singulière nouvelle de Gratz.

En rentrant dans le royaume d'Italie, l'armée de ce nom que je conduisais fut disloquée. J'envoyai les troupes dans les garnisons qui leur furent assignées. J'avais l'ordre de me rendre de ma personne à Milan, où j'en trouvai un nouveau pour Paris. Le vice-roi n'était pas encore de retour; je vis la vice-reine, qui avait sur l'alliance projetée la même opinion que celle du duc de Raguse et du comte de Narbonne; la correspondance de son mari en donnait la confirmation récente. Il annonçait son retour prochain; mes ordres de départ étant précis, je ne pus l'attendre. A Turin et à Lyon, même confirmation. Enfin je rencontrai le prince entre Cosne et Neuvy, et là il me raconta que le mariage de l'Empereur était signé, non avec la Russie, mais avec l'Autriche, l'Impératrice mère ayant montré de l'opposition et beaucoup de répugnance à l'établissement de sa fille, qui depuis a épousé le prince royal des Pays-Bas, et que, sur cette nouvelle, l'Empereur l'avait fait appeler, lui prince Eugène, et l'avait envoyé chez l'ambassadeur d'Autriche, afin de savoir s'il avait des pouvoirs pour traiter; que, sur la réponse affirmative de l'ambassa-

Digitized by Google

deur, le contrat de mariage avait été dressé, le prince de Neuchâtel envoyé à Vienne pour faire officiellement la demande, et que lui se rendait à Milan pour en ramener la vice-reine et assister ensemble à la célébration du mariage, fixée au 2 avril. Tous ces arrangements s'étaient faits en un tour de main. Je rapprochai alors de cet événement la première nouvelle des membres des états de Styrie, la veille de mon départ, mais le vice-roi ne put me donner aucun renseignement là-dessus.

Arrivé à Paris, je trouvai la cour et la ville remplies de la nouvelle du jour, et moi toujours aux enquêtes sur celle de Gratz. Enfin, à force de questionner, j'appris le mot de cette énigme par le duc de Bassano; voici mot pour mot ce qu'il me conta : le prince de Schwarzenberg, ambassadeur d'Autriche, prévoyant que la négociation avec la Russie échouerait peut-être, et pensant que l'alliance serait d'un grand intérêt pour son souverain et son pays, demanda des instructions pour le cas où l'on s'adresserait à lui; la réponse fut affirmative et empressée. Ce fut M. de Florett, premier secrétaire de la légation autrichienne, qui fut porteur de la dépêche de l'ambassadeur et rapporta la réponse avec les pleins pouvoirs; sa mission fut pénétrée, et c'est ainsi que la première notion en fut donnée à Gratz. Muni de l'autorisation nécessaire, le prince de Schwarzenberg, en habile diplomate, fit savoir sous main qu'il avait des pleins pouvoirs; l'Empereur, allant toujours vite en besogne, et mécontent des réponses de l'empereur de Russie qu'il croyait évasives, saisit cette occasion, rompit avec la Russie et traita avec l'Autriche.

L'Empereur me reçut à merveille; il avait eu des rapports très satisfaisants sur la sagesse et la bonne conduite des troupes que je venais de ramener en Italie. Je crois qu'il savait quelque chose du refus que j'avais

Digitized by Google

fait du présent qui m'avait été offert à Gratz et de ma recommandation pour les malades que la mauvaise saison m'avait obligé de laisser dans les hôpitaux de cette ville. Il s'informa de ma position financière avec beaucoup d'intérêt, me dit qu'il me fallait un hôtel à Paris, qu'il savait que je n'étais pas riche, qu'il m'avait adopté et me traiterait comme les autres maréchaux. Les uns avaient été favorisés d'un million en gratification, les autres de 600,000 francs, le tout indépendamment de leurs dotations plus ou moins élevées. Par discrétion, j'attendis et jamais il n'en fut question depuis; mais, vers cette époque, la main de votre sœur aînée m'ayant été demandée, l'Empereur, informé de ce projet d'alliance et sachant que je ne pouvais donner qu'une très faible dot, promit, de son propre mouvement, un don de 200,000 francs qu'il convertit ensuite en une dotation.

Après le mariage de l'Empereur, il me nomma général en chef de l'armée de Catalogne et gouverneur général de cette principauté (1). J'avais une vive répugnance pour le genre de guerre qui se faisait en Espagne; cette répugnance avait sa source dans la déloyauté — ce que l'on nomme politique lorsqu'elle vient de très haut — qui fit envahir ce pays; mais la noble et courageuse résistance de ses habitants triompha de nos efforts et de nos armes. J'obéis néanmoins et je partis. Je menai une vie fort active et aussi dégoûtante que fatigante; l'ennemi était partout et je ne le trouvais nulle part, quoique je parcourusse la Catalogne dans tous les sens. Le seul résultat de cette campagne fut le siège et la prise de Tortose par le général Suchet, dont je protégeai les opérations (2).

(1) La nomination est datée du 24 avril 1810.
(2) Le général Suchet ne fut fait maréchal qu'au mois de juillet 1811.

Digitized by Google

La campagne suivante, en 1811, s'ouvrit par le renouvellement des promenades et l'approvisionnement des places fortes. Je reçus l'ordre de faire le siège de Tarragone, mais tout me manquait, les forces suffisantes et les moyens; l'armée d'Aragon les avait tous. Je proposai donc au gouvernement de remettre provisoirement une partie de mes troupes au général Suchet, afin qu'il n'éprouvât ni gêne ni embarras et qu'il y eût unité de commandement; ce plan fut approuvé et je revins à Barcelone pour avoir l'œil à tout. J'y étais à peine, que je fus informé que les Espagnols s'étaient emparés par surprise de la forteresse de Figuières, château presque imprenable. C'était ma place d'armes; les parcs d'artillerie, les munitions de guerre et de bouche, les dépôts, les caisses des régiments, tout y était renfermé. Le manque de surveillance nous fit perdre ce poste important; mais les Espagnols n'eurent pas le temps d'en faire sortir la garnison prisonnière qu'ils avaient si étrangement surprise. On réunit à la hâte tous les détachements épars et l'on investit la forteresse. J'écrivis au général Suchet les lettres les plus pressantes pour qu'il me renvoyât de suite les troupes que j'avais mises à sa disposition; mais un seul émissaire lui parvint à Lerida ou Saragosse, et longtemps après, quoique la distance de Barcelone ne fût pas considérable. Cet événement fit grande sensation partout et porta l'exaltation dans la Péninsule, surtout en Catalogne, au plus haut degré d'énergie, d'efforts et de courage. Les Espagnols tentèrent de jeter un renfort dans le château et d'en retirer les prisonniers; mais ils furent repoussés.

L'Empereur prescrivit que l'on vînt me chercher à Barcelone; il fallut détacher cinq ou six mille hommes du blocus pour traverser le pays. A la première nouvelle, j'avais formé le projet de venir à Figuières avec cinquante che-

Digitized by Google

vaux d'escorte; on me fit tant d'instances pour me dissuader d'une entreprise si hasardeuse, si téméraire et si dangereuse, que je cédai et attendis le détachement. En arrivant, je trouvai l'ordre de pousser le siège avec vigueur; mais l'équipage et les munitions étaient dans la place; j'en demandai un nouveau que l'on ne put me fournir. Il fallut donc se borner à investir et à resserrer la forteresse avec des ouvrages et les armer d'artillerie de campagne, non pour la battre, mais pour repousser les sorties ou les secours. Je me souvins du fameux siège d'Alise (1) et je fis faire des travaux analogues, suivant la localité. Chaque corps était chargé de se couvrir et j'avais ainsi excité leur émulation par ma présence continue et des encouragements. Je me donnais beaucoup de peine et de fatigue. Nous étions déjà depuis deux mois et demi autour de la place, qui paraissait bien décidée à ne point se rendre tant qu'elle aurait des vivres et l'espoir d'être secourue. Nous étions au 13 juillet; cette date m'est précise, car c'est ce jour-là que je fus atteint de ma première attaque de goutte; elle fut de longue durée, mais quoique horriblement sévère, mon moral souffrait bien davantage d'être ainsi paralysé.

J'étais parvenu à resserrer tellement la forteresse que rien, pas même un chat, n'aurait pu passer. Le général Guillot, prisonnier dans la place, quoique très surveillé, trouva cependant moyen de me faire passer des informations par des Espagnols qu'il avait séduits avec promesse de fortes récompenses; je connus ainsi la force de la garnison, la quantité des vivres, et je pus calculer, à quelques jours près, l'époque de la reddition. Nos troupes exerçaient une grande surveillance; on s'atten-

(1) Alise ou Alésia, assiégée par César et défendue par Vercingétorix.

Digitized by Google

dait chaque jour à être attaqué extérieurement. Les Espagnols faisaient des démonstrations, annonçaient un débarquement d'Anglais; plusieurs fois, en effet, nous aperçûmes grand nombre de transports en mer. Le commandant espagnol découvrit les intelligences du général Guillot; il fit fusiller le messager, juger et condamner le général à mort avec plusieurs de ses officiers, mais il n'osa pas les faire exécuter; je fus informé de ce qui se passait et menaçai le général espagnol et sa garnison de représailles.

Malgré le rationnement des vivres, la fin approchait; pour les ménager, le commandant fit sortir et déposer sur les glacis nos prisonniers malades et transportables. D'après mes informations, la place ne pouvait pas tenir au delà du 15 au 20 août. Je ne doutais pas que la garnison ne cherchât à se faire jour à travers mes lignes; tout fut disposé en conséquence; il était d'autant plus nécessaire de redoubler de surveillance que nous étions déjà bien affaiblis par les maladies. Je pensai que les Espagnols choisiraient pour leur sortie le 15 août, fête de l'Empereur; nous fîmes ce jour-là des réjouissances; on avait préparé un beau feu d'artifice dont le bouquet fut une fusillade générale, avec accompagnement d'obus et de mitraille tirée sur la place. Rien ne bougea pendant la nuit; mais dès le lendemain, le feu de la forteresse se ralentit; on remarqua sur les remparts quelques mouvements qui se continuèrent le jour suivant. Aucun parlementaire ne se présentant, il demeura constant qu'une vigoureuse sortie se préparait; nous nous disposâmes à la bien recevoir. Elle eut lieu, en effet, par une nuit obscure et dans le plus profond silence; cependant l'inégalité du terrain fit flotter les têtes de colonnes et occasionna des frottements d'armes qui donnèrent l'éveil aux postes les plus avancés; ils se replièrent précipitam-

Digitized by Google

ment dans nos lignes et sans mettre le feu à de petits monceaux de menu bois, comme ils en avaient l'ordre, afin d'éclairer le lieu de la scène. Il était présumable, comme il arriva, en effet, que les Espagnols attaqueraient à l'arme blanche; un seul coup de fusil, désignant le point sur lequel ils se dirigeaient, y aurait attiré tous les nôtres. On attendit leur approche, et lorsqu'ils commencèrent l'attaque on lança quelques pots à feu; mais la poudre, avariée, ne donna qu'une fumée épaisse et presque sans couleur; j'avais commandé, à Toulouse, des feux de Bengale qui n'arrivèrent qu'après la reddition de la place.

Cette tentative de sortie était très courageuse et fit honneur au général et à sa garnison; elle fut repoussée après quelques efforts de leur part. Ils ne s'attendaient point à rencontrer autant d'obstacles; les seuls abatis les arrêtèrent; du haut des remparts, on pouvait s'y tromper; ils paraissaient comme de petits buissons. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde en tués, blessés et prisonniers; de notre côté, pas une égratignure. Le lendemain l'ennemi arbora le drapeau blanc et envoya un parlementaire pour traiter de la reddition; j'accordai les honneurs de la guerre; la garnison déposa ses armes et resta prisonnière; pour honorer son courage, les officiers conservèrent leur épée. Je transférai mon quartier général dans la place, où bientôt après, à la suite de mon accès de goutte, je fus atteint par la fièvre. Hors d'état d'exercer le commandement, je demandai un successeur, qui me fut accordé; je rentrai en France et me rendis à Paris. Je ne pouvais encore marcher qu'à l'aide de deux béquilles.

Tout était alors préparé pour la fameuse et si désastreuse campagne de Russie. Malgré mon état, qui,

Digitized by Google

cependant, s'améliorait, on me fit partir dans le courant d'avril 1812. J'avais laissé mon fauteuil dans la forteresse de Figuières, je laissai une béquille à Paris et l'autre à Berlin.

J'eus, à la gauche de l'armée, le commandement du 10e corps, composé du contingent prussien et d'une division formée de trois régiments polonais, d'un régiment bavarois et d'un westphalien; l'état-major était français. Le roi de Prusse m'écrivit pour me recommander ses troupes.

Nous marchâmes sur le Niémen, où nous prîmes position, et, le 24 juin, toute l'armée le passa dans la nuit, sans la moindre opposition. Les Russes se repliaient devant nous; je ne tirai les premiers coups de canon qu'en Samogitie. Je fus dirigé sur la Dwina, garnissant les côtes de la Baltique, et chargé des sièges de Dunabourg et de Riga. La première de ces forteresses n'était encore qu'en projet; elle avait seulement une bonne tête de pont. Une reconnaissance que je fis faire au delà de la Dwina, entre les deux places, jeta l'alarme sur la droite de cette rivière et détermina les généraux russes à incendier le faubourg de Riga, qui eût pu favoriser nos approches de la citadelle, et à évacuer la tête de pont de Dunabourg, que je fis occuper. C'est alors que nous reconnûmes que les fortifications de cette prétendue ville n'existaient qu'en projet, sans un tracé; quelques terres étaient à peine remuées; pas même une baraque, par conséquent point d'habitants; seulement une ancienne église de Jésuites en ruine. J'eus l'ordre de faire rétrograder l'équipage de siège qui venait de Magdebourg, où il avait été formé à grands frais. Un autre était parti de Dantzick pour Riga; il ne fallait pas moins de quarante mille chevaux en relais pour le faire arriver; il vint parquer à Grafenthal, en attendant

Digitized by Google

les troupes et les moyens nécessaires pour franchir la Dwina et investir Riga. Je soumis plusieurs plans; mais, l'armée s'éloignant davantage sur la route de Moscou, on me laissa dans l'attente et l'indécision. Dans l'intervalle, un corps de dix mille Russes, venant de la Finlande, tenta d'enlever le parc de siège, qui fut vaillamment défendu par les Prussiens. J'avais, par ordre, mon quartier général dans un château non meublé et sans vitres, non loin de Dunabourg, à l'extrême droite de ma ligne; j'accourus avec quelques troupes; mais l'affaire était déjà terminée à notre avantage. D'après le compte que je rendis de cet incident, on sentit que la saison était trop avancée, cet immense et précieux matériel trop exposé; on me transmit l'ordre de le renvoyer à Dantzick.

Le mauvais génie qui avait poussé l'armée à Moscou avait marqué ses malheurs dès l'ouverture de la campagne et les acheva avec la retraite forcée. L'Empereur avait conçu le projet, s'il ne s'ouvrait pas un passage, de se diriger sur mes positions; c'était une illusion; ce projet n'était guère plus praticable que celui de conserver cette malheureuse armée. Quoique, bien informé des malheurs qu'elle éprouvait chaque jour, j'eusse offert mes services et le secours de mes troupes intactes, bien nourries et chaudement vêtues, on me laissa stationnaire.

Je commençai néanmoins à resserrer mes postes, à me concentrer davantage. L'ennemi, qui épiait mes moindres mouvements, imaginant que la retraite commençait de mon côté, se mit en marche sur divers points pour me harceler; je lui donnai de la confiance et préparai un piège dans lequel il donna tête baissée. Je me retournai, le fis vivement attaquer et rompis sa ligne; il s'enfuit avec une perte considérable;

Digitized by Google

grand nombre de prisonniers nous restèrent. Cette affaire aurait eu de beaucoup plus grands résultats si le général prussien York eût exécuté mes ordres réitérés de se porter rapidement de Mittau dans la direction de Riga, sur les derrières des Russes, au moment où je renversais leur ligne. Je m'étais aperçu déjà par ma correspondance d'un refroidissement marqué de la part de ce général et qui croissait avec les malheurs de la Grande armée; mais j'étais loin de m'attendre à la catastrophe qui suivit bientôt après.

L'Empereur, ayant forcé le passage de la Bérézina et ouvert sa communication avec Wilna, en partit incognito pour Paris et laissa le commandement au roi de Naples Murat; ce fut un malheur de plus, car ce général, de la valeur la plus brillante, n'était réellement propre qu'à conduire une charge de cavalerie et qu'à harceler l'ennemi par son activité. Il espéra pouvoir reposer et réorganiser les débris de l'armée à Wilna, mais les Russes l'en délogèrent vingt-quatre heures après son arrivée; c'est là que les derniers restes de cette immense armée s'engloutirent.

En quittant Wilna, Murat me fit enfin donner l'ordre de me replier sur Tilsitt. Cet ordre était daté du 10 décembre; on en rendit porteur un major prussien qui, au lieu de m'arriver en trente heures en ligne directe, suivit la grande route de Kœnigsberg jusqu'à Tilsitt, Memel et enfin Mittau; il mit ainsi neuf jours à me parvenir. Ce fut dans la journée du 18 que je le reçus, et, comme j'avais tout préparé, tout prévu d'avance, toutes mes colonnes s'ébranlèrent dès le lendemain 19. Déjà j'étais informé que les coureurs ennemis traversaient la Samogitie sur mes derrières : je m'attendis dès lors à rencontrer tous les obstacles possibles, bien résolu à les surmonter. Le plus inquiétant n'était point

Digitized by Google

l'ennemi, mais le passage du Niémen; le pont avait été levé à cause des glaces, et, si le dégel survenait, tous mes efforts devenaient impossibles.

A mon tour, je jetai des partis de tous les côtés pour donner le change sur ma véritable direction. A un point donné, je détachai mon avant-garde sur Taurogen; je conduisis le centre par une autre route; le général York commandait l'arrière-garde peu inquiétée et me remplaçait journellement dans mes bivouacs. Il fallait forcer de marche, et mes troupes n'avaient que quelques heures de repos dans les vingt-quatre; mais, en revanche, elles étaient bien vêtues et ne manquaient point de vivres, par la précaution que j'avais prise, dès le mois de juillet, de faire établir des magasins partout. Mon expérience des campagnes d'hiver de 1794 et 1795, en Hollande, de celle des Grisons surtout, à travers les Alpes, en 1800, m'avait porté à requérir trente mille pelisses de mouton des paysans polonais et russes, en rendant en retour les peaux des moutons consommés par mes troupes. Cette sage précaution les sauva de la faim et du froid, qui était tellement rigoureux que, pendant une partie de ma marche, le thermomètre de Réaumur descendit jusqu'à 27 et 28 degrés; je ne perdis que quelques hommes qui, malgré la peine de mort dont j'avais menacé les distributeurs et buveurs de liqueurs fortes, s'enivrèrent et périrent, engourdis par le froid dans le sommeil éternel.

Un corps ennemi était posté sur les deux rives du Niémen pour m'en disputer le passage; il fut vigoureusement attaqué par les généraux de mon avant-garde Grandjean et Bachelu, qui firent sagement de ne point m'attendre. J'avais fait un détour pour prendre en flanc et tourner l'ennemi; l'affaire, très sanglante, était ter-

Digitized by Google

minée à la gloire de ces deux généraux lorsque j'arrivai; ils avaient fait quelques milliers de prisonniers et pris plusieurs pièces d'artillerie. Je m'établis à Tilsitt et me mis en communication avec Kœnigsberg. J'informai le général York de cet heureux événement, en l'invitant à presser sa marche; nous avions ouvert les passages; il devait arriver le lendemain. Le temps s'était adouci et le dégel avait commencé; ce fut un jour de repos pour mes troupes, qui en avaient grand besoin. Je me proposais de continuer ma retraite, aussitôt l'arrivée de mon arrière-garde, mais je l'attendis vainement. Je savais que l'ennemi forçant de marche traversait le Niémen au-dessus de mes positions et que son principal corps suivait le cours de la Pregel en arrière de moi; j'étais donc exposé à être coupé une seconde fois sur la route de Kœnigsberg.

J'envoyai de tous côtés après le général York; dans l'avant-dernière journée il avait dû se rendre à Taurogen pour appuyer mon avant-garde qui en était partie le matin; point de nouvelles. Ce général préparait dès lors une trahison qui n'a aucun exemple dans l'histoire. Quatre jours s'étaient déjà écoulés dans l'inquiétude, l'impatience et je puis dire les plus grandes angoisses; les officiers prussiens, les émissaires que j'envoyais de tous les côtés ne rapportaient qu'une nouvelle trop uniforme pour qu'elle ne fût pas concertée : on n'avai point vu le général York ni entendu parler de lui. Je cherchais à me dissimuler les soupçons, à les éloigne, à les combattre; je pensais qu'un sentiment d'honner devait les écarter; un obstacle, des craintes pouvaiet avoir déterminé ce général à rebrousser chemin et à se rendre à Memel pour se retirer en Prusse, direction que je comptais prendre moi-même, si je ne parvenais pas à m'ouvrir un passage sur le Niémen. Le dégel qui étit

Digitized by Google

survenu pouvait à chaque instant rompre les glaces; l'ennemi se renforçait, manœuvrait, gagnait sur moi et s'approchait de ma seule communication, qu'à la vérité je faisais garder.

Si j'avais été moins confiant dans les sentiments d'honneur que j'accordais aux autres, l'attitude des Prussiens m'aurait dessillé les yeux sur ce qui se tramait autour de moi. Loin d'être inquiets sur le sort de l'arrière-garde, ils paraissaient ne pas s'en occuper, surtout depuis l'arrivée d'un officier de leur nation venu en dépêche de Berlin; c'était, je crois, un comte de Brandebourg, frère naturel du Roi; devant moi il eut l'air de partager mes inquiétudes. Des indices, l'opinion de mes généraux s'accordaient avec mes soupçons. Je leur faisais ce raisonnement qui me paraissait tout naturel et sans réplique : S'ils ont des ordres ou s'ils prennent sur eux d'abandonner notre cause, qui les gêne ou les empêche? Ils sont notre principale force, dix-sept ou dix-huit mille hommes contre quatre ou cinq mille; et encore pouvais-je bien compter sur les deux régiments, bavarois et westphalien, formant une division avec trois régiments polonais? Pour ceux-ci, nul doute sur leur fidélité; j'ai eu le tort d'en avoir conçu sur les autres. J'ajoutai : Ils nous feront connaître que les malheurs qui menacent leur pays les portent à se séparer de nous; mais ils ne pousseront pas la lâcheté jusqu'à nous livrer; ils ne demanderaient pas mieux que de nous voir partir, pour nous accuser d'avoir abandonné l'arrière-garde, comme on m'en pressait en faisant ressortir plusieurs indices de très mauvaise volonté, même d'insoumission et de désobéissance. Je terminai par déclarer positivement que, jusqu'au dénouement, qui serait prochain, je resterais ferme dans mes résolutions, que ma vie, ma carrière ne serait jamais entachée du

Digitized by Google

reproche d'avoir commis la lâcheté d'abandonner cette troupe confiée à mes soins, pour des craintes peut-être imaginaires, et qu'en tout état de cause j'étais déterminé à tout braver et même à repasser le Niémen pour aller à la recherche de l'arrière-garde, plutôt que de m'en séparer volontairement en m'éloignant des rives de ce fleuve.

Le dernier jour de l'année 1812, l'ennemi fit des démonstrations autour de moi; je craignis pendant la nuit un hourra sur la ville de Tilsitt ouverte de tous les côtés. J'ordonnai aux troupes de se resserrer davantage autour des issues, de s'éclairer par des patrouilles et reconnaissances, de se bien garder et barricader, enfin de se tenir prêtes à prendre les armes au premier signal. Il faisait très mauvais temps. Celles que commandait le général Bachelu, qui était détaché, refusèrent d'obéir et de marcher; sa fermeté leur imposa; elles vinrent; néanmoins leurs dispositions n'étaient rien moins que rassurantes. Un bataillon prussien faisait le service du quartier général : « Ils vous enlèveront, me disait-on; partons. — Non, répondis-je, je préfère m'exposer à cette chance. » Entre onze heures et minuit, le commandant de ce bataillon vint me dire qu'il avait l'ordre du général Massenbach, son chef, de prendre les armes : « C'est une erreur, lui dis-je; j'ai seulement averti de se tenir prêt en cas d'alerte; allez dire cela à votre général, et que je ne veux pas inutilement fatiguer et faire mouiller les troupes. » Il ne revint plus; apparemment on le mit dans le secret.

Quoique sur leur propre territoire, les Prussiens me demandèrent des fonds pour leurs besoins. Je n'étais pas maître de disposer des contributions de la Courlande; cependant, comme ils avaient la force de prendre ce que je leur aurais refusé, je fis faire une

Digitized by Google

répartition de moitié environ, je crois, ou du tiers de la somme demandée, sauf aux gouvernements à s'entendre pour la liquidation de ces avances. Les Prussiens me dirent avec assez de hauteur qu'ils avaient droit au partage des contributions; il fallut donc faire contre fortune bon cœur et dissimuler. Le même commandant du bataillon du quartier général, qui était venu me prévenir des ordres de son chef, m'observa que l'argent donné pour sa troupe était insuffisant, qu'elle manquait de souliers, qu'il venait d'en découvrir quelques centaines de paires dans une boutique, mais qu'on ne voulait pas les lui donner à crédit; il me demanda de quinze cents à deux mille francs de plus : « Il est trop tard, lui dis-je, les caisses sont fermées »; mais comme il insista, je fis cette avance de mes propres fonds, que je n'ai jamais revus.

Tourmenté sur le dégel, je faisais sonder la glace matin et soir. Enveloppé dans mon manteau, je cherchais le repos d'un sommeil qui me fuyait depuis quatre jours, lorsqu'à l'aube le colonel du génie Marion entra chez moi, et me dit : « Je vous félicite, monsieur le maréchal, vous avez enfin des nouvelles du général York. — Non, répondis-je avec vivacité. — Je le croyais, dit-il; comme d'après vos ordres je faisais sonder la glace, j'ai vu tous les Prussiens retraverser précipitamment le Niémen; je pensais que vous les envoyiez au-devant de l'arrière-garde. Le général Massenbach, passant près de moi, m'a remis ces deux lettres pour vous. — Ciel! m'écriai-je, nous sommes trahis, peut-être livrés; mais nous vendrons cher notre vie. » Je parcourus les lettres; je donnai immédiatement l'ordre de battre la générale, de rassembler nos fidèles Polonais, Bavarois et Westphaliens en arrière de la ville, et de forcer de marche pour occuper une espèce de défilé,

Digitized by Google

la forêt de Bœmwald. Je haranguai les troupes en ne leur dissimulant pas nos dangers, et leur promis à tous un mois de solde en gratification si, comme je l'espérais, nous parvenions à gagner Dantzick.

Dans la hâte de leur défection, les Prussiens ayant oublié d'avertir le détachement qui me servait d'escorte, l'officier commandant entra chez moi peu après les ordres que je venais de donner; à son air calme et à son maintien, il me fut facile de remarquer qu'il ne se doutait nullement de ce qui se passait; il ne parlait pas français; je lui fis dire ce qui venait d'arriver; il pâlit et se mit à verser des larmes d'indignation. Il voulut s'attacher à nous et nous suivre; je lui dis de faire monter à cheval; je remerciai ce détachement de son zèle, de sa fidélité et de son attachement; je lui donnai six cents francs de gratification de ma propre bourse, autant à l'officier pour un cheval, et, malgré leurs instances, je les renvoyai à leurs compatriotes.

Pendant que notre faible division d'étrangers se réunissait, les autorités de Tilsitt, effrayées, inquiètes sur le sort de leur ville, vinrent m'implorer pour sa conservation; elles croyaient que, pour nous venger de la défection, nous allions l'incendier; je les renvoyai rassurées, et nous nous mîmes en marche en bon ordre. Les éclaireurs ennemis voltigeaient autour de nous; je n'avais plus de cavalerie pour les éloigner, et ils ne valaient pas l'honneur d'un coup de canon. Deux parlementaires, l'un russe, l'autre prussien, furent, par un malentendu, introduits près de moi au milieu de la colonne; le second me somma insolemment de mettre bas les armes; je lui répondis avec mépris et le renvoyai. Je ne sus qu'après le départ du premier qu'il était Français, ancien aide de camp du général Moreau, un nommé Rapatel; je ne le reconnus point; mais, plus prudent

Digitized by Google

que son camarade, il m'invita à entrer en arrangement avec son général, prince Repnine, qui proposait une suspension d'armes pendant que la paix, disait-il, était sur le point de se conclure, et, en attendant, une entrevue. Le piège était trop grossier pour y donner tête baissée; je lui dis que la suspension d'armes pourrait avoir lieu tout naturellement sans convention, qu'il voyait bien que je ne marchais que pour me retirer et qu'ils pourraient s'arrêter eux-mêmes, s'ils le jugeaient à propos; que, quant à l'entrevue, n'ayant aucune raison pour la refuser, je donnais rendez-vous à son prince pour le lendemain matin à un lieu que j'indiquai, en précisant l'heure, laquelle passée, il serait inutile qu'il se déplaçât. Il partit et je continuai mon mouvement pour gagner la forêt dont j'ai parlé.

Nous marchâmes vingt-deux heures sous la pluie, dans l'eau, et par la nuit la plus obscure; beaucoup de soldats restèrent en chemin harassés, mais rejoignirent le lendemain. J'atteignis enfin cette épaisse forêt à six heures du matin; j'en avais fais garder l'entrée par les troupes qui, d'avance et pendant que j'attendais à Tilsitt l'arrière-garde, avaient escorté jusque-là nos bagages que j'envoyais à Labiau.

L'aide de camp qui avait accompagné le parlementaire et devait rapporter la réponse à ma proposition, n'était pas rentré; l'heure fixée pour l'entrevue sonna : point de prince Repnine. On crut cependant le voir arrivant; ce n'était qu'un officier chargé d'excuser son général sur son retard; celui-ci absent au moment de l'arrivée de mon aide de camp, me faisait demander quelques heures de plus. « Je comprends, répondis-je, que le prince ait eu des affaires, mais j'ai aussi les miennes; faites-lui mes compliments et exprimez-lui mes regrets de manquer l'occasion de faire sa connaissance person-

Digitized by Google

nelle; il m'en estimera davantage. Sa ruse, ajoutai-je, est aussi par trop innocente d'imaginer que je me laisserais prendre à des insinuations si dénuées de fondement, pour ne pas dire si absurdes. Retournez et renvoyez mon aide de camp. » Comme il voulut protester de la bonne foi de son général, je le fis remonter à cheval. A peine avait-il fait quelques pas que le canon se fit entendre; je le rappelai : « Qu'est-ce? lui dis-je; est-ce ainsi que votre général montre sa franchise? Vous mériteriez que je vous retinsse en otage; mais je donnerai à votre prince une leçon de loyauté. Retournez près de lui et dites-lui que désormais nos entrevues ne pourront avoir lieu qu'à coups de canon. » Cependant le feu cessa aux avant-postes; le commandant des nôtres me fit dire qu'il était sous les armes lorsque l'ennemi, pour l'enfoncer, lança une charge qu'il avait reçue à bout portant et repoussée, après quoi l'assaillant fit retraite. Fort surpris de cette attaque inopinée, mon aide de camp, qui accompagnait le prince, le pria de le renvoyer, en lui faisant observer qu'il craignait extrêmement les boulets français : « Allez, lui dit le prince; j'ai ordonné de cesser le feu, et à mes troupes de se retirer; je voulais surprendre votre général, mais il a été plus fin que moi. » Nous gagnâmes Labiau, où je trouvai l'ordre du roi de Naples de me rendre immédiatement à Kœnigsberg pour conférer avec lui.

Je laissai le commandement au général Grandjean qui avait sous lui le général Bachelu; en mon absence ils eurent une affaire fort chaude à Labiau. Chemin faisant, je trouvai contre-ordre; le Roi, forcé, disait-il, de se rendre à Elbing, et ne pouvant pas me voir, me priait de lui envoyer un plan d'opérations et mes idées sur ce qu'il convenait de faire dans notre position présente. Je n'hésitai point à proposer ce que j'aurais exé-

Digitized by Google

cuté moi-même, si j'eusse commandé en chef, l'évacuation des places de la Pologne, de la Prusse royale et de la Vistule, pour nous concentrer sur l'Oder avec le corps qui arrivait d'Italie, et y attendre les nouvelles levées que l'on faisait en France. Ma division me joignit et je pris sous ma direction celle du général Heudelet, composée de conscrits nouvellement arrivés. Nous atteignîmes Kœnigsberg, où je trouvai seul le maréchal Ney qui avait commis la faute de faire évacuer cette ville où un mouvement d'insurrection se manifestait et pouvait éclater à la vue de l'ennemi qui nous pressait. Je proposai au maréchal d'en sortir immédiatement avec moi; quelques heures après, il fallut tout son courage pour traverser plusieurs groupes menaçants. J'étais revenu à mes troupes qui étaient, en partie, aux prises avec l'ennemi, en partie, occupées à se pourvoir de vivres, et c'est à leur vue que le maréchal dut d'être sauvé.

A la nuit tombante, je continuai mon mouvement rétrograde sur Elbing. Le roi de Naples m'envoya l'ordre, non seulement de m'arrêter, mais de me reporter sur Kœnigsberg; je lui envoyai représenter les obstacles qui s'y opposaient, en le prévenant que l'ennemi s'était avancé déjà par une autre direction sur Preussich-Eylau et que lui-même serait incessamment enveloppé ou verrait ses communications coupées. Il me réitéra ses ordres en ajoutant que j'étais mal informé, qu'il avait cent espions en campagne et que l'ennemi ne pouvait faire un pas sans qu'il en fût averti. Jugeant mieux que lui, je ne tins aucun compte de l'ordre et continuai mon mouvement rétrograde, ce qui mit le Roi en fureur; mais il changea promptement de ton et d'avis; la marche de l'ennemi sur sa droite et ses derrières étant confirmée, il applaudit à ma prévoyance et m'appela en toute hâte à Elbing pour conférer avec lui. J'avais tenu

Digitized by Google

sur la Passarge autant que la prudence le permettait.

J'arrivai dans la matinée et trouvai le Roi prêt à monter à cheval et très impatient de se retirer; je lui représentai que mes troupes ne pouvant arriver que tard le soir, son départ subit serait le signal d'une insurrection et du pillage des magasins dont la conservation était si nécessaire à mes soldats. Mes représentations furent inutiles et sa résolution fut encore fortifiée par le bruit du canon de mon arrière-garde qui se battait en retraite; il m'enjoignit de tenir quelques jours à Elbing et de me jeter ensuite dans Dantzick dont je prendrais le commandement. Je lui démontrai l'impossibilité de tenir à Elbing avec si peu de troupes, que nous étions presque tournés et que, le lendemain même, pour en sortir, il serait déjà trop tard. Quant à rester à Dantzick, je lui observai qu'il y avait dans cette place un gouverneur patenté (1) qui se refuserait avec toute raison à me céder le commandement. Là-dessus il me dit d'y jeter toutes mes troupes et de me rendre de ma personne à son quartier général, qu'il ne savait pas encore où établir. Je lui demandai alors s'il n'avait pas exécuté, au moins en partie, le projet que je lui avais envoyé sur sa demande: « Non, dit-il, je l'ai transmis à l'Empereur dont je recevrai les ordres sous trois jours au plus tard. — Comment! dis-je, vous l'avez transmis! Je vous l'ai envoyé de confiance. L'Empereur, qui vraisemblablement ignore tout ce qui s'est passé et se passe encore, sera furieux et avec raison, si ce plan n'a pas été développé. — Je me suis borné à lui demander ses ordres là-dessus, me répondit-il froidement. — Et où serons-nous dans trois jours? » ajoutai-je.

Il aurait fallu que l'Empereur fût sur les lieux, et

(1) Le général Rapp.

Digitized by Google

encore j'aurais douté de sa détermination; cependant l'adoption de mon plan était la seule raisonnable. Ces garnisons que l'on abandonnait à elles-mêmes, sans apparence et je puis ajouter sans espoir de secours prochain, devaient, sauf Dantzick, bientôt succomber, faute d'approvisionnements et par leur propre faiblesse; il était déjà trop tard pour les places de la Pologne et Pillau, mais non pour Dantzick. Le gouvernement prussien paraissait ostensiblement désavouer la défection de ses troupes; je lui aurais remis la garde de cette place, non parce que j'avais confiance dans sa loyauté, mais pour occuper une partie de ses forces, ce qui aurait diminué le nombre de nos ennemis, en l'intéressant pour son propre compte à soustraire aux convoitises de la Russie cette place importante. Je démontrais que nous aurions pu, d'après ce plan, réunir sur l'Oder tout ce qui était valide, c'est-à-dire une force de 60,000 à 70,000 combattants. Les Russes avaient aussi beaucoup souffert : il fallait aux Prussiens du temps pour s'organiser, et, par la position que nous prenions, nous contenions la majeure partie de cette monarchie; nous attendions ainsi en sécurité la levée de 300,000 hommes que l'on faisait en France. Il n'y avait rien à objecter à ce raisonnement; aussi le Roi ne s'en mit point en peine. Il était plutôt préoccupé de sa retraite et de son retour à Naples qu'il effectua immédiatement, sans en prévenir l'Empereur. Il remit le commandement au prince Eugène; ce fut un malheur que l'Empereur ne le lui eût pas donné en quittant l'armée, et pour elle et pour lui-même.

Connaissant la légèreté du Roi, dont il venait de me donner une nouvelle preuve en transmettant à Paris le plan que je lui avais envoyé de confiance, et en annonçant qu'il aurait sous trois jours des ordres qu'il n'était

Digitized by Google

plus en mesure d'exécuter, du moins en partie, j'exigeai, avant de nous séparer, qu'il me donnât des instructions écrites; il fit d'abord des difficultés, marquant de l'impatience pour partir; il céda enfin, et ce fut le comte Daru, présent à l'entretien, qui les écrivit. Il monta ensuite à cheval et se mit en route, au milieu des huées de la populace que lui attiraît son costume bizarre plutôt que sa personne. Ordre avait été donné aux troupes qui étaient dans Elbing de le suivre; mais j'arrêtai un régiment d'infanterie pour la garde des magasins jusqu'à l'arrivée des miennes, ce qui n'empêcha pas qu'une grande partie ne fût pillée. Je donnai à mes soldats quelques heures de repos le soir et nous continuâmes à nous retirer; nous eûmes de grandes difficultés à traverser la Vistule sur la glace et à monter les rampes de la rive gauche. Le courage de mes troupes redoubla en approchant de Dantzick, considéré comme le point de salut et le terme des fatigues, des privations et des souffrances.

Depuis la Courlande on se battait journellement et l'on marchait la nuit; nous nous affaiblissions ainsi, mais il n'y avait plus que quelques jours de marche pour atteindre le but si désiré. On me proposa, après le passage de la Vistule, de tendre une embûche à l'ennemi; elle réussit complètement et nous prîmes enfin position autour de Dantzick. Je résignai aussitôt le commandement de mes troupes entre les mains du général Rapp, gouverneur; je m'en séparai à regret. Généraux, officiers supérieurs et particuliers, soldats, quoique tous étrangers, sauf les généraux de l'état-major, et seulement nos alliés, tous rivalisèrent de zèle, de dévouement, de courage et d'efforts, pendant la si longue, si pénible et si dangereuse retraite que nous fîmes, par cet hiver désastreux, depuis les bords de la Dwina, sans

Digitized by Google

autre repos que la halte forcée de Tilsitt. Je reçus de tous des remerciements de les avoir sauvés de tant de dangers qui nous environnaient journellement; ils n'éprouvèrent pas moins de peine que moi de notre séparation. Je tins fidèlement la promesse que j'avais faite : officiers et soldats eurent un mois de solde en gratification, les officiers supérieurs et les généraux proportionnellement. La petite division française n'y eut aucune part, attendu qu'elle n'était sous mes ordres que tout récemment depuis Kœnigsberg; pour lui rendre toute justice, elle se comporta aussi très bien, quoique formée de conscrits.

Dès le lendemain matin, l'ennemi attaqua une partie de la ligne. Le général Rapp avait invité tous mes généraux à déjeuner pour nos adieux; nous étions alors à table; chacun courut à son poste, et moi, je partis dans la soirée, ne sachant point où le grand quartier général pouvait s'être établi. Je pris la route de Berlin; là je sus qu'il était à Posen; je demandai des ordres, la réponse ne se fit pas attendre : on m'envoyait à Paris pour travailler à la réorganisation de nouveaux corps d'armée. La veille de mon départ, on me vola 12,000 francs dans l'auberge, somme destinée à mes frais de route. Mes équipages m'avaient rejoint; je les envoyai en Westphalie, près de Cassel, pour refaire mes chevaux pendant mon absence. J'eus un véritable chagrin en apprenant que deux très jolies pièces de canon russes, d'une demi-livre de balle, que mes troupes avaient prises d'assaut dans un petit château fortifié sur la Dwina et dont elles m'avaient fait présent, étaient restées, par l'étourderie de l'un de mes aides de camp, à Dantzick, dans un de mes fourgons qui avait besoin de réparation; on avait oublié de les en retirer. Je les destinais à orner Courcelles.

Digitized by Google

Il ne m'arriva rien d'important jusqu'à Paris. J'eus très peu lieu d'être satisfait de la réception de l'Empereur; il tressaillit en me voyant et ne me dit pas un mot. C'était sans doute le ressentiment de la proposition que j'avais faite d'abandonner tout ce que nous occupions au delà de l'Oder. On l'avait de plus trompé par de faux rapports sur ma manière de traiter les troupes prussiennes qui avait pu contribuer à leur défection; cependant, pour se convaincre du contraire, il suffisait de lire les lettres des généraux York et Massenbach. Je sortis indigné que tant d'efforts et tout le dévouement que j'avais montré fussent si mal récompensés; je ne retournai plus à la cour. Quelques jours après, cependant, je fus rappelé; on venait d'apprendre que non seulement le roi de Prusse approuvait la conduite de son général, mais qu'il s'alliait avec les Russes et que tous ses sujets prenaient les armes contre nous. C'est alors que l'Empereur m'avoua qu'il avait été trompé sur mon compte et sur la politique fallacieuse de la Prusse; que j'avais sagement agi, que l'on ne l'avait pas exactement informé des derniers désastres de Wilna et de Kowno; il me dit que nos malheurs étaient grands, mais non irréparables; que nous avions, lui et moi, commencé la guerre dans le même temps, et qu'il fallait la finir ensemble; que ce serait la dernière campagne que nous allions entreprendre, et qu'il m'engageait à m'y préparer; il ajouta qu'il comptait fermement sur la foi de son beau-père, l'empereur d'Autriche. Je secouai la tête : « Prenez garde, lui dis-je; méfiez-vous de la politique astucieuse de ce cabinet. » Le corps auxiliaire autrichien avait agi très mollement dans notre désastreuse campagne; avec de la volonté, ou sans des ordres secrets de ne pas hasarder ses troupes, le prince de Schwarzenberg, qui les commandait et avait malheu-

Digitized by Google

reusement sous lui le général Reynier avec le contingent saxon, aurait pu contenir l'armée de Tchitchakof qui vint se placer sur les derrières de notre armée à la Bérézina.

Au mois d'août 1813, je partis pour prendre, en Saxe, le commandement du 11e corps de la Grande armée (1). Le lendemain de mon arrivée au quartier général de l'Empereur, j'eus l'ordre d'attaquer Mersebourg, que j'enlevai ou plutôt que je forçai après une longue résistance; mais sachant que ce poste était défendu par les troupes prussiennes qui avaient été sous mes ordres, la campagne précédente, et que commandait le même général, mon attaque n'en fut que plus opiniâtre.

Nous marchâmes sur Lutzen et Leipsick. J'étais en position entre ces deux points, les alliés devant nous, sur la rive gauche de l'Elster; le nom de cette rivière qui, quelques mois après, a failli me devenir personnellement fatale, est resté gravé dans mon souvenir. L'Empereur, croyant toutes les forces ennemies réunies à Leipsick, y dirigea d'abord le général Lauriston qui tenait la gauche; il vint près de moi et me donna l'ordre de l'appuyer au besoin; mais dans ce moment, on vint l'avertir que les alliés, qui avaient débouché de Pegau, marchaient à nous. Il n'en crut rien, parce qu'il s'entêtait à croire leurs forces à Leipsick; le maréchal Ney, qui était avec lui, le fortifiait dans cette idée, prétendant n'avoir rien remarqué sur l'Elster. Cependant, le feu commença sur le point où le corps du maréchal était placé; il augmentait, devenait plus vif et se rapprochait assez rapidement; alors l'Empereur fit partir le maréchal et bientôt après le suivit (2). Les avis se

(1) Nommé commandant en chef du 11e corps, le 10 avril 1813.
(2) Bataille de Lutzen, livrée le 2 mai 1813.

Digitized by Google

succédaient continuellement; malgré cela, l'Empereur laissa Lauriston aux prises vers Leipsick, et moi en place pour l'appuyer ou le protéger; mais à peine était-il arrivé sur le point principal qu'il changea ma destination et m'ordonna de marcher devant moi sur l'Elster. Je n'étais pas encore en mouvement qu'un second ordre me prescrivit une direction plus à droite; mais comme l'ennemi faisait toujours plus de progrès, un troisième ordre m'enjoignit de me diriger sur le feu du canon. Nous allâmes au pas de course, et il était grand temps, car la cavalerie alliée s'était déjà glissée entre moi et le maréchal Ney qui avait déjà perdu beaucoup de terrain. L'ennemi ayant eu connaissance de mon mouvement, se retourna pour rebrousser chemin, mais j'avais eu le temps de mettre en batterie trente bouches à feu, sous la mitraille desquelles il passa rapidement. Nous avancions toujours sur son flanc droit et le forçâmes sur une position couverte par un petit canal artificiel pour le flottage du bois. Après avoir traversé, non sans perte, un petit vallon, nous couronnâmes les hauteurs; la plaine se déployait devant nous, mais sans cavalerie il aurait été dangereux de s'y hasarder. Le feu s'éteignit tout à coup sur le front de l'armée et se dirigea alors sur nous; l'ennemi lança ses réserves de cavalerie, composées des gardes des deux souverains de Russie et de Prusse; trois fois il tenta de rompre nos carrés, mais inutilement; il fut chaque fois repoussé avec grande perte, et la dernière dans une confusion qui eût donné beaucoup d'avantage à la nôtre, si nous en avions eu. Quelques escadrons seulement couvraient notre gauche; ils étaient commandés par le marquis de Latour-Maubourg, qui ne demandait pas mieux que de charger; je l'en fis presser; mais le vice-roi, sous les ordres duquel il se trouvait alors, s'y opposa, malgré

Digitized by Google

mes instances, ne voulant pas compromettre ce petit corps de braves, qui était notre seule ressource. Ce fut une bataille gagnée par l'infanterie et l'artillerie; on lui donna le nom de Lutzen.

Le lendemain, de grand matin, l'Empereur vint nous visiter. Le champ de bataille, notre front surtout, était jonché de morts et de blessés; on n'avait pas encore pu les enlever tous, faute de moyens. L'Empereur était très satisfait; il nous complimenta sur notre diligence de la veille et sur la vigueur de notre attaque qui avait arrêté la marche victorieuse de l'ennemi et fait tourner la chance en notre faveur; aussi, dans la journée, après le passage de l'Elster que l'ennemi ne défendit pas, ne songeant qu'à se retirer sur Dresde, l'Empereur fit-il à mon corps d'armée une large distribution de récompenses, grades, décorations, pensions, titres, majorats, etc. La mienne fut le commandement de l'avant-garde.

L'ennemi ne tint pas à Dresde; il fit sauter le pont et ne défendit l'Elbe qu'autant de temps qu'il lui en fallait pour protéger sa retraite par le défilé de la rive droite. Tandis que l'on cherchait à rétablir ou plutôt à raccommoder le pont, mon infanterie passait par-dessus les brèches avec des échelles; aussitôt qu'il fut en état, l'artillerie passa à son tour. L'Empereur, faisant les fonctions de vaguemestre, arrêtait tous les équipages; j'obtins cependant qu'une partie de ceux de mes troupes seraient exemptés et, le soir, je pris position sur les hauteurs qui dominent Dresde. Le lendemain, je suivis les traces de l'ennemi; nous n'eûmes, jusqu'à Bautzen, que des affaires insignifiantes. Je croyais être suivi de l'armée; mais on l'avait laissée se reposer. Je me trouvai isolé ainsi devant celle des alliés, et pour lui en imposer, je m'étendis comme une toile d'araignée,

Digitized by Google

en attendant l'arrivée des autres corps. Des avertissements successifs firent presser leur marche. Un pas rétrograde de ma part nous exposait à une perte certaine; je préférai donc courir la chance de rester en place en simulant des démonstrations d'avancer, et en faisant allumer, la nuit, des feux étendus sur plusieurs lignes, de manière à faire croire à la présence de toute l'armée.

Je passai ainsi plusieurs jours; l'armée se réunit enfin. Nous attaquâmes à Bautzen, passâmes la Sprée, et je pris une bonne part à la bataille de Wurschen qui nous conduisit en Silésie, après avoir eu deux combats très vifs à Bischofswerda et avant d'arriver à Löwenberg. Le feu prit à la première de ces villes pendant l'affaire; je crois que l'incendie fut propagé par des maraudeurs après que nous l'eûmes occupée. Un armistice se conclut pendant l'action de Jauer et après l'occupation de Breslau. Nous prîmes des cantonnements; j'eus le cercle de Löwenberg pour mon corps d'armée.

Nous avions assez fait pour réparer l'honneur de nos armes, après les affreux malheurs de la précédente campagne; l'armée et la France désiraient vivement la paix. Un congrès s'assembla à Prague; mais il était évident qu'aucune puissance n'était de bonne foi. L'Autriche était l'âme de ce congrès; elle était en apparence restée neutre depuis la reprise des hostilités; mais, comme on le sut après, elle s'était liée par un traité avec la Russie et la Prusse dès le mois de février. Il y en avait un évident indice dans la position que les alliés prirent en se retirant avant l'armistice : ils se groupèrent au pied des montagnes de la Bohême, au lieu de repasser l'Oder; forcés dans la position qu'ils avaient prise, il fallait mettre bas les armes, si l'Autriche faisait respecter sa prétendue neutralité; cela sautait aux yeux.

Digitized by Google

Les négociations échouèrent et l'on reprit les hostilités, les alliés étant renforcés par les Autrichiens et bientôt après par la défection des Bavarois. Avant la rupture, j'eus l'ordre de reconnaître tous les passages de la Bohême depuis les frontières de la Saxe jusqu'au Bober, qui était la ligne de démarcation sur le front que j'occupais, ma droite s'appuyant aux montagnes. Dans le même temps, les alliés entraient en Bohême; ils y portèrent leurs principales forces et m'attaquèrent deux ou trois jours avant l'expiration de l'armistice. Ils crurent me surprendre, mais j'étais en mesure; au lieu de cantonner mes troupes, j'avais formé des camps assez rapprochés pour se réunir promptement.

Ce fut le lendemain de mon retour à Löwenberg que j'eus l'avis que l'ennemi attaquait; je me rendis à moitié chemin du lieu indiqué, je n'entendis rien et ne vis rien; les mouvements de l'ennemi étaient masqués par des accidents de terrain et des monticules. Ne recevant aucune nouvelle ultérieure, je pensai que le poste attaqué ayant été forcé, le détachement qui le défendait s'était retiré sur un autre et n'avait pu se replier sur Löwenberg, comme il en avait l'ordre. Pour éclaircir ce doute, et pendant que l'on préparait mon déjeuner, je pris un piquet de cavalerie et m'acheminai lentement, avec précaution, vers le point d'où j'avais eu l'avis que l'ennemi marchait; j'y arrivai : tout y était tranquille; on m'y informa que l'ennemi s'était en effet présenté, mais s'était retiré aussitôt; avis m'en avait été transmis par ordonnance, je ne l'avais pas reçu, le porteur s'étant égaré ou enivré.

J'avais fait trois lieues jusqu'à cet endroit, et autant de Löwenberg dans ma première reconnaissance; nos chevaux avaient autant besoin de se rafraîchir que nous-mêmes; j'acceptai un mauvais déjeuner, mais offert de

Digitized by Google

bon cœur. Prêt à remonter à cheval pour m'en retourner, un officier m'arriva à bride abattue pour m'informer que l'ennemi avait passé le Bober juste au point d'où j'étais parti, et que son attaque avait été si prompte qu'on n'avait pas eu le temps d'atteler mes équipages, qui probablement étaient pris; il n'en avait pas la certitude, parce que, dès l'apparition de l'ennemi, il avait couru à ma recherche. Je supposai que ce ne pouvait être qu'une simple reconnaissance et me décidai à retourner; mais je n'eus pas fait une demi-lieue que de nouveaux avis et des fuyards vinrent confirmer le premier. Je me trouvai ainsi coupé du point principal et de la presque totalité de mes forces; j'attendis encore quelques heures jusqu'au retour des éclaireurs que j'avais envoyés aux nouvelles; leurs rapports étaient d'accord. Je pris enfin le parti de faire un grand détour en ramenant ce poste avancé; nous marchâmes tout le reste du jour et toute la nuit et arrivâmes à Löwenberg exténués de fatigue. Là j'appris ce qui s'était passé : le corps de Lauriston, qui m'avait joint la veille, s'était réuni à mes troupes et tous ensemble ils avaient rejeté l'ennemi de l'autre côté du Bober; ils avaient fait quelques pertes, et moi j'en étais pour mes équipages.

Sur l'information que je donnai à l'Empereur de cet événement, il accourut avec des réserves et sa garde. Nous avions fait des prisonniers et nous sûmes que l'attaque principale des alliés devait avoir lieu par la rive gauche de l'Elbe. L'Empereur crut néanmoins avoir le temps de forcer le passage du Bober; nous l'effectuâmes en effet, prîmes Bautzen et poussâmes jusqu'en avant de Goldberg. L'Empereur retourna à Dresde; chemin faisant, il apprit que les empereurs d'Autriche et de Russie avaient débouché de la Bohême et marchaient sur cette ville; en descendant la montagne qui la domine, il

Digitized by Google

put voir la position des alliés. Il arriva encore à temps, les battit et les força de se retirer; malheureusement on ne les suivit pas assez vivement. Il fit seulement marcher contre eux le corps de Vandamme; celui-ci, se croyant soutenu, poussa hardiment et s'engagea dans le défilé de Tœplitz; un corps ennemi se trouvant coupé, les alliés se retournèrent et attaquèrent Vandamme qui fut bientôt pris à dos par ce même corps qui ne cherchait qu'à s'échapper; serré entre deux feux dans une espèce d'entonnoir, Vandamme succomba, fut fait prisonnier, et avec lui la presque totalité de ses troupes (1). L'Empereur indisposé, disait-on, était retourné à Dresde avec sa garde et ses réserves pendant que ce désastreux événement avait lieu. Suivant l'habitude, tous les torts retombèrent sur Vandamme, qui n'avait été là coupable que de trop d'ardeur.

Après que l'Empereur m'eut quitté pour retourner à Dresde et livrer bataille aux alliés, comme je viens de le dire, il me fit appeler et me dit qu'ayant besoin du maréchal Ney, il mettait sous mes ordres son corps d'armée avec celui de Lauriston et la cavalerie du général Sébastiani. Ney et Sébastiani opéraient du côté de Liegnitz et, je ne sais par quelle méprise, ils s'étaient mis en retraite. L'Empereur me parla de la nécessité immédiate d'une diversion et me dit que c'était dans ce but qu'il réunissait ces quatre corps d'armée, y compris le mien, sous mes ordres; il m'ordonna de me porter rapidement avec eux pour menacer Breslau et les débouchés de la Bohême en Silésie. Je retournai aussitôt à mon corps et nous marchâmes de suite. Une rencontre de cavalerie vers Goldberg nous fut désavantageuse; malgré les efforts

(1) C'est la bataille de Kulm, du 30 août 1813; la bataille de Dresde, gagnée par l'Empereur, avait été livrée trois jours auparavant, le 27.

Digitized by Google

des généraux Reiset et d'Audenarde, la mienne lâcha pied; je courus la rallier et me mis à sa tête pour conduire une nouvelle charge; je la lançai et me croyais suivi, lorsque celle de l'ennemi vint à ma rencontre; averti que la mienne rebroussait chemin, il fallut bien me retourner. La tête de mon infanterie débouchait et passait un grand ravin; le général Meunier commençait à former un carré qui, dans ce moment, avait la forme d'un œuf; me voyant poursuivi et serré de près, il m'invita à y entrer avec lui; je refusai en le côtoyant; l'ennemi ne s'exposa pas à son feu; d'ailleurs il n'était là que pour couvrir sa retraite. Nous le suivîmes vivement, mais il fallut s'arrêter pour donner au général Souham, qui avait le commandement du corps de Ney, et au général Sébastiani le temps de joindre.

Le premier reçut l'ordre de partir du point où il était pour se porter sur Jauer, et tourner la droite de l'ennemi, tandis que je l'attaquerais de front sur la Katzbach; le général Lauriston tenait la droite de ma ligne (1). Le général Sébastiani arriva, poussant devant lui un fort détachement de cavalerie qui vint se mettre entre deux feux; il nous échappa cependant par un rapide mouvement de flanc. Il pleuvait depuis la veille. On crut apercevoir, de la hauteur d'où se retirait l'ennemi, la tête de colonne du général Souham; j'ordonnai à quelques escadrons avec de l'artillerie légère d'aller reconnaître, et pendant ce temps je me portai à la droite de ma ligne, assez éloignée, et je dis à Lauriston de faire passer la Katzbach par quelques troupes légères pour tâter la force de l'ennemi sur sa gauche. De tous ces ordres, clairement expliqués cependant, aucun ne

(1) Bataille de la Katzbach, livrée le 26 août 1813 contre l'armée de Silésie, commandée par Blücher.

Digitized by Google

fut suivi exactement; ainsi le général Souham, qui avait reçu le sien à temps, n'exécuta pas le mouvement qui devait tourner la droite de l'ennemi; il vint se jeter sur le corps de cavalerie du général Sébastiani qui continuait à se porter sur la hauteur, quoique j'eusse commandé seulement quelques escadrons pour reconnaître. C'est de retour de ma droite que je vis et appris ces contre-mouvements. L'ennemi, dont le centre était en pleine retraite, mais qui n'était plus inquiet pour sa droite, rebroussa chemin et je le vis mettre son artillerie en batterie.

Parmi ces contre-mouvements, on fit l'énorme faute de porter beaucoup de canons sur la hauteur; le terrain étant déjà détrempé, on avait de la peine à les mouvoir; j'ordonnai d'en faire descendre la plus grande partie, mais le chemin était embarrassé par d'autres pièces et par la cavalerie qui montait la côte. Je prévis à l'instant ce qui allait arriver et, par précaution, je fis avancer une division d'infanterie pour protéger les deux armes sur le plateau. Il continuait à pleuvoir; les hommes ne pouvaient faire usage de leurs fusils. Descendu de ma personne, je fis dégager le bas de la côte; le chemin avait tout au plus douze ou quinze pieds de large; on n'y pouvait tourner; il fallait que tout ce qui s'y trouvait engagé gagnât le sommet pour redescendre, ce qui demandait du temps. Pendant ces difficultés, l'ennemi déployait une nombreuse cavalerie sous la protection de son artillerie, et son infanterie suivait en colonnes. Je n'avais pas de nouvelles du général Souham; j'ignorais même alors s'il avait reçu mes ordres; les mouvements de l'ennemi étaient une preuve évidente qu'au moins, s'il les avait reçus, il ne les exécutait point. Je ne pouvais, sans ce corps, entreprendre aucune chose, encore moins livrer bataille, quoique l'ennemi ait ainsi qualifié cette

Digitized by Google

affaire. Dans le même temps, Lauriston, cédant un peu sur sa gauche, passa la rivière avec une partie de ses troupes; il fit une charge de toute sa cavalerie. Au centre, nos pièces, enfoncées jusqu'à l'essieu, ne purent être retirées; les soldats du train et les canonniers les dételèrent et ramenèrent les chevaux; l'ennemi n'osa pas descendre. J'ai déjà dit que l'infanterie ne pouvait faire usage de ses armes; postée sur le penchant de la côte, elle s'était mise hors des atteintes de la cavalerie. C'est alors que la tête de colonne du général Souham vint encore encombrer la position du général Sébastiani, qui était au désespoir de la perte de son matériel. Souham me balbutia de mauvaises raisons pour n'avoir pas agi sur les points que mes ordres lui indiquaient.

Il se faisait tard; la pluie continuait à tomber, les terres étaient détrempées, les ravins s'enflaient, les ruisseaux débordaient; dans cet état de choses, j'ordonnai la retraite sur Goldberg. Une marche de nuit dans une circonstance pareille occasionna beaucoup de désordre; la pluie ne discontinuait pas. Lauriston désira reprendre le chemin par où il était venu à travers les montagnes; je lui observai qu'il serait vraisemblablement impraticable; il insista et je cédai d'autant plus volontiers que la continuité de notre marche rétrograde en deviendrait plus facile; mais ce que j'avais seulement soupçonné se réalisa; il trouva des débordements et fut dans l'obligation de rebrousser chemin; l'une de ses divisions le flanquait; elle reçut l'ordre de se diriger de manière à faire sa jonction avec lui et avec nous; il fallut protéger le retour de Lauriston. A un mauvais défilé, plusieurs équipages, après l'avoir traversé, prirent à travers les terres, au lieu de suivre le chemin, et s'y enfoncèrent, les miens entre autres. J'arrivais en ce moment; on déchargea les caissons que l'on retira plus facilement;

Digitized by Google

néanmoins on en perdit. Nous gagnâmes un endroit assez couvert; on y posta la cavalerie. On devait trouver près de là la petite division du général Lauriston qui flanquait son corps : elle n'avait pas paru ; on alla aux nouvelles sans en rapporter. Toutes les troupes marchaient en désordre, percées jusqu'à la peau, et comme le corps de Lauriston et le mien se rendaient à Löwenberg, nous apprîmes que le pont du Bober avait été retiré, la rivière ayant débordé ; par conséquent, plus de passage. Je ne pouvais, à cause des inondations qui s'étendaient partout, communiquer avec les corps Souham et Sébastiani qui se retiraient de leur côté sur Bunzlau où il y avait un pont de bois déjà fort ébranlé; les sapeurs mirent toute leur industrie à le conserver.

J'attendis vingt-quatre heures la petite division; la cavalerie me faisait dire qu'elle ne pouvait tenir plus longtemps dans la position où je l'avais postée; elle avait inutilement fait chercher la division égarée. Sur ces entrefaites, quoique l'eau couvrît le chemin qui conduisait à Bunzlau où marchaient Souham et Sébastiani, le bruit se répandit parmi les troupes que le chemin était praticable, n'y ayant de l'eau qu'à mi-jambe; là-dessus et sans ordre, elles s'ébranlèrent en confusion, sans qu'on pût les retenir ; je les laissai donc aller. Force me fut de rappeler ma cavalerie et d'abandonner la division égarée à elle-même, persuadé qu'elle se tirerait seule d'affaire par une autre direction; mais j'eus la douleur d'apprendre plus tard que, par les lenteurs de la marche du général (1) qui la commandait, elle fut contrainte de capituler. La pluie avait cessé, le soleil se remontrait ; nous forçâmes de marche et arrivâmes enfin à Bunzlau où je trouvai les généraux Souham et

(1) Le général Puthod.

Digitized by Google

Sébastiani; leurs corps avaient en grande partie traversé le pont, comme firent les deux autres, et continuaient de s'en aller en désordre sur Bautzen; j'envoyai des ordres pour les y rallier. Je ne pouvais connaître nos pertes; sauf celle du matériel sur la hauteur de Jauer et la petite division, elles furent peu considérables. Toutes les troupes ralliées, je pris position.

J'avais adressé un rapport de toutes ces circonstances à Dresde. L'Empereur à qui, naturellement, la perte parut grande, se figurait qu'elle l'était encore davantage; il crut trouver les troupes en désordre et démoralisées; il fut agréablement surpris de les trouver réunies et en bonne contenance.

L'ennemi nous avait suivis; lorsqu'il vit notre position, il ne parut pas vouloir tenter une attaque. L'Empereur ne lui laissa pas l'alternative; arrivé avec sa garde et ses réserves, et sans me dire autre chose que ce dont je l'avais informé était fâcheux, il m'ordonna d'avancer et d'attaquer. Nous fûmes bientôt prêts et nous marchâmes vivement; l'ennemi fut mené battant par notre cavalerie, qui passa momentanément sous les ordres de Murat; il tint pourtant assez ferme sur la montagne de Hochchellenberg. Pendant qu'on l'y attaquait, l'Empereur, apercevant le général Sébastiani près de moi, vint à nous et le traita comme le dernier des hommes; j'en fus indigné et le témoignai. Son grief contre le général était, non la perte de son artillerie sur le plateau de Jauer, mais celle de son dernier canon. Sébastiani, comme je l'appris de l'Empereur dans ce moment même, lui avait expédié, sans m'en prévenir, un rapport particulier; il interrogea l'aide de camp porteur de ce rapport, le pressa de questions, et celui-ci lui dit que son général, auquel il ne restait qu'un canon et qui craignait de le perdre, l'avait envoyé avec

Digitized by Google

les équipages, lesquels, par un autre malheur, furent pris sur nos derrières par des partisans. L'Empereur ajouta que la perte de l'artillerie était un événement de guerre, mais que celle de la pièce qui avait été prise avec les équipages était ce qui l'irritait, attendu que l'artillerie était faite pour protéger la troupe, et non pour être protégée par des équipages. Je défendis vivement et cordialement le général Sébastiani. L'Empereur s'en retourna en me laissant de nouveau le commandement et le soin de suivre l'ennemi.

Sébastiani était furieux avec raison, car il n'avait pas été ménagé devant ses troupes mêmes; il voulait se brûler la cervelle, se faire tuer ou donner sa démission; j'eus grand'peine à le calmer.

L'ennemi opérait rapidement sa retraite et la poursuite n'était pas moins vive. Il repassa la rivière de Queiss que je laissai entre nous; de nouveaux renforts lui étant arrivés, il tenta de me tourner; j'avais l'ordre de ne point m'exposer à des affaires sérieuses : à mon tour, je me retirai, mais lentement; nous eûmes ainsi alternativement des allées et venues. Il ne paraissait pas non plus se soucier d'entamer une attaque, à moins d'y trouver son compte; cependant, comme il montra des forces très nombreuses, je me repliai jusqu'à quelques lieues de Dresde. Nous étions fort malheureux pour les vivres et les fourrages; les détachements que j'étais obligé d'envoyer pour fouiller les villages et les fermes étaient souvent forcés d'en venir aux mains, et les soldats qui s'en allaient isolément pour le même objet tombaient la plupart au pouvoir de l'ennemi. Nous nous minions ainsi en détail; mais le moment n'était pas éloigné où des opérations décisives mettraient un terme à cet état de choses; les alliés s'y préparaient.

Dresde, où se tenait l'Empereur, était le pivot de

Digitized by Google

l'armée à cheval sur les deux rives de l'Elbe; nous restions sur la défensive; les communications étaient interceptées avec la France, d'où nous ne tirions plus de secours depuis la reprise des hostilités. L'Empereur m'envoya, un matin, l'un de ses officiers d'ordonnance pour me demander mes idées sur notre situation et ce qu'il était convenable de faire. Nous étions au mois d'octobre; point de distributions, sinon ce que l'on pouvait enlever à main armée; mais le soldat avait à discrétion les pommes de terre qu'il récoltait sur le terrain où il était campé. Je dis franchement à l'officier que, si l'Empereur ne prenait pas immédiatement l'offensive, — si, toutefois, il prévoyait des chances de succès, ce qui, dans mon opinion, était improbable, puisqu'on n'avait pu jusque-là forcer l'entrée de la Bohême — il nous exposait à de sérieuses catastrophes, l'armée s'affaiblissant tous les jours par les maladies et les pertes ordinaires de la guerre; qu'une malheureuse affaire nous affaiblirait davantage et userait les munitions qu'on ne pourrait pas remplacer; que les magasins étaient vides, le pays ruiné; que, dans cette situation, le parti de la prudence commandait de se retirer immédiatement sur la Saale, en laissant une forte garnison à Leipsick, et d'évacuer les places de l'Oder avec lesquelles on pouvait encore communiquer, et surtout celles de l'Elbe. L'officier s'effraya un moment d'être porteur de pareilles propositions : « Allez, lui dis-je, l'Empereur comprendra leur importance; il me saura gré de ma franchise. »

Il revint, quelques heures après, me dire qu'il avait rempli sa mission, que l'Empereur, étant au bain, l'avait fait entrer, et, après l'avoir écouté avec attention, n'avait fait d'autre objection que celle-ci, à savoir que la Saale n'était pas une position défensive, qu'il n'y avait que le Rhin, et que, puisque je pensais qu'il

Digitized by Google

y avait nécessité de se retirer, nous irions sur le Rhin. « Allez dire cela au maréchal », ajouta-t-il. « Aussi, répondis-je à l'officier, la position sur la Saale, dans mes idées, n'est que provisoire; les défilés en sont difficiles et nous pouvons y retenir l'ennemi plus longtemps que sur l'Elbe. » Il s'en retourna; à peine était-il parti qu'un autre officier d'ordonnance vint m'apporter un ordre, non pour commencer l'exécution préliminaire de ce projet, mais pour me porter de suite en avant. Mes reconnaissances et détachements aux vivres étaient partis; j'étais fort affaibli, par conséquent; je dis à l'officier de faire observer à l'Empereur que je ne pourrais me mettre en mouvement qu'après leur rentrée, et d'ajouter que, dans cette obligation de faire courir pour les vivres, je le priais de me faire donner ses ordres vingt-quatre heures d'avance. Il ne fut pas longtemps à revenir, et me dit que l'Empereur désirait que je partisse sur-le-champ avec ce que j'avais de troupes, que les absents rejoindraient plus tard, et que lui-même venait avec sa garde et ses réserves.

Je marchai donc; les chemins étaient fort gâtés; je laissai ma grosse artillerie de position ainsi que mes bagages en arrière. Un bois nous séparait de l'ennemi; à notre vue, il replia ses avant-postes sur les hauteurs de Bischofswerda. Nous laissions à notre droite une faible ligne de sa cavalerie dont nous étions séparés par un profond ravin qui se prolongeait en circuit et couvrait aussi la colline où j'avais laissé mes pièces de position parquées. Pendant que je faisais attaquer les hauteurs de Bischofswerda, l'Empereur arrivait à cette artillerie; il me fit appeler; je le trouvai occupé à aider à la mettre en batterie et poussant de l'épaule avec les canonniers. « Sur quoi voulez-vous tirer? lui dis-je. — Sur cette ligne de cavalerie, là-bas, devant nous. —

Digitized by Google

Mais elle est hors de portée, repris-je, je l'ai vue en revenant; ce ne sont que des observateurs; ils sont sur une seule ligne. — N'importe », répondit-il; et il ordonna de commencer le feu. Nous ne pouvions pas voir tomber les boulets et cette cavalerie restait immobile; je ne pouvais pas comprendre son but. Au dix-septième coup, il fit cesser ce feu inutile en disant : « Il nous coûte trop cher. » L'ennemi était forcé sur les hauteurs, on le suivait. L'Empereur m'appela en particulier et me dit : « Vous êtes étonné que j'aie fait tirer. — Oui, dis-je, parce que cette cavalerie ne valait pas un coup de canon, et que, d'ailleurs, elle était hors de portée. » Elle venait, en outre, de se replier. « C'est, ajouta l'Empereur, que, à toute volée, on attrape toujours quelque chose, peut-être un homme de marque; voyez Moreau : c'est un boulet perdu qui l'a tué, à Dresde; voyez Duroc, voyez Bessières. » En effet, Moreau avait eu les deux jambes emportées par un boulet à toute volée.

L'Empereur porta son quartier général à Harta ou Horta; il m'invita à dîner et, au lieu de parler de nos affaires, il ne s'entretint que d'un procès d'anciens fournisseurs; comme je lui demandais son opinion sur l'issue de ce litige, il répondit en riant que plaideurs, témoins et défenseurs mériteraient tous d'être pendus. En le quittant, je lui demandai ses ordres; il me dit qu'il fallait qu'il dormît auparavant; il me les envoya; ce fut de marcher, parce qu'il voulait joindre l'ennemi et lui livrer bataille. Je fis ordonner à mon avant-garde, qui était au delà de Bischofswerda, d'avancer. Un officier d'ordonnance de l'Empereur m'accompagnait pour lui rendre compte aussitôt de la position de l'ennemi qui n'était pas loin. Comme j'étais en chemin, un aide de camp vint me prévenir qu'il montrait de très grandes forces; l'officier

Digitized by Google

d'ordonnance voulut rebrousser chemin immédiatement pour aller prévenir l'Empereur : « Non, lui dis-je, suivez-moi ; nous reconnaîtrons nous-mêmes, et vous pourrez lui dire : J'ai vu. » L'ennemi paraissait avoir une force de quatre-vingt mille hommes et semblait fort disposé à nous recevoir ou à nous prévenir ; je le fis savoir à l'Empereur ; sa réponse fut que son but était rempli et que j'eusse à profiter de la nuit pour me retirer dans les positions que j'avais quittées la veille. Il s'en retourna à Dresde. Je ne fus inquiété que par des démonstrations ; mais je trouvai la journée bien longue, isolé comme j'étais après le départ de l'Empereur ; heureusement l'ennemi avait été averti de son arrivée, mais non de son départ.

Deux jours après, il me fit appeler à Dresde. Je lui dis que l'ennemi ne montrait plus que quelques éclaireurs, qu'il opérait sans doute quelque mouvement et que peut-être manœuvrait-il pour nous tourner. « Ce n'est sûrement pas pour attaquer le camp retranché sur la rive droite, répondit-il ; ils sont trop timides pour venir l'attaquer. » Le soir, en rentrant, j'eus l'avis que l'ennemi avait disparu tout à coup de devant nous et qu'il se dirigeait sur ma gauche ; on m'amena des prisonniers qui me confirmèrent le départ de leurs troupes se rendant, disaient-ils, à Muhlberg pour y passer l'Elbe ; je les envoyai à l'Empereur avec mon rapport. La nuit même, je reçus l'ordre de quitter mes positions pour venir occuper le camp retranché d'où d'autres troupes avaient rapidement filé, et, vingt-quatre heures après, je fus remplacé à mon tour et dirigé sur Wittenberg. L'Empereur fut tenté d'y passer l'Elbe, et déjà mon avant-garde était en marche, lorsqu'il eut la nouvelle que les alliés étaient sortis de la Bohême et se dirigeaient sur Leipsick ; là-dessus contre-ordre pour me porter sur la Partha.

Digitized by Google

Une partie des forces alliées était déjà en position à deux lieues environ de Leipsick; c'était le 16 octobre, je me rappelle cette date. Nous les attaquâmes avec plus de vigueur que d'ensemble; une de mes divisions enleva à la baïonnette une position nommée la Redoute suédoise; il fallait la soutenir; ma cavalerie arriva à temps et fit très bien, mais les carabiniers se comportèrent fort mal; je vis de mes yeux, à dix portées de sabre, un escadron ennemi leur faire la barbe. Chacun des deux partis resta à peu près dans ses positions à la fin du combat.

Le lendemain 17, quoique nous fussions en présence à portée de canon, pas un coup ne fut tiré, pas même un coup de fusil; mais nous pûmes voir les renforts prenant leur rang dans la ligne ennemie, et nous entendions distinctement les cris de joie de leurs soldats. La nuit fut également tranquille. Tout se disposait de part et d'autre pour une sanglante bataille.

Le 18, de grand matin, l'Empereur resserra son armée; l'ennemi était déjà en marche pour nous attaquer. J'eus l'ordre de ne me retirer que très lentement, ce que je fis, non sans grandes pertes, entre autres le général Aubry, commandant l'artillerie de mon corps; enfin j'entrai en ligne. La canonnade était si vive, si multipliée, si outrée, qu'on pouvait la comparer à un feu d'infanterie de deux rangs et très nourri; je perdis encore beaucoup de monde, beaucoup de mes chevaux d'artillerie; une partie de mes pièces étaient démontées, mes munitions consommées; je fis alors mettre mon infanterie à l'abri dans des ravins et derrière des accidents de terrain. Je restai ainsi dans l'inaction quelques heures, pendant que la bataille continuait avec la même vivacité qu'elle avait commencé, exposé au feu de l'ennemi auquel je ne pouvais plus répondre.

Digitized by Google

L'armée formait alors, en avant de Leipsick, un croissant dont les extrémités s'appuyaient à l'Elster. Je faisais presser l'Empereur de remplacer mon artillerie : il détacha enfin une compagnie de sa garde qui m'arriva très à propos, car l'ennemi, remarquant que de ce point on ne répondait plus à son feu, jugea qu'il avait éteint le mien, et comme il n'apercevait pas de troupes, il pensa pouvoir s'établir sur l'endroit culminant où j'étais; je ne tardai pas à le détromper. Pendant qu'il se présentait avec assurance, mes troupes se montrèrent tout à coup, protégées par la batterie qui m'était arrivée ; il rétrograda et son feu d'artillerie recommença, mais moins vivement; il ménageait ses munitions ou bien il avait eu aussi une partie de ses pièces démontées.

Je me promenais sous ce feu avec le colonel Bongars, déplorant ensemble le grand nombre de victimes étendues à nos pieds; préoccupé seulement de ce qui se passait sous nos yeux et de la triste issue que je prévoyais, je regrettais alors que le canon m'épargnât, tandis que tant de braves en étaient atteints! Pendant que nous discourions sur ces tristes circonstances, je vis à ma gauche l'ennemi rétrograder et le corps du général Reynier, formé sur deux lignes, se porter en avant; la première était composée du contingent saxon, la seconde de Français. Je fis préparer mes troupes pour les porter en avant; mais quelle ne fut point ma douleur en voyant cette première ligne s'arrêter sur la position que l'ennemi venait de quitter, se retourner et faire feu sur la seconde! Jamais l'histoire n'a signalé une semblable trahison; lorsque j'éprouvai, l'année précédente, la défection des Prussiens, au moins eurent-ils pour le moment la pudeur de ne pas faire feu sur nous. Étonnée, surprise, la seconde ligne lâcha pied et fut poursuivie immédiatement par cette même première

Digitized by Google

ligne qui, un instant avant, était sous nos drapeaux. Comme il y avait connivence, l'ennemi appuya ce mouvement, et il eût été décisif pour lui, si l'Empereur ne fût accouru sur ce point pour l'arrêter et rallier la seconde ligne.

Il commençait à se faire tard; le feu se ralentissait des deux côtés et finit par s'éteindre. Chacun conservait ses positions, au moins sur le point où j'étais depuis le matin; mais notre gauche avait été poussée plus près de Leipsick. Nous passâmes ainsi la nuit dans la plus grande surveillance, prévoyant de notre côté une retraite trop tardive, mais ne m'attendant pas à la catastrophe du lendemain.

Un officier me fut envoyé du quartier général pour me donner l'ordre de me retirer sur le faubourg de Leipsick où aboutit la grande route de Dresde, mais il s'égara et ne m'arriva qu'à sept heures du matin (1). Un brouillard épais couvrait heureusement les positions, et je pus me replier sans être aperçu; les autres corps de l'armée avaient opéré le même mouvement rétrograde; nous formâmes une nouvelle ligne. Les parcs ne pouvant être évacués, on les faisait sauter; rien n'était plus propre à donner l'éveil à l'ennemi sur une retraite décidée, dont il ne manqua pas de profiter, en s'avançant sur les hauteurs qui me dominaient. Les jardins du faubourg étaient fermés par des clôtures en terre; elles pouvaient servir à la chicane contre l'infanterie et la cavalerie, mais étaient incapables de résister au canon. Nous avions barricadé toutes les issues, crénelé des murs, mais tout cela nous fut de peu de secours contre une grêle de boulets qui faisaient de grands ravages dans les maisons et parmi les troupes. L'ennemi vint

(1) Le 19 octobre.

Digitized by Google

en colonnes serrées; nous l'arrêtâmes momentanément. Le feu était très vif, lorsque le général Girardin, alors aide de camp du prince de Neuchâtel, m'apporta l'ordre d'envoyer sur-le-champ une division à l'extrême droite, au secours du maréchal Augereau : « Voyez, lui dis-je, si je puis me dégarnir; j'ai bien plutôt besoin de renfort; allez reporter cela à l'Empereur. — J'ai rempli ma mission, dit-il; vous ferez ce que vous voudrez »; et il partit. Je n'avais pas même assez de troupes pour faire face partout; mais réfléchissant que si le corps du maréchal Augereau et, par suite, les intermédiaires entre nous deux étaient forcés, moi, qui formais une pointe, je serais tourné et coupé, je me déterminai à envoyer, non une division, mais une brigade de la division hessoise.

Pendant ce temps, quoique nous défendissions le terrain pied à pied et que le faubourg eût été pris et repris plusieurs fois, nous étions acculés sur le boulevard de la ville. On me rendit compte alors que la brigade hessoise revenait, n'ayant trouvé ni amis ni ennemis sur le point désigné, ce qui me surprit étrangement. Pressé en front, j'invitai le prince Poniatowski à tenter, avec le peu de cavalerie qui nous restait, une dernière charge, pendant que je ferais replier l'infanterie sur le pont, afin d'y passer l'Elster. La division hessoise, pendant ce temps, entrait dans la ville; je crus que le général Marchand, qui la commandait, lui en avait donné l'ordre; mais, au lieu d'aller passer l'Elster par la grande rue qui aboutissait au pont, elle monta sur les remparts et commença à faire feu sur nous. Cette nouvelle trahison acheva de décourager nos troupes; elles se replièrent en confusion et, malgré mes efforts pour rétablir l'ordre, elles m'entraînèrent avec elles. Pour combler nos infortunes, j'appris alors que le pont, notre unique communication, avait sauté!

Digitized by Google

Cette affreuse nouvelle, que l'on chercha inutilement à cacher, jeta partout la consternation; sur les figures se peignaient la stupeur, la rage, le désespoir, et je n'étais pas des moins animés. Avant, pendant et après la bataille, aucune précaution n'avait été prise pour franchir l'Elster et le défilé jusqu'à Lindenau, quoiqu'il eût été facile de pratiquer un grand nombre de passages pour les différentes armes et même pour les divers corps sur une rivière aussi étroite. Aucune troupe n'avait été non plus postée sur la rive gauche pour protéger la retraite, au cas que le pont fût resté intact ou qu'on en eût établi d'autres; cependant le grand quartier général et l'Empereur lui-même étaient alors à Markranstadt. Je ne sais encore comment qualifier cette coupable indifférence : ineptie, lâcheté, ou absence de tout sentiment, de tout regret de sacrifier tant de monde à la fois!

Il y avait quelques heures que le pont était anéanti, mais le bruit du canon, la fusillade, les caissons qui sautaient, les parcs que l'on détruisait, empêchèrent d'entendre le bruit de l'explosion. On voulut mettre à la charge d'un officier supérieur du génie la responsabilité d'un tel événement, mais on n'osa pas le faire passer devant un conseil de guerre, car il est resté évident qu'il n'avait reçu aucun ordre et qu'au contraire il avait proposé au major général de pratiquer des passages pendant la bataille, et que celui-ci avait répondu qu'il serait temps lorsque l'Empereur le prescrirait. Voici la version la plus probable de cette catastrophe : on fit miner le pont, on y laissa un malheureux caporal et quelques artilleurs ou sapeurs, avec l'ordre de le faire sauter s'ils apercevaient l'ennemi. Ces pauvres gens savaient, entendaient, voyaient qu'une partie de l'armée était encore sur la rive droite, mais ils ignoraient s'il n'y avait pas d'autres passages; ils aperçurent quelques tirailleurs

Digitized by Google

ennemis; il n'en fallut pas davantage pour leur faire exécuter leur mission. On a dit depuis que, lors même que le pont fût resté intact, on n'aurait pu en faire usage, attendu qu'il était, ainsi que ses abords, encombré d'artillerie et d'équipages : cela peut être, mais du moins l'infanterie eût cherché à traverser; les cavaliers eussent abandonné leurs chevaux, et l'on eût pu ainsi sauver beaucoup de monde. L'encombrement provenait de ce que l'on n'avait exercé aucune surveillance, donné aucun ordre pour régulariser le passage de ce défilé; deux colonnes de voitures filaient à droite et à gauche des boulevards de Leipsick, une troisième par la grande rue de la ville; toutes trois débouchaient à l'entrée du pont; c'était à qui passerait; les voitures s'accrochèrent, l'encombrèrent, et notre malheureux sort fut décidé.

J'échappai cependant, avec une ferme résolution de ne point tomber entre les mains de l'ennemi; plutôt me faire tuer ou me noyer. Entraîné comme je l'ai dit, je traversai avec la foule deux petits bras de l'Elster, l'un sur un ponceau, me tenant au garde-fou, car mes pieds ne touchaient pas le plancher; j'étais soulevé; dix fois je faillis être culbuté; l'autre sur un cheval qui me fut prêté par un maréchal des logis dont je regrette d'avoir oublié le nom, — mais je lui ai rendu service depuis. — Je me trouvai dans une grande prairie, toujours environné de la foule; j'y errais; elle me suivait toujours, persuadée que je devais connaître des passages; ma carte cependant n'en indiquait aucun. Restait le bras principal. Lauriston, qui m'accompagnait dès avant le passage des petits cours d'eau, fut séparé de moi. Des aides de camp du prince Poniatowski vinrent me dire qu'il était noyé; je le croyais encore derrière moi. Je l'avais prié, comme je l'ai dit, d'exécuter une charge et je ne l'avais pas vu de retour; la charge n'avait pas eu

Digitized by Google

lieu ; les cavaliers, apprenant la catastrophe du pont, ne l'avaient pas suivi et ne songèrent qu'à leur salut. Ces aides de camp étaient en larmes en me racontant la perte de leur prince : il s'était jeté à l'eau avec son cheval, mais il n'avait pu gravir la rive opposée trop raide ; le cheval s'était renversé sur lui et le courant très rapide les avait entraînés.

Pendant ce récit, l'un de mes aides de camp, Beurnonville, saisissant la bride de mon cheval, me dit : « Monsieur le maréchal, il ne s'agit pas de cela ; il faut vous sauver », et m'entraînant au galop pour me délivrer de la foule des malheureux qui m'environnaient toujours, il me dit que le colonel du génie Marion, qui commandait cette arme dans mon corps d'armée, avait pu passer de l'autre côté ; il avait fait couper deux arbres, les avait fait jeter à travers la rivière et réunir avec des portes, des volets, des planches. Nous y courûmes, mais l'endroit était encore encombré de troupes. On me dit que les maréchaux Augereau et Victor avaient traversé ce frêle pont avec leurs chevaux, malgré toutes les représentations ; que les extrémités n'en étant pas encore fixées, et les deux arbres s'étant écartés, tout le plancher avait croulé. Il ne restait donc plus que les deux troncs, mais personne n'osait passer. Je pris mon parti et me hasardai ; je mis donc pied à terre avec grand'peine, à cause de la gêne de la foule, et me voilà jambe de ci, jambe de là, et sous moi l'abîme. Il faisait un vent violent ; je portais un ample manteau à manches ; craignant que le vent ne me fît perdre l'équilibre ou que quelqu'un ne m'accrochât, je m'en débarrassai. J'étais parvenu déjà aux trois quarts du passage, lorsque des hommes se déterminèrent à me suivre ; de leurs pieds mal assurés ils ébranlèrent les deux troncs et je tombai à l'eau. Je trouvai pied heureusement, mais la

Digitized by Google

rive était escarpée, la terre grasse et mouvante ; je me débattais vainement pour atteindre la berge ; des tirailleurs ennemis avaient passé je ne sais où ; ils tirèrent sur moi presque à bout portant et me manquèrent; quelques-uns des nôtres, qui étaient non loin de là, les éloignèrent et m'aidèrent à sortir de l'eau.

J'étais mouillé de la tête aux pieds et en même temps ruisselant de sueur par les efforts que j'avais faits ; j'en avais presque perdu la respiration. Le duc de Raguse, qui était passé depuis le matin, m'ayant aperçu sur l'autre rive, vint à moi et me fit donner un cheval; j'avais plus besoin de changer de vêtements, mais je n'avais rien. Un de mes palefreniers, nommé Naudet, qui était chargé de mon portefeuille, n'osant point franchir l'obstacle, remit le portefeuille à un soldat qui se déshabilla et se mit à la nage avec sa charge. Je n'avais pas d'argent pour le récompenser; le maréchal Marmont me prêta sa bourse que je lui donnai. — Il nous accompagna trois lieues tout nu, et moi toujours mouillé. — Pendant que nous étions encore au bord de l'Elster, les tirailleurs ennemis revinrent en plus grand nombre ; je pris une trentaine d'hommes faisant partie d'un détachement établi non loin de là pour protéger une pièce de canon; je les chargeai, ils s'éloignèrent.

De l'autre côté de l'Elster le feu continuait ; il s'éteignit tout à coup. Nos malheureuses troupes étaient ramenées en foule sur la rivière ; des pelotons entiers s'y précipitaient et étaient entraînés; des cris de désespoir éclataient sur l'autre rive; les soldats m'apercevaient ; malgré les clameurs et le tumulte, j'entendais distinctement ces mots : « Monsieur le maréchal, sauvez vos soldats ! sauvez vos enfants ! » Et je ne pouvais rien pour eux ! Tour à tour agité par la rage, la colère, la fureur, je pleurais !

Digitized by Google

Hors d'état de donner aucun secours à ces infortunés, je quittai ce lieu de désolation. Des personnes qui m'avaient vu tomber dans la rivière me crurent noyé; le bruit de ma mort se répandit rapidement, avec celle du prince Poniatowski, parmi les débris de l'armée qui avaient passé l'Elster, et au grand quartier général. En me revoyant vivant, on montra beaucoup de joie; on m'embrassait; chacun désirait connaître les détails de l'épouvantable catastrophe et de mon salut miraculeux. L'Empereur voulut me voir; on vint me chercher, mais je refusai d'y aller, tant j'étais indigné; cependant on me sollicita, on me pressa si vivement, dans l'intérêt même de l'armée et de la France, pour donner des conseils, crainte de nouvelles folies, que je cédai enfin.

Il y avait assez de monde chez l'Empereur, entre autres le comte Daru. Il était assis près d'une table, une carte déployée dessus, la tête appuyée sur une main. Je fis, en pleurant, le récit de ce qui s'était passé. Longtemps après même, j'ai eu cet affreux tableau devant les yeux, et ces cris : « Monsieur le maréchal, sauvez vos enfants! sauvez vos soldats! » excitent encore aujourd'hui en moi de vives émotions pour ces infortunés que je vois toujours se précipitant dans les flots, et préférant la chance certaine de périr plutôt que d'être massacrés ou prisonniers! L'Empereur écoutait sans interrompre; les auditeurs étaient diversement agités, dans une attitude qui marquait leur douleur. Je terminai en ajoutant que les pertes de l'armée étaient immenses en personnel et matériel, et que pour sauver ses débris et regagner le Rhin, il n'y avait pas un moment à perdre. Nous étions alors à Markranstadt; j'avais fait trois lieues à pied, encore mouillé, j'étais très fatigué; l'Empereur s'en aperçut et me dit froidement : « Allez vous reposer. »

Je sortis indigné de cette indifférence, car il ne m'of-

Digitized by Google

frit ni réconfortant ni secours; et cependant je crois que dans ma narration j'avais dit que j'avais tout perdu, effets et équipages. Lorsque j'avais été tiré de la rivière, le duc de Raguse m'avait dit qu'il avait vu les miens dans l'encombrement du boulevard de Leipsick opposé à celui que j'avais suivi, lorsque je les croyais au grand quartier général. La veille au soir, j'avais donné l'ordre de les faire partir; la route était encore ouverte et libre; mais, par une autre fatalité, l'aide de camp qui les dirigeait s'endormit et, quand il se mit en route, il était trop tard; ils furent ainsi perdus, avec un sac qui contenait de douze à quinze mille francs en or, que je lui faisais tenir dans son portemanteau. La crainte, me dit-il plus tard, qu'il ne lui fût volé au bivouac, l'avait décidé à mettre ce sac dans ma voiture, et il avait oublié de l'en retirer lorsqu'il fut obligé d'abandonner mes équipages pour se sauver avec mes gens. Cette circonstance étant connue, comme je sortais de chez l'Empereur, chacun m'offrit avec cordialité tout ce dont j'avais besoin pour changer de vêtements, et toutes les bourses me furent offertes; mais comme, en ouvrant mon portefeuille, j'y trouvai un rouleau de pièces de vingt francs, je remerciai. J'avais aussi perdu beaucoup d'argent blanc resté également dans mes équipages.

Le lendemain, 20 octobre, à la pointe du jour, on se mit en marche. On rallia huit ou neuf cents hommes restant de mon corps d'armée, avec lesquels je cheminai; comme nous étions sans artillerie ni voitures, tandis que la route en était embarrassée, nous filions à côté très aisément. Nous traversâmes la Saale sur un pont couvert, et j'allai cantonner au delà pour y passer la nuit. Je rencontrai le maréchal Augereau et lui demandai l'explication de l'ordre de l'Empereur que m'avait apporté le général Girardin d'envoyer une division à son secours,

Digitized by Google

pendant que je soutenais un si rude combat dans le faubourg de Leipsick, et de ce que l'on n'avait trouvé personne au lieu désigné. Il me répondit en jurant : « Est-ce que le b..... sait ce qu'il fait? Ne vous en êtes-vous pas aperçu déjà? N'avez-vous pas remarqué, dans ces derniers événements et dans la catastrophe qui les a suivis, qu'il avait perdu la tête? Le lâche! il nous abandonnait, nous sacrifiant tous, et me croyez-vous assez fou ou assez bête pour me faire tuer ou me faire prendre pour un faubourg de Leipsick? Il fallait faire comme moi, vous en aller! » C'est tout ce que j'en pus tirer.

Le lendemain, nous nous remîmes en marche; nous trouvâmes en chemin les équipages des vivres de la garde impériale. Pour moi-même, je n'avais pas un morceau de pain; j'en demandai; le commissaire des guerres ou inspecteur qui avait la conduite de ce train faisait assez de difficultés : « Mais vos équipages sont perdus, lui dis-je, et vont devenir la proie de l'ennemi; distribuez promptement votre pain, vos vivres, aux troupes qui passent. » J'obtins enfin de lui cinq ou six pains de munition que je distribuai à mes officiers.

Il fallait repasser la Saale; un faible pont était jeté pour l'infanterie; elle s'y précipitait en foule et à le faire couler; personne ne dirigeait. Je passai au moins deux heures à tenter de rétablir l'ordre et finis par traverser moi-même sans en être venu à bout. Il était alors entre deux et quatre heures de l'après-midi; on me dit que le grand quartier général était dans un village assez rapproché; j'aperçus l'Empereur devant une maison, se dandinant sur une chaise; il n'eut pas l'air de me voir. Le grand écuyer Caulaincourt me fit signe d'entrer; il me donna un pain, un poulet et une bouteille de vin; j'étais à jeun; je reçus avidement ce secours, avec gratitude et reconnaissance. Le prince major général

Digitized by Google

me dit qu'il m'avait envoyé l'ordre de continuer ma marche, et qu'un peu plus loin je trouverais un pont détruit que l'on était occupé à raccommoder; je m'y rendis. J'étais seul avec un palefrenier; mes officiers avaient passé la Saale pêle-mêle, pendant que je me rendais au grand quartier général pour recevoir des ordres; ils pensaient que j'allais revenir. Je trouvai une compagnie de pontonniers et des sapeurs à l'ouvrage; des hommes à pied pouvaient passer, ainsi que des chevaux en main, mais non pas encore des voitures. Ces soldats avaient mangé la soupe; je leur demandai s'ils avaient encore du bouillon : Oui, répondirent-ils, et ils m'en offrirent; j'y trempai du pain que je dévorai.

Après ce léger repas, j'examinai les lieux et vis qu'aucune précaution n'avait été prise pour couvrir le pont en réparation; il était vu du versant d'une chaîne de montagnes au sommet desquelles l'ennemi pouvait établir du canon et le battre, ce qui ne manqua pas d'arriver. Je repassai afin de voir si je pourrais découvrir sa force; quelques-uns de nos tirailleurs furent dirigés de ce côté-là. Au premier coup de canon, l'Empereur passa sur le frêle petit pont de service, et je le vis au grand trot de l'autre côté. Une colonne de nos troupes venait enfin pour couvrir le pont principal; avant que sa tête l'eût atteint, je le repassai pour rejoindre le grand quartier général. Je ne savais pas ce qu'étaient devenus ma petite troupe et mes officiers. Je remontai donc à cheval et suivis les troupes qui marchaient. Il était nuit close, et, comme le chemin était encombré, nous gagnâmes, pour le côtoyer, une berge, au risque de nous rompre le cou en tombant dans des ravins ou des fondrières; enfin nous atteignîmes l'endroit où était le quartier général. En passant devant la maison où était l'Empereur, Caulaincourt me reconnut et me pria d'en-

Digitized by Google

trer pour dîner avec les grands officiers; on allait se mettre à table; j'acceptai.

Le lendemain, on me composa une petite avant-garde; les partisans ennemis battaient le pays. Le soir, nous arrivâmes tard à Erfurt. La ville, occupée par nos troupes, avait un fort château; le général d'Alton y commandait, mais les portes en étaient fermées, on craignait du désordre par une arrivée de nuit, et cependant on ne l'évita pas le jour suivant. Des magasins de toute espèce y avaient été formés : pour s'affranchir des formalités, on les pilla.

Nous y étions depuis quelques heures lorsque l'Empereur me fit appeler. En me présentant au château, je rencontrai d'abord le roi de Naples; il me prévint que l'intention de l'Empereur était de me charger de reconnaître une bonne position défensive, attendu qu'il voulait s'y arrêter cinq ou six jours. « F.....! ajouta Murat, trouvez-la mauvaise, autrement il achèvera de se perdre avec nous. — Soyez tranquille, répondis-je, lors même qu'elle serait excellente, je lui dirai mon sentiment sur notre situation. »

Je fus introduit. En effet, l'Empereur me donna la commission dont Murat m'avait prévenu. « Cette reconnaissance est impossible pour le moment, dis-je; il fait un brouillard si épais que l'on ne distingue pas les objets à quinze pas. Mais, ajoutai-je, songez-vous sérieusement à vous arrêter ici? — Les troupes sont fatiguées, dit l'Empereur, et l'ennemi suit lentement; il faut les reposer. — Cela, repris-je, serait utile, nécessaire dans toute autre circonstance; mais dans la désorganisation actuelle, et je dois ajouter dans la démoralisation, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, vous n'en tirerez aucun parti. Il faut gagner le Rhin au plus vite; d'ailleurs, la plus grande partie des hommes s'y dirige

Digitized by Google

en désordre. — Cependant, répondit-il, on m'a rapporté qu'on en avait arrêté un grand nombre et formé une quinzaine de bataillons. — On vous flatte et on vous trompe, dis-je avec fermeté; il en a été de même après la mort de Turenne et la déroute de son armée; les courtisans disaient à Louis XIV que les troupes revenaient en deçà du Rhin en si grand nombre que, en supputant le tout, il s'en trouvait plus qu'il n'y en avait jamais eu dans cette armée; c'est Louis XIV qui fit cette judicieuse observation. Les vôtres s'en vont pêle-mêle; on a fait de vains efforts pour les arrêter; leur instinct les pousse vers le Rhin. Personne de nous n'ignore la défection du roi de Bavière, ni son traité avec les alliés, ni le mouvement du général de Wrede qui force de marche sur Francfort pour nous couper la retraite; et ce doit être le motif de leur lenteur à nous suivre, afin de retarder notre marche et de donner à de Wrede le temps d'arriver. S'il nous devance à Gelnhausen, — position que je connaissais — il est plus que douteux que nous puissions l'y forcer, s'il a le temps de s'y établir, et il l'aura de reste, si vous restez seulement quelques jours ici. Vous ne devez compter que sur votre garde, et craignez qu'elle ne soit entraînée par l'exemple, comme dans la campagne dernière. » Toutes ces réflexions étaient évidentes.

L'Empereur était dans une attitude de profonde méditation. Il y avait dans son cabinet trois personnes qui avaient cessé d'écrire pour écouter; deux étaient, je crois, ses secrétaires intimes; le troisième, le duc de Bassano, avait sa plume entre les dents et les bras croisés; il me regardait fixement et marquait l'étonnement d'entendre, apparemment pour la première fois, parler à l'Empereur avec cette libre et franche fermeté. Je m'étais arrêté pour attendre ses déterminations. Il

Digitized by Google

rompit enfin le silence : il me dit qu'il sentait la justesse de mes observations, qu'il me remerciait de ma franchise et qu'il réfléchirait, mais qu'en attendant il désirait que je fisse ma reconnaissance. Je sortis et revins quelques heures après rendre compte que le brouillard n'était pas dissipé, ce qui était exact, et que, par conséquent, je n'avais pu remarquer que ce qui était immédiatement sous mes yeux, à savoir que les environs de la ville étaient fort accidentés et mamelonnés. Là-dessus il me dit : « Eh bien! nous partirons demain. — Ce sera encore trop tard, répondis-je; c'est à l'instant; car les troupes continuent de s'en aller chargées de leur butin. » On ne s'était nullement mis en peine de faire cesser le pillage. Bon gré, mal gré, il fallut rester jusqu'au lendemain.

Quand nous approchâmes de Gelnhausen, je trouvai la position occupée, heureusement faiblement, par un millier d'hommes. La Kintzig la couvrait et le pont avait été déjà rompu, mais si précipitamment que les poutres flottaient à l'entour. Des piquets ennemis nous côtoyaient. Beaucoup d'isolés s'étaient arrêtés : je les fis former en compagnies et j'en fis un bataillon; l'ennemi n'avait pas de canon sur ce point, et avec le mien je l'eus bien vite éloigné du bord de la rivière. Dès que le pont fut suffisamment réparé, je fis attaquer et suivre; la position pouvait être chicanée; l'ennemi était si faible qu'il ne songea point à nous retarder; mais s'il avait eu le temps de s'y établir, je ne sais trop si nous serions venus à bout de l'y forcer. Plus loin, il reçut du renfort, surtout en cavalerie; on chamailla et ferrailla donc tout le jour, et toujours marchant, jusqu'à un village où nous arrivâmes à la nuit close. Il y avait là un château où l'Empereur vint s'établir, lorsqu'il avait déjà fixé son quartier dans un autre village un peu en arrière; il

Digitized by Google

fallut donc renverser la cuisine, charger les équipages et atteler. Il n'y avait dans ce dernier village qu'une mauvaise maison, tandis qu'où j'étais et où il vint, c'était un château inhabité, mais meublé.

Par mes informations, je sus que l'armée bavaroise était à Hanau; on ne connaissait pas sa force; elle avait commencé à y arriver dès la veille et continuait ce même jour. Elle n'avait donc eu que le temps d'envoyer un détachement à Gelnhausen et des partis de cavalerie sur divers points. Une personne qui était revenue de Hanau le soir même et avait vu de ses propres yeux, me donna les renseignements ci-dessus.

L'Empereur me fit appeler et me demanda s'il était en sûreté, sa garde n'étant pas arrivée encore : « Je n'en réponds pas, lui dis-je; nous sommes arrivés de nuit, peu avant vous, et j'ignore même si toutes mes troupes ont suivi. — Nous sommes donc aux avant-postes? — Oui. » Il me retint à dîner, et envoya chercher la personne arrivée le soir même de Hanau et dont je lui avais rapporté les dires; il aimait à interroger lui-même; elle ne lui en apprit pas davantage. Il prétendit que les Bavarois ne tiendraient pas devant lui; il eut lieu d'être détrompé le lendemain.

Au point du jour (1), je me mis en marche; à peu de distance, nous rencontrâmes les avant-postes, soutenus par une forte avant-garde. Il fallut m'arrêter pour attendre que notre cavalerie vînt croiser le sabre avec celle de l'ennemi; nous l'acculâmes au bois de Hanau, où il rentra; nous l'y suivîmes. Il s'y engagea une fusillade que le peu de troupes que j'avais ne pouvait soutenir; cependant, je les fis rentrer à plusieurs reprises sous le couvert; je fis de même charger la cavalerie

(1) Le 30 octobre.

Digitized by Google

pour appuyer ce peu d'infanterie. Il y avait plusieurs heures que nous faisions ce manège, lorsque, voulant voir au delà du bois ce qui se passait, je m'avançai avec plusieurs officiers par la grande route ; au débouché, nous fûmes salués par une nombreuse artillerie et par une fusillade qui nous contraignit de rentrer promptement sous bois ; mais j'avais eu le temps de jeter un coup d'œil sur la position de l'ennemi, et ce que je remarquai n'était nullement propre à nous rassurer ni à donner confiance à nos troupes.

Tous mes messages à l'Empereur pour l'avertir de la résistance que nous éprouvions et de la réduction de nos faibles moyens, dont par bonheur l'ennemi ne pouvait pas juger, parce que nos soldats étaient disséminés dans le bois, enfin, pour lui demander de prompts secours, tout cela était inutile. On me pressait de me rendre moi-même près de lui; mais je craignais qu'en m'éloignant la troupe ne se décourageât; ma présence la maintenait encore. Comme il n'y avait pas plus d'un quart de lieue jusqu'au quartier général, je me décidai enfin, et, pour n'être pas remarqué, je poussai une nouvelle charge de cavalerie dans le bois et je partis au galop. Ayant joint l'Empereur, je lui parlai très énergiquement de l'état des choses. « Que voulez-vous que j'y fasse? dit-il avec indifférence; je donne des ordres et l'on ne m'écoute plus; j'ai voulu faire réunir tous les équipages sur un point avec une escorte de cavalerie, eh bien! personne n'est venu. — Je le crois bien, répondis-je; beaucoup ont de l'expérience ou de l'instinct; ils présument avec raison que la communication par laquelle vous vouliez les diriger n'est pas plus libre que la nôtre; mais, dis-je, remarquez que notre situation n'est pas ordinaire; il faut forcer le passage et envoyer, sans perdre un instant, tout ce que vous avez là de dis-

Digitized by Google

ponible. Votre garde, pourquoi n'est-elle pas en marche? Dans peu, nous sommes tous f..... si elle n'arrive pas promptement. — Je n'y puis rien », me répond-il froidement. Autrefois, d'un signe, d'un geste, d'une parole brève, tout s'ébranlait; autrement il eût fait feu des quatre pieds! Cependant, il appela le major général, qui prétendit aussi avoir donné des ordres. Il les renouvela, on battit la générale, et je m'en retournai avec la promesse qu'une partie de la garde allait arriver et serait mise à ma disposition. J'annonçai cette nouvelle qui releva un peu les soldats du découragement. On continuait à fusiller, à exécuter de petites charges : la garde n'arrivait point; l'impatience reprenait le dessus. Enfin, on aperçut les bonnets de feutre; je les fis remarquer, en annonçant que cette troupe allait nous remplacer et que l'on se reposerait.

Quatre bataillons de chasseurs arrivèrent; le général qui les commandait me demanda mes ordres; je fis déployer la moitié en tirailleurs, appuyés par des pelotons, et les deux autres en ligne pour les soutenir. Ils entrèrent en action; la vue seule de ces bonnets fit reculer l'ennemi, qui sortit du bois; mais il était encore difficile d'en déboucher et même d'en garnir la lisière; l'ennemi tirait à mitraille et lançait des obus. On se maintenait; c'était déjà beaucoup. L'Empereur parut, suivi de sa garde et d'autres corps; il me demanda des renseignements, que je lui donnai, en évaluant les forces ennemies à trente mille hommes au moins. « Peut-on voir sans danger sa position? ajouta-t-il. — Sans danger, non; mais il faut risquer, comme je l'ai fait moi-même. — Eh bien, allons! » Et de nous mettre en marche. Comme on s'ébranlait, un obus vint tomber et éclater près de lui, sans blesser personne; incontinent, il s'arrêta, mit pied à terre, et depuis lors jusqu'au

Digitized by Google

soir, il n'y eut pas moyen de le tirer hors du bois. Il chargea le général Drouot de reconnaître, à la droite de la route, un emplacement pour y établir l'artillerie de la garde; il y avait danger imminent, mais ce brave général, aussi modeste que distingué, n'en tint compte. Pour opérer une diversion sur ce point, l'Empereur ordonna à la cavalerie de la garde de déboucher par la grande route; les grenadiers à cheval étaient en tête; ils s'élancèrent, mais furent ramenés et protégés par un régiment de gardes d'honneur, composé de jeunes gens de bonne famille, qui en étaient à leur début, et cependant montrèrent une grande résolution. Les grenadiers se rallièrent derrière ce régiment, pendant que les dragons reprenaient la charge et repoussaient l'ennemi à son tour; ce fut avec succès, car ils rompirent des carrés.

Le général Drouot était parvenu, non sans de grandes pertes, à établir ses batteries; successivement on en établit d'autres sur d'autres points. On était également parvenu à la lisière du bois; l'ennemi reculait partout et repassait la rivière; mais il défendait Hanau et avait encore vis-à-vis notre droite une forte batterie que l'on ne parvenait pas à éteindre et qui nous faisait assez de mal. On pouvait tirer grand parti de la retraite des Bavarois; mais l'Empereur, resté tout le jour dans le bois, ne voyait rien, et chacun agissait à sa guise, par conséquent sans ensemble. On croyait avoir assez fait, ayant gagné la rivière et fait reculer l'ennemi; mais on ne remarquait pas que, dans notre situation, il s'agissait de passer et que, tant que Hanau ne serait pas emporté, la communication ne redeviendrait pas libre.

Le jour était avancé, et la batterie dont je viens de parler nous incommodait beaucoup; elle tirait toujours et à coup sûr au débouché de la grande route; j'y étais de ma personne. La cavalerie de Nansouty venait le

Digitized by Google

long du bois; je l'engageai à faire une charge sur cette batterie et à l'enlever; il refusa, sous prétexte que sa troupe était trop fatiguée. « Faites-en le simulacre », lui dis-je; mais sa réponse fut la même. Je lui parlais avec assez de chaleur lorsqu'un aide de camp de l'Empereur, le général Flahaut, vint à passer; me voyant très agité, il me demanda ce que j'avais : « Voyez, lui dis-je, un peu d'effort et cette batterie serait à nous. Si l'Empereur était ici, on agirait, sinon avec vigueur, du moins on ferait le devoir; dans notre position, il s'agit de vaincre tous les obstacles et de passer. — Voulez-vous l'Empereur? dit-il, je vous l'amène. — Oui, dis-je, si vous le pouvez. » Il était déjà tard, et au lieu de venir lui-même, il envoya à Nansouty l'ordre d'agir; celui-ci s'ébranla enfin; mais dès que l'ennemi aperçut le mouvement, il se retira, ce qui eût été un grand avantage pour nous quelques heures plus tôt.

J'avais rallié mes débris à la lisière du bois, à gauche de la grande route. Nous étions ainsi à une petite distance de Hanau; quelques troupes s'y dirigeaient, mais une vive fusillade les arrêta hors de portée. Nous étions au repos depuis quelque temps, lorsque je vis sortir du bois et défiler par la grande route, près de laquelle j'étais, une colonne informe, à la tête de laquelle était une torche allumée. On vint me dire que le bruit s'était répandu, je ne sais comment, de l'évacuation de Hanau, et comme l'Empereur devait y trouver un bon gîte, il s'était mis en marche sans autre information. C'est devant lui qu'était la torche; tout ce qui était dans le bois suivait pêle-mêle, troupes, équipages, chevaux de main, artillerie, etc. Je demandai mon cheval pour gagner la tête et avertir de l'erreur; mais cette masse qui s'élargissait en débouchant du bois faisait obstacle à mon passage; un fossé sur la gauche du chemin me

Digitized by Google

força aussi de le côtoyer; cependant, à quelques pas de là, je le traversai et marchai un moment pour gagner la tête. Soudain quelques coups de fusil l'arrêtèrent et l'on vit la torche faire un à droite et décrire une courbe pour rentrer dans le bois d'où sortait toujours la masse informe s'élargissant et serrant sur la tête subitement arrêtée. Je me trouvai ainsi pris dans la cohue sans pouvoir avancer ni reculer et sans avoir pu joindre l'Empereur. Je voulais repasser le fossé et regagner la lisière du bois que je regrettais beaucoup d'avoir quitté; mes tentatives furent inutiles; enfin impatienté, je donnai l'ordre à mon escorte de gendarmes de mettre le sabre à la main pour me dégager; ils se mirent en devoir d'obéir en criant : Place! place! Une seule voix se fit alors entendre dans cette masse : « Qu'est-ce que c'est que ces gendarmes qui font tant d'embarras? » C'était celle du comte Daru, intendant général de l'armée. Je ne jugeai pas devoir répondre ni me faire connaître; je parvins à passer et à regagner le poste que j'avais quitté, tandis que la masse se débrouillait comme elle pouvait. Si l'ennemi en avait eu connaissance et qu'il fût sorti de Hanau, le désordre eût été plus considérable et les pertes immenses; mais heureusement il ne songeait qu'à se retirer.

Au milieu de la nuit, l'Empereur m'envoya l'ordre de réunir une batterie d'obusiers et de tirer sur la ville; l'ennemi ne riposta pas, ce qui fit juger qu'elle n'était point armée. Il l'évacua au point du jour et nos troupes y entrèrent. A peine la nouvelle en parvint-elle dans le bois que la même masse qui y était rentrée en sortit avec non moins de confusion que la veille. L'Empereur passa lui-même et m'envoya l'ordre de relever les troupes dans la ville, devant être relevé ensuite moi-même par le corps du général Bertrand. Je ne m'étais

Digitized by Google

pas aperçu que ce qui m'était resté de soldats était parti en se joignant au torrent qui s'écoulait pour gagner Francfort, où l'Empereur se rendait de sa personne. Je fis courir après eux et l'on m'en ramena environ cent cinquante que je fis rentrer dans Hanau pour remplacer une troupe qui n'était guère plus nombreuse. C'était le général Souham qui la commandait : je le trouvai dans une maison du faubourg; il en partit et j'entrai dans la ville. L'ennemi en était peu éloigné, de l'autre côté de la rivière. La place avait une enceinte, mais ne pouvait pas résister à un coup de main. Au moment où je me mettais à table pour déjeuner, le chef de bataillon du génie Tuilier, que j'avais envoyé monter au clocher, vint me dire à l'oreille que l'ennemi s'avançait : « Retournez, lui dis-je, et faites-moi savoir quand il approchera de la porte. — Il en est peu éloigné, dit-il, et vous n'avez que le temps de vous retirer. » En effet la fusillade commençait; je laissai donc là le déjeuner, et faisant appeler l'officier supérieur qui commandait mon petit groupe d'hommes, je lui dis de tenir ferme et qu'il serait immédiatement remplacé. En sortant de la ville, je rencontrai le général Bertrand qui avait l'ordre de nous relever; il me demanda combien de troupes il fallait faire entrer : « Trop, répondis-je, ne sera pas même assez », et je continuai mon chemin.

Ce ne fut qu'à Francfort que je retrouvai mes faibles restes; le détachement que j'avais laissé à Hanau nous y rejoignit. J'eus l'ordre de continuer ma route sur Mayence, où j'arrivai le soir. Le pont de bateaux avait été tellement encombré par les troupes, l'artillerie et les équipages qui se succédaient, qu'il en avait beaucoup souffert et que deux pontons étaient prêts à couler; il avait donc fallu arrêter le passage et fermer les barrières de la tête de pont. Mon chef d'état-major, qui me précé-

Digitized by Google

dait, avait fait afficher à l'entrée que tout ce qui appartenait à mon corps devait se rendre à (1)..... et y cantonner.

L'Empereur me fit appeler le lendemain et me retint à dîner. Il passa en revue les circonstances et les événements de cette campagne; il s'étendit sur la mauvaise foi des alliés, surtout de l'Autriche à Prague, pendant les négociations du congrès. Caulaincourt, son grand écuyer, et le comte de Narbonne, son aide de camp, m'avaient dit cependant qu'il n'avait tenu qu'à lui de conclure, qu'à la vérité il aurait fallu faire des cessions de conquêtes ou de réunions, mais qu'il lui serait resté l'Italie, le Rhin pour limite, et le protectorat de la Confédération helvétique, et qu'ils l'avaient pressé d'y consentir, sinon que l'Autriche ferait cause commune avec la Russie et la Prusse. Elle ne cachait déjà plus qu'elle était liée par un traité, ce qui était depuis quelques mois évident, puisque les alliés, battus au commencement de la campagne, s'étaient retirés en Silésie, au pied des montagnes de la Bohême, prêts à y entrer s'ils y étaient forcés, ce qu'ils n'eussent point fait si l'Autriche eût conservé sa neutralité. Ils se seraient bien gardés de s'exposer à capituler au pied de ces montagnes dont toutes les communications leur auraient été coupées, s'ils avaient perdu une bataille décisive; aussi, sans la certitude qu'ils avaient de la coopération de l'Autriche, en se retirant de Jauer, ils eussent repassé l'Oder par Breslau; la prudence le leur commandait; mais l'Empereur, s'aveuglant et se faisant fort de son ascendant sur la cour de Vienne qu'il croyait que sa qualité de gendre avait fortifié, s'était obstinement refusé de consentir à la cession de la Hollande et des

(1) Le nom manque dans le manuscrit.

Digitized by Google

villes hanséatiques, ainsi qu'à renoncer au protectorat de la Confédération du Rhin; mais lorsque l'armistice fut dénoncé, il fit autoriser ses plénipotentiaires à faire ces concessions; ceux des alliés répondirent qu'il était trop tard et que la guerre déciderait.

« Pourquoi, lui dis-je, n'aviez-vous pas consenti plus tôt? L'armée le désirait vivement, l'honneur des armes était réparé; ses principaux chefs l'ont sollicité tant en son nom qu'au nom de la France en détresse. Moi-même je vous ai fait sentir le danger de la situation; je vous ai représenté qu'elle avait eu bien de la peine à lutter contre l'empereur de Russie et le roi de Prusse; que serait-ce donc lorsque l'Autriche, la Suède et d'autres petits États se joindraient à eux? Nos pertes, il est vrai, étaient un peu réparées, mais comment? par des enfants de nouvelle levée, par de jeunes chevaux non dressés, déjà fatigués par des marches longues et forcées; la reprise des hostilités ferait de nouveau intercepter nos communications; un échec considérable nous perdrait infailliblement; nous n'avions ni approvisionnements, ni magasins; par-dessus tout il fallait éviter le découragement. » Toutes ces raisons n'avaient produit sur lui aucune impression dans le temps des négociations; aujourd'hui il convenait de leur justesse. « Je n'ai pas consenti à ces cessions, me dit-il, parce que je craignais que les alliés, devenant plus exigeants, ne me demandassent autre chose. — Mais alors, pourquoi, répliquai-je, avez-vous fini par y consentir? Si vous l'aviez fait à temps, vous eussiez rendu évident votre désir de la paix; la France et l'armée vous en auraient su gré et peut-être auraient-elles fait plus d'efforts pour la conquérir. Cependant toutes les données s'accordaient sur ce que les prétentions des empereurs se bornaient à ces concessions. Vous pouviez faire plus, vous débarrasser avec

Digitized by Google

honneur de ce ver rongeur qui détruit vos vieilles troupes en Espagne et ruine le Trésor, en montrant une modération dont l'évidence eût frappé la France, vos armées et l'Europe, en rendant l'Espagne à elle-même et à son souverain. — Oui, dit-il, cela est vrai, mais à présent, il faut garder ce pays pour des compensations. »

Pendant cette conversation, on lui remit le bulletin des alliés sur les événements de Leipsick ; il y avait peut-être de l'exagération dans ces récits, mais il faut convenir que l'ensemble n'était que trop véritable ; leur victoire les enivrait, et il y avait de quoi. Notre situation à Mayence était pour la France et pour l'Europe une preuve frappante de nos revers, des affreux malheurs déjà éprouvés et de ceux qui ne tarderaient pas à nous menacer et à nous accabler, si la paix, qu'il faudrait sans doute acheter par de nouvelles concessions, ne venait pas promptement en garantir l'armée et la France. A ces observations il répondit qu'il allait essayer de renouer les négociations, mais qu'il voulait conserver la ligne du Rhin, ce dont je tombai d'accord avec lui.

Il me dit que j'allais partir pour Cologne et prendre le commandement de la ligne depuis Mayence jusqu'à Wesel : « Et des troupes ? lui dis-je ; avec quoi défendrai-je le passage du Rhin sur un si grand développement ? — Je vous en enverrai ; il en marche de tous les côtés et on lève trois cent mille hommes. Vous aurez quatre-vingts bataillons et soixante escadrons. L'ennemi, concentré jusqu'ici, sera obligé de s'étendre et nous serons forts partout sur les points vulnérables. » Il croyait que les alliés, fatigués, prendraient leurs quartiers d'hiver sur la rive droite du Rhin et lui laisseraient ainsi le temps de reformer et de renforcer ses armées ; mais en moins de deux mois nous eûmes à décompter.

Digitized by Google

Avant de nous séparer, il me demanda l'évaluation des pertes personnelles que j'avais éprouvées pendant la campagne; je me bornai à lui dire qu'elles étaient considérables, ce qui était en effet; je n'avais pas même une chemise de rechange. Il me dit qu'il était sans argent à Mayence et qu'il m'enverrait de Paris une indemnité. « J'étais riche, ajouta-t-il, en commençant la campagne de 1812; les armées étaient bien pourvues, la solde au courant, et j'avais laissé quatre cents millions dans les caves des Tuileries, dont trois cents provenaient des contributions de la Prusse. J'en ai retiré trois cent quarante pour aider la France à refaire l'armée en 1813; il ne m'en reste plus que soixante; c'est bien peu, et j'ai tant de secours à donner! » C'était me faire pressentir que j'y aurais une faible part; en effet, il ne m'envoya, pendant que j'étais à Wesel, qu'une délégation de trente mille francs sur Paris; j'eus bien de la peine à en obtenir le payement par la suite, mais enfin M. de la Bouillerie, intendant des domaines de la couronne, me solda avec beaucoup d'obligeance.

J'écrivis le lendemain à votre sœur aînée de m'envoyer promptement du linge à Cologne, où j'allais me rendre. Souham me prêta sa voiture et je partis dans l'après-midi; je trouvai à Bingen mon état-major et mes faibles cadres. La nuit approchait; on fit d'inutiles efforts pour me retenir; je voulus partir. Le chemin était très mauvais; nous étions tous endormis, maîtres, gens et postillons; nous versâmes à un défilé nouvellement percé dans le roc, et, en sortant de voiture sans qu'il y eût d'accident, nous vîmes avec effroi que nous n'étions qu'à deux pieds du bord du Rhin. Si les chevaux eussent fait un pas de plus, nous périssions infailliblement dans ce fleuve, après tant de dangers bravés, et moi ayant échappé de plus à celui de l'Elster! J'arrivai

Digitized by Google

sans autre accident à Cologne d'où je fus envoyé à Wesel et Nimègue.

Mon commandement, à droite de la ligne, fut limité à Coblentz, mais étendu à gauche jusqu'à Arnheim. Toutes nos troupes avaient repassé le Rhin de Mayence à Wesel. La garnison de cette dernière forteresse était nombreuse; le général Bourke, qui en était gouverneur, avait l'ordre de mettre toutes ses troupes à ma disposition, mais seulement pour seconder mes opérations, sans compromettre la sûreté de la place. Ce général en agit très loyalement avec moi; nous reconnûmes l'extérieur et ne jugeâmes pas à propos de pousser en avant.

Je me rendis à Nimègue; j'y avais été en garnison pendant que je servais dans la légion de Maillebois, au début de ma carrière; j'y avais eu mon quartier, après le siège, dans l'hiver de 1794 à 1795. Nous étions victorieux alors, et à l'époque que je décris maintenant, nous n'étions plus que sur une faible défensive. Je m'assurai que l'ennemi se rassemblait sous Arnheim, que nous tenions avec peu de monde. Cette ville était défendue par une espèce de camp retranché, mais point de troupes pour l'occuper; je me décidai à faire évacuer cette place et à repasser le Leck et le Wahal. Je vis de mes yeux les dispositions de l'ennemi et qu'il n'y avait pas un instant à perdre; les ordres furent donnés, mais très mal exécutés; au lieu d'évacuer pendant la nuit suivante, on attendit le jour, et ce fut dans ce moment que l'ennemi attaqua. Il y avait de quatre à cinq cents hommes dans la ville, mais non réunis ni prêts à sortir; ils étaient dispersés; la porte d'évacuation n'était pas même gardée; en sorte que le portier-consigne, soit subornation ou trahison, la ferma, se cacha avec les clefs et disparut au premier coup de canon; ce détachement dut donc capi-

Digitized by Google

tuler. Les troupes du dehors passèrent le pont sans le détruire, ne sachant pas la cause du retard de la garnison à évacuer la ville; l'ennemi en profita et suivit, mais faiblement, jusqu'à mi-chemin. C'est précisément cette circonstance de la garnison enfermée qui arrêta les principales forces de l'ennemi devant la place, parce qu'il dut la croire plus nombreuse qu'elle n'était; autrement il eût pu gêner beaucoup le passage du Wahal. A Nimègue, il y avait devant la ville deux petits bâtiments armés hollandais; craignant que, par quelque nouvelle trahison, ils ne s'opposassent au retour de nos troupes, je leur donnai l'ordre de descendre immédiatement le fleuve, avant qu'ils pussent apprendre ce qui venait d'arriver. Je parvins ainsi à retirer tous les détachements qui étaient encore sur la rive droite, sans être inquiétés.

J'étais entré en communication avec le général Molitor qui commandait dans la province d'Utrecht; je le rappelai; il passa dans l'île de Bommel et vint me joindre avec quelques autres débris. Pressentant que bientôt nous serions contraints de nous retirer de Nimègue, je demandai l'autorisation d'évacuer aussi Bois-le-Duc, Wesel, Venloo, Maëstricht; on s'y refusa. En attendant la réponse à ma dépêche, je demandai au général Bourke combien de temps il lui faudrait pour faire miner et sauter les fortifications de Wesel et pour en retirer la garnison, si ses instructions l'autorisaient à déférer à un pareil ordre par moi donné. Ce n'était qu'une simple question; elle lui causa un tel effroi qu'il ne me répondit que par une demande d'entrevue; les événements qui suivirent m'empêchèrent d'y souscrire.

En demandant l'autorisation d'évacuer toutes les places, je suivais le plan de concentration que j'avais deux fois proposé, dans les mêmes circonstances, à la

Digitized by Google

fin de 1812 et en 1813; mais, malgré la justesse de mes vues, l'expérience n'éclaira point, et les garnisons durent successivement se rendre. Cependant, par ce système, lorsque l'on ne pouvait pas espérer de secours prochain, c'était un moyen de renforcer les troupes en campagne et d'affaiblir celles de l'ennemi, obligé de laisser des garnisons dans les places évacuées. Je sais bien que l'autre système a ses avantages, par exemple celui de paralyser un plus grand nombre de troupes ennemies par des sièges ou des blocus, et de se ménager des ressources et des passages, si on parvient à battre les forces adverses qui tiennent la campagne; mais, pour obtenir ces avantages, il faut avoir une armée, et lorsqu'on n'en a point ou rien que des débris, et qu'il faut des mois pour en lever une, mieux vaut recourir à l'évacuation, surtout quand les places sont éloignées, comme Zamock, Modlin, Pillau, Dantzick, lorsque l'on est rejeté en deçà de l'Elbe, et comme celles de l'Oder et de l'Elbe, quand on se retire sur le Rhin. Selon mes idées, il vaut mieux courir la chance d'être dans l'obligation de recommencer des sièges, et avoir une armée mobile, que d'être réduit à des paquets qui finissent par succomber, comme il nous est arrivé à la fin de chacune de nos dernières campagnes.

On me mandait toujours de tenir bon; mais sur un si grand développement qu'était mon commandement et avec de si faibles moyens, je ne pouvais qu'observer le Rhin et non en défendre le passage. L'ennemi en fit l'essai à Dusseldorf et surprit la petite garnison de Neuss; j'y accourais lorsque, en chemin, j'appris que ce n'était qu'un coup de main et que l'ennemi avait repassé le fleuve. Il en fit autant sur plusieurs points; tout cela était insignifiant, mais c'était pour moi un avertissement d'agir avec circonspection, pour ne pas m'exposer à être

Digitized by Google

coupé. Je ne recevais plus d'ordres, et les événements qui se pressaient me commandaient d'être prudent. Je me retirai lentement sur la Meuse, renforçant Wesel, Venloo et Maëstricht, lorsque j'appris que les alliés avaient ouvert la campagne et passé décidément le Rhin. Ils marchaient d'autant plus vite qu'ils ne rencontraient que de faibles obstacles; ils pouvaient arriver avant moi à Liège; je me hâtai de m'y rendre, et de là à Huy, Namur et Mézières.

L'Empereur avait enfin joint l'armée au premier avis du passage du Rhin (1); mais de ces levées et de ces renforts si pompeusement annoncés, rien de tout cela ne me fut envoyé. C'est sur le papier que j'étais censé avoir un corps de 50 à 60,000 hommes, tandis que, avec celui de Molitor que je ramenais, je n'en avais pas plus de 3,000.

Je me rendais à Verdun pour me relier avec le duc de Raguse qui formait la gauche de notre ligne, lorsque je reçus l'ordre de venir à Châlons, d'où je fus envoyé sur la Marne, à Vitry. Un corps ennemi de 30,000 hommes était déjà dans le voisinage. Je ralliai mes troupes à la Chaussée; j'y fus attaqué le lendemain matin, très faiblement; cependant l'ennemi fit dans la journée des dispositions pour me forcer; je tins bon jusqu'au soir et je me retirai sur Châlons pendant la nuit. L'évacuation en était commencée, mais il fallait au moins vingt-quatre heures pour achever d'en vider les magasins, qui nous étaient si précieux.

L'ennemi se montra au point du jour et déploya successivement toutes ses forces que j'avais évaluées à

(1) Les alliés passèrent le Rhin le 1er janvier 1814; l'Empereur ne quitta Paris que le 25.

Digitized by Google

30,000 hommes. La prudence commandait sans doute de ne point lutter aussi inégalement et de ne point exposer Châlons ; mais, malgré toute l'activité possible, l'évacuation des magasins ne pouvait être achevée que la nuit suivante. D'un autre côté, le général qui commandait à Vitry et avait de 2,000 à 2,500 hommes, me mandait qu'il était dans une position très critique, sans vivres ni moyens de défense, que, déjà investi sur la rive droite de la Marne, s'il ne recevait pas sur-le-champ l'ordre de se retirer, il serait contraint de capituler et que nous perdrions cette garnison, presque sans coup férir. Je me déterminai donc à lui envoyer cet ordre et à protéger sa marche pour me rejoindre. C'était ainsi une nécessité nouvelle de défendre Châlons. Mes troupes couvrirent cette ville et la défendirent en effet très courageusement au dehors jusqu'à la nuit, que le feu cessa de part et d'autre.

Le général York, qui commandait sur ce point, s'était proposé de l'occuper; il me fit sommer de me rendre ou d'évacuer; autrement il l'incendierait. La chose était facile, car plusieurs quartiers sont anciens et les maisons construites en bois. Par un malentendu, on introduisit son parlementaire, quoique, suivant mon usage, j'en eusse renouvelé la défense, et on l'amena chez moi. C'était un frère naturel du roi de Prusse, le comte de Brandebourg, le même qui, en 1812, était arrivé de Berlin à Tilsitt, un ou deux jours avant la défection du corps prussien, lequel était précisément le même que j'avais combattu toute cette journée, et commandé par le même chef. J'avais autrefois traité ce jeune homme avec égard et politesse : il en manqua vis-à-vis de moi en s'acquittant de son message. « Je respecte mieux que vous, lui dis-je, votre caractère; autrement je vous ferais repentir de votre ton inconvenant. Je n'exposerai pas

Digitized by Google

Châlons au désordre d'une occupation de nuit; mais je ne ferai pas mystère de vous dire que j'évacuerai demain matin. Votre général me connaît assez pour être convaincu que je ne me laisse pas plus intimider par des menaces que par des actes. Voilà tout ce que j'ai à vous dire; allez. » Il me répondit : « Nous allons incendier la ville. — Faites », dis-je, et je le congédiai.

Dès la veille j'avais prescrit de miner le pont ainsi qu'un arc de triomphe que la reconnaissance ou la flatterie avait fait élever à l'Empereur à l'extrémité du pont, sur la rive gauche de la Marne; il ne devait être renversé que dans le cas où les mines manqueraient leur effet — ce qui arriva — afin d'obstruer le pont, au moins pour l'artillerie.

La menace de tirer des obus sur la ville ne tarda pas à s'effectuer et l'effroi s'y répandit aussitôt. J'avais tout fait disposer pour arrêter l'incendie dans les quartiers les plus exposés. Quelques maisons prirent feu; j'eus alors un spectacle déchirant, les autorités me suppliant d'évacuer, une partie de la population s'enfuyant à moitié nue, en jetant des cris de désespoir et maudissant l'auteur d'une guerre qui avait attiré la désolation sur la France, et à qui cependant elle avait naguère élevé l'arc de triomphe. Je gémissais à cet affreux spectacle; mais mon devoir ne me permettait ni de céder ni de compromettre mes troupes et les opérations générales de l'armée. La nuit était très rude, il gelait très fort, et les malheureux étaient à peine vêtus; les femmes, échevelées, pieds nus, emportaient leurs enfants au maillot. Le cœur m'en saigne encore. L'ennemi, remarquant l'inutilité de son feu, ou faute de munitions peut-être, le cessa et les habitants rentrèrent chez eux.

J'évacuai en plein jour et donnai l'ordre de mettre le feu aux mines du pont; mais, mal faites, elles ne firent

Digitized by Google

que l'ébranler; j'y suppléai par celles de l'arc de triomphe qui, renversé, forma un obstacle suffisant pour arrêter momentanément le passage; l'ennemi, nous voyant bien préparés à nous y opposer, ne le tenta point ce jour-là.

J'avais l'ordre de communiquer avec le duc de Raguse, que l'on supposait être à Arcis-sur-Aube. J'y dirigeai ma cavalerie, mais, chemin faisant, elle rencontra celle de l'ennemi et se rabattit sur Étoges; la garnison de Vitry, qui s'était retirée sans obstacle, y était arrivée. Une partie de mon corps s'y rendait avec moi, l'autre marchait sur Jaâlons; je couvrais ainsi les deux routes de poste de Châlons à Paris; mais, comme j'arrivais à Champtrix, j'appris par des prisonniers et des habitants qu'une partie de l'armée de Blücher se portait sur Montmirail. Cette communication m'étant coupée, je me rendis par des chemins de traverse à Épernay où toutes mes troupes se réunirent, et, comme il était à craindre, et même probable, que l'ennemi arriverait avant moi à la Ferté-sous-Jouarre, si je ne faisais pas diligence pour l'y prévenir, je forçai de marche. J'avais fait halte et couché à Épernay; continuant ma route, j'y laissai mon arrière-garde pour retarder l'ennemi qui avait débouché de Châlons; la sortie d'Épernay est un défilé qui peut être défendu quelque temps. Je m'étais arrêté dans un village, sur les coteaux à gauche de la route; mais, à peine établi, on m'avertit que mon arrière-garde, qui n'avait cependant pas été pressée, se retirait, et que les éclaireurs de l'ennemi étaient déjà à la hauteur du village où je déjeunais. Je n'eus donc que le temps de monter à cheval pour me sauver à travers les vignes et joindre mes troupes qui avaient fait assez de chemin; sans cet avertissement donné par un paysan, j'aurais certainement été pris à table; j'en fus quitte pour la

Digitized by Google

peur. Le général qui commandait l'arrière-garde s'était intimidé sur de faux rapports; je ralentis sa marche, en lui faisant faire volte-face toutes les fois que l'ennemi semblait vouloir nous presser. Nous prîmes position et nous reposâmes quelques heures à Dormans, d'où nous continuâmes sur Château-Thierry que ma tête de colonne avait déjà dépassé; il m'importait de gagner la Ferté-sous-Jouarre, où les deux routes se réunissent, et d'y passer la nuit.

J'appris, en y arrivant, que le général russe Sacken était à Bussière; quelques heures plus tard, j'aurais été obligé de rebrousser chemin sur Château-Thierry et de gagner Soissons, ce qui m'aurait séparé de l'armée et aurait découvert Meaux, d'où l'ennemi n'eût rencontré aucun obstacle jusqu'à Paris. Mon arrière-garde me suivait toujours; elle avait l'ordre de couper le pont de Château-Thierry, ce qui fut mal exécuté. Mon avant-garde prit position à la Ferté, sur les hauteurs de la route de Montmirail; elle ne tarda pas à y être attaquée; nous chicanâmes sur un terrain favorable à cette sorte de défense pendant tout le jour, ce qui donna le temps à mon arrière-garde d'arriver; elle était assez pressée et ne fit que traverser la Ferté. J'ignorais où était le grand quartier général, attendu que l'on ne répondait point aux fréquents avis que je donnais sur ma situation. Je perdis du terrain vers le soir, et, craignant les attaques simultanées des corps qui débouchaient par les deux routes, je repassai la Marne le lendemain à Trilport dont le pont fut miné, malgré l'opposition que les habitants voulurent y faire. J'avais formellement défendu qu'on y mît le feu sans mes ordres exprès et, afin d'être plus à portée, au lieu de me rendre à Meaux, je restai et me couchai sur un tas de fagots amoncelés là pour être embarqués. Harassé de fatigue et tombant de sommeil,

Digitized by Google

je m'étais profondément endormi auprès d'un grand feu; je fus réveillé en sursaut par une violente détonation. Le général du génie Valazé, qui était près de moi, courut au lieu de l'explosion; un nouveau malentendu, comme si la fatalité s'en mêlait, avait fait mettre le feu aux mines; quelques-unes n'étaient pas parties, mais le pont était tellement rompu, ébranlé, ne tenant presque à rien, qu'il eût été trop dangereux de ne pas achever de le détruire, avec d'autant plus de raison qu'il suffisait d'y laisser un simple poste d'observation et qu'il y en avait un autre à Meaux qui était intact.

Je tenais exactement l'Empereur informé de ma marche et des événements qui m'avaient amené sur ce point; j'en donnais également avis au roi de Naples qui commandait à Paris. L'alarme y était fort grande et avec toute raison, car nous n'en étions plus qu'à onze lieues, et la grande armée des alliés marchait sur Nogent, Bray et Montereau. L'Empereur, instruit par mes dépêches, fit une marche de flanc très hardie et tomba à l'improviste sur Blücher à Champaubert et Château-Thierry; il y remporta une grande victoire. J'avais eu l'ordre de diriger ma cavalerie pour favoriser ces attaques, et quoiqu'elle eût à passer par Meaux, elle put encore prendre part au succès; c'est alors que je regrettai vivement la perte du pont de Trilport. Malheureusement ces avantages ne faisaient que prolonger notre agonie; ils relevaient l'ardeur de nos troupes, mais nous exténuaient et nous affaiblissaient journellement.

Pendant que ces événements se passaient du côté de la Marne, la grande armée ennemie s'emparait des trois points que je viens de nommer sur la Seine; il fallut donc lâcher prise et courir en toute hâte pour couvrir Paris, rassembler tous nos débris épars et livrer bataille. Mes troupes furent envoyées entre Brie-Comte-Robert et

Digitized by Google

Guignes; pendant qu'elles marchaient, je fus un instant à Paris mettre quelques affaires en ordre, ne doutant pas que, sous peu, la capitale ne tombât aux mains des alliés; je rejoignis promptement. Le rassemblement étant fait et l'attaque ordonnée, je fus dirigé sur Bray; le pont en était coupé; l'affaire se réduisit à une vive canonnade. On fut plus heureux à Montereau; les ennemis avaient pris position sur la rive droite; ils y furent attaqués; un de nos corps, d'abord repoussé, fut bientôt soutenu par d'autres qui se précipitèrent sur eux avec fureur, les rompirent et les mirent en fuite; ils repassèrent la Seine dans le plus grand désordre; on les suivit vivement et l'on m'appela.

Les alliés se retirèrent au delà de l'Aube; chemin faisant, ils envoyèrent des parlementaires proposer un armistice; de part et d'autre on désigna des généraux pour traiter. Ce seraient, prétendait-on du côté des ennemis, les préliminaires de la paix que le congrès de Châtillon négociait lentement : je ne sais s'il y avait réellement bonne foi de part et d'autre dans ce congrès, mais à coup sûr ce n'était pas du côté des alliés. Lusigny, entre Troyes et Vendœuvre, avait été choisi pour convenir des lignes d'armistice; les alliés ont prétendu que le territoire entre la Seine et l'Aube se trouvait neutralisé pendant que l'on arrêterait les articles; mais, soit malentendu, soit mauvaise foi, l'Empereur fit passer la Seine à Troyes et me dirigea sur Châtillon. Les négociateurs de l'armistice, se trouvant au milieu du feu, rompirent les conférences; le congrès de Châtillon fut alarmé de mon approche, et le duc de Vicence, principal négociateur français au congrès, m'expédia un courrier pour me supplier de ne pas avancer; autrement tous les ministres étrangers menaçaient de se retirer. Je m'arrêtai, et l'Empereur approuva ma condescendance.

Digitized by Google

Tandis que l'on marchait vers Bar-sur-Aube, il fut informé que l'armée de Blücher, qu'il avait battue et mise en fuite à Champaubert et Château-Thierry, revenait sur ses pas; il partit avec toutes ses réserves pour la combattre de nouveau et m'envoya l'ordre de prendre, en ma qualité de plus ancien maréchal, le commandement des troupes qu'il laissait derrière lui, c'est-à-dire des corps du maréchal duc de Reggio et du général Gérard, aussi affaiblis que moi, de passer moi-même la Seine, et d'aller me mettre en ligne sur l'Aube avec ces deux corps, ce que j'exécutai immédiatement. Je traversai un pays fort difficile par Essoyes, je fis enlever la petite ville de la Ferté; mais, tandis que j'envoyais pour communiquer avec Bar-sur-Aube, où devait être le duc de Reggio, des détachements ennemis se montrèrent à peu de distance, en deçà des bois de l'ancienne abbaye de Clairvaux. Je jugeai immédiatement que les deux corps avaient dû se retirer de Bar; cependant on n'entendait point de canon qui les y forçât; je rappelai de suite les troupes qui avaient enlevé la Ferté, et, comme mes communications se trouvaient ainsi coupées sur ma gauche avec eux, n'ayant plus d'autre point que Bar-sur-Seine pour repasser ce fleuve, je forçai de marche toute la nuit; je n'y prévins les éclaireurs ennemis que d'un quart d'heure. Je me hâtai d'envoyer aux nouvelles à Troyes, où s'était déjà rendu le quartier général des deux corps.

Le maréchal Oudinot me fit connaître l'état des choses et les motifs de sa retraite; il me pressait, puisque j'avais le commandement général des troupes, d'en venir prendre la direction plus au centre; je continuai donc mon mouvement en descendant la rive gauche de la Seine et j'arrivai de ma personne le surlendemain à Troyes. Depuis plusieurs jours, j'étais indisposé; en

Digitized by Google

arrivant, je fus obligé de me mettre au lit. Le maréchal et le général Gérard vinrent me trouver; nous convînmes de nos dispositions; il fallait sans retard s'occuper des préparatifs d'une défense momentanée à Troyes pour donner à mon corps le temps de gagner cette ville. Il fut convenu qu'une division du corps de Gérard tiendrait tant qu'elle pourrait dans et hors la ville, l'autre étant en réserve, et le corps du maréchal posté en deçà du faubourg; on attendrait ainsi l'arrivée du mien, qui devait joindre le lendemain de bonne heure. Il était à craindre que l'ennemi ne passât la Seine à Méry, ne nous coupât la grande route qui conduit à Nogent, ne s'emparât de Bray et de Montereau, et ne nous séparât ainsi de l'Empereur; il ne nous serait resté que la route de Villeneuve-l'Archevêque et Sens.

J'étais de ma personne dans le faubourg, l'infanterie des deux corps placée comme j'ai dit; je devais les suivre avec la mienne. Je déjeunais en sécurité, lorsque le général Gressot, chef d'état-major du maréchal Oudinot, vint me rendre compte que le corps du maréchal venait d'être placé dans la position indiquée; j'avais donné l'ordre qu'une partie de la cavalerie suivît l'ancienne route par Pavillon et le Paraclet. Comme nous nous mettions en mouvement pour joindre le corps du maréchal, un officier vint me prévenir que l'ennemi débouchait de Troyes et que je n'avais pas un instant à perdre; nous étions dans une rue qui aboutissait à la grande route; je répondis que la chose n'était pas possible, puisqu'il y avait une division dans et hors la ville, une autre en arrière, et le corps du maréchal en réserve. « Toutes ces troupes sont parties », me dit l'officier, et je n'en avais pas été informé! Tout indisposé que j'étais, je sautai sur mon cheval, lorsque je vis paraître les éclaireurs ennemis; je me lançai sur eux,

Digitized by Google

avec mes aides de camp et mon escorte, et nous les repoussâmes vers la ville; pendant ce temps, mes équipages prirent le galop et gagnèrent la grande route. Je rejoignis le général Gérard qui continuait sa retraite, par les ordres, me dit-il, du maréchal; celui-ci le précédait avec beaucoup d'avance; il n'était pas resté en position, quoique le général Gressot m'eût dit y avoir mis ses troupes, d'après l'ordre de mouvement convenu. Dix minutes plus tard, les communications m'étaient coupées.

Nous marchâmes toute la journée en escarmouchant; il n'y eut qu'une échauffourée de cavalerie; nous avions trop d'avance pour que l'ennemi pût nous engager dans un combat trop disproportionné. Le soir, nous prîmes position aux Greys et aux Granges; je trouvai le maréchal Oudinot dans ce dernier endroit, et, comme je lui demandais pourquoi il avait quitté son emplacement le matin, il me répondit que la Jeune garde n'était pas faite pour faire l'arrière-garde. « En ce cas, repartis-je, je n'ai plus d'ordres à vous donner, réclamez-en de l'Empereur. »

Je continuai la retraite; le lendemain, nous reprîmes les positions sur la Seine, à Nogent, Bray et Montereau, pour défendre ces passages; mais l'ennemi la traversa au-dessous de notre gauche; il fallut faire alors un changement de direction perpendiculaire au fleuve. Il se déploya devant nous, attaqua principalement notre gauche, que formait le duc de Reggio, et nous accula sur Provins. Nous tînmes bon toute la journée, mais non sans pertes, traversâmes les ravins, les défilés et la ville, et prîmes position en arrière. Notre situation était fort critique, et nulle nouvelle de l'Empereur, quoique ce ne fût pas faute d'avertissements. L'ennemi ne tenta rien le lendemain; cette inaction ne me parut

Digitized by Google

pas naturelle; je commandai toute ma cavalerie pour une reconnaissance générale qui aurait lieu le jour suivant. Il n'avait laissé que de faibles détachements pour nous observer et s'était mis en pleine retraite. Dès que j'en fus instruit, je partis de la Maison-Rouge, où j'avais mon quartier, avec le duc de Reggio, pour suivre ses traces. Il était évident que ce mouvement rétrograde, avec des forces bien supérieures aux nôtres, était occasionné par une marche de flanc de l'Empereur. En effet, pendant la nôtre, je reçus l'ordre de me diriger vers Arcis-sur-Aube avec tous mes corps. Le duc de Reggio força de marche pour atteindre le point indiqué. Je devançai mes troupes pour arriver à Arcis; je trouvai, chemin faisant, un marais dont le gué avait été gâté et rendu impraticable par le passage d'un lourd matériel. Je fis dire qu'on en cherchât un autre; ce fut un retard considérable. Tout en continuant ma route, j'aperçus de loin, sur la gauche de l'Aube, toutes les forces ennemies formées en carré, mais immobiles, et nos troupes se retirant dans la direction de Vitry-sur-Marne. Fort surpris de ce mouvement, je pressai mon cheval pour en connaître la cause; je trouvai l'Empereur sur la place d'Arcis, près d'un feu de bivouac.

« Quel motif, lui dis-je, vous porte à retirer d'ici vos troupes? — L'ennemi est en pleine retraite, répondit-il, et je me porte sur ses communications; nous le tenons, et il payera cher son audace. J'ai fait revenir le grand parc à Sézanne pour suivre mon mouvement sur Vitry et j'ai fait donner l'ordre à nos détachements de Nogent, Bray et Montereau, de s'y rendre à marches forcées. » Ces détachements étaient commandés par le général Pacthod; le parc et les équipages de mes corps d'armée étaient protégés par eux. « Comment! dis-je, l'ennemi s'en va? mais il est en position de l'autre côté : j'ai vu des forces

Digitized by Google

considérables; lui-même distingue très bien votre mouvement rétrograde, et s'il vient attaquer ici, que lui opposerez-vous? — Il n'oserait et ne songe qu'à repasser le Rhin, et s'il est encore là, c'est pour laisser filer ses nombreux équipages; du reste je lui ai opposé le duc de Reggio et la cavalerie; je lui avais dit de masquer mon mouvement et d'en dérober la vue à l'ennemi. — Comment cela se peut-il? dis-je; la ville est dans un fond; l'Aube coule entre deux versants; l'ennemi est sur l'un, et vos troupes montent sur l'autre. — C'est égal, reprit-il; quand arrivera votre corps? — Très tard dans la nuit. — Eh bien! vous appuierez le duc de Reggio qui continue à rester sous vos ordres. » Il dit au major général de faire mes instructions. Pendant que celui-ci les dictait, arriva le maréchal Ney qui était allé reconnaître l'ennemi. « Que fait-il? dit l'Empereur. — Il ne bouge pas de sa position et n'a nullement l'attitude de gens qui veulent attaquer. »

Après quelques autres propos, nous vîmes arriver à toute bride le colonel Galbois, de l'état-major général; il rendit compte d'un air effaré que l'ennemi marchait à nous. « Cela n'est pas possible », dit l'Empereur; dans le même moment nous entendîmes le canon. « Duc de Tarente, me dit l'Empereur, montez à cheval et allez le reconnaître. » Je trouvai le duc de Reggio très agité; en effet sa position était très critique. « Allez de suite à l'Empereur, je vous prie, me dit-il; qu'il vienne à mon secours; autrement je suis perdu. — Ne comptez pas sur des secours, lui répondis-je; toutes ses troupes sont en marche sur Vitry; il s'est persuadé que l'ennemi est en retraite. » Nous étions encore masqués par une arête : « Voyons, dis-je, ce qui nous menace de l'autre côté. » La cavalerie du maréchal en descendait promptement; je trouvais qu'on l'avait trop mise en évidence; elle eût mieux été

Digitized by Google

sur le versant du côté d'Arcis, ayant des vedettes sur la crête; de cette manière l'ennemi n'eût pu apprécier sa force. En y arrivant, nous nous trouvâmes presque face à face avec les éclaireurs; nous fîmes promptement demi-tour, mais j'eus le temps de donner un coup d'œil et de voir le développement des alliés marchant à nous avec résolution. « Courez, me dit encore le duc de Reggio; courez à Arcis. — Lorsque j'aurai dépassé vos troupes, répondis-je; car un mouvement de galop en arrière les intimiderait et pourrait les rompre. Vous avez trois ponts, ajoutai-je, deux à droite et à gauche, un autre au milieu de la ville; faites-les reconnaître de suite. » Je le quittai, marchant au pas; mais dès que j'eus dépassé la ligne, je piquai mon cheval et arrivai à Arcis; l'Empereur n'y était plus; il était monté à cheval et avait suivi la direction des troupes sur Vitry. Un officier de l'état-major général m'attendait pour avoir des renseignements, avec mission de me dire de tenir à Arcis jusqu'à nouvel ordre.

Les troupes du duc de Reggio, serrées de près, rentraient en désordre; il était à craindre que l'ennemi ne passât dans le pêle-mêle; il était déjà sur le pont. Le maréchal avait une division en réserve; je l'engageai à la faire avancer. Il était de la plus grande importance de reprendre le pont; on s'y battit avec acharnement; nous le reprîmes; enfin on se mit en devoir de le rompre. La nuit était venue; mes troupes commençaient à arriver; elles furent postées à tous les passages; néanmoins, nous n'étions pas sans inquiétude sur des entreprises nocturnes.

Un officier vint du quartier général demander des nouvelles et m'apporter l'ordre de tenir deux ou trois jours; l'illusion de l'Empereur sur la retraite des alliés n'était pas encore dissipée. Enfin le jour commençant à

Digitized by Google

poindre, nous vîmes l'ennemi tranquille dans ses positions; il demeura ainsi toute la journée, mais vers le soir il s'ébranla, paraissant prendre la direction de Vitry. Je fis aussitôt partir une division pour l'y prévenir, arrêter son mouvement et protéger le mien; toutes nos troupes eurent ordre de suivre, une partie de ma cavalerie restant en arrière pour contenir le plus longtemps possible les troupes qui déboucheraient d'Arcis. De la route que nous suivions nous pouvions voir la marche des colonnes ennemies; nous nous hâtâmes de traverser un mauvais défilé. La journée du lendemain se passa en escarmouches; mais prévoyant une attaque sérieuse pour le soir, je rangeai mon infanterie sur une position favorable, non loin du passage de la Marne; l'artillerie la couvrait; ma cavalerie, qui faisait l'arrière-garde, reçut l'ordre de ne pas tenir, si celle de l'ennemi montrait l'intention de la charger, et de venir se ranger derrière ma ligne, pour ne pas masquer son feu. Pendant ces dispositions, j'étais fort inquiet, car je voyais en arrière de ma gauche les principales forces alliées longeant la Marne, et je craignais avec raison qu'elles ne prévinssent au passage de la rivière la division que j'y avais envoyée; c'était mon seul point de communication avec l'Empereur. Il suivait toujours son idée de la retraite de l'ennemi qui, disait-il, ne faisait ces démonstrations que pour nous mieux tromper sur ses véritables intentions de gagner le Rhin. Il continuait donc son mouvement sur Saint-Dizier et Vassy. Pour ma part, j'étais suivi et en arrière de ma droite Vitry était occupé par l'ennemi. Les deux partis se rencontrèrent tout près du passage de la Marne; le leur fut heureusement repoussé par la division française, et comme la nuit approchait, ils ne jugèrent pas à propos de s'engager de ce côté-là et nous laissèrent maîtres d'un point

Digitized by Google

dont ils ne connaissaient peut-être pas l'importance.

Ainsi que je l'avais prévu sur mon front, l'ennemi s'étant renforcé chargea ma cavalerie qui vint, bride abattue et suivie de très près, prendre la place qui lui avait été désignée; à peine eut-elle démasqué ma ligne que l'adversaire reçut un feu de mitraille et de mousqueterie qui le mit dans le plus grand désordre et l'éloigna pour la nuit. De notre côté, nous l'employâmes à franchir la rivière sur un mauvais radeau que nous détruisîmes; le lendemain matin, nous étions rangés en bataille sur la rive droite, sans avoir été inquiétés ni par la garnison de Vitry ni par les troupes que nous avions contenues la veille. Elles se déployèrent devant nous, la rivière entre deux, et hors de la portée du canon. Si, la veille, l'ennemi qui avait de très grandes forces avait marché résolument, c'était fait de nous, tout au moins de nos communications avec l'Empereur. Elles étaient malheureusement coupées pour tout ce qui, laissé en arrière, devait se réunir à Sézanne; je m'étais assuré que ce convoi n'était point passé avant nous; j'avais même remarqué, en venant, vers le défilé que j'avais traversé la veille, des canons, des voitures abandonnées, preuves évidentes qu'il y avait eu là un combat, une surprise ou une alerte. N'ayant pas de chevaux pour le traîner, je n'avais pu ramener ce matériel qui ne pouvait appartenir au grand parc; j'ignorais d'ailleurs si, depuis les ordres donnés pour la réunion à Sézanne, il y en avait eu d'ultérieurs.

Tandis que nous étions en face de l'ennemi, je remarquai qu'il faisait filer des troupes sur Vitry, où il n'y avait pour lui aucune difficulté de passer la Marne. Je reçus en ce moment l'ordre d'envoyer ma cavalerie à Saint-Dizier, et bientôt après celui de suivre avec toutes mes troupes. L'Empereur en étant parti pour Vassy, j'eus

Digitized by Google

un nouvel ordre de repasser la Marne, ce que j'effectuai le lendemain, sans avoir été inquiété depuis la matinée du jour précédent. Il m'était enjoint de prendre une position entre la Marne et Vassy; nous venions de nous y établir lorsque, sur un avis reçu, je vis bientôt après moi-même la cavalerie des alliés déboucher de divers côtés. Informé par moi, l'Empereur me fit reporter en avant et arriva de sa personne. Il réunit toute la cavalerie qu'il avait sous la main, et, nous précédant, la déploya, de l'autre côté de la Marne, dans les plaines de Saint-Dizier. L'ennemi n'avait que peu d'infanterie, mais il avait rassemblé sur ce point environ dix mille chevaux avec une artillerie légère proportionnée. Il s'agissait de savoir si cette cavalerie couvrait son armée ou ce que celle-ci était devenue. Le choc fut long et rude; mon artillerie étant placée sur les hauteurs au pied desquelles coule la Marne, je dominais le champ de bataille; depuis le commencement de la guerre, je n'avais pas eu l'occasion de voir une si nombreuse cavalerie s'entremêlant. Enfin l'ennemi fut rompu, mis en fuite, et perdit environ trois mille chevaux avec presque toute son artillerie; on le poursuivit assez loin. Nous nous portâmes le lendemain devant Vitry et nous eûmes la triste conviction que sa grande armée n'y était plus; qu'était-elle devenue? Il n'était pas difficile d'en juger; car, ne nous ayant pas suivis et ayant laissé une forte garnison dans la ville, il était évident qu'elle avait rebroussé chemin et marchait sans obstacle sur Paris.

Nous avions cheminé par une pluie battante qui cessait à peine; les troupes étaient éreintées, les terres tellement détrempées qu'on ne pouvait y faire mouvoir l'artillerie ni la cavalerie. L'Empereur me dit : « Enlevez la ville. — Quoi! répondis-je, dans l'état où sont les troupes! Ne voyez-vous pas cette nombreuse

Digitized by Google

garnison qui couvre les remparts? Ils ne sont qu'en terre, c'est vrai, mais fraisés et palissadés, et les fossés remplis d'eau; comment les traverser? — Faites ramasser et jeter des bottes de paille, répondit l'Empereur. — Mais, répliquai-je, où en prendre? il n'y a rien dans les villages aux alentours; et d'ailleurs, ferait-on avec des bottes de paille des ponts assez solides? et est-ce dans l'état où sont ces pauvres soldats qu'on peut tenter avec espoir de succès un pareil coup de main? » Comme il insistait, je lui dis sèchement : « Hasardez-le avec votre garde, si vous le voulez, mais mes troupes ne sont point en état dans ce moment », et je le laissai. Il fit reconnaître les environs et les rapports confirmèrent l'impossibilité de l'entreprise.

On me remit alors un petit bulletin imprimé de l'ennemi, détaillant l'enlèvement du grand convoi d'artillerie qui avait été réuni à Sézanne et de toute l'escorte faite prisonnière, après s'être vaillamment défendue à Fère-Champenoise où la rencontre avait eu lieu; les noms des généraux, officiers supérieurs et d'administration y étaient portés; j'y trouvai tous ceux qui appartenaient aux corps sous mes ordres. Je portai cet imprimé au major général, avec prière d'en donner immédiatement communication à l'Empereur : « Ma foi non! dit-il; la nouvelle est trop fâcheuse; remettez-le vous-même. — Non, dis-je, vous êtes notre intermédiaire; c'est dans vos fonctions. » Nous discutions avec assez de chaleur; mais, réfléchissant que la connaissance de cet événement ne pouvait manquer de changer les dispositions de l'Empereur et qu'il n'y avait pas un moment à perdre, je repris le bulletin et le lui portai. Il était seul près d'un feu de bivouac : « Vous êtes bien ému! me dit-il, qu'avez-vous? — Lisez, lui dis-je. » Il parcourut le bulletin et me dit en souriant : « Il est faux;

Digitized by Google

du reste, c'est l'habitude des alliés. — Comment! faux! lui dis-je; mais toutes les circonstances y sont détaillées; je reconnais tous les noms et fonctions; le grand parc devait précisément être arrivé à Fère-Champenoise. — A quelle date du mois sommes-nous aujourd'hui? demanda-t-il. — Au 27 mars. » Et l'affaire avait eu lieu la veille. « Voyez, me dit-il; la date porte le 29, et ce n'est qu'après-demain! » Je m'étonnai un instant; je n'avais pas fait attention d'abord à la date. « C'est sans doute une erreur, repris-je; cette malheureuse affaire a dû avoir lieu hier, au point indiqué. » Je repris l'imprimé et retournai au bivouac du major général, où étaient ses officiers et les aides de camp de l'Empereur. « Eh bien! qu'a dit l'Empereur? — Il ne croit pas à l'authenticité du bulletin. — Permettez-vous que je le voie? » me dit le général d'artillerie Drouot. Il examine, compare et ajoute : « Vous n'avez que trop raison, monsieur le maréchal; c'est une faute d'impression, c'est un 6 qui a la queue tournée en bas. » Je portai cette explication à l'Empereur qui ne fit d'autre observation que celle-ci : « Diable! ceci change la thèse. » Il se promena quelques instants et me dit : « Alors, vous croyez donc que l'on ne peut enlever Vitry d'un coup de main? — Je pensais, répondis-je, que vous en étiez convaincu. — C'est vrai, dit-il; eh bien! allons-nous-en! — Et où voulez-vous aller? — Je n'en sais rien encore; mais provisoirement je vais me porter à Saint-Dizier. Restez, ajouta-t-il; faites l'arrière-garde; contenez l'ennemi; empêchez-le de sortir de la ville. Je vous enverrai des ordres; je trouverai sûrement des rapports à Saint-Dizier. — Quels qu'ils soient, dis-je, Paris laissé sans défense aura succombé avant votre arrivée, si vous vous y dirigez, et quelque diligence que vous fassiez. A votre place, je me rendrais en Lorraine, en Alsace, et réunissant une partie

Digitized by Google

de leurs garnisons, je ferais une guerre à mort sur les derrières de l'ennemi, coupant ses communications, interceptant ses convois, ses renforts; il sera obligé de rétrograder, et vous vous appuierez sur nos places. — J'ai déjà, dit-il, donné au général Durutte l'ordre de rassembler dix mille hommes autour de Metz; mais, avant de me décider, il faut que j'aie des rapports. » Il partit. Je reçus dans la nuit l'ordre de me retirer à Saint-Dizier, et là un autre pour suivre l'Empereur qui avait pris la direction de Vassy, Doulaincourt et Troyes. Le projet de se jeter en Lorraine et en Alsace fut donc abandonné.

J'arrive enfin au terme de cette lutte désespérée. Notre longue agonie politique et militaire va finir par un coup de tonnerre. Un nouvel ordre de choses va commencer sous lequel vous êtes né, mon fils, et sous lequel nous vivons aujourd'hui, le règne des Bourbons.

Cette antique race renversée du trône, son chef devenu victime de la Révolution, la famille errante depuis lors à l'étranger tenta par des proclamations répandues avec profusion de relever ses chances; aucun militaire ne se laissa séduire, mais ses partisans se réveillèrent, à Nancy d'abord, où le comte d'Artois, aujourd'hui régnant, avait hasardé de se rendre, ensuite à Paris, où quelques-uns se montrèrent déterminés, après toutefois que la ville eut capitulé.

Je marchai sur les traces de l'Empereur; j'étais arrivé entre Troyes et Villeneuve-l'Archevêque lorsqu'un ordre me parvint de faire halte partout où je me trouverais; en *post-scriptum* on ajoutait : « Vous savez sans doute que l'ennemi est maître de Paris. » Quoique nous dussions nous attendre à cette douloureuse catastrophe, elle fit sur nous une impression d'autant plus vive que

Digitized by Google

l'ennemi pouvait se venger de l'incendie de Moscou, qui cependant n'était pas de notre fait, malgré le bruit qui en avait été répandu dans le temps et trouvait encore créance. Paris renfermait ce que j'avais de plus cher au monde, enfants, parents, alliés, famille, amis, et le peu que je possédais, hormis cette terre où j'écris cette notice.

L'Empereur avait devancé les débris de son armée; c'est à quelques lieues de Paris, où sa présence devait en imposer, où il se promettait de tenter les derniers efforts pour retarder l'ennemi, attendre notre arrivée et du moins succomber avec gloire, c'est à quelques lieues de Paris qu'il apprit sa reddition. Je pensais qu'il allait rebrousser chemin avec nous et se replier sur nos places fortes ; au lieu de cela il nous appela à marches forcées près de lui.

La nouvelle répandue de la prise de la capitale fut l'occasion d'un commencement de découragement ; beaucoup de soldats quittaient leurs drapeaux pour rentrer chez eux; quoique dans notre propre pays, nous manquions de tout; on ne vivait que de ce que l'on pouvait ramasser en maraudant. Le dégoût s'était même emparé de quelques généraux; l'un d'eux refusa de charger l'ennemi qui pressait un peu l'arrière-garde, s'écriant devant sa troupe : « F....., que l'on nous donne la paix ! » Un an après, il se compromit, se vit arrêté et ne fut sauvé que par les événements du 20 mars. Exilé ou évadé ensuite, il est mort fou dans une maison de santé.

Le bruit circulait que l'Empereur nous appelait pour tâcher de reprendre Paris ; j'en eus moi-même des avis indirects et confidentiels; on me suppliait de me rendre en personne au grand quartier général pour essayer d'amener l'Empereur à faire la paix, à ne pas compromettre les restes de la France et de l'armée, à abdiquer

Digitized by Google

même en faveur de son fils; ce serait le moyen de raccommoder la France avec l'étranger. L'Empereur ne devait pas ignorer ces dispositions, non plus que le mécontentement général qu'il avait soulevé. Comme il eût pu trouver mauvais que je quittasse ainsi mes troupes sans ordre et soupçonner quelque complot, je refusai de m'en séparer, me réservant de m'expliquer lorsque nous serions arrivés à destination. Nous ne savions pas ce qui se passait à Paris depuis que les alliés l'occupaient, et l'Empereur lui-même n'était pas mieux informé. Nous nous entretenions de notre situation, c'est-à-dire de l'armée, de son avenir, des malheurs attirés sur la France par l'entêtement d'un seul homme; le passé nous accablait, le présent n'était pas pour nous rassurer.

Le dernier jour de marche, au moment de monter à cheval, le général Gérard vint à moi avec plusieurs autres, au nom de ses troupes; je ne sais plus si le maréchal duc de Reggio était alors avec moi. Gérard porta la parole; il me représenta l'état des choses, que tout le monde en avait assez, que nos malheurs étaient assez grands pour ne les pas aggraver par une folle résistance et exposer Paris au sort de Moscou si, comme le bruit en courait, on voulait tenter d'en chasser l'ennemi; que lui et les siens n'étaient nullement disposés à concourir à de nouveaux désastres. Je lui répondis que je pensais comme eux, ce qui était vrai, et que j'en dirais nettement mon sentiment à l'Empereur. « En ce cas, s'écrièrent-ils, comptez sur nous; vous êtes notre chef, nous obéirons. » Nous nous mîmes en route et arrivâmes à Fontainebleau. Une grande agitation régnait parmi les officiers; ils vinrent en foule à mon logement me supplier de me rendre immédiatement près de l'Empereur, de porter la parole au nom de l'armée et de dire qu'on en avait

Digitized by Google

assez, qu'il fallait en finir. Je leur promis de les satisfaire et leur demandai de me donner un moment.

Pendant que je faisais un bout de toilette, arriva un aide de camp du duc de Raguse, porteur d'une lettre du général Beurnonville; c'était mon intime ami. La suscription de cette lettre était à mon adresse, à celle du maréchal duc de Raguse et des autres maréchaux. L'un des officiers la lut tout haut pendant que je m'habillais; elle avait été décachetée par le duc de Raguse qui commandait la ligne de nos avant-postes. Beurnonville était membre du gouvernement provisoire; il faisait l'éloge des maréchaux Mortier et Marmont et de leurs troupes, qui s'étaient vaillamment battues pour la défense de Paris; il parlait de la magnanimité des alliés, de l'empereur de Russie surtout, ajoutant qu'ils ne voulaient plus traiter avec Napoléon, que l'on aurait la Constitution anglaise, que le Sénat allait y travailler, etc.

Aussitôt que je fus prêt, je pris cette lettre, et le duc de Reggio, plusieurs généraux et moi nous rendîmes au château; malgré nos instances, nous y fûmes suivis par tous nos états-majors. Ils craignaient que l'Empereur, prévenu de notre visite, se déterminât à nous faire un mauvais parti : « Les temps sont changés, leur dis-je; il oserait d'autant moins que l'armée est pour nous. » Il en était ainsi même de la garde qui partageait le mécontentement de l'armée, à cause des malheurs que l'Empereur avait attirés sur la France. Néanmoins nos officiers voulurent nous accompagner pour nous défendre au besoin; un grand nombre d'autres et de tous grades, dans la cour d'honneur et dans les appartements, partageaient les mêmes sentiments; tous montraient l'impatience de voir finir leur anxiété. Il y avait certainement un projet de marcher sur Paris, mais aucun n'y était disposé.

Digitized by Google

Aussitôt que nous fûmes annoncés, le duc de Reggio et moi fûmes introduits dans le cabinet où était l'Empereur avec les ducs de Bassano et de Vicence, le prince de la Moskowa, le prince de Neuchâtel, le maréchal Lefebvre et d'autres dont je ne me souviens plus. C'est ici que commença la scène qui changea tant de destinées. L'Empereur vint à moi : « Bonjour, duc de Tarente, comment va? — Fort tristement, dis-je; tant d'événements malheureux! succomber sans gloire! n'avoir pas fait un effort pour sauver Paris! Nous en sommes tous accablés, humiliés! — C'est un grand malheur, c'est vrai, répondit-il; et que disent vos troupes? — Que vous nous appelez pour marcher sur la capitale; elles partagent notre douleur, et je viens vous déclarer en leur nom qu'elles ne veulent pas l'exposer au sort de Moscou. Nous croyons avoir assez fait, assez prouvé notre dévouement à sauver la France des calamités qui pèsent maintenant sur elle, pour ne pas hasarder une tentative plus qu'inégale et achever de tout perdre. Les troupes meurent de faim au sein de leur propre pays, réduites de beaucoup par les événements désastreux de cette campagne, les privations, les maladies, et je dois le dire, par le découragement; depuis l'occupation de la capitale, un grand nombre de soldats se retirent chez eux; ce n'est pas dans la forêt de Fontainebleau que les autres trouveront à vivre. En se portant en avant, ils entreront en plaine, avec notre faible cavalerie exténuée, les attelages ne pouvant plus marcher, très peu de munitions, pas assez pour une affaire, nulle ressource pour les remplacer; et si, comme il est probable, nous échouons, nos restes seront anéantis et la France entière sera à la discrétion de l'ennemi; nous lui en imposons encore, gardons notre attitude. Au reste, notre parti en est pris, et quel que soit celui que l'on

Digitized by Google

prendra, nous sommes très résolus à en finir ; quant à moi, je vous déclare que mon épée ne sera jamais tirée contre des Français ni teinte de sang français. Quelque parti que l'on prenne, c'est assez de cette malheureuse guerre, sans allumer la guerre civile ! — Mais non, dit l'Empereur, on n'a point l'intention de marcher sur Paris. »

J'aurais cru qu'il aurait éclaté ! Au contraire, sa réponse fut faite avec calme et douceur; il répéta : « C'est vrai, c'est un grand malheur que la prise de Paris. — Savez-vous, lui dis-je, ce qui s'y passe ? — On dit que les alliés ne veulent plus traiter avec moi. — Est-ce là tout ce que vous savez ? — Oui. — Eh bien ! voyez cette lettre. » Je lui présentai la lettre de Beurnonville. « Vous verrez exactement les mesures que l'on y prend, puisque c'est un des membres du gouvernement provisoire qui écrit. — Peut-on la lire publiquement ? reprit l'Empereur. — Oui, répondis-je, car on a déjà commencé chez moi; vous verrez par la suscription que je ne suis pas le seul à qui elle est destinée; le duc de Raguse me l'a envoyée par un aide de camp, ouverte. » L'Empereur la remit au duc de Bassano, qui en fit à haute voix la lecture; lorsqu'il eut terminé, l'Empereur la reprit et me la rendit en me remerciant de cette marque de confiance. « Vous n'auriez jamais dû en douter, dis-je. — C'est vrai; j'ai eu tort; vous êtes un brave homme, un homme d'honneur. — Trêve de compliments; laissons cela, dis-je; il s'agit de prendre un parti, l'opinion fait des progrès; il n'y a pas de temps à perdre. » Alors, s'adressant à tous ceux qui étaient présents : « Eh bien ! messieurs, dit-il, puisqu'il en est ainsi, j'abdiquerai. J'ai voulu faire le bonheur de la France, je n'ai pas réussi; les événements ont tourné contre moi. Je ne veux pas augmenter nos malheurs; mais, en abdiquant,

Digitized by Google

que ferez-vous? Voulez-vous le roi de Rome pour mon successeur et l'Impératrice pour régente? » Tous, unanimement, nous acceptâmes. « Il faut d'abord, ajouta-t-il, traiter d'une suspension d'armes et je vais envoyer des commissaires à Paris; je désigne pour remplir cette importante mission, les maréchaux princes de la Moskowa et duc de Raguse, et le duc de Vicence. Ces choix vous conviennent-ils? » Nous répondîmes affirmativement.

Il rédigea l'acte d'abdication, dont la rédaction fut changée deux ou trois fois. — Cependant, je n'ai pas bien présent à l'esprit si ce fut précisément dans ce moment même; je le crois, toutefois, sans l'affirmer. — Les alliés ayant pris la détermination de ne plus traiter avec l'Empereur, les commissaires, qui venaient d'être nommés et agréés, devenaient moins les siens que ceux de l'armée, et c'est au nom de celle-ci qu'ils devaient agir. L'Empereur dit : « Messieurs, vous pouvez maintenant vous retirer. Je vais faire dresser les instructions des commissaires, mais je défends qu'ils stipulent rien qui me soit personnel. » Puis, se jetant sur un canapé, se frappant la cuisse de la main, il reprit d'un air dégagé : « Bah! messieurs, laissons cela, et marchons demain, nous les battrons! » Je lui répétai en peu de mots ce que je venais de lui dire touchant la situation de l'armée : « Non, ajoutâmes-nous, nous en avons assez, et prenez garde que chaque heure qui s'écoule tourne contre le succès de la mission que les commissaires ont à remplir. » Il n'insista pas et leur dit : « Tenez-vous prêts à partir à quatre heures. » Après quoi, il nous congédia.

Il était facile de voir qu'il ne cédait qu'à la nécessité, que son projet, en nous faisant arriver si précipitamment à Fontainebleau, avait été de nous faire marcher

Digitized by Google

sur Paris, comme le bruit en avait été répandu, et qu'il ne l'abandonnait point, puisqu'à l'instant il venait de nous dire : « Bah! messieurs, laissons cela et marchons demain; nous les battrons! » C'était pour nous un avertissement de prendre des mesures. Après être sortis, nous convînmes que toute l'autorité serait remise aux commissaires, que l'on n'agirait que d'après leur direction jusqu'à conclusion d'un traité, et que le commandement de l'armée serait remis au major général comme plus ancien, en exigeant sa parole qu'il ne ferait exécuter aucun ordre de l'Empereur quel qu'il fût, mais seulement ce qui serait arrêté par les commissaires, en en donnant immédiatement avis aux différents corps, ce qu'il accepta et promit. La nouvelle de ce qui venait de se passer se répandit rapidement et excita une grande joie : on était tiré ainsi d'une grande anxiété; chacun fit des vœux pour le succès de la mission des commissaires.

A peine étions-nous dans la galerie, après avoir quitté l'Empereur, qu'il chargea le duc de Vicence de me rappeler; nous nous arrêtâmes et je me rendis près de lui. « J'ai changé d'avis quant au maréchal Marmont, me dit-il; il commande les avant-postes, il est utile qu'il reste à Essonne et je désire que vous soyez commissaire à sa place; acceptez-vous? — Oui, lui répondis-je, et vous pouvez compter sur mes efforts. — Je le sais, dit-il, vous êtes un homme d'honneur, et je crois en votre loyauté. — Mais, repris-je, il faut faire donner aux maréchaux avis de ce changement. » Il en chargea Caulaincourt; en nous rendant près d'eux dans la galerie, celui-ci me conta qu'à peine étions-nous sortis du cabinet, l'Empereur lui avait dit : « Pourquoi le maréchal Macdonald ne m'a-t-il pas envoyé la lettre de Beurnonville par un courrier? — Voilà encore de vos méfiances contre lui, avait répondu le duc de Vicence; nous savons

Digitized by Google

tous qu'il venait de la recevoir un instant avant d'entrer chez vous avec le duc de Reggio, et qu'elle avait été lue à haute voix, après avoir été ouverte par le duc de Raguse. — C'est différent », avait dit alors l'Empereur, puis il avait ajouté : « Il me vient une idée; il est utile que le duc de Raguse reste à Essonne en cas d'événement; je désire que Macdonald le remplace; rappelez-le. » C'est ainsi que je fus amené à jouer un rôle dans ce grand drame de la chute de l'Empire et du colosse qui s'était appesanti pendant tant d'années sur l'Europe, armée enfin pour nous renverser à son tour!

En rejoignant nos camarades, nous leur apprîmes le changement qui venait d'avoir lieu; ils croyaient déjà que l'Empereur avait formé d'autres projets. Nous insistâmes alors plus fortement sur l'obligation à laquelle le major général s'était engagé et qui était d'ailleurs consentie par l'Empereur, à savoir de n'agir que d'après l'impulsion et la direction des commissaires. Ils se réunirent encore une fois au château pour prendre leurs instructions. L'Empereur nous les lut; il y avait fait insérer la clause de ne rien stipuler qui lui fût personnel; enfin il remit au duc de Vicence l'acte de son abdication, et nous partîmes pour Paris, accompagnés des vœux de l'armée pour le succès de notre négociation.

L'aide de camp du duc de Raguse nous avait précédés à Essonne; il avait informé le maréchal de ce qui s'était passé au château et de la prochaine arrivée des commissaires, au nombre desquels il avait été désigné d'abord; il ne savait pas que j'avais été nommé à sa place. Nous le trouvâmes fort agité, se plaignant de n'avoir pas été appelé à la réunion; nous lui assurâmes qu'elle avait été fortuite et nous l'invitâmes à expédier un parlementaire pour demander passage afin de pouvoir nous rendre près de l'empereur de Russie. Pendant que nous atten-

Digitized by Google

dions le retour du parlementaire, le duc de Raguse nous insinua que les alliés lui avaient fait des propositions pour qu'il se séparât de la cause de l'Empereur avec son corps d'armée, et qu'il avait répondu par des contre-propositions; il craignait qu'à chaque instant on ne vînt lui annoncer qu'elles étaient acceptées. J'ai le regret de dire qu'elles l'étaient déjà, ainsi que des aveux faits plus tard et l'événement prochain le prouvèrent. Il s'était concerté là-dessus avec ses principaux généraux. Ce récit m'est pénible, parce qu'il semble charger le duc de Raguse, avec lequel mes relations ont été depuis amicales; je ne le fais ici que pour parler du rôle que j'ai joué dans la mission dont j'étais partie; du reste, il n'est que pour vous, mon fils, quoique toutes les circonstances en soient publiques et qu'elles aient attiré au pauvre duc de Raguse une animadversion qui, ajoutée à d'autres chagrins domestiques, l'a rendu très malheureux.

On peut se figurer notre surprise en apprenant du maréchal Marmont où il en était avec sa négociation particulière; nous lui en fîmes sentir l'imprudence et les graves conséquences pour la France et pour l'armée qu'une telle désunion mettrait à la discrétion de l'ennemi; mais « tire-moi d'abord du danger, tu feras après ta harangue ». Aussi bien toute représentation, toute observation devenait superflue; il fallait empêcher cette séparation et retarder autant que possible l'effet des propositions faites par le duc de Raguse, lesquelles étaient acceptées déjà, sans qu'il nous l'eût avoué, du moins à moi, tant cette situation le troublait et l'agitait. L'un de nous lui conseilla de se rendre à Fontainebleau, pendant que l'on ferait attendre le parlementaire ennemi en lui disant qu'appelé par l'Empereur, le maréchal avait été obligé de se rendre immédiatement près de lui, ce qui devait paraître naturel; et comme il n'était pas pré-

Digitized by Google

sumable que l'empereur de Russie refusât de nous recevoir et de traiter d'abord d'une suspension d'armes, nous y ferions comprendre les troupes à ses ordres; mais il refusa, craignant que l'Empereur n'apprît cette négociation particulière et ne le fît arrêter et juger. Le duc de Vicence trouva et proposa un autre moyen, celui de mener le duc de Raguse avec nous, observant que si l'on ne demandait pas l'acte de nomination des commissaires, il serait censé en faire partie; dans le cas contraire, nous dirions l'y avoir adjoint. Ceci convenu, le maréchal recommanda au général Souham, auquel il laissait momentanément le commandement de ses troupes, de ne pas bouger, quelque avis qu'il eût, jusqu'à son retour qui aurait lieu le lendemain de bonne heure.

Là-dessus on nous avertit que nous pouvions traverser les avant-postes alliés. Nous montâmes donc en voiture, le maréchal Ney avec le duc de Vicence, le duc de Raguse avec moi. A la hauteur du château de Petit-Bourg, celui-ci remarqua que l'on nous en faisait prendre l'avenue; il tressaillit. « Quel inconvénient y voyez-vous? dis-je. — C'est, répondit-il, le quartier général de l'avant-garde des alliés, commandée par le prince royal de Wurtemberg. — Eh bien! quoi? — C'est que c'est avec lui que le traité a eu lieu, et s'il en exigeait l'exécution?... — En ce cas, restez dans la voiture; dès que nous nous arrêterons, je préviendrai les deux autres commissaires »; ce que je fis en effet.

Le généralissime prince de Schwarzenberg vint nous recevoir et nous conduisit près du prince royal, qui nous accueillit fort sèchement, en nous disant avec aigreur que nous avions fait le malheur de l'Europe, ce qui était assez vrai; mais le reproche était d'autant plus déplacé dans sa bouche qu'il devait un jour, comme avait fait son père, profiter de ces mêmes malheurs par le titre de

Digitized by Google

roi et l'agrandissement du grand-duché de Wurtemberg quand il avait été érigé en royaume. Si on ne le lui dit pas crûment, on le lui fit assez sentir; il quitta le salon avec un air d'humeur et d'impatience et ne reparut plus. Nous connaissions tous le généralissime; il avait été ambassadeur de sa cour près l'Empereur, dont il avait été autrefois le très humble serviteur et courtisan. C'est lui qui avait mis le plus d'activité à faire rompre, en 1810, la négociation du mariage avec la Russie et à jouer le principal rôle pour faire épouser à l'Empereur une archiduchesse, en faisant savoir sous main que, si l'on s'adressait à lui, il avait plein pouvoir pour accepter les propositions, ce qui eut lieu en effet.

Étonné de trouver le généralissime à ses avant-postes et supposant qu'il avait le projet de nous attaquer, je lui témoignai ma surprise de le trouver là, et que s'il avait des intentions hostiles, nous comptions sur sa loyauté pour nous le dire afin que, laissant là notre mission, nous pussions retourner à notre poste. Il répondit en protestant qu'il n'était venu à Petit-Bourg que pour faire sa cour au prince royal; il ajouta qu'il venait d'y arriver quand notre parlementaire avait demandé pour nous passage, et qu'il avait pris sur lui de nous faire recevoir au quartier général de son avant-garde, mais qu'il fallait l'autorisation de l'empereur de Russie pour nous permettre de nous rendre à Paris, qu'il l'avait prévenu et que, sans doute, il ne tarderait pas à recevoir la réponse. Il nous fit beaucoup de politesses; la conversation tomba naturellement sur les événements actuels et sur l'objet de notre mission. Nous pensions qu'il serait un chaud partisan des droits du roi de Rome à succéder à son père et de la régence de l'Impératrice; nous fûmes bien détrompés en entendant le prince se prononcer avec chaleur pour la cause générale des alliés contre les

Digitized by Google

intérêts particuliers de la maison d'Autriche. Son langage était certainement celui de sa cour, mais nous ne pouvions croire que l'empereur François pût sacrifier sa fille dans cette catastrophe et concourir à la précipiter du trône impérial avec autant d'ardeur qu'il avait mis d'empressement à l'y faire monter. Cela nous paraissait d'autant moins naturel que l'on prétendait que cette archiduchesse était celle de ses filles qu'il chérissait le plus.

Pendant cette conversation on vint demander le prince; il sortit et rentra un quart d'heure après, accompagné du duc de Raguse. Comme celui-ci remarqua d'abord notre surprise, il vint à moi d'un air dégagé, riant, comme soulagé d'un grand poids, et nous dit que, s'étant informé, sans se faire connaître, des personnes qui étaient au château, il avait appris que le généralissime nous y avait précédés et que le prince royal venait de se retirer dans son appartement; l'idée alors lui était venue de faire demander le prince de Schwarzenberg, qu'il avait prié de ne donner aucune suite à la convention souscrite, puisque nous, ses camarades, venions traiter pour toute l'armée, — mais sur des bases avouables et toutes différentes — ce à quoi le généralissime avait consenti sans peine. Si tout cela s'était ainsi passé, notre discrétion eût couvert cette faute d'un voile impénétrable; la destinée du duc de Raguse en avait décidé autrement.

La conversation ou, pour mieux dire, la discussion au sujet des droits du roi de Rome reprit avec encore plus de chaleur et non moins de résistance de la part du généralissime. Ses gens le tirèrent d'embarras en l'avertissant que le souper était servi; il était dix ou onze heures du soir et il nous dit qu'il n'avait pas dîné. Il nous invita à nous mettre à table, mais nous ne prîmes aucune part à ce repas à l'allemande, et avec d'autant plus de raison

Digitized by Google

que, peu d'heures auparavant, nous avions dîné à Essonne. Le souper fut silencieux et triste; chacun avait les yeux sur son assiette; nous nous observions. Comme on se levait de table, on nous annonça que l'empereur de Russie nous attendait à Paris. Le généralissime nous précéda et nous partîmes.

L'empereur Alexandre logeait à l'hôtel du prince de Talleyrand. Nous fûmes immédiatement introduits; avant de nous permettre d'exposer l'objet de notre mission, il nous pria d'entendre d'abord ce qu'il avait à nous dire, et là-dessus il exprima avec chaleur et d'une manière chevaleresque son admiration pour les armées françaises, l'immense gloire dont elles s'étaient couvertes, malgré même leurs revers qui n'ôtaient rien à leur valeur; il reconnut qu'elles ne cédaient forcément qu'au très grand nombre, qu'il en avait eu un exemple récent à Fère-Champenoise où un simple détachement, composé pour la plupart d'hommes de nouvelle levée, en blouses et chapeaux ronds, s'était immortalisé en résistant courageusement à toutes les forces réunies sur ce point; il nous dit qu'il eût été au désespoir de la perte de tant de braves et qu'ayant fait tous ses efforts pour les sauver d'une mort certaine, il était enfin parvenu à les faire consentir à se rendre prisonniers de guerre (1). Il dit encore qu'il n'était plus l'ennemi de Napoléon depuis qu'il était devenu malheureux, qu'il avait été précédemment son plus grand admirateur, son ami et son allié, qu'il avait pour sa part exécuté fidèlement leur traité contre l'Angleterre, c'est-à-dire contre son commerce, quoique ce traité fît cruellement souffrir ses propres

(1) C'était l'affaire relatée dans ce bulletin, daté du 26 mars, dont le 6 renversé faisait 29, et auquel l'Empereur refusait d'ajouter foi, pendant que nous étions devant Vitry. *Note du maréchal Macdonald.*

Digitized by Google

sujets dont les échanges étaient la seule ressource pour suffire à leurs besoins et à leur bien-être, et quoiqu'ils en murmurassent tout haut et qu'il y eût un danger imminent d'une révolution dans ses États; qu'ayant acquis la conviction que, contrairement au traité de prohibition, son allié se permettait de délivrer des licences, et que, malgré ses représentations dont aucune n'était accueillie, on continuait à en donner, il avait dû alors fermer les yeux sur quelque trafic dont Napoléon avait exigé l'arrêt; que des notes diplomatiques assez sèches ayant été échangées, et se voyant menacé d'une nouvelle guerre, il avait préféré en attendre chez lui les effets plutôt que de la provoquer. « Vous en savez les résultats, messieurs, ajouta-t-il; mes armées, le climat de mon pays ont vengé mes sujets des désastres qu'ils ont éprouvés; vous n'étiez que des instruments passifs, je ne vous en estime que davantage, pour avoir fait votre devoir et prouvé votre attachement, votre dévouement, votre fidélité à votre maître, dont vous lui donnez ici une nouvelle preuve, pendant que tant d'autres viennent se jeter dans nos bras et provoquer son renversement et celui de l'Empire français. Nous avons voulu franchement traiter avec lui à Prague, à Francfort, à Châtillon-sur-Seine; il ne l'a pas voulu, et voilà où son entêtement nous a conduits. Nous avons déclaré ne vouloir plus traiter avec lui, parce qu'il n'y a plus de sûreté, mais nous ne voulons aucunement nous mêler du gouvernement de la France, ni lui imposer de contributions, ni diminuer son ancien territoire; nous y ajouterons même. »

Il recommença ses éloges de l'armée française, de ses maréchaux, etc. Nous voyions très bien et distinguions ce qu'il y avait de flatteur et de flatterie dans ce long discours que nous n'interrompîmes point. Lorsqu'il eut

Digitized by Google

cessé de parler, le maréchal Ney prit d'abord la parole et dit d'assez bonnes choses et beaucoup d'inutiles; nous voulûmes l'arrêter; il nous dit avec vivacité d'un ton sec : « Laissez-moi parler; vous aurez votre tour. » Le duc de Vicence bouillait en lui-même; il eût mieux valu qu'il répondît, connaissant mieux les formes et ayant plus de mesure. L'Empereur écoutait passivement. Enfin la conversation s'engagea entre tous; nous louâmes la générosité des alliés, lorsqu'ils avaient acquis le droit de se venger; mais cette générosité, nous la rapportâmes à sa magnanimité personnelle, à son influence prépondérante; nous parlâmes de la gloire, de la valeur des armées russes, de la sienne propre; enfin nous employâmes les mêmes armes que lui, pour rendre ce qu'il nous avait si libéralement, si chevaleresquement accordé; il nous parut y être fort sensible.

Après tous ces compliments réciproques, nous profitâmes de la disposition favorable où il était pour réclamer son intervention, son appui en faveur de la cause que nous venions lui soumettre et des propositions que nous avions à lui faire, à savoir, l'abdication de Napoléon qui devait satisfaire les alliés, la reconnaissance de son fils comme son successeur et de l'Impératrice comme régente. « Il est trop tard, nous dit-il; l'opinion a fait des progrès trop rapides; nous l'avons laissée aller; à chaque instant elle s'étend. Que ne vous êtes-vous entendus avec le Sénat Conservateur? — De quel droit a-t-il agi? nous récriâmes-nous; il a menti à son titre; il n'avait aucune mission; plat, rampant, complaisant esclave, il tenait son existence des constitutions de l'Empire; elles sont renversées : il n'est donc rien; il usurpe en ce moment une autorité qui ne peut émaner que de l'opinion nationale, et cette opinion a tout à craindre du ressentiment des Bourbons, des émigrés, des royalistes. Que Votre Majesté

Digitized by Google

nous permette de parler à ce vil Sénat! Toutes les institutions, toutes les existences vont être menacées; les acquéreurs de biens nationaux vont être recherchés; il en naîtra une affreuse guerre civile; car la nation a fait trop de sacrifices, elle a payé trop cher le peu de liberté qu'elle a conquis pour ne pas tout faire pour le conserver. L'armée ne laissera pas fouler aux pieds la gloire dont elle s'est couverte; malheureuse par son chef, avec ou sans lui, elle renaîtra de ses cendres, plus forte, plus remplie d'ardeur que jamais pour les libertés, les institutions et l'indépendance nationale; elle se bornera désormais à l'assurer, sans plus songer à conquérir ou à troubler d'autres peuples. » L'empereur de Russie, frappé de toutes ces raisons, fut ébranlé. « Soyez notre médiateur, Sire; c'est un autre genre de gloire digne de la grande âme de Votre Majesté. Elle a déclaré qu'elle ne faisait la guerre qu'à un homme : il est abattu; que Votre Majesté se montre en vainqueur généreux! Qu'elle mérite la reconnaissance de la grande majorité nationale, comme nous admirons en ce moment sa modération magnanime! »

L'Empereur parut très touché de notre confiance en lui et nous dit : « Je ne m'oppose point à ce que vous voyiez le Sénat; je ne tiens nullement aux Bourbons; je ne les connais pas. Il sera impossible, je le crains, d'obtenir la régence; l'Autriche y est la plus opposée; pour moi j'y consentirais volontiers, mais je dois agir de concert avec mes alliés. Puisque les Bourbons ne conviennent point, prenez un prince étranger ou choisissez parmi vos maréchaux, comme la Suède a fait de Bernadotte; il ne manque pas d'hommes illustres en France. Enfin, messieurs, afin de vous prouver ma sincère estime et ma haute considération pour vous, je vais faire connaître à mes alliés vos propositions et je les

Digitized by Google

appuierai. Il me tarde aussi d'en finir, car il y a des soulèvements qui vont en augmentant dans les Vosges et en Lorraine, où l'on continue à se fusiller; une colonne de mes troupes a perdu trois mille hommes en traversant ces départements et *sans voir un seul soldat français*. Votre franchise a excité la mienne et je ne crains pas de vous faire connaître cet état de choses. Revenez à neuf heures; nous terminerons. »

Nous nous retirâmes : en traversant le grand salon, nous y trouvâmes les membres du prétendu gouvernement provisoire et les ministres provisoires et d'autres personnes. L'inquiétude et la crainte étaient peintes sur tous les visages; une discussion commençait, lorsque les membres de ce gouvernement furent appelés et introduits chez l'Empereur; ils étaient tous dans un négligé honteux, tandis que nous avions trouvé le Tsar en grande tenue militaire. Ils y restèrent assez longtemps; la discussion dans le grand salon était animée; enfin ils sortirent et voulurent prendre avec nous un ton d'autorité que nous rabattîmes promptement, les traitant de factieux, d'ambitieux livrant leur patrie, parjures à leurs serments. Le prince de Talleyrand était passif. Comme la discussion était très bruyante, le duc de Vicence éleva la voix et dit : « Messieurs, vous oubliez que vous êtes chez l'empereur de Russie. » On se tut et M. de Talleyrand invita tout le monde à descendre chez lui, en disant qu'on chercherait à s'entendre et à se concilier; nous répondîmes que nous ne reconnaissions pas leur autorité et nous partîmes. J'avais pour mon compte accablé de reproches mes amis Beurnonville et Dupont qui avait le portefeuille de la guerre. Celui-ci avait avec raison beaucoup à se plaindre de Napoléon, qui l'avait fait juger par une commission de ministres et de conseillers d'État qui lui étaient dévoués, au lieu de le remettre à

Digitized by Google

ses juges naturels, la Haute Cour ou un conseil de guerre, pour l'événement de douloureuse mémoire à Baylen.

J'oubliais de dire qu'en sortant du cabinet de l'empereur de Russie, l'un de ses généraux lui parla à mi-voix; j'entendis ces mots : *totum corpus,* auxquels je ne donnai aucune importance d'abord, mais qui en eurent une très grande quelques moments après. Nous allâmes chez le maréchal Ney. Nous apprîmes, là, que notre arrivée avait frappé de terreur tous les partisans du nouvel ordre de choses; plus de deux mille cocardes blanches étaient tombées des chapeaux; le Sénat tremblait. Pendant que nous déjeunions, on vint appeler le duc de Raguse; il revint un moment après, pâle et comme égaré, en nous disant : « Tout mon corps a passé cette nuit à l'ennemi. » Il prit son sabre et nous ne le revîmes plus. Nous déplorâmes cet événement; il nous cassait bras et jambes et rehaussait par là toutes les prétentions de nos adversaires. Après l'impression qu'une si triste nouvelle devait naturellement produire, un vaste champ de conjectures s'ouvrit et s'étendit devant nous : quelles ne devaient pas être celles de l'armée, du quartier général à Fontainebleau, sur les suites d'un tel événement! N'aurait-il point des imitateurs? ou le découragement n'augmenterait-il pas? D'un côté des désertions isolées déjà très effrayantes; de l'autre, l'audace des ambitieux qui s'étaient mis à la tête du mouvement de Paris dans leur intérêt personnel, tandis que notre seule présence dans la capitale avait fait tomber plus des trois quarts des cocardes blanches; enfin les alliés qui s'étaient d'abord montrés si faciles et si empressés à nous accueillir et à traiter avec une armée dont ils redoutaient encore les débris, ne profiteraient-ils pas d'une circonstance aussi inespérée, aussi favorable à leurs prétentions? Mais confiants dans la loyauté chevaleresque de l'empereur

Digitized by Google

Alexandre, nous attendîmes, non sans anxiété, qu'il nous fît appeler pour nous faire connaître le résultat de sa conférence avec ses alliés.

Le message vint enfin et nous fûmes introduits. Le roi de Prusse était avec l'Empereur, qui nous reçut avec cet air aisé et ouvert que toutes les personnes qui l'approchèrent ont pu remarquer. Une joie contenue se laissait voir sur son visage; il n'était pas difficile d'en deviner la cause; l'événement d'Essonne lui était connu. Le roi de Prusse parla le premier pour nous dire que nous avions fait le malheur de l'Europe; déjà la veille le prince royal de Wurtemberg nous avait ainsi apostrophés à Petit-Bourg. L'empereur Alexandre, craignant l'éclat d'une discussion, se hâta d'intervenir : « Mon frère, dit-il, ce n'est pas le moment de revenir sur le passé », et il entra immédiatement en matière sur l'objet de la conférence; il nous dit que la question avait été résolue négativement. Ainsi s'éteignit le dernier et faible rayon d'espoir que notre première entrevue avait laissé luire sur l'établissement d'une régence, par suite de l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. Alexandre ajouta que l'opinion contraire prévalait à Paris, qu'elle courait la poste dans les départements; que les femmes étaient toujours femmes, c'est-à-dire faibles, que Napoléon, quelque part qu'il fût et avec son ascendant, dominerait la sienne, qu'il lui serait facile de ressaisir le pouvoir et que la soif de la vengeance le porterait de nouveau à ébranler l'Europe; que toutes les nations avaient besoin de paix et de repos, particulièrement la France, après tant d'années d'agitation, de sacrifices et de sang versé, dont, en somme, elle ne retirait qu'une immense gloire, mais trop chèrement achetée; que, toutefois, son territoire serait agrandi, que pour la balance et l'équilibre politique de l'Europe il était néces-

Digitized by Google

saire qu'elle fût forte et plus puissante que sous ses rois. Qui n'eût pas cru, à ce langage si pompeux, qu'une extension de frontière lui serait accordée du côté du Rhin? Mais tout s'est borné à Chambéry avec sa banlieue! L'empereur de Russie ajouta encore qu'en témoignage de leur considération et de leur admiration pour l'armée, de leur estime et de leur amitié qui serait bientôt scellée avec la nation française, aucune contribution de guerre ne serait imposée ni levée par les alliés, sauf une trentaine de millions, je crois, comme en pourboire au roi de Prusse. Ils ont tenu parole; il est vrai qu'ils ont reçu, non un équivalent, mais un dédommagement par l'enlèvement de l'immense matériel des places fortes qu'ils n'avaient pas prises et que le traité honteux du 29 avril leur a livré, traité imprimé dans le *Moniteur* du temps, mais sans signature; la vindicte publique protestait alors que ce n'était pas gratuitement qu'il avait été conclu.

Comme il n'y avait plus d'objections à opposer à la détermination des alliés, il s'agissait de savoir quelles étaient leurs intentions quant au sort futur de Napoléon et de sa famille. Caulaincourt introduisit adroitement la question; j'ajoutai que Napoléon nous avait expressément recommandé et enjoint de ne rien traiter ni consentir qui lui fût personnel. La question du duc de Vicence n'était donc que de curiosité, mais aussi de prévoyance, pour le cas où Napoléon, oubliant sa recommandation, désirerait connaître à l'avance le sort qui lui serait réservé. L'empereur de Russie parut étonné et incrédule; je lui fis voir mes instructions; après les avoir parcourues et s'être convaincu de l'exactitude de mon assertion, il prit une attitude solennelle et nous dit : « Je ne l'en estime que davantage; dès ce moment je cesse d'être son ennemi et lui rends mon amitié. J'ai

Digitized by Google

été autrefois son plus grand admirateur, je me suis allié avec lui, j'ai approuvé tous les changements de sa politique, reconnu tous les souverains qu'il a créés ou établis, les alliances qu'il a formées; j'ai adopté, fidèlement exécuté, pendant la durée du traité, son système continental; il a exigé qu'il fût prolongé; et cependant ce traité faisait le malheur de mon pays, et pendant que je ruinais mes sujets privés de tout commerce, il s'enrichissait en délivrant des licences; il m'a menacé, je me suis mis en défense; il est venu m'attaquer, envahir mes États, il m'a refoulé jusqu'au cœur de mon Empire. Je ne m'étendrai pas davantage sur les calamités qui eurent des suites si épouvantables pour vous et pour la France; elles ont amené la catastrophe dont nous sommes à notre tour les acteurs, la chute de Napoléon et de sa dynastie; mais il est malheureux; aujourd'hui je redeviens son ami et tout est oublié. Il aura l'île d'Elbe pour souveraineté ou *autre chose;* il conservera le titre sous lequel il est généralement reconnu; sa famille aura des pensions et conservera ses propriétés. Dites-lui, messieurs, s'il ne veut pas de cette souveraineté, et dans le cas où il ne trouverait d'asile nulle part, dites-lui qu'il vienne dans mes États; il y sera reçu en souverain; il peut compter sur la parole d'Alexandre. »

Pendant ce discours, le roi de Prusse s'était, je crois, retiré. Sur la question de savoir ce que signifiaient ces deux mots : *autre chose,* que l'Empereur venait de dire, il déclina toute explication. Nous lui demandâmes alors une note écrite de la proposition, ou plutôt de la décision des alliés, mais il objecta que cette affaire devait être traitée diplomatiquement, par l'intermédiaire accoutumé des ministres; sur quoi nous lui fîmes observer que Napoléon pourrait craindre de fausses interprétations, des malentendus, et nous le suppliâmes de faire mettre

Digitized by Google

simplement par écrit, sans date ni signature, ce qu'il avait daigné nous dire verbalement touchant les résolutions des alliés; il y consentit enfin, sortit et rentra peu après, tenant à la main une rédaction parfaitement conforme à ce qu'il nous avait déclaré. Il la remit à Caulaincourt, nous accorda un armistice de quarante-huit heures pour nous donner le temps d'aller à Fontainebleau et d'en revenir, munis, au nom de l'armée, d'instructions suffisantes pour traiter sur les bases convenues, puis il nous congédia.

Nous étions, pour le moins, aussi pressés de retourner au quartier général que l'empereur Napoléon et l'armée de connaître le résultat de notre négociation. La défection du corps du duc de Raguse y avait naturellement causé une grande agitation; on y supposait avec raison que cet événement pouvait entraver notre mission et en rendre, sous tous les rapports, le succès négatif. Notre retour calma momentanément les esprits les plus exaltés comme les plus craintifs. Dès notre arrivée, nous nous rendîmes au château. Il était une heure du matin. On eut beaucoup de peine à réveiller et à faire lever l'Empereur; il fallut que Caulaincourt entrât lui-même dans sa chambre et le secouât assez rudement. Dormir aussi profondément, dans la situation où il se trouvait, semblerait dénoter ou beaucoup d'insouciance, ou le calme d'une âme bien au-dessus du vulgaire. Il parut enfin, entendit notre rapport et nous remercia des efforts que nous avions faits; il nous dit que la défection du corps de Marmont avait nécessairement influé sur la détermination des alliés. En cela, il ne se trompait point, car, dans la seconde audience, l'empereur de Russie nous avait parlé, sur ce qui était de notre mission, d'un ton plus haut et plus décidé que dans la première; quant à la personne de Napoléon, quoique son attitude, comme

Digitized by Google

je l'ai dit, fût solennelle, c'est avec beaucoup de grâce qu'il avait fait l'offre de le recevoir dans ses États.

Lorsque nous arrivâmes à ce point spécial, l'Empereur nous ayant demandé comment on le traiterait, lui et sa famille, il manifesta une haute opinion du caractère d'Alexandre; il dit qu'il le connaissait assez pour être convaincu que, s'il n'eût pas été obsédé, circonvenu par les alliés, et surtout par l'influence de l'Angleterre, Alexandre aurait traité avec lui et maintenu sa souveraineté sur la France et sa dynastie. Il ajouta que l'Impératrice lui mandait de Blois ou d'Orléans d'avoir bon courage, qu'elle comptait assez sur la tendresse de son père pour être persuadée, comme elle voulait qu'il le fût lui-même, que l'empereur François ne consentirait pas, ne souffrirait pas que son gendre fût renversé du trône, qu'elle était néanmoins décidée à partager son sort, quel qu'il fût, qu'aucune puissance humaine ne la séparerait de lui, et qu'elle se disposait à le rejoindre. « Vous ne connaissez pas l'Impératrice, nous dit-il; c'est une princesse d'un grand caractère; au besoin, elle recommencerait Marie-Thérèse lorsqu'elle montra son fils aux Hongrois. » Nous savions cependant à quoi nous en tenir sur cette influence féminine dans la campagne de 1813; car, pendant la durée de l'armistice et les négociations de Prague, elle avait garanti, à ce que l'Empereur me dit alors, la neutralité de son père; mais Napoléon aimait à se nourrir d'illusions, comme chacun sait.

Nous nous efforçâmes de le dissuader du frivole espoir dont l'Impératrice le flattait; la preuve la plus convaincante de ce mécompte était la forte opposition que nous avait manifestée ouvertement le généralissime prince de Schwarzenberg; et certes, il n'eût point agi de la sorte sans les instructions formelles de l'empereur d'Autriche, qui était à Dijon, et qu'il représentait dans

Digitized by Google

le conseil des alliés, à Paris. Napoléon ne put s'empêcher de convenir qu'il y avait du vrai dans nos observations; mais, laissant tout à coup de côté la politique, les destinées de la France et de l'armée, pour ne s'occuper que de ce qui lui était personnel, il revint à l'offre des alliés et nous demanda si nous avions pénétré ce qu'ils voulaient dire par l'île d'Elbe ou autre chose. Sur notre réponse négative, et après avoir réfléchi quelques instants, il dit : « C'est probablement l'île de Corse, et c'est pour éviter le quolibet (1) qu'ils n'ont pas voulu la nommer. Eh bien! je choisis l'île d'Elbe. Connaissez-vous cette île, messieurs? Y a-t-il un palais, un château, une habitation convenable, passable? » Aucun de nous n'y avait été. « En ce cas, que l'on fasse chercher dans l'armée un officier d'artillerie ou du génie; il doit s'en trouver qui y aient été employés. » Il en fit donner l'ordre immédiat.

Il nous reparla encore de la défection du corps de Marmont : « C'est moi, dit-il, qui, probablement, en suis la cause; je voulais savoir si vous aviez franchi sans difficulté les avant-postes des alliés et je désirais causer avec le duc de Raguse. J'envoyai successivement des officiers pour l'appeler près de moi et me rendre compte de votre passage; il était parti avec vous; ses généraux, qui savaient tout et avaient eu part au traité de séparation, prirent de l'inquiétude de mes messages répétés; ils supposèrent que j'étais instruit, et craignant d'être arrêtés, ils ont emmené leurs troupes, sans même avertir les corps échelonnés qu'ils ont ainsi compromis et presque démoralisés, car les avis les plus fâcheux sous ce rapport, et dont les chefs et officiers mêmes ne

(1) Quel quolibet? Est-ce une allusion au surnom injurieux d'Ogre de Corse?

Digitized by Google

s'abstenaient pas, se succédaient rapidement; malheureusement, on ne pouvait guère y remédier; toutefois, je fis avancer les échelons pour occuper de nouveau la ligne d'Essonne. » Il avait deviné juste. Il parla fort modérément de Marmont; nous lui expliquâmes alors comment il avait été entraîné d'abord par des pourparlers indirects de personnes qui lui étaient attachées d'amitié et dévouées par reconnaissance; malheureusement, ayant écouté des propositions, il avait eu le tort de répondre par des contre-propositions qu'il pensait n'être pas de nature à être acceptées; elles le furent, elles l'étaient même quand nous arrivâmes la première fois à Essonne; mais la catastrophe n'a nullement dépendu de sa volonté; car, en venant avec nous à Paris, il avait formellement prescrit et ordonné à ses généraux, quelque chose qui arrivât, d'attendre son retour, qui aurait lieu le lendemain de bonne heure. Cet événement a été d'autant plus fâcheux pour lui qu'il avait réglé avec le prince de Schwarzenberg, à Petit-Bourg, que, malgré le traité particulier, son corps ne passerait point en Normandie, ne se séparerait pas du reste de l'armée et serait compris dans les arrangements de notre négociation; mais la fatalité en ordonna autrement. On ne pouvait réellement accuser le duc de Raguse, dans cette occasion, que d'une légèreté très blâmable; dans une autre, sans doute, c'eût été un crime de haute trahison; mais, dans celle-ci, qu'avait-il à espérer, à gagner, élevé comme il était à la première dignité de l'armée, au titre le plus distingué dans l'ordre social? Un ministère? mais ces fonctions étaient remplies. Aussi l'Empereur n'insista point, mais il dissimulait, comme il le marqua dans une proclamation, l'année suivante, à son funeste retour de l'île d'Elbe.

Nous invitâmes l'Empereur à s'occuper immédiate-

Digitized by Google

ment de faire dresser les nouvelles instructions pour la négociation qui lui était personnelle, ainsi qu'à sa famille; il promit de nous les remettre le lendemain, me remercia personnellement de ma conduite et de mes efforts, et nous nous retirâmes après l'avoir supplié de nouveau de ne pas nous retarder, attendu qu'il était à craindre que la circonstance d'Essonne, en augmentant le découragement de l'armée, ne fût un exemple pour d'autres, et qu'enfin il était nécessaire de ne point laisser refroidir la bonne volonté et l'intérêt que l'empereur de Russie nous avait montrés pour lui-même et pour sa famille.

Dans la matinée, nous vîmes quelques-uns de nos collègues les maréchaux, nombre de généraux et d'officiers supérieurs. Il y avait beaucoup de fermentation dans les esprits, et par suite du découragement; les opinions paraissaient pencher en faveur du changement de régime. Nous avions donc lieu de craindre des adhésions partielles et particulières; il y en eut, en effet, malgré tous nos efforts pour les empêcher et les prévenir, en faisant sentir que notre force était dans l'union, qu'en conservant notre attitude encore redoutable aux alliés, nous leur imposerions et obtiendrions d'eux des conditions meilleures; que ce serait une lâcheté d'abandonner Napoléon, encore leur chef, et de le laisser à la merci de ses ennemis intérieurs et extérieurs. On paraissait inquiet qu'il ne prît la résolution désespérée de provoquer un soulèvement et d'entraîner nos débris d'armée à une perte certaine ou, comble de malheur! à une guerre civile.

Je ne me souviens pas bien si c'est à ce moment, ou lorsque nous partîmes la première fois pour Paris, que nous remîmes l'autorité du commandement au maréchal Berthier, prince de Neuchâtel, vice-connétable et major

Digitized by Google

général. L'époque ne fait rien; car, si nous étions les envoyés de l'Empereur, nous avions en même temps le titre de commissaires de l'armée, et ce n'est qu'en cette dernière qualité que les alliés voulurent nous recevoir. Il fut donc convenu et nous enjoignîmes au prince de Neuchâtel de n'exécuter aucun des ordres que Napoléon pourrait lui donner en ce qui concernerait des mouvements de troupes, et de ne se diriger que par les impulsions que nous, les commissaires, lui donnerions pour appuyer nos négociations. Cet arrangement convenu, tous promirent et s'engagèrent à s'y conformer; vous verrez plus tard comme on a tenu parole. Cependant nous ne cessions de répéter que de notre union et de l'attitude ferme et imposante de l'armée dépendait le succès de notre mission.

Je commandais cinq corps d'armée, y compris celui du duc de Reggio, qui était de nouveau sous mes ordres. En mon absence je lui déléguai l'autorité et au général Molitor le commandement du corps dont j'étais titulaire; mais, pour l'unité, je le plaçai sous celui du maréchal.

Après cette longue conférence où l'on dit beaucoup de choses inutiles, nous nous rendîmes au château; les bases du traité y étaient préparées, et, munis de nos pleins pouvoirs, nous prîmes congé de Napoléon qui nous parut plus résigné à subir son sort futur; il nous engagea à presser les affaires et à amener une prompte conclusion. Arrivés tard à Paris, nous fîmes prévenir l'empereur de Russie, qui nous ajourna au lendemain, onze heures du matin.

Quand nous arrivâmes, il connaissait déjà l'acceptation par Napoléon de la souveraineté de l'île d'Elbe.

Nous fûmes très gracieusement reçus et accueillis; mais si, d'un côté, il y entrait de la considération personnelle, de l'autre Alexandre éprouvait une joie secrète de

Digitized by Google

voir se terminer si heureusement une lutte que les alliés craignaient de voir se prolonger; et ici ce n'était plus contre des débris d'armée qu'ils eussent eu à combattre, c'était contre des populations armées; déjà grand nombre des habitants des Vosges et de la Lorraine s'étaient formés en partisans et causaient beaucoup de mal sur les communications des troupes étrangères. L'empereur Alexandre m'avait dit et m'a répété depuis que dans ces seuls départements ils avaient perdu trois mille hommes sans rencontrer un seul soldat français! Napoléon avait la grande majorité de la capitale en sa faveur, toute la garde nationale; les étrangers n'y étaient pas très rassurés. Les armées encore nombreuses qui avaient évacué l'Espagne, les frontières d'Italie et du Piémont pouvaient se réunir à la nôtre; les garnisons du Rhin et de la Meuse pouvaient former un corps considérable et appuyer les insurrections qui, d'abord partielles, pouvaient amener des soulèvements en masse; l'énergie de Napoléon, quoique affaiblie par tant de revers, pouvait se réveiller et donner une grande impulsion à la France. Tout cela était senti, et c'était sans doute le motif dominant qui rendait les souverains aussi accommodants, et le gouvernement provisoire, si peu, si faiblement établi, aussi coulant.

Le premier point à traiter était d'un armistice indéfini et d'une ligne de démarcation; l'empereur de Russie nous dit que, pour nous donner une marque de son estime, il nous autorisait à la fixer. Nous hésitâmes un instant; je pris la parole et lui demandai la rive gauche de la Seine; Alexandre répondit qu'il y consentirait volontiers, mais il observa que Paris se trouverait partagé, que le mélange des troupes qui nécessairement passeraient d'une rive à l'autre pour leurs affaires, leurs besoins, même par curiosité, pourrait avoir des consé-

Digitized by Google

quences fâcheuses pour la capitale, qu'il était mieux d'éviter le contact des troupes de part et d'autre; que d'ailleurs les alliés ne voudraient sûrement pas consentir à replier leurs avant-gardes des positions qu'elles occupaient militairement; qu'il valait mieux, qu'il était préférable de laisser les troupes en dehors que d'en remplir la ville où elles seraient une grande gêne pour les habitants et pour le commerce. Nous convînmes de la justesse de ces observations et n'insistâmes point. Là-dessus l'empereur Alexandre me présenta un crayon que je m'excusai de prendre, mais il me pressa avec tant de grâce pour que je traçasse la ligne, qu'enfin je me rendis. Elle contournait l'extérieur de Paris sur les deux rives de la Seine à partir des avant-postes étrangers et laissait de notre côté sur la rive gauche tous les lieux non occupés ce jour-là par leurs troupes; une carte de France était déployée sur une table et le tracé fut bientôt fait. L'armistice comprenait toutes les armées et toutes les places qui, tant en France qu'à l'étranger, tenaient encore : des officiers des deux parts devaient être envoyés sur tous les points pour faire cesser les hostilités; mais comme il n'était pas possible de régler de Paris les démarcations à distance, nous convînmes que chacun conserverait les positions telles qu'elles seraient au moment où les envoyés, qui avaient à faire la plus grande diligence, arriveraient sur les lieux.

La ligne de la Seine étant la plus importante, elle décrivit, depuis l'embouchure de la rivière d'Essonne, un demi-cercle autour des avant-postes alliés jusqu'au-dessous de Paris; l'empereur de Russie, ayant examiné et approuvé ce tracé, donna des ordres pour que le prince de Schwarzenberg en fît faire des expéditions et dépêchât, d'après les bases convenues, des instructions pour la cessation immédiate des hostilités. Ensuite il nous mit

Digitized by Google

en rapport avec les ministres des cours alliées pour la rédaction des articles du traité dont il se chargeait de faire accepter les conditions par le gouvernement provisoire, moyennant la remise de l'acte d'abdication.

Le plus pressant était la notification de la suspension d'armes; lorsque nous fûmes avertis que l'état-major autrichien avait achevé la mise au net du tracé de la ligne de démarcation, nous nous rendîmes chez le prince de Schwarzenberg pour recevoir notre expédition, lire nos instructions respectives pour les officiers porteurs de la notification d'armistice, connaître leurs noms et régler leur départ. Pendant que mes collègues s'en occupaient, je m'avisai de vérifier le tracé de démarcation, et ce fut une importante et heureuse idée, car, soit mauvaise foi, soit erreur, notre ligne, au lieu de partir de la rivière d'Essonne, était reculée au delà de Fontainebleau; par conséquent il aurait fallu que l'empereur Napoléon sortît du château et que nos troupes évacuassent leurs positions pour se retirer à Nemours et très précipitamment, car l'exécution de la convention sur ce point était limitée, pour tout délai, à vingt-quatre heures. Ce qui me fit penser alors, et ce que je pense encore aujourd'hui, qu'il y avait dans cet incident plus que de l'erreur, ce fut l'opiniâtreté avec laquelle l'état-major autrichien et le prince lui-même soutinrent qu'on s'était exactement conformé à l'original; j'en demandai vivement la représentation pour le confronter avec les copies : il ne se trouva point; on assura l'avoir renvoyé à l'empereur de Russie : nous demandâmes qu'on l'y envoyât chercher; on fit des difficultés; alors, prenant mon chapeau, je notifiai que j'allais me rendre chez l'Empereur. Voyant ma détermination que mes collègues voulurent appuyer en m'accompagnant, les Autrichiens

Digitized by Google

cédèrent et envoyèrent ou n'envoyèrent pas chercher la carte originale, mais, au bout d'une heure ou deux, et sans rapporter cette carte originale, le prince de Schwarzenberg nous dit que l'empereur de Russie nous donnait raison sur tous les points; les expéditions furent rectifiées en conséquence.

Ces points réglés à notre satisfaction, mes collègues me remercièrent de l'idée que j'avais eue de collationner cette ligne de démarcation que nous devions envoyer immédiatement à Fontainebleau. Si nous eussions reçu cette carte sans examen, quel désappointement! quel bouleversement n'eût-on pas éprouvé au quartier général français, forcé de partir sans retard! En écrivant ces lignes, je suis encore tout bouleversé moi-même des conséquences; car nous n'aurions pas cédé. Nous eûmes dans cette occasion une nouvelle preuve de la loyauté de l'empereur Alexandre.

Je retourne un peu en arrière pour mentionner une circonstance qui m'avait échappé. De retour à Paris, la seconde fois, tandis que nous dînions ensemble chez le maréchal Ney, l'un de ses aides de camp entra tout rayonnant de joie, et lui dit : « Votre lettre a été parfaitement reçue de l'empereur de Russie », et montrant à son cou une décoration dont ce souverain venait de l'honorer, « en voici la preuve ». Il ajouta que M. de Talleyrand, président du gouvernement provisoire, remerciait le maréchal des avis importants qu'il lui avait donnés. Nous nous regardâmes étonnés et demandâmes ce que cela signifiait; Ney, embarrassé, répondit en balbutiant que, sortant avec nous de la conférence que nous avions eue avec Napoléon, la nuit précédente, et craignant que, malgré son acceptation des conditions offertes, il ne fît quelque sottise, lui, maréchal Ney, avait cru devoir en rendre compte à l'empereur de

Digitized by Google

Russie, afin que les alliés prémunis prissent leurs mesures en conséquence. Sur notre observation qu'il n'aurait pas dû hasarder une telle démarche sans nous consulter, attendu que sa qualité de commissaire donnait beaucoup de poids à ses assertions, il voulut, pour nous rassurer, nous montrer les copies de ses lettres. Son secrétaire, qu'il fit appeler, ne les trouva pas d'abord, puis revint et déclara que les minutes étaient tellement raturées qu'elles étaient absolument illisibles. C'est dans ce moment que l'empereur de Russie nous fit avertir qu'il nous recevrait le lendemain matin. Nous comptions lui apprendre l'acceptation de l'île d'Elbe, mais il était déjà instruit de tout ce qui s'était passé par la lettre du maréchal Ney dont je n'ai, d'ailleurs, jamais connu les détails.

Même sans l'arrivée soudaine de l'aide de camp révélateur, nous étions destinés à connaître cet incident, car, avant d'être annoncés chez l'empereur de Russie, nous rencontrâmes M. de Nesselrode, son ministre des affaires étrangères, qui fit quelques compliments là-dessus au maréchal Ney, et bientôt après l'Empereur l'en remercia affectueusement. Quant à M. de Talleyrand, il eut la malice de faire insérer la lettre qu'il avait personnellement reçue dans le *Moniteur*, mais j'ignore si c'est en entier ou par extrait. Ceci explique pourquoi le maréchal Ney donna son adhésion personnelle au nouvel ordre de choses, à notre insu et pendant que nous négociions, et pourquoi, plus tard, après la signature du traité, il nous abandonna et ne voulut point nous accompagner à Fontainebleau; le *Moniteur* y avait sans doute été lu, et il évitait ainsi les reproches directs que Napoléon n'eût pas manqué de lui adresser. Caulaincourt me dit alors qu'après avoir été désigné comme l'un des commissaires, Ney était revenu chez Napoléon et lui avait

Digitized by Google

dit qu'il manquait d'argent pour remplir sa mission; Napoléon lui avait répondu qu'il ne restait que peu de fonds à Fontainebleau, qu'il avait donné l'ordre de faire revenir le Trésor qui était avec l'Impératrice, mais qu'en attendant il lui promettait 15,000 francs; Caulaincourt ajoutait qu'il les avait touchés à notre premier retour de Paris, et vraisemblablement après avoir écrit les lettres à l'empereur de Russie et à M. de Talleyrand. Cependant, nous n'avions besoin de rien, car nous étions conduits par les voitures de l'empereur Napoléon, et le duc de Vicence payait en son nom les frais de poste; mais on a toujours dit que c'était l'habitude du maréchal qui, toutes les fois qu'il recevait un ordre de départ, objectait qu'il n'avait pas d'argent, et Napoléon lui en faisait donner. En traçant cet épisode, je ne suis assurément mû par aucune animosité contre le maréchal Ney dont j'ai plus que tout autre estimé la bravoure, et j'ai mêlé ma voix à celles qui l'ont surnommé le Brave des braves. Cet écrit, d'ailleurs, est pour vous, mon fils; cet épisode servira seulement à vous donner l'intelligence de ce qui pourrait être publié sur ces circonstances et à expliquer les étranges lettres du maréchal à l'empereur de Russie et au prince de Talleyrand, lorsque vous serez en état d'entendre et de comprendre les grands événements dans lesquels j'ai été acteur et témoin.

Je reviens à notre négociation et à notre ligne d'armistice. Les tribulations, les retards que nous venions d'éprouver n'étaient qu'un prélude; nous étions destinés à subir une contrariété plus grande. Pendant que nous étions occupés de ces expéditions de la démarcation rectifiée sur notre insistance, arriva un message pressé de l'empereur de Russie qui nous mandait sur-le-champ près de sa personne. Nous remarquâmes, en arrivant,

Digitized by Google

son air sévère; il prit un ton menaçant : « Je suis indigné, dit-il, messieurs, du rôle que vous jouez ici. C'est donc pour abuser de ma bonne foi que vous vous êtes présentés en négociateurs! C'était donc pour favoriser la fuite de Napoléon! » Il put voir à notre attitude consternée que nous ne jouions pas la surprise; en effet, nous restâmes confondus à cette nouvelle invraisemblable. « Eh quoi! dis-je, Votre Majesté y ajoute foi! et quand votre générosité a été connue, appréciée par Napoléon, qu'il a accepté vos offres qui garantissent sa sûreté, il s'exposerait à tomber dans les troupes alliées, à être pris par un parti de Cosaques, à rester toute sa vie en captivité, s'il ne lui arrivait pas pis! Non, dis-je avec chaleur, cela ne se peut, cela n'est pas; cet avis est faux, controuvé; on a trompé méchamment Votre Majesté pour paralyser sa bienveillance à l'égard de Napoléon! — Voici le rapport, reprit-il; il m'est adressé et signé par le prince Repnine — je crois — qui commande mes troupes à La Ferté-Aleps, et je dois le croire. — On l'a sûrement trompé, répondis-je, ou induit en erreur. » Le rapport était en langue russe; l'Empereur le traduisit : son général lui rendait compte que le général français D....., qui lui était opposé, l'informait que l'on venait de lui dire que Napoléon, avec cinquante chasseurs à cheval de sa garde, s'était enfui on ne savait de quel côté, que ne sachant plus à quelle autorité s'adresser, il le priait de lui faire donner des ordres, pour lui et sa cavalerie, par le gouvernement provisoire.

Tout cela pouvait provenir de malveillance, malentendu ou insinuation de ce gouvernement provisoire qui avait de nombreux agents sur tous les points qu'occupait l'armée, pour tromper les chefs sur la marche des affaires, décourager, désorganiser les troupes, provo-

Digitized by Google

quer des adhésions et défections partielles, comme cela eut lieu, en effet. Je proposai à l'Empereur d'envoyer un de ses aides de camp avec un des miens à Fontainebleau, pour vérifier cette nouvelle et s'assurer de l'identité de l'empereur Napoléon; il y acquiesça et ces officiers partirent; mais, en attendant leur retour, il suspendit la négociation, ainsi que l'exécution de la démarcation d'armistice. Nous eûmes, en rentrant chez le maréchal Ney, la certitude de la fausseté de la nouvelle, car une lettre de l'empereur Napoléon, datée du même jour, — et c'était de la veille qu'on le disait en fuite — redemandait son acte d'abdication et révoquait nos pouvoirs. Nous ne pouvions comprendre comment il revenait sur sa résolution précédente; à notre tour, indignés qu'il nous crût capables de nous prêter à une pareille folie, que je pourrais mieux qualifier, nous nous y refusâmes énergiquement. Cette demande avait pourtant un grand avantage, en ce qu'elle nous assurait de la présence de Napoléon à Fontainebleau; mais, quant à l'énigme de la fuite, nous en cherchions vainement le mot, ainsi que le motif subit du retrait de l'abdication.

Les aides de camp revinrent et confirmèrent notre assertion sur la fausseté de la fuite; alors les suspensions furent levées; nous expédiâmes le tracé de démarcation pour être exécuté immédiatement; car les troupes étaient fort mal au bivouac, resserrées dans des cantonnements sans magasins; rarement y avait-il des distributions, ce qui augmentait le mécontentement, le découragement, et provoquait la désertion, à la très grande satisfaction des alliés et du gouvernement provisoire, tant ces faibles débris, qui avaient signalé leur valeur dans de si nombreuses batailles et fait trembler plus d'une fois l'Europe, imposaient encore aux ennemis!

Digitized by Google

Il n'en était pas de même de leurs chefs; c'était à qui montrerait le plus d'empressement à se soumettre, malgré toutes nos instances et nos recommandations. A peine avaient-ils fait leur paix particulière, au nom de leurs troupes qui l'ignoraient, ils les abandonnaient et accouraient à Paris, jusqu'au général Molitor, auquel j'avais laissé le commandement du corps dont j'étais titulaire, et qui, malgré mes ordres, fit son adhésion sans ma participation. C'est ici le cas de répéter ce que j'ai déjà dit, que la loyauté de l'empereur Alexandre l'empêcha de profiter de ces défections et de s'en faire un prétexte pour rompre avec nous, car nous ne représentions plus qu'une armée fictive. Il tint toutes ses promesses, tous ses engagements envers Napoléon et nous reconnut constamment en notre qualité de commissaires.

Pendant que la négociation marchait, j'interrogeai mon aide de camp qui avait accompagné celui de l'empereur de Russie à Fontainebleau. Il y avait appris qu'un général Allix, qui commandait à Sens, avait vu passer un major autrichien se rendant à Paris de Dijon où était son souverain; ce major lui aurait dit que son maître, dont il portait les dépêches à l'empereur de Russie, trouvait très mauvais ce qui s'était fait et se faisait encore à Paris, qu'il avait pris les armes contre Napoléon pour réduire sa puissance et mettre un terme à son ambition, qu'il voulait bien, comme il s'y était engagé, le resserrer dans les anciennes limites de la France, mais qu'il ne concourrait point, qu'il ne consentirait point à ce que l'on détrônât son gendre, sa fille et l'héritier naturel et direct de leur couronne; d'après ce récit vrai ou supposé, le général s'était hâté d'en faire passer l'avis à Napoléon dont les espérances se flattèrent un moment; mais il fut bientôt détrompé, car il sut d'une autre et meilleure

Digitized by Google

source que son beau-père avait approuvé sa déchéance et le rappel des Bourbons; c'était dans l'instant de cette fausse lueur qu'il nous avait fait redemander son acte d'abdication. Quant à la nouvelle de sa fuite, jamais je n'ai pu la tirer au clair; j'aurais pu interroger depuis le général français qui l'avait donnée au général russe, mais je ne voulus pas, pour son honneur, entrer en éclaircissement sur un pareil sujet.

Enfin nous mîmes la dernière main au traité qui fut signé le 11 avril, entre les ministres étrangers et nous; le soir même, nous remîmes l'acte d'abdication au gouvernement provisoire contre sa garantie d'en faire exécuter les clauses, en ce qui le concernait, et sous celle des puissances alliées; l'échange des ratifications fut fixé au 14, à onze heures du matin, chez le prince de Hardenberg; je fus chargé de la remise de la nôtre.

Les membres du gouvernement provisoire avaient voulu donner une sorte de solennité à la réception de l'acte d'abdication; ils avaient convoqué leurs ministres et d'autres personnes de leur parti. Après la remise faite par nous de cet acte considéré avec raison comme le plus important et le dernier d'un souverain naguère le plus puissant du monde, M. de Talleyrand s'avança vers nous et dit : « Maintenant que tout est consommé, nous vous demandons, messieurs, votre adhésion au nouvel ordre de choses établi. » Le maréchal Ney s'empressa de répondre qu'il l'avait déjà donnée. « Aussi n'est-ce pas à vous que je m'adresse, c'est aux ducs de Tarente et de Vicence. » Je répondis seulement que je m'y refusais; Caulaincourt en dit autant. Talleyrand ne pouvait changer de couleur ni pâlir, mais sa figure s'enfla, comme bouffie de colère et prête à éclater. Cependant il se contint et se borna à me dire : « Mais, monsieur le

Digitized by Google

maréchal, il est important pour nous d'avoir votre adhésion personnelle, car elle doit exercer une grande influence sur l'armée et sur la France. Tous vos engagements sont maintenant tenus et vous êtes dégagé. — Non, répondis-je, et personne ne doit mieux savoir que vous que tant qu'un traité n'est pas ratifié, il peut être annulé; mais lorsque cette formalité sera remplie, je saurai ce que j'aurai à faire. » M. de Talleyrand ne répliqua rien, recula de quelques pas, et nous nous retirâmes.

Ney nous déclara que sa mission étant terminée, il ne retournerait pas avec nous à Fontainebleau, et ayant l'air de s'adresser à moi : « Je n'irai pas pour y chercher des récompenses. — Je n'ai pas été habitué à en recevoir, dis-je, encore moins à en demander et — faisant allusion aux 15,000 francs — je n'en ai pas eu d'avance. J'y vais, moi, remplir un devoir, tenir jusqu'à la fin mes engagements et la promesse que j'ai faite à l'Empereur. »

Le lendemain 12 avril, Caulaincourt et moi partîmes ensemble pour Fontainebleau; le comte d'Artois entrait, je crois, au même moment, dans Paris avec le titre de lieutenant général du royaume.

Nous trouvâmes Napoléon calme et serein, bien qu'il apprît que tout était consommé. Il nous renouvela affectueusement ses remerciements pour ce qui le concernait, lui et sa famille; ne voyant pas le maréchal Ney, il dit seulement, sans autre observation : « Est-ce que le maréchal n'est pas revenu avec vous ? » Il lui fut aisé d'interpréter notre silence à cette question insidieuse, car il avait bien remarqué qu'il n'était pas là. Il était près de six heures; il nous retint à dîner, mais il le retarda d'une heure pour faire préparer les ratifications. Au moment de passer à table, il nous fit dire de nous y

Digitized by Google

mettre sans lui, qu'il se sentait indisposé et allait se mettre au lit; cependant on lui envoya à manger. Enfin il me fit indiquer neuf heures du matin pour venir le lendemain prendre ses ratifications.

Un aide de camp de l'empereur de Russie arriva, je ne sais plus si c'est avant, pendant ou après le dîner. Il était porteur du traité ratifié que son maître envoyait à Napoléon par courtoisie; cet aide de camp était, je crois, M. de Schouwalof, un des favoris d'Alexandre. Il fut introduit, à ce que je crois, mais j'ignore ce qui a pu être dit dans cette conversation; si le duc de Vicence écrit des Mémoires, sans doute il la mentionnera.

Tous ceux qui étaient restés à Fontainebleau, la plupart attachés au service de la maison et de la personne de l'Empereur, étaient fort joyeux de voir enfin ce grand drame finir; ils n'avaient plus rien à espérer de lui; la décence les avait retenus à leur poste, mais ils soupiraient après le moment d'être congédiés.

A neuf heures, le lendemain, je fus introduit. Les ducs de Bassano et de Vicence étaient avec l'Empereur; celui-ci, assis devant la cheminée, vêtu d'une simple robe de chambre de basin, les jambes nues, en pantoufles, le cou découvert, la tête entre les deux mains, les coudes appuyés sur les genoux; il ne bougea point lorsque j'entrai, quoique annoncé à haute voix; il paraissait profondément absorbé. Après quelques minutes d'attente silencieuse, le duc de Vicence lui dit : « Sire, le maréchal duc de Tarente s'est rendu à vos ordres; il est important qu'il reparte pour Paris. » Sa Majesté parut sortir d'un rêve et surpris de me voir; il se leva et me tendit la main en s'excusant de ne m'avoir point entendu entrer. A peine eut-il découvert sa figure, que je fus frappé de son altération; son teint était jaune et olivâtre.

Digitized by Google

« Est-ce que Votre Majesté est souffrante? lui dis-je. — Oui, répondit l'Empereur; j'ai été fort indisposé cette nuit »; là-dessus il se rassit, reprit sa première attitude et parut de nouveau plongé dans ses rêveries. Les deux assistants et moi nous nous regardâmes sans mot dire; enfin après une assez longue pause, le duc de Vicence répéta : « Mais, Sire, le duc de Tarente attend; il faudrait lui délivrer les actes dont il doit être porteur, attendu que c'est dans vingt-quatre heures que le délai expire, et que les échanges doivent se faire à Paris. » L'Empereur alors, sortant une seconde fois de ses méditations, se leva d'un air plus dégagé, mais son teint n'avait point changé; sa contenance était mélancolique. « Je me sens un peu mieux », nous dit-il; puis il ajouta : « Duc de Tarente, je suis on ne peut plus touché et reconnaissant de votre conduite et de votre dévouement. Je vous ai mal connu; on m'avait prévenu contre vous; j'ai tant fait, comblé tant d'autres qui m'ont abandonné, délaissé, et vous qui ne me deviez rien, m'êtes resté fidèle! J'apprécie trop tard votre loyauté, et je regrette sincèrement d'être dans une situation à ne pouvoir la reconnaître et vous en témoigner ma reconnaissance autrement que par des mots. Je sais que votre délicatesse et votre désintéressement vous laissent sans fortune; je n'ignore pas non plus le noble refus que vous avez fait à Gratz, en 1809, d'accepter un présent considérable que les États de cette province vous offrirent, en témoignage de leur reconnaissance pour la sévère discipline et l'ordre que vous avez maintenus parmi mes troupes et votre sévère équité à rendre justice à tous. J'étais autrefois riche et puissant, maintenant je suis pauvre. — Je me flatte, répondis-je, que Votre Majesté m'estime assez pour croire que ce n'est pas dans votre position actuelle que j'accepterais une récompense; la

Digitized by Google

conduite que j'ai tenue et à laquelle vous attachez trop de prix était tout à fait désintéressée. — Je le reconnais, dit-il en me serrant la main; mais vous pouvez, sans blesser votre délicatesse, accepter un cadeau d'un autre genre, c'est le sabre de Mourad-bey que j'ai porté à la bataille du Mont-Thabor; conservez-le en souvenir de moi et de mon amitié pour vous. » Il se le fit apporter, et me l'offrit; je crus pouvoir accepter ce présent; je l'en remerciai affectueusement; nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, en nous embrassant avec effusion. Il m'engagea à venir le voir à l'île d'Elbe, si quelque occasion m'amenait en Italie; je le lui promis. Enfin nous nous séparâmes. On me remit tous les documents dont je devais être porteur; je fis mes préparatifs de départ, et depuis lors je ne revis jamais Napoléon.

De retour le soir à Paris, je remplis, le lendemain, la mission dont j'étais chargé, la remise du traité ratifié de la main de Napoléon. Il n'y eut pas d'échange, car, comme je l'ai dit, l'empereur Alexandre avait envoyé directement et par courtoisie sa ratification personnelle. Les ministres étrangers, réunis chez le prince de Hardenberg, me reçurent avec des démonstrations de politesse et montrèrent à l'envi une grande satisfaction de voir ainsi les efforts réunis des souverains alliés couronnés d'un succès aussi inespéré pour leur cause.

Le prince de Hardenberg parut avoir oublié la manière énergique dont je l'avais traité à Berlin, en janvier 1813, après la défection du corps prussien sous mes ordres. Il se borna à me demander des nouvelles de diverses personnes qu'il avait connues dans l'armée française, et à me parler de son ami le comte de Saint-Marsan qu'il

Digitized by Google

avait eu la bonne fortune de rencontrer. Le comte de Saint-Marsan avait résidé à Berlin comme ministre de France, quelques années, jusqu'en 1813; il avait suivi en Silésie le roi de Prusse, lorsqu'il quitta subitement sa résidence de Potsdam, après avoir appris les derniers désastres de notre retraite et la défection de son corps de troupes, craignant apparemment qu'on ne le considérât comme complice ou qu'on ne l'en rendît responsable. On a dit depuis que M. de Saint-Marsan était plus dévoué à la Prusse qu'à la France, et qu'il avait, longtemps avant la catastrophe, fait sa paix particulière avec les alliés. Je ne me suis point inquiété de vérifier cet on dit.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le général Dupont, alors ministre de la guerre, et mon ami depuis nombre d'années (1), ayant appris la remise que j'avais faite du traité, vint me trouver, au nom du comte d'Artois, lieutenant général du royaume, pour me demander mon adhésion personnelle aux changements qui venaient de s'opérer. J'avais rempli mes engagements, j'étais délié de mon serment, enfin j'étais libre; je n'avais plus d'objections à présenter, à faire valoir, et c'est franchement et très loyalement que je signai l'acte qui parut le lendemain dans le *Moniteur*. Vous remarquerez, mon fils, que j'ai, par la suite, fidèlement exécuté les nouveaux engagements que je venais de contracter; c'est un exemple que je vous conseille et vous recommande d'imiter.

Je fus quelque temps avant d'aller aux Tuileries faire ma cour à Monsieur, alors lieutenant général du royaume, aujourd'hui le roi Charles X. Mes amis m'en parlèrent; je n'y avais assurément aucune répugnance, mais je pensais qu'il était dans les convenances de ne pas montrer trop d'empressement, après avoir rempli une mission

(1) Nous fîmes connaissance en 1784 en Hollande, servant ensemble dans la légion de Maillebois; depuis lors, nous nous perdîmes peu de vue. *Note du maréchal Macdonald.*

Digitized by Google

qui ne devait pas trop plaire au prince, et surtout après avoir manifesté autant de résistance et d'opposition, lorsque mon adhésion me fut demandée la première fois. Enfin je m'y rendis; les salons étaient aussi garnis qu'au temps de la grandeur de l'homme déchu. Il paraît que l'on fit remarquer à Son Altesse Royale que j'étais là, car je remarquai qu'il tourna la tête de mon côté et perça immédiatement la foule en venant droit vers moi. Je m'inclinai; ses premières et dernières paroles furent : « Bonjour, monsieur le maréchal, je ne vous avais pas encore vu. » Me figurant que c'était une sorte de reproche, je répondis en levant la tête : « Non, monseigneur, j'avais des obligations et des devoirs à remplir, et je les remplirai aussi fidèlement désormais. » Là-dessus Monsieur me tourna le dos, ce qui confirma d'abord ma conjecture; mais, quelques jours après, j'eus l'occasion de reconnaître que c'était sans intention que Son Altesse Royale m'avait interpellé de la sorte.

L'empereur de Russie donna à dîner aux maréchaux présents à Paris, au ministre de la guerre et au duc de Vicence; aucun étranger, même de sa nation, n'y fut invité. Sa Majesté Impériale voulut sans doute éviter un contact, des discussions, des conflits d'opinion qui eussent pu avoir des suites; car, en fait de politique et de partis, c'est comme en matière religieuse : chacun tient à sa croyance; toute la différence consiste en ce que les militaires discutent plus chaudement. L'Empereur voulait causer librement avec nous et nous mit fort à l'aise. Les événements de la guerre firent naturellement le fond de l'entretien; Sa Majesté ne tarissait pas en éloges sur les vertus de nos militaires : l'obéissance, le dévouement, les connaissances, les talents, l'héroïque bravoure, même la témérité, l'ardeur dans les combats, l'humanité après la victoire. Il revint encore sur le fait

Digitized by Google

d'armes de Fère-Champenoise et la belle résistance de cette poignée de conscrits contre toutes les forces dont ils étaient environnés; il leur sauva la vie, nous dit-il, presque malgré eux! Ce qui l'étonnait surtout, c'étaient les longues et fréquentes privations que supportaient sans murmurer soldats et officiers, comptant pour rien toutes leurs fatigues. Sa Majesté nous parla de Napoléon avec bienveillance, plaignit cet ennemi déchu de la nécessité où il l'avait mis de se faire le chef de la coalition. A cette occasion, on lui demanda si la façon cavalière avec laquelle Napoléon avait rompu, presque aussitôt qu'entamée, la négociation pour obtenir la main de la grande-duchesse, sa sœur, n'avait pas contribué pour beaucoup à refroidir son ancienne admiration et à le déterminer à se rapprocher de l'Angleterre; il répondit que non, et que malgré l'autorité absolue dont les tsars sont investis, ils n'en ont cependant aucune sur les filles qui dépendent, quant aux alliances, exclusivement de leur mère, qu'il avait promis son intervention, son influence près de la sienne, mais que Napoléon, connaissant la résistance de l'Impératrice douairière et sa haine contre lui, croyant qu'Alexandre n'avait que poliment insinué un refus, et voulant former promptement, à tout prix, une alliance qui légitimât sa souveraineté, s'était prévenu davantage et avait mandé à son ambassadeur à Pétersbourg de ne donner aucune suite à sa proposition; qu'alors il avait prêté l'oreille à l'insinuation faite sous main que, s'il voulait se tourner du côté de l'Autriche, on était sûr que l'ambassadeur de cette puissance avait des pouvoirs pour traiter d'un mariage. L'empereur Alexandre en avait eu avis, en même temps que Caulaincourt s'acquittait près de lui de la pénible mission d'annoncer le désistement de Napoléon. « J'aurais pu, ajouta-t-il, considérer cette rupture comme une insulte et m'en offenser,

Digitized by Google

avec d'autant plus de raison que, très réellement, et le duc de Vicence peut en rendre témoignage, je disais alors : « Quant à moi, je trouve cette alliance convenable, « mais ma sœur n'est pas encore nubile, et je crains « une vive opposition de ma mère ; cependant, j'es- « sayerai de la ramener, et avec le temps, d'ailleurs « nécessaire au développement de ma sœur, nous par- « viendrons peut-être à vaincre sa résistance. » Napoléon prit ces observations pour une défaite, et il n'en fut plus question, parce que ce n'était qu'une affaire de famille, non de gouvernement, ni de politique intéressant mes États. » Telles furent les explications que nous donna ce souverain sur une circonstance dont on avait, dans le temps, parlé tout bas fort diversement, et dont le duc de Vicence me certifia plus tard l'exactitude, en me parlant de l'embarras dans lequel il avait été jeté.

L'Empereur nous parla ensuite de nos correspondances officielles et particulières qui avaient été interceptées et déchiffrées, de sorte qu'il avait pu les lire. « Monsieur le maréchal, dit-il en se tournant de mon côté, nous avons trouvé de vos rapports très remarquables, et de vos lettres à vos enfants et de leurs réponses. Il paraît que vous en êtes très aimé. » Je priai l'Empereur de vouloir bien me les faire remettre ; il me répondit qu'elles étaient entre les mains de sa sœur, la princesse royale de Wurtemberg qui en avait été enchantée, mais qu'il les lui redemanderait. Je ne sais si cette promesse a été oubliée : le fait est que ces lettres ne m'ont jamais été rendues.

Pour en revenir à la correspondance officielle, je dis en souriant : « Il n'est pas surprenant que Votre Majesté ait pu la déchiffrer ; on lui en avait donné la clef. » Il prit alors un air solennel, une main sur son cœur et l'autre étendue : « Non, répondit-il, je vous en donne

Digitized by Google

ma parole d'honneur. » Je faisais allusion à la désertion du général Jomini, chef d'état-major du maréchal Ney, qui avait passé à l'ennemi, emportant tous les papiers et les états de situation, après la dénonciation de l'armistice, en août 1813.

A son tour, Monsieur, lieutenant général du royaume, donna un dîner aux maréchaux et à quelques généraux. Nous étions encore un peu étonnés de voir les Tuileries habitées par un nouvel hôte, qui était venu si facilement en prendre possession, et assurément sans y penser quelques mois auparavant; il dut, par moment, en être aussi étonné que nous. Le prince m'accueillit avec la grâce qu'on lui connaît, ce qui me fit rejeter l'idée de la prévention qu'il avait pu concevoir à cause de ma visite tardive. Le dîner était servi avec la vaisselle, la verrerie et le linge de Napoléon; le chiffre impérial ne paraissait nullement alors blesser les yeux du nouvel hôte; la susceptibilité est venue depuis. Monsieur fut fort gai, fit les honneurs avec aisance et courtoisie, et dîna bien; au dessert, il nous proposa la santé du Roi; nous saluâmes et nous répondîmes par le *vivat* usité. La conversation roula sur diverses circonstances de la guerre qui ne pouvaient choquer aucun amour-propre. Monsieur termina par un grand éloge des vertus du Roi son frère, de son profond savoir, de l'étendue de ses connaissances, de son esprit et surtout de sa prodigieuse mémoire, ce qui était vrai; mais, ce qui l'était moins, c'était l'assurance de son admiration pour les faits d'armes et les grands talents des généraux français durant vingt-deux années, toutes remplies de célèbres et surprenants événements de guerre; à cette occasion, le prince eut un mot d'éloge pour chacun de nous. En somme, nous fûmes très satisfaits des égards et de la politesse de Monsieur.

Digitized by Google

Tous ceux qui, comme moi, ont été à portée de causer avec le roi Louis XVIII, ont pu se convaincre de son indifférence pour les choses militaires; car, à moi, l'un des chefs de la garde royale, il n'a jamais demandé comment elle allait.

Le Roi était attendu à Calais pour le 24 avril. On insinua que Sa Majesté verrait avec grand plaisir les maréchaux à Compiègne; nous nous y rendîmes. Le duc de Raguse et le prince de la Moskowa nous y précédèrent; le premier avait une mission du gouvernement provisoire; le second se donna de son propre mouvement celle de complimenter le Roi au nom de l'armée et de ses chefs, à une lieue plus loin que Compiègne, où ils s'étaient avancés tous deux. Nous attendîmes l'arrivée de Sa Majesté et nous allâmes au château après qu'elle y fut entrée. Le prince de Neuchâtel, qui était à notre tête, prononça un discours où, avec plus de raison, il s'exprimait comme le véritable organe de l'armée; le Roi l'interrompit pour témoigner combien il était sensible à notre démarche et tout le plaisir qu'il éprouvait à nous voir, ajoutant qu'il nous considérait comme les plus fermes colonnes de l'État et que c'était sur nous qu'il se plairait toujours à s'appuyer. Il s'était levé de son fauteuil et figura cet appui en mettant une main sur mon épaule et l'autre sur celle de l'un de mes camarades. Nous répondîmes affirmativement. Le Roi nous présenta à Mme la duchesse d'Angoulême, au prince de Condé et au duc de Bourbon. La princesse, que je considérai avec beaucoup d'attention, était mise on ne peut plus simplement; son attitude, ses traits étaient froids, réfléchis et empreints de tristesse. Je ne pus m'empêcher de m'identifier avec ses douloureux souvenirs, beaucoup plus cruels encore lorsque, quelques jours après, elle vit les Tuileries et occupa les appartements de son infor-

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

tunée mère, comme elle me le dit récemment, à l'occasion de ma rentrée dans ce palais de la Légion d'honneur où vous, mon fils, et moi avons éprouvé une si affreuse perte! Les deux princes nous balbutièrent quelques mots que je n'entendis pas plus que mes camarades.

Le Roi nous invita à dîner avec lui. A peine étions-nous à table qu'élevant la voix il dit : « Messieurs les maréchaux, je vous envoie du vermout et je bois à votre santé et à celle de l'armée. » Craignant de manquer à l'étiquette, nous nous levâmes et nous inclinâmes pour remercier; nous aurions dû répondre par le *vivat* d'usage autrefois; mais nous n'étions pas gens d'autrefois ni élevés à la cour. Cependant nous dîmes au prince de Poix, capitaine des gardes, que nous avions été embarrassés et que la crainte de manquer aux convenances nous avait empêchés de porter la santé du Roi; il répondit qu'il eût suffi d'en demander la permission à Sa Majesté, mais qu'il lui parlerait de notre intention et du louable motif de notre discrétion. Rentré au salon, le Roi fut très enjoué et gracieux pour nous; après avoir donné l'ordre, il nous salua et nous nous retirâmes, enchantés de l'accueil que nous avait fait Sa Majesté.

Le lendemain, à l'heure de la messe, nous retournâmes au château. Le Roi nous appela tour à tour pour nous adresser quelques mots de politesse; généralisant alors la conversation, il dit qu'il savait que l'armée avait besoin d'une réorganisation, et que, pour la compléter, il demandait franchement nos avis. Je suppose que c'est parce que j'étais presque en face du Roi et plus sous ses yeux; le fait est qu'il me dit : « Monsieur le maréchal, quel est le vôtre? — Sire, répondis-je, si Votre Majesté désire être franchement éclairée, qu'elle daigne créer un Conseil de la guerre qu'elle présidera; tous les projets

Digitized by Google

seront préparés en comité de section de chaque arme, discutés et arrêtés en Conseil, et remis au ministre pour exécution. Quant au choix des emplois, une liste triple sera présentée par chaque section, discutée et arrêtée dans la réunion des sections et transmise au ministre; c'est d'après ces listes qu'il sera tenu de présenter les choix à l'approbation du Roi. Ce Conseil devra nécessairement être composé des chefs de l'armée; leur expérience des choses, la connaissance qu'ils ont de la capacité, des talents de leurs subordonnés, sera une garantie de bons choix, de justice à l'égard de tous; mais ce Conseil ne doit avoir que voix consultative, afin de ne pas retomber dans les inconvénients de celui de l'année 1787 qui entrava l'action du ministère. Cependant il en sortit de très bonnes choses, entre autres les exercices et manœuvres que l'on suit encore et qui n'ont besoin que d'être modifiés et améliorés; mais, quant au fond, on ne produira jamais mieux, bien qu'il ne manque pas, et il n'en manquera jamais, de faiseurs. » Les autres maréchaux ayant dit que c'était aussi leur avis, nous nous en tînmes là. Le Roi nous dit alors que si nous restions à Compiègne, il nous etenait à dîner; nous remerciâmes en répondant que nous avions hâte de retourner à Paris pour faire connaître à l'armée son bienveillant accueil et ses bonnes dispositions pour elle; là-dessus nous prîmes congé. Nous étions véritablement enchantés; nous communiquâmes aux généraux et officiers supérieurs qui avaient été sous nos ordres nos espérances pour l'avenir et l'esprit dont nous étions animés.

Le 2 mai, le Roi vint de Compiègne coucher à Saint-Ouen, pour faire son entrée dans la capitale. Les habitants furent disposés à lui préparer une franche et joyeuse manifestation, après avoir lu une déclaration royale datée de ce lieu. Nous fûmes invités à nous y rendre, mais

Digitized by Google

nous restâmes oubliés pendant la réception des souverains étrangers, des députations, etc. Enfin le Roi nous fit appeler et s'excusa sur ce qu'on ne l'avait pas prévenu de notre arrivée, d'autant qu'il ne nous eût pas fait attendre; il était impossible de réparer mieux l'inconvenance de ses grands officiers.

La déclaration de Saint-Ouen favorisa merveilleusement l'entrée du Roi, qui eut lieu le 4 mai. La grande majorité de la population, celle des environs même accourut et le salua des acclamations les plus vives. C'était plus que de la joie; il y avait presque du délire dans les franches démonstrations qui se manifestèrent. Les maréchaux avaient été convoqués pour faire cortège; nous environnions la calèche royale dans laquelle étaient la duchesse d'Angoulême à la gauche du Roi, le prince de Condé et le duc de Bourbon sur le devant. Sa Majesté saluait gracieusement et de temps en temps désignait madame la duchesse aux regards avides de la foule, comme pour dire : La voilà, cette infortunée princesse, seule échappée à la hache révolutionnaire! J'ai vu des dames, aux croisées de la rue Saint-Honoré, s'attendrir au point de s'évanouir ou en faire semblant. Le cortège se rendit d'abord à l'église cathédrale, où le Roi entendit un *Te Deum* d'actions de grâces; il vint ensuite au château des Tuileries. Que de souvenirs durent assaillir la famille royale à la vue de ces murs encore empreints des fureurs du 10 août!

Beaucoup de troupes paradaient dans la cour, et parmi elles les débris de la Vieille garde qu'on avait fait venir à marche forcée, et je crois tout d'une traite, de Fontainebleau. Ils avaient d'abord formé la haie depuis la porte Saint-Denis, sans avoir eu le temps de se raser et de se rapproprier; de là on les avait amenés au pas de course dans cette cour. On pensait que le Roi passerait

Digitized by Google

dans les rangs; mais, soit fatigue ou indifférence, il ne voulut pas voir cette troupe, quoiqu'on l'en eût pressé, à ce que l'on m'a dit; ce fut une grande faute et le premier germe d'un mécontentement dont, dix mois après, on ressentit les fatales conséquences. On ne permit même pas qu'elle fît le service des Tuileries, quoiqu'on eût eu tout lieu d'être satisfait d'un bataillon de cette garde qui était à Compiègne au moment de l'arrivée du Roi et y resta pendant son séjour.

Cette espèce d'affront fut vivement senti par ces braves qui naguère étaient seuls en possession de garder Napoléon et le Château (1). Par une autre fatalité qui n'influa pas moins sur leur mécontentement, on n'avait pourvu ni aux logements ni aux distributions, et lorsqu'enfin ils purent obtenir des billets individuels, toutes les portes se trouvèrent fermées; il n'y avait sûrement là aucune mauvaise intention; c'est que tout le monde était encore dehors après la rentrée du Roi et profitait d'une belle journée pour se promener. J'ai su, par une dame de mes amies, qui a de la résolution et de la fermeté, qu'allant voir ses père et mère, elle trouva plusieurs grenadiers en dispute avec le portier qui refusait de les admettre, malgré leurs billets très en règle, parce que ses maîtres n'étaient pas rentrés. Ils demandaient seulement, en attendant, de se reposer dans la loge; en s'y refusant, l'inflexible portier s'était apparemment servi de quelques expressions blessantes, car il était entre les mains de ces soldats furieux et allait passer un mauvais quart d'heure lorsque, très heureusement pour lui, mon amie parut. Informée du motif de la querelle, elle donna tort au portier, le menaça de le faire chasser, et se tour-

(1) C'est sous ce nom de Château que le palais des Tuileries fut couramment désigné pendant la Restauration.

Digitized by Google

nant du côté des militaires, leur dit : « Mes amis, c'est affreux que l'on vous traite ainsi; entrez avec moi; vous avez besoin de vous rafraîchir, mais tout est enfermé. Portier, courez chez le boulanger, le charcutier, le marchand de vin, et que ces braves aient sur-le-champ à manger! » C'est ainsi que sa présence d'esprit désarma la colère de ces militaires, mais elle ne put obtenir d'eux un Vive le Roi!

Je suppose que beaucoup d'incidents pareils arrivèrent ce jour-là dans Paris, et ils ne s'oublièrent pas; aussi, dès la première nouvelle du débarquement de Napoléon, ces soldats tournèrent casaque et coururent à lui. Il est vrai que beaucoup de méfiance, beaucoup de fautes et de sottises vinrent aggraver le mécontentement.

Les ducs de Berry et d'Angoulême arrivèrent successivement. Le premier avait eu, comme son père, le bon esprit d'endosser l'habit de la garde nationale; le second, au contraire, était vêtu d'un uniforme anglais! Les maréchaux avaient été commandés pour aller au-devant de lui; la vue de ce costume impolitique nous mécontenta non moins que son froid accueil, nous saluant à peine et demandant brusquement à son frère, en nous désignant du geste : « Quel est celui-ci? Comment s'appelle celui-là? » Il fut d'ailleurs froidement accueilli lui-même, quoiqu'il y eût assez de monde dans les rues, mais c'était par curiosité, et les meilleures dispositions furent glacées à la vue de cet uniforme de nos ennemis les plus acharnés. Ce qui, peut-être, y ajouta, ce fut l'opinion déjà répandue dans le peuple qu'il maltraitait la princesse et la battait même; je répète ce propos, ou plutôt ce bruit, pour ce qu'il vaut, car les personnes à portée d'observer remarquent, au contraire, que ces époux sont très affectionnés l'un à l'autre, pleins mutuel-

Digitized by Google

lement d'égards et de déférence, surtout la princesse, pour laquelle mon respect, mon attachement et mon dévouement sont très profonds.

Un Conseil de la guerre venait d'être créé; je ne sais si ce fut d'abord par la volonté du Roi, ou si son ministre, ayant su la conversation de Compiègne et craignant qu'il ne lui fût imposé, sans être le maître des choix, prit l'initiative. Je pencherais vers cette dernière supposition, précisément à cause des divers choix faits dans des grades inférieurs, tandis qu'il avait été dit à Compiègne que les chefs de l'armée, c'est-à-dire les maréchaux, les premiers inspecteurs d'armes et quelques généraux qui avaient commandé des corps, en feraient nécessairement partie. A quelques jours de là, j'allai au Château. Le Roi était sur son trône, mais sans apparat; quelques personnes étaient dans la salle, entre autres le duc de Wellington; Sa Majesté, assise, couverte, et jouant avec sa canne, me fit approcher, et, après m'avoir présenté le duc, avec lequel j'échangeai quelques politesses, le Roi me dit : « Eh bien! vous devez être content; j'ai formé un Conseil de la guerre, qu'en pensez-vous? — Le but de Votre Majesté est manqué, répondis-je; le ministre l'a composé de militaires dépendants qui ont besoin d'emplois, d'avancement, et seront, par cela seul, ses très humbles serviteurs, dociles aux avis et volontés de Son Excellence, de sorte que Votre Majesté ne saura jamais que ce qu'il plaira au ministre de lui montrer. — Vous avez raison, reprit le Roi, je vais corriger et arranger cela. » Cette modification a consisté dans l'adjonction de trois maréchaux, et j'ai su que le Roi insista pour que je fusse du nombre. Dupont connaissait mon indépendance de longue date, et notre liaison me permettant de tout dire et de contrôler, il eût désiré sans doute éviter cette contradiction qui, plus tard, lui

Digitized by Google

aurait été très utile; mais il n'y eut pas moyen de me faire écarter contre la volonté formelle du Roi.

On nous réunit enfin. Le ministre entra, tenant en main une sorte de projet provisoire dont nous ne pûmes avoir connaissance, car il nous dit que Sa Majesté demandait à l'instant le Conseil. « Tu veux nous jouer, mon cher, dis-je, mais, prends-y garde, je parlerai devant le Roi. » Arrivés au Château, nous prîmes séance, sous la présidence du Roi, qui avait à ses côtés Monsieur et ses deux fils. Dupont me fit prier de ne faire aucune objection. Il donna lecture de son travail, sur lequel Sa Majesté recueillit les avis; mon tour venu, je fis observer que cette lecture avait été faite trop rapidement pour que je pusse donner le mien, et je demandai l'impression du projet, ce qui fut accordé.

Le Conseil de la guerre fut appelé au château pour la seconde et dernière fois; on avait fait la distribution du projet imprimé presque au moment où chacun se rendait aux Tuileries. Les choses avaient été bien arrangées pour éviter toute discussion; en ouvrant la séance, le Roi dit que la dislocation des armées était devenue si impérieuse, depuis la première convocation, qu'il avait été obligé de la prononcer et de répartir les régiments dans les garnisons; que, en conséquence, notre réunion devenait sans objet pour le moment, qu'il nous invitait à étudier le projet d'organisation et qu'enfin, il nous ferait connaître ses intentions plus tard. Nous ne fûmes plus convoqués. Ainsi s'évanouit ce rêve d'un Conseil de la guerre qui, outre l'avantage de mettre en commun les avis de l'expérience, aurait assuré dans l'armée l'ensemble toujours si désirable, l'instruction uniforme, la précision, le bon esprit, et surtout les meilleurs choix. Il est arrivé, au contraire, que la préférence fut donnée à la faveur, que les décorations et les grades furent

Digitized by Google

prodigués même à l'incapacité et à l'incurie, tandis que de bons services languirent et végétèrent dans les grades subalternes; l'ancienne noblesse envahit tout; aussi un sourd mécontentement commença-t-il à fermenter. En même temps, les princes dépossédèrent sans dédommagement les titulaires du grade de premier inspecteur d'armes, qui avaient rang immédiatement après les maréchaux. La Légion d'honneur, instituée pour récompenser tous les genres de mérite, fut mise au pillage; il paraissait évident qu'on voulait l'avilir et en détruire l'institution; au surplus, on prodigua de même l'Ordre de Saint-Louis. Le gouvernement royal paraissait comme un malade qui laisse tout aller sous lui.

Je m'aperçois que j'ai anticipé en m'éloignant de mon Conseil de la guerre. La séance fut remplie par des récits d'événements militaires, des parallèles entre les généraux opposés; le Roi paraissait prendre assez d'intérêt à ces conversations; après quelques heures, il leva la séance.

Pendant ces courts instants d'existence du Conseil de la guerre, un autre tout politique délibérait et discutait la Charte constitutionnelle sur les bases de la déclaration de Saint-Ouen. Le Corps législatif de l'Empire avait été conservé provisoirement; l'ancienne pairie rétablie, mais étendue, forma, comme en Angleterre, la Chambre haute; l'autre prit le nom de Chambre des députés des départements. Je fus nommé l'un des pairs, et, à la séance royale du 4 juin, j'en prêtai le serment; à la première séance de la Chambre haute, je fus élu l'un des secrétaires du bureau. Le revers de cette distinction est qu'il faut être très assidu et qu'on est fort assujetti; aussi en ai-je été si fatigué, si dégoûté, je puis dire, que, malgré beaucoup d'instances, j'ai constamment refusé depuis un tel honneur.

Digitized by Google

Les divisions militaires furent érigées en gouvernements; j'eus la vingt et unième, dont le chef-lieu était Bourges; j'avais eu le choix et j'avais préféré celle-ci qui me rapprochait de mes propriétés. Dans le même temps, on nomma les maréchaux chevaliers de Saint-Louis et, successivement, commandeurs et grand-croix de cet Ordre militaire, ressuscité, comme les autres anciens Ordres, sans révocation de la loi qui les avait abolis, tant il y avait déjà de tendance à l'absolutisme.

La première loi présentée à la Chambre des pairs avait pour objet de réprimer les abus de la presse; j'y crus voir une violation de l'article 8 de la Charte; je pris part à la discussion; je parlai et votai contre; on trouva mon petit discours très militaire. Malgré une vive opposition, la loi fut votée par cinquante-six voix contre cinquante-cinq : une voix de majorité! Et cela, parce qu'un de mes amis intimes, qui avait promis de voter contre avec nous, je l'ai surpris écrivant *oui* sur son bulletin! Je fis un geste pour m'en saisir, mais il eut le temps de le jeter dans l'urne. Nous aurions eu la majorité; à quoi tiennent les destinées d'une loi!

Il est dans les attributions du bureau de porter au Roi les projets qui ont passé. En nous recevant, et après quelques mots à tel ou tel, Louis XVIII, s'adressant à moi d'un ton sévère, avec son regard pénétrant de lynx, me dit : « Monsieur le maréchal, je suis surpris que vous ayez parlé et voté contre; quand je me donne la peine de rédiger un projet de loi, j'ai mes raisons pour qu'il passe. — Sire, répondis-je, Votre Majesté ne m'a pas mis dans la confidence de ses projets; ils doivent tous passer, puisque c'est Votre Majesté qui les fait présenter; à elle seule appartenant l'initiative, autant vaudrait un enregistrement, et nous, rester muets comme le ci-devant Corps législatif; mais, si j'ai bien

Digitized by Google

compris les dispositions de la Charte, elle laisse à chacun liberté d'opinion et de suffrage. J'ai cru voir une violation de son article 8, et j'ai usé de cette liberté comme je le ferai toujours avec conscience. » Le Roi ne répliqua point, nous salua, et nous nous retirâmes. A peine étions-nous sortis du cabinet que le chancelier me dit : « Mais, monsieur le maréchal, est-ce ainsi que l'on parle au Roi? — Comment, repartis-je, est-ce que j'ai manqué à Sa Majesté? — Non, pas précisément, mais il fallait mettre plus de formes, plus de mesure. — C'est-à-dire qu'il fallait voiler la vérité ou se repentir. Non, ajoutai-je, je n'ai point appris à calculer les courbes, et je plains le Roi si on lui déguise ce qu'on doit lui apprendre. Quant à moi, je lui parlerai toujours avec franchise et je le servirai de même. » Le Roi me bouda quelque temps, mais ensuite il me traita avec la même politesse que précédemment, et, lorsqu'il m'eut mieux connu, ma franchise ne lui déplut pas, quoique Roi; l'on m'a rapporté que, plusieurs fois, il avait répété, parlant de moi : Mon très véridique m'a dit ou raconté telle ou telle chose.

La Cour perdait chaque jour dans l'opinion; il semblait qu'à l'envi les ministres et leurs agents feraient preuve de plus de sottise, et l'entourage du Roi de plus de hauteur et de dédain. Dans ce temps, l'administration de la Légion d'honneur avait pour chef un abbé, l'abbé de Pradt, ci-devant aumônier du dieu Mars. Il fit supprimer les maisons d'orphelines, aujourd'hui succursales de la maison royale de Saint-Denis. Les parents des élèves, les amis, les membres de l'Ordre jetèrent les hauts cris; des pétitions nombreuses arrivèrent aux Chambres. J'étais membre du comité de la mienne; on me nomma rapporteur de celles qui exprimaient ces justes plaintes : je m'entendis avec le rapporteur de

Digitized by Google

l'autre Chambre, et de concert nous allâmes aux renseignements, d'abord à la Légion d'honneur. Son chancelier nous dit que la seule économie avait motivé la mesure prescrite par le Roi; la raison était faible, car les maisons d'éducation avaient autant de droits sur la dotation que les membres de l'Ordre; en rigoureuse justice, elles n'auraient dû n'être réduites que de moitié comme les traitements; mais plus d'égards étaient dus aux veuves et à leurs enfants, puisqu'en perdant leurs maris elles perdaient en même temps l'unique ressource de leur existence. Nous dîmes que nous ferions valoir près de qui de droit nos motifs pour faire annuler les impolitiques ordonnances de suppression. L'abbé convint qu'il y avait du vrai dans nos observations; cependant il objecta que ces ordonnances étaient trop récentes pour que le Roi consentît à les révoquer, et nous engagea à laisser couler un peu de temps avant d'en provoquer l'annulation. « Oui, dis-je, et, en attendant, on renvoie les enfants, on disperse le mobilier, et plus tard, on représentera que, vu la pénurie des fonds, il serait impossible de rétablir ces maisons. Monsieur l'abbé, ajoutai-je, il y a quelques motifs que vous cachez; nous avons un devoir à remplir; il faut que notre réserve soit rachetée par quelque confidence; parlez. » Il voulut protester de nouveau qu'il n'y avait pas eu d'autres raisons que l'économie; mais, à son air embarrassé, nous vîmes bien qu'il nous trompait.

N'en pouvant rien tirer de plus, nous nous rendîmes chez la supérieure générale des orphelines. Elle avait autant à se plaindre du chancelier que Mme Campan, dont l'établissement à Écouen avait été supprimé; mais, du moins, la plus grande partie des élèves de cette maison avait été versée dans celle de Saint-Denis. On avait hâté, par anticipation, la suppression d'Écouen,

Digitized by Google

afin de rendre cette propriété au prince de Condé, quoiqu'elle eût été donnée en dotation à la Légion d'honneur par la caisse d'amortissement qui l'avait, je crois, acquise de l'État. La supérieure générale avait eu des difficultés avec le chancelier, et elle attribuait les suppressions à la haine personnelle de l'abbé. Elle nous dit qu'étant allée un jour chez le grand aumônier afin de lui demander sa protection pour sa communauté et ses élèves, le chancelier était entré peu après et avait trouvé fort mauvais qu'elle s'ingérât à donner des détails, des renseignements sans sa participation; elle croyait être sûre que c'était par animosité que l'esprit de charité de l'abbé l'avait ainsi conduit à se venger; elle se plaignit aussi de sa correspondance, qu'elle était contrariée dans tout ce qu'elle avait précédemment proposé pour améliorer le bien-être des élèves. Il pouvait bien y avoir dans ses dires un peu d'acrimonie féminine; nous ne tînmes compte que de ce qui pouvait nous mettre sur la voie des causes réelles de la suppression.

Nous allâmes ensuite chez le grand aumônier qui nous dit que le chancelier s'était, en effet, fort irrité de la recommandation et de la protection que la supérieure était venue lui demander, mais que l'abbé lui avait toujours dit que la situation de la Légion réclamait cette mesure d'économie.

Sans nous arrêter aux plaintes de la supérieure générale, attendu qu'elles étaient personnelles et peut-être exagérées, nous convînmes d'établir pour base de nos rapports respectifs l'impolitique arbitraire de la suppression, car, ainsi que je l'ai déjà dit, les maisons d'éducation avaient les mêmes droits que les membres de l'Ordre, puisqu'elles avaient été créées presque en même temps et que, quelques années plus tard, il avait été institué pour elles un commencement de dotation

Digitized by Google

particulière, indépendante des fonds généraux, et qui existe encore, mais que les besoins et les circonstances n'ont apparemment pas permis de compléter.

L'opinion des membres de l'Ordre et des militaires était assez montée; une partie du public faisait chorus, non seulement contre cet acte administratif, mais au sujet de beaucoup d'autres griefs. A quoi servirait d'alimenter le mécontentement? Il me semblait que l'important pour nous était de tâcher de faire rapporter l'ordonnance; y parviendrions-nous par des déclamations à la tribune? on nous opposerait d'autant plus de résistance. J'eus alors l'idée de négocier cette affaire avec le ministre dont la Légion dépendait; j'en fis part à mon collègue; c'était un chaud partisan de l'opposition, bon diable au fond, avec d'excellentes qualités; je le connaissais depuis longtemps. Au premier mot, il secoua la tête, mais je le ramenai bientôt et sans trop de peine, en ajoutant que, si notre négociation échouait, nous serions bien plus forts. Nous convînmes donc de rédiger chacun nos rapports, comme s'ils devaient être soumis à nos Chambres respectives, et de demander une audience au ministre de la maison du Roi.

M. de Blacas nous reçut immédiatement et parut étonné, parce qu'il croyait, comme il nous le dit, que la mesure prise était dans l'intérêt de l'Ordre, qu'à la vérité il n'avait pas approfondi l'affaire et s'était borné à mettre sous les yeux du Roi le rapport et le projet d'ordonnance que le chancelier lui avait adressés; ouvrant un tiroir, il nous montra le rapport original ainsi que le budget de l'Ordre qui n'avait pas exigé de lui de profonds calculs, car, sur la proposition de réduire les traitements de moitié, il n'avait eu qu'à donner un trait de plume sous la somme totale pour la diviser en deux. Nous l'invitâmes à communiquer au Roi nos rapports et

Digitized by Google

à nous faire connaître les intentions de Sa Majesté sur la demande de révocation de l'ordonnance.

Quelques heures après, le Roi nous manda, mais il fut impossible de trouver le député; comme l'heure de l'audience était précise, je m'y rendis seul. M. de Blacas était seul avec le Roi; en me voyant entrer, Sa Majesté se leva, me tendit la main et me dit : « Mon cher maréchal, je vous remercie de la manière délicate dont vous vous y êtes pris pour m'éclairer et me faire connaître la vérité; je n'ai approuvé la mesure que parce qu'on m'assurait qu'elle était dans l'intérêt de l'Ordre; on ne m'avait pas donné les justes raisons que vous faites valoir; ainsi c'est avec autant de plaisir que d'empressement que je révoque mon ordonnance. » Je remerciai le Roi au nom de l'Ordre et des familles intéressées, en ajoutant: « Si Votre Majesté eût été mieux instruite, elle eût sans doute maintenu ou même créé ces établissements, s'ils n'eussent point existé. — Certainement, dit le Roi; et pour vous donner, mon cher maréchal, une marque de ma satisfaction et de ma confiance, c'est vous que je charge de rédiger l'ordonnance rétablissant les maisons d'orphelines. » Je me retirai fort satisfait; en rentrant chez moi, je trouvai mon collègue, le baron Lefebvre, ancien ordonnateur en chef de l'armée, et qui l'était alors de la garde nationale parisienne. En entendant mon récit et le succès de notre commune démarche, il eut un vif mouvement d'humeur de ce qu'il perdait ainsi l'occasion de déclamer à son tour contre les mesures arbitraires du pouvoir et d'en être pour sa peine d'avoir rédigé son rapport.

Mon travail achevé, je le portai au ministre; il me dit: « L'abbé de Pradt a su vos démarches; il a peur; car voilà de sa part une demande de congé que le Roi est fort disposé à lui donner, même tout à fait. » L'ordon-

Digitized by Google

nance fut insérée le lendemain au *Moniteur* et causa une grande joie, surtout parmi les intéressés; mais ce triomphe coûta cher à la Légion, car la plus grande partie des élèves avaient été déjà remises à leurs parents avec leur trousseau; ceux-ci ne se soucièrent pas de ramener les enfants au bercail, et préférèrent jouir, jusqu'à leur vingt-unième année, de la modique pension de 250 francs qu'on leur donnait pour continuer leur éducation. Il fallut donc faire une nouvelle nomination d'élèves et pourvoir à leur trousseau. Peu de temps après on fit un pont d'or au chancelier de Pradt pour l'inviter à se retirer; on lui accorda une pension de 10,000 francs et le grand cordon, ce qui produisit un très mauvais effet qui fut encore augmenté par la nomination de son successeur, un officier général, ancien émigré attaché à la cour, et favori, disait-on, de l'héritier de la couronne.

Beaucoup de débats dans les Chambres, d'animosité dans les partis, une grande méfiance partout contre la Cour, les régiments infestés d'émigrés, des corps privilégiés où les grades étaient prostitués même à des jeunes gens sortant à peine des bancs de l'école, tandis que d'anciens et excellents officiers, courbés sous le poids des années de service et couverts d'honorables blessures, végétaient en demi-solde, ignorés et presque méprisés par les nouveaux venus. L'État ne pouvait pas profiter plus longtemps des confiscations révolutionnaires, car déjà une simple ordonnance avait remis en possession des biens non vendus les membres de la famille royale. Quoique le fond de la mesure fût juste, on avait péché par la forme en ne provoquant pas une abrogation régulière des lois de la Révolution sur les biens nationaux; l'ordonnance de restitution excita donc un vif mécontentement et beaucoup de craintes. Les anciens dépossédés

Digitized by Google

tracassaient, menaçaient les acquéreurs; parmi ceux-ci, les plus timides consentaient partiellement à des arrangements amiables, transactions, indemnités; néanmoins ils n'étaient pas rassurés encore; le plus grand nombre résistait et menaçait à son tour. Le clergé qui, depuis le Consulat, n'était plus que salarié, voulait aussi rentrer en possession de ses biens; mais il y avait une grande différence : il n'était qu'usufruitier; aussi le laissa-t-on crier, malgré les insultes et les attaques en chaire, les menaces de damnation éternelle, dans le confessionnal, aux faibles et aux moribonds, s'ils ne restituaient pas ou ne testaient pas en faveur de l'Église. D'un autre côté, les militaires murmuraient de la perte de leurs dotations à l'étranger et voyaient avec jalousie ceux des camarades plus favorisés qui conservaient les leurs sur les canaux, enfin les plus élevés en situation, les plus fort dotés par le domaine extraordinaire faisaient nécessairement le plus de bruit. Il est vrai que toutes les positions sont relatives; ainsi qu'eux j'avais perdu mes dotations à Naples et en Pologne; mais j'avais eu le bon esprit de ne considérer cette augmentation d'aisance que comme une fortune temporaire, et je la regrettai moins.

Dans cet état de choses, le gouvernement laissait aller, ne remédiait à rien; il semblait intrigailler sous main en faveur de ses partisans, plus ostensiblement en faveur de ses membres. Un plus audacieux insultait à la tribune la France et l'armée nationale avec sa *ligne droite;* un autre, faible, souple et ambitieux, publiait un règlement de police qui le couvrait de ridicule; un ex-ministre de l'Empire, si platement, si bassement asservi à son chef, mais non moins ambitieux que l'autre, osa prononcer à la tribune de la Chambre des pairs ces mots si agréables aux oreilles du pouvoir absolu : *Si veut le Roi, si veut la loi.*

Au milieu de ces conflits, de ce malaise, de ces mécon-

Digitized by Google

tentements si divers, des hommes modérés, des esprits conciliants et sages s'unirent et cherchèrent les moyens de calmer cette effervescence. On pensa que le mieux, pour ramener la confiance et la tranquillité, rendre la sécurité et donner une garantie aux acquéreurs, améliorer le sort des donataires, consistait dans une équitable indemnité pour les biens vendus, la restitution des biens non aliénés, enfin la participation des donataires, en commençant par les plus nécessiteux, aux indemnités. L'État avait profité des confiscations, donc l'État devait des indemnités; ce n'était que rigoureusement juste. Je le sentais, je l'exprimais peut-être plus vivement que d'autres; aussi m'engagea-t-on à faire une proposition à la Chambre des pairs, où l'on pensait que ma voix serait mieux entendue, que mes paroles, écoutées plus favorablement, produiraient plus d'effet, rallieraient plus de partisans à la proposition et sans doute en assureraient mieux le succès. Je m'en défendis assez longtemps, mais enfin je cédai à la considération de rendre au public et en particulier aux malheureux militaires un véritable service. Un directeur des domaines eut l'obligeance de me fournir un mémoire important pour l'évaluation des confiscations faites au préjudice des émigrés, des condamnés et des déportés; plusieurs autres personnes, M. Ouvrard, entre autres, me suggérèrent de très bonnes idées qui me furent très utiles pour le développement de la proposition; chacun y contribua de son mieux. Sémonville et M. de Castellane me donnèrent le concours de leurs lumières et de leurs avis, ainsi que le duc de Lévis qui était mon collègue au bureau de la Chambre; nous eûmes ensemble plusieurs conférences à ce sujet; le duc étant aux expédients et fort pressé par ses créanciers, était personnellement intéressé au succès de la proposition. Quelques personnes ont dit dans le

Digitized by Google

temps que Sémonville en était le principal auteur; il y a du vrai, en ce sens que c'est lui qui me parla le premier de l'idée des indemnités; mais d'autres personnes en étaient également préoccupées, et c'est en suite de leur réunion et de leur commun concours que je me chargeai de porter la parole, comme un rapporteur de commission qui se fait l'organe de l'opinion de la majorité.

Après avoir entendu la proposition, les cœurs s'ouvrirent à l'espérance; néanmoins plusieurs se choquèrent; des personnages qui avaient caressé l'idée que la Restauration ferait exécuter intégralement toutes les restitutions, avec les intérêts même, vinrent me dire, le duc de Fitz-James entre autres : « Tout ou rien! — Eh bien, repartis-je, monsieur le duc, cela veut dire rien. » Ensuite des militaires, notamment le maréchal Ney, trouvèrent mauvais que je restreignisse les indemnités des dotations aux plus humbles classes, les plus élevées, disaient-ils, ayant des droits pareils. « C'est une planche jetée, répondais-je, à son tour chacun passera; mais on eût été trop effrayé d'abord; puis remarquez la différence: les dépossédés par confiscation réclament justice, tandis que les dotés ont perdu comme ils avaient reçu, par événement de guerre; cette fortune pour eux était de pure faveur, tandis que, pour les autres, c'est la Révolution qui la leur avait arrachée par les horreurs commises, par le sang, les persécutions, tout ce qu'elle a commis d'injustices, d'iniquités et de fureurs. Au reste, il ne tient qu'à vous de présenter des amendements et de les soutenir; je ne m'y opposerai nullement. »

Après le développement de la proposition, on nomma une commission pour l'examiner; j'en fus naturellement l'un des membres; mais, après plusieurs séances, il fut impossible de s'entendre, car le torrent des réclamations d'indemnités de tout genre ouvrit un tel gouffre que

Digitized by Google

l'Europe entière n'eût pas suffi à le combler. Le résultat définitif fut la loi du 5 décembre 1814, portant restitution des biens non vendus; le reste fut ajourné.

Dans le courant de la session, j'avais pris plus ou moins de part aux discussions politiques; la suivante ne fut pas moins fertile en grands débats dans lesquels ma situation me jeta naturellement. Un sourd mécontentement continuait à fermenter, dans l'armée surtout. Le Congrès de Vienne dansait et ne marchait pas, comme a dit plaisamment le prince de Ligne; l'Autriche se montrait hautaine, vaine, ambitieuse, prétentieuse; M. de Talleyrand, principal plénipotentiaire de France, engageait son gouvernement à faire sans bruit des dispositions militaires, à faire filer des troupes sur les frontières, sous prétexte de changements de garnisons.

Les princes de la famille royale faisaient des tournées dans les départements; le but de ces promenades était d'attirer des partisans à la cause royale, mais partout ils échouèrent par leur propre faute, malgré la prodigalité des promesses et la prostitution des décorations, surtout de la Légion d'honneur, ce qui blessait vivement d'anciens militaires qui n'y avaient aucune part; on les donnait à des intrigants, à des dévoués du moment. L'abus fut porté à ce point, ainsi que l'oubli de toute convenance, jusqu'à les distribuer par douzaines à des préfets et sous-préfets qui en décoraient leurs amis, leurs flatteurs, même leurs créanciers! Les princes n'étaient entourés que de leurs partisans, ne voyaient que les hommes de l'ancien régime; seulement des politesses froides aux autorités qu'on n'avait pas changées, faute d'étoffe. Ainsi Leurs Altesses n'apprenaient rien, n'apercevaient rien, puisqu'elles ne voyaient que par les yeux des gens passionnés d'autrefois; de là les méfiances, les mécontentements plus violemment excités.

Digitized by Google

Le duc d'Angoulême et Mme la duchesse furent envoyés à Bordeaux et durent traverser les départements de mon gouvernement; je me rendis au chef-lieu pour leur en faire les honneurs; je reçus Leurs Altesses Royales à la frontière du département du Cher, le 28 février 1815, et les accompagnai jusqu'aux limites de celui de la Dordogne; je fus très bien accueilli d'elles, surtout de Mme la duchesse. Le souvenir de ses malheurs m'attacha franchement à cette princesse et je lui vouai un dévouement qui ne s'est jamais démenti; jusqu'à présent je n'ai eu qu'à me louer de ses constantes marques de bienveillance. Les décorations, dans ce voyage, furent peut-être un peu moins prodiguées et quelques-unes, par mon intervention, bien placées.

Je revins à Bourges, le 5 mars, avec l'intention d'y séjourner et d'alterner avec Courcelles, qui n'en est qu'à vingt lieues; mais vingt-quatre heures après mon arrivée, dans la nuit du 6 au 7, un courrier m'apporta l'ordre de me rendre immédiatement à Nîmes, pour en recevoir d'autres de M. le duc d'Angoulême que je venais de quitter, et préalablement de diriger toutes les troupes de mon gouvernement sur Villefranche, dans le département du Rhône. La dépêche ministérielle ne me donnait aucun motif ni de ce mouvement précipité ni de mon départ. Le même courrier était porteur d'un paquet pour le duc d'Angoulême, adressé à Bourges, tandis que l'itinéraire aurait dû faire connaître qu'au jour dont la dépêche portait la date — le 5 au soir — le prince devait être à Libourne. Je me creusais la tête pour deviner ce qu'il était survenu d'extraordinaire; je m'arrêtai naturellement à l'idée que c'était une suite des demandes du prince de Talleyrand de Vienne pour des démonstrations plus ostensibles aux frontières, et je pensai que les rassemblements de troupes à Villefranche et à Nîmes avaient pour but de

Digitized by Google

montrer que la France avait les moyens d'appuyer ses négociations contre l'Autriche; je supposai que des réunions semblables devaient avoir lieu en même temps dans les départements du Rhin et sur les frontières du Nord; mais j'étais loin de compte. Dans la nuit du 7 au 8, un rapport du général du Coëtlosquet, commandant à Nevers, au lieutenant général Lepic, son chef direct à Bourges, et qui me fut sur-le-champ communiqué, annonçait le débarquement de Napoléon et le passage de Monsieur, frère du Roi, se rendant à Lyon. Toutes mes précédentes conjectures s'écroulèrent. Ces nouvelles me confondirent et je prédis dès lors les malheurs qui sont venus fondre sur la France.

Je me mis en route quelques heures après. Si j'avais reçu le paquet du ministre du côté de Limoges, je me serais rendu directement de là, par la route de Toulouse, à Nîmes; mais j'étais revenu à Bourges, et la route de Lyon était alors la plus directe. En arrivant à la Charité, j'appris que le duc d'Orléans venait d'y relayer, se rendant près de Monsieur qui avait vingt-quatre heures d'avance sur lui. Il me tardait de rejoindre ce prince que j'avais connu, dans la première campagne de la Révolution, faisant partie de l'armée de Dumouriez auprès duquel je servais comme aide de camp. Il s'arrêta heureusement pour déjeuner à Pougues; autrement je n'aurais pu le joindre, ayant eu beaucoup de peine à obtenir des chevaux à la Charité, parce que le prince courait avec trois voitures. Il me raconta tout ce qui avait été connu à Paris avant son départ, depuis le débarquement de Napoléon et sa marche rapide sur Grenoble, que l'on croyait bien qui résisterait. « Au moins, dis-je, peut-on compter sur le général Marchand qui hait personnellement Napoléon dont il est l'ennemi déclaré; comptez

Digitized by Google

donc autant sur sa fidélité que sur ses efforts pour résister et se venger. » Ce général commandait la 7e division militaire. Je cheminai avec le prince jusqu'à Moulins; là il fallut nous séparer, faute de chevaux, et je dus attendre le retour des siens pour continuer ma route, de sorte qu'il avait quelques heures d'avance sur moi.

Au dernier relais et pendant qu'on changeait de chevaux, Monsieur, qui venait d'apprendre par le duc d'Orléans que je le suivais, m'expédia un courrier pour m'inviter à hâter mon arrivée à Lyon. Il me faisait écrire confidentiellement par son capitaine des gardes, le comte des Cars, que sa position était très inquiétante, la marche de Napoléon étant si rapide qu'il n'était plus qu'à une journée de Lyon, que la garnison montrait des dispositions si mauvaises qu'il ne pouvait compter sur elle pour la défense du passage du Rhône. J'entrai chez le maître de poste pour lire cette lettre et y répondre; les informations qu'elle contenait étaient si bien secrètes qu'en sortant de la maison pour remettre la réponse, je vis un grand rassemblement de curieux auxquels le courrier racontait tout ce que l'on savait à Lyon des événements et de l'esprit de la garnison, ce que confirmait le postillon, et très exactement ce que contenait la lettre du comte des Cars. Je partis enfin et très rapidement; mais avant d'atteindre le faubourg, un essieu de ma voiture se rompit; elle versa; je n'éprouvai aucun mal de cette chute, mais cet accident me causa un nouveau retard, étant forcé de faire le reste du chemin à pied. Arrivé à l'hôtel où j'avais coutume de loger, j'y trouvai deux officiers qui m'attendaient pour me conduire chez le gouverneur où Monsieur avait dîné; un troisième survint pour me presser de me rendre près de Son Altesse Royale.

Il était neuf ou dix heures du soir, le 9 mars. Les

Digitized by Google

principales autorités, ainsi que les généraux et colonels, étaient avec Monsieur. Il savait par le duc d'Orléans que je me rendais à Nîmes : « Les routes sont interceptées, me dit-il, et vous ne pouvez plus passer ; restez avec nous, prenez le commandement ; je vous remets les pouvoirs les plus étendus. » Le prince m'apprit alors qu'on ne pouvait nullement compter sur les troupes et qu'il avait donné des ordres pour évacuer la ville le lendemain de bonne heure. Ma surprise fut extrême : « Vous abandonnez Lyon ! répondis-je, et où vous arrêterez-vous, après avoir quitté la barrière du Rhône ? — Nous n'avons, dit-il, ni munitions ni canons ; les troupes manifestent hautement qu'elles n'opposeront aucune résistance, et la plus grande partie de la population se prononce contre nous. » La situation était en effet fâcheuse et très critique. « Essayons d'un moyen, dis-je ; suspendons d'abord le mouvement rétrograde ; nous serons toujours à temps d'y revenir, car si Napoléon est à une marche d'ici, quelque diligence qu'il fasse, il ne pourra paraître avant une heure ou deux de l'après-midi, conduisant des troupes harassées. Rassemblons les nôtres à six heures du matin, voyons-les ; nous leur parlerons, nous en tirerons peut-être parti ; nous essayerons de changer l'opinion en les prenant par le point d'honneur, toujours si délicat, si chatouilleux chez des Français ; nous leur montrerons les malheurs qui vont naître d'une guerre civile et le danger non moins grand pour la France de voir une seconde fois fondre sur elle toute l'Europe en armes. » Mon avis fut unanimement goûté, des ordres furent donnés en conséquence pour contremander l'évacuation et prescrire le rassemblement de toute la garnison le lendemain sur la place Bellecour. Ayant accepté le commandement, j'ordonnai d'arrêter toute communication de la rive droite à la rive gauche

Digitized by Google

du Rhône, d'amener et d'amarrer tous les bateaux de notre côté, d'établir des postes assez forts sur la rive droite et sur les routes, de barrer les ponts Morand et de la Guillotière et de les mettre en état de défense aussi bien que le temps et les moyens le permettraient, enfin d'envoyer coup sur coup des patrouilles et reconnaissances afin d'être avertis promptement; en un mot toutes les dispositions que prennent vis-à-vis de l'ennemi des troupes en campagne. Les commandements particuliers furent assignés; chacun eut un certain nombre de troupes et de postes à établir et à surveiller. Tous ces points réglés, je terminai par prescrire qu'une ration d'eau-de-vie fût distribuée avant la revue. Nous nous séparâmes.

Rentré chez moi, accompagné des généraux employés, je leur recommandai de parler aux officiers supérieurs et de tâcher de disposer les soldats à bien recevoir Monsieur. Je passai la nuit à recueillir des informations et à donner des ordres de détail. Vers trois ou quatre heures du matin, le général Brayer, commandant l'une des subdivisions territoriales, arriva chez moi; il avait fait avec moi une partie de la campagne de 1813 et celle de 1814. Il venait me prévenir que les troupes se refusaient à être passées en revue par les princes, mais que moi, leur ancien général, elles me verraient avec grand plaisir. A cette communication je demeurai étourdi : « Qui a pu, dis-je, les monter ainsi? Sommes-nous au commencement d'une nouvelle révolution? Tous les liens de la discipline sont-ils déjà relâchés? — Non, répondit-il; ce sont des propos de cabaret qui ont exalté les têtes; celles des officiers ne le sont pas moins : on a fait déjà tant de sottises! on a porté si peu d'intérêt aux militaires, commis tant d'injustices pour placer des émigrés, des chouans, des Vendéens, à qui

Digitized by Google

l'on a prodigué les grades, les honneurs, les distinctions! — A la manière dont vous vous exprimez, dis-je, vous me porteriez à supposer que vous partagez ces opinions. — Oui, dit-il, je pense comme eux, mais je ferai mon devoir jusqu'à la fin. » Vous saurez dans peu de moments, mon fils, comment ces devoirs furent remplis. « L'heure s'écoule, reprit le général Brayer; il est plus que temps d'avertir Monsieur de ne pas se présenter devant les troupes, pour éviter une avanie, un manque de respect. » Je calculai rapidement les conséquences que tout cela pouvait avoir; mais comment m'y prendre pour faire une pareille communication à Son Altesse Royale? Si elle essayait de braver cet avertissement, comme il était fort probable qu'elle le ferait?... Il me vint alors une heureuse idée et j'allai de suite en essayer l'effet.

En entrant chez Monsieur, je trouvai ses officiers debout; ils attendaient son réveil. Je fis l'observation que ce que j'avais à communiquer n'admettait aucun délai; le comte des Cars entra dans l'appartement et m'introduisit. Je dis à Son Altesse Royale que les rapports de la nuit touchant l'esprit des troupes n'étant pas meilleurs, j'avais réfléchi que sa présence pourrait les gêner et contraindre, qu'il vaudrait mieux que les voyant seul, avec mes habitudes de guerre et d'armée, comme étant l'un des leurs, — selon le langage du temps — l'expression de leurs sentiments serait plus libre, et que je le ferais prévenir dès que l'occasion me paraîtrait opportune. Le prince ne put ainsi supposer ni pénétrer le vrai motif qu'il connut plus tard, mais non par moi; il approuva mon observation, ajoutant qu'il serait prêt à monter à cheval, lorsque je lui en ferais donner avis. Je rentrai chez moi pour y attendre que les troupes fussent réunies sur la place Bellecour.

Digitized by Google

J'étais contrarié du mauvais temps; je le fus bien davantage en apprenant qu'aucune distribution n'avait été faite, qu'on n'avait pu trouver pendant la nuit ni le commissaire des guerres pour viser les bons des corps, ni le garde-magasin pour délivrer l'eau-de-vie.

L'heure de la revue étant arrivée, le général Brayer vint me prendre; il m'avait fait amener un cheval; nous nous acheminâmes sous une pluie battante. En débouchant sur la place à la droite des troupes, des acclamations éclatèrent et se propagèrent le long des lignes que je parcourais; nombre de curieux y mêlaient leurs voix, mais on ne distinguait d'autre nom et d'autres titres que les miens. Ce début me sembla de bon augure, j'en fus la dupe et le reconnus bientôt, lorsque faisant former les carrés, j'y entrai pour être mieux entendu de chacun. Je commençai par remercier de l'accueil que je recevais, me flattant que c'était un souvenir des soins que j'avais toujours, par devoir autant que par attachement pour le soldat, pris de son bien-être, qui avait été la préoccupation constante de mon esprit pendant ma longue carrière militaire; je continuai en disant que je reconnaissais hautement leurs loyaux services, leur dévouement dans la bonne et la mauvaise fortune, que si nous avions succombé, c'était du moins avec honneur, qu'il n'avait pas moins fallu que toute l'Europe armée et de grandes fautes, qui ne pouvaient nous être imputées, pour amener les suites que nous n'avions pu empêcher. J'ajoutai qu'ils savaient tous que j'avais été le dernier à m'y soumettre, qu'ainsi nous avions rempli nos obligations, mais que déliés par la volonté nationale, nous en avions contracté d'autres non moins sacrées et auxquelles le gouvernement royal nous trouverait aussi fidèles; que l'envahissement qui nous rassemblait à Lyon allait déchaî-

Digitized by Google

ner sur notre patrie des malheurs encore plus grands que ceux de l'année précédente, puisque l'ancienne France était restée intacte, tandis que cette fois les alliés nous feraient payer chèrement une reprise d'armes. Que sais-je ce que je n'aie point dit encore pour émouvoir ces troupes, qui m'écoutaient silencieuses? J'étais très animé; je terminai ma harangue en disant que j'avais une trop bonne opinion de leur fidélité et de leurs sentiments patriotiques, pour qu'à mon exemple, comme moi, qui ne les avais jamais trompées, elles ne restassent point dans le chemin de l'honneur et du devoir, et que la seule garantie que je leur en demandais était de répondre au Vive le Roi! que je lançai et répétai de toute ma force. Pas une seule voix ne se joignit à la mienne; tous restèrent dans le plus morne silence; j'avoue que j'en fus déconcerté. Mes tentatives sur les autres carrés ne furent pas plus heureuses; il semblait que les troupes eussent reçu un mot d'ordre.

Pendant que je faisais le même essai sur la cavalerie, j'envoyai chercher Monsieur, espérant que, contrairement à ce qui m'avait été rapporté la nuit, il serait accueilli, sinon chaudement, comme je l'avais été d'abord, du moins avec convenance. Je désirais d'ailleurs que le prince fût témoin de mes efforts et que notre mutuel concours servît à vaincre l'obstination de ce morne silence; mais nous échouâmes encore. Nous étions arrivés au dernier régiment qui était, je crois, le 14e de dragons; le prince s'approcha d'un vieux sapeur décoré, lui parla avec bonté, le loua de son courage dont il portait la preuve sur sa poitrine : le dragon, que je vois encore, les yeux fixes, la bouche béante, resta immobile, impassible. Son colonel, plusieurs officiers qui criaient avec nous : Vive le Roi! l'appelèrent par son nom, l'exhortèrent, le pressèrent, il resta inébran-

Digitized by Google

lable. Monsieur en était rouge de colère, mais il eut la sagesse de ne pas la faire éclater.

Nous renvoyâmes, sans les faire défiler, toutes les troupes à leurs postes ou quartiers respectifs, en prescrivant la défense des ponts et passages du Rhône, comme si elle dût avoir lieu devant l'ennemi. Je dis alors à Monsieur qu'une autre tentative aurait peut-être plus de succès auprès des officiers réunis à part; ils s'étaient montrés également froids, mais ils avaient pu être gênés par la présence de leurs soldats.

Je donnai, en conséquence, l'ordre de les réunir à mon logement, depuis le général jusqu'au dernier sous-lieutenant; j'invitai Son Altesse Royale à visiter, pendant ce temps, les ponts afin de s'assurer si l'on y avait établi les travaux de défense convenus la veille. Le prince, ayant goûté cette idée, s'achemina vers le Rhône, et moi j'allai à la réunion. Elle était si nombreuse que mes appartements ne pouvaient la contenir; les escaliers étaient encombrés. J'entrai en matière par tout ce que je crus le plus propre à les émouvoir, ne faisant plus pressentir, mais démontrant jusqu'à l'évidence tous les fléaux qui allaient assaillir à la fois la France et eux-mêmes. Je reconnus qu'on était fort animé de part et d'autre, que les têtes étaient montées, exaltées, les reproches les plus amers, les plus sanglants, adressés sans ménagements, parfois avec irrévérence, non seulement au gouvernement, mais au Roi et à la famille royale, prodigalité, prostitution des grades et décorations, abandon, vexations, mépris des anciens services. Assurément c'étaient des fautes que je cherchai à rejeter sur l'ignorance des hommes et des choses, sur l'intrigue qui assiégeait le trône; assurément aussi le Roi, dont les intentions étaient bonnes et pures, apporterait, mieux éclairé, un prompt remède à tous les griefs que je m'en-

Digitized by Google

gageais à lui faire connaître et redresser; mais à cette heure, c'était la patrie qu'il fallait servir et sauver.

Je m'épuisai inutilement pendant près de deux heures, obligé de tenir tête à tout ce monde qui, sans me manquer d'égards, parlait fort librement; il était aisé de juger pourquoi les troupes étaient restées silencieuses; elles avaient reçu l'impression de leurs officiers. Aux premiers griefs sur lesquels ils revenaient jusqu'à satiété, se mêlait, s'ajoutait la formation de la Maison du Roi, corps d'officiers que l'on tirait impolitiquement de la seule aristocratie ancienne, sauf quelques représentants de la nouvelle noblesse; ce que l'on appelait troupe avait grade d'officier, même d'officier supérieur; un sous-lieutenant de la Maison était lieutenant-colonel, et ainsi de suite. Sous ce rapport, les plaintes étaient malheureusement fondées, et la jalousie excusable de voir de jeunes imberbes revêtus d'uniformes reluisants de broderies, presque tous décorés de rubans et d'épaulettes de grades supérieurs. Je le répète, tout cela, sauf quelque exagération, n'était pas dénué de vérité, mais je ne pus pas venir à bout de leur faire comprendre, dans la position critique et les circonstances qui nous pressaient, que de leur conduite dépendaient absolument les destinées du pays; le parti était pris d'en courir les chances. Ils étaient bien résolus à ne point faire feu sur les corps de la défection de Grenoble; j'obtins toutefois qu'ils tiendraient leurs postes et riposteraient même, s'ils étaient attaqués; mais cette promesse me parut faible et faite de très mauvaise grâce.

Ne pouvant espérer davantage et fatigué d'une discussion si inutile et si longue, je congédiai les officiers et ne retins que quelques généraux qui pensaient comme moi. Nous nous rendîmes ensemble chez Monsieur; à notre air triste et abattu il jugea bien que notre tenta-

Digitized by Google

tive avait échoué; je lui dis, en rendant compte de ce qui s'était passé, qu'il n'y avait pas à compter sur aucune sorte de résistance, que le mécontentement et l'aigreur égaraient toutes les têtes, qu'enfin la présence de Son Altesse Royale n'étant plus nécessaire, je la suppliais de partir sur-le-champ. « Et vous? dit-il. — Moi, je reste; je n'ai rien à craindre des troupes, mais j'ai tout lieu de craindre pour vous. — Non, répliqua-t-il, je reste, si vous ne partez pas avec moi; après les marques de dévouement que vous venez de donner, je ne vous laisserai pas seul exposé aux événements. — Je vous répète, monseigneur, que je n'ai aucun danger à courir; vous m'avez investi du commandement, je l'exercerai jusqu'au dernier moment; il peut survenir tel incident non prévu qui soit favorable à votre cause, je le saisirai pour en tirer parti; mais, au nom du ciel, partez, les moments sont pressants »; et comme il paraissait décidé à rester, j'engageai ses officiers à se joindre à moi. Le duc d'Orléans, qui était présent, insistait également pour rester, avec ou sans Monsieur. Celui-ci céda enfin, mais exigea que le duc d'Orléans partît et lui en donna l'ordre auquel il se soumit à regret. Enfin Monsieur se décida à monter en voiture; il me chargea d'envoyer des contre-ordres aux troupes que l'on dirigeait sur Lyon, afin de ne pas les mettre en contact avec la garnison. On leur croyait un meilleur esprit; mais il semble qu'une étincelle électrique avait produit la même commotion dans tous les corps de l'armée.

Monsieur me dit qu'il avait parcouru les quais du Rhône et les ponts, qu'aucun préparatif de défense n'avait été fait, qu'il avait distribué de l'argent pour hâter le travail et qu'on lui avait promis de mettre immédiatement la main à l'œuvre. Enfin, je le vis partir

Digitized by Google

avec satisfaction, escorté de gardes nationaux à cheval, de gendarmes et d'un détachement du 14e de dragons. C'était un poids énorme dont j'étais soulagé, car la présence des princes était devenue très embarrassante; s'ils eussent été pris par Napoléon ou arrêtés par la garnison, ils eussent été des otages pour sa sûreté personnelle, et si un pareil événement fût arrivé, l'opinion royaliste n'eût pas manqué de m'en rendre responsable; elle eût même été plus loin, elle m'aurait accusé de les avoir livrés. Certes, il y avait assez de témoins pour me justifier, les princes eux-mêmes; mais cette opinion se serait promptement répandue; on n'eût pu d'abord y répondre; il eût fallu ensuite écrire des volumes pour la détruire; car, une fois le mot de trahison prononcé, quelque innocent qu'en soit le prévenu ou l'accusé, les hommes passionnés qui ne veulent pas être éclairés en conservent toujours quelque présomption. J'en citerais beaucoup de preuves, je me borne à une seule, l'exécrable assassinat de l'infortuné duc de Berry. Toutes les évidences ont démontré que le crime du scélérat qui l'a commis de son propre mouvement avait été conçu et exécuté par lui seul : eh bien! encore aujourd'hui, ces mêmes gens passionnés — et ils sont nombreux — croient que cette monstruosité a été le résultat d'un complot. Après cet affreux malheur, la circonstance la plus heureuse fut l'arrestation immédiate de l'exécrable assassin; autrement les méfiances, les soupçons eussent plané sur tous les constitutionnels (1) sans acception de personne. Il y

(1) La dénomination de constitutionnel s'entend de la généralité nationale, de tous ceux qui, ayant suivi le mouvement de la Révolution, tout en en détestant les horreurs, s'étaient franchement ralliés sous l'égide tutélaire de la Charte; les autres sont les invétérés de l'ancien régime et du pouvoir absolu. *Note du maréchal Macdonald.*

Digitized by Google

en a bon nombre, du côté opposé, qui y croient encore; mais cette opinion s'affaiblit; elle ne reste plus que dans les têtes encroûtées. Quelles que fussent les animosités, les haines des partis, cette fois ils furent unanimes pour jeter un cri d'horreur et appeler la vengeance des lois à punir cet abominable forfait.

Calmé par le départ des princes, j'étais loin d'être tranquille; l'esprit du soldat, des officiers, et, je dois le dire, des généraux employés dans la 19e division militaire, paraissait s'exalter à mesure qu'approchait le moment décisif. Pendant que je faisais appeler le préfet et le maire, j'adressai une courte note sur ce qui se passait au ministre de la guerre par la voie du télégraphe; mais il n'en arriva que la suscription : « Le maréchal Macdonald au ministre de la guerre. » Monsieur m'avait recommandé cet envoi et l'annonce de son départ avec le duc d'Orléans pour Paris. J'avais aussi fait exécuter les ordres du prince pour arrêter et faire rétrograder les troupes dirigées sur Lyon. Bientôt on vint m'informer que le préfet avait quitté la ville; le maire seul se présenta.

Dans la réunion des officiers, les chefs m'avaient promis que si l'on faisait feu sur eux, ils répondraient, mais qu'autrement ils ne prendraient pas l'initiative. Dès ce moment, j'avais formé le dessein d'engager le fer; mais comme j'étais bien prévenu que nos soldats ne tireraient pas les premiers, je pensais que dans une population aussi considérable que celle de Lyon, il serait facile de trouver vingt ou trente hommes dévoués ou que déterminerait l'appât du gain et des récompenses; on n'aurait qu'à leur faire endosser l'uniforme de la garde nationale; mon projet était de les placer aux postes avancés, en avant des troupes, de me mettre à leur tête et de tirer le premier coup de fusil. Ce stratagème pouvait avoir une chance;

Digitized by Google

si l'engagement commençait et déterminait les soldats à imiter nos tireurs, un rien pouvait changer leur opinion, j'en avais de nombreux exemples. Napoléon, jusqu'ici, n'avait rencontré aucune opposition; quelques bataillons et escadrons seulement s'étaient joints à lui; mais une résistance inattendue, quoique déjà si avancée dans le centre de la France, à l'entrée d'une ville de cette importance, avec le Rhône pour barrière, devait lui donner à penser et rappeler à sa mémoire la défense courageuse qu'elle avait opposée longtemps à l'armée républicaine. Les troupes qu'il ramenait, fatiguées et surtout dégoûtées de leur séjour à l'île d'Elbe, devaient avoir l'appréhension d'y retourner et la crainte non moins forte d'un châtiment sévère; enfin, les corps des garnisons de Grenoble et de Vienne, séduits, égarés, entraînés, pouvaient reconnaître leur erreur et se repentir. Telles étaient mes illusions; mais quelque faible que fût mon espoir, si ce rêve venait à se réaliser, ne fût-ce que partiellement, que devenait Napoléon? Ce qui prouve que ce raisonnement n'était pas dépourvu de sens, c'est qu'étant à Bourges, après la soumission de l'armée, les grenadiers de l'île d'Elbe que j'y fis venir en garnison, soldats, officiers, commandant même, tous, pris un à un, furent unanimes à déclarer qu'ils avaient été ravis de rentrer en France et que, s'ils eussent rencontré la plus faible résistance, le moindre obstacle, enfin, un seul coup de feu, ils eussent abandonné leurs armes et demandé merci. Tout ceci n'est point une relation écrite après coup, sur les aveux de ce bataillon; car tous ceux qui, dans ce temps-là, étaient à Lyon, ont connu mon projet, et très souvent on me l'a entendu raconter, soit à mon retour de Lyon à Paris, soit depuis cette époque.

J'en fis donc part à la seule autorité civile demeurée

Digitized by Google

à son poste, lorsque monsieur le maire fut entré dans mon cabinet; mais je fus fort surpris de l'entendre dire qu'il ne trouverait pas un seul des hommes que je demandais. « Comment! m'écriai-je, une ville qui a été si dévouée, qui s'est si vaillamment défendue en 1793, en soutenant la cause de la famille royale, n'aurait pas un vétéran de cette époque conservant le feu sacré? » Le maire secoua la tête et fit un geste négatif; je le congédiai.

Après avoir réglé un simulacre de défense et même d'offensive, si je parvenais à ébranler les troupes et à les ramener au devoir, je montai à cheval avec le gouverneur, le vicomte Digeon, le comte Jules de Polignac, que Monsieur, dont il était aide de camp, avait mis à ma disposition, d'autres généraux et officiers d'état-major, pour visiter les postes et vérifier les obstacles qu'on avait dû établir afin d'arrêter la marche de Napoléon; mais je vis sans étonnement que rien ou presque rien n'avait été fait; l'argent qu'avait donné Monsieur à titre d'encouragement ou pour avoir des matériaux avait été simplement empoché. Les communications d'une rive à l'autre n'étaient point interrompues; l'ordre de ramener les bateaux sur la rive droite et de garder certains passages était resté sans exécution. Il en était de même pour les reconnaissances qui devaient annoncer l'approche des éclaireurs napoléoniens; j'en eus particulièrement de l'humeur et je tançai vertement l'officier général qui était chargé de cette partie du service; je fis partir devant moi des patrouilles échelonnées, et après quelques autres dispositions, j'allai du pont de la Guillotière au pont Morand. La mauvaise volonté que je rencontrais partout me faisant justement craindre une défection et une catastrophe, j'envoyai secrètement l'ordre de faire atteler ma voiture et de la conduire à l'entrée du faubourg de

Digitized by Google

Vaise, à la jonction des deux routes du Bourbonnais et de la Bourgogne, afin de pouvoir, selon les circonstances, suivre l'une ou l'autre, si j'étais contraint de me retirer. Au pont Morand, pas plus qu'ailleurs, aucune barricade n'avait été faite; il se fermait par une grille : personne ne savait où étaient les clefs; je donnai dix louis pour aller acheter des chaînes et cadenas; mon argent prit le même chemin que celui de Monsieur.

En quittant ce pont pour retourner à l'autre, je remarquai un certain mouvement causé par le retour d'une reconnaissance; elle n'avait pas dû aller bien loin, et sans doute elle avait aperçu ou rencontré ce que l'on pouvait appeler l'ennemi. Que s'était-il passé? Mon anxiété était grande; j'en fus tiré par l'arrivée d'un officier d'état-major venant au galop à ma rencontre : « Une reconnaissance est rentrée, me dit-il. — Qu'a-t-elle vu? — L'avant-garde de Napoléon. — Est-elle éloignée? — Elle va entrer dans le faubourg de la Guillotière. — Que s'est-il passé? — Les deux reconnaissances ont bu ensemble. — Courez, dis-je, à la place Bellecour; amenez les deux bataillons qui y sont en réserve; vous les placerez à droite et à gauche du pont. » La foule encombrait les quais; les bateaux allaient et venaient, conduisant sur la rive gauche les curieux qui ne pouvaient passer sur le pont occupé par nos troupes. Elles étaient prêtes à déboucher, pour la fidélité ou pour la trahison? Comme j'arrivais à l'entrée du pont, des cris de : Vive l'Empereur! éclatèrent de l'autre côté; sur les quais, la foule les vociférait à nous étourdir. J'exécutai sur-le-champ la résolution que j'avais prise d'essayer d'entamer une affaire. Je comptais gagner la tête du pont avec l'état-major qui me suivait, arrêter les premiers qui se présenteraient, m'emparer de leurs armes et faire feu. Le pont était encombré dans toute sa longueur par les

Digitized by Google

troupes formées en colonne. « Allons, messieurs, m'écriai-je, pied à terre! » et nous voilà marchant au plus vite; mais à peine étions-nous au quart du chemin que des hussards du 4e, éclaireurs de la troupe de Napoléon, apparaissent à l'entrée du pont; à cette vue, officiers et soldats mêlent leurs acclamations aux cris de la foule, les shakos s'agitent au bout des baïonnettes, en signe d'allégresse, les faibles barricades sont franchies; on court, on se précipite, pour introduire les survenants dans la ville. Dès lors tout était fini. Nous rebroussâmes chemin, remontâmes à cheval; il n'y avait pas de temps à perdre; car je supposais avec raison que les hussards du 4e ne trouveraient pas plus de résistance au pont Morand et pourraient nous devancer au faubourg de Vaise en suivant les quais, ce qui arriva en effet.

Le général Brayer, qui était encore avec moi, m'ayant entendu donner l'ordre d'évacuer Lyon sur-le-champ, leva tout à fait le masque et me dit : « C'est inutile, monsieur le maréchal, toutes les mesures sont prises pour empêcher votre départ. — Vous me connaissez sûrement trop bien, monsieur, répondis-je, pour croire que je puisse être facilement arrêté; je saurai me faire respecter et me faire jour l'épée à la main. » Il alla vers les siens sans répliquer; mais une autre espèce d'obstacle se présentait; c'était la foule qui se pressait tellement qu'en vain j'aurais tenté de la traverser, sans l'arrivée des deux bataillons de réserve que je venais d'appeler pour les placer à droite et à gauche du pont. Il fallut bien que la masse se rompît pour livrer à la troupe un passage; j'en profitai en marchant le long de la colonne, faisant des gestes comme pour indiquer les emplacements. Il se faisait un tel bruit qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre. Arrivé enfin à la queue de la colonne, je m'acheminai par le quai; le colonel Dard, des dragons,

Digitized by Google

dont le régiment était non loin de là, vint me demander des ordres; sans m'arrêter je lui dis : « A cheval! et suivez-moi. — Par où? — Route du Bourbonnais. » Je crois que son régiment ne voulut pas lui obéir; je n'en suis pas certain et je n'ai pas eu l'occasion d'éclaircir le fait.

En traversant la place Bellecour, le baron Roger de Damas, gouverneur de la 19e division, qui demeurait sur cette place, voulut s'arrêter; il était fort confiant et n'avait pris aucune précaution; je lui fis observer qu'il n'était plus à temps, que le moindre retard le ferait prendre. Il avait des chances à courir et tout à craindre comme ancien émigré; aucune instance ne pouvant le convaincre, il entra chez lui et nous prîmes le galop; il a eu la bonne fortune d'échapper en se sauvant déguisé. A quelque distance de là, je rencontrai l'escorte de Monsieur qui rentrait; je donnai en passant à l'officier de dragons l'ordre de me suivre avec son détachement, en ajoutant que le régiment venait derrière nous, et nous poursuivions notre chemin avec la même vitesse, lorsque, vers le milieu du faubourg, nous rencontrâmes un brigadier et quatre hussards des troupes de Napoléon venus par le pont Morand et le quai de Saône, barrant le passage; ils étaient à peu près ivres. Le brigadier s'avança pour saisir la bride de mon cheval en criant : « Général, rendez-vous! » Il n'avait pas achevé que, lui lançant un coup de poing sur l'oreille, je le fis rentrer dans la rue d'où il sortait. Un hussard, se jetant sur le général vicomte Digeon, celui-ci dit : « Comment! malheureux, tu oserais arrêter ton général! — Ah! c'est vous, général Digeon; il faut que vous soyez des nôtres. » Il s'en débarrassa de la même manière que moi, ainsi que le comte Jules de Polignac, je crois, et d'autres qui nous suivaient.

Digitized by Google

Je n'étais distingué que par mon chapeau à plume blanche, étant couvert de mon manteau. Cette apparition inopinée des hussards avait été si prompte que nous n'avions pas eu le temps de mettre le sabre à la main. En me retournant pour voir si nous étions suivis, j'aperçus le détachement de dragons qui avait dépassé les hussards sans les faire prisonniers. J'en conclus qu'ils étaient de connivence et que nous serions arrêtés, s'ils pouvaient nous joindre; nous pressâmes davantage notre allure. Chemin faisant, le général Digeon me répéta plusieurs fois qu'il connaissait un chemin de traverse qui nous ferait gagner plus tôt la grande route du Bourbonnais; mais pendant que nous cherchions à le découvrir, nous arrivâmes à la tête du faubourg. Je m'y étais fait précéder, au moment de la catastrophe, par mon courrier, avec l'ordre d'en faire partir ma voiture qui, depuis quelques heures, y stationnait avec mes aides de camp et mon secrétaire; mais les postillons avaient mis pied à terre; ils étaient sans doute dans quelque cabaret, on ne put les trouver. Je jetai un triste regard sur ma voiture, dans laquelle était une somme considérable en or; je crus le tout perdu. Un de mes aides de camp me tendit un portemanteau par la portière, mais nous passâmes si rapidement qu'aucun de nous ne put le saisir.

Le pauvre général Digeon, un peu troublé d'avoir manqué son chemin de traverse, voulait à toute force me faire prendre la route de Bourgogne qu'il croyait être celle du Bourbonnais que je connaissais très bien; tout en courant, il me disait : « Nous sommes sur la route de Bourgogne; l'esprit y est très mauvais, vous vous y ferez prendre. » Je ne pouvais ni le tranquilliser ni le convaincre que nous étions sur la bonne route. A quelque distance en avant, j'aperçus deux chevaux de

Digitized by Google

gendarmes attachés à des barreaux et sans leurs cavaliers; ces chevaux étaient frais; on pouvait par signal ou autrement les faire détacher et courir après nous qui ne courions déjà plus, tant les nôtres étaient fatigués; je donnai l'ordre de débrider ceux des gendarmes. Nous étions toujours suivis par ce que nous croyions être des ennemis; ils avaient même un peu gagné sur nous; mais enfin ils ralentirent leur allure, et force nous fut d'en faire autant, nos chevaux rebutés s'étant mis d'eux-mêmes au pas.

A un quart de lieue de la Tour de Salvagny, premier relais en sortant de Lyon, je vis venir à nous un officier général; c'était Simmer qui avait fait avec moi la campagne de 1813 et servi avec beaucoup de distinction. Je l'avais rencontré la veille, venant de Clermont, avec deux bataillons. Il avait reçu mon ordre de faire halte et se rendait à Lyon pour me demander de nouvelles instructions. Étonné de me trouver sur la route, tandis qu'il me croyait à la ville, il me demanda ce qui s'y était passé; pour toute réponse, je lui dis : « Avez-vous des chevaux frais à me prêter? — Oui. — Eh bien! courez les faire seller et brider. » Il partit au galop. Je ne perdais pas de vue le détachement qui nous suivait; à notre tour, nous avions gagné sur lui. Enfin nous atteignîmes le relais; les deux bataillons étaient sous les armes et me rendirent les honneurs; quelques-uns de ceux qui m'accompagnaient crurent apercevoir quelques cocardes nationales aux shakos; pour moi, je n'en vis point. Les chevaux étant prêts, j'en changeai immédiatement, et prenant à part le général Simmer, je lui appris en peu de mots ce qui venait de se passer, et lui dis : « Faites rebrousser chemin à votre troupe. — Elle ne voudra certainement pas obéir. — Eh bien! laissez-la et suivez-moi. » Là-dessus, je repris le galop et le général resta.

Digitized by Google

Le pauvre Digeon, toujours préoccupé de la crainte que nous ne fussions pris, s'aperçut alors de cette plume blanche à mon chapeau et me pria de la retirer; j'hésitai, mais enfin je cédai, pour le tranquilliser, à ses sollicitations; tout en galopant, malgré l'incommodité du vent et de la pluie, je l'arrachai et la mis en morceaux. Sur ces entrefaites, son cheval s'abattit; heureusement il n'eut que des égratignures, se remit en selle et nous marchâmes moins vite; je m'étais aperçu que nos compagnons ne nous suivaient que de très loin. Ils n'avaient sans doute pas trouvé de bidets à la poste, et j'eus grand'crainte qu'ils ne fussent pris; mais je n'aurais pu les sauver et j'aurais été arrêté avec eux; je supposai qu'ils auraient la présence d'esprit de prendre des chemins de traverse et de se jeter dans les terres. Dans cette perplexité, nous continuions à courir, lorsque nous aperçûmes devant nous des chevaux conduits en main; le général Digeon, qui attendait les siens par cette route, présuma qu'ayant dû coucher à Tarare, c'étaient sans doute eux; comme il avait la vue basse, il ne les reconnut que lorsque nous en fûmes près; c'était une bonne fortune; nous mîmes sur-le-champ pied à terre et les sellâmes nous-mêmes. Ceux que nous quittions avaient très chaud; ils sentirent l'eau ou virent une petite rivière qui coulait à notre gauche et nous échappèrent pour y courir; nous les laissâmes aller. En nous remettant en selle, nous aperçûmes en arrière, dans le lointain, quelques cavaliers, sans pouvoir distinguer si c'étaient nos compagnons ou des ennemis, et nous reprîmes le galop.

En traversant Tarare, un homme accoté contre sa porte, un bonnet de coton sur la tête, nous salua d'un petit cri de : « Vive l'Empereur! » Arrivé au pied de la montagne où l'on prend des bœufs de renfort, je me

Digitized by Google

sentis trop faible pour aller plus loin sans prendre quelque nourriture; je n'avais pas dîné la veille ni rien mangé de cette journée; il était alors quatre ou cinq heures du soir. On nous dit que Monsieur devait être à moitié de la montée, qui est fort longue; nous avions grand désir de le rejoindre pour lui rendre compte de ce qui s'était passé, et moi surtout d'être ramené, car je n'aurais pu continuer à cheval; j'étais entamé déjà. Le pauvre général Digeon, qui n'était pas remis encore de la rencontre des hussards dans le faubourg de Lyon, insistait pour passer outre; mais j'avais besoin de respirer; mon cheval avait les allures si dures que j'en avais presque un point de côté en galopant; le trot eût été bien pire. Nous n'étions que nous deux et, sans mettre pied à terre, je l'engageai à faire la vedette, pendant qu'on m'apportait un morceau de pain, du fromage et un verre de vin; je pris fort peu de ce frugal repas, assez seulement pour calmer le besoin que j'en avais; le général eut son tour, et je fis la vedette à sa place; je ne crois pas que cette station nous ait retenus plus de huit ou dix minutes. Nous reprîmes le galop, malgré la pente et quitte à crever les chevaux; l'important était de rattraper les voitures, que nous eussions manquées autrement.

Nous les rejoignîmes comme elles atteignaient le sommet de la montagne. A notre vue, Monsieur jugea d'abord de ce qui était arrivé; il nous offrit place, j'acceptai, pour ma part; comme je mettais pied à terre, le général Digeon me dit à voix basse : « Ne montez pas, nous serons pris; on ira fort lentement, on voudra s'arrêter. — Raison de plus, répondis-je, nous presserons ou nous partagerons le même sort. » Comme il était obsédé de son idée, il voulut continuer à cheval, mais cependant n'alla plus loin que le prochain relais,

Digitized by Google

où il fut bien aise de trouver place dans la voiture des officiers de Monsieur. Son Altesse Royale m'en donna une à côté d'elle, celle, je crois du duc de Fitz-James; le comte des Cars, capitaine des gardes, et le duc de Polignac, écuyer, complétaient la carrossée.

Il serait trop long de rapporter la conversation pendant le voyage; elle roula d'abord sur l'événement du jour et ses causes, le mécontentement général, de l'armée surtout, le choix des ministres, leur incapacité en matière de gouvernement, leurs opinions intempestives, leur nullité et celle de leurs agents. Je dois cette justice à Monsieur et à ses officiers qu'ils me parurent convenir franchement des fautes commises; étaient-ils de bonne foi? Je le crois; la peur avait fortement agi. Monsieur dit qu'il allait éclairer le Roi et solliciter des réparations : « Il est trop tard, répondis-je, l'élan est donné; mais je ne me dissimule pas toutes les calamités qui vont fondre à la fois sur la France; la moindre qui, en d'autres temps et d'autres circonstances, serait la pire, sera la guerre civile dans les départements de l'Ouest. Vous-même, Monseigneur, ajoutai-je, dans vos tournées, dans celles de vos fils, qu'avez-vous appris de l'opinion? Rien d'autre que les passions de vos partisans aveuglés par leur domination du moment. Vous avez dédaigné les hommes qui auraient pu vous servir utilement et vous conseiller; ils connaissaient les choses; la Restauration leur aurait dû sa force ou du moins une meilleure direction. Il fallait attirer les militaires, les accueillir, vous mettre en rapport avec eux, mélanger vos officiers; ils eussent fraternisé ensemble; la confiance se serait établie, l'intimité aurait suivi; ils auraient été les anneaux de la grande chaîne; on serait devenu plus communicatif, et le dévouement, sinon l'attachement, n'eût pas manqué. » Toutes ces observations étaient trouvées

Digitized by Google

justes, sensées; on répondait : « C'est vrai, très vrai. » Monsieur ajouta : « Quant à moi, j'ai bien eu dans la pensée de prendre quelques-uns des officiers généraux pour aides de camp; quarante ou cinquante m'avaient offert leurs services; mais la crainte de désobliger le plus grand nombre m'a déterminé à en ajourner le choix. — Il eût mieux valu, répondis-je, courir la chance de ce mécontentement; la compensation eût été dans l'avantage d'établir des relations qui eussent profité à vos tournées en faisant mieux apprécier les qualités de la famille royale. » Cette conversation porta ses fruits, car, dès son arrivée à Paris, Monsieur prit pour aides de camp le vicomte Digeon et le comte Bordesoulle.

On s'arrêta à Roanne, pour dîner, chez un nommé Flandre, maître de poste. Je ne cite cette circonstance que parce qu'il fut plus tard victime d'une dénonciation mensongère que l'autorité ne se mit pas en peine de vérifier. En ce temps-là, qui était celui de la seconde Restauration, les destitutions pleuvaient; on accusa Flandre d'avoir refusé des chevaux à Monsieur, tandis qu'en sortant de table nous trouvâmes les voitures attelées et que nous partîmes de suite. J'ignore quelles étaient les opinions politiques du maître de poste; mais il était si joyeux d'avoir reçu chez lui le prince que, pendant que Monsieur se rendait à sa voiture, il nous offrit un verre d'une excellente liqueur faite chez lui et dont Monsieur regretta de n'avoir pas eu sa part. C'est le préfet du département qui le fit destituer, soit par vengeance personnelle, soit pour celle d'un autre, soit enfin sur de faux rapports qu'il était si simple de vérifier, la majeure partie de la population de la ville ayant été témoin de l'arrivée et du départ; ce qui m'a révolté, c'est que tous mes efforts, toutes mes démarches, pour faire révoquer cette injuste destitution ont été inu-

Digitized by Google

tiles; au moment où j'écris, mon indignation ne s'est point affaiblie. Que l'on s'étonne que tant d'autres injustices commises alors aient aigri tant de monde! J'ignore si l'intervention de Monsieur et des officiers qui l'accompagnaient a été réclamée; du reste, cinq cents maîtres ou directeurs des postes subirent le même sort à la même époque.

Nous continuâmes notre route sans plus entendre parler de nos poursuivants. Monsieur passa en revue un régiment de dragons qui se rendait à Lyon et lui fit rebrousser chemin. Nous ne nous arrêtâmes à Moulins que pour faire un très mauvais déjeuner, le préfet ayant été surpris et nous étant pressés; nous arrivâmes le soir à Nevers où le prince dîna et resta quelques heures avec les autorités afin de concerter des mesures pour défendre le passage de la Loire. Un certain hâbleur, le général du Coëtlosquet, commandait cette subdivision de mon gouvernement; il dit à Son Altesse Royale et me répéta avec assurance qu'il avait la confiance du pays, que si l'on mettait des fonds à sa disposition, il pouvait lever immédiatement quatre mille hommes et mettre le pont en état de défense; enfin qu'il répondait des événements. Monsieur me demanda mon avis; je secouai la tête; mais comme je remarquai que Son Altesse Royale goûtait ce projet, ce secours plutôt, comme une personne qui se noie et cherche à s'accrocher partout, je répondis que si, en effet, le général avait une telle influence, il n'y avait pas à hésiter, quoique je considérasse ces dépenses comme inutiles, attendu que toutes les probabilités étaient que Napoléon prendrait la direction de la Bourgogne, plus assuré d'y trouver l'opinion publique en sa faveur; et c'est ce qui arriva. Lors même qu'il eût suivi notre route, il n'eût point rencontré les obstacles que du Coëtlosquet prétendait lui opposer, car, quelques

Digitized by Google

jours après, nous apprîmes que, le soir ou le lendemain soir de notre départ, un batelet, dans lequel il y avait une lumière, pour pêcher apparemment, s'étant approché du pont, le bruit se répandit que le général allait y faire mettre le feu; — ce pont était alors sur pilotis — là-dessus grande rumeur, insurrection; du Coëtlosquet n'échappa à la fureur populaire qu'en se sauvant à travers bois jusqu'à Bourges, sans s'arrêter. Ainsi cet homme, qui se vantait effrontément de disposer de la population, ne trouva pas un seul refuge dans l'étendue de son commandement.

Après avoir tout réglé à Nevers, nous arrivâmes à Briare. C'était un dimanche; le prince voulut y entendre la messe et fit inviter le curé à en célébrer une basse. Nous nous rendîmes à l'église, mais, comme c'était l'heure de la grand'messe, il n'y eut pas moyen de persuader le curé; non seulement il fallut entendre la grand'messe, précédée de l'aspersion, mais aussi le prône, les annonces, etc. Le prêtre était âgé, par conséquent très lent; Monsieur, si pieux, si dévot, entendit fort mal tout cela; il marquait beaucoup d'impatience, en était rouge de colère; cependant il reçut ensuite avec bonté le curé pendant son déjeuner. Nous partîmes enfin et arrivâmes à Paris le lendemain lundi à cinq heures du matin. On n'éveilla pas le Roi.

M. de Blacas, ministre de la maison du Roi, attendait Monsieur dans son appartement; il dit que la rumeur était grande, que l'évacuation de Lyon était diversement interprétée, parce que l'on n'avait pas encore les détails de cet événement forcé, que beaucoup d'agitation se remarquait parmi les militaires. Il me demanda ce que j'en pensais; je répondis qu'il y avait grande apparence que tout cela ferait boule de neige et que, tout de même qu'à Lyon, les troupes ne croiseraient pas le fer entre

Digitized by Google

elles; que, cependant, il fallait prendre des mesures, une chance favorable pouvant survenir. Monsieur m'engagea à m'aller reposer; je me retirai chez moi; j'en avais grand besoin, en effet; je souffrais assez de la blessure que de mauvaises selles et des chevaux médiocres m'avaient occasionnée. Depuis le 8 mars, je ne m'étais pas déshabillé, et nous étions au 13. Je me couchai, mais sans pouvoir prendre de repos, car, malgré la précaution que j'avais eue de faire fermer ma porte, on la força, et nombre de gens entrèrent, plutôt par curiosité que par intérêt.

Le lendemain, à mon grand étonnement, ma voiture, que je croyais prise à Lyon et perdue, me fut ramenée; c'était une surprise fort agréable. Tout y était intact; mes aides de camp me dirent qu'ils n'avaient été nullement inquiétés. J'avais emporté une somme considérable en or, croyant tenir longtemps maison à Bourges, et ensuite à Nîmes, où je me rendais lorsque les événements m'arrêtèrent à Lyon et me forcèrent à rebrousser chemin. Dans la journée, j'allai faire visite à Monsieur; Son Altesse Royale me demanda si j'avais vu le Roi; je lui dis que non : « Allez-y, il sera charmé de vous voir; il est très content de votre conduite. Voici, ajouta-t-il, un papier que Sa Majesté m'a chargé de vous remettre. — Que contient-il? dis-je, étonné. — Le Roi, reprit-il, a su que vous aviez perdu votre voiture, vos effets et votre argent; il ne veut pas que vous soyez victime de votre dévouement et de vos services. » Je répondis que j'étais profondément touché de la bonté du Roi, mais que, n'ayant rien perdu, ma délicatesse ne me permettait pas d'accepter. « Prenez toujours, dit Monsieur, le Roi serait très fâché d'être refusé. » J'insistai, en apprenant à Son Altesse Royale que ma voiture m'était revenue sans la moindre perte. J'allai ensuite chez le Roi; Sa

Digitized by Google

Majesté se leva et me tendit la main, me loua et me remercia de mon zèle; à mon tour, je la remerciai, en lui parlant de la conversation que je venais d'avoir avec Monsieur. Le Roi voulut encore que j'acceptasse, mais il n'insista plus lorsque je lui dis que mon dévouement n'avait nullement besoin d'être encouragé et que je ne croyais pas avoir mérité de récompense pour avoir fait mon devoir.

Le Roi me dit alors qu'il faisait organiser un corps dont il donnait le commandement au duc de Berry, que je serais son premier lieutenant et qu'un conseil de guerre allait être établi. « C'est fort bien, dis-je, mais comme il y a tout à craindre que les troupes nous échappent, où Votre Majesté compte-t-elle se retirer, dans le cas où elle serait forcée d'abandonner momentanément sa capitale? » Le Roi témoigna une grande surprise, comme si cette idée ne se fût point encore présentée à son esprit. « Mais, dit-il, nous n'en sommes pas là? — Non, repris-je, mais dans cinq ou six jours; Votre Majesté devrait connaître l'activité de Napoléon; il ne lui faut pas plus de temps pour arriver à Paris; s'il n'est pas arrêté dans sa marche, il la continuera rapidement, et il n'y a pas de raison pour croire, d'après ce qui est arrivé depuis son débarquement jusqu'à Lyon, qu'aucune troupe fasse résistance. — Je compte beaucoup sur le maréchal Ney, dit le Roi; il m'a promis de se saisir de lui et de l'amener dans une cage de fer. — Je crois, répondis-je, qu'il fera ses efforts pour remplir sa promesse; c'est un homme d'honneur; mais ses troupes peuvent lui échapper; l'exemple est entraînant, et, malheureusement, la contagion gagne. — Je réfléchirai, dit le Roi en terminant; mes ministres vont venir, j'en causerai avec eux. » Ils étaient bien incapables de donner d'utiles conseils; la peur les avait déjà saisis.

Digitized by Google

A ce conseil, on arrêta une séance royale pour le lendemain. Appelé à faire partie du cortège, le Roi me montra en passant la plaque de la Légion d'honneur, qu'on lui avait conseillé de prendre; personne ne la remarqua, sûrement, ou n'en fut touché. L'opinion publique tenait beaucoup à cet Ordre, qui était la récompense de tous les services et, vers les dernières années de l'Empire, presque exclusivement des services militaires; il était consacré par un article de la Charte, mais il semblait que la Restauration le prodiguât pour l'avilir.

A cette séance, le Roi fut reçu avec acclamation; il prononça un discours fort touchant; Monsieur et ses fils se jetèrent dans ses bras en jurant fidélité à la Charte. Cette scène électrisa l'assemblée et le public. Le Roi avait dit qu'il mourrait sur son trône, et quatre jours après il partit; il est vrai de dire qu'il ne pouvait compter sur aucune résistance.

Le premier conseil de guerre tenu fut beaucoup trop nombreux; on discuta beaucoup, tandis qu'il fallait agir. Je ne fus de l'avis de personne; ils me paraissaient tous trop timides, comme il arrive ordinairement dans ces sortes de réunions. On se cacha ensuite de moi, quoique commandant en second; on accapara le pauvre duc de Berry, qui était sans expérience, pour lui faire faire tout ce qui était dans l'intérêt de chacun, et non dans l'intérêt général. Je voulus l'éclairer en particulier; je me rendis chez lui le 18 mars; je blâmai plusieurs mesures; je parlai aussi des moyens pris pour m'écarter, parce qu'on craignait mon œil vigilant, ma franchise et la droiture de ma conduite. Le prince, déjà enlacé, reçut fort mal les ouvertures que je lui fis et mes franches observations; nous eûmes une vive discussion qui se termina par ma démission que je fis porter au Roi, en lui en expliquant

Digitized by Google

les motifs. Le Roi en fut affligé et ne l'accepta pas; mais moi, j'étais bien résolu à ne plus me mêler de rien, sauf à suivre avec loyauté la ligne de mes serments.

Je priai Sa Majesté de me dire, en cas d'événement, dans quel département elle se proposait de se retirer; elle eut, cette fois, moins de réticence et répondit sans hésiter : « Dans la Vendée. — Tout sera perdu, répliquai-je, si Votre Majesté prend cette direction. Elle y a, sans doute, des partisans plus qu'ailleurs, mais le plus grand nombre restera inactif : il est fatigué, rassasié de guerre civile. Vous y serez poursuivi; on s'emparera des côtes et toute retraite deviendra impossible. Rendez-vous plutôt en Flandre; l'esprit des départements du Nord et du Pas-de-Calais vaut mieux qu'ailleurs; Lille ou Dunkerque vous offrent toute sûreté; vous y avez des portes de terre ou de mer rapprochées des frontières pour passer à l'étranger, si vous êtes menacé d'un siège. On lève des bataillons de volontaires royaux, formez-en les garnisons si l'on ne peut compter absolument sur aucune troupe de ligne; l'une ou l'autre de ces places servira de point de ralliement pour tous vos partisans; vous y établirez provisoirement votre gouvernement. » Le Roi réfléchit et dit : « Je goûte assez vos observations; attendons les nouvelles ultérieures. »

Les courtisans, qui surent bientôt ce qui s'était passé entre le duc de Berry et moi, s'en affectèrent, surtout de ma démission; j'étais devenu pour eux une sorte de garant de mes principes, depuis que j'en avais récemment fait mes preuves à Lyon. Le soir de ce jour, le duc de Berry m'envoya chercher; j'eus lieu d'être surpris de ce message. Quand j'entrai chez lui, il me tendit la main, m'embrassa et me dit : « Oublions ce qui s'est passé ce matin. Le Roi m'a donné l'ordre de vous remettre la direction des affaires militaires; nous travail-

Digitized by Google

lerons ensemble; dès ce moment, vous êtes chargé de tout. — Cela ne se fait pas ainsi, répondis-je; faites mettre à l'ordre que je prendrai demain, à dix heures, le commandement, et que la correspondance me soit adressée. »

Dès sept heures du matin, le lendemain, le prince me fit appeler en hâte; je le trouvai fort agité; ses premières paroles furent : « Nous sommes trahis par le maréchal Ney. — C'est impossible, répliquai-je vivement; le maréchal est homme d'honneur; ses troupes l'ont sûrement abandonné ou peut-être entraîné. — Non, c'est lui qui les a conduites à Bonaparte. — Quelle preuve en avez-vous? — Les généraux Lecourbe, Bourmont et Clouet, l'aide de camp du maréchal, qui l'ont quitté, sont arrivés et sont allés en rendre compte au Roi. Et mon régiment! Galbois l'a entraîné aussi; et pas plus tard qu'hier, il jurait, protestait, corps et âme, de sa fidélité! Moi, qui l'ai si bien traité! Me tromper si indignement!... Que faire dans notre position? — Prendre une prompte détermination, répondis-je; faire à l'instant sortir toutes les troupes de Paris, les envoyer à Essonne et à Corbeil, sur les deux routes de Fontainebleau. Toute résistance est désormais impossible; il faut sauver le Roi, la famille royale, et ne les pas exposer à être retenus de force à Paris pour servir d'otages et de garantie à Napoléon; car je suis très sûr qu'il ne leur arriverait aucun mal. » Pendant qu'on expédiait les ordres, on vint rendre compte des mauvais propos qui se tenaient dans les casernes. En ce moment, Monsieur entra et dit que le Roi me demandait; j'y suivis les princes.

Sa Majesté était calme, me tendit la main et dit : « Eh bien! Vous savez : quel parti prendre? — Sire, se rendre à Lille. C'est pour favoriser votre départ que j'ai conseillé de faire partir les troupes; rassemblez votre maison mi-

Digitized by Google

litaire au Champ de Mars, annoncez que vous allez passer la revue des troupes à Essonne. Une fois rendu à l'École militaire, vous y serez en sûreté. » Plusieurs des ministres étaient présents. Le ministre de la guerre avait fait marcher les garnisons du Nord et les rassemblait à Péronne, sous le commandement du duc d'Orléans ; le duc de Bourbon était envoyé dans l'Ouest ; les autres ministres n'avaient rien prévu ni fait aucune disposition, par exemple, l'évacuation du Trésor, qui était l'objet important ; car, outre qu'il fallait des fonds, si l'on parvenait à lever un grand nombre de volontaires royaux, à réunir les partisans de la cause royale, pour établir le gouvernement à Lille, il était nécessaire d'avoir de l'argent. Je sus seulement alors que, par compensation, on en avait distribué beaucoup aux généraux, aux officiers, aux soldats ; ceux-ci en profitaient pour célébrer dans les cabarets la bienvenue de Napoléon, et crier hautement : « Vive l'Empereur ! » On s'inquiétait d'une mutinerie possible : je fis dire aux généraux et officiers supérieurs que je les rendais responsables de l'inexécution des ordres de marche. J'émis l'avis qu'après la revue le Roi rentrât aux Tuileries, si la population de Paris demeurait calme, que sa présence maintiendrait la confiance et qu'ensuite on verrait ; ce projet fut approuvé.

Les généraux qui avaient quitté Ney avaient rapporté au Roi ce qu'il leur avait dit, en prenant sa détermination : « Tous les maréchaux sont d'accord avec moi. » Ils montrèrent de la surprise, du doute ; l'un d'eux répliqua : « Vous exceptez sûrement le duc de Tarente, car il vient de montrer à Lyon qu'on pouvait compter sur sa loyauté. — Oh ! pour celui-là, répondit Ney, nous ne comptons pas sur lui ; et, d'ailleurs, nous n'en avons pas besoin ! » Comme le Roi avait fait ce récit devant les princes, quelques-uns des ministres et moi, je crus y

Digitized by Google

voir une intention de flatterie et je répondis que j'étais charmé que le maréchal connût si bien les sentiments qui réglaient ma conduite; qu'en effet, il en avait eu la preuve l'année précédente, pendant les négociations relatives à l'abdication, et que pendant qu'il avait quitté la partie, j'étais resté, moi, jusqu'au dernier moment. J'avais beaucoup de dispositions à faire, d'ordres à donner; je demandai au Roi la permission de me retirer.

Dans la journée, le Roi me fit rappeler au moment où j'allais me rendre au Château pour lui rendre compte du départ des troupes qui avaient obéi, mais en murmurant et en tenant des propos fort peu rassurants. En arrivant aux Tuileries, j'aperçus ses voitures attelées, une foule énorme encombrant les alentours, avide de connaître ce qui se projetait, des officiers allant et venant, des chevaux de main chargés de portemanteaux; tout donnait une idée de départ, quoique les voitures fussent disposées comme pour une promenade ordinaire. Le Roi m'avait fait recommander de venir sans uniforme, afin de n'être ni reconnu, ni remarqué. Il me dit qu'il allait se rendre au Champ de Mars, et que, d'après le compte que je lui ferais rendre de ce qui se passerait, il aviserait selon les circonstances. Après son départ je me mêlai à la foule et m'approchai des groupes; pas de paroles inconvenantes, mais des opinions diverses sur les choses du moment, sur l'effet de la présence du Roi devant les troupes, sur le ridicule d'une cinquantaine de vieillards armés de fusils et de hallebardes, la plupart en uniforme d'officier général et décorés de divers Ordres par-dessus l'habit, marchant deux par deux et venant aux Tuileries offrir leurs services. Je dois convenir qu'ils n'avaient rien moins qu'un air martial et prêtaient à rire à la foule, qui trouve toujours un côté plaisant dans les choses les plus sérieuses.

Digitized by Google

Il y avait à peine une demi-heure que le Roi était parti quand je le vis revenir; surpris d'un si prompt retour, je montai au Château. La foule grossissait à chaque instant; le Roi s'en inquiétait; je lui dis que, d'après ce que j'avais vu et entendu, il n'y avait rien qu'une curiosité bien naturelle; c'était d'ailleurs un dimanche, et la journée était assez belle pour amener beaucoup de monde au jardin des Tuileries. Les voitures du Roi et sa suite restaient dans la cour; je le priai de les renvoyer, parce qu'alors la plupart des curieux s'en iraient et que le Château rentrant dans son calme habituel, les autres, à l'heure du dîner, ne tarderaient pas à en faire autant; ce qui arriva en effet.

Le motif de la rentrée du Roi avait été un malentendu; il avait rencontré sa maison militaire en marche pour Saint-Denis; un avertissement d'avoir à prendre cette direction, le cas échéant, s'était transformé en ordre d'exécution immédiate. Le Roi lui avait fait rebrousser chemin, et, après avoir défilé devant lui, elle était retournée à l'École militaire.

On savait que Napoléon serait, ce même jour, à Fontainebleau; il pouvait prendre la poste, se faire reconnaître en chemin par les troupes et les ramener avec lui; c'était possible; mais, n'étant pas sûrement informé de leur esprit, ne sachant pas comment il serait reçu à Paris, quoiqu'il n'y manquât pas de partisans, il devait naturellement supposer que, le Roi y étant encore, on y aurait pris des mesures de défense. Ces raisons que je donnai furent appréciées et tranquillisèrent momentanément la famille royale. Je proposai alors de faire revêtir de l'uniforme français un régiment suisse, de le mettre à l'avant-garde des troupes à Essonne et de le faire marcher sur Fontainebleau, en ayant l'air de vouloir se rallier à Bonaparte. Son déguisement devait

Digitized by Google

tromper tous les yeux, et s'il réussissait à s'emparer de sa personne ou seulement à engager le fer, que de calamités cet événement eût épargnées à la France! Le duc de Berry repoussa cette idée; le Roi dit que ce régiment, s'il échouait, serait très compromis; je répliquai avec humeur qu'il y avait moins de danger qu'à compromettre la monarchie.

Non seulement le projet fut écarté, mais le Roi même ajouta : « Je vois que tout est fini sur ce point; ainsi ne nous engageons pas dans une résistance inutile; je suis résolu à partir; tâchons d'emmener nos partisans en Flandre et de nous faire suivre des régiments sortis ce matin. Point d'hostilités, monsieur le maréchal; rappelez d'abord à Saint-Denis toutes les troupes qui voudront revenir. — Permettez-moi de vous faire observer, Sire, dis-je à mon tour, que cette disposition est prématurée. Les troupes arrivent à peine sur les points indiqués; laissons-les reposer. Je me rendrai au quartier général à Villejuif; vous m'enverrez un courrier pour me donner l'ordre de me tenir prêt à marcher; personne ne saura si c'est pour aller en avant ou en arrière; une heure après, un autre exprès m'apportera l'ordre de vous suivre; moi seul connaîtrai la direction de votre marche; pendant ce temps Votre Majesté fera ses dispositions de départ et montera en voiture entre onze heures et minuit. — Mais, dit le duc de Berry, si les postes de la garde nationale qui font le service du Château s'opposent au départ, comme il est arrivé au commencement de la Révolution, à l'infortuné Louis XVI, lorsqu'il voulut se rendre à Saint-Cloud, que fera-t-on? les renversera-t-on avec les gardes du corps? — Non, mon neveu, dit vivement le Roi, il ne faut pas nous aliéner les habitants de Paris. — Je ne pense pas, dis-je à mon tour, que les postes opposent de la résistance et mettent aucun empêchement

Digitized by Google

à la volonté présumée du Roi d'aller passer la revue des troupes à Essonne; mais pour éviter tout prétexte d'insubordination, il y a un moyen de tout concilier. Le Roi est bien sûr de sa maison et de ses serviteurs; eh bien! que les grilles et les portes soient fermées à dix ou onze heures; les équipages se rendront à quelque distance ou même hors de Paris; le Roi quittera ses appartements et gagnera, par l'intérieur, le pavillon Marsan, d'où une chaise à porteurs le conduira à une voiture de ville, et cette voiture à ses équipages. » Le duc de Berry m'interrompit brusquement : « Où voulez-vous qu'on trouve une chaise assez large et deux hommes assez forts pour porter le Roi? » Cette boutade inattendue fit rire le Roi lui-même; il dit qu'il y songerait, et me commanda de venir le soir à l'ordre qui se donnerait comme à l'ordinaire.

En sortant du cabinet, le duc de Berry me demanda si je partirais pour Villejuif après l'ordre; sur ma réponse affirmative, il dit qu'il s'y rendrait de son côté, après quoi nous nous séparâmes.

La foule des curieux ne remarquant plus aucun préparatif au Château, se dispersa, comme je l'avais prévu, vers six heures. Quand, à huit heures et demie, je me rendis à l'ordre, je trouvai le calme accoutumé dans les cours, mais il n'en était pas de même dans les appartements : j'eus beaucoup de peine à traverser les salons pour me rendre au grand cabinet; ils étaient remplis de courtisans, de dévoués ou de curieux qui avaient le droit d'y être; à chaque pas, j'étais arrêté, tiraillé, pressé de questions. Le Roi parut, causa quelques instants, donna l'ordre et se retira, en me faisant signe de le suivre. Les princes étaient dans le cabinet particulier; lorsque nous y fûmes entrés, le Roi me dit : « Mon départ est fixé pour onze heures; je l'exécuterai comme vous l'avez

Digitized by Google

conseillé. — En ce cas, Sire, répondis-je, je prends congé de Votre Majesté; rendu à Villejuif, j'enverrai l'ordre que les troupes se tiennent prêtes à marcher; mais je ne les mettrai en mouvement que sur l'avis que Votre Majesté m'en fera parvenir. — Je m'y rends aussi, dit le duc de Berry. — Monseigneur, répondis-je, j'ai réfléchi que votre déplacement serait sans objet, puisque les troupes vont revenir. Votre Altesse Royale peut suivre le Roi jusqu'à Saint-Denis, où je pense que les troupes seront rendues vers sept ou huit heures du matin, si elles veulent obéir; en tout cas, j'y serai très assurément avec le quartier général à cette heure-là. » Le Roi dit que j'avais raison; le prince répondit qu'il n'y avait pas nécessité pour lui de rester à Saint-Denis, puisque les troupes devaient continuer leur marche, et qu'il irait avec Monsieur se mettre à la tête de la Maison du Roi qui devait partir du Champ de Mars. En me retirant, le Roi me serra affectueusement la main et me dit : « Au revoir, mon cher maréchal, je n'oublierai ni votre zèle, ni votre dévouement. »

Les salons ne s'étaient pas encore désemplis. Un général de l'émigration, respectable par son grand âge et ses services, M. de Vioménil, depuis maréchal de France, mais avec lequel je n'avais alors aucune relation, me demanda des conseils; sa franchise me plut; on lui avait donné le commandement d'une espèce de bataillon réuni à Vincennes et composé de sept ou huit cents officiers de tout grade, à demi-solde; on projetait de les placer dans les corps de volontaires royaux qui se levaient, à ce que l'on croyait, en Normandie. « Ces officiers, me dit-il, sont très exaltés et je ne puis rien obtenir d'eux; j'ai écrit trois lettres, je suis allé autant de fois chez le ministre de la guerre, et je n'ai pu ni le voir ni en recevoir un mot de réponse; que dois-je donc faire? don-

Digitized by Google

nez-moi des ordres. — Vous êtes un brave homme, lui répondis-je; laissez là votre bataillon d'officiers; faites vos paquets et quittez Paris cette nuit. — Comment! répliqua-t-il étonné, est-ce que le Roi s'en va? — Je ne puis vous dire autre chose, vous me demandez des ordres, et je vous donne un conseil; n'en parlez pas, je compte sur votre discrétion »; et je le quittai pour me rendre à Villejuif.

Je n'y trouvai pas l'état-major, mais seulement les généraux Ruty, de l'artillerie, et Haxo, du génie. Le général Maison, gouverneur de Paris et commandant l'une des divisions, m'écrivit qu'ayant appris par le duc de Berry que les troupes devaient revenir, il joindrait sa division à Saint-Denis. J'expédiai les avertissements et les ordres convenus, et lorsque je me fus assuré de leur exécution, averti qu'une tête de colonne s'approchait de Villejuif, j'en partis avec les deux généraux que je viens de nommer. L'état-major ne se trouva pas plus à Saint-Denis qu'à Villejuif; mais tous n'avaient pas manqué de toucher l'indemnité d'entrée en campagne et de bonnes gratifications à valoir sur leurs futurs services. J'attendis vainement l'arrivée des troupes jusqu'à une heure; cependant un aide de camp du général Rapp, qui commandait une division, vint, au moment où je partais, demander des ordres; je lui en remis pour son général et pour les autres divisions, à savoir, de continuer leur marche le lendemain. Ce bataillon d'officiers, qui était la veille à Vincennes, se trouvait, je ne sais comment, à Saint-Denis; le général Saint-Sulpice, qui le commandait, me rendit compte qu'il y avait beaucoup de fermentation, d'exaltation parmi eux, et comme cet état d'esprit pouvait avoir des suites, je lui prescrivis de les diriger sur Rouen, afin d'éviter le contact avec les troupes qui étaient censées devoir arriver. Il me fit

Digitized by Google

pressentir qu'elles refuseraient d'obéir; je lui dis d'essayer; ce fut sans succès.

On m'avertit alors qu'un détachement d'artillerie qu'on avait fait venir de La Fère, se trouvait non loin de la ville, lorsqu'il y entrait dans ce moment même; j'envoyai le général Ruty pour lui faire rebrousser chemin; mais les officiers à demi-solde, ne gardant plus de mesure, se jetèrent sur cette artillerie, et le général Ruty, en voulant faire exécuter mes ordres, faillit devenir leur victime. On m'apprit en même temps que le général Maison poursuivi, je ne sais pour quel motif, avait été obligé de se sauver. Peu après, une autre scène se passa sous mes yeux; les équipages du duc de Berry traversaient Saint-Denis, venant de Villejuif; les révoltés s'en emparèrent, firent violemment descendre les conducteurs, montèrent sur les chevaux à leur place, et j'eus honte en voyant des officiers français se conduire ainsi, tous en uniforme, les épaulettes sur l'habit, le bonnet de police sur la tête, mais la plupart ivres et débraillés. Si quelque chose peut faire excuser leur conduite, c'est l'ivresse et l'exaltation; j'en rougis encore pour eux.

Fatigué d'attendre inutilement à Saint-Denis, j'en partis à une heure pour Beaumont, où j'indiquai provisoirement le quartier général. Un grand nombre d'officiers à demi-solde étaient rassemblés devant l'auberge où j'étais, la première à gauche après la place; je m'attendais à quelque opposition de leur part, bien résolu à ne pas me laisser insulter impunément, dussé-je me compromettre; mais ils se tinrent tranquilles, polis même et respectueux. Je trouvai à Beaumont la queue de la Maison du Roi, des gardes du corps démontés, les uns menant leurs chevaux par la longe, d'autres couchés dans des charrettes, d'autres à pied, le portemanteau

Digitized by Google

sous le bras; tout cela avait l'air d'une déroute après une défaite, et comme je ne m'arrêtai pas à Beaumont, je trouvai la route ainsi jalonnée jusqu'à Noailles. Je laissai à Beaumont les mêmes ordres qu'à Saint-Denis et je pris la poste pour rejoindre les princes avec la tête de la Maison du Roi. Environ à mi-chemin, je fis l'heureuse rencontre de votre sœur de Massa et de ses enfants; son mari était préfet à Beauvais; par crainte d'événement, il envoyait à Paris tout ce qu'il avait de cher; mais comme la carrossée pouvait courir quelque risque, soit en route, soit à Saint-Denis, d'après ce que je venais d'y voir, soit même dans la capitale, je les ramenai avec moi, persuadé qu'ils seraient plus en sûreté à Beauvais.

Les princes devaient passer la nuit à Noailles; je les trouvai au moment de se mettre à table; ils m'y invitèrent. Après avoir fait le récit de ce que j'avais vu et savais, je dis qu'il ne fallait plus compter sur les troupes et les engageai à poursuivre leur marche, malgré le décousu de la Maison du Roi. Apprenant que ma fille était dans le village, ils eurent la bonté de lui envoyer à dîner. Le repas achevé, je demandai où était le Roi; Monsieur savait qu'il s'était dirigé sur Lille, mais ignorait si de Beauvais il avait pris la route d'Abbeville; je lui demandai ses ordres; il me dit de tâcher de joindre Sa Majesté, que je lui serais très utile. Je pris congé de Leurs Altesses Royales et, avec votre sœur, nous continuâmes notre route pour Beauvais, où nous arrivâmes entre onze heures et minuit. Votre beau-frère fut bien surpris de voir revenir sa femme; mais, après que je lui en eus expliqué le motif, il fut charmé de son retour. Il m'apprit que le Roi avait suivi la route d'Abbeville; j'en fus très fâché, parce que ses ennemis pouvaient croire et répandre le bruit qu'il se retirait en Angleterre et décourager ainsi tous ses partisans. Après avoir passé

Digitized by Google

quelques heures à Beauvais et laissé de nouveaux ordres pour la marche des troupes, comme si elles devaient y arriver, j'allais partir, quand un aide de camp du général Grundler, secrétaire général du ministère de la guerre, entra et me remit une lettre dans laquelle on m'annonçait que le ministre n'avait point reparu depuis la veille, qu'on ne savait que faire et qu'on me demandait des ordres; je dis au messager que lorsque le général Grundler recevrait ma réponse il n'en aurait plus besoin; en effet, il avait déjà quitté l'hôtel du ministère quand son aide de camp rentra dans Paris.

Personne ne put m'indiquer sur la route si le Roi s'était arrêté ou continuait son voyage; c'est avec cette incertitude que j'entrai dans Abbeville. Rien n'indiquait la présence de Sa Majesté; aucune garde à la porte, aucun mouvement dans les rues; comme je me faisais conduire à l'auberge, je reconnus en passant le comte de Jaucourt, je fis arrêter et l'appelai. Il était l'un des ministres du Roi et dirigeait, je crois, le département des affaires étrangères en l'absence de M. de Talleyrand. Il m'apprit que le Roi était dans la ville depuis la veille et sans nouvelles depuis qu'il avait quitté sa capitale; il me pressa de me rendre auprès de lui. Je voulus d'abord descendre à l'auberge, changer de linge et déjeuner; je ne m'étais pas déshabillé depuis plusieurs jours. Pendant ma toilette, M. de Jaucourt alla m'annoncer et des messages d'appel se succédèrent. Je trouvai le Roi aussi calme que lorsqu'il régnait sans souci, paisiblement, aux Tuileries; il me reçut on ne peut plus gracieusement et m'interrogea sur ce qui s'était passé. On n'avait organisé aucun service d'informations, ni courriers, ni estafettes; mais on avait oublié d'interrompre les communications télégraphiques dont on ne devait pas manquer de profiter à Paris. A mon tour je demandai au Roi ce qu'il

Digitized by Google

faisait à Abbeville : « J'y attends, me dit-il, mon frère et ma Maison qui doivent arriver ce matin. — Le Roi, repris-je, ne sait donc pas que sa Maison sera au plus tôt ralliée aujourd'hui, 22 mars, à Beauvais; il lui faudra encore deux jours pour arriver, et vraisemblablement aussi décousue qu'elle était hier, quand je l'ai rencontrée. » Je pressai le Roi de partir, parce qu'il ne serait en sûreté qu'à Lille, et de prendre au plus court, par Hesdin et Béthune. Sa Majesté montra beaucoup de répugnance pour cette direction; elle préférait le chemin le plus long, par Boulogne, Calais et Dunkerque. Je lui représentai que cette route, voisine de la mer, donnerait lieu au bruit assez vraisemblable qu'elle voulait quitter son royaume et s'embarquer, que des ordres pouvaient être expédiés de Paris déjà pour lui interdire l'entrée de ces villes, tandis que la route de Béthune était encore libre, et celle de Péronne couverte par le duc d'Orléans qui y avait réuni toutes les garnisons des places, de Lille même; qu'il n'y avait pas un moment à perdre; mais le Roi, en se rendant enfin, voulut dîner. et tout ce que je pus obtenir, ce fut que le dîner fût avancé d'une heure. Il m'ordonna de le précéder, avec pleins pouvoirs pour préparer son passage, et me chargea de commander ses chevaux; il n'avait point de courrier, seulement deux valets de pied sur le siège de la voiture, en tenue comme aux Tuileries. Je partis.

Le relais de Saint-Pol était de l'autre côté, hors de la ville; il fallut du temps pour amener les chevaux; en attendant, vers une heure du matin, je me fis servir à manger; à peine étais-je à table qu'on m'annonça le Roi. Son arrivée s'étant tout à coup ébruitée, une partie de la population accourut et se précipita dans la chambre d'une pauvre femme où on l'avait fait entrer afin d'y prendre quelque repos. La pauvre femme avait arraché

Digitized by Google

une mauvaise tenture pour la mettre sous les pieds de son hôte. Les hommages des habitants étaient si bruyants, si importuns que, pour empêcher que le Roi ne fût étouffé, le prince de Neuchâtel, capitaine des gardes en service, et M. de Blacas, ministre de la Maison, furent obligés de se mettre en sentinelle, l'épée nue à l'épaule; le dernier faisait la plus singulière figure dans cette attitude. A Béthune, même empressement; j'y attendais le Roi pour recevoir ses derniers ordres, n'y ayant plus qu'un relais jusqu'à Lille. Sa Majesté s'arrêta sur la place pour changer de chevaux; il était cinq heures du matin; tout le monde accourait, hommes, femmes, en toilette légère ou fort négligée; le sous-préfet lui-même, à la portière du Roi, une jambe à moitié nue, souliers en pantoufle, son habit sous le bras, gilet et chemise déboutonnés, et chapeau sur la tête! Il n'avait pas pu se découvrir, ses mains étant embarrassées de son épée et de sa cravate qu'il tâchait d'ajuster à son cou.

En arrivant à la barrière de Lille, je vis qu'elle était fermée et le pont-levis levé : il était neuf heures. J'en demandai le motif au portier-consigne, qui ne sut que me dire, sinon que beaucoup de troupes étant arrivées de la veille, une seule porte, je ne sais plus laquelle. restait ouverte; je n'avais personne à cheval pour y envoyer. L'inquiétude me prit d'une insurrection en faveur de Napoléon; je voyais déjà le Roi compromis et je me reprochais de l'avoir décidé à suivre cette direction; cependant, si les troupes s'étaient emparées de la ville, il n'y avait pas de motif pour en fermer les portes et elles auraient eu de la cavalerie au dehors pour être averties de ce qui arriverait. Ne pouvant, ni par signes, ni par cris, me faire entendre ou comprendre du factionnaire qui était sur le rempart, je pris un chiffon de papier chez le portier-consigne et j'écrivis au comman-

Digitized by Google

dant, quel qu'il fût, quelques mots pour décliner mon nom et annoncer l'arrivée prochaine du Roi; je mis une pierre dans mon billet et, après avoir passé la barrière, je le lançai par-dessus le fossé; il tomba heureusement sur le rempart; le factionnaire le ramassa et appela le commandant du poste. J'attendis assez longtemps et, toujours inquiet, j'envoyai en arrière pour arrêter les voitures du Roi, afin qu'elles pussent rebrousser chemin si, en effet, nous nous fussions trouvés en pays ennemi. Enfin je vis s'abaisser le pont-levis et un officier s'avancer : c'était Paul de Bourgoing, votre oncle, alors aide de camp du maréchal duc de Trévise. Il avait l'air si étonné, si ahuri, si embarrassé, que je soupçonnai quelque trame, quoiqu'il me dît que tout était tranquille, que le duc d'Orléans et son maréchal étaient revenus la veille de Valenciennes, qu'ils étaient fort surpris de l'arrivée subite du Roi et qu'il n'en savait pas davantage. Pour mieux éclaircir ce qui se passait, j'envoyai en ville le général Hulot, mon chef d'état-major; pendant son absence, j'interrogeai encore l'officier; il marqua son étonnement de mon incrédulité et me répéta sur l'honneur ce qu'il m'avait déjà dit. Je devins plus tranquille, je le fus davantage lorsque le général Hulot revint; il me dit que le duc d'Orléans et le maréchal le suivaient avec une escorte pour aller au-devant du Roi. J'envoyai alors l'aide de camp du maréchal avertir les voitures qu'elles pouvaient avancer; elles ne tardèrent pas à paraître; le cortège sortait en même temps de la barrière.

Le Roi entra enfin dans Lille; je l'accompagnai à cheval. C'était jour de marché; Sa Majesté fut accueillie avec acclamation par les habitants et les campagnards, mais froidement par les troupes, surtout par un bataillon d'infanterie légère rangé en bataille au dedans de la

Digitized by Google

porte. Dans la matinée, on reconnut, en passant en revue la garnison et par les rapports des chefs, que l'esprit était le même dans tous les corps. Le Roi fit savoir qu'il les verrait chacun le lendemain; on comptait peu sur cette démarche; néanmoins je fus des premiers à en donner le conseil. C'était une grande contrariété que le retour de ces troupes; il n'y avait pas à espérer qu'elles sortissent de la ville, si on leur en donnait l'ordre, et les volontaires royaux du pays étaient, depuis plusieurs jours déjà, en marche pour Paris, où ils avaient été appelés par le ministère. Je l'ai déjà dit, rien n'avait été prévu, préparé, ordonné; on avait même laissé le duc d'Orléans sans avis de la marche du Roi, de sorte que, apprenant tout à coup son départ, mais non sa direction ni ses projets ultérieurs, il avait cru bien faire de lever le camp de Péronne et de renvoyer les régiments à leurs garnisons respectives.

Dans la soirée, le Roi tint un conseil particulier dont je fis partie avec le duc d'Orléans, M. de Blacas et les maréchaux Berthier et Mortier. Sa Majesté nous fit d'abord donner lecture d'une lettre de Monsieur dont j'ai très bien retenu le fond, car la lecture a été recommencée quatre ou cinq fois et tout autant commentée. En arrivant à Beauvais, le lendemain de mon passage, Monsieur avait été informé que la plus grande partie de la Maison du Roi ne pourrait pas marcher ensemble, qu'elle serait infailliblement atteinte, hors d'état de se défendre, et que la liberté des princes serait très compromise; que, en conséquence, et comme on ne savait point où était le Roi, il avait été résolu que la Maison serait licenciée et que les princes, n'osant plus se hasarder en France, au milieu de tant de places de guerre, partiraient immédiatement, pour s'embarquer au Tréport ou à Dieppe, afin de rejoindre le plus promptement possible

Digitized by Google

Sa Majesté en Angleterre ou sur le continent. Telle était la substance de cette lettre. Dans le moment même où le texte en était délibéré entre les princes, l'avis que Napoléon devait entrer le même jour à Paris avait fait hâter la décision dont l'avis avait été sur-le-champ expédié au Roi; mais le porteur, suivant ses traces, n'avait pu l'atteindre qu'à Lille. En partant d'Abbeville, le Roi avait fait avertir Monsieur de la détermination qu'il avait prise de se rendre à Lille, avec l'ordre d'y conduire sa Maison par la route la plus directe à partir de Beauvais. Les deux dépêches s'étant croisées, le Roi ne savait plus si, d'après ce que son frère lui mandait de l'état de la Maison, il avait pu exécuter l'ordre qui lui avait été envoyé.

Tel était l'objet de notre discussion. J'insistai sur ce qu'il était impossible que Monsieur n'eût pas déféré aux ordres du Roi, et qu'il avait marché sans doute avec ce qu'il y avait de disponible dans la Maison. Mon opinion étant partagée, on trouva, en calculant les dates, que Monsieur devait arriver, ce jour même ou le lendemain de bonne heure, à Arras ou à Béthune. Le Roi, alors, montra quelque inquiétude d'attendre à Lille, au milieu de troupes dont l'esprit lui était si peu favorable; le duc d'Orléans et le maréchal duc de Trévise s'empressèrent de le rassurer et dirent qu'ils répondaient de leur soumission, au moins pour quelques jours; mais cette garantie ne le tranquillisa pas; il témoigna l'intention de partir de nuit pour Dunkerque, sous le prétexte de visiter la frontière. Je fis observer que, après avoir annoncé qu'il établissait provisoirement le siège de son gouvernement à Lille, où il avait été si loyalement accueilli par la population, il ne serait pas digne du Roi d'en partir furtivement, qu'il était plus honorable de tenir la promesse qu'il avait faite de passer le lende-

Digitized by Google

main matin la garnison en revue, qu'il annoncerait alors sa résolution d'aller voir Dunkerque et de revenir ensuite à Lille; mais le Roi, préoccupé de la crainte de ne pouvoir pas exécuter le lendemain son projet, manifesta sa ferme volonté de partir cette nuit même. Je fis inutilement de nouvelles représentations sur la dignité d'un roi de France, sur les inconvénients d'un projet compromettant pour les princes et la Maison qui venaient en toute confiance à Lille, sur le parti plus noble de s'exposer à toutes les chances plutôt que de blesser les justes sentiments d'une ville qui apprendrait à son réveil un départ si imprévu et qu'elle serait en droit de qualifier de fuite. Je crus un instant que ces observations avaient ébranlé le Roi; mais son parti était pris, il fallut céder; on convint qu'il se mettrait en route à minuit, que je le précéderais, avec tout pouvoir d'agir comme je le jugerais à propos, et la séance fut levée.

Dans la journée le prince de Condé était arrivé. Nous fûmes tous surpris et ne pûmes, par égard pour son âge et par respect pour la présence de Sa Majesté, qu'étouffer un fou rire, quand nous l'entendîmes demander si le Roi ferait le lendemain, jeudi saint, la cérémonie du lavement des pieds; le moment était en vérité bien choisi! Le Roi lui-même eut peine à se contenir.

En quittant Paris si à la hâte, on n'avait eu que le temps de faire un portemanteau pour le Roi; il fut volé en route; Sa Majesté y fut d'autant plus sensible que ce portemanteau contenait son seul rechange, six chemises, une robe de chambre et des pantoufles auxquelles le Roi tenait singulièrement, car, en me racontant la circonstance du vol, il me dit : « On m'a pris mes chemises, je n'en avais pas déjà trop », puis il ajouta tristement : « Ce sont mes pantoufles que je regrette davantage; vous saurez un jour, mon cher maréchal,

Digitized by Google

ce que c'est que la perte de pantoufles qui ont pris la forme du pied ! » En ce moment le Roi ne songeait point que, quelques heures plus tard, il allait perdre son royaume.

J'étais prêt à partir à onze heures lorsqu'on m'annonça le comte de Blacas ; en entrant il me dit d'un air résolu : « Monsieur le maréchal, j'ai réfléchi à ce que vous avez tantôt inutilement représenté au Roi qu'il était indigne d'un roi de France d'avoir l'air de fuir, en partant clandestinement de nuit, en mécontentant ses partisans et en s'exposant aux sarcasmes de ses ennemis ; il est en effet plus honorable que le Roi s'éloigne à la vue de tout le monde ; si vous êtes encore dans la même opinion, suspendez un moment votre départ ; je vais de ce pas renouveler à Sa Majesté vos observations. Elle est en sûreté ici, au moins jusqu'à demain, car j'ai eu la précaution de faire fermer les portes de la ville et rien ne pourra entrer sans mon autorisation ; on m'avertira des courriers et des voyageurs d'importance. » Il sortit là-dessus et revint une demi-heure après me dire que le Roi consentait à rester jusqu'à dix heures du matin, qu'il l'avait trouvé en chemise, se rasant, qu'au premier mot il avait posé le rasoir, s'était mis violemment en colère et avait dit en jurant : « Pourquoi change-t-on d'avis à chaque instant et m'empêche-t-on de partir ou de me coucher ? » C'était, ajouta M. de Blacas, la scène la plus singulière, cette attitude, les manches de chemise retroussées, cette figure colorée par la colère et à moitié barbouillée de savon ; enfin le Roi s'adoucit, acheva sa barbe et se coucha. J'en fis autant, j'étais rendu de fatigue.

J'étais profondément endormi, lorsque, à sept heures, le comte de Blacas vint me chercher de la part du Roi. « Qu'y a-t-il de nouveau ? lui dis-je. — Aucun de mes

Digitized by Google

ordres n'a été exécuté; les portes de la ville sont restées ouvertes, les voyageurs, courriers, diligences ont passé librement. La malle est arrivée; le *Moniteur* contient toute l'organisation du gouvernement de Bonaparte; j'en fais saisir tous les exemplaires. » Il avait oublié les autres journaux qui contenaient les mêmes nouvelles qui furent promptement répandues.

M'étant habillé à la hâte, je me rendis à l'appartement du Roi; j'y trouvai le duc d'Orléans, les maréchaux Berthier et Mortier. On nous introduisit dans le cabinet de Sa Majesté. « Il n'est plus question de Dunkerque, nous dit-elle; on vient de m'informer que les troupes ôtent la cocarde blanche et y substituent la cocarde dite nationale. D'après ce qui se passe à Paris et ce qui doit s'ensuivre ailleurs, je ne suis plus en sûreté ici. » Je voulus rassurer le Roi; mais cette fois il était bien décidé; il fit demander des chevaux pour partir et passer immédiatement la frontière. « Sire, dis-je, qui quitte la partie la perd. Ce ne sera sûrement pas pour longtemps, ajoutai-je; mais puisque votre détermination est résolue, permettez-moi de rester. » Dans ce moment le Roi marqua de la surprise; sa figure se rembrunit; il devint pensif; je continuai : « J'ai fait loyalement tout ce qui a dépendu de moi pour maintenir l'autorité de Votre Majesté et pour la retenir dans ses États; elle veut les abandonner; je la conduirai en sûreté jusqu'à la frontière, mais je n'irai pas plus loin. Je ne lui serais plus qu'un être à charge, inutile, embarrassant; je lui resterai inébranlablement attaché, dévoué, fidèle à mes serments; il peut survenir à l'intérieur tel événement en son absence, qui ne peut durer que quelques mois, et je pourrais lui être en France beaucoup plus utile qu'ailleurs. »

La résolution du Congrès de Vienne, du 13 mars, était

Digitized by Google

parvenue au Roi le soir ou dans la nuit; elle annonçait l'armement de toute l'Europe contre Napoléon; cette pièce venait d'être imprimée et affichée sans produire beaucoup d'effet; on doutait même de son authenticité dans la ville. Il était évident que la France divisée ne pourrait résister à une aussi grande masse de forces; elle y avait déjà succombé lorsqu'il n'y avait pas encore de division et qu'une main ferme tenait les rênes de l'État. Je ne hasardais donc rien en prédisant le retour du Roi dans quelques mois. Enfin, je terminai ma harangue en donnant pour gage de mes sentiments mon bâton de maréchal. Le Roi, pendant ce discours, avait repris son air calme et souriant; il fit l'éloge de ma franchise et dit que, pour preuve de sa confiance, il consentait. Le maréchal Mortier demanda la même permission, qui fut également accordée. Le pauvre prince de Neuchâtel se rongeait les ongles; il était l'un des capitaines des gardes et en service; il ne pouvait honorablement solliciter la même autorisation; en sortant du conseil il me suivit tout troublé et me dit qu'il donnerait sa démission en arrivant à Gand, qu'il se rendrait à Bamberg pour chercher la princesse et ses enfants et qu'il rentrerait en France; il me pria de l'annoncer à sa famille et à ses amis, même par les journaux; je le lui promis et tins parole. Il craignait de passer pour émigré.

Avant de monter en voiture, le Roi voulut indemniser M. de Brigode, maire de la ville, chez qui il logeait; il lui donna le grade de commandeur de la Légion d'honneur et, après son retour, il lui conféra la pairie. Dès que tout fut prêt, il partit, escorté d'un détachement de la garde nationale, de gendarmes et de cuirassiers. Le duc d'Orléans et le maréchal Mortier suivirent jusqu'à la barrière, où je suppliai le Roi de leur ordonner de rentrer en ville pour contenir la garnison. J'envoyai

Digitized by Google

le général Hulot à Menin pour prévenir le commandant de cette ville étrangère de l'arrivée du Roi, afin qu'il n'y eût pas de méprise; car on aurait pu, sans cette précaution, faire feu sur les voitures et sur l'escorte; il avait aussi l'ordre de retenir des chevaux, d'avertir le poste des douaniers et de bien marquer la frontière, car je ne voulais pas, personnellement, la franchir, afin de ne pas donner l'occasion de publier que j'avais passé avec le Roi, ce qui eût sans doute alarmé beaucoup vos sœurs et ma famille. Nous eûmes sur la route un spectacle bien touchant, les populations à genoux dans la boue, levant les mains vers le ciel et suppliant le Roi de ne les pas abandonner. Plus tard, Sa Majesté aimait à me rappeler avec attendrissement ces scènes d'attachement fidèle.

En arrivant à la frontière, je fis arrêter les voitures. Le général Hulot avait amené un officier supérieur anglais, commandant les troupes étrangères à Menin; je lui recommandai les égards dus au Roi; il parut me comprendre, quoiqu'il ne parlât pas un mot de français, ni moi un mot d'anglais. Le Roi remercia l'escorte et lui fit donner une gratification. Mes adieux à Sa Majesté furent très pénibles; elle me dit les choses les plus affectueuses; j'étais très ému. Le Roi me présenta une riche tabatière, ornée de son portrait, entouré de diamants; je refusai, en disant que l'image me suffirait; le Roi, insistant, dit avec bonté : « Ce n'est qu'un souvenir; adieu, mon cher maréchal; je suis reconnaissant de votre dévouement. — Adieu, Sire, dis-je à mon tour; au revoir dans trois mois. »

Il n'y avait pas une année écoulée depuis la rentrée du Roi dans son royaume, lorsqu'il le quitta pour la seconde fois. Sa rentrée avait excité des acclamations, des transports de joie; elle promettait des jours heureux

Digitized by Google

à la France, après trente années de bouleversements produits par les suites d'une Révolution qui a ébranlé le monde et qui a fini par revenir à son point de départ. Cependant, la France a conquis la Charte et des institutions constitutionnelles ; cette Charte devait être le palladium de nos libertés ; elle avait été solennellement jurée, et le premier acte législatif du gouvernement avait été de la violer. L'histoire vous apprendra, mon fils, par quelle suite de fautes, avouées par le Roi dans sa proclamation de Cambrai, à son second retour, les ministres ont mécontenté la nation. C'est pourquoi le débarquement de Napoléon l'a trouvée en grande majorité disposée en sa faveur, comme elle l'a fait malheureusement pour la France, mais en payant bien cher ce triste et douloureux épisode.

Je reprends ma narration. Lorsque j'eus vu le Roi passer la Lys et entrer dans Menin, je revins sur mes pas avec l'escorte ; au tiers du chemin, je fis faire halte pour laisser souffler les chevaux et pris ensuite le galop pour rentrer à Lille. J'étais invité chez le duc d'Orléans, où je trouvai réunis les autorités, les généraux et les chefs de corps ; on m'entoura pour avoir des détails sur la passage du Roi, j'y satisfis. Dans la nuit, le duc d'Orléans et son excellente et respectable sœur partirent pour Tournai ; ils nous embrassèrent cordialement. Le maréchal Mortier m'engagea à passer avec lui la journée du lendemain ; j'avais besoin de me reposer, j'acceptai, ainsi qu'un déjeuner et un dîner, et j'allai me coucher. J'oubliais de dire qu'avant le départ du duc d'Orléans, je lui demandai s'il avait appris du Roi qu'il eût fait avertir Monsieur de sa détermination de quitter Lille ; le prince me dit que probablement il ne l'avait point fait. Je l'engageai à écrire à Monsieur, mais il préféra que j'en prisse le soin, étant plus à même de donner des

Digitized by Google

détails, puisque je n'avais pas quitté le Roi. Le duc d'Orléans lut cette lettre, en approuva la rédaction et j'en fis un duplicata pour qu'elle fût expédiée par les deux routes d'Arras et de Béthune. Nous chargeâmes de l'un des plis le commissaire ordonnateur de la Maison du Roi qui avait apporté la dépêche de Monsieur, datée de Beauvais; une autre personne venue en même temps fut chargée du duplicata; l'un et l'autre, avec la recommandation pressante de ne pas perdre une minute pour s'acquitter d'une mission aussi importante, puisqu'il s'agissait du salut des princes et de la Maison militaire.

Je m'éveillai fort tard le lendemain, et j'envoyai m'excuser près du maréchal duc de Trévise de n'avoir pu me rendre au déjeuner, et lui dire que j'irais dîner, qu'en attendant, je le priais de me faire connaître les nouvelles et de m'envoyer les journaux. Je ne reviens pas encore de ma surprise lorsqu'il me fit répondre qu'il ne pouvait pas me donner à dîner, attendu qu'il partait, ayant reçu l'ordre de se rendre à Paris et de remettre son commandement au comte d'Erlon. En recevant ces singulières nouvelles, je ne sus pas si j'étais bien éveillé, tant j'en fus surpris; toutefois, je commandai mon départ et je me rendis de suite chez le maréchal qui me confirma ce qu'il m'avait fait dire; son commandement était déjà remis. Je le blâmai de sa précipitation, parce que je craignais pour les princes qui amenaient à Lille la Maison du Roi; la garnison avait déjà arboré la cocarde tricolore; j'ignore si c'était par ordre ou spontanément. Le général d'Erlon, commandant la division, je crois, avant l'arrivée du maréchal Mortier, avait pris parti pour Napoléon, et même avait tenté quelque chose avant l'annonce de son débarquement; mais comme cet acte hostile au gouvernement royal avait été

Digitized by Google

comprimé, il s'était caché, si bien qu'il était tout prêt pour recevoir le commandement. Voyant le maréchal décidé à partir dans quelques heures, je rentrai chez moi, envoyai prendre un passeport, chercher des chevaux, montai en voiture et pris le chemin de Béthune, afin d'éviter les embarras de la route directe que prenait le maréchal Mortier.

Les portes étaient fermées, du moins celle de Béthune; l'état-major de la place avait oublié de faire prévenir qu'on me l'ouvrît. Un officier qui s'y trouvait en station refusa obstinément de me laisser passer, malgré ma qualité et l'exhibition de mon passeport; je le traitai fort sévèrement en le menaçant en temps et lieu de mon ressentiment; mais, à la seconde Restauration, je l'oubliai volontairement. Un assez fort attroupement prenait fait et cause pour moi pendant que je faisais prévenir le commandant; enfin un autre officier accourut et fit ouvrir la porte. En arrivant au relais de la Bassée, je ne trouvai pas de chevaux; je voulus passer outre avec les miens, mais ils avaient déjà fait des courses et je dus permettre de les laisser reposer. Tandis que j'attendais dans une salle, j'entendis dans une pièce voisine prononcer mon nom; on devait ignorer qui j'étais; mais voulant m'assurer de quoi il était question, j'entrai et me fis connaître. Un grand jeune homme me dit qu'il avait deux lettres de moi, — elles étaient contresignées — il me les montra, je reconnus que c'étaient celles que j'avais écrites, la veille, à Monsieur. « Par quel hasard, lui dis-je, ces lettres sont-elles en vos mains? » Il répondit que l'ordonnateur à qui je les avais remises, et qu'il connaissait particulièrement, l'avait prié d'aller sur l'une ou l'autre route à la rencontre de Monsieur, pendant qu'il allait voir un ami à la campagne, se souciant fort peu, comme il paraissait, de ce qui pourrait advenir à

Digitized by Google

Son Altesse Royale. Je repris ces lettres et, mes chevaux étant prêts, je poursuivis ma route. Il était huit ou neuf heures du soir quand j'arrivai à Béthune; les portes étaient fermées, j'eus beaucoup de peine à les faire ouvrir. Une partie de la Maison du Roi y était sur le qui-vive, parce qu'un détachement de la garnison d'Arras, paraissant hostile, s'était présenté pour y entrer. Le duc de Berry étant sorti, peut-être assez imprudemment, lui avait imposé et l'avait fait retirer, mais on craignait qu'ils ne revinssent la nuit en plus grand nombre.

Monsieur avait appris, je ne sais comment, que le Roi avait quitté Lille la veille au matin. Il prit le parti de l'aller joindre, par la route la plus courte, avec tout ce qui serait en état de marcher; malgré toutes les représentations, ils prirent d'affreux chemins de traverse où beaucoup de voitures et d'artillerie s'embourbèrent, au lieu de suivre la chaussée jusqu'à la Bassée, d'où, par une autre, on pouvait gagner Bailleul; mais, la vue du détachement d'Arras ayant fait appréhender d'en rencontrer quelque autre de la garnison de Lille, on préféra prendre les traverses. En partant, Monsieur décida que le reste de la Maison serait licencié, m'a-t-on dit.

Dès que l'on sut mon arrivée en ville, nombre de généraux et d'officiers supérieurs vinrent me voir et me demander des conseils. Comme ils étaient hors d'état de se défendre, je leur dis d'exécuter les ordres qu'ils avaient, d'en faire prévenir Lille et Arras, afin d'éviter les hostilités, de remettre leurs armes, de faire distribuer les fonds que chaque compagnie avait en caisse, en donnant quelques mois de solde, afin que chacun pût se pourvoir de vêtements civils; car, en uniforme, et voyageant isolément, ils couraient risque d'être insultés à chaque pas. Le général Dessole était aussi à Béthune; il commandait en chef la garde nationale de Paris, mais

Digitized by Google

comme il était en même temps, ministre d'État, il était parti pour rejoindre le Roi à Lille. En apprenant son départ, il ne voulut point le suivre à l'étranger, ni rentrer à Paris; il me demanda de m'accompagner jusqu'à Amiens; nous fîmes route ensemble. La ville de Doullens était encombrée de cavalerie; à la tête se trouvait le général Exelmans courant après la Maison du Roi. Comme je m'étais arrêté pour déjeuner, il vint me voir, assez embarrassé; il avait eu à se plaindre du gouvernement royal; aussi avait-il embrassé chaudement la cause de Napoléon. « Comment! lui dis-je, vous auriez le courage de tomber, le sabre à la main, sur de braves gens qui sont restés fidèles à leurs serments? Eh! que ne me faites-vous arrêter? car je garde aussi les miens et je ne servirai pas la cause que vous avez embrassée. Réfléchissez-y; tôt ou tard vous serez enveloppé dans les ressentiments qui ne peuvent manquer de vous atteindre; toutes les grandes puissances sont en marche vers nos frontières; craignez les vengeances d'une réaction! » Ces observations firent sur lui peu d'impression, parce qu'il était monté, aigri. C'est un excellent homme au fond, courageux, mais une tête ardente; il aurait bien rempli ses devoirs, si on l'avait employé. Il me promit cependant de ralentir sa marche et de respecter les individus.

Au relais suivant, un avant-courrier rencontra le mien; il appartenait au maréchal Ney; il n'y eut donc pas moyen d'éviter celui-ci. Nous servions alors des causes bien opposées; au moment où nos voitures allaient se croiser, on cria de la sienne d'arrêter. « Vous vous rendez à Paris; allez, dit-il, vous serez bien reçu; l'Empereur vous accueillera bien. — Je le dispenserai de toute politesse, répondis-je, je ne le verrai point et je n'entrerai pas dans son parti. » Là-dessus nous nous remîmes

Digitized by Google

en marche. J'avais en effet résolu de ne m'arrêter à Paris que le temps strictement nécessaire pour régler mes affaires, de ne voir personne et de repartir pour Courcelles; quelques jours me suffisaient.

Le général Dessole ne voulut pas rester à Amiens; il ne se rappelait pas le nom d'aucun de ses amis dans cette ville et ne croyait pas y être en sûreté; il préféra se rendre aux environs de Paris afin de n'y entrer que de nuit. Je m'arrêtai à Écouen. Je fus assez questionné à la barrière, mais mon passeport étant en règle, on nous laissa passer; le pauvre général n'eut pas là plus de mémoire qu'à Amiens; il était fort troublé, très préoccupé de ce qui lui adviendrait; Napoléon ne l'aimait pas. Je le prévins qu'au bas de la rue de Clichy je descendrais de voiture pour aller aux nouvelles; il crut que nous étions suivis; je m'en souciais peu. Nous nous séparâmes, lui, encore incertain de ce qu'il ferait, où il irait, n'osant pas rentrer dans son logis.

Je ne trouvai personne chez votre sœur de Massa, ni dans deux ou trois autres maisons de mes amis; je me décidai alors à rentrer chez moi. Mme de Sémonville, qui avait su que je devais arriver, m'y attendait, et je fus bien surpris de trouver le général Dessole avec elle. Il me dit qu'ayant remarqué, au moment de notre séparation, que nos voitures étaient surveillées, il était remonté dans la mienne et qu'en entrant dans ma cour il y avait trouvé les mêmes observateurs; mon portier leur ayant demandé ce qu'ils faisaient là, ils avaient répondu qu'ils avaient ordre d'y être; cependant ils avaient fini par s'en aller. Je ne sais où Dessole avait envoyé sa voiture; je lui proposai un lit qu'il refusa, sans savoir cependant où se retirer, tant il redoutait une arrestation. Pour mon compte je ne craignais rien personnellement; j'étais garanti par les services que j'avais

Digitized by Google

rendus à Napoléon lors de son abdication à Fontainebleau. Je savais d'ailleurs par le général Ricard, qui était venu de Vienne à Lille apporter au Roi la résolution du Congrès du 13 mars, qu'il avait lu un petit écrit sur une visite faite à l'île d'Elbe, au cours de laquelle Napoléon avait parlé de moi avec éloge; le général Ricard m'avait promis ce petit écrit, mais il ne me l'a jamais donné.

Afin de tirer le général Dessole de son indécision, je proposai à Mme de Sémonville de le prendre dans sa voiture et de faire marcher les chevaux très vite à travers plusieurs quartiers pour dérouter les observateurs; cet avis ayant été goûté, ils partirent, et je sus le lendemain que Dessole avait gagné les champs.

Je donnai à mon portier l'ordre le plus précis de ne laisser entrer que ma famille et quelques amis que je désignai; je fis diriger sur Courcelles mes équipages que je me proposais de suivre bientôt après, et je me hâtai de régler mes affaires, quand, au moment où je m'y attendais le moins, mon portier m'annonça le maréchal Davout, ministre de la guerre; il avait eu la simplicité de croire que la consigne n'était pas applicable à un tel personnage. Pour m'épargner l'embarras de cette visite, je lui commandai de dire que j'étais indisposé, que je ne pouvais pas recevoir. Comme je prononçais ces mots, le maréchal, qui m'avait entendu, entra : « Il est trop tard, dit-il; j'ai à vous parler de choses très importantes. » Il me fallut bien l'entendre. Quand nous fûmes seuls, il débuta par les lieux communs d'usage; puis, en venant à Napoléon, il dit qu'il était envoyé de sa part me renouveler l'expression de sa gratitude pour la conduite que j'avais tenue dans la dernière agonie de l'Empire, qu'il désirait m'en remercier lui-même et qu'il me proposait une entrevue publique ou particulière, à

Digitized by Google

mon choix. Je n'hésitai point à refuser; je répondis que j'avais été fidèle à sa cause et à sa personne jusqu'au dernier moment, que j'avais d'autres engagements que je tiendrais avec la même fidélité, que Napoléon m'estimait assez sans doute pour ne pas se flatter de pouvoir me séduire par des appâts de fortune, de titres, de rôle brillant; que ma résolution était ferme, inébranlable, et qu'il était inutile d'insister. J'ajoutai d'un ton très décidé que ce serait blesser, outrager mon honneur, mes sentiments et ma délicatesse, que de ne pas terminer là une conversation pénible pour tous les deux. « Vous semblez, dit le ministre, faire notre procès à tous et nous condamner! Pour ma part, je n'ai contracté aucun engagement avec les Bourbons; je commandais à Hambourg lors de la chute de Napoléon; ils m'ont laissé attaquer dans des pamphlets; j'y ai répondu. Je n'ai pas vu le Roi et n'ai rien reçu de lui; je suis donc libre et j'embrasse la cause de la liberté que j'ai longtemps défendue. — Oui, répliquai-je, liberté et Napoléon sont des mots synonymes : ces libertés vont nous faire enchaîner; voyez l'Europe soulevée, ivre de vengeance, de ressentiments dont l'autorité seule de l'empereur de Russie a jusqu'ici préservé la France. La Charte ne nous donnait-elle pas toute la liberté, toute l'indépendance désirable? Les institutions nous eussent assuré ces deux grandes bases de l'édifice social. Sans doute le gouvernement royal a fait des fautes; mais mesurez la grandeur du péril où nous allons être entraînés et jugez vous-même si ces fautes étaient de nature à tout bouleverser, à tout faire mettre en question. Je me trompe, ajoutai-je chaleureusement, il n'y aura pas de question; la France, divisée comme elle est aujourd'hui, résistera-t-elle à la coalition des étrangers, à leurs forces? — Mais, me dit-il alors, l'Empereur nous assure que l'Autriche est pour

Digitized by Google

nous. — Il se trompe ou il vous trompe. Connaissez-vous la déclaration du Congrès de Vienne? — Non. — Lisez. — Cette pièce est-elle authentique? — Elle a été envoyée au Roi par M. de Talleyrand, et c'est le général Ricard qui l'a apportée à Lille, où elle a été de suite imprimée, publiée et affichée; je m'étonne qu'elle ne vous soit pas parvenue par estafette. — Diable! cela change la thèse. Puis-je l'emporter? — Vous le pouvez; j'en ai plusieurs exemplaires. » Il se retira. Quoiqu'il me parût très frappé, il continua ses fonctions dont il se repentit par la suite, où j'eus quelques occasions de lui rendre d'assez importants services.

Je renouvelai plus précisément mes consignes, que mon portier exécuta dès lors très ponctuellement. Le général Mathieu Dumas, qui avait été mon chef d'état-major lorsque je commandais l'armée des Grisons, se présenta; on lui refusa la porte. Il était lié avec le maréchal Davout, auprès duquel il avait plus récemment occupé les mêmes fonctions; je soupçonnais qu'il avait, de la part du maréchal et de Napoléon, une mission de même nature; je ne me trompais point, car, ne pouvant arriver jusqu'à moi, il m'écrivit pour m'en faire part, ajoutant qu'il me suppliait de consentir à une entrevue ou à une visite aux Tuileries; je répondis si bien en motivant mon refus qu'enfin on me laissa tranquille. J'étais en très bons termes avec Mathieu Dumas; je regrettai de ne pas le voir, mais, dans nos positions respectives, je ne le devais pas.

Pendant mes courses à Lille et depuis mon retour, j'éprouvais de temps à autre une gêne de respiration qui m'incommodait assez; c'était un préliminaire d'un accès de goutte qui se déclara la veille du jour fixé pour mon départ. Cette attaque fut très sévère; elle m'eût étouffé si l'on ne fût pas parvenu à l'attirer aux pieds; elle me

Digitized by Google

fit souffrir cruellement et j'en eus pour trois mois; mon départ fut donc forcément différé. Aussitôt que je fus rétabli, je me mis en route, mais je m'arrêtai à six lieues de Paris pour y passer une journée. C'est là que j'appris le grand désastre de Waterloo. Cette catastrophe terminant de nouveau la carrière politique de Napoléon, je renonçai à continuer mon voyage, dans la pensée que je pourrais concourir à hâter le retour du Roi, seul moyen de prévenir l'anarchie.

Les événements se pressaient; les débris de l'armée se reformaient sous Paris; Napoléon venait d'être forcé d'abdiquer; un gouvernement transitoire s'établit. Il voulut connaître l'opinion des généraux, indiqua une réunion et m'y fit inviter; je refusai de m'y rendre, par la raison que j'avais donné au Roi la démission de mon commandement et qu'en acceptant l'invitation qui m'était faite, je paraîtrais m'être associé aux derniers événements et reconnaître un ordre de choses qu'il n'était pas dans mes opinions de servir. On avait, dès l'origine, fait de nouvelles levées, organisé des bataillons de fédérés; ils commençaient à venir, exaspérés, menaçant tout ce qui n'était pas des leurs, c'est-à-dire les partisans du gouvernement royal. Je me décidai alors à rentrer secrètement à Paris, afin d'être plus à portée de profiter des circonstances. J'y rentrai de nuit et allai prendre gîte chez un de mes aides de camp; j'y étais si bien caché que le lendemain tout le monde savait où j'étais. Cette découverte ne me nuisit point, au contraire; elle favorisa une entrevue que j'eus avec M. Hyde de Neuville, qui m'apportait bien tardivement un billet de Mme la duchesse d'Angoulême, alors retirée à Londres, et des pouvoirs illimités du Roi, avec une nomination de membre d'un gouvernement occulte, pour ressaisir

Digitized by Google

l'autorité aussitôt que possible. M. Hyde de Neuville, qui était parti de Gand depuis un mois, avait passé par Londres pour chercher le moyen de se faire jeter sur les côtes de France; on se battait sur la frontière; il n'eût pas été prudent de tenter de pénétrer par là.

Il y eut plusieurs réunions clandestines chez moi, où je venais de rentrer à découvert; nous avions beaucoup de partisans dans la capitale; on proposa de brusquer un mouvement royaliste; je m'y opposai, parce que je ne voyais pas les moyens de lutter contre le gouvernement transitoire à la tête duquel se trouvait Fouché, et parce que l'armée était trop exaspérée encore pour abandonner la cause dans laquelle elle avait été entraînée. Notre réunion était composée du maréchal Oudinot, duc de Reggio, de MM. de Sémonville, d'André, du Bouchage, du baron Pasquier et d'une ou deux autres personnes dont je ne me rappelle pas le nom. Le baron Pasquier entra pendant que nous discutions sur les avantages ou les inconvénients d'un mouvement à tenter; il amenait avec lui M. de Vitrolles : tous deux sortaient de chez Fouché; ils déclarèrent que le mouvement était superflu, que le duc d'Otrante était dans les intérêts du Roi, qu'il avait reçu de lui des pleins pouvoirs postérieurs aux nôtres, que notre mission était connue, nos moindres démarches surveillées, et que nous échouerions immanquablement. Le baron Pasquier ajouta que, sous quelques jours, nous aurions par la force des choses ce que nous tenterions vainement d'obtenir par d'autres moyens; M. de Vitrolles confirma son dire; ils ajoutèrent qu'ils avaient toute la confiance du duc d'Otrante, qui ne faisait rien sans les prévenir et prendre leur avis. M. de Vitrolles était un royaliste ultra; il n'était donc pas suspect. On consentit à demeurer tranquille, mais on observa qu'il était convenable de faire connaître au

Digitized by Google

Roi le motif qui nous empêchait d'agir, en députant l'un de nous près de Sa Majesté, et l'on me demanda de remplir cette mission; j'acceptai. On alla en informer Fouché le lendemain; il désira causer avec moi; je montrai d'abord de la répugnance pour une telle entrevue; mais on me décida en m'assurant qu'il me serait fait part pour le Roi de choses qu'on ne pouvait confier au papier. On venait de traiter de la capitulation de Paris et d'un armistice; l'armée française se retirait de l'autre côté de la Loire.

A l'heure convenue, je me rendis aux Tuileries; c'est là que le gouvernement transitoire tenait ses séances. Je m'attendais à être reçu en particulier, mais je trouvai le duc d'Otrante et quelques-uns de ses collègues au milieu d'un grand nombre de généraux et d'autres personnes; plusieurs vinrent au-devant de moi. Une vive discussion s'engagea; je les traitai très sévèrement, leur reprochant les malheurs que subissait la France, les accusant d'avoir provoqué les étrangers qui allaient être maîtres de Paris sous deux jours. Ils déraisonnaient à qui mieux mieux, au point que Fouché, me prenant à part, me dit : « Ce sont des fous, laissons-les. » Un de ses collègues m'interpella d'un ton hautain : « Monsieur le maréchal, vous allez trouver le Roi; dites-lui que nous voulons l'indépendance, la cocarde tricolore... » Je n'entendis pas la suite; je me bornai à hausser les épaules. Le règne de ce gouvernement transitoire allait finir. Fouché me confirma ce que nous avaient dit MM. Pasquier et de Vitrolles dans notre réunion de la veille, qu'il travaillait dans l'intérêt du Roi; il me pria d'assurer le Roi de son dévouement, de sa fidélité; que s'il avait joué un rôle dans les événements qui finissaient, c'était pour le mieux servir; il m'engagea à le presser d'arriver et de précéder les étrangers, s'il était possible, afin d'empêcher

Digitized by Google

tout mouvement par sa présence; il ajouta que si le Roi voulait surprendre agréablement la nation et se l'attacher ainsi que l'armée, il fallait arborer la cocarde tricolore, à quoi il devait éprouver d'autant moins de répugnance qu'il l'avait portée avant l'émigration; il termina en m'invitant à aller voir Davout, général en chef et ministre de la guerre, qui avait à me donner un passeport et m'attendait. Je quittai Fouché pour aller au ministère.

Le maréchal Davout me reçut avec empressement; il me dit que l'effectif de l'armée qui se rendait au delà de la Loire se montait à cent cinquante mille hommes et trente mille chevaux, avec sept cent cinquante bouches à feu; qu'il mettait cette force imposante à la disposition du Roi, s'il voulait lui laisser la cocarde tricolore et la porter lui-même; que la grande majorité de la France tenait à ces couleurs sous lesquelles on avait été tant de fois victorieux; que ce serait le moyen de regagner l'affection de tous les citoyens dignes de ce nom, et que Sa Majesté pourrait alors donner à cette armée un chef de son choix, s'il ne lui plaisait pas de le laisser à sa tête. Je promis, comme j'avais fait à Fouché, de rendre fidèlement au Roi tout ce que j'avais entendu, mais j'ajoutai que je doutais que le Roi acceptât les conditions qu'on lui faisait. En bonne politique, je reste convaincu encore aujourd'hui que l'adoption de ces couleurs, à la première Restauration, aurait épargné à la France les calamités qui pesaient sur elle; mais, dans ce moment, en présence des alliés, le Roi pouvait-il honorablement s'y résoudre? Quoique la politique excuse tout, même les plus grandes fautes, c'en fut une à la première Restauration, peut-être aussi à la seconde de ne l'avoir pas compris; si on y est retombé, ce ne sont pas les bonnes raisons qui ont manqué pour empêcher qu'elle ne fût commise; le Roi

Digitized by Google

était ébranlé, lors de mon entrevue avec lui; mais les conseillers qu'il ramenait de Gand le dissuadèrent.

Je partis avec M. Hyde de Neuville; quoique servant la même cause, j'étais bien loin de partager ses opinions excessives. Un officier d'état-major nous fit traverser les avant-postes, et c'est avec un sentiment très pénible que j'entrai dans ceux des étrangers. On croyait que le Roi était à Cambrai; mais, ce jour-là même, il venait coucher à Arnouville, à quelques lieues de Paris. En avant de lui marchaient ses ministres; je les rencontrai en deçà de Louvres; ils firent halte lorsqu'ils surent qui j'étais; ils n'avaient aucune nouvelle de ce qui se passait à Paris; celles que je leur donnai leur parurent si importantes qu'ils désirèrent que le Roi s'arrêtât à Gonesse, où nous allâmes l'attendre. Sa Majesté m'embrassa très cordialement, en me louant de la fidélité que je lui avais gardée; elle s'enferma seule avec moi; notre conversation dura une bonne heure. Le Roi ne revenait point qu'on attachât tant d'importance à une chose apparemment si futile, cette cocarde, un hochet, suivant son expression. « Mais, dis-je, le Roi s'en est donc joué quand il a pris autrefois et arboré ces couleurs? — Les circonstances, répondit-il, étaient bien différentes; il fallait maîtriser la Révolution. — Et s'en emparer, repris-je vivement, à votre premier retour, et même à celui-ci; d'ailleurs, n'étaient-ce pas au temps jadis les couleurs de la famille royale et les Hollandais ne les reçurent-ils pas de Henri IV? — Oui, répondit le Roi, mais c'était la livrée de sa maison. — Votre Majesté se rappelle sans doute qu'aux portes de la capitale, ce même Roi dit que Paris valait bien une messe. — C'est vrai, mais ce n'était pas très catholique. » Enfin, le Roi me dit qu'il consulterait ses ministres et ses alliés, et m'emmena à Arnouville.

Après le dîner, Monsieur, le duc de Berry, les grands

Digitized by Google

officiers et quelques-uns des ministres entrèrent; le Roi dit : « Mon frère, mon neveu, voilà notre ami le maréchal, embrassez-le. » Monsieur le fit avec beaucoup de grâce, mais son fils avec un peu d'embarras et de contrainte; je ne sais s'il trouvait que la faveur était trop grande, ou si c'était le souvenir de la discussion que nous avions eue avant le départ du Roi. La conversation roula naturellement sur les circonstances présentes et sur les causes qui les avaient amenées; on accusait sans ménagement tout le monde d'être entré dans un vaste complot tendant à renverser le gouvernement royal et à ramener Napoléon, l'armée notamment. Je soutins, au contraire, que les fautes, dont je pouvais parler hardiment, puisqu'elles étaient avouées hardiment dans la proclamation de Cambrai, les prodigalités, les injustices, les abus, les faveurs sans discernement, la violation de la Charte, les hauteurs, les mépris, avaient concouru à aigrir l'armée avec une partie de la nation, que quand même Napoléon ne serait pas apparu, il y aurait eu des commotions, puisque certains mouvements y avaient déjà préludé; j'avouai avec la même franchise que des généraux n'avaient pas suivi la ligne droite, selon l'expression de M. le comte Ferrand, que, leur influence s'étant étendue, l'apparition de leur ancien chef avait bouleversé toutes les têtes et qu'il avait suffi d'une étincelle pour allumer l'incendie, qu'en général les officiers n'étaient pas coupables et que, quant à leur entraînement, ils avaient suivi la caisse du régiment; la preuve, preuve sans réplique, qu'il n'y avait pas eu de complot, c'est que, pendant les Cent-jours, personne ne s'était vanté d'y avoir trempé; autrement on s'en fût glorifié, on en eût sollicité publiquement la récompense; assurément la vanité, la légèreté des fauteurs n'y eût pas manqué. « Il y a bien du vrai, mon frère, dans ce que

Digitized by Google

dit le maréchal », remarqua Sa Majesté; mais les assistants ne parurent pas très convaincus. Le Roi nous congédia.

Le lendemain, je vis séparément quelques-uns des ministres; ils s'agitaient incertains; cependant il me parut que la résolution était déjà prise de rejeter les propositions que j'avais apportées la veille à Gonesse. En effet, M. de Talleyrand, qui avait été envoyé à Neuilly près des généraux alliés, était revenu rendre compte de sa mission; un conseil avait été tenu dès son retour; après une courte délibération, il en porta sans doute le résultat aux alliés, car il repartit aussitôt pour Neuilly; j'appris que Fouché s'y était rendu de son côté, plutôt assurément pour traiter de ses intérêts particuliers que de ceux de la France.

J'abordai tout d'abord la question avec les ministres; ce ne fut point sans embarras qu'ils avouèrent que la présence et l'opinion contraire des alliés y avaient mis un obstacle invincible. Ainsi l'on n'était plus libre de faire des actes de gouvernement; il ne restait plus qu'à subir la loi du vainqueur. Attiré par plusieurs d'entre eux, le baron Louis, le marquis de Jaucourt et d'autres à une conférence en plein air, j'appris qu'ils étaient chargés de recomposer le ministère et de m'offrir le portefeuille de la guerre. Le duc de Feltre n'était pas loin de nous; j'en fis la remarque en disant : « Mais voilà le titulaire! — Non, dit le baron Louis, nous ne voulons pas pour collègue d'un homme qui, sous un gouvernement représentatif, a osé proclamer dans un discours à la Chambre des pairs : Si veut le Roi, si veut la loi! » En effet, j'avais moi-même entendu ces étranges paroles, qui valurent à celui qui rappelait cette maxime surannée des rois absolus de nombreux murmures et quelques apostrophes qu'il endura. J'opposai d'abord

Digitized by Google

mon insuffisance, la situation de la France et de l'armée; je déclarai nettement que, prévoyant des actes de rigueur, je ne voulais pas en être l'instrument contre des hommes plus malheureux que coupables, qu'en un mot et franchement je ne me sentais ni la force, ni le courage, ni la capacité de porter un semblable fardeau. On insista, mais ce fut en vain; alors, tout en me témoignant des regrets que je n'avais aucune raison de ne pas croire sincères, on me pria de désigner quelqu'un. Les généraux qui n'avaient pas pris parti dans cette révolution étaient rares; je les citai pour que l'on fît un choix : Mortier, Oudinot, Gouvion Saint-Cyr, Dessole et quelques autres que je ne me rappelle plus; on réclama mon opinion, seulement sur les deux derniers nommés. Je n'avais ni liaison avec eux, ni prévention pour ou contre. « Saint-Cyr, me dit-on, aime-t-il le travail? On le dit paresseux. — Je l'ignore. C'est un homme d'une grande capacité militaire, ferme, d'un caractère entier, jaloux du mérite des autres; il est connu et désigné dans l'armée sous l'expression vulgaire de mauvais coucheur. C'est le plus froidement du monde qu'il laissait battre ses voisins sans leur porter secours et les critiquait ensuite; mais du reste, comme cette opinion, assez générale parmi les militaires, peut être exagérée, on lui accorde en échange de l'esprit, du sang-froid et une grande habileté. » Il a justifié cette opinion à l'armée et pendant son ministère.

Dessole, en ce moment, paraissait mieux convenir à ces messieurs; c'était un caractère doux, plus liant que l'autre, avec plus de connaissances administratives, ayant le plus souvent occupé les fonctions de chef d'état-major général; mais, dans les circonstances actuelles et après une si grande perturbation, il était indispensable de faire choix d'un homme qui pût allier la fermeté à

Digitized by Google

un esprit conciliant; la première de ces qualités devait dominer, et c'est précisément celle qui manquait à Dessole. Il en avait donné des preuves récentes dont j'avais été témoin en le ramenant de Béthune à Paris, hésitant, incertain, ne sachant quel parti prendre. Cependant il est devenu depuis président du Conseil et ministre des affaires étrangères.

On déclamait fort contre la France et l'armée, ainsi que je l'ai rapporté dans la conversation de la veille; l'entourage des princes et l'émigration ne parlaient hautement que de vengeance; il est vrai que celle-ci se trouvait derrière ou dans les bagages des armées alliées. Toutefois, je dois ajouter, pour la vérité, que les ministres avec lesquels je conférais montraient beaucoup de modération et ressentaient comme moi l'humiliation du désastre de Waterloo et du joug que les étrangers allaient faire peser sur notre patrie.

Pendant cette conversation dont cette courte digression m'a un peu écarté, une clameur soudaine, partant de la cour du château, frappa nos oreilles; nous accourûmes et vîmes le général Lagrange, le manchot, se débattant au milieu des gardes du corps bleus et rouges, qui lui reprochaient de n'avoir pas suivi à Gand, comme commandant, l'une des compagnies de mousquetaires, et lui arrachaient les insignes de son grade. Nous nous précipitâmes à son secours, mais déjà le duc de Feltre, qui se trouvait à portée, l'avait tiré des mains de ces forcenés. Je leur montrai toute mon indignation et leur lâcheté de traiter ainsi un officier général mutilé; je leur dis que c'était devant et contre l'ennemi qu'ils auraient dû faire parade de leur bravoure, et non contre un homme qui avait fait preuve de la sienne sur les champs de bataille. Le Roi, aussitôt qu'il fut instruit, envoya témoigner son mécontentement et dire qu'il

Digitized by Google

ferait justice; en même temps il me faisait appeler. L'incident que je rapporte rompit naturellement la conférence.

Le Roi me remercia d'abord de la fermeté que je venais de montrer vis-à-vis de ses gardes; mais je l'arrêtai en lui disant que c'était le duc de Feltre qui avait fait cesser les outrages dont le général Lagrange venait d'être victime, que j'étais arrivé trop tard, mais néanmoins assez tôt pour traiter ses gardes comme ils le méritaient. Il reprit en disant qu'il avait ordonné une enquête et qu'il punirait sévèrement les coupables, « mais, ajouta-t-il, c'est pour un autre objet que je vous ai mandé. Vous m'avez dit qu'en accédant aux conditions que vous étiez chargé de me soumettre, M. Fouché remettrait le gouvernement entre mes mains : je ne peux m'expliquer en ce moment, parce qu'il faut que j'en délibère avec mes alliés, mais vous comprenez que la dignité m'empêche d'en recevoir les rênes des siennes. Rendez-vous donc près de lui à Paris, dites-lui qu'il vous remette ses pouvoirs et que je lui tiendrai compte des services qu'il a voulu me rendre dans ces derniers temps. » Je savais que le duc d'Otrante était à Neuilly en conférence avec les généraux alliés et le prince de Bénévent; c'est Beurnouville qui me l'avait dit; apparemment le Roi l'ignorait, car il fit un mouvement de surprise; il se remit assez vite et me dit : « Eh bien! s'il est absent, vous verrez ses collègues et vous leur notifierez mes intentions. — Mais, Sire, ils ne feront rien en l'absence de leur chef, et certainement ils ne seront pas réunis. — Allez toujours; si vous ne les voyez point, restez à Paris; dans le cas contraire, revenez au plus tôt me rendre compte de ce qui se sera passé. »

Je saluai le Roi pour aller remplir cette mission, lorsque, m'arrêtant, il me dit : « Mon cher maréchal, j'ai

Digitized by Google

besoin d'un nouveau service, que je demande à votre zèle », et me présentant un papier fermé qu'il prit sur son bureau : « C'est l'ordonnance qui vous nomme grand chancelier de la Légion d'honneur; elle a été signée à mon passage à Roye sur la présentation de M. de Talleyrand. » Je refusai cette charge par les mêmes raisons que le ministère de la guerre; à ce mot de ministère, le Roi parut surpris, mais il dit avec bonté qu'il me jugeait autant propre à l'un qu'à l'autre; il insista tellement que je finis par céder. Il rehaussa cette fonction par le titre de ministre d'État et le travail direct avec le souverain, tel qu'il existait sous l'Empire, mais que la Restauration avait supprimé, en réduisant le titre à celui de simple chancelier, dépendant du ministère de la maison du Roi; pour moi, je relevai du président du conseil, mais seulement pour le contreseing (1). Cette affaire réglée, je me retirai pour remplir, à Paris, la mission dont le Roi m'avait chargé.

Chemin faisant, je réfléchis aux circonstances de la matinée. Pourquoi d'une part l'insistance des ministres que j'ai cités pour m'avoir avec eux; de l'autre, celle du Roi pour la place de grand chancelier? Il n'était évidemment que l'écho de M. de Talleyrand qui avait intérêt à m'écarter du ministère, parce que je lui aurais été

(1) Je crois avoir déjà traité en son lieu l'affaire des maisons d'orphelines fondées pour les filles des membres de l'Ordre. Je n'ai pas le loisir de relire ce que j'ai déjà écrit à ce sujet, par la mauvaise habitude que j'ai depuis longtemps adoptée, parce que, écrivant beaucoup et fort rapidement, j'apercevrais aisément des fautes; mais pour les corriger, il faudrait barbouiller ou recommencer, et le temps me manque toujours, quoique je sois fort matinal; c'est que j'en connais l'emploi et que je sais le mettre à profit. Cependant ne m'imitez point en ce qui touche à mes mauvaises habitudes; écrivez moins et plus correctement. D'ailleurs ces notes historiques ne sont que pour vous seul, et vous serez indulgent pour votre père. *Note du maréchal Macdonald.*

Digitized by Google

trop incommode; mais comme apparemment le Roi voulait que je fusse quelque chose dans son gouvernement, le prince de Bénévent m'avait proposé pour la Légion d'honneur. Il était évident que l'incident cachait une intrigue et que les collègues de M. de Talleyrand l'ignoraient; l'affaire s'était faite entre le Roi et le ministre qui, dans sa précipitation, avait oublié de contresigner l'ordonnance. Je ne jugeai pas à propos de faire remplir cette formalité, devenue sans objet, puisque j'étais en fonction; la pièce est encore dans le même état aujourd'hui.

En route, j'eus à supporter douloureusement la vue d'un camp ennemi, qu'il me fallut traverser. Je me croisai avec le général Dessole, revêtu de l'uniforme de commandant de la garde nationale parisienne; nous ne nous étions pas revus depuis notre retour. Il allait porter ses hommages à Arnouville, assez inquiet de la réception; nous échangeâmes quelques paroles, les miennes parurent le rassurer. En effet, il fut confirmé, ou plutôt maintenu dans ce commandement; lorsque je le revis, il était rayonnant et redevenu un homme.

Ainsi que je l'avais prévu, je ne trouvai ni le duc d'Otrante, qui était à Neuilly, ni ses collègues du gouvernement transitoire; ils s'étaient réunis le matin pour la dernière fois; ma mission n'ayant plus d'objet, je me tins tranquille. Le lendemain, de bonne heure, un courrier m'apporta l'ordre de me rendre à Saint-Denis pour midi; je m'y rendais en uniforme, suivi d'un cheval de selle, lorsque, à l'embranchement du chemin de la Révolte, vis-à-vis du château de Saint-Ouen, j'aperçus les voitures royales escortées, débouchant de Saint-Denis et suivant la route directe; je montai à cheval, courus à travers champs et rejoignis le cortège, comme la tête entrait dans le village de la Chapelle. Le Roi me

Digitized by Google

fit de la main un signe amical, ainsi que Monsieur; le maréchal Saint-Cyr et quelques généraux entouraient la voiture; je me joignis à eux. La réception des Parisiens fut moins démonstrative qu'à la première entrée; sur le boulevard, on était encore plus froid que dans le faubourg et la rue Saint-Denis. Le maréchal Moncey joignit là le cortège; le Roi détourna la tête au salut qu'il lui fit, et Monsieur retira sa main avec indignation, lorsque le maréchal s'approcha pour la prendre respectueusement; on lui montrait ainsi la mine, parce qu'il avait continué ses fonctions pendant les Cent-jours. En entrant aux Tuileries, je fus très surpris, et sans doute bien d'autres avec moi, de voir, collé contre la porte de la salle du trône, le duc d'Otrante à qui le Roi tendit la main en passant! Je fus non moins surpris en apprenant qu'il était nommé de la veille au soir ministre de la police! On m'avait dit en chemin que le maréchal Saint-Cyr avait le portefeuille de la guerre; c'était un très bon choix; mais dans la disposition d'esprit où j'avais laissé les ministres, je me serais plutôt attendu à la nomination du général Dessole, pour lequel ils semblaient pencher, lors de notre conférence dans le parc d'Arnouville. C'est le 8 juillet que ces incidents eurent lieu.

Quelques jours après, je me fis reconnaître comme grand chancelier de la Légion d'honneur, et j'entrai en fonction, mais sans prendre possession du palais dont les alliés s'étaient emparés.

L'armée s'était retirée de l'autre côté de la Loire; elle en prit le nom. Son chef, le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, lui avait fait prêter serment et arborer la cocarde blanche; il donna ensuite sa démission. Pour le remplacer, on jeta les yeux sur moi; le Roi me fit appeler pour m'en faire la proposition. Je sentais tout le poids

Digitized by Google

d'un commandement si épineux, si difficile; car il s'agissait là non plus de combattre l'ennemi, mais de combattre des opinions, et de faire subir à l'armée un licenciement dont on parlait déjà tout haut, seulement, disait-on alors, sous la forme d'un mélange des soldats et des officiers dans de nouveaux corps qu'on appellerait légions; il n'était question d'abord que de l'infanterie. Je représentai à Sa Majesté tous les inconvénients de la mesure pour ma situation personnelle et surtout pour les intérêts de l'État; on s'était attendu à ma répugnance; le Roi mit tout en œuvre pour la vaincre, mais ce ne fut pas aisé. Portant toujours une grande affection à cette armée, malgré ses torts, et sans doute parce qu'elle les sentait, j'avais à craindre sa résistance aux mesures projetées, son excitation sourdement entretenue par les alliés qui poussaient à la reprise des hostilités, afin d'avoir un prétexte pour passer la Loire et exploiter un pays neuf; enfin, des préventions contre moi, qui n'avais pas pris parti dans le malheureux conflit des Cent-jours. Je me trompais en ce point, ainsi que j'en ai eu la preuve; l'armée estimait mon caractère, ma franchise, mes sentiments pour elle, et respectait mes opinions et ma conduite. Elle se rappelait qu'un an auparavant, j'avais pris les intérêts de l'Empereur et de sa famille, et que j'avais été le dernier à reconnaître le nouvel ordre de choses; je n'étais point le redevable de Napoléon qui m'avait longtemps négligé, laissé sous le poids d'une sorte de disgrâce, mais il était malheureux et j'avais tout oublié.

Le Roi insista tellement, avec tant d'opiniâtreté, sur le service personnel qu'il me suppliait de lui rendre — ce sont ses propres expressions — qu'elle vainquit la mienne, mais sous deux conditions formelles : la première, qu'il me serait donné toute latitude d'agir; la seconde, que je ne serais nullement chargé d'être l'in-

Digitized by Google

strument des mesures qui pourraient être prises contre les individus, encore moins de leur exécution; ces deux points essentiels fixés, le Roi m'envoya au ministère de la guerre pour convenir de mes instructions.

Après m'avoir témoigné une grande satisfaction en apprenant que j'avais cédé aux désirs du Roi, le maréchal Saint-Cyr me dit qu'il ne se dissimulait pas la gravité de ce commandement dont le prince d'Eckmühl avait à satiété, insistant de plus en plus fortement par tous les courriers pour en être déchargé, et qu'il me priait de hâter mes préparatifs pour me rendre à Bourges le plus vite possible. Les ordonnances impolitiques du 25 juillet, par lesquelles étaient mis en jugement ou envoyés en exil plusieurs généraux et d'autres personnes qui avaient plus activement pris part au début des Cent-jours, étaient publiques, et — qui le croirait? — c'était sur le rapport de Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police, qu'elles étaient rendues; de lui, qui, avant et pendant cette période, avait si largement participé à tous les événements intérieurs dont elle avait été remplie! J'étais fort soucieux de l'effet que ces mesures allaient produire sur l'armée. Une consolation pourtant m'attendait à Bourges; Massa, le mari de votre sœur, y avait été envoyé comme préfet, mais à son corps défendant; sa femme l'avait accompagné; j'allai descendre chez eux.

Grand bruit de ma venue, inquiétude générale, que je dissipai le lendemain, dans une visite de corps que je reçus et en tête de laquelle se trouvait le prince d'Eckmühl; je l'avais mis au fait de ce qui se passait. Les généraux craignaient que mon portefeuille ne fût rempli que de mandats d'arrestation ou de destitution; je les détrompai en les prévenant que j'avais une trop haute opinion de leur caractère pour croire qu'aucun d'eux

Digitized by Google

me fît l'injure, en blessant le mien, de me supposer capable de les tromper ; ils m'assurèrent que pas un n'en avait eu la pensée. « Que ceux, repris-je, qui ont le malheur d'être portés sur les fatales ordonnances songent à leur sûreté ; ils n'ont pas un moment à perdre ; d'un instant à l'autre, il peut arriver des porteurs de mandats dont je ne serai pas maître d'empêcher l'exécution ; tout ce que je puis faire est de les prévenir par cet avertissement, en leur facilitant les moyens d'y échapper. » Plusieurs d'entre eux étaient présents ; ils profitèrent de l'avis ; par exemple, les généraux de Laborde et Brayer. Celui-ci commandait à Lyon lors de la catastrophe du 10 mars ; c'est lui qui m'avait annoncé, au moment décisif, que toutes les mesures étaient prises pour m'empêcher de partir ; il en était bien honteux, et se confondait en excuses : « Fuyez ! » fut ma réponse.

Le général Drouot, l'homme le plus droit, le plus modeste que j'aie connu, instruit, brave, dévoué, simple de manières, d'un caractère élevé, antique, non seulement refusa de fuir, mais voulut prévenir son arrestation en allant de lui-même se constituer prisonnier à l'Abbaye ; aucun raisonnement ne fut capable de le détourner de cette résolution bien arrêtée qu'il exécuta ; du reste, il fit bien par aventure, car, mis en jugement, il fut acquitté. Cependant, en fait de délits politiques — c'est ainsi que ceux qui triomphent les qualifient — le plus sage est de se soustraire aux vengeances du moment ; on s'explique ensuite ; le temps qui calme les passions et l'esprit de parti, les événements qui surviennent concourent à l'indulgence et à l'oubli ; c'est ce que nous avons vu pour bon nombre de ceux que frappaient les ordonnances. C'est ce qui serait arrivé à l'infortuné maréchal Ney, s'il eût profité immédiatement des passeports que sa femme avait obtenus des chefs de l'armée étrangère ; comme

Digitized by Google

elle le suppliait à deux genoux de ne pas perdre de temps pour s'éloigner, il lui répliqua sèchement : « Il vous tarde, madame, d'être débarrassée de moi ! » C'est la malheureuse veuve elle-même qui m'a rapporté ce trait caractéristique. Louis XVIII a dit, à moi et à bien d'autres, que le maréchal, en prenant congé de lui, l'avait assuré que, s'il prenait Napoléon, il le lui enverrait dans une cage de fer. C'était un vaillant capitaine, mais avec une tête et des idées fort mobiles. Je ne suis pas éloigné de croire au propos, mais, quant à l'exécuter, certes, il n'en eût point taché sa réputation. Trop confiant, il l'a payé de sa tête.

Il me revient en ce moment, à l'occasion du général Drouot, une anecdote qu'il ignorait et que je lui ai contée en 1820, aux eaux de Contrexéville où il vint me voir. Quelques jours avant la funeste bataille de Leipzig, je dînais à Dresde, moi quatrième, chez l'Empereur, avec Murat et Berthier; survint, comme on se levait de table, le duc de Bassano. Murat prit à part l'Empereur; ils causaient avec vivacité lorsque, se tournant de mon côté, l'Empereur dit : « Demandez au duc de Tarente, il a connaissance de son infamie. » Il s'agissait du général italien Lecchi, accusé d'avoir fait fusiller à Barcelone le bijoutier-orfèvre Caron, afin de le spolier, et afin d'en faire perdre la trace, d'avoir fait fusiller à leur tour ceux qui avaient assassiné ce malheureux. Ceci s'était passé sous mon prédécesseur en Catalogne; une enquête avait été ordonnée, elle était close et le dossier déposé au secrétariat du greffe à Barcelone. Je venais d'arriver pour prendre le commandement et le gouvernement général de la principauté, lorsque je reçus l'ordre d'envoyer au grand juge les pièces de l'enquête; on me fit le récit de l'affaire; j'en eus une telle horreur que je ne pus croire à cette atrocité, et c'est ce que j'opposai

Digitized by Google

à l'Empereur : « Comment ! dit-il, ce n'est que trop vrai; le grand juge a lu les pièces et m'en a fait le rapport; sa conviction était complète, et si le scélérat avait été mis en jugement, comme j'aurais dû l'ordonner, il eût été condamné à mort. J'ai eu égard à sa famille qui m'a rendu des services pendant mes campagnes d'Italie », et s'adressant à Murat : « C'est parce que vous avez eu des liaisons avec la sœur de ce monstre que vous insistez autant; au surplus débarrassez-m'en; mais je vous défends expressément de l'employer. » En ce moment on annonça le général Drouot; il avait été envoyé par l'Empereur, dont il était aide de camp, à Pirna pour surveiller l'exécution d'un pont qui devait être jeté sur l'Elbe, avec l'ordre de ne revenir que lorsqu'il serait achevé. Le duc de Plaisance, aussi aide de camp, était à Meissen avec une mission pareille. « Sire, dit le général Drouot, je viens rendre compte à Votre Majesté que le pont sera praticable dans une heure. » L'Empereur, encore animé de sa discussion avec le roi de Naples, ne le laissa pas achever : « Comment ! s'écria-t-il avec colère, un officier général qui a l'honneur d'être mon aide de camp donne le mauvais exemple de ne pas exécuter complètement mes ordres ! Vous mériteriez que je vous révoque ! Allez ! monsieur, retournez à Pirna et ne reparaissez devant moi que lorsque le pont sera praticable. » Le pauvre général salua sans mot dire et se retira. L'Empereur avait apparemment oublié pendant cette scène qu'il n'était pas seul, car en se retournant il marqua de la surprise, et changeant subitement de rôle : « Brave homme, dit-il, très distingué, rempli de mérite, modeste, sachant très bien les mathématiques; il sera membre de l'Institut à la première vacance. » Comme il achevait ce pronostic dont les événements qui suivirent ont empêché la réalisation, survint le duc de Plaisance. « Le pont

Digitized by Google

est-il livré ? » dit l'Empereur d'un ton sec et bref. « Sire, dans deux heures. » Il ne le laissa pas achever; ce n'était plus de la colère, c'était de la fureur; il le renvoya à Meissen, mais, en revenant à nous, il ne dit pas que celui-là serait membre de l'Institut.

Le récit véridique de cette anecdote m'a beaucoup éloigné de mon sujet, j'y reviens. Évitant avec soin tout ce qui aurait pu ressembler à des reproches généraux ou personnels, je représentai à ceux qui m'écoutaient la situation de la France, les charges qui pesaient déjà sur elle, la nécessité de ne les point aggraver, comme celle aussi de n'aggraver point leur propre position; je dis que leur avenir dépendait d'eux-mêmes, qu'ils n'avaient qu'à se soumettre franchement, à me seconder, qu'ils atténueraient par cette conduite le passé, que je ferais valoir leur repentir d'avoir contribué à mettre la patrie à la merci de l'étranger, et leur zèle à remédier, autant qu'il était en eux et par leur soumission aux ordres du gouvernement, aux malheurs publics, à m'aider à rétablir l'ordre et la discipline. Cette conversation franche et amicale les émut; ils me promirent leur concours et ils ont tenu parole. Le plus difficile était de les accorder entre eux; ils se reprochaient mutuellement la séduction, l'entraînement; j'intervins, afin qu'ils ne portassent pas ce levain de discorde parmi les corps, et j'ajoutai : « Puisque les fautes, les erreurs sont communes, il ne faut pas revenir là-dessus; l'important est de les faire oublier. » Il y avait assez de mécontentement déjà et de chaleur parmi les troupes, sans leur porter de nouvelles matières inflammables. Cette visite avait duré longtemps; je saluai et chacun se retira satisfait à sa manière.

Pour moi, j'en tirai bon augure; ce premier pas était difficile; le résultat surpassait mes espérances; les con-

Digitized by Google

versations de table, les audiences particulières firent le reste ; dès lors nous nous entendîmes fort bien. A la fin de ce jour, des gardes du corps déguisés se présentèrent, munis pour les commandants de la gendarmerie d'ordres qui leur enjoignaient d'obtempérer aux réquisitions de ces messieurs, pour l'arrestation des personnes nommées dans les ordonnances. Ils m'exhibèrent leurs instructions et leurs pouvoirs. « Gardez-vous de vous montrer, leur dis-je ; car dans la disposition actuelle des esprits, je ne répondrais pas de votre sûreté ; laissez-moi les calmer ; j'ai déjà fait un grand pas. Restez ici cachés ; je vais vous faire donner à manger, et préparer une chambre avec des matelas ; nous verrons demain. » Ils étaient bien éloignés de soupçonner mes intentions ; pour plus de sûreté on les mit sous clef. Je ne savais où trouver les personnes menacées, pour les avertir. Le prince d'Eckmühl venait de me quitter ; il partait le lendemain matin pour la campagne, je ne sais où, afin d'y attendre les événements ultérieurs. Je me rends bien vite chez lui ; je le préviens de ce qui arrive : « Faites avertir sur-le-champ, lui dis-je, tous les individus portés sur les listes ; envoyez des courriers dans les cantonnements ; ils auront ainsi huit ou neuf heures pour se mettre à l'abri. » J'ignore comment ils ont fait, mais ils ont tous échappé, même le général de Laborde qui avait la goutte en ce moment.

Le lendemain, je délivrai les officiers des gardes du corps : « Vous pouvez, messieurs, remplir maintenant votre mission », leur dis-je. Ils se retirèrent ; ils apprirent, je ne sais comment, les avertissements qui avaient été donnés et vinrent, quelques jours après, me reprocher leur emprisonnement qui leur avait fait manquer leur mission ; ils en rendraient compte, disaient-ils. « Vous ferez bien, répondis-je en riant ; cependant vous me

Digitized by Google

devez des remerciements ; car je vous ai garantis d'un péril certain, si l'on eût soupçonné votre déguisement. — Nous l'aurions bravé, dit l'un d'eux. — Alors pourquoi vous déguiser ? » Cette réponse piquante les déconcerta. « Puisque votre mission est maintenant sans objet, repris-je avec fermeté, dans votre intérêt partez, quittez sur-le-champ l'arrondissement de l'armée ; allez faire votre rapport. » Ils se retirèrent sans mot dire. J'ignore quel compte ils ont rendu ; le gouvernement a là-dessus gardé le silence ; mais feu le duc de Berry, chez qui durait le ressentiment de nos discussions, m'en écrivit assez aigrement ; il terminait par dire que, s'il était commandant à ma place, il ferait jeter les récalcitrants par les fenêtres ; à quoi je répondis que vraisemblablement on n'en aurait pas le temps et qu'on courrait le risque d'y passer d'abord soi-même.

Je mettais tous mes soins à calmer les irritations ; j'étais excédé de travail, accablé des plaintes des autorités sur les charges que leurs administrés supportaient. Les événements s'étaient tellement précipités que les départements situés au delà de la ligne d'armistice, de l'embouchure de la Loire à celle du Rhône, n'avaient pas été prévenus ; aucun magasin ; on vivait au jour le jour sans être assuré du lendemain. Je fis une nouvelle répartition des cantonnements, je les étendis, sans obtenir toutefois de soulagement ; car on avait déjà plus que mangé, on avait gaspillé, comme il arrive toujours lorsqu'on ne peut pas faire des distributions régulières ; mais je n'en finirais point si je continuais ces détails. Je reprends mon analyse.

Le règlement du licenciement vint enfin ; la soumission fut assez générale ; j'en adoucis l'amertume autant qu'il dépendait de moi ; je consolai les uns, donnai des espérances aux autres. Toute ma correspondance avec

Digitized by Google

le gouvernement fait foi de mes efforts et de mon intérêt à l'égard de chacun; et lorsque les hommes qui avaient fait partie de l'armée étaient opprimés, avilis par les gens de la réaction, je pris leur défense avec chaleur à la Chambre des pairs (1); tout cela est imprimé. J'ai eu aussi à me défendre personnellement, à propos de cette malheureuse opération du licenciement, contre l'opinion opposée. Le parti dominant a voulu m'en récompenser par la place de grand veneur, ou par le don d'un bel hôtel ou d'une terre; on a insisté, j'ai opiniâtrément refusé. Ma délicatesse souffrait d'une pareille proposition : accepter une récompense, quand je concourais au malheur de tant de braves qui perdaient leur traitement d'activité, c'est-à-dire une partie de leur existence!

On avait créé la garde royale; j'étais l'un des quatre majors généraux. On avait envoyé des officiers pour recruter dans l'ancienne garde impériale; c'était l'élite de l'armée; un grand nombre prirent parti pour achever leur temps de service et avoir des pensions; c'étaient des modèles de sagesse et de conduite.

Le bataillon qui, l'année précédente, avait été formé pour servir de garde à l'Empereur à l'île d'Elbe, après avoir excité bien des méfiances, fut admis comme les autres; je l'avais fait venir à Bourges où j'eus le loisir de causer avec bon nombre d'officiers, sous-officiers et grenadiers. Tous m'ont assuré que, se croyant dans un éternel exil, ils soupiraient après leur retour en France; ils furent donc charmés quand ils apprirent en mer qu'ils allaient faire une descente sur nos côtes de la Méditerranée; comme l'Empereur y trouva partout accueil, sans

(1) Voyez mes discours sur la loi de recrutement, dont j'étais rapporteur, sur la loi relative aux intérêts des absents, et surtout mon opinion dans la discussion de la loi sur les collèges électoraux. *Note du maréchal Macdonald.*

Digitized by Google

aucun obstacle, ils étaient heureux de fouler le sol de la patrie. « Mais, leur disais-je, si vous aviez trouvé de la résistance, si vous aviez été repoussés, vous seriez-vous rembarqués, s'il vous eût été possible? — Non! oh non! répondaient-ils; l'occasion de quitter cette île était trop belle, trop favorable pour vouloir y retourner. — Cependant, si vous aviez rencontré de l'opposition, auriez-vous attaqué, fait feu? — Non! non! nous ne voulions pas commettre d'hostilités, ce qui eût rendu notre cause mauvaise; nous aurions mis bas les armes et demandé à rentrer dans nos familles. — Et vous auriez ainsi abandonné l'Empereur? — Nous lui avions donné assez de preuves de dévouement; chacun son tour. D'ailleurs, il a fait lui-même son malheur et le nôtre, et nous ne devions pas rester ses victimes. — Mais c'est par choix et pure volonté de votre part que vous aviez pris parti pour lui. — Oui, sans doute, mais nous croyions alors que c'était une garnison où nous serions remplacés; quand nous apprîmes dans l'île que c'était pour la vie, et comme nous y étions malheureux, le découragement, le chagrin nous prit; c'est donc avec bonheur que nous nous embarquâmes, sans savoir toutefois où nous allions, mais nous changions de place! » A l'exception de la plupart des officiers qui, par affection et reconnaissance, s'étaient attachés à la fortune, bonne ou mauvaise, de l'Empereur, et qui auraient bien voulu pouvoir l'accompagner sur son rocher, tout le reste était ravi d'avoir revu ses pénates. Tel a été le langage constant de ces militaires que j'ai interrogés souvent et jusqu'à leur départ.

Le licenciement s'opérait partout avec calme; toutefois, quelques régiments de l'ex-garde se mutinèrent, ainsi les chasseurs à cheval et les grenadiers à Aubusson. Le prétexte, vrai ou faux, était l'acquittement de

Digitized by Google

la solde; elle était en effet arriérée. Les ressources étaient faibles; un agent des finances avait, sur ma demande, reçu pouvoir de faire mouvoir les recettes; je tentai des emprunts, j'offris ma garantie aux habitants de Bourges, mais, malgré leur considération et leur estime, mon crédit ne dépassa pas 60,000 francs. Avec quelques arrestations et la vigueur que montra le lieutenant général qui commandait à Périgueux la 20e division militaire, l'ordre et la soumission se rétablirent dans le régiment de chasseurs; sauf quelques hommes entraînés par un officier subalterne et qui furent repris quelques jours après avec lui, les grenadiers rentrèrent d'eux-mêmes dans le devoir, lorsqu'ils apprirent qu'on les compromettait dans un entreprise criminelle; l'officier la paya de sa tête.

Le licenciement s'acheva. Ce ne fut point sans un cruel serrement de cœur que je vis disparaître cette vaillante et si malheureuse armée, si longtemps triomphante. Aucune trace n'en restait plus. Un mauvais vent avait soufflé et l'avait dispersée comme la poussière; on était ainsi à la merci de l'étranger! La perte du personnel n'était que momentanée; on allait créer des légions départementales; la perte du matériel fut immense, incalculable, en armes, harnachement, sellerie, chevaux de troupe et de trait, mis en dépôt chez les fermiers qui n'avaient pas même de quoi nourrir les leurs; il les firent conduire dans les pâtis et les bois où ils étaient abandonnés; selles et harnais entassés pêle-mêle dans des couvents et des hangars humides. Sur 82,000 hommes d'infanterie licenciés, il ne rentra que 30,000 fusils dans les dépôts; sabres, pistolets, mousquetons, buffleteries, dans la même proportion. Je représentai à l'avance cet état de choses : le gouvernement fut sourd.

J'étais depuis six mois à Bourges, tout était terminé,

Digitized by Google

je sollicitai mon rappel, qu'on me fit attendre deux mois; on croyait que ma présence produisait une force morale, à défaut de la force réelle. Enfin je revins à Paris reprendre les fonctions de grand chancelier et les rênes de l'administration de la Légion d'honneur.

Aucune circonstance personnelle, se rattachant à ma carrière militaire ou politique, ne mérite plus d'être mentionnée depuis cette époque, — février 1816 — sauf que l'on eut, je crois, la velléité de m'appeler au ministère de la guerre, sur ce fondement que l'homme qui avait su si bien concilier les esprits et les convenances dans l'importante opération du licenciement, pouvait, seul, recréer une bonne armée. Quelques pourparlers eurent lieu, mais sans aucune suite. En 1819 ou 1820 je fus envoyé présider le collège électoral de Lyon, comme je l'avais fait à Bourges. J'y allai avec répugnance et non sans avoir résisté; on y mettait de l'importance, je ne sais pourquoi; on fit même intervenir le Roi, j'acceptai. A sa sortie du ministère, le duc de Richelieu me proposa au Roi pour le remplacer dans la présidence du Conseil, avec le portefeuille des affaires étrangères; M. Roy, qui était alors ministre des finances, et se retirait avec le duc de Richelieu, m'en fit la confidence; le duc ne m'en a jamais parlé. Je n'aurais certes point accepté; mon dévouement n'aurait pas été jusque-là.

Il me revient à la mémoire une conversation que j'eus un jour, à Saint-Cloud, avec Monsieur, assis à côté de lui à la table de Louis XVIII; pendant son règne, les grands officiers, ainsi que le service d'honneur, étaient admis de droit à déjeuner avec lui. Monsieur me dit : « Avant la Révolution, vous serviez dans la brigade

Digitized by Google

irlandaise. — Oui, Monseigneur. — Mais presque tous les officiers ont émigré. — Oui, Monseigneur. — Pourquoi n'avez-vous pas fait comme eux? Quelle raison vous a retenu en France? — Monseigneur, j'étais amoureux. — Ah! ah! dit-il en riant, monsieur était amoureux »; et sur le même ton, avec un coup d'œil expressif, je répondis : « Oui, Monseigneur, tout comme un autre; j'étais marié, j'allais être père; et puis, ajoutai-je, Monseigneur sait bien qu'il y a eu bien des motifs d'émigration; ce n'a pas toujours été le dévouement, l'opinion qui a déterminé, surtout parmi les jeunes officiers qui, comme moi alors, comprenaient fort peu la politique, mais souvent de mauvaises affaires, quelques-unes fort sales, des dettes, etc. » Poursuivant, je dis du même ton : « Il faut que je fasse un aveu à Votre Altesse Royale. — Lequel? — C'est que j'adore la Révolution. » Monsieur fit un mouvement de surprise et changea de couleur; je me hâtai d'ajouter : « J'en déteste les hommes et les crimes; l'armée n'y a point participé; jamais elle n'a regardé derrière elle, toujours en face de l'ennemi, elle déplorait les excès de l'intérieur. Comment n'adorerais-je pas cette Révolution? C'est elle qui m'a élevé, grandi; sans elle, aurais-je aujourd'hui l'honneur de déjeuner à la table du Roi à côté de Votre Altesse Royale? » Monsieur, qui s'était remis et avait repris sa belle humeur, me frappa sur l'épaule en me disant : « Eh! vous avez bien fait; j'aime cette franchise. »

Mai 1826.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

Voici une pièce intéressante dont nous devons l'obligeante communication à M. Mac Nab; c'est une lettre adressée à son grand-père par Macdonald, tout nouveau maréchal, deux jours après la bataille de Wagram.

Stamersdorf, 8 juillet 1809.

Votre amitié m'est tellement chère et précieuse, Monsieur, et [je suis si] convaincu de tout votre intérêt, que je ne perds pas un instant à vous informer d'un événement qui influe si puissamment sur le sort futur de mes enfants et le mien.

Mes infortunes sont finies et oubliées : l'Empereur qui a daigné remarquer ma conduite aux deux batailles de *Enzersdorf* (1) et de *Wagram*, notamment à cette dernière, au succès de laquelle j'ai été assez heureux de concourir, est venu le lendemain matin à mon camp, m'a donné publiquement les éloges les plus flatteurs sur ma conduite, m'a rendu son amitié et sa confiance et, m'embrassant sur le champ de bataille, m'a élevé à la dignité de maréchal de France.

Jugez, Monsieur, de mon étonnement et de mon émotion; ne m'étant point attendu à un retour si subit, si ines-

(1) Macdonald nomme ainsi l'engagement du 5 juillet.

Digitized by Google

péré des bonnes grâces de Sa Majesté. Aussi est-ce de cœur et d'âme que je lui ai voué un attachement et un dévouement sans bornes.

Le passage du Danube est le chef-d'œuvre du plus prodigieux génie, et il appartenait à l'Empereur de l'imaginer, de le créer et de l'exécuter. C'est en présence d'une armée de plus de 180,000 hommes qu'il s'est opéré : l'ennemi s'attendait qu'il aurait lieu sur le même point que le 21 mai (1); il s'était prodigieusement retranché et garni d'artillerie; mais, à sa grande surprise, il nous a vus tout à coup déborder son flanc gauche et tourner toutes ses lignes de redoutes; nous l'avons repoussé de trois lieues, et c'est le lendemain que jouant la partie il a perdu le tout.

Jamais, Monsieur, il n'est arrivé que deux armées aient eu une aussi formidable artillerie; jamais bataille ne fut plus acharnée. Figurez-vous mille à douze cents pièces de canon vomissant la mort sur près de 350,000 combattants, et vous aurez une idée d'un champ de bataille si longtemps disputé. L'ennemi posté sur des hauteurs, retranché prudemment dans tous les villages, formait une sorte de croissant ou fer à cheval. L'Empereur n'hésita point d'entrer dedans et de prendre une position parallèle.

Sa Majesté me fit l'honneur de me donner le commandement d'un corps et de me charger de percer le centre de l'ennemi; j'en vins heureusement à bout, malgré le feu de cent pièces de canon, des masses d'infanterie, des charges de cavalerie, et ayant l'archiduc Charles en personne en tête; jamais son infanterie ne voulut croiser la baïonnette, ni sa cavalerie attendre la mienne; les hulans seuls voulurent tenir, ils furent renversés.

J'ai poursuivi l'ennemi, la baïonnette et le canon dans les reins, l'espace de quatre lieues, et ce n'est qu'à dix

(1) Première journée de la bataille d'Essling.

Digitized by Google

heures du soir que, rendues et accablées de fatigue, les troupes cessèrent le feu et la poursuite.

Sur les autres points même succès. Sa Majesté qui dirigeait tout m'a étonné par le sang-froid et la précision de ses ordres. C'était la première fois que je combattais sous ses yeux : elle m'a donné une bien plus haute idée encore de ses grands talents, ayant pu en juger par moi-même.

La perte de l'ennemi est énorme en tués, blessés et prisonniers. L'archiduc Charles est lui-même blessé. Mon corps est celui qui a le plus souffert. De trois aides de camps j'en ai eu un de tué, un autre blessé, mon chef d'État [major] et trois de mes officiers d'État-major sur quatre ont été blessés et leurs chevaux tués ; de deux officiers d'ordonnance l'un a été blessé, l'autre [a eu] son cheval tué ; enfin mes quatre ordonnances de dragons ont été tués ainsi que leurs chevaux, tous à mes côtés. Pour moi je m'en suis heureusement tiré avec mon aide de camp Séguin ; je n'ai attrapé qu'un coup de pied de cheval sur la cuisse, mais solidement appliqué. Mon cheval a reçu un coup de mitraille à travers le col et mon épée que je tenais à la main cassée d'une balle.

Voilà, Monsieur, mon petit historique dans la plus grande vérité. Vous avez bien des félicitations à m'adresser d'abord sur le retour des bontés de Sa Majesté, sur mon nouveau grade, et d'avoir échappé si miraculeusement à tant de dangers.

Je vous embrasse de cœur, et vous reverrai encore, je m'en flatte, à Courcelles. J'embrasse Alexandre et présente mes hommages à Mlle Mac Nab.

MACDONALD.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	I
Les *Souvenirs*	1
La famille du maréchal	3
La légion de Maillebois	7
La Révolution. — Première campagne	11
Bataille de Jemmapes	15
Dumouriez. — La catastrophe. — Suites	19
Macdonald, général de division	35
Passage du Wahal. — Conquête de la Hollande	36
Augereau et Lefebvre	47
En Italie. — Commandement à Rome	49
Invasion des Napolitains. — Insurrection à Rome	51
Défaite des Napolitains	56
Macdonald, général en chef de l'armée de Naples	67
Retraite à travers l'Italie	76
Combat de Modène	85
Bataille de la Trebbia	91
Le 18 brumaire	114
Armée des Grisons	115
Mission en Danemark	118
M. de Talleyrand. — Procès de Moreau. — Disgrâce	120
Rappel à l'activité	122
Campagne de 1809 en Italie. — Le prince Eugène	125
Combat de la Piave	136
Opérations en Carniole et en Styrie. — Le général Lamarque	142
Sur le Danube. — Bataille de Raab	147

Digitized by Google

Pages.
La veille de Wagram..... 150
Bataille de Wagram. — Macdonald maréchal de France..... 154
Fureur de Vandamme..... 168
Évacuation de la Styrie. — Mariage de l'Empereur..... 171
Macdonald en Catalogne. — Blocus de Figuières..... 175
Campagne de 1812. — Macdonald en Courlande..... 180
Le général York. — Défection des Prussiens. — Retraite.... 184
Campagne de 1813. — Bataille de Lutzen..... 197
Opérations en Silésie. — Bataille de la Katzbach..... 201
Concentration sous Dresde. — Canonnade fataliste..... 209
Bataille de Leipsick..... 214
Danger et douleur de Macdonald. — Retraite. — Augereau.. 220
Dialogue d'Erfurt..... 226
Bataille de Hanau..... 229
Conversation de Mayence..... 236
Campagne de 1814. — Défense de Châlons..... 243
Combat de La Ferté..... 247
Affaire de Troyes..... 251
Entre Arcis-sur-Aube et Vitry-sur-Marne..... 253
Devant Vitry. — Retour vers Paris..... 258
A Fontainebleau. — Journée du 3 avril. — L'abdication..... 263
Les commissaires à Essonne et à Petit-Bourg. — Le duc de Raguse..... 269
A Paris. — L'empereur Alexandre. — Catastrophe..... 274
Premier retour à Fontainebleau. — L'île d'Elbe..... 283
Seconde mission à Paris. — Incidents. — Traité du 11 avril.. 288
Second retour à Fontainebleau. — Dernière entrevue avec Napoléon..... 299
Adhésion de Macdonald au gouvernement royal..... 305
Dîner chez l'empereur Alexandre..... 306
Les maréchaux à Compiègne..... 310
Entrée de Louis XVIII à Paris. — Incidents malheureux..... 313
Loi sur la presse. — Apostrophe de Louis XVIII et réponse de Macdonald..... 319
Affaires de la Légion d'honneur..... 320
Question des indemnités..... 327
Mécontentement. — Débarquement de Napoléon..... 329
Monsieur et Macdonald à Lyon. — Retraite précipitée..... 332
Retour à Paris. — Conseils au Roi. — Péril imminent..... 355
Nuit du 19 au 20 mars. — Départ de Louis XVIII..... 365
Abbeville. — Incident de Béthune. — Arrivée à Lille..... 370

Digitized by Google

Pages.

Le prince de Condé. — Les pantoufles du Roi. — Le comte de Blacas 376
Le Roi passe en Belgique. — Macdonald s'arrête à la frontière 378
Retour de Macdonald à Paris. — Le maréchal Ney. — Le maréchal Davout 383
Waterloo. — Fouché. — Question de la cocarde 390
Conférence avec les ministres. — Gouvion Saint-Cyr et Dessole 396
Mission de confiance. — Grand chancelier de la Légion d'honneur 399
Licenciement de l'armée de la Loire. — Drouot. — Ney. — Les gardes du corps 402
La garde royale. — Le bataillon de l'Ile d'Elbe. — Retour à Paris 411
Épilogue des *Souvenirs*. — Macdonald et le comte d'Artois .. 414

APPENDICE. — Lettre du maréchal Macdonald à M. Mac Nab. 417

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

ERRATUM

Page 169, ligne 31, *au lieu de* : Presbourg, *lire* : Vienne.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

REC'D LD	
SEP 17 1956	

LD 21-100m-6,'56
(B9311s10)476

General Library
University of California
Berkeley

Digitized by Google

YC 74197

DC190
M2A1

Macdonald

127492

Digitized by Google